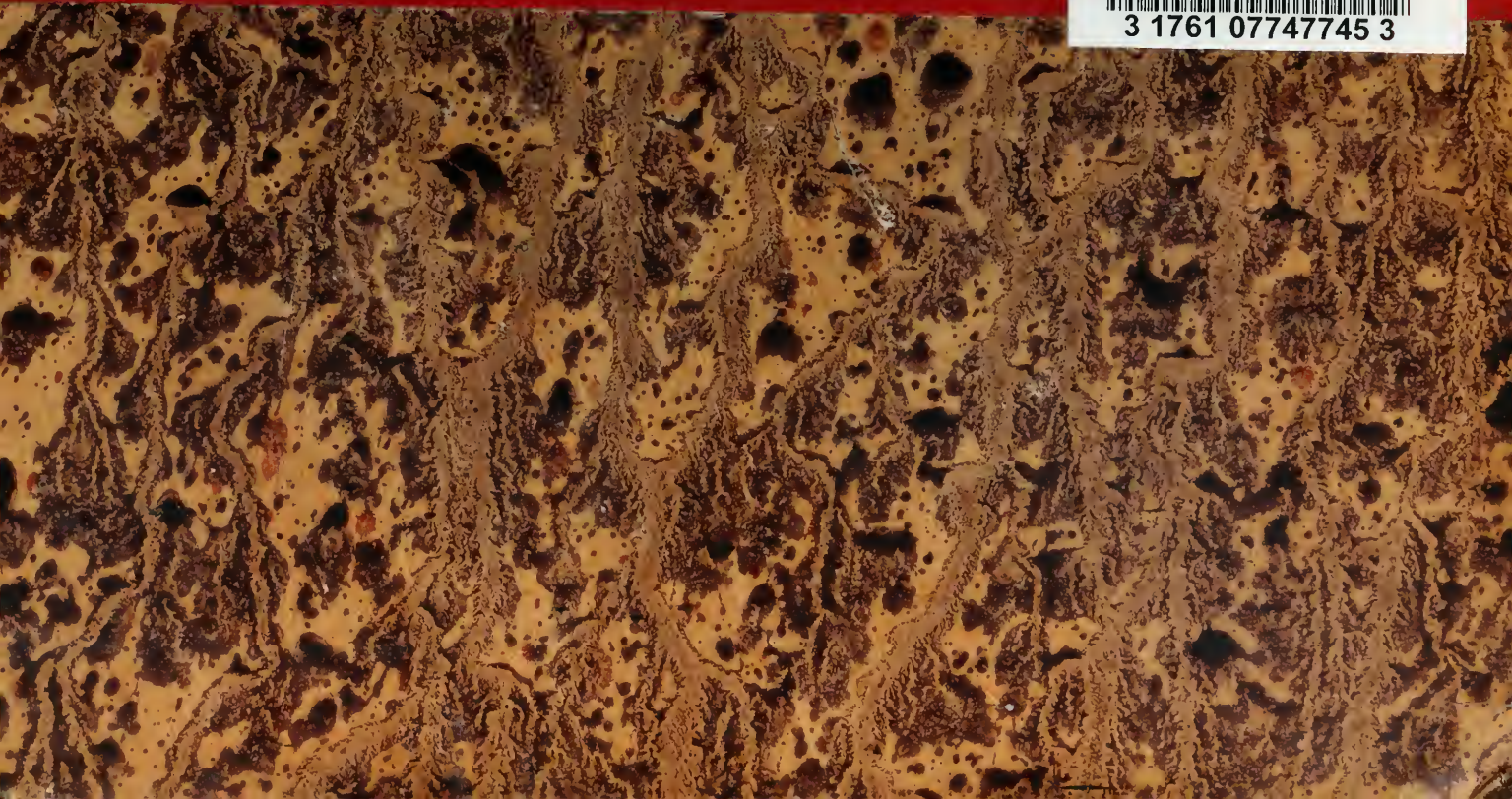
3 1761 07747745 3



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mlangesdephil03fele

MÉLANGES.

TOME III.

IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

31-2

MÉLANGES

DE

PHILOSOPHIE,

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE,

PAR M. CH.-M. DE FÉLETZ,

DE L'ACADÉMIE-FRANÇAISE.

Alterius sic
Altera poscit opem res, et conjurat amicè.
HOR., *de Art. poet.*, 410.

TOME TROISIÈME.

BELLES-LETTRES.

PROSE.

PARIS.

GRIMBERT, LIBRAIRE, SUCCESSEUR DE MARADAN,

RUE DE SAVOIE, N° 14.

1828.

280245
16 12 32

AC
25
F35
t.3

MÉLANGES

DE

PHILOSOPHIE

RELIGIEUSE ET MORALE,

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE.

BELLES-LETTRES.

SECTION II.

PROSE.

LITTÉRATURE ANCIENNE.

L'Expédition des Argonautes, ou *la Conquête de la Toison d'or*, poëme en quatre chants, traduit du grec d'Apollonius de Rhodes; par M. Caussin de Perceval.

Lorsque Voltaire disait qu'il n'y avait au monde qu'une chose difficile, qui était de faire une bonne tragédie, sans doute il ne prétendait pas rendre un oracle littéraire; c'était un de ces propos hyperboliques qu'on se permet dans la conversation, où il y

aurait une sorte de pédantisme à prendre les mots dans leur acception rigoureuse, et où il est assez d'usage de donner comme la chose la plus difficile celle qui est effectivement très-difficile. C'était peut-être aussi, dans Voltaire, un raffinement d'amour-propre qui l'engageait à présenter comme la plus grande difficulté celle qu'il croyait avoir parfaitement surmontée, et qui la lui faisait attribuer au genre où il pensait avoir le mieux réussi. Il y en a certainement une très-grande, et qui ne peut même être vaincue que par un homme de génie, à faire une excellente tragédie; mais il faut un génie bien plus grand encore, plus étonnant et plus sublime, pour concevoir et exécuter un bon poëme épique : c'est le dernier effort de l'esprit humain; c'est le grand œuvre en poésie. Comment trouver réunies dans le même homme les qualités si nombreuses, si diverses, si opposées, nécessaires pour cette vaste et sublime composition : l'imagination et le jugement, la chaleur et le sang-froid, l'ordre et l'enthousiasme; la fécondité de l'invention, la richesse des pensées, la variété des connaissances, l'attention toujours soutenue? Ajoutez à cela la pureté, la noblesse et l'élégance du style, la beauté et la variété des images, la fraîcheur et les grâces du coloris. Trois ou quatre hommes seulement, dans la succession des siècles, ont plus ou moins reçu ou acquis ces heureux dons de la nature et de l'art. Les Grecs, cette nation la plus favorisée des Muses qui fut jamais, n'ont cependant produit qu'un seul poëme épique; il est vrai que c'est le premier et le plus parfait modèle de ce genre, et qu'Homère est le plus grand poëte du monde.

M. Caussin veut lui donner un second, peut-être même un rival, dans la personne d'Apollonius de Rhodes, dont il a traduit le poëme sur *l'Expédition des Argonautes*. Mais en vain il a fait, sur son auteur, les recherches les plus savantes; en vain il a tâché de découvrir, dans les temps anciens et modernes, des témoignages avantageux au poëte grec; en vain (ce qui lui fait à lui-même beaucoup plus d'honneur) il en a donné une traduction élégante: on rendra justice aux connaissances et aux talens du traducteur, mais on ne partagera pas ses sentimens sur le mérite d'Apollonius de Rhodes.

L'expédition des Argonautes était sans doute le sujet d'un beau poëme épique: elle remonte à ces temps fabuleux et héroïques où la fiction ouvre un champ si fertile et si riche à la belle poésie, où l'imagination trouve des objets si heureux pour les pinceaux du poëte: elle redescend en même temps aux siècles historiques où l'esprit, lassé des fables et du merveilleux, aime à se reposer sur la vérité de l'histoire: elle se lie avec des faits très-importans pour les nations grecques: la découverte du Pont-Euxin; un pas hardi pour la navigation de ces temps; une nouvelle route ouverte au commerce; les plaines de Colchos, abondantes en mines d'or, reconnues pour la première fois; la fondation d'un grand nombre de colonies; cette grande expédition conduite par l'élite des héros grecs, dont les noms, déjà illustrés par eux-mêmes, le furent encore par leurs enfans au siége de Troie; un Jason, un Hercule, un Orphée, un Télamon, un Pélée, quels hommes! quels événemens! Qu'un Homère s'empare de ce sujet, et vous

aurez un poëme sublime ; mais s'il tombe entre les mains d'un maigre et sec historien des traditions reçues, d'un homme en qui on ne retrouve ni ces conceptions vigoureuses, ni ces expressions fortes et hardies, ni cette inspiration divine, *mens divinior, atque os magna sonaturum ;* alors vous aurez un poëme froid et sans intérêt, semblable à celui d'Apollonius de Rhodes, ou de son imitateur Valerius Flaccus.

Rien de plus languissant que le début de ce poëme ; c'est une liste de cinquante-deux Argonautes, avec les noms de leurs pères, et quelquefois de leurs aïeux. Cette froide et sèche nomenclature, dépourvue des traits qui pourraient l'animer, remplit dix-huit pages dans la traduction. Les épisodes, si vous en exceptez celui d'Hypsipyle et de ses compagnes, dans l'île de Lemnos, manquent absolument d'intérêt. L'auteur n'a montré ni goût ni jugement dans le dessein et les proportions de son ouvrage. Le sujet du poëme est la conquête de la toison d'or, et à peine quelques pages sont-elles consacrées à chanter, ou plutôt à réciter cette conquête ; tout le reste est employé à décrire les voyages des Argonautes. Quel parti, cependant, l'imagination d'un poëte aurait pu tirer de la difficulté de l'entreprise, des traditions déjà reçues, des incidens qu'il aurait pu y ajouter pour donner à cette fameuse expédition une juste étendue ! Mais l'auteur aime mieux voyager longuement, s'arrêter à chaque instant, nous donner l'origine de toutes les coutumes et de toutes les villes, entrer enfin dans des détails plus dignes de Pausanias ou de Strabon, que d'un poëte épique.

La mythologie est la plus riche source de la poésie ; mais il faut y puiser avec choix et avec discrétion. Les détails mythologiques jetés avec profusion, comme dans le poëme d'Apollonius, fatiguent, surtout lorsqu'ils ne disent rien à l'esprit. On aime, dans Homère, la chaîne d'or attachée au trône de Jupiter, la ceinture de Vénus, l'allégorie des prières, celle des deux tonneaux; mais quel plaisir peut-on prendre à considérer, dans Apollonius, Thétis consumant par le feu les chairs mortelles d'Achille ; Pelée s'éveillant au milieu de cette belle opération, et poussant, comme de raison, des cris affreux; la déesse jetant alors le petit Achille par terre, et sortant avec humeur du palais de son mari, qu'elle boude pour toujours?

Mais le plus grand défaut de ce poëme est, sans contredit, le caractère du héros ; c'est là l'écueil des plus grands poëtes épiques. Achille lui-même, quelque fièrement dessiné qu'il soit dans *l'Iliade*, est trop long-temps dans l'inaction ; il est long-temps oublié. Énée ne peut essuyer le même reproche ; rien de grand, rien d'important ne s'opère que par lui ; mais son caractère, d'une perfection toujours soutenue, dégagé des passions qui rendent l'homme intéressant, même en morale, mais surtout en poésie ; ce caractère est un peu froid, et n'échauffe pas assez l'âme des lecteurs. Le héros du Tasse ne joue pas, à beaucoup près, le rôle le plus brillant dans *la Jérusalem délivrée ;* les épisodes les plus intéressans sont réservés à Renaud ; les plus grands événemens s'opèrent par son courage ; c'est lui qui tue Adraste, Tissapherne, Soliman ; c'est lui

qui rompt le charme de la forêt enchantée. Godefroi ne fait presque rien d'important; mais jamais aucun poëte ne présenta un héros aussi nul, je dirai presque aussi méprisable que Jason. Dans le premier chant, il est entièrement éclipsé par Hercule; dans les autres, il l'est, sinon par les actions, car il n'y en a pas dans ce poëme, du moins par la contenance fière de Télamon et de Pélée : on le voit sans cesse en butte à l'insolence d'un certain Idas, espèce de capitan emporté, et de matamore ridicule; ou en proie à la plus indigne frayeur, maudissant l'expédition à laquelle il s'est engagé, et désespérant du succès. C'est lui, il est vrai, qui enlève la toison; mais il faut voir comme il a peur, comme il a peine à être rassuré par les enchantemens et le pouvoir magique de Médée : l'expérience même du succès contre les taureaux de Vulcain et les géans, fils de la terre, ne peut lui donner du cœur pour affronter le dragon gardien du trésor; il suit Médée, *non sans effroi*. Ce n'est pas ainsi que Pindare représente Jason dans sa IV^e^ Pythique, adressée à Arcésilas, roi de Cyrène; et personne cependant, plus qu'Apollonius, n'était intéressé à faire un grand homme de Jason.

C'est sans doute pour compléter ce caractère de lâcheté, qu'il fait de son héros le plus cruel des hommes. Jason engage Médée à tendre un piége à son frère Absyrte; le malheureux prince y donne. « Jason sortant tout à coup de l'endroit d'où il était « caché, fondit l'épée à la main sur Absyrte, et le « frappant *à son aise*, comme un homme qui as- « somme un taureau, *le* fit tomber sur les genoux. « Médée, détournant la tête, se couvrait de son

« voile, pour n'être pas témoin du meurtre de son « frère. Mais lui, prêt à rendre le dernier soupir, « reçut dans sa main du sang de sa blessure, et en « couvrit le voile et les vêtemens de sa sœur, tandis « que la déesse des forfaits, l'impitoyable Erynnis, « regardait avec avidité ce spectacle. Jason, suivant « la coutume de ceux qui veulent se purifier d'un « meurtre, coupa quelques parcelles des extrémités « du cadavre, prit trois fois du sang dans sa bouche, « et le rejeta trois fois. » Quel tableau ! quelles horreurs ! quel héros !

Il y a un beau morceau dans cet ouvrage ; c'est celui où le poëte décrit la passion de Médée : il a fourni quelques traits au chantre du malheureux amour de Didon ; mais comme l'imitateur est au-dessus de son modèle ! Ovide, qui l'a pareillement imité, l'a aussi beaucoup surpassé dans le tableau des combats que l'amour et la pudeur, le devoir et la passion font éprouver à Médée : il n'y a rien, dans le poëte grec, qu'on puisse comparer à ces vers :

Excute virgineo conceptas pectore flammas,
Si potes, infelix!.... Si possem, sanior essem.
Sed trahit invitam nova vis ; aliudve cupido,
Mens aliud suadet : video meliora proboque
Deteriora sequor... Vivat an ille
Occidat, in Dîs est, vivat tamen.

Comme ce *vivat tamen* est un cri naturel ! comme il est passionné ! Quel vers que celui-ci, par lequel Médée répond aux plus fortes objections !

Maximus intrà me deus est : non magna relinquam,
Magna sequar.

Je pourrais en citer beaucoup d'autres; mais ils sont trop connus. Je ne fais plus qu'une remarque: c'est que les personnages d'Apollonius sont très-menteurs; ce qui est peu noble, et on ne peut pas moins héroïque.

Caton l'Ancien, ou *Dialogue sur la vieillesse*, traduit de Cicéron, suivi de quatre *Lettres sur la vieillesse des femmes;* par madame de M....n. *Les Quatre Saisons*, ou *les Femmes à tout âge*, nouvelles; par le même auteur.

On prétend qu'une femme, après avoir lu les deux dialogues de l'orateur romain sur l'*Amitié* et la *Vieillesse*, en fut peu touchée, et assura que Cicéron lui avait donné fort peu de goût pour l'une, et l'avait très-peu consolée de l'autre. Il paraît que la lecture d'un de ces deux célèbres dialogues, de celui précisément qui semble devoir le moins réussir auprès d'une femme, n'a pas produit le même effet sur madame de M....n; elle l'a lu avec tant de plaisir, qu'elle a voulu le traduire; elle y a trouvé de puissans motifs de consolation pour un sort qui rend tant d'autres femmes inconsolables, sort inévitable toutefois, ou du moins qui ne peut être évité que par un sort plus rigoureux encore. Elle l'a donc traduit pour offrir aux personnes de son sexe, qui n'ont pas comme elle l'avantage de lire l'original, les mêmes motifs de résignation. Elle a fait plus : Cicéron s'était peu occupé de consoler les femmes; si quelques-uns de ses raisonnemens, en très-petit nombre, s'appliquent également aux deux sexes, il semble, par la

nature de ses réflexions philosophiques, et dans le cours entier de la discussion, n'avoir en vue que les hommes, et même certains hommes dans certains états : les premiers citoyens, par exemple, d'une république; c'est en effet de ces personnages illustres qui, dans leur jeunesse et la maturité de leur âge, ont conduit les affaires publiques dans la paix et la guerre, et qui, dans leur vieillesse, peuvent y exercer une grande influence par leurs conseils, leur autorité, et la considération générale dont ils sont investis, que s'occupe plus particulièrement le vieux Caton, avec ses deux interlocuteurs, Scipion et Lelius. Ses conseils sont principalement appropriés aux hommes d'État, qui, au sein d'une république, ont vieilli dans l'administration des affaires : il leur indique leurs ressources dans la vieillesse; et la plupart de ces ressources ne sont guère à l'usage des simples particuliers, encore moins des femmes. Il faut surtout d'autres motifs de consolation à une vieille femme.

Mais s'il est possible qu'elle soit consolée, elle le sera certainement par ceux que lui offre le nouveau traducteur du *Traité de la vieillesse*, dans les quatre lettres qu'elle a placées à la suite de la traduction, et dans lesquelles elle ne donne pas seulement des consolations aux vieilles femmes, et ne se contente pas de leur demander du courage et de la résignation; mais elle leur présente le tableau de leurs avantages, et leur montre tout ce qu'il y a de bon, de commode, et même d'agréable dans la vieillesse; de sorte qu'il ne tiendra qu'à elles de s'applaudir, de se féliciter, de se réjouir.

Peut-être n'iront-elles pas jusque-là : peut-être

regretteront-elles encore un peu, et la jeunesse, et la beauté, et les grâces qui les ont fuies, et les hommages qui ont fui avec elles; mais il est impossible qu'elles lisent sans plaisir et sans fruit un petit écrit sur un sujet auquel elles sont, ou seront bientôt, quoi qu'elles fassent, vivement intéressées; qui leur donne de si utiles conseils, et dans lequel une vraie et solide philosophie est présentée avec beaucoup de charme, de simplicité et de naturel. Dans ce siècle, nous avons vu des femmes nous étonner par la hardiesse des opinions, la profondeur des idées, l'originalité, et quelquefois la singularité, ou même la bizarrerie des tours et des expressions; d'autres, nous plaire par la justesse des observations, et la fidèle peinture des mœurs et de la société; d'autres enfin, nous accabler par la multitude de leurs productions. Aucune, à mon avis, n'a renfermé autant de raison dans un petit nombre de pages : il y a beaucoup d'esprit aussi dans ce petit ouvrage, si, comme J.-B. Rousseau le définit, l'esprit est, *raison assaisonnée*.

Mais l'ordre chronologique et naturel des matières demande que nous fassions d'abord connaître la traduction du *Traité de la Vieillesse*, qui a précédé, et même inspiré les *Lettres sur la vieillesse des femmes*. La première remarque qu'il faut faire sur cette traduction, c'est qu'elle est l'ouvrage d'une femme; c'est une singularité assez digne d'attention, et qui seule peut-être m'a engagé à en rendre compte. J'avoue du moins que, connaissant les dispositions des lecteurs et leur peu d'attrait pour la littérature ancienne, il y a peu d'hommes qui eussent pu me déterminer à parler au public d'une nouvelle traduc-

tion de leur façon, du *Traité de la Vieillesse*, de Cicéron. J'ajouterai que peu d'hommes l'eussent aussi bien faite, et c'est ma seconde remarque, qui n'est pas moins digne d'attention que la première.

Madame de M....n assure qu'elle n'a eu le secours d'aucune autre traduction pour faire la sienne, et je le crois sans peine. Je sais, du moins, qu'aucune ancienne traduction ne lui eût donné le secret de cette facilité dans la diction, et de ce naturel dans le tour et les expressions, qui donnent à un ouvrage traduit la physionomie d'un ouvrage original. Son travail est exempt de cette contrainte qui est, en général, si marquée et si frappante dans les traductions : il semble qu'elle ait exprimé ses idées, et non qu'elle ait assujetti son langage à rendre les idées exprimées par un autre, dans une langue étrangère, et surtout dans une langue morte; et, si l'on s'aperçoit que c'est la traduction d'un ouvrage ancien, c'est par quelques pensées qui ne sont ni de notre temps, ni de notre pays, mais jamais par le style.

Toutes les fois que j'ai comparé cette traduction avec le texte, je l'ai trouvée à la fois fidèle et élégante : toutes les fois que je l'ai comparée avec une ancienne traduction estimée, et la plus répandue dans les écoles, j'ai trouvé qu'elle lui était supérieure. C'est principalement dans les endroits les plus difficiles à rendre que j'ai fait ces comparaisons.

Tel est, par exemple, ce morceau où le vieux Caton met au nombre des plus grands délassemens de la vieillesse la culture des champs; où il parle tout à la fois en agriculteur, en naturaliste, en poëte, des richesses et des plaisirs dont cette occupation est la

source, et contemplant la petite graine ou la faible semence confiée à la terre, il la suit avec admiration dans ses métamorphoses, dans ses progrès, dans ses développemens, et célèbre tous ces miracles de la végétation que leur constance et leur grand nombre ont, selon l'expression énergique de Saint-Augustin, pour ainsi dire, avili à nos yeux : *Assiduitate vilueruut.*

Cicéron, avec la souplesse de son génie et la flexibilité de la langue latine, exprime tout avec élégance, et les instrumens de culture, et les procédés du labourage, et les opérations de la nature, et les secrets, et les mystères et les phénomènes de la végétation. On sent combien cette abondance et cette variété de détails, dont quelques-uns sont non-seulement champêtres, mais rustiques, mais techniques, présentent de difficultés au traducteur, qui se sert d'une langue tout à la fois moins riche et plus dédaigneuse. Madame de M....n a très-bien surmonté ces difficultés : sa traduction est tout à la fois exacte, fidèle et élégante. L'ancien traducteur Barrett, dans son embarras pour tout rendre, avait passé quelques détails : elle a tout exprimé. Le morceau est trop long pour pouvoir être cité ici; d'autant mieux que, pour mettre le lecteur à portée de rendre une justice complète au nouveau traducteur, il faudrait mettre sous ses yeux, et la nouvelle traduction, et l'ancienne, et le texte.

Je ferai cet essai sur un morceau moins important sans doute, moins beau, mais moins long; et encore ne citerai-je pas le latin. Cicéron s'élève contre ceux qui, faisant une trop grande estime des forces du corps, accusent la vieillesse de nous les ravir. « Quel « mot plus pitoyable, s'écrie-t-il, dans la traduction

« de Barrett, que celui de Milon le Crotoniate, « lorsque dans la vieillesse, voyant des athlètes qui « s'exerçaient dans la carrière, il regarde ses bras, « et s'écrie en pleurant : *Ils ne sont plus!* homme « frivole, *tu es encore moins*. Ta réputation n'est « pas de toi, mais de tes muscles et de tes membres. « Jamais semblable plainte n'est sortie de la bouche « des grands hommes, qui furent comme les légis- « lateurs de leurs concitoyens, dont la sagesse ne finit « qu'avec la vie : de Sextus Elius, de Titus Corun- « canius, qui vivaient long-temps auparavant; de « Crassus, qui vient de mourir. »

Cette traduction est pleine de fautes. Des bras *qui ne sont plus* est fort ridicule. Pourquoi ne pas traduire littéralement le latin : *Hi jam mortui sunt*, ils sont déjà morts. Homme frivole, *tu es encore moins*, ne vaut pas mieux. En dérangeant l'ordre des idées dans la dernière phrase, la traduction en a affaibli le sens et le mérite. La phrase latine finit par ces mots : *Quorum usque ad extremum spiritum provecta est prudentia*. Leur sagesse ne les a abandonnés qu'avec la vie; c'est là l'idée principale de la phrase latine. C'est par là qu'il fallait finir aussi en français. Voici la traduction de madame de M....n : « Connaissez-vous rien de plus méprisable que ce « mot de Milon le Crotoniate, qui, voyant dans sa « vieillesse des athlètes s'exercer dans la carrière, « s'écria, en jetant sur ses bras des yeux mouillés de « larmes : *Ils sont déjà morts!* Tu l'étais plus qu'eux, « malheureux insensé! toi qui n'as dû ta réputa- « tion qu'à la force de tes bras et de tes flancs! Qu'il « y a loin de là à un Elius, à cet ancien Corunca-

« nius, ou de nos jours à P. Crassus, à ces hom-
« mes qui furent les arbitres des droits de leurs con-
« citoyens, et que la prudence accompagna jusqu'au
« dernier soupir ! » Il y a, dans cette traduction, à la fois plus de verve et d'entraînement, plus d'exactitude et de fidélité.

Encore un exemple ; et, comme il est court, je citerai le latin. Cicéron, en parlant d'un célèbre Romain, Valerius Corvus, assure que, dans le cours d'une longue et heureuse vie, ce fut dans la vieillesse qu'il obtint plus de bonheur : *Atque hujus extrema ætas, hoc beatior, quam media, quod auctoritatis plus habebat, laboris verò minùs. Apex autem senectutis est auctoritas.* Barrett traduit : « L'extré-
« mité de sa vie fut plus heureuse que le milieu,
« puisqu'il avait moins de peine et plus d'*autorité*.
« *Or, ce qui met le comble* au bonheur de la vieil-
« lesse, c'est l'*autorité*. » Le nouveau traducteur dit bien plus élégamment et plus fidèlement : « Et je ne
« doute pas qu'il n'ait été bien plus heureux encore
« à la fin qu'au milieu de sa carrière, parce qu'avec
« moins de travail, il avait plus de considération. La
« considération est la couronne de la vieillesse. » Il est évident qu'ici *auctoritas* veut dire *considération*, et non point *autorité*.

Le vieux Caton, dans son *dialogue*, cite souvent des vers du vieux Ennius. Les divers traducteurs se sont évertués à les traduire en vers français. Ceux de madame de M....n ont au moins de la facilité ; mais je lui sais plus de gré d'avoir adopté, pour traduire une de ces vieilles citations, un vers de notre La Fontaine, que si elle l'eût fait elle-même, quelque

bien qu'elle eût pu le faire. Caton dit, comme le vieillard du fabuliste, qu'il se réjouit de travailler pour ses petits-enfans ; et il cite ce vers d'un ancien poëte :

Serit arbores, quæ alteri sæculo prosint.

On ne pouvait mieux rendre cette idée, que par ce vers charmant :

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.

Et une femme d'esprit et de goût ne pouvait négliger cette heureuse rencontre, ou croire sans peine que le vers de La Fontaine vaut mieux que celui de Barrett :

Il plante dans son champ pour la posterité.

Apprendre aux femmes qui ne sont plus jeunes, pour me servir de l'expression la plus polie, *ce que le temps les a faites, et ce que la raison doit les faire :* tel est le but que se propose madame de M....n dans les quatre lettres qu'elle a ajoutées à sa traduction du *Traité de la vieillesse*. D'autres ont fait des traités plus ou moins profonds et utiles sur l'éducation des jeunes filles : « Moi, dit-elle, c'est de l'é-« ducation des vieilles femmes que je veux m'occu-« per, et ce n'est point une entreprise facile. » Je crois, à la vérité, que les vieilles femmes, comme les vieux hommes, n'aiment guère les conseils et les préceptes. Toutefois ceux de madame de M....n sont si doux et si raisonnables, présentés avec tant d'attrait, et une simplicité si persuasive, qu'elles les liront, qu'elles les pardonneront, qu'elles en profiteront ;

mais nous sommes trop vieilles, diront-elles, pour nous corriger. A cette excuse frivole et commune, le conseiller ou plutôt l'aimable guide, et le doux consolateur des vieilles femmes, oppose les gaies et sages réflexions de madame de Sévigné. « Si je pouvais « seulement vivre deux cents ans, écrivait cette « femme charmante, je deviendrais la personne la « plus aimable du monde; je me corrige assez aisé- « ment, et je trouve même *qu'en vieillissant j'y ai* « *plus de facilité*..... Vous savez que je ne puis souf- « frir, dit-elle dans une autre lettre, que les vieil- « les gens disent, *Je suis trop vieux pour être* « *corrigé;* je pardonnerais plutôt aux jeunes gens de « dire, *Je suis trop jeune.* »

Madame de M....n aime beaucoup madame de Sévigné, qu'elle cite souvent; mais elle n'aime pas moins madame de Maintenon, dont elle fait un charmant éloge. Au milieu du déchaînement inouï des femmes contre une femme qui honore leur sexe, je suis bien aise de pouvoir citer en sa faveur trois des personnes de ce sexe les plus distinguées de notre âge, madame de Genlis, madame Suard, et madame de M....n. A quoi tient donc cette antipathie des femmes pour madame de Maintenon? Qu'ont-elles à lui reprocher? N'avait-elle pas assez de beauté, assez d'esprit, et même assez de vertu! Mais elle eut de l'ambition : est-ce donc à leurs yeux un si grand tort, surtout quand cette ambition a été couronnée par un si beau succès! Mais elle n'eut pas de *sensibilité!* En sont-elles bien sûres, et doivent-elles se montrer si implacables sur un point toujours incertain et obscur? Enfin voici, à mon avis, une raison décisive pour

revenir de leurs injustes préventions : les écrivains du *Miroir* détestent madame de Maintenon et l'insultent ; n'est-ce pas une raison pour elles de l'estimer, de la considérer, de l'aimer?

Amie de la vieillesse, madame de M....n l'est aussi de la jeunesse et de la beauté ; elle les célèbre avec un sentiment très-vif ; mais les avantages qui leur sont propres ont aussi leurs inconvéniens : ils imposent des convenances et des devoirs qui gênent l'exercice de quelques vertus, la manifestation de sentimens honnêtes ; et s'opposent souvent à des démarches utiles, à des actions généreuses, dont on pourrait dénaturer le motif et empoisonner la source. Affranchis de ces convenances, l'âge mûr et la vieillesse peuvent se livrer sans contrainte à toutes les impulsions d'un heureux caractère et d'un cœur bienveillant. Madame de M....n développe avec beaucoup d'art, de vérité et d'étendue, ces priviléges de la vieillesse, et les récapitule ainsi : « C'est alors qu'on peut prendre « avec chaleur la défense d'un ami ; le soigner dans « une maladie ; s'enfermer avec celui que l'affliction « vient d'atteindre, entreprendre seul un voyage « utile ; parler sans rougir à un magistrat, à un « ministre ; prendre sous sa protection l'innocence « calomniée, donner à la jeunesse des conseils dés- « intéressés ; jouir avec quelque liberté du goût de « la solitude ; se livrer avec indépendance à l'amour « des beaux-arts ; enfin prescrire à son cercle les « règles du bon ton ; arrêter celui qui s'est éloigné ; « encourager le mérite timide, et réprimer la saillie « déplacée. »

Tel était surtout, dans l'ancienne société, l'ascen-

dant, tel était l'empire des femmes âgées. Madame de M....n regrette beaucoup ces vieilles femmes, dans la classe desquelles aucune ne veut plus se ranger aujourd'hui ; et elle s'appuie de l'autorité d'un critique, dans lequel je n'ai pu empêcher de me reconnaître, malgré l'éloge qu'elle lui donne. « Mais, « ajoute-t-elle, cette tradition de ton et de manières « est-elle tout-à-fait perdue? le fil en est-il si com- « plétement rompu, qu'il soit impossible à renouer? « Avec ses rois, la France ne va-t-elle pas retrouver « ses mœurs, et parmi tant de biens qu'un avenir « heureux offre à la France, ne nous sera-t-il pas « permis de compter le retour des vieilles femmes? » Je crois qu'elle peut y compter : seulement il sera difficile de leur persuader de se ranger dans cette classe aussitôt que le désirerait madame de M.....u. En vain elle leur dit que, plus heureuses que Laïs, qui, ne pouvant plus, sans dépit, se regarder dans son miroir, s'écriait dans son désespoir,

Je le cède à Vénus, puisqu'elle est toujours belle :

elles pourraient dire, du moins pour la plupart : Je le cède à ma fille, puisqu'elle est jeune et belle. Cela est bien consolant sans doute ; mais les mères disputeront tant qu'elles pourront à leurs filles et le miroir et les parures, et le désir et la prétention de plaire.

Le vieux Caton termine son *Dialogue de la vieillesse* par des sentimens religieux. On sent tout ce que le christianisme doit ajouter de force et d'onction à ces sentimens dans une âme tendre et pieuse. Caton se console, se réjouit même de la pensée de

la mort, par la pensée qu'il va rejoindre un fils tendrement chéri qu'il a perdu. Madame de M.....n n'a garde de négliger ce puissant motif de consolation et d'encouragement; elle s'approprie et embellit cette idée. « Quel que soit le terme de sa vieillesse, dit-« elle, une mère se rappelle encore le sourire de « l'enfant qu'elle a perdu au berceau; son image, « parée des grâces célestes, et soutenue sur les nua-« ges par de doubles ailes, a pris rang dans sa pen-« sée parmi la troupe bienheureuse des chérubins. « La jeune fille qu'avec tant de douleur elle a vu à « quinze ans descendre dans la tombe, est placée « dans la troupe des vierges célestes; elle la reverra, « elle reverra sa mère, qui n'a cessé de prier pour « elle; et tous ensemble ils obtiendront la conver-« sion d'un époux ou d'un fils que le monde retient « encore. »

Je me suis laissé entraîner au charme de ces développemens et de ces citations : il ne me reste plus d'espace pour parler des *Quatre Saisons* du même auteur. Je dirai seulement que cet ouvrage se compose de quatre *Nouvelles*, destinées à reproduire et à faire ressortir les qualités des femmes dans les diverses situations et les divers âges de la vie. L'une de ces Nouvelles est placée sous le règne de notre bon roi Louis XII; l'autre, sous le règne de notre grand roi Louis XIV; la troisième, à l'époque et dans les champs de la Vendée; la quatrième, à la même époque, sur un autre théâtre, mais dans une ville non moins royaliste, non moins fidèle, à Amiens. Après avoir donné d'utiles et sages conseils aux vieilles femmes, madame de M....n veut intéresser et amuser et les

jeunes et les vieilles, et je ne doute pas qu'elle ne réussisse.

Lettre sur l'Amitié entre les Femmes, précédée de la traduction du *Traité de l'Amitié* de Cicéron; par madame de Maussion.

Je ferai deux petites observations sur ce titre; je remarquerai d'abord que le nom de l'auteur, qui ne se lisait point au frontispice de plusieurs productions utiles et agréables qu'elle avait particulièrement consacrées à l'instruction de la jeunesse, et qui n'avait été un peu révélé, dans une traduction du *Dialogue de la vieillesse* de Cicéron, qu'à travers beaucoup d'obscurité et de voiles, et avec la réticence des trois quarts au moins des lettres qui le composent, se dévoile dans la traduction du *Traité de l'amitié*, sans mystère et tout entier. Madame de Maussion juge avec raison qu'elle voudrait en vain garder l'anonyme. L'espèce de phénomène d'une bonne traduction d'un ouvrage latin par une femme avait excité la curiosité; on avait voulu savoir à qui nous la devions. Ceux qui étaient dans le secret s'en étaient vantés; c'est une première indiscrétion qui conduit presque toujours à révéler le secret lui-même. J'avais été peut-être moi-même du nombre des indiscrets; bref, on savait que c'était madame de Maussion qui avait traduit le *Traité de la vieillesse*, et qu'elle avait fait suivre cette traduction de *Lettres* pleines d'une douce et aimable philosophie *sur la vieillesse des femmes.* Quand on aurait vu les mêmes qualités et le même agrément se reproduire dans une

Lettre sur l'amitié entre les femmes, placée à la suite d'une traduction d'un *Traité de l'amitié*, on n'aurait point hésité à nommer, et l'auteur de la traduction, et l'auteur de la lettre : elle a donc très-bien fait de se nommer elle-même.

Sa modestie n'ayant plus cet asile, il semble qu'elle en ait cherché un autre dans l'arrangement un peu singulier de son titre ; et c'est là ma seconde observation. Cet arrangement n'est pas naturel ; l'ouvrage accessoire est nommé avant l'ouvrage principal ; la lettre qui termine le livre y est indiquée avant la traduction importante qui le commence. Il faut que quelque idée, quelque motif, ait présidé à cet ordre, qui, sans cela, serait un désordre. On sait que ce n'est pas sans dessein que les femmes arrangent leurs pensées, mettent celles-ci au commencement, rejettent celles-là à la fin. On a même prétendu surprendre leur secret, et deviner le sentiment qui les intéresse le plus, par la place qu'il occupe dans ces petites compositions journalières où elles excellent, dans leurs lettres. J'ai cru deviner aussi celui de madame de Maussion, et j'ai pensé, qu'effrayée de se présenter d'abord au lecteur comme un savant traducteur d'un célèbre ouvrage d'un des plus grands écrivains de l'antiquité, elle n'avait voulu d'abord montrer que le timide auteur d'une simple lettre sur un sujet familier, qui intéressait particulièrement son sexe ; et glisser, dérober, pour ainsi dire, à la suite et à la faveur d'une aussi modeste annonce, l'annonce plus fastueuse, plus inusitée, surtout pour une femme, de la traduction d'un traité de Cicéron.

Quant à nous, qui n'avons aucune raison de ren-

verser l'ordre naturel des matières, nous commencerons par le commencement ; nous parlerons de l'ouvrage ancien et de sa traduction avant l'ouvrage moderne, et du traité célèbre que nous trouvons dès les premières pages du livre, avant l'agréable lettre qui a été rejetée dans les dernières. En rendant compte de la première traduction de madame de Maussion, j'ai rapporté le mot de cette femme qui, après avoir lu les deux *Traités de la vieillesse* et de *l'amitié*, dans une traduction sans doute, et vraisemblablement dans une traduction moins bonne que celle de madame de Maussion, disait que Cicéron n'était parvenu ni à la consoler de l'une, ni à lui donner beaucoup de goût pour l'autre. Madame de Maussion n'a point désespéré de vaincre la répugnance de son sexe pour un âge dont le vieux Caton se fait non-seulement l'apologiste, mais même le panégyriste, et dont il vante toujours avec chaleur, et quelquefois avec un aimable enthousiasme, les avantages et même les douceurs et la joie. Elle entreprend actuellement de le venger de l'accusation injurieuse qu'ont portée contre lui des philosophes et des moralistes anciens, et même des philosophes et des moralistes modernes, en affirmant que les femmes ne connaissent point la véritable amitié, sentiment plein de force, de fermeté et de constance, dont elles sont tout-à-fait incapables. Ce qu'il y a de pis, c'est que des femmes elles-mêmes ont appuyé cette accusation de leur propre suffrage, et n'ont pas craint de se joindre aux hommes et aux philosophes qui les jugeaient incapables d'amitié. Je crois qu'on pourrait mettre de ce nombre la dame dont j'ai rapporté la

réflexion que lui avait inspirée la lecture du *Traité de l'amitié*, de Cicéron. Mais une autorité plus imposante est celle de madame de Lambert. « Trop « semblable à ces orgueilleux, dit avec esprit ma- « dame de Maussion, et avec une modestie très-flat- « teuse pour notre sexe, mais qui ne sera peut-être « pas avouée par le sien ; trop semblable à ces or- « gueilleux qui, fiers des succès qui les ont élevés au « premier rang, méconnaissent leurs familles ju- « qu'à oublier qu'ils leur appartiennent, madame de « Lambert se range parmi les hommes, et prononce « de là cet anathème contre son sexe : *L'amitié « n'existe point entre les femmes.* »

Cicéron ne prend point parti dans cette question ; il ne s'occupe point de l'amitié des femmes, mais du moins il ne leur dénie point la faculté d'éprouver ce sentiment dans toute sa douceur et toute sa force, pas plus que, dans son autre Traité, traduit aussi par madame de Maussion, il ne leur refuse les priviléges de la vieillesse, avec tous ses agrémens, quoiqu'il n'y parle pas davantage d'elles. Dans l'un et l'autre Dialogues, Cicéron ne s'occupe que des hommes, et même, en général, des hommes d'État. Toutefois, plusieurs morceaux, et ce ne sont pas les moins touchans de ce Dialogue, parlent aussi des avantages et des douceurs de l'amitié dans la vie privée et dans le commerce de simples particuliers, ou des hommes tout-à-fait dégagés des affaires publiques.

Cependant un baron allemand, le baron de Grimm, accusa, dans le siècle dernier, tous les littérateurs et tous les humanistes français de ne pas savoir le latin, parce qu'ils traduisaient *de amicitiâ*, par *de l'amitié*,

et qu'ils pensaient qu'il s'agissait en effet *d'amitié* dans le Traité de Cicéron. « C'est de liaisons politiques qu'il est question, dit-il d'un ton très-tranchant : c'est ainsi que *quærere amicitias* signifie *chercher à se jeter dans un parti*. Il n'est permis, ajoute-t-il, qu'aux femmes et aux gens du monde de croire que le Dialogue de Cicéron est un *Traité de l'amitié;* mais les gens de lettres ici (ici, c'est à Paris) n'en savent guère davantage (*Corresp.*, mai 1764). » De même que le baron allemand, un abbé italien, l'abbé Galiani, insultait pareillement à la France, en prétendant qu'on n'y savait pas le latin; et, pour le prouver, il faisait un commentaire sur Horace, plein de paradoxes bizarres, appuyés sur les plus fausses et quelquefois les plus ridicules interprétations des phrases ou des expressions latines. Les Français eux-mêmes accréditaient ces injurieuses assertions, et passaient pour ainsi dire condamnation, en avouant que les étrangers savaient le latin mieux qu'eux; sur quoi je pense qu'ils étaient trop modestes et trop peu jaloux de leur propre réputation. Assurément je crois que, dans tous les temps, on a su aussi bien le latin dans nos académies et dans nos universités qu'en Allemagne et en Italie; et je pense encore qu'aujourd'hui, les Noël, les Planche, les Lemaire, les Villemain, les Amar, les Duviquet, les Leclerc, les Burnouf, les Ducluzeaux, et une foule d'autres, savent tout aussi bien le latin que les professeurs des universités de Goëttingue, d'Iéna, d'Oxford et de Padoue.

Un des savans professeurs que je viens de nommer, M. Leclerc, a déjà réduit à sa juste valeur le paradoxe de Grimm, dans une préface du *Traité de l'a-*

mitié, qui fait partie de la belle édition complète qu'il donne des ouvrages de Cicéron, travail précieux et utile aux lettres, dans lequel toutes les œuvres de ce grand écrivain, jusqu'aux plus simples fragmens échappés à l'injure du temps, sont recueillis avec une religieuse fidélité; où le texte, corrigé d'après toutes les lois d'une saine et habile critique, est donné dans toute sa pureté; où les meilleures traductions qui aient été faites de ce texte sont placées à côté, toujours revues, toujours perfectionnées par l'éditeur; et bien meilleures encore, quand elles sont entièrement son ouvrage.

M. Leclerc me ramène à madame de Maussion : dans la préface que ce savant éditeur a placée à la tête du *Dialogue de la vieillesse*, il parle de la traduction de madame de Maussion, qui, alors, venait de paraître anonyme, et il en parle très-honorablement; il fait aussi un grand éloge des *Lettres sur la vieillesse des femmes*. C'est le suffrage d'un rival, et ici madame de Maussion est jugée par un de ses pairs. Je suis persuadé que, si sa traduction du *Dialogue de l'amitié* avait paru avant que M. Leclerc eût publié la sienne, ou celle qu'il a adoptée et perfectionnée, elle eût, ainsi que la *Lettre sur l'amitié entre les femmes*, obtenu, de sa part, les mêmes éloges. Cette dernière traduction, dont nous devons nous occuper d'abord, n'a pas moins de mérite que la première; elle se distingue par les mêmes qualités, et principalement par une exécution facile, élégante, naturelle. Rien n'y ressent cette contrainte qu'on remarque trop souvent dans le style de ceux qui, ne sachant pas maîtriser leur langue, s'appliquent à ren-

dre des idées conçues dans une langue étrangère, surtout dans une langue ancienne. L'extrême différence des idiomes et des syntaxes, jointe à la prodigieuse diversité des temps et des esprits, donne presque toujours aux traducteurs et aux traductions un air apprêté, forcé, et des formes étranges et inusitées. Il n'en est point ainsi des traductions de madame de Maussion ; elles ont la facilité et le naturel d'un ouvrage original. A la vérité, elle rend un peu librement la pensée de son auteur, sans s'attacher à en reproduire le tour, ni à en traduire toutes les expressions. Elle se conforme, avec une certaine latitude, à ce principe de goût donné par Horace aux traducteurs : (On peut citer Horace et du latin à madame de Maussion.)

Nec verbum verbo curabis reddere, fidus
Interpres.

J'avais eu d'abord l'intention de citer quelques morceaux qui auraient prouvé la justice des éloges que je donne à cette traduction ; mais, pour que cette preuve soit complète, il faudrait citer le latin, ou renvoyer le lecteur à l'original, qu'il ne se donnerait vraisemblablement pas la peine d'aller chercher. J'aime mieux faire quelques citations d'un autre genre, qui demanderont moins d'espace. On sait que Cicéron, dans ses Traités philosophiques, orne ses pensées de quelques vers latins, qu'il prend dans les poëtes anciens, et qu'il ramène toujours avec beaucoup de goût, et fort à propos. Ainsi, il cite ce vers d'Ennius :

Amicus certus in re incertâ cernitur.

que madame de Maussion traduit très-bien par ces deux vers blancs :

C'est dans l'inconstante fortune
Qu'on reconnaît l'ami constant.

Dans la traduction adoptée par M. Leclerc, M. Gallon Labastide avait traduit moins heureusement, ce me semble, par ce vers :

Quand la fortune change on voit l'ami fidèle.

L'opposition de *certus* et *incertâ*, très-bien rendue par madame de Maussion, disparaît dans M. Gallon Labastide ; mais celui-ci prend sa revanche dans la traduction de ce morceau de Térence, cité également par un des interlocuteurs de Cicéron ; c'est le flatteur ou le parasite qui parle :

Negat quis, nego: ait, aio. Postremo imperavi egomet mihi Omnia assentari.

On dit non, je dis non ; on dit oui, je le dis ;
Jamais je ne conteste, et toujours j'applaudis.

La traduction de madame de Maussion est moins vive ; et, dans ces deux vers, elle s'est affranchie de la contrainte de la rime :

Dit-il non, je le dis ; affirme-t-il, j'affirme :
De lui complaire en tout je me suis fait la loi.

Lorsque madame de Maussion parut, pour la première fois, timidement et en dérobant son nom, dans les rangs des traducteurs, elle devait avoir tous les priviléges d'une femme, priviléges que ne pouvait méconnaître le critique le moins poli ; mais deux bonnes traductions lui font perdre ces droits et lui en

acquièrent de nouveaux, ceux de la critique. Je ne les lui refuserai point ; je critiquerai même son début. « A peine revêtu de la robe virile, j'avais été « conduit par mon père chez Scévola, *afin que je* « *cultivasse*, autant que je le pourrais, ou qu'il me « le serait permis, la société de ce vieillard. En effet, « *consignant dans ma mémoire*, etc. » Je ne trouve point dans cette phrase cette facilité élégante qui se fait ordinairement remarquer dans le style de madame de Maussion ; il fallait éviter cette construction trop peu euphonique, *afin que je cultivasse*, et l'expression *consignant dans ma mémoire*, pareillement dépourvue de noblesse et d'harmonie. Ailleurs, madame de Maussion dit : « A-t-il vécu la vie? » Cette phrase rend d'une manière bien recherchée et fort peu intelligible, l'expression d'Ennius, *vita vitalis*. Dans un des endroits les plus touchans de son Dialogue, Cicéron prouve que ni l'absence, ni la mort même, ne peuvent rompre les doux et forts liens de l'amitié : « Le dirai-je? malgré la hardiesse de cette « proposition, traduit madame de Maussion, le *mort* « respire encore dans son ami. » Le *mort* est d'un effet désagréable ; il fallait, aux dépens de la concision, alonger un peu la phrase, et dire : L'ami, même après sa mort, respire dans l'ami qui lui survit.

Je me suis réservé bien peu d'espace pour parler de la *Lettre sur l'amitié entre les femmes*, que madame de Maussion a placée à la suite de sa traduction du Dialogue de Cicéron. J'aurais cependant beaucoup de choses à en dire, beaucoup d'éloges à lui donner, et surtout beaucoup de citations à faire,

qui vaudraient mieux, et loueraient mieux que mes éloges. Ce n'est pas que le fond de la question soit fort éclairci dans cette Lettre. Je crois, pour mon compte, qu'il est aussi faux qu'impertinent de prétendre que les femmes ne sont pas susceptibles d'éprouver un vif et durable sentiment. Mais s'il y a des impertinens qui disent de ces choses-là, et il y en a eu, tels que Montaigne, La Rochefoucauld, La Bruyère, madame de Lambert, il est assez difficile de leur donner une preuve démonstrative du contraire. Madame de Maussion met à contribution la fable et l'histoire, le dévoûment d'Alceste, d'Éponine, d'Arrie. L'histoire sacrée lui fournit celui de Ruth pour Noémi, tableau touchant, dont elle fait une analyse charmante. Mais ce sont des dévoûmens pour un mari, pour un frère, pour une mère, des dévoûmens domestiques; et jamais on n'a prétendu que les femmes ne fussent capables des plus vives affections de famille. La piété filiale, maternelle, fraternelle, conjugale, sont autre chose que l'amitié.

Madame de Maussion tire aussi un très-grand parti du dévoûment des femmes pendant la révolution; elle en parle avec chaleur, avec talent, avec éloquence. Témoin, objet, pour ainsi dire, de ces dévoûmens, ses expressions sont pleines de sensibilité, de reconnaissance. Dans la famille royale, trois augustes princesses lui offrent des modèles admirables et sublimes..... Mais, dans ces actions héroïques, que de sentimens de piété, d'exaltation, de vertu, d'honneur et de gloire étaient unis au sentiment de l'amitié!

Les détracteurs ont prétendu surtout que les

femmes ne s'aimaient pas entre elles. Ce n'est pas qu'elles ne se prodiguent les démonstrations de la plus vive amitié. Madame de Maussion en fait elle-même l'observation : « Anacharsis, dit-elle, ra-
« conte que l'Amitié, voyant un jour deux femmes
« qui s'embrassaient étroitement auprès de son autel,
« leur dit que le goût des plaisirs les unissait en
« apparence ; mais que leur cœur, déchiré par la
« jalousie, le serait bientôt par la haine. » Madame de Maussion fait les réflexions les plus justes et les mieux exprimées sur cette exagération et cette hypocrisie du sentiment.

Je ne sais ce qu'on pourra conclure de ce petit plaidoyer ; je sais seulement qu'on le lira avec plaisir ; et, s'il ne démontre pas invinciblement, ce qui, je pense, n'a pas besoin de l'être, que les femmes sont susceptibles d'amitié, il prouve très-bien, du moins, que l'âme de l'auteur est susceptible des sentimens les plus nobles et les plus délicats, parmi lesquels il faut compter l'amitié ; et qu'elle excelle à en peindre le charme et les douceurs.

Œuvres de Virgile, traduites en français, avec des *remarques;* par M. Binet, ancien recteur de l'Université de Paris, ancien professeur de rhétorique au collége du Plessis-Sorbonne, etc. *Seconde édition.*

Le devoir le plus agréable du critique, c'est de louer un bon ouvrage ; et sa récompense la plus flatteuse, c'est de voir ses éloges confirmés par les suffrages du public. Tel est le devoir que m'imposa,

telle est la récompense que m'a procurée l'excellente *Traduction de Virgile* par M. Binet. Lorsque la première édition de cet ouvrage parut, il y a environ quatre années (1), mon goût particulier pour le plus parfait des poëtes de l'antiquité, ma considération personnelle pour un des plus illustres professeurs de l'ancienne Université de Paris, la confiance naturelle que je devais avoir dans le mérite et dans l'utilité classique d'une traduction, fruit d'une si constante étude, d'une si longue expérience et d'une science si consommée; enfin, la garantie que j'avais de son succès dans d'autres succès non moins difficiles, obtenus par le même auteur, et dans le même genre, furent autant de considérations qui m'engagèrent à la lire avec toute l'attention dont j'étais capable; et je développai alors, dans une suite de plusieurs articles, une partie des réflexions que m'avait suggérées cette lecture attentive.

La faveur méritée dont cet ouvrage jouit actuellement dans toutes les écoles de la France, me dispense d'entrer aujourd'hui dans les détails qui me parurent nécessaires lorsqu'il fut publié pour la première fois. J'ai cependant refait, à son occasion, la même étude que je fis alors; c'est-à-dire, j'ai fait encore la double comparaison par laquelle toute nouvelle traduction doit être éprouvée : comparaison avec l'auteur traduit, comparaison avec les autres traducteurs; ceux du moins qui méritent d'être mis en ligne de compte, et qui ont obtenu et obtiennent

(1) J'écrivais ceci en 1809. On n'a point reproduit, dans ce recueil, trois articles faits sur la première édition de cette Traduction.

encore quelque considération : par l'une, on juge de la bonté absolue d'une traduction, par l'autre, on juge de sa bonté relative. La première épreuve est sans doute la plus redoutable; il serait même à jamais impossible à tout traducteur de Virgile de la soutenir, si l'on avait l'injustice, en comparant la copie avec le modèle, d'exiger que la traduction retraçât, même de loin, les grâces, le charme, l'harmonie, le sentiment aimable et tendre, et le sublime accent poétique qu'on a si souvent admirés dans l'original. Mais il est inutile de répéter ici ce qu'on a dit cent fois de l'incommensurable distance qu'il doit y avoir, indépendamment de la distance des génies, entre le froid traducteur et le poëte inspiré; entre l'écrivain qui se traîne languissamment sur les idées d'un autre, et celui qui exprime dans un tour heureux et naturel les idées qu'il a lui-même conçues; entre l'homme qui cherche à rendre dans le langage ordinaire les conceptions d'autrui, et celui qui revêt les siennes propres de tous les prestiges de la poésie; enfin, entre un auteur qui tâche de faire passer dans une langue belle sans doute, mais cependant moins hardie, moins flexible, moins harmonieuse, ce que le plus heureux génie a exprimé dans une langue riche de tous ces avantages. Lors donc qu'on compare un traducteur avec son modèle, et surtout avec un modèle tel que Virgile, c'est seulement pour juger s'il a constamment saisi et fidèlement rendu le sens des pensées de son auteur; s'il les a rendues dans un style pur, correct, élégant; enfin, s'il a fait des efforts quelquefois heureux, pour reproduire dans sa prose quelques traits, quelques images de cette divine poé-

sie : telles sont en effet les seules qualités possibles d'une traduction de Virgile, et telles sont celles qui distinguent la traduction de M. Binet.

Si cependant quelques esprits, justement frappés des inimitables beautés de l'original, et par cela même toujours mécontens de toute traduction, en prenaient occasion d'être injustes envers le nouveau traducteur, ils avoueraient du moins que, de tous ceux qui l'avaient précédé dans la même carrière, il n'en est aucun qui l'ait parcourue avec autant de succès; et si la première comparaison avec l'auteur original laisse toujours quelque chose à désirer, parce qu'on est toujours tenté de croire qu'il serait possible d'approcher davantage d'un aussi excellent modèle, et qu'en cela la dernière limite ne saurait jamais être déterminée, cette seconde comparaison avec les autres traducteurs est incontestablement à l'avantage de M. Binet.

De tous les poëtes de l'antiquité, Virgile est celui qui a tenté le plus de traducteurs; son apparente facilité, sa phrase, en général claire et naturelle, son expression juste et simple, même dans sa hardiesse poétique, ont été autant de piéges où furent pris une foule de mauvais écrivains, qui, pensant qu'un auteur facile à entendre était facile à traduire, voulurent enrichir la langue française des productions du prince des poëtes latins, quoique pour la plupart ils ne sussent guère ni le latin ni le français. Tels furent Martignac et Marolles, dont les prétendues versions ne sont qu'un tissu de platitudes et de contre-sens. Ceux qui entreprirent cette tâche, après eux, étaient sans doute plus habiles; mais ils dénaturèrent, par un

faux goût d'esprit, de jargon moderne et d'interprétations alambiquées, l'admirable simplicité de Virgile; et Scarron n'est pas le seul traducteur burlesque qui ait *travesti* le chantre d'Énée. N'est-ce pas, en effet, un travestissement, que la prétendue traduction du père Catrou; et Scarron a-t-il rien de plus ridicule, que ce discours de Neptune à Éole, discours par lequel le père Catrou prétend traduire ces beaux vers de Virgile : *Tantane vos generis tenuit fiducia vestri*, etc. « Voilà les entreprises ordinai-« res *aux gens de votre race; vents, méprisables « vents!* vous osez, sans mon aveu, etc. » Et dans une note, qui est le digne commentaire de ce beau texte, le père Catrou assure que, dans Virgile, *venti* est un *terme de mépris, une espèce de dérision, comme si Neptune eût dit aux vents : Vous n'êtes que du vent.* Quelle pitié!

Parmi tant de traductions plates, infidèles ou défigurées par le précieux et le jargon, on en distinguait deux qui passaient pour bonnes, parce qu'on n'en avait pas de meilleures : la traduction de l'abbé Desfontaines, et celle que, dans les écoles, on connaissait sous le nom des *Quatre Professeurs*. La première avait une réputation d'agrément et d'élégance dans le style; la seconde, de fidélité et de simplicité. Elles méritaient peu cette réputation : l'une est sèche et froide; l'autre, faible et décolorée. Les Quatre Professeurs, dans leur style languissant, affaiblissent tous les tableaux, jusqu'à les rendre méconnaissables, et rampent toujours tristement, quand le poëte s'élève toujours avec grâce et avec noblesse. L'abbé Desfontaines, dans son style concis, éteint

toute poésie, et ne présente jamais qu'un squelette du corps le plus vigoureux, le plus plein de chaleur et de vie. Lorsque Virgile anime tout, vivifie tout par des images pleines de sentiment et de poésie, son traducteur glace tout, dessèche tout, en substituant à ces images l'expression nue et dépouillée de ce qui donne de l'âme et de l'intérêt aux objets les plus insensibles. Virgile, par exemple, veut-il, dans ses Géorgiques, nous enseigner l'époque où il faut tailler la vigne, de quelles couleurs il embellit ce précepte si simple! il prête à la vigne une sorte de vie, qu'il distingue par ses divers âges; il nous intéresse plus particulièrement à son *âge tendre*, et nous recommande de lui *épargner* le fer, comme on recommanderait d'épargner les corrections trop dures à l'âge intéressant de l'enfance; et, revêtant ces images douces et gracieuses des expressions les plus poétiques, il dit dans des vers admirables :

Ac, dum prima novis adolescit frondibus ætas,
Parcendum teneris; et, dum se lætus ad auras
Palmes agit, laxis per purum immissus habenis,
Ipsa acies falcis nondùm tentanda; sed uncis
Carpendæ manibus frondes, interque legendæ.
Indè ubi jam validis amplexæ stirpibus ulmos
Exierint, tum stringe comas, tum brachia tonde:
Antè reformidant ferrum: tum deniquè dura
Exerce imperia, et ramos compesce fluentes.

L'abbé Desfontaines retranche impitoyablement toutes ces images, éteint toute poésie, semble n'avoir senti, ou n'avoir fait aucun effort pour rendre ni le charme des premiers vers appliqués à la vigne encore tendre, ni la force et l'élévation des vers suivans, qui peignent la vigne se fortifiant et s'élevant dans les

airs avec les ormeaux qu'elle embrasse, ni la vigueur de cette répétition : Tùm *stringe comas*, tùm *brachia tonde*, tùm *deniquè dura exerce imperia ;* et il nous dit, dans le style d'un *Dictionnaire d'agriculture :* « Dans le temps qu'elle (la vigne) pousse ses pre- « mières feuilles, ménagez un bois si tendre ; et « même, lorsqu'il est devenu plus fort, et qu'il s'est « élevé plus haut, abstenez-vous d'y toucher avec le « fer, arrachez la feuille adroitement avec la main. « Mais quand le bois est devenu ferme et solide, et « que les branches de votre vigne commencent à « embrasser l'orme, alors ne craignez point de la « tailler, n'épargnez ni son bois, ni son feuillage ; « elle ne redoute plus le fer. » Plus fidèle, non-seulement à l'expression matérielle de l'original, mais, ce qui n'est pas moins essentiel, à sa couleur poétique, M. Binet traduit ainsi : « Durant les pre- « mières pousses d'un feuillage naissant, épargne le « bois encore tendre ; laisse-le s'élever en liberté, « et s'élancer dans les airs par des jets heureux : ce « n'est pas le temps d'avoir recours au tranchant du « fer ; ôte seulement les feuilles superflues, en les « pinçant du bout des doigts : mais, dès que tu verras « les rameaux plus robustes embrasser fortement les « ormes, alors prends le fer sans crainte, coupe, « taille, retranche l'excès des branches, et réprime « sévèrement un luxe inutile. »

Mais il faut le dire, contre le système de quelques traducteurs en prose, trop intéressés dans cette cause pour n'être pas un peu suspects, ce n'est que par la poésie qu'on peut véritablement bien traduire la poésie ; et ni les Quatre Professeurs, ni l'abbé Des-

fontaines, ni M. Binet, très-supérieur à eux tous, ne sont, dans le morceau que je viens de citer, ni aussi agréables, ni aussi élégans, ni même aussi fidèles, que le véritable traducteur de Virgile, le Virgile français :

Quand les premiers bourgeons s'empresseront d'éclore,
Que l'acier rigoureux n'y touche point encore :
Même lorsque, dans l'air qu'il commence à braver,
Le rejeton moins frêle ose enfin s'élever,
Pardonne à son audace en faveur de son âge;
Seulement de ta main éclaircis son feuillage.
Mais enfin, quand tu vois ses robustes rameaux
Par des nœuds redoublés embrasser les ormeaux,
Alors saisis le fer, alors sans indulgence
De la sève égarée arrête la licence;
Borne des jets errans l'essor présomptueux,
Et des pampres touffus le luxe infructueux.

Mais ne demandons à un traducteur en prose que ce que la prose peut lui permettre dans son langage plus timide: avouons, d'ailleurs, que les traductions de ce genre, quoique moins brillantes et moins agréables, sont cependant d'une utilité plus classique, parce qu'elles sont dans leur ensemble plus littérales, et rendent plus scrupuleusement le sens des expressions et de la pensée, que le traducteur en vers ne rend le plus souvent que par des équivalens plus ou moins justes, et des compensations plus ou moins rigoureuses. L'exactitude et la fidélité, tel est donc le premier mérite d'une traduction en prose; et ce mérite distinguera toujours la traduction de M. Binet, de celles de tous ceux qui l'ont précédé dans la même carrière. On est étonné, en effet, de tous les contre-sens qui abondent, même dans les versions les plus estimées. N'est-il pas étonnant, par exemple, que l'abbé Des-

fontaines n'ait pas compris le commencement du discours que Didon adresse à Anne sa sœur, pour la conjurer de faire un dernier effort en sa faveur sur le cœur insensible d'Énée? « O ma sœur, lui dit-elle, « si j'ai pu prévoir un coup aussi funeste, j'aurai « sans doute le courage de le supporter! Cependant, « donne encore cette dernière preuve de zèle à une « infortunée, etc. »

Hunc ego si potui tantum sperare dolorem,
Et perferre, soror, potero : miseræ hoc tamen unum
Exsequere, Anna mihi.

L'abbé Desfontaines traduit ainsi : « Hélas! j'au- « rais pu supporter ce coup terrible, si j'y eusse été « préparée. Il faut, ma sœur, que tu me rendes en- « core un service. » Comment le mot *tamen* ne l'a-t-il pas éclairé sur le sens, d'ailleurs si clair, de la première phrase? Aussi ce mot l'embarrassant d'après le sens qu'il avait adopté, il a pris le parti de le supprimer dans sa traduction.

A plus de fidélité M. Binet joint aussi plus de naturel, d'harmonie et d'élégance dans son style; et si, dans le travail long, fastidieux, d'une traduction, il lui est échappé quelques tours un peu trop familiers, il lui sera aisé de les faire disparaître. Me sera-t-il permis de lui indiquer une ou deux expressions qui m'ont paru n'avoir pas la noblesse convenable? M. Binet traduit ainsi ces beaux vers de Virgile, que tout le monde sait par cœur : *O fortunatos nimium*, etc. « O trop heureux les habitans de la campagne, « s'ils savent connaître leur bonheur, *eux à qui* la « terre libérale présente avec profusion une nourri-

« ture facile ! » Je crois que ces mots, *eux à qui*, pourraient être remplacés par un tour plus heureux. Le même traducteur rend ainsi le début du IV^e^ liv. des Géorgiques : *Protinùs aerii mellis cœlestia dona exsequar.* « *Je viens* à la céleste ambroisie que nous « donne l'insecte habitant de l'air. » Cela vaut mieux sans doute que la traduction du P. Catrou : *sans autre préambule* je vais parler, etc. ; mais cela pourrait être mieux encore.

M. Binet a enrichi son ouvrage de l'analyse des plus beaux récits et des plus beaux discours de l'Énéide : ce sont d'excellentes dissertations littéraires. Rollin en avait donné, dans son *Traité des Études*, l'utile exemple et d'excellens modèles, et l'on n'est point étonné de les voir imités et reproduits par un de ses plus dignes successeurs.

L'Enéide de Virgile, traduction nouvelle ; ouvrage posthume de M. de Guerle, professeur d'éloquence française à la Faculté des lettres. — *L'Enéide de Virgile*, traduction nouvelle ; par M. Durand, inspecteur de l'Université dans l'académie d'Amiens.

Que de traducteurs ! que de traductions de Virgile ! s'écrieront sans doute la plupart de ceux qui viennent de lire l'article précédent, et qui peut-être ont dans leur mémoire, ou dans leur bibliothèque, bien d'autres traductions encore de ce grand poëte ! J'obéis moi-même à cette prévention contre des travaux estimables et utiles, quoique je sois bien loin de la partager ; et à ce dégoût des livres sérieux et

solides, en réunissant dans un seul et même article ces deux traductions nouvelles de *l'Enéide :* chacune d'elles eût mérité un examen beaucoup plus approfondi, une discussion plus détaillée, plus étendue, des éloges mieux justifiés aux yeux des lecteurs difficiles et incrédules, des critiques mieux motivées aux yeux des auteurs plus incrédules encore et plus difficiles ; et eût obtenu plusieurs articles dans des temps plus littéraires.

Telle est, sans contredit, la traduction de l'*Enéide de Virgile*, par feu M. de Guerle. Averti par la richesse même du sujet, je vais droit au fait ; j'évite tout préambule, je m'interdis les observations littéraires qui se rattacheraient le plus naturellement au sujet dont je dois m'occuper. A l'occasion de deux nouvelles traductions de l'*Enéide*, il est dur de ne rien dire de Virgile ; je supposerai donc qu'il est parfaitement connu de tous mes lecteurs, qu'il est chaque jour lu par eux, senti, goûté, admiré comme il le mérite. Je ne m'égarerai pas non plus dans les discussions qu'ont plus d'une fois fait naître les traductions et les traducteurs : les traductions sont-elles possibles, sont-elles impossibles? Sont-elles utiles ou inutiles, ou même nuisibles? Faut-il traduire les poëtes en vers ou en prose? Toutes ces questions, très-souvent et très-vivement agitées, sont loin encore d'être épuisées, et laisseraient beaucoup à dire ; mais je veux bien supposer que mes lecteurs sont fixés sur tous ces points.

Ce qu'ils savent incontestablement, par exemple, c'est que nous n'avons aucune traduction pleinement satisfaisante de Virgile, malgré tout le mérite que

j'ai reconnu dans celle de M. Binet. Ceux d'entre eux, s'il en est, qui ne savent pas le latin, les femmes qui, étrangères à cette langue, désireraient pourtant ne pas l'être tout-à-fait à la littérature si renommée qu'elle a produite, et aux chefs-d'œuvre du siècle d'Auguste qui forment une partie si considérable et si brillante de nos richesses littéraires, désireraient du moins en prendre une idée dans les traductions. Mais quelle traduction du plus admirable de ces chefs-d'œuvre, de l'*Enéide*, leur mettra-t-on dans les mains? Il y a cinquante ans qu'on leur conseillait de lire l'abbé Desfontaines; mais comment cette version, sèche, froide, sans coloris, dépourvue d'images, de sentiment, leur aurait-elle donné une idée du poëte le plus sensible, le plus harmonieux, le plus élégant, le plus parfait qui peut-être ait jamais existé? De là cette opinion, que l'*Enéide* est un poëme froid, languissant, sans intérêt, générale chez toutes les femmes, et qui s'est glissée même parmi quelques hommes.

Je ne sais si c'est encore l'abbé Desfontaines qu'on conseille à ceux qui sont privés du plaisir de lire l'original; mais jusqu'ici il n'était nullement prouvé qu'on pût rien conseiller de mieux. Aujourd'hui on aura certainement un meilleur choix à faire, et un meilleur conseil à donner. La traduction qu'a laissée M. de Guerle, et que vient de publier M. Héguin de Guerle, son gendre, son ami, et professeur de l'Université, comme lui, est très-supérieure à toutes celles qui l'ont précédée; ce ne serait même qu'un trop faible éloge, que de ne la louer que par comparaison; elle est bonne, indépendamment de la faiblesse de ses rivales; elle a du mouvement, de la

vie, de l'élégance. Privée de la langue poétique, elle conserve du moins le sentiment de la poésie; elle conserve surtout, autant qu'il est possible, les images de l'original, que Desfontaines semblait s'être attaché à faire disparaître; enfin elle se fait lire parce qu'elle a de l'entraînement et de la chaleur. Elle n'est pas parfaite, sans doute; l'élégance du style n'y a pas toujours cette simplicité majestueuse qui fait le caractère des beaux ouvrages de l'antiquité, et que leur traducteur doit surtout s'attacher à reproduire; quelques grâces modernes veulent quelquefois parer ces antiques et sublimes monumens du génie; c'est ce que Racine reprochait si vivement à Toureil, traducteur des *Philippiques*, lorsqu'il s'écriait indigné : « Le bourreau ! il fera tant, « qu'il donnera de l'esprit à Démosthènes ! »

J'appuierai ma critique par un seul exemple, d'abord pour être court, et ensuite pour être juste; car avec beaucoup d'espace et beaucoup de rigueur, je n'en trouverais pas un grand nombre. Lorsque Turnus lance un pin embrasé sur la flotte d'Énée, qu'aucun secours humain semble ne pouvoir préserver d'un fatal incendie, Cybèle s'adresse à Jupiter pour détourner ce malheur. Entre autres motifs qu'elle présente dans un discours éloquent et rapide au père des dieux et des hommes, pour l'intéresser à cette flotte, elle lui rappelle qu'Enée a coupé sur le mont Ida, où elle est particulièrement adorée, les bois sacrés dont il a construit ses vaisseaux. Que cette divine origine, ajoute-t-elle, les protége; qu'elle les défende contre les flammes : *prosit nostris in montibus ortas*. M. de Guerle a traduit : « Enfans de

« nos montagnes, qu'ils soient comme elles indes-
« tructibles! » C'est substituer un motif à un autre, et je ne crois pas que Virgile y gagne : je ne crois pas que la flotte d'Énée y eût gagné non plus, car je pense que Jupiter eût été moins touché d'une considération vague, tirée de l'histoire naturelle et de la géologie, que d'un motif pieux, consacré par la religion et le respect pour les dieux. Encore une petite chicane. Lorsque Énée abandonne Didon, Virgile dit : *At pius Æneas*, etc.; et cette épithète, souvent vague, et trop souvent répétée, est ici fort juste, puisque la piété envers les dieux est la seule excuse du héros. M. de Guerle croit, peut-être pour varier un peu, devoir traduire *pius Æneas* par *le sensible Énée*. Les femmes ne seront point de l'avis du traducteur : ce n'est pas par la sensibilité que brille Énée, et surtout dans cette circonstance.

Un mot suffit pour fonder une critique ; un défaut grave peut se remarquer dans la traduction d'une pensée, d'un vers, d'une image : mais, pour établir le mérite d'une traduction, et les qualités du style, il faudrait de longues citations, il faudrait même citer à la fois et le texte latin, et la traduction française. Je suis obligé de renoncer à cette seconde partie de la justice que je dois à M. de Guerle. Je voudrais pouvoir citer, comme preuve du feu et de la rapidité qu'il sait imprimer à la narration, le récit de la destruction de Troie, mais ce morceau remplit presqu'un chant de Virgile, et le plus beau peut-être. Une foule de combats, soit dans les mêlées générales des Troyens et des Rutules, soit dans les défis singuliers de Turnus et de Pallas, d'Énée

et de Lausus, d'Énée et de Mézence, me fourniraient les moyens de prouver quelle chaleur, quelle vivacité, quelle clarté, quelle précision, il a su donner à ces sanglantes descriptions de la muse épique. Ces beaux discours, si fréquens dans *l'Énéide*, et par lesquels Virgile a prouvé qu'il eût été le plus grand orateur du siècle d'Auguste, s'il n'en avait été le plus grand poëte, nous serviraient également à prouver que le nouveau traducteur a su en général les reproduire avec beaucoup de force, d'éloquence et de fidélité. J'avais même choisi, pour le mettre sous les yeux du lecteur, le discours de Vénus, qui ouvre, pour ainsi dire, le dixième livre de *l'Énéide*, et qui est un des plus beaux ornemens de ce magnifique tableau, dans lequel le poëte représente l'assemblée et le conseil des dieux dans l'Olympe.

Panditur interèà domus omnipotentis Olympi :

vers que M. de Guerle traduit ainsi : « Cependant s'ouvre dans l'Olympe le palais *de la toute-puissance;* » et, je l'avoue, j'aimerais mieux qu'il traduisît autrement, quoique sa traduction soit appuyée de deux suffrages imposans, celui de M. de Guerle, et celui d'un de ses plus estimables devanciers, M. Binet, qui avait traduit de la même manière. Je ne puis approuver en un pareil sujet l'expression de *toute-puissance*, qui est moderne, même mystique, et n'a pas la couleur antique et locale qu'elle devrait avoir. Mais je m'aperçois que je fais encore une critique, au lieu d'une belle traduction d'un beau discours que je voulais offrir ; mon excuse est toujours la même. Ce discours est d'environ cinquante vers dans le texte, et de

plus de deux pages dans la traduction. Le tronquer serait le gâter et le rendre méconnaissable. Je ne puis donc pas le citer, et je suis réduit à dire, avec conviction, mais sans preuves, que la traduction de M. de Guerle a surtout par-dessus toutes les autres le mérite de se faire lire avec intérêt. Elle m'offre une occasion que je ne laisserai point échapper, de dire que, quel que soit l'état des lettres parmi nous, le genre de la traduction me semble se perfectionner; que du moins les deux plus grands poëtes du siècle d'Auguste ont été de nos jours mieux traduits que jamais : Virgile, par M. de Guerle; Horace, par MM. Campenon et Després.

Ce sont surtout les professeurs et les membres de l'Université, qui doivent avoir la pensée et succomber à la tentation de traduire les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Objets constans de leurs études, de leurs lectures, de leurs leçons, ils les admirent bien plus franchement et plus sincèrement que les gens du monde, qui, sur des souvenirs fort effacés, et des études légères bientôt oubliées, en parlent avec un enthousiasme souvent peu réel; et même que la plupart des gens de lettres, qui, trop occupés de leurs compositions, de leurs succès et de leur gloire, ne s'embarrassent pas autant qu'ils le disent de la gloire des anciens, n'ont pas le temps de relire leurs ouvrages, et, comme les gens du monde, s'en tiennent à leurs vieilles études et à leurs anciens souvenirs. Les professeurs ne se contentent pas de lire, d'étudier, d'admirer les auteurs grecs et latins; ils les font lire aux autres, ils les leur enseignent, ils les leur font connaître et apprécier, ils les leur font tra-

duire. Peu contens, et avec beaucoup de raison, des traductions qui en ont été faites, ils les méprisent, les rejettent et y substituent les leurs; ils essaient de mieux faire que leurs devanciers, croient facilement y avoir réussi; et, contens de leurs traductions, ils veulent faire partager au public leur satisfaction : de là les traductions nouvelles.

En voilà deux de *l'Enéide de Virgile* qui ont paru en même temps. Celle de M. Durand est précédée d'un Discours préliminaire plein d'érudition, de considérations littéraires et philosophiques fort remarquables et très-élevées, sur le génie des langues et l'art de la traduction. Ce discours est très-bien écrit, quoiqu'il y soit un peu trop question *d'évolutions de style*, et même de *gestes de style;* et très-bien pensé, hors un seul point, à mon avis, celui où l'auteur veut justifier son système de traduction.

Ce système consiste à prendre une sorte de moyen terme entre ceux qui veulent qu'on traduise les poëtes en vers, et ceux qui prétendent qu'il faut les traduire en prose : c'est de les traduire en vers blancs, en vers non rimés. Telle est, en effet, la traduction entière de *l'Enéide* par M. Durand; elle est, à la vérité, imprimée comme si c'était de la prose ordinaire, mais c'est cependant une suite de vingt mille vers, plus ou moins, qui ne riment pas; ou, si l'on veut, de vingt mille phrases ou divisions de phrases de douze syllabes chacune, et coupées en deux hémistiches égaux. Il ne tenait donc qu'au typographe d'imprimer cette traduction sous la forme de vers; et, pour le prouver, je vais en citer un morceau, et l'écrire comme il eût pu l'imprimer. Je puis le prendre par-

tout et au hasard, car le système est invariable, et le traducteur y est toujours fidèle; mais comme il faut se déterminer, je choisis le discours dans lequel Didon, n'ayant pu toucher l'inflexible Énée, exhale sa colère.

> Non, tu n'as point, perfide, pour mère une déesse;
> Non, l'auteur de ta race, ce n'est point Dardanus:
> Mais dans ces durs rochers t'engendra le Caucase,
> Et tu suças, barbare, aux champs de l'Ausonie,
> Le lait d'une tigresse.
> Car, hélas! à quoi bon dissimuler encore?
> Et que puis-je espérer de nouvelles prières?
> Mes pleurs l'ont-ils ému? s'en est-il attendri?
> Vaincu de mes douleurs, a-t-il versé des larmes?
> A-t-il plaint mon amour?
> Non, non, ni Jupiter, ni la grande Junon,
> Des yeux de l'équité ne voient pas ces horreurs, etc.

Il y aurait peut-être quelque autre chose encore à reprendre dans cette traduction; mais ne parlons que du système. On voit qu'à l'exception de quelque *e* muet, que M. Durand n'a pas toujours le soin d'élider par le concours d'une autre voyelle, la mesure du vers alexandrin y est toujours observée. Or, je le demande, quel est l'avantage de cette méthode? Une page de vers blancs est à peine lisible : comment lirait-on avec plaisir un volume de ces lignes de douze syllabes, coupées exactement en deux parties égales? Est-ce dans un style inusité, étrange même, qu'il faut traduire le style si naturel, si harmonieux, si admirable de Virgile? Est-ce par une monotonie insupportable qu'il faut rendre la variété de ses tours, représenter la flexibilité de son génie? C'est avec regret que je me permets de condamner un système cher à M. Durand, et qu'il défend avec

beaucoup d'art dans sa préface. Je n'ai point l'honneur de le connaître, mais je sais qu'il est un de mes collègues dans l'Université ; et c'est une confraternité dont je me félicite. Il m'a récemment adressé deux lettres pleines d'esprit et de grâce, pour m'engager à rendre compte de sa traduction. Toutefois, ne pouvant approuver sa méthode, j'ai long-temps balancé avant d'accéder à sa demande. Ce qui m'y a déterminé, c'est que dans la préface il annonce qu'il a une traduction de Stace, et une autre de Claudien, faites d'après le même système : j'oserai lui conseiller d'y renoncer. Qu'il détruise cette uniformité, qu'il rompe cette monotonie ; qu'il donne, ce qu'il est très-capable de faire, de la variété, du nombre, de l'harmonie, de l'élégance à son style, qualités presque incompatibles avec la contrainte qu'il s'est imposée, et nous aurons deux bonnes traductions de plus de deux poëtes, qu'il n'est pas, à la vérité, très-nécessaire de traduire.

Les Métamorphoses d'Ovide, traduites par J. C. Dubois-Fontanelle.

S'il est vrai de dire que la nature fait les poëtes, *nascuntur poetæ*, c'est à Ovide surtout qu'il faut faire l'application de cet antique adage. Né avec l'imagination la plus vive et la plus brillante, doué de la plus étonnante fécondité d'idées, du talent le plus heureux pour les peindre ; d'une facilité merveilleuse à les renfermer dans un rhythme harmonieux ; tandis qu'une foule de prétendus poëtes, s'efforçant d'enfanter des vers, ne font que de la

mauvaise prose, Ovide faisait de très-bons vers, lors même qu'il voulait écrire en prose :

Scribere conabar verba soluta modis :
Sponte suâ carmen numeros veniebat ad aptos ;
Et, quod tentabam dicere, versus erat.

C'est surtout dans les *Métamorphoses* que ce favori des muses a déployé la richesse de son imagination, et les heureux dons qu'il avait reçus de la nature. S'il est vrai qu'un poëte doive rarement raconter, et qu'il doive presque toujours peindre ; si la poésie n'est elle-même qu'une sorte de peinture, *ut pictura poesis*, quel poëte peignit mieux qu'Ovide? quel poëme présenta des tableaux en plus grand nombre, et plus achevés que les *Métamorphoses?* C'est surtout à cet ouvrage immortel, un des plus beaux présens que nous ait faits l'antiquité, qu'on peut appliquer ce que Despréaux disait de la poésie en général :

Là, pour nous enchanter tout est mis en usage:
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage;
Chaque vertu devient une divinité;
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre;
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse ;
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.

Telle est la beauté admirable de ces tableaux, qu'ils servent toujours de modèles à ceux dont le ciseau ou les pinceaux veulent représenter les objets que la nature offre à nos regards, ou qu'inventa une

fiction ingénieuse. Nul poëte n'a autant animé la toile, nul autre n'a aussi souvent fait respirer le marbre et l'airain. Ovide peut être regardé, s'il est permis de s'exprimer ainsi, comme l'imagination toujours subsistante des peintres et des sculpteurs; et ceux-ci, pour faire des chefs-d'œuvre, n'ont eu qu'à transporter dans leurs ouvrages, et à bien exécuter les excellens tableaux que l'auteur des *Métamorphoses* a jetés avec profusion dans ce poëme. Ils ont appris, en les lisant, à mettre de la variété dans les sujets qui en paraissent le moins susceptibles, et qui se ressemblent le plus. C'était le talent que l'abbé Banier admirait le plus dans Ovide. Aglaure, métamorphosée en rocher, ne ressemble point à Axarète, qui éprouve le même sort. Les sœurs de Phaéton, changées en peupliers, présentent un tableau très-différent de Dryope, de Daphné, de Myrrha, qui éprouvent à peu près le même changement. La riche imagination du poëte lui a fourni de nouveaux traits, de nouvelles couleurs, de nouvelles beautés.

Mais la lecture d'Ovide ne sera pas moins profitable à ceux qui cultivent les lettres, et surtout la poésie; peintres des sentimens de l'âme, chantres des passions du cœur, ils trouveront en lui un modèle presque toujours excellent. De quels sentimens, en effet, de quelles passions n'a-t-il pas offert les tableaux animés et divers! Il célèbre l'amour dans les fables d'Écho et de Narcisse, de Vénus et d'Adonis, de Pyrame et Thisbé, et dans une foule d'autres; l'amour maternel dans Niobé, l'amour fraternel dans Philomèle et Progné; il peint la jalousie dans

Céphale et Procris, l'envie dans Aglaure, les passions les plus désordonnées dans Biblis et Caunus, dans Myrrha et Cynire; la plus noble ambition et l'amour de la gloire, dans les discours éloquens d'Ulysse et d'Ajax, se disputant les armes d'Achille; enfin tous les transports de la fureur dans les Ménades déchirant Penthée, dans Médée abandonnée par Jason. La fable entière de cette fameuse magicienne est un chef-d'œuvre. Ovide semble l'avoir travaillée avec plus de soin que les autres. On sait qu'il avait fait sur le même sujet une tragédie qui n'est pas venue jusqu'à nous, dont les anciens faisaient le plus grand cas, et qui, au jugement de Quintilien, était une preuve du talent supérieur d'Ovide. *Ovidii Medea videtur mihi ostendere, quantùm ille vir præstare potuerit.*

Quelle éloquence, quelle connaissance du cœur humain, dans les combats qu'il décrit si souvent entre la pudeur, la raison et la passion! Veut-on un plus aimable tableau, celui des vertus simples et hospitalières? qu'on lise Philémon et Baucis. Qui est-ce qui n'en a pas fait ses délices? Ceux qui n'ont pu lire cette charmante fiction dans Ovide, ont eu un dédommagement unique en ce genre : Lafontaine leur en a offert une copie qui n'affaiblit point les grâces de l'original. Peut-être même oserai-je préférer ce trait si court et si philosophique, fondu dans la narration,

> . . . . . *Paupertatemque ferendo*
> *Effecere levem.* . . . . . .

à cette tirade ambitieuse :

> Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux, etc.

Quel tableau enchanteur que celui de l'empressement du vieux Philémon et de sa vieille compagne pour recevoir leurs hôtes, de leurs préparatifs, de leurs meubles, de cette table si mal affermie sur ses pieds !

. . . . . *Mensam succincta, tremensque*
Ponit anus, mensæ sed erat pes tertius impar.

Description que Lafontaine a si heureusement rendue !

Baucis en égala les appuis chancelans
Des débris d'un vieux vase, autre injure des ans.

A l'époque de la renaissance des lettres, les savans, frappés d'admiration à la vue des beautés de tout genre qu'ils découvraient dans les poëtes et les orateurs grecs et latins, méprisèrent les langues modernes qui n'étaient pas fixées, qui ne s'étaient enrichies d'aucun ouvrage vraiment utile, et dont toutes les productions étaient ignobles, basses et ridicules. Leur unique ambition fut d'étudier et d'interpréter les anciens. Alors on vit paraître une nuée de commentateurs et de traducteurs. Pour bien commenter, il ne faut que de l'érudition : pour bien traduire, outre une connaissance approfondie de deux langues au moins, il faut encore du goût. Aussi eûmes-nous d'excellens commentateurs, et de détestables traducteurs. Ovide partagea le sort réservé à tout écrivain célèbre de l'antiquité, et il n'évita l'abbé de Marolles que pour tomber entre les mains du lourd et infatigable Martignac.

Bientôt il se présenta un interprète qui semblait plus digne d'Ovide. C'est surtout à un poëte qu'il

appartient de rendre les idées, les tours et les images d'un poëte, et Thomas Corneille essaya de traduire en vers les *Métamorphoses*. Mais son essai fut malheureux; et ses vers languissans, diffus et prosaïques, ne sont pas moins oubliés que la prose lourde et plate de Martignac.

Un autre poëte, Benserade, conçut et exécuta le projet extravagant de mettre les *Métamorphoses* en rondeaux. Cela rappelle l'idée de ce personnage des *Précieuses Ridicules*, qui se proposait d'écrire l'*Histoire romaine* en madrigaux.

Jusque-là on avait moins une traduction que des caricatures d'Ovide. Enfin l'abbé Banier traduisit les *Métamorphoses* avec assez de goût, mais avec trop d'inexactitude; il retrancha du poëte latin tout ce qui lui parut surabondant, et son ouvrage est plutôt une imitation qu'une traduction. Il manquait donc à notre langue une version des *Métamorphoses* qui s'éloignât également, et de cette liberté excessive qui fait disparaître les traits caractéristiques de l'original, et de cet attachement scrupuleux à la lettre, qui est une véritable servitude, et qui souvent est une infidélité non moins grande que la licence du simple imitateur.

M. Fontanelle a tâché de remplir ce vide qui existait dans notre littérature, et le succès a couronné son entreprise. C'est un véritable service qu'il a rendu aux lettres. Il est peu de poëmes de l'antiquité qu'il soit aussi utile de traduire que les *Métamorphoses*. Si l'*Enéide*, par exemple, ce chef-d'œuvre de la poésie latine, n'était pas traduit, les personnes qui peuvent lire l'original n'y perdraient rien; celles

qui n'ont pas cet avantage y perdraient peu de chose. Une traduction ne peut leur offrir que bien imparfaitement les beautés du poëme latin ; et on ne peut puiser dans cet ouvrage aucune connaissance historique, mythologique, géographique et autres, qu'on ne puisse trouver tout aussi bien ailleurs. Il n'en est pas ainsi des *Métamorphoses*. Indépendamment des grâces de la poésie, cet ouvrage renferme l'histoire la plus complète et la plus agréable des traditions mythologiques anciennes, de cette science qui entre dans l'éducation des femmes, des gens du monde et d'une foule de personnes qui ne peuvent l'apprendre dans la langue d'Ovide. Il était donc très-utile de leur offrir une traduction qui leur présentât, sinon tous les charmes de l'original, du moins ses idées, ses pensées, l'ordre, la liaison et l'enchaînement que le poëte a su mettre dans ce chaos de traditions obscures, confuses et souvent contradictoires.

Mais cette entreprise n'était pas moins difficile qu'utile : les *Métamorphoses*, assez faciles à entendre, offrent de grandes difficultés à celui qui veut les rendre dans une langue étrangère. En général, tout ce qui tient au style noble, grave, sérieux et élevé, se traduit assez bien. Ce sont des beautés sévères et solides qui peuvent passer sans beaucoup d'altération d'une langue dans une autre ; mais ce qui est délicat, spirituel, plein de grâce et de finesse, est presque *intraduisible ;* ce sont des nuances légères que la différence des idiomes fait disparaître. On peut traduire une belle scène de Sophocle, mais on ne traduira jamais une fable de La Fontaine, une épître de Voltaire. Madame de Sévigné comparait les traducteurs

(les mauvais sans doute), à un laquais que sa maîtresse envoie faire un compliment à quelqu'un. *Plus le compliment est délicat*, disait-elle, *plus on peut être sûr qu'il sera mal rendu*. Le laquais d'Ovide aurait sûrement fort mal rendu ses complimens à Corinne.

Mais ce qui augmente encore la difficulté de traduire ce poëte, c'est la variété infinie de tours qu'il emploie pour exprimer la même pensée. Il la tourne et la retourne de cent manières ; il n'abandonne une idée qu'après l'avoir épuisée. C'est une abondance, une richesse excessive et très-embarrassante, lorsqu'on est obligé de la faire passer dans une langue moins abondante et moins riche. Le traducteur a senti toutes ces difficultés : il a lutté contre elles avec courage ; et, s'ils ne les a pas toujours surmontées, il a souvent été heureux dans ses efforts. L'accueil que fit le public à la première édition de cet ouvrage, est un sûr garant de celui qu'il fera à la seconde, plus complète, mieux soignée, réformée en quelques endroits, augmentée de notes, et d'un dictionnaire mythologique.

Comme un ouvrage aussi utile est fait pour avoir plusieurs éditions, je me permettrai de remarquer quelques légères fautes qui ont échappé à l'auteur dans le travail fastidieux de la révision. Voici quelques vers qui m'ont paru mal traduits :

Sic erat instabilis tellus, innabilis unda.

« Mais la terre manquait de *solidité*, l'onde était *innavigable*. » La terre était tout aussi *solide* avant le débrouillement du chaos ; mais elle n'était pas aussi

fixe, et c'est ce qu'exprime le mot *instabilis*. *Innavigable* n'est pas français.

Hanc Deus, et melior litem natura diremit.

« Un Dieu, *ou* la nature plus puissante mit fin à « ces divisions. » Figaro aurait appris au traducteur la grande différence qu'il y a entre la particule conjonctive *et*, et la disjonctive *ou*. Ovide emploie ici deux agens, Dieu et la nature. Le traducteur n'emploie que l'un ou l'autre; il fait la nature plus puissante que Dieu, ce qui n'est pas le sens du poëte latin.

Terra feras cepit, *volucres agitabilis aer.*

« La terre *conçut* et *nourrit* différentes espèces « d'animaux : une foule inombrable d'oiseaux fendit « les airs. » *Cepit* ne veut dire ni *conçut*, ni *nourrit*; et, en admettant cette interprétation, il faudrait dire aussi que l'air *conçut* et *nourrit* les oiseaux, ce qui est ridicule.

Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

« Il (l'homme) porte sa tête élevée, et ses regards « se tournèrent vers le ciel et les astres. » Dans cette traduction, les verbes *dedit, jussit*, qui donnent de la force à la pensée, disparaissent. *Ses regards se tournèrent*, ne marquent pas assez une situation déterminée par la nature de l'homme, et par l'ordre de la divinité : les animaux aussi peuvent tourner leurs regards vers le ciel.

Prodit bellum, quod pugnat utroque;
Sanguineâque manu crepitantia concutit arma.

« La guerre s'arme de l'un et de l'autre (l'or et le « fer); employés par des mains homicides, les « glaives se choquent et retentissent. » Pourquoi faire disparaître cette figure hardie et poétique qui représente la guerre avec un bras sanglant?

. . . . . Stimulosque *frementi*
Adjiciunt. . . . . .

« Ils ajoutent des *raisons* pour augmenter sa co- « lère. » *Raisons* est bien faible, pour rendre *stimulos*.

Sed timuit ne fortè sacer tot ab ignibus æther
Conciperet flammas, longusque ardesceret axis.

« Il craignit que le pur Ether, embrasé par tant de « feux, ne consumât le ciel même. » *Longusque ardesceret axis* n'est pas rendu.

Nat lupus inter oves. . . . . .

« Occupé de son propre péril, et négligeant sa « proie, le loup nage au milieu des brebis » Que de mots, pour en rendre quatre! Pourquoi ajouter à la pensée d'Ovide? C'est l'homme du monde qui en a le moins de besoin. Je ne pousserai pas plus loin des remarques que je pourrais beaucoup multiplier; car je m'arrête à la moitié du premier livre, c'est-à-dire, à la trentième partie de l'ouvrage. Mais je pourrais aussi citer une foule de morceaux très-bien écrits, très-bien traduits, tels que la description de l'âge d'or et l'âge de fer, les discours d'Ajax et d'Ulysse; et je me serais abandonné volontiers au plaisir d'en citer

quelques-uns, si je n'avais craint de trop alonger cet article.

Le dictionnaire et les notes mythologiques sont puisées dans les ouvrages de trois savans très-distingués dans ce genre de connaissances, Banier, Dupuis, Noël. M. Fontanelle ne pouvait choisir de meilleurs guides dans les sentiers de l'érudition. Il aurait pu cependant se défier de certaines interprétations de la fable qu'on veut expliquer d'après des faits prétendus historiques. La plupart de ces fables sont nées dans l'imagination des poëtes, ou ont une origine qui se perd dans l'obscurité des temps anciens. Quelle confiance veut-on inspirer pour des événemens arrivés, dit-on, 1600 ans, 1800 ans, avant Jésus-Christ? Tout ce qui dans l'histoire profane remonte au-delà de la première olympiade, l'an 776 avant l'ère chrétienne, est très-incertain ou entièrement fabuleux.

Excerpta è Tacito, ou *Morceaux choisis de Tacite*, avec des sommaires et des notes en français, précédés d'une Notice sur cet historien.

Dans l'ancienne Université, Tacite n'était point classique; on ne mettait entre les mains des écoliers que quelques-unes de ses harangues, placées dans le *Conciones,* livre célèbre dans les écoles, à côté de celles qu'on avait recueillies de Tite-Live, de Salluste et des plus fameux historiens de l'antiquité; il semblait qu'on partageât l'opinion de quelques anciens rhéteurs, qui, de même que Quintilien regardait Lucain plutôt comme orateur que comme poëte, re-

gardaient aussi Tacite plutôt comme grand orateur que comme grand historien. Son style serré, coupé, concis jusqu'à l'affectation, et par là même souvent obscur, paraissait moins convenir à la muse de l'histoire, que ce langage nombreux, périodique, harmonieux et facile, dont Tite-Live offre le plus parfait modèle. Quelques tours nouveaux ou inconnus, quelques expressions qu'on ne rencontre point dans les meilleurs auteurs du siècle d'Auguste, avaient même rendu, à quelques pédans du moyen âge et des siècles modernes, la latinité de Tacite suspecte. Un professeur de l'Université, traducteur de Tacite, M. Guérin, qui trouvait *vicieuses* ces expressions particulières à Tacite, et qui voulait cependant l'excuser, imagina un singulier moyen pour concilier son opinion avec l'honneur de l'historien qu'il traduisait : il prétendit que Tacite étant un homme de qualité, et qui avait toujours vécu à la cour, avait vraisemblablement une écriture mauvaise et peu lisible, et qu'ainsi les fautes de style qu'on remarquait dans ses ouvrages devaient être attribuées aux premiers éditeurs ou copistes, qui avaient eu beaucoup de peine à déchiffrer ses manuscrits. N'est-il pas tout-à-fait plaisant de voir un homme qui, par état, a dû faire de l'antiquité l'étude de sa vie entière, attribuer aux siècles polis de Rome les mœurs de nos siècles de barbarie, où les gens de qualité savaient à peine écrire et s'en faisaient gloire?

Ces préventions contre Tacite étaient anciennes dans les écoles; mais, dès long-temps aussi, d'excellens professeurs et d'habiles humanistes avaient rendu justice à ce grave historien, à ce génie élevé, à ce

peintre vigoureux du vice et de la tyrannie, à cet éloquent ami de la vertu et de la liberté. Déjà, dans le seizième siècle, Muret, l'homme de son temps qui pouvait le mieux apprécier la bonne latinité, et qui avait le droit d'être le plus délicat sur ce point, vengeait Tacite des accusations qu'on portait alors, et qu'on a portées depuis contre lui. Prêt à expliquer, contre l'usage, à de nombreux auditeurs, les *Annales* de Tacite, il donne les raisons de cette innovation; et, dans deux discours latins, où l'agrément et l'esprit se mêlent à l'érudition et à la solidité, et sont ornés par un langage élégant et facile, il établit d'abord qu'il n'est point d'étude plus propre à plaire et à instruire que l'étude de l'histoire; ensuite, que de toutes les histoires, il n'en est point de plus importante et de plus intéressante que celle du peuple romain; enfin, que, parmi les nombreux historiens qui nous ont transmis les annales de ce peuple, il n'en est point que l'on doive préférer à Tacite. Il répond à ceux qui s'effarouchent de quelques expressions inusitées qu'ils rencontrent dans cet écrivain, qu'un homme tel que Tacite avait assez d'autorité dans les lettres, pour donner le droit de bourgeoisie à quelques mots nouveaux. Il lui applique ce que Cicéron disait de Varron : *Quod licuit Catoni, quid non liceat Varroni?* et ce qu'Horace dit de lui-même : « Pourquoi m'envierait-on la liberté de faire quelque « acquisition en faveur de notre langue, puisque « Ennius et Caton l'ont enrichie de plusieurs mots « nouveaux : »

Ego cur adquirere pauca
Si possum, invideor? etc.

Muret observe ensuite qu'un grand nombre d'ouvrages des plus grands écrivains de Rome étant perdus par l'injure des temps, il est possible que les expressions qui nous paraissent nouvelles dans Tacite eussent été employées par les meilleurs auteurs, dans ceux de leurs écrits qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Enfin, il compare ingénieusement ceux qui ont la témérité de reprendre la latinité de Tacite, à un Polonais ou à un Allemand qui, n'étant jamais allé en Italie, n'ayant jamais vu un Italien, après avoir lu et étudié quelques livres écrits en langue toscane, les avoir compris de son mieux, c'est-à-dire, médiocrement; et s'être fait, d'après ces livres, un petit dictionnaire de cette langue, rencontrerait un homme né à Florence, élevé à Florence, jouissant parmi ses concitoyens de la réputation d'un habile et éloquent écrivain, et l'accuserait néanmoins de parler mal l'italien, parce qu'il l'entendrait employer quelques expressions qu'il n'aurait ni rencontrées dans le petit nombre de livres qu'il aurait lus, ni par conséquent notées dans son petit dictionnaire.

L'apologiste de Tacite réfute ceux qui reprochent à cet historien l'obscurité de son style, par des comparaisons, ce qui est toujours un peu plus aisé que par des raisons. Il prétend que ce n'est point Tacite qui est obscur, mais que ce sont ceux qui le trouvent tel, qui sont peu intelligens. Il leur cite et leur applique une histoire rapportée par Sénèque, d'un homme dont l'âge avait affaibli la vue, et qui prétendait que les maisons n'étaient pas claires comme autrefois, que les fenêtres étaient plus petites, et ne laissaient pas pénétrer assez de jour. Il parle aussi

d'un de ses amis qui était devenu un peu sourd (*surdaster*), et qui se plaignait de la mauvaise habitude introduite, depuis quelque temps, dans la société, de parler bas et de prononcer peu distinctement. A ces petites histoires, Muret joint quelques raisons; mais il faut avouer que les raisons sont moins bonnes que les comparaisons n'étaient ingénieuses; elles tendent moins, en effet, à prouver que Tacite n'est pas obscur, qu'à l'en excuser, ou même à lui en faire un mérite. Ici, l'apologiste devient un rhéteur, un sophiste, qui soutient une mauvaise thèse par des argumens plus mauvais encore.

Les humanistes du seizième siècle étaient presque tous cicéroniens; charmés de ce style abondant et harmonieux, ils reprochaient à Tacite une certaine âpreté dans le discours. Un des commentateurs de cet historien, choqué, contre l'usage des commentateurs, des défauts de l'historien qu'il commente, et principalement de ce langage un peu âpre, compare son style à un terrain semé de buissons épineux; il pousse même l'injustice jusqu'à lui préférer un historien moderne, Paul Jove, plus abondant, plus fleuri, plus cicéronien. Muret, indigné, l'accable de sarcasmes et d'une amère ironie. On ne sera peut-être pas fâché de voir comment plaisantait un Limousin du seizième siècle, un vieux professeur ne connaissant que les anciens et n'écrivant que dans leur langue. « Je ne suis point étonné, dit-il au commentateur, que Tacite vous déplaise, puisque Paul Jove vous plaît tant; mais comment avez-vous pu, avec des pieds si tendres et si délicats, parcourir dans Tacite un espace si long et si hérissé d'épines? Pour nous, continue-

t-il, étendons sous les pas de ce sibarite des matelats et des coussins remplis de roses et de violettes, et prions Dieu qu'il ne rencontre que des fleurs sous ses pieds : *Nos verò huic molli ac delicato culcitram substernamus et pulvinos rosæ ac violæ plenos, eique à deo precemur ut quidquid calcaverit rosa fiat.* Qu'on porte vite à ce tendre enfant quelque doux breuvage, afin de l'apaiser et de le consoler d'avoir été blessé par l'âpreté de Tacite, ou plutôt donnons-lui un peu de Paul Jove : *Ferat huic ocyus aliquis calicem mulsi, ut flere pupus hic desinat, et contractam ex Taciti asperitate molestiam levet; offeramus ei aliquid Jovii.* » Muret ajoute beaucoup de gentillesses de cette nature; car, quand un homme naturellement grave et sérieux s'est mis dans la tête de plaisanter, il ne sait ordinairement mettre de mesure, ni dans le ton, ni à la durée de sa plaisanterie.

Mais des autorités plus imposantes que celle de Muret, et des apologistes, plus éloquens que lui, ont vengé Tacite des préventions de quelques rhéteurs, de quelques humanistes superficiels, amoureux de la période, et plus curieux de l'arrangement et de l'harmonie des mots, dont ils se montraient même juges peu compétens, lorsqu'ils osaient condamner Tacite, que de la profondeur des pensées et de l'énergie des sentimens, qu'ils étaient incapables d'apprécier et de sentir. Tacite est, dit Bossuet, *le plus grave des historiens :* Racine l'appelle *le plus grand peintre de l'antiquité;* Corneille lui donne à peu près les mêmes éloges; d'Alembert, Thomas, lui en donnent de magnifiques; mais personne ne l'a aussi bien apprécié,

aussi bien jugé, aussi bien loué, que La Harpe ; c'est peut-être le morceau le plus achevé du *Cours de Littérature*. Le style du critique s'élève ici au-dessus du genre : il prend quelque chose de la vigueur et de l'énergie de l'historien qu'il veut peindre, et La Harpe devient un moment l'émule de nos plus grands écrivains. Ce n'est pas seulement le génie de Tacite qu'il loue, c'est son âme, c'est son noble caractère : « On « ne peut pas dire de lui comme de Salluste, dit-il, « que ce n'est qu'un parleur de vertu ; il la fait res- « pecter à ses lecteurs, parce que lui-même paraît « la sentir. »

Grand historien et honnête homme, à ce double titre, Tacite devait être mis entre les mains de la jeunesse. Un choix fait dans ses ouvrages, des morceaux les plus intéressans sous le rapport des événemens; les plus beaux et les plus éloquens, sous le rapport de la diction et du style; les plus propres à inspirer la vertu sous le rapport de la morale, est un excellent livre classique de plus. Ce choix a été fait dans tous les ouvrages qui nous restent de Tacite, et on ne peut qu'applaudir au jugement et à la sagesse qui y ont présidé. Pour donner une idée de ce Recueil, je rapporterai sommairement une table des principales matières qu'il contient. On a choisi dans les *Annales* le tableau de la cour d'Auguste, à la mort de ce prince et à l'avénement de Tibère; l'histoire entière de Germanicus, de ce prince si chéri des Romains, et si digne de l'être, comme il était fait pour être détesté par un sombre tyran tel que Tibère. Le tableau de ses excellentes qualités, de ses victoires, de ses triomphes, de ses malheurs, de sa mort, de la douleur

d'Agrippine, de la consternation des Romains, est un de ceux qui fait le plus d'honneur au pinceau de Tacite, et a dû être recueilli par l'éditeur. Il n'a eu garde d'omettre l'histoire de Britannicus, prince aimé des Romains comme Germanicus, malheureux comme lui, victime comme lui d'un tyran farouche; ni le supplice et le courage de Traséas, de Soranus, de sa fille Servilie, immolés aux soupçons et à la vengeance du même tyran. On a choisi, dans les *Histoires*, le tableau de l'Empire romain après la mort de Néron, sous le règne de Galba, sous *ce règne d'un moment*, et sous celui d'Othon, époque qui, peinte par Tacite, a fourni à Corneille quelques traits énergiques. Là se trouvent les portraits de plusieurs illustres personnages: de Mucien, de Vespasien, de Titus; enfin, ce long et mémorable siége de Jérusalem, que Tacite fait précéder par une curieuse digression sur les Juifs. On a pris, dans les *Mœurs des Germains*, tout ce qui a rapport à la description des pays, au caractère des habitans, aux coutumes et aux habitudes qui leur étaient propres, à leur armée, à leur religion, au gouvernement civil, à l'influence que les femmes exerçaient sur eux, à leur code de législation, etc. On peut s'en rapporter, pour un choix heureux, dans la *Vie d'Agricola*, à celui qui nous a donné une si heureuse traduction de cet ouvrage, à M. Rendu, inspecteur-général de l'université. Il est, en effet, un des éditeurs de ce recueil. Il a eu pour coopérateur M. Guénau, inspecteur comme lui (1), et connu comme lui par divers travaux classiques. Je mets de ce nom-

(1) Tous deux sont aujourd'hui membres du Conseil-Royal.

bre une édition du *Traité des Etudes* de Rollin, ouvrage utile aux écoliers, utile aux professeurs, agréable même aux gens du monde, enrichi, par M. Guénau, d'une *Vie de Rollin*, excellent morceau de biographie.

Les éditeurs ont éclairci ce qu'il pouvait y avoir d'obscur dans les morceaux qu'ils ont recueillis de Tacite, par quelques notes françaises, courtes, claires, placées avec sobriété et avec goût, et par quelques sommaires, qui unissent les faits qu'ils rapportent avec ceux qui les avaient précédés et amenés, et qui avaient avec eux quelque relation, sans la connaissance de laquelle ils ne seraient pas eux-mêmes bien connus. Enfin, l'*Excerpta* est terminé par quelques maximes de politique, de législation et de morale, par le portrait de quelques monstres, la honte de Rome et du genre humain : c'est là le triomphe de Tacite.

Traduction nouvelle des Œuvres complètes de Tacite, par M. Gallon de La Bastide.

Art. premier.

On a écrit sur Tacite un nombre si prodigieux de volumes, qu'ils suffiraient seuls, si on pouvait les rassembler tous, à former une bibliothèque considérable. Ne serait-ce pas une raison suffisante pour se dispenser d'écrire un article de plus sur cet historien célèbre? Je le pense assurément, et je prendrais volontiers ce parti, malgré l'usage peu raisonnable qui semble condamner les critiques à traiter les sujets les plus usés comme des questions neuves, et à dire leur sentiment sur Homère, Hérodote, Horace ou

Tite-Live, si on vient à les réimprimer ou à les traduire encore, comme sur l'auteur d'un nouvel opéra, d'une nouvelle grammaire, d'un roman nouveau. Mais le dernier traducteur de Tacite, en renouvelant une ancienne question, et rengageant une vieille querelle dans sa préface, me fait pour ainsi dire une loi d'y prendre part, puisqu'en parlant de son livre, je dois rendre compte de ses jugemens, ainsi que de sa traduction. C'est en effet une sorte de querelle, qu'une discussion sur le mérite littéraire de Tacite, comme historien, comme écrivain. Ce peintre énergique de la tyrannie qui accabla, et de la servitude qui avilit les Romains, si long-temps fiers de leur liberté, a rencontré bien plus rarement des juges calmes et impartiaux, que des admirateurs enthousiastes ou des détracteurs passionnés. Or, avec des dispositions aussi exagérées, on doit d'abord se diviser et se faire la guerre; et puis se réunir, pour la faire à ceux qui ont une opinion plus juste, plus sage, plus modérée.

Tels ont été long-temps l'état peu pacifique des choses et la division des esprits relativement à Tacite. A la renaissance des lettres, où les questions de prééminence entre les divers auteurs de l'antiquité agitaient tous les savans, où chaque érudit, en se faisant l'éditeur, le commentateur d'un des grands écrivains d'Athènes et de Rome, le transformait en un objet exclusif de culte et d'idolâtrie, auquel il sacrifiait tous les autres, Tacite eut de fervens et nombreux adorateurs; mais je crois qu'à cette époque, et même dans les deux siècles qui la suivirent, il eut un plus grand nombre encore de détracteurs. Tous les admirateurs de la belle période *cicéronienne*, tous

ceux aux yeux de qui la majesté de l'histoire semblait trouver un langage plus digne d'elle, dans le style clair, naturel, abondant et harmonieux de Tite-Live, rabaissèrent, dénigrèrent même avec un injuste et ridicule mépris le style un peu âpre et dur de Tacite, qui, dans sa concision, son énergie, sa profondeur et même son obscurité, ne paraît pas toujours dénué d'affectation. Il eût été mieux, sans doute, de voir en même temps les beautés neuves, originales et hardies qui compensent ces défauts ; d'être tout à la fois juste envers les deux plus grands historiens que nous aient laissés les lettres latines, de les admirer tous deux, et de leur appliquer ce que Cicéron dit avec tant de justesse de deux orateurs excellens, mais qui se distinguaient par des qualités fort diverses et presque opposées : « Ce qu'il est surtout essentiel de re-« marquer, c'est que ces deux orateurs, quoique « extrêmement différens dans leur style et le genre de « leurs compositions, peuvent cependant être tous « deux excellens, en sorte qu'il serait difficile de dé-« cider auquel des deux on aimerait mieux ressem-« bler : » *In his oratoribus illud animadvertendum est, posse esse summos, qui sint inter se dissimiles.... Ita dissimiles erant inter se, statuere ut tamen non posses, utrius te malles similiorem!* Mais ce sont là de ces jugemens d'un maître consommé, que l'on ne peut attendre de la plupart de ces érudits des quinzième et seizième siècles ; hommes d'une science, d'une patience et d'une mémoire prodigieuses, mais dénués de goût, et dont le jugement peu solide était encore obscurci par les préventions, l'opiniâtreté, l'entêtement.

Il ne faut cependant pas ranger dans cette classe

tous ceux qui dans ces deux premiers siècles, où l'étude des anciens devint une véritable et heureuse passion, qui commença à dissiper en Europe les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie, nous ont laissé des jugemens sur Tacite. Quelques-uns étaient des hommes d'un esprit très-distingué, et on en trouve de ce mérite, soit parmi les partisans, soit parmi les détracteurs de Tacite. Je mettrai au nombre des premiers celui qui, par son goût et sa magnificence, contribua le plus à la renaissance des lettres, le pape Léon X. Il fut tellement charmé de la découverte d'un manuscrit qui renfermait quelques livres des *Annales* de Tacite, que non-seulement il récompensa, avec cette libéralité qui lui était particulière, l'auteur de cette précieuse découverte; mais encore il publia un bref, dans lequel il promettait de l'argent, de la gloire, et même, dit-on, *des indulgences*, à celui qui parviendrait à déterrer quelque autre manuscrit du même auteur. C'était assurément encourager les recherches par tous les moyens qui étaient à sa disposition. Il n'est point étonnant que Tacite, ce scrutateur profond des replis du cœur humain, ce grand maître en politique, fût extrêmement goûté par la cour de Rome, la seule qui, à cette époque, eût rédigé en principe l'art de gouverner les hommes; et en général par les Italiens, les peuples alors les plus déliés de l'Europe. J'ai Muret pour garant de l'estime que les souverains pontifes, et les princes les plus éclairés de l'Italie, avaient dans le XVI^e^ siècle pour ce grand historien. Cependant le cardinal Duperron, qui, par son état, appartenait à la cour de Rome, et, par son érudition

et ses connaissances, appartenait à la république entière des lettres en Europe, atteste positivement le contraire : tant il est difficile d'éclaircir un fait dans l'histoire de la littérature, comme dans toute autre histoire ! et tant il est fréquent de voir un témoignage important détruit ou balancé par un témoignage du même poids ! « Je n'ai point vu d'homme « de jugement, dit le cardinal Duperron, qui louast « Tacite; et les Italiens, qui sont entre toutes les « nations les plus judicieux, n'en font point d'estat. » On voit que c'est un grand ennemi de Tacite, que ce cardinal ; il ne lui accorde rien, et lui refuse le style et le talent d'écrire, encore plus que tout le reste. « C'est, dit-il, le plus méchant style du monde que « celui de Tacite, et est le moindre de tous ceux qui « ont escrit l'histoire. Tout son style consiste en ré- « ticences et anthithèses. Une page de Quinte-Curce « vaut mieux que trente de Tacite.... Il n'y a rien « de si aisé à imiter que le style de Tacite, et ceux « qui s'y amusent s'en lassent incontinent. » Et là-dessus le cardinal Duperron cite un M. de Bellebat, comme un de ces parfaits imitateurs du style de Tacite. Je ne connais point les OEuvres de ce Tacite moderne ; mais je soupçonne qu'elles ressemblent fort peu à celles de l'ancien. Ce n'était point cependant sans connaissance de cause que parlait ainsi ce détracteur de l'historien romain : très-versé dans la littérature ancienne, il avait fait une étude particulière de Tacite; il nous apprend lui-même qu'il l'avait lu *autant qu'homme de France ;* que, pendant trois ans entiers, il *avait porté dans sa poche* les ouvrages de cet écrivain, et qu'il en avait un exemplaire dont

il *n'y avait pas une ligne qui ne fût marquée par lui.* Assurément une étude si longue, si constante, si approfondie, ne servit toutefois qu'à lui faire porter un jugement bien ridicule, par son excessive injustice.

Cette injustice cependant, même dans tout son excès, ne lui fut point particulière; d'autres l'avaient eue avant lui, et elle avait déjà valu à Tacite un défenseur qu'il n'eût point désavoué. Ce fut l'illustre Muret qui, dans trois discours latins prononcés à Rome, repoussa toutes les attaques dirigées contre un écrivain qu'il fait profession d'admirer dans toutes ses parties, pour les pensées, pour le style, pour le fond et pour la forme. J'ai eu occasion de faire connaître le plus intéressant des trois, en rendant compte de l'*Excerpta è Tacito* (1). On doit bien s'attendre néanmoins que les excès des antagonistes entraînèrent dans quelques excès le panégyriste : c'est l'usage. Dans une des phrases de ce discours, Muret, réfutant ceux dont la délicatesse ne s'accommodait pas de la latinité de Tacite, leur répond que les cuisiniers et les palefreniers de Tacite parlaient latin beaucoup mieux qu'eux : assurément il n'en croyait rien, il ne doutait nullement qu'il ne parlât beaucoup mieux latin lui-même, qu'il n'écrivît plus correctement et plus élégamment dans cette langue, non-seulement que *les cuisiniers* et *les palefreniers* de Tacite, mais encore que de fort bons et fort honnêtes bourgeois de Rome; et je crois qu'il avait raison.

Mais ce n'était pas seulement son langage inusité,

(1) Ci-devant, page 59.

et dont on ne trouve pas un autre exemple parmi les bons écrivains du siècle d'Auguste ; ce n'était pas seulement sa diction brusque, hachée, obscure, qu'on reprochait à Tacite ; on l'accusait encore de malignité, et d'une misanthropie clairement marquée par son penchant à calomnier la nature humaine, et à donner à toutes les actions, même à celles qui sont bonnes en elles-mêmes, de fâcheuses interprétations ; on alla même jusqu'à regarder la lecture de cet historien comme dangereuse : tel est le sentiment de Balzac, dans un passage où il ne paraît goûter Tacite sous aucun rapport ; il écrit à d'Ablancourt, un des premiers traducteurs de cet historien : « Tacite étant « devenu vostre, lui mande-t-il très-poliment, ma « mauvaise humeur contre lui ne saurait durer ; je « ne puis haïr un homme que vous aymez ; et, à vous « dire le vrai, il me semble que cettui-ci s'est fait « plus doux et moins espineux, depuis qu'il a passé « par vos mains. *L'important est que vous ne vous êtes « point sali, en maniant de sales matières, et que « parmi les ordures de la politique, votre morale « s'est conservée en sa pureté.* » Je me bornerai à ces témoignages pour ou contre Tacite, que j'ai choisis entre un millier d'autres. J'ai parlé de celui de La Harpe dans l'article précédent ; mais je veux encore rappeler, dans celui-ci, ce trait vigoureux par lequel il termine, et qui fait si bien ressortir le talent et le caractère du peintre énergique de la tyrannie : « Les tyrans sont punis quand il les peint. » Je le répète, ce mot est digne de Tacite lui-même, et ici le panégyriste s'élève au ton de celui qu'il célèbre.

On s'attend bien à voir le nouveau traducteur de

ce grand historien se ranger au nombre de ses plus vifs admirateurs; c'est l'usage des traducteurs, et leur enthousiasme n'est pas toujours aussi bien justifié. M. Gallon de La Bastide semble mettre Tacite au-dessus des plus célèbres historiens, même des plus célèbres écrivains, puisqu'il assure que, de tous les ouvrages perdus, les plus regrettables sont les livres des *Annales* et des *Histoires* qui nous manquent. Il trouve son style parfait, ou plutôt il y trouve des modèles de tous les styles, et ne peut pas souffrir qu'on lui reproche quelque chose d'âpre et de dur; ces reproches lui ont été faits cependant par des juges bien éclairés, et qui, en général, lui sont extrêmement favorables. On doit convenir, ce me semble, que, comme Perse, il affecte d'enfermer dans ses phrases *moins de mots que de sens;* et il s'ensuit que, comme Perse, il est quelquefois obscur : c'est un vice attaché à une concision affectée et excessive. M. Gallon de La Bastide défend vivement aussi Tacite du reproche qu'on lui fait d'avoir calomnié la nature humaine. Il est certain qu'il lui était difficile, comme l'observe La Harpe, de calomnier les siècles où il vivait : cependant son habitude constante de rechercher les causes les moins apparentes des événemens, de démêler avec finesse les motifs les plus secrets des actions des princes et des courtisans, et de donner comme certain et avéré ce qui ne peut être que les conjectures d'un esprit, il est vrai, fort pénétrant, doit l'égarer quelquefois, et ses méprises ne sont jamais à l'avantage de l'humanité. Prenons pour exemple son histoire de Tibère, prince qu'il était, à la vérité, encore plus difficile de calomnier que tout autre. Le

tableau que Tacite présente de son règne est un chef-d'œuvre ; mais, à l'entendre, jamais Tibère n'aurait rien fait, pas même les actions les plus communes et en apparence les plus indifférentes, sans un dessein caché ; et quel dessein ! Son repos n'est point sans conséquence, ses moindres mouvemens voilent mille vues secrètes : défère-t-il aux vœux du sénat ? c'est pour lui tendre des piéges, c'est pour s'en rendre le maître, c'est pour en faire le complice de ses desseins : accorde-t-il les dignités et les honneurs au mérite ? c'est pour le perdre plus sûrement, ou pour écarter un dangereux concurrent, et ses récompenses sont toujours fatales : en un mot, tout est politique ; le vice est aussi dangereux que la vertu, et les faveurs aussi funestes que les disgrâces : tout renferme un mystère qu'on dévoile ; tout offre de trompeuses apparences dont on veut montrer qu'on n'est pas la dupe. Cette pénétration n'est-elle pas quelquefois suspecte? cet art conjectural est-il toujours bien certain ? et celui de Tacite est-il dénué de toute misanthropie ?

Art. II.

Les difficultés de Tacite le défendirent assez longtemps contre les travestissemens que nos premiers traducteurs firent éprouver à presque tous les grands écrivains d'Athènes et de Rome : il ne fut traduit ni par l'infatigable Marolles, ni par l'infatigable Martignac, qui d'ailleurs s'attachèrent plus aux poëtes qu'aux orateurs et aux historiens. Il échappa même à Duryer, qui attaquait également et les prosateurs et les poëtes, et qui, poëte et prosateur lui-même,

faisait avec tant de facilité et des vers et de la prose, que les libraires, aux gages de qui il s'était mis, lui achetaient ses traductions à trente sous la feuille, et ses vers à quatre francs le cent, quand c'étaient de grands vers, des vers alexandrins ; et quarante sous, quand ils étaient d'une plus courte mesure. Perrot d'Ablancourt osa le premier entreprendre de nous donner Tacite en français. Ses traductions, d'abord appelées les *belles infidèles*, ne sont depuis longtemps regardées que comme *infidèles*, et celle de Tacite est la plus mauvaise de toutes. Amelot de La Houssaye, qui le suivit de près, est un écrivain lâche et diffus, défauts tellement opposés à la manière et au génie de Tacite, qu'ils suffiraient seuls pour faire rejeter un traducteur qui serait moins dépourvu d'élégance et de correction qu'Amelot de La Houssaye. Guérin, troisième traducteur de Tacite, moins incorrect, est encore plus trivial et plus plat. La Bletterie put être facilement supérieur à tous ces traducteurs, sans être lui-même un digne traducteur de Tacite ; on connaît ces deux vers de Voltaire, qui sont plutôt un trait de satire, qu'un jugement équitable :

> Des dogmes de *Quesnel* un triste prosélyte
> En bourgeois du Marais a fait parler Tacite.

Le P. Dotteville et M. Dureau-Delamalle en ont, dans ces derniers temps, donné des traductions complètes : la première, fidèle, correcte, élégante même quelquefois, mais plus souvent faible et languissante, sans chaleur et sans nerf; la seconde, écrite d'un style plus ferme et plus vigoureux, mais dé-

pourvu de facilité et de naturel, ne rendant trop souvent l'original que par des à peu-près, renversant assez fréquemment, sans nécessité et sans avantage, l'ordre et la progression des idées de Tacite, et, malgré la prétention contraire, lui ôtant sa couleur propre et son caractère antique par des tours modernes et des phrases académiques. Je ne parle pas de quelques fragmens de ce grand historien, traduits par J.-J. Rousseau et d'Alembert : le premier, grand écrivain, n'a laissé qu'une version d'écolier ; l'autre, écrivain médiocre, est resté au-dessous de lui-même, lorsqu'il aurait dû s'élever jusqu'au génie de Tacite.

M. Gallon de La Bastide n'est pas content de toutes ces traductions, et il a raison : il expose lui-même dans sa préface d'excellens principes de traduction, et l'on ne peut qu'y applaudir ; mais en fait-il une heureuse application ? et une bonne exécution est-elle, chez lui, le fruit d'une bonne théorie ? Voilà la question essentielle. Rien n'est plus fréquent en effet dans la littérature que ces écrivains, savans dans les règles, mais malheureux et inhabiles, lorsqu'ils prétendent les appliquer ; très-forts dans les principes de l'art d'écrire ; très-faibles dans leurs productions littéraires. Je ne rangerai point dans cette classe M. Gallon de La Bastide ; on voit qu'il s'est pénétré de l'auteur qu'il voulait traduire ; qu'il a long-temps étudié le caractère de ses écrits, les formes de son style, et il parvient souvent à les reproduire avec assez de bonheur, autant du moins que le permettent la différence des langues, et la différence plus grande encore et presque infinie, entre un génie supérieur qui crée sa pensée avec le tour et l'expression qui lui

conviennent, et l'écrivain qui, travaillant sur les pensées d'autrui, les transporte dans un autre idiome et chez d'autres peuples qui, après tant de siècles, n'ont plus eu les mêmes mœurs, ni les mêmes coutumes, ni les mêmes idées. Un éloge qu'on peut toujours donner au style de M. Gallon de La Bastide, c'est d'être constamment exempt d'affectation, et de cette enluminure moderne qui déplaît tant dans la traduction des auteurs anciens : heureux, s'il joignait à ces qualités une noblesse soutenue, et un choix d'expressions toujours convenables à la dignité de l'histoire et à celle d'un historien tel que Tacite! mais on est vraiment affligé, après avoir lu des pages excellentes, des discours traduits avec énergie, avec chaleur, avec précision; des narrations qui rendent avec fidélité et avec agrément celles de l'historien latin; des réflexions dont la force et la profondeur ne disparaissent pas trop dans la traduction, de rencontrer immédiatement après, ou quelquefois même dans les morceaux les mieux traduits, des expressions triviales qui les défigurent, des tours singuliers, des constructions bizarres, le dirai-je, quelquefois ridicules. On éprouve tour à tour deux sentimens bien opposés en lisant cette traduction; on est très-souvent tenté de la proclamer la meilleure de toutes celles qui ont paru, et on est forcé, l'instant d'après, de convenir qu'il n'en est point parmi les deux ou trois du moins qui ont obtenu et méritent quelque estime, qui vous choque autant par des locutions ou extrêmement familières, ou extrêmement inusitées. Un homme d'esprit, à qui je m'en plaignais, me dit que M. Gallon de La Bastide était un écrivain qui avait du talent, mais

qui manquait d'art : j'adopte cette distinction fine et ingénieuse ; j'en conclus que, si M. Gallon de La Bastide n'a pas tout, il a du moins le meilleur lot : mais je suis fâché qu'il ne se soit pas associé quelqu'un qui eût ce qui lui manque, et qui, revoyant sa traduction, en eût avec une extrême facilité fait disparaître ces locutions triviales, ces constructions vicieuses, ces tours irréguliers, ces latinismes, ces versions trop littérales, qui, ne voulant pas même omettre quelques-unes de ces particules explétives dont les Latins semaient leurs discours et leurs narrations, rendent en français la phrase louche, et lui ôtent sa rapidité, son élégance, souvent même sa clarté.

Mais je sens que je ne puis pas faire tant de reproches à M. Gallon de La Bastide sans les appuyer de quelques preuves. Veut-on des expressions tout-à-fait dépourvues de noblesse et de dignité? Pison répond en *ricanant;* une femme, exilée, est condamnée à une *abstention de Rome* pendant dix ans. Le traducteur parle-t-il de certaines idées fortement enracinées, il dit qu'on ne les *ôterait pas de la tête du plus grand nombre;* des soldats s'accusent d'avoir *péché* par indolence ; les maris des quatre petites filles de Tibère sont appelés ses *quatre petits gendres;* le même Tibère se *mit à faire des cruautés*, etc. Veut-on des constructions singulières et souvent peu françaises : *Il mourut la même année M. Lepidus...; il demeura seulement Julius Clément.* Séjan, ayant reçu un soufflet de Drusus, médite une vengeance. Il ne trouve pas, dit M. de La Bastide, de plus prompt moyen de se venger, *que de se tourner vers sa femme.* Notez que c'est vers la femme de Drusus qu'il se

tourna, et non vers la sienne, comme l'indique le sens grammatical de la phrase : ce moyen de vengeance eut, au reste, un plein succès. « Le triom-« phe, dit toujours le même traducteur, fut décerné « à Germanicus, *que la guerre n'était pas finie*..... « Silanus était coupable ; mais, eût-il été innocent, « *qu'il* aurait eu de la peine à échapper aux dan-« gers! » Il fallait dire : mais, eût-il été innocent, *il* aurait eu de la peine; ou bien, il eût été innocent, qu'il aurait eu de la peine, etc... « Plancine, « jadis mariée à Pison, et qui s'était publiquement « réjouie de la mort de Germanicus, *avait*, *tandis* « *que Pison succomba, dû, elle*, son salut aux priè-« res d'Auguste. » M. Gallon de La Bastide aime beaucoup cette apposition du pronom, jeté au milieu de la phrase; quelquefois même il ajoute le nom propre au pronom, comme s'il eût dit, par exemple : « Elle avait dû, elle Plancine, son salut, etc. » Je prends, pour éclaircir ma critique, un exemple supposé, n'en ayant pas un réel sous les yeux ; mais M. Gallon de La Bastide sait bien que j'en trouverais facilement, si je voulais me donner la peine de les chercher.

La plupart de ces constructions peu françaises, de ces expressions peu nobles, de ces tours ou communs ou bizarres, résultent d'un système de traduction trop littérale. Sans doute ce sont de louables efforts dans un traducteur, que ceux qu'il tente pour se rapprocher le plus possible des formes de l'original qu'il traduit ; mais ces efforts doivent toujours être réglés pour le goût, et souvent réprimés par le génie différent des deux langues : par exemple,

Tacite a pu dire fort élégamment des nombreux petits-enfans de Tibère, qui étaient autant d'obstacles aux desseins ambitieux de Séjan, *plena Cæsarum domus;* mais j'aurais quelque peine à dire en français : *une maison pleine de Césars.* Le même Séjan, ayant marié sa fille avec les fils de Drusus, disait avec orgueil que les petits-fils de Drusus seraient aussi les siens : *Communes illi cum familiâ Drusorum fore nepotes,* ce qui est de très-bon latin ; mais voici, je crois, de mauvais français : « Il aurait bientôt des « petits-fils *de communs* avec la famille des Drusus. » Des soldats séditieux se plaignent des travaux forcés qu'on exige d'eux, tels que les retranchemens, les fossés, le transport des fourrages ; Tacite dit très-bien *exprobrant duritiam operum... vallum; fossas, pabuli adgestus;* et M. de La Bastide traduit très-mal : « Ils *reprochent* les retranchemens, les « fossés, le transport des fourrages. » Les mêmes soldats s'écrient dans l'historien latin : *Denis in diem assibus corpus et animam æstimari!* et M. Gallon de La Bastide nous dit, dans sa version servile, et par là même infidèle : « Notre corps et *notre âme* sont éva- « lués à dix as par jour. » Je crois que les soldats romains ne parlaient pas beaucoup de leur *âme;* il est clair que le mot *anima* veut dire ici *vie :* c'est même dans ce sens qu'il est véritablement latin ; il fallait donc traduire, en substituant au mot *corpus* un équivalent : « Notre *sang* et notre *vie* sont éva- « lués à dix as par jour. »

C'est dans le seul règne de Tibère que j'ai pris toutes ces citations, et je suis bien loin d'avoir épuisé le nombre de locutions répréhensibles et vicieuses

que j'y ai remarquées; mais je dois réserver l'espace qui me reste pour des citations d'un autre genre; et, après avoir justifié mes critiques aux yeux de l'auteur, je dois justifier aux yeux des lecteurs mes éloges : cela est moins aisé, non que les éloges ne soient aussi sincères que les critiques, et que je ne puisse les appuyer sur des preuves non moins solides et non moins multipliées; mais un terme impropre, une construction irrégulière, un mot bas et trivial, suffisent pour accuser le style d'un écrivain, et les citations de ce genre pouvant être fort courtes, on peut aisément les accumuler; tandis que les bonnes qualités du style, ne pouvant se développer que dans une certaine étendue, ne sauraient être rendues sensibles aux lecteurs que par de longues citations. Je suis donc réduit à n'en faire qu'une, quoique cette traduction m'ait offert un grand nombre de morceaux également bien écrits : je choisis le discours de Germanicus à ses légions, qui, entraînées par l'exemple contagieux de quelques autres légions séditieuses, s'étaient portées aux plus violens excès. Le général, après avoir fait sortir du camp sa femme et son fils, encore enfant, s'exprime ainsi :

« Ni ma femme ni mon fils ne sont plus chers « à mon cœur que mon père et la république; « mais l'empereur sera défendu par sa majesté « et l'empire par les autres armées : pour mon « épouse et mes enfans, que je sacrifierais à votre « gloire, je les soustrais à votre fureur, afin que « tout le crime qui nous menace ne s'expie que par « mon sang, et que le meurtre du petit-fils d'Au- « guste et l'assassinat de la belle-fille de Tibère ne

« vous rendent pas encore plus coupables ; car qu'y « a-t-il que dans ces derniers jours vous n'ayez « *attenté* ou violé ? Quel nom dois-je donner aux « hommes rassemblés ici ? Vous appellerai-je soldats, « vous qui avez assiégé à main armée le fils de votre « empereur ? Vous appellerai-je citoyens, vous qui « avez foulé aux pieds l'autorité du sénat, qui avez « violé les droits que respectent même les barbares, « le droit sacré d'ambassadeur et le droit des gens ?.. « Si nous éprouvions la désobéissance du soldat d'Es- « pagne ou de Syrie, il y aurait encore lieu de s'é- « tonner, d'être indigné ; mais la première, mais la « vingt-unième légion, celle-là même qui a reçu ses « drapeaux de Tibère ; et vous qui l'avez suivi dans « tant de combats, qu'il a honorés par tant de ré- « compenses, est-ce là l'insigne reconnaissance que « vous montrez à votre général ? sont-ce là les nou- « velles que j'apporterai à mon père, qui n'en reçoit « que d'heureuses de toutes les provinces ? Irai-je « lui annoncer que ses jeunes soldats, que ses vété- « rans, n'ont pu être *assouvis* ni par les congés ni « par son argent ; qu'on ne fait ici qu'égorger les « centurions, que chasser les tribuns, assiéger les « lieutenans ; qu'on a souillé de sang et les camps et « les fleuves, et que je n'y traîne, moi, qu'une « existence précaire, au milieu d'hommes à qui je « suis odieux ? Ah ! pourquoi, dans la première as- « semblée, éloignâtes-vous, ô imprudens amis, le « fer que j'avais tourné contre mon sein ? Celui-là « me servait mieux, et plus en ami, qui m'offrait « son épée : je serais mort, du moins, sans être le « *complice* de tant de forfaits, etc. » Il fallait dire le

témoin, et non pas le *complice* : c'est évidemment ici le sens de *conscius*.

Art. III.

Autant la traduction complète des œuvres de Tacite qui nous restent est faite pour effrayer les écrivains les plus intrépides à traduire, autant la traduction particulière d'un de ses ouvrages a dû souvent tenter et séduire ceux qui cultivent ce genre de littérature, plus difficile que brillant, où l'on ne réussit point sans talent, et où l'on réussit sans gloire. Cet ouvrage est la *Vie d'Agricola*, petit chef-d'œuvre, où l'âme de Tacite brille encore plus que son génie, et qui fait encore plus estimer, plus aimer le panégyriste que le héros. Cet éloge, car c'est plutôt un éloge historique qu'une véritable histoire, est court; et, dans sa brièveté, il est fort varié : peintures énergiques de la servitude et de la tyrannie; tableaux aimables des vertus privées et domestiques; descriptions des lieux, des mœurs, des combats; discours éloquens, pensées profondes, doux sentimens, touchans regrets, tous les moyens d'agrément et d'intérêt se trouvent réunis dans un écrit très-court. Tacite y prend naturellement divers tons, et y mêle, sans confusion, divers genres : tour à tour historien, orateur, philosophe. Le traducteur ne sentira donc pas sa patience s'user, s'épuiser dans un travail long et fastidieux, premier écueil des traducteurs; il ne manquera point d'haleine dans un si court espace, et son courage persévérera le même jusqu'au bout. La variété des tons le soutiendra, l'alimentera, et lui don-

nera l'espérance de développer lui-même toutes les ressources qu'il se croit, tout le talent qu'il se suppose dans l'art d'écrire. Telles sont les espérances et les séductions que présente une traduction de la *Vie d'Agricola;* aussi, indépendamment des écrivains qui, comme d'Ablancourt, Amelot de La Houssaye et son continuateur Bruys, Guérin, le P. Dotteville, M. Dureau-Delamalle, et, en dernier lieu, M. Gallon de La Bastide, ont donné des traductions complètes de Tacite, plusieurs autres ont entrepris une traduction particulière de son *Éloge historique d'Agricola*. L'abbé de La Bletterie en publia une, il y a plus de soixante ans; et cette traduction, qui ne manque ni d'élégance ni de fidélité, aurait dû détourner de cette entreprise presque tous ceux qui l'ont faite après lui; car, dans cette carrière, on est rigoureusement obligé de surpasser ses devanciers. De toutes ces nouvelles traductions, celle de M. Rendu a jusqu'ici (1812) obtenu le plus de succès.

Ce que j'ai dit, dans mon précédent article, sur la manière de M. Gallon de La Bastide, sur les qualités remarquables de sa traduction, et sur les défauts qui trop souvent la déparent, défauts qu'il eût été si facile, avec les conseils d'un homme de goût, de faire disparaître, peut également s'appliquer à sa traduction de la *Vie d'Agricola*. Peut-être, cependant, remarque-t-on dans cette dernière un peu moins de tours bizarres, de locutions vicieuses, de constructions irrégulières, que dans celle des *Annales* et des *Histoires;* peut-être aussi les qualités y sont-elles un peu affaiblies, et y trouve-t-on un peu

moins de nerf, de concision, d'éloquence et de chaleur dans les discours, et de vigueur dans la pensée ; la fidélité est toujours la même, et c'est un grand mérite que n'ont pas assez senti ou que n'ont pu s'approprier la plupart des autres traducteurs de Tacite, qui se sont contentés de rendre par des à peu près, et ont presque toujours, par ce système, affaibli les pensées de l'original. J'en citerai un exemple, que je choisis entre mille, parce qu'il n'exige qu'une très-courte citation. Tacite dit d'Agricola : *Crebrò per eos dies apud Domitianum* ABSENS *accusatus*, ABSENS *absolutus est ;* et M. Dureau-Delamalle traduit : « Dans ces derniers temps, *il faillit succomber* plus « d'une fois à des accusations qu'on lui intenta de- « vant Domitien, *et où on ne daigna pas même l'ap-* « *peler.* » On voit que, dans cette traduction, la répétition si essentielle du mot *absens* est entièrement négligée : il fut accusé *pendant son absence*, ce qui fait ressortir encore davantage l'infamie des délateurs ; il fut absous *pendant son absence*, ce qui met son innocence dans un plus grand jour. Pourquoi dire, d'ailleurs, *il faillit succomber*, au lieu de traduire littéralement, *il fut absous*. M. Gallon de La Bastide dit avec plus de vérité : « On l'accusa souvent en son « absence auprès de Domitien ; et en son absence il « fut absous. » Tacite ajoute au même endroit : *Causa periculi non crimen ullum, sed infensus virtutibus princeps, et gloria viri, ac* PESSIMUM INIMICORUM GENUS, LAUDANTES ; et M. Dureau-Delamalle traduit : « Ce qui le mit en péril, ce ne fut point quel- « que grief dont on le chargeât, c'était uniquement « la haine du prince pour toute vertu, et l'horrible

« perfidie de ses ennemis, qui le louaient. » Assurément ces derniers mots ne rendent nullement le *pessimum inimicorum genus*, *laudantes;* il y a dans le latin tout à la fois une finesse et une énergie qui disparaissent totalement dans la traduction. Tacite met ici au nombre des dangers d'Agricola les perfides manœuvres de *cette espèce d'ennemis ; les plus dangereux de tous* auprès d'un tyran soupçonneux et jaloux, *ceux qui louent*. Cette idée est conservée avec plus de fidélité dans la traduction de M. Gallon de La Bastide ; mais cette fidélité pourrait se concilier avec plus d'élégance. Je ne sais si, pour vouloir être trop fidèle aux mots, le nouveau traducteur n'est pas quelquefois infidèle au sens. Dans le même paragraphe, Tacite, après avoir présenté un énergique tableau de tous les périls que faisaient courir à Agricola, et la noblesse de son caractère, et la perversité du caractère de ses ennemis, résume tout ce qu'il vient de dire dans cette phrase : *Sic Agricola, simul suis virtutibus, simul vitiis aliorum, in ipsam gloriam præceps agebatur;* et M. Gallon de La Bastide traduit : « Ainsi, et ses propres vertus, et les vices « des autres, tout concourait à *précipiter Agricola dans la gloire*. » Je sais que Bossuet a dit, de madame Henriette d'Angleterre, qu'elle allait être *précipitée dans la gloire;* mais, ici, cette hardiesse d'expression est bien moins préparée ; d'ailleurs, tout le sens de l'original n'est pas rendu ; en effet, et la phrase elle-même, et ce qui la précède, et ce qui la suit, prouvent que Tacite a voulu dire que les vertus d'Agricola et les vices de ses ennemis concouraient également, et à sa gloire, *et à sa ruine;* cette der-

nière idée est essentiellement renfermée dans le *præceps agebatur*. L'abbé de La Bletterie a traduit, en paraphrasant un peu : « Les vertus d'Agricola et les « vices des autres, tout concourait également à le « pousser au comble de la gloire et sur les bords du « précipice. »

Les *Mœurs des Germains* sont le premier ouvrage de Tacite qui ait trouvé parmi nous un traducteur : Vigenère en publia une traduction vers 1580. La plupart des peuples de l'Europe, ou habitant encore l'Allemagne, ou sortis de ces vastes contrées, y voient avec intérêt les coutumes et le caractère de leurs ancêtres, dont quelques traits se reproduisent encore dans le caractère et les coutumes de leurs descendans, à travers tant de siècles, et modifiés par le temps, les révolutions, la civilisation. De tous les ouvrages de Tacite, c'est celui où le traducteur peut le moins s'égarer, mais aussi où son talent peut le moins s'exercer et paraître avec éclat. Le sujet extrêmement simple exclut toute chaleur dans le récit, toute élévation dans les pensées, toute pompe dans les images et les expressions, toute éloquence dans le discours. Les phrases courtes, et le style coupé qu'emploie habituellement Tacite, interdisent au traducteur les tours périodiques où se déploient les formes variées du langage. De l'exactitude, de la clarté, un style pur, correct et noble dans sa simplicité, telles sont les qualités qu'on peut seules exiger dans la traduction de ce petit Traité. M. Gallon de La Bastide a toujours les premières ; il a souvent les dernières. Il me pardonnera si je mets quelques exceptions à ce dernier éloge ; mais il est impossible, par exemple, de

ne pas reprendre le défaut de toute noblesse, et même une excessive familiarité dans la traduction de cette phrase de Tacite : *Ità conjuncto orbe* (incedunt) *ut nemo posterior sit.* « Ils marchent en corps si serré, « dit M. de La Bastide, *qu'ils ne laissent point de « queue derrière eux.* » C'est la première fois qu'on a dit d'une armée qui n'avait point de traîneurs, qu'elle ne *laissait pas de queue* derrière elle.

Le *Dialogue sur les orateurs* est un ouvrage charmant; Tacite y montre beaucoup d'esprit, et un agrément, une grâce même, qui n'entrent guère dans l'idée qu'on se fait de son génie et de son talent, et dans le nombre des qualités qu'on lui attribue communément ; son imagination se montre vive et brillante dans cet ouvrage ; son goût est exquis et son style riche, nombreux, périodique, extrêmement varié. On peut diviser ce Dialogue en quatre parties : dans la première, Aper, l'un des interlocuteurs, voulant engager Maternus à préférer le barreau, dans lequel il s'était distingué autrefois, à l'art dramatique, vers lequel il se sentait actuellement entraîné, déclame éloquemment contre la poésie et les poëtes, et dans ce plaidoyer en faveur de l'éloquence et des orateurs, il se montre éloquent et orateur lui-même. Dans la seconde, Maternus répond, et il réhabilite l'honneur de la poésie et des poëtes avec une verve, des couleurs et des images tout-à-fait poétiques. Un nouvel interlocuteur qui survient donne un autre tour à cette conversation brillante et spirituelle, et recherche les causes de la décadence et de la corruption de l'éloquence. Aper s'élève contre la supposition même de cette décadence; il défend

vivement les orateurs ses contemporains, et attaque avec infiniment d'esprit les anciens orateurs, sans épargner, ni César, ni Brutus, ni Cicéron même : c'est la troisième partie du Dialogue. Messala lui répond, dans la quatrième, avec une grande supériorité de raison ; et, après avoir prouvé la réalité de la décadence, il en recherche les causes. Les autres interlocuteurs coupent quelquefois et varient le dialogue, et le lecteur voit avec peine que les ravages du temps n'aient pas plus épargné cet ouvrage que les autres productions de Tacite, et qu'une assez longue lacune nous ait dérobé une partie de cette intéressante discussion.

La traduction que M. Gallon de La Bastide a donnée de ce Dialogue m'a paru très-bonne ; ce n'est pas qu'il n'y ait encore quelques-unes de ces expressions vicieuses que je lui ai reprochées ; là, comme ailleurs, il ne manque jamais de traduire *quidam* par *certains; quidam ferunt, quidam sentiunt, certains disent, certains pensent,* etc. Il fait dire à Messala, le détracteur du temps présent, qu'autrefois les enfans étaient nourris et élevés par des mères vertueuses, et *non dans le bouge d'une nourrice*, etc. Mais, en général, son style a du nombre, de l'harmonie, et surtout un naturel et une facilité qui laisseraient croire qu'on lit moins une traduction qu'un ouvrage original. Je reprocherai seulement à M. Gallon de La Bastide de n'avoir pas traduit sur un texte plus épuré, ou de n'avoir pas toujours heureusement choisi entre les variantes qu'offrent les diverses éditions de Tacite. Par exemple, Aper, dans sa diatribe contre les anciens, demande s'il est encore quelqu'un

qui lise les discours de César pour Decius; de Brutus pour Dejotarus, et leurs autres harangues non moins *froides et glacées* : *Nisi fortè quisquam aut Cæsaris pro Decio, aut Bruti pro Dejotaro, cæterosque ejusdem lentitudinis ac* teporis *legit.* Je ne rapporterai point ici la traduction entière de cette phrase par M. de La Bastide; elle n'est pas très-bonne, pas même très-française. Je remarque seulement qu'il lit, au lieu de *teporis* ou *torporis*, que portent certaines éditions, *temporis*, qui est certainement une mauvaise leçon. Plus loin, le défenseur des orateurs anciens accuse les orateurs modernes d'avoir, par une ridicule afféterie, efféminé l'éloquence : ils retracent, dit-il, dans leurs harangues frivoles et chargées de vains ornemens, la molle cadence des historiens; ils se vantent qu'on pourrait *chanter, danser même*, leurs discours : de là vient, ajoute-t-il, que le langage, suivant et exprimant cette étrange confusion d'idées, on ne rougit pas d'appeler *tendre et voluptueuse* l'éloquence de nos orateurs, et *éloquente* la danse de nos histrions : *Undè oritur illa fœda et præpostera exclamatio, ut oratores nostri* TENERÈ *dicere, histriones disertè saltare dicantur.* M. Gallon de La Bastide traduit : « De là cette expression ri-
« dicule à contre-sens, et toutefois si fréquente dans
« la bouche de *certains*, que nos orateurs s'expriment
« *d'une manière hardie*, et que nos acteurs dansent
« d'une manière éloquente. » On voit qu'au lieu de *tenerè*, il a lu *temerè*, qu'il a traduit par les mots *d'une manière hardie;* mais il faut avouer que le choix de cette version n'est pas heureux. Qu'y aurait-il de ridicule, en effet, à dire d'un orateur qu'il *s'exprime*

d'une manière hardie? Mais ce n'est pas pour avoir suivi une mauvaise leçon, c'est pour n'avoir pas exactement entendu le sens de Tacite, qu'il a donné à un endroit du *Dialogue des orateurs* une interprétation peu juste. Messala, après avoir prouvé que l'éloquence avait déchu chez les Romains, recherche les causes de cette décadence, et il la trouve en partie dans la cessation de ces troubles et de ces agitations qu'entraînait une liberté tumultueuse; mais il avoue ensuite que c'était acheter l'éloquence trop cher, et il ajoute : *Sed nec tanti rèipublicæ Gracchorum eloquentia fuit, ut pateretur et leges; nec bonæ formam eloquentiæ Cicero tali exitu pensavit.* M. de La Bas-« tide traduit : « Mais, ni l'éloquence des Gracques « ne fut d'un assez grand prix pour qu'on dût suppor-« ter leurs lois; ni la mort funeste de Cicéron *ne fut* « *une digne récompense de la belle forme qu'il avait* « *donnée à l'éloquence latine.* » Il ne s'agit point ici de *récompense*, mais de *compensation.* Tacite veut dire que l'éloquence des Gracques n'était pas un assez grand bien, pour devoir être achetée au prix de leurs lois; et que tous les talens que Cicéron déploya à la tribune n'ont été, ni pour lui un *dédommagement* de sa mort funeste, ni pour la république une *compensation* d'un pareil malheur et d'un tel crime.

Pour me résumer sur cette nouvelle traduction de Tacite, je dirai que, malgré ses imperfections, il ne m'est pas prouvé qu'elle soit surpassée par quelques autres; et il me paraît démontré qu'il serait facile de la rendre supérieure à toutes les autres (1).

(1) Nous n'avions point alors celle de M. Burnouf.

Leçons latines de littérature et de morale, ou *Recueil en prose et en vers des plus beaux morceaux des auteurs latins anciens;* par MM. Noël et de Laplace.

ARTICLE PREMIER.

L'idée de rassembler en un seul corps d'ouvrage, pour l'utilité des professeurs et des élèves, des morceaux choisis dans les divers écrivains, orateurs, poëtes, historiens, philosophes, qui illustrèrent l'ancienne Rome, est due à Rollin, à ce maître habile et zélé, qui, sans cesse occupé de l'instruction de la jeunesse, composa tant d'excellens ouvrages consacrés à ce noble et utile usage, et indiqua ceux que dans une vie longue et laborieuse il ne put entreprendre. L'avantage de ces mélanges, pris avec choix dans différens auteurs, était connu dès la plus haute antiquité; et nous lisons dans le voyage du jeune Anacharsis, que le maître de Lysis, jeune Athénien, avait mis *dans les mains de son élève un de ces Recueils*, faits à l'usage de *la jeunesse*, *et composés de pièces choisies*, et dont la morale *était pure*. C'était, comme on voit, des *leçons grecques de littérature et de morale*. Bientôt nous aurons aussi nos *leçons grecques*. MM. Noël et de Laplace publieront incessamment des morceaux choisis dans les nombreux et illustres écrivains de cette langue, qui, joints au choix qu'ils viennent de faire dans les plus célèbres auteurs latins, et au Recueil de morceaux français publié depuis trois ans, et que trois édi-

tions rapides ont déjà fait connaître si avantageusement, formeront, pour ainsi dire, la fleur des trois premières littératures du monde, et compléteront l'élite des fragmens les plus precieux qui aient été écrits par les plus beaux génies, et dans les trois langues qui doivent être la base de l'instruction de tout Français bien élevé.

Quelque bonne que fût la méthode de l'Université de Paris pour les études, elle ne pouvait cependant pas être parfaite; et elle avait, entre autres défauts, celui de ne faire connaître que trop peu d'auteurs des langues anciennes. Dans la langue latine, par exemple, on ne connaissait guère, parmi les écrivains en prose, que Cicéron, et quelques fragmens des historiens les plus célèbres, les morceaux oratoires surtout; car c'était principalement au style des discours et des harangues qu'on formait la jeunesse; c'étaient des *Conciones* qu'on lui mettait préférablement dans les mains; comme si le style d'un récit agréable et enjoué, d'une narration élégante fleurie, d'une discussion littéraire ou philosophique, n'avait pas d'aussi nombreuses applications dans la société, que celui d'un discours emphatique et d'une pompeuse harangue! Et c'est peut-être, pour le dire en passant, de ces premières études que venait le goût des jeunes gens sortis du collége, pour de vides amplifications, pour des développemens oiseux de lieux communs, pour un style enflé et tendu. Ainsi donc, parmi les auteurs latins en prose, quelques ouvrages de Cicéron et quelques discours de Tite-Live, de Salluste, de Quinte-Curce et de Tacite, composaient la biblio-

thèque d'un écolier de l'Université. Trois poëtes seulement, Virgile, Horace et Ovide entraient dans cette bibliothèque. Cependant, dans chaque langue, chaque auteur original a, s'il est permis de s'exprimer ainsi, sa langue particulière, sa manière propre d'exprimer ses pensées, ses tournures, ses locutions, ses expressions familières; enfin ce qui forme tellement un style à lui, qu'on pourrait fort bien entendre le style des autres, et ne pas entendre le sien; comprendre facilement, par exemple, la prose de Cicéron, les vers de Virgile, et se trouver fort embarrassé en lisant la prose de Tacite et les vers de Juvénal. Il faut donc, pour bien connaître une langue, connaître la plupart des auteurs justement estimés qui ont écrit dans cette langue.

C'était donc un mal de se restreindre à un nombre aussi circonscrit d'auteurs latins, mais c'était un mal nécessaire et forcé. Comment, en effet, les écoliers auraient-ils acheté à grands frais les nombreux ouvrages écrits en cette langue, et échappés aux ravages des temps? Et comment auraient-ils traîné avec eux dans leurs classes une bibliothèque entière? Ainsi, ce que les professeurs pouvaient faire de mieux, c'était de choisir, comme ils avaient fait, parmi le petit nombre de livres que leurs élèves pouvaient se procurer, les meilleurs et les plus purs; mais c'était, je le répète, un grave inconvénient; et le recueil de morceaux habilement choisis par MM. Noël et de Laplace doit désormais le faire cesser. Les élèves y trouveront rassemblés dans deux volumes des fragmens pris avec discernement dans une foule d'auteurs, jusque-là inconnus dans les classes, ou

connus de nom tout au plus. Ainsi dorénavant ils pourront joindre aux études toujours plus approfondies des deux plus grands poëtes de Rome, Virgile et Horace, une connaissance moins superficielle d'Ovide, de Lucrèce, de Properce, de Tibulle, de Catulle, de Lucain, de Claudien, de Stace, de Sénèque, de Silius Italicus, d'Ausone et de plusieurs autres, qu'ils connaîtront du moins par leurs plus beaux endroits. Ainsi, ne se bornant pas à trois ou quatre auteurs en prose, ils auront du moins une idée de la manière et du style de Pline l'ancien, de Pline le jeune, de Columelle, de Valère Maxime, d'Aulu-Gelle et d'un grand nombre d'autres. Dans les écrivains même qui leur étaient les plus familiers, combien de morceaux, combien d'ouvrages entiers qui leur étaient absolument inconnus! Que de belles sentences, que de beaux principes de morale admirablement développés, que d'agréables histoires dans les ouvrages philosophiques de Cicéron qu'on n'expliquait point dans les classes! C'est aussi, et cela devait être, ce grand homme qui remplit le plus grand nombre de pages dans le volume de prose des *Leçons de littérature et de morale*. C'est lui qu'on retrouve, et toujours avec un nouveau plaisir, soit qu'on offre le modèle d'un récit enjoué et badin, et d'un agréable conteur, ou celui d'un grand orateur faisant le plus noble usage du plus beau talent : éloquent ami de sa patrie, des lois et de la vertu; ou enfin celui d'un philosophe remontant aux premiers principes de la morale et aux fondemens de la société, prescrivant aux hommes les austères devoirs de la justice; panégyriste de l'amitié, consolateur de

la vieillesse, juste appréciateur des biens, des maux, de la gloire, des richesses, des honneurs, de la protection des grands, de la faveur populaire : caractère toujours aimable, citoyen toujours vertueux, génie toujours admirable.

Au but incontestablement utile de faire connaître une foule d'auteurs jusque-là entièrement ignorés dans les classes, se joint un autre avantage qui découle nécessairement du premier, et qui ne doit pas moins recommander ce nouveau fruit du zèle, du goût et de l'érudition de MM. Noël et de La Place : c'est cette variété infinie d'objets, de tons et de couleurs, variété qui plaît à tous les âges ; mais qu'il est indispensable d'offrir à la jeunesse, dont le naturel inconstant et léger a besoin de cet attrait, et dont l'esprit, plus curieux que studieux, ne peut être fixé à l'étude que par l'intérêt même de sa curiosité, à qui il faut présenter sans cesse une pâture toujours nouvelle. Enfin, un troisième avantage non moins précieux que les autres, et qu'on trouve pareillement dans *les leçons latines de littérature et de morale*, c'est celui des comparaisons qu'elles mettent à même d'instituer entre tant d'auteurs différens, qui ont souvent traité des mêmes sujets. De toutes les manières de juger, c'est celle qui plaît le plus, c'est celle qui est le plus à la portée de notre esprit. L'homme ne juge guère que par comparaison ; il n'y a pour ainsi dire rien d'absolu pour lui : ce n'est que d'après certains modèles, auxquels il compare les objets de même nature, qu'il juge ce qui est bon, ce qui est mauvais, et cela est encore plus vrai dans la littérature que dans les autres genres. Presque toutes les

pages des leçons latines offriront cet ingénieux et agréable moyen d'exercer l'esprit et le jugement des jeunes élèves. Ici, c'est le même auteur qui traite deux fois le même sujet, en employant des idées et des couleurs différentes, et fait ainsi son thème de deux façons. Le plus souvent ce sont deux ou trois écrivains célèbres qui développent le même point de philosophie ou de morale, qui décrivent le même objet d'histoire naturelle ; qu'une même indignation, mais différemment exprimée, soulève contre le vice ; qu'un même sentiment enflamme pour la vertu. Souvent encore les mêmes sujets ont été traités par d'illustres écrivains français qui ont imité leurs devanciers, qui les ont quelquefois égalés, quelquefois surpassés ; et les imitations, indiquées au bas des pages des *Leçons latines*, renvoient fréquemment aux *Leçons françaises* recueillies par les mêmes auteurs. De là, combien de comparaisons que les jeunes élèves feront d'eux-mêmes, ou dans lesquelles ils seront aidés par leurs professeurs! quelle source d'instructions morales et littéraires! que de classes agréablement et utilement employées !

Par exemple, j'ouvre le volume de prose, et je trouve le récit du meurtre de Clitus, fait par Justin et par Quinte-Curce, deux écrivains célèbres, quoiqu'ils n'appartiennent ni l'un ni l'autre au premier ordre des historiens. Je vois dans le premier une narration facile et claire ; je vois un écrivain poli et élégant, qui décrit avec plus d'esprit que d'âme la douleur d'Alexandre après son crime ; mais je n'y vois pas un peintre comme dans Quinte-Curce : tout est en tableau dans le récit de celui-ci ; il semble au

lecteur qu'il devient spectateur, qu'il voit l'origine de la dispute, les progrès de la colère et de la fureur; l'insolence de Clitus, qui provoque la vengeance d'Alexandre; la résistance qu'il oppose aux efforts de ses amis, qui, pour le sauver, veulent le pousser hors de la salle du festin; Alexandre, qui s'élance l'épée à la main : Lysimaque et Léonatus, qui lui arrachent son épée; Perdiccas et Ptolomée, qui se jettent à ses genoux et s'efforcent de le rappeler à la raison; les lumières éteintes, et le désordre croissant dans les ténèbres; Clitus, qui, loin de s'échapper à la faveur de ces ténèbres, continue à braver Alexandre furieux, et tombe percé d'une pique arrachée à un soldat; enfin le sang qui inonde la salle du festin; le frémissement des convives qui s'éloignent; la solitude profonde et terrible où se trouve tout à coup Alexandre; l'horreur de ses réflexions augmentée par cette solitude : *Liberioremque pœnitentiam solitudo excipiebat... omnium amicorum animos videbat attonitos, vivendum esse in solitudine velut ferœ bestiæ, terrenti alias, alias timenti;* en un mot, tout jusqu'à la détestable flatterie des Macédoniens, qui déclarent que Clitus a été tué justement, et qui l'auraient privé des honneurs de la sépulture, si Alexandre, plus généreux, ne les eût accordés : tout en est peint avec les couleurs les plus vives et les traits les plus énergiques.

Je trouve dans un autre endroit le même sujet philosophique, traité par deux génies d'une trempe bien différente, Cicéron et Sénèque : l'un, grand orateur et véritable philosophe; l'autre, le plus souvent pur sophiste et simple rhéteur; mais plus leur es-

prit, leur caractère, leurs talens sont différens, plus je suis curieux de les voir disserter tous les deux sur le même sujet, *le bonheur et le malheur*. Ils sont tous deux d'accord sur les principes; tous deux placent le bonheur dans la vertu, le malheur dans le vice. Cicéron, après avoir fait l'énumération de ce qui rend l'innocent heureux, conclut ainsi : *et, si hæc virtute efficiuntur, quid est cur virtus ipsa per se non efficiat beatos?* Sénèque donne aussi la vertu comme moyen de bonheur : *Si animum virtuti consecravit, et quâcumque vocat illa, planum putat.* Ils adoptent donc tous deux la même philosophie, et une excellente philosophie; mais l'un développe sa thèse avec cette élégance et cette sagesse, compagnes inséparables de son style et de ses pensées; l'autre, quoiqu'en général sage aussi, et élégant dans ce morceau, ne peut s'empêcher d'y être au moins une fois déclamateur. Aussi, voulant prouver qu'un épicurien est plus malheureux dans les délices qu'un homme de bien dans les tourmens, il s'écrie : « Voyez-vous ce « sibarite! en vain il tâche de tromper les inquié- « tudes de son esprit par mille voluptés; de provo- « quer le sommeil par les vapeurs des vins les plus « délicieux, ou par la chute des cascades et le mur- « mure des eaux : *Il veille aussi long-temps sur son « lit de plume, que Régulus sur sa croix.* » Quelle misérable antithèse! Le sibarite sera-t-il bien convaincu par un pareil raisonnement? et lui persuadera-t-on que, dès qu'on veille, il est indifférent que ce soit sur un bon lit ou sur un poteau? L'agrément, l'utilité et l'intérêt de ces comparaisons augmente, lorsque, ne se bornant pas aux auteurs contemporains, ou

qui ont écrit dans la même langue, elles s'étendent à ceux qui ont écrit à des époques très-éloignées et dans des langues très-différentes. On aime à voir les diverses modifications qu'apporte, à l'expression des mêmes idées et des mêmes sentimens, la différence des temps, des mœurs, des usages et du langage. Je ferai, dans un second article, quelques-uns de ces rapprochemens entre les écrivains, qui ont illustré les deux littératures latine et française, et je les choisirai de préférence dans le second volume, celui des poëtes, dont je n'ai pas encore parlé.

Art. II.

Dès les premières pages du volume de poésie, je trouve un morceau célèbre traité par deux poëtes latins, et le plus grand de nos poëtes français; je veux parler de la mort d'Hippolyte, racontée par Sénèque dans une tragédie à laquelle ce fils infortuné de Thésée donne son nom; par Ovide, dans ses *Métamorphoses*, et par Racine, dans sa tragédie de *Phèdre*. Mais ici la distance est tellement grande, qu'elle interdit même toute comparaison. Le récit de Sénèque est d'une longueur démesurée, extrêmement froid, sans âme, sans chaleur, sans poésie; la longue description du monstre est plus bizarre qu'énergique; celle de la catastrophe d'Hippolyte est semée de traits de mauvais goût. Il semble que le personnage qui raconte ce malheureux événement ne soit sensible qu'à la perte de la beauté du jeune héros: c'était une circonstance qu'il pouvait remarquer, sans doute, parce que la beauté recommande la ver-

tu, et peut rendre les regrets plus vifs encore; mais il ne fallait pas y revenir si souvent :

. . . . *Ora durus pulchra populatur lapis,*
Peritque multo vulnere infelix decor.
. . . . . .
. . . . . *Hoccine est formæ decus!*

Il peint les lambeaux du corps d'Hippolyte suspendus aux arbres, aux haies, aux buissons, et les mains de son esclave *errantes* et occupées à ramasser dans les champs ces tristes restes.

Errant per agros funebris famuli manus.

Enfin les chiens affligés d'Hippolyte sont aussi à la recherche de ses membres dispersés : mais ni les soins de l'esclave, ni ceux des chiens, ne peuvent *compléter* ce corps misérablement déchiré :

Necdùm dolentùm sedulus potuit labor
Explere corpus.

Toutes ces images sont encore plus dégoûtantes que terribles et tragiques.

Ovide a bien plus de goût sans doute. Sa narration est celle d'un poëte élégant et poli; mais elle est un peu froide aussi, et même contre le génie du poëte, qui pèche ordinairement par trop d'abondance; elle a de la sécheresse et trop de concision. Ce n'est point avec des modèles aussi imparfaits qu'il faut comparer le plus parfait de nos poëtes, le divin Racine, qui, si l'on en excepte Virgile, avec lequel il a tant de rapport par le caractère touchant et harmonieux de sa poésie, et Homère, à qui il le cède pour la force

et l'étendue des conceptions, l'emporte sur tous les autres poëtes grecs et latins, et nous donne le droit de dire, sans qu'on puisse nous accuser d'un trop grand orgueil national :

Cedite, romani scriptores; cedite, Graii.

Ovide, vaincu par Racine, prend peut-être sa revanche avec un de nos plus aimables et de nos plus grands poëtes, avec La Fontaine; ou du moins il soutient la comparaïson avec lui dans la fable charmante de *Philémon et Baucis*. Je ne parle point du prologue si connu de La Fontaine : *Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux*, etc. Sur quatorze vers dont il est composé, il y en a douze d'excellens, et les quatre derniers sont des plus beaux de la langue française : il n'y a rien sans doute de ce ton et de cette élévation dans la fable du poëte latin, comme il n'y a rien d'aussi faible et d'aussi commun que l'épilogue qui termine le récit du poëte français; mais ce n'est que ce récit lui-même que je prétends comparer; et si celui de La Fontaine est plein de grâce et d'abandon, celui d'Ovide en a beaucoup aussi, et il a en outre une pureté, une correction et une élégance plus soutenues. Ajoutez qu'Ovide est l'inventeur, et que La Fontaine n'a que le mérite d'une traduction, charmante à la vérité, mais cependant un peu délayée. Est-il un tableau plus touchant et mieux fait, que celui de ces deux époux qui, unis dès leurs jeunes années, avaient vieilli dans la même cabane, sous le même toit de chaume, allégeant par un commun support, et le fardeau de la vie et les maux de la pauvreté?

Sed pia Baucis anus, parilique ætate Philemon.
Illâ sunt annis juncti juvenilibus, illâ
Consenuere casâ, paupertatemque ferendo
Effecere levem. . . . . .
Tota domus, duo sunt, iidem parentque jubentque.

L'empressement de Baucis, qui, à l'arrivée de ses divins hôtes, écarte la cendre chaude, et ranime de son souffle haletant les restes d'un feu éteint depuis la veille, n'est pas peint dans La Fontaine avec des couleurs aussi poétiques, que dans ces vers charmans d'Ovide :

Indè foco tepidam cinerem dimovit, et ignes
Suscitat hesternos, foliisque et cortice sicco
Nutrit, et ad flammas animâ perducit anili.

Tous les autres petits tableaux qui composent la fable entière sont faits avec la même vérité, la même grâce, le même charme ; et les soins hospitaliers de Philémon et Baucis, et les meubles plus que simples de la cabane, et les apprêts du festin plus que frugal, et la table sur laquelle on le sert ; cette table à trois pieds, dont l'un un peu cassé, et plus court que les autres, est remis de niveau au moyen des débris d'un vieux vase de terre. Cependant La Fontaine, dans ce dernier tableau, est encore supérieur à Ovide :

La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas ;
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en l'un de ses supports le temps l'avait rompue.
Baucis en égala les appuis chancelans
Des débris d'un vieux vase, autre injure du temps.

Ce dernier trait, qui appartient entièrement au

poëte français, ne peut être trop loué; c'est l'expression la plus poétique de l'idée la plus heureuse et la plus appropriée à la circonstance.

Les poëtes latins, comme les poëtes français, habitant toujours les principales villes de l'empire, choisissaient de préférence le séjour de la cité la plus opulente et la plus corrompue ; aimaient, du sein du tumulte et des délices de la capitale, à chanter les plaisirs de la campagne, à célébrer les douceurs de la vie champêtre, et semblaient soupirer dans leurs vers après les biens de la *nature*, le repos des champs, les vertus simples et modestes des laboureurs et des bergers. Il y a donc beaucoup de vers latins et de vers français sur ces sujets un peu rebattus, et il y en a dans les deux langues de très-beaux et très-connus. Martial est un de ces poëtes citadins qui, s'il en faut juger par la licence des vers, devait préférer la corruption des villes aux jouissances plus pures de la campagne, et qui n'en célèbre pas moins les tranquilles plaisirs des champs. Je ne citerai point ses vers; j'ai déjà peut-être cité plus de vers latins qu'il n'est permis dans un article de journal : j'en donnerai seulement une idée, afin de pouvoir rapporter des vers français qui en sont une imitation éloignée, mais très-supérieure. Ils sont très-connus, puisqu'ils sont de M. Delille; mais on les retrouvera encore avec plaisir, et on me permettra d'en orner cet extrait.

Martial fait la description de sa maison de campagne de Baies : C'est une petite ferme, dit-il, qui n'est point ornée de ces arbres étrangers et stériles, dont le luxe, bien plus que l'agrément et l'utilité, a intro-

duit l'usage; c'est un champ dans toute sa simplicité, qui paraîtrait même sauvage aux esprits amollis par la pompe actuelle. Martial parle ensuite des greniers et des celliers, principaux ornemens de sa ferme. M. Delille, dans des vers que MM. Noël et de La Place ont rapportés dans les *Leçons françaises de littérature et de morale*, comme ils rapportent ceux de Martial dans les *Leçons latines*, tourne en préceptes généraux ce que Martial dit en particulier de sa maison de campagne :

Ah ! par les dieux des champs, que le luxe effronté
De ce modeste lieu soit toujours écarté!
N'allez pas déguiser vos pressoirs et vos granges;
Je veux voir l'appareil des moissons, des vendanges.
Que le crible, le van, où le froment doré
Bondit avec la paille et retombe épuré,
La herse, les traîneaux, tout l'attirail champêtre,
Sans honte à mes regards osent ici paraître.

Martial décrit ensuite, en vers assez élégans, le mouvement des animaux qui peuplent et animent la ferme; mais sa description est un peu froide et sèche; il décrit et ne peint pas. M. Delille décrit et peint à la fois, dans ces vers pleins d'agrément et de grâce :

Surtout des animaux que le tableau mouvant
Au dedans, au dehors, lui donne un air vivant.
Ce n'est plus du château la parure stérile,
La grâce inanimée, et la pompe immobile :
Tout vit, tout est peuplé, dans ces murs, sous ces toits.
Que d'oiseaux différens et d'instinct et de voix,
Habitent sous l'ardoise, ou la tuile, ou le chaume!...
. . . . . .
A leur tête est le coq, père, amant, chef heureux,
Qui, roi sans tyrannie, et sultan sans mollesse,
A son sérail ailé prodiguant sa tendresse,

Aux droits de la valeur joint ceux de la beauté;
Commande avec douceur, caresse avec fierté,
Et, fait pour les plaisirs, et l'empire, et la gloire,
Aime, combat, triomphe, et chante sa victoire.
Vous aimerez à voir leurs jeux et leurs combats,
Leur haine, leurs amours, et jusqu'à leurs repas.
La corbeille à la main, la sage ménagère
A peine a reparu; la nation légère,
Du sommet de ses tours, du penchant de ses toits,
En tourbillons bruyans descend tout à la fois.
La foule avide, en cercle, autour d'elle se presse;
D'autres toujours chassés, et revenant sans cesse,
Assiégent la corbeille, et jusque dans la main,
Parasites hardis, viennent ravir le grain.

Il faut s'arrêter, et résister au plaisir de citer la charmante apostrophe à La Fontaine : *Là, de tes deux pigeons tu verrais le tableau*, etc. Voilà de beaux vers, d'aimables tableaux, d'ingénieux rapprochemens, de *l'esprit*, si l'on veut, de cet esprit qu'on reproche à M. Delille : reproche bien extraordinaire! comme si l'esprit, qui sans doute serait déplacé dans un morceau de sentiment ou de passion, dans une tirade épique ou tragique, n'était pas le plus agréable ornement et la parure la plus naturelle de ces tableaux frais et légers, de cette poésie à la fois philosophique, descriptive et didactique!

Mais revenons aux poëtes latins, dont le charme des vers du poëte français m'a peut-être trop écarté. C'est un grand avantage qu'offrent les *Leçons latines*, de trouver ainsi rassemblés ceux qui méritent d'être connus, et de pouvoir lire des fragmens de tous ceux qui se sont fait un nom, depuis la naissance des lettres latines jusque dans leur époque la plus brillante; et même, dans leur décadence, depuis Plaute et Té-

rence jusqu'à Silius Italicus et Ausone. On aime à suivre, dans son origine, ses progrès et sa chute, une littérature aussi célèbre, la base et le fondement de la nôtre : on la voit, dans sa naissance, cultivée comme toutes les autres littératures, par des génies heureux, mais grossiers : tel fut Plaute. Déjà les mœurs étaient plus polies du temps de Térence, qui d'ailleurs eut l'avantage d'être l'ami de Scipion et de Lelius. La différence des mœurs, et du langage qui en est l'expression, se fait sentir dans deux scènes où ces deux poëtes comiques font parler le même personnage, un parasite. Celui de Térence parle avec une grande élégance d'expressions, et n'a dans ses pensées que la bassesse convenable à son caractère; celui de Plaute dit avec toute la grossièreté imaginable : « Je soupçonne que j'ai pour mère la « faim..... Mais elle n'est pas aussi bonne à mon « égard que je l'ai été pour elle! Je ne suis resté que « dix mois dans son sein, et voilà plus de dix ans « qu'elle est dans le mien; encore étais-je fort pe- « tit, et la gênais-je fort peu lorsqu'elle me portait; « au lieu que c'est une faim énorme et très-pesante « que je porte. Il me prend à chaque instant une « douleur d'entrailles, mais je ne puis accoucher de « ma mère. On dit que la femelle de l'éléphant porte « dix ans ses petits; il faut que ma faim soit de cette « espèce, etc. » Ce sont sans doute d'aussi basses bouffonneries qui ont fait dire à Horace, que les anciens Romains avaient trop patiemment supporté, pour ne pas dire trop sottement loué, les prétendus bons mots de Plaute : *Nimiùm patienter, ne dicam stultè, mirati.* Je ne sais même si les éditeurs n'au-

raient pas dû retrancher de leurs *leçons* un morceau d'un goût aussi détestable ; mais c'est le seul reproche de ce genre que j'oserai hasarder : en général le choix est excellent. Le même goût qui a dirigé les *Leçons françaises* a présidé à celui-ci : peut-être même a-t-il été plus sévère ; il était impossible, en effet, qu'un peu de complaisance pour des écrivains vivans n'eût pas fait recevoir, dans le premier recueil, quelques morceaux de prose, surtout quelques fragmens de vers qui certainement ne seront plus admis parmi les pièces *choisies*, lorsque leurs auteurs seront morts ; mais tous les orateurs, tous les philosophes, tous les poëtes latins sont morts : il n'y a donc pas eu de complaisance à leur égard. Cet avantage, celui d'offrir avec une grande variété ce qui a été choisi avec goût parmi tous les auteurs qui ont écrit dans une langue dont l'étude est la base de l'éducation de tous les peuples modernes, rend ce second recueil plus précieux encore que le premier ; et si l'un est un ouvrage incontestablement utile aux élèves et aux instituteurs, l'autre doit être, ce me semble, regardé par eux comme un ouvrage classique et indispensable.

Nouveau Dictionnaire latin-français, composé sur le plan de l'ouvrage intitulé : *Magnum totius latinitatis Lexicon, de Facciolati;* par F. Noël, inspecteur-général des études, etc.

Le plus utile présent qu'on puisse faire à un homme qui veut apprendre une langue, c'est celui d'un bon dictionnaire. Peut-être, à la rigueur, un ouvrage de ce genre ne serait-il pas tout-à-fait indispensable dans l'étude des langues modernes, et l'on pourrait, quoique assez difficilement et fort imparfaitement, apprendre l'anglais, l'italien, l'espagnol, etc., par de longues et habituelles conversations avec les habitans de ces diverses contrées; mais rien ne peut suppléer un dictionnaire dans l'étude des langues anciennes, des langues mortes. C'est un maître qu'aucun autre ne peut remplacer, et qui pourrait absolument les remplacer tous, parce que, seul entre tous les maîtres, possédant tous les mots d'une langue, il peut toujours être consulté, et toujours répondre à toutes les questions.

Mais les mots ne sont que le matériel d'une langue, et celui qui se bornerait à les entasser dans sa mémoire, sans avoir une idée exacte de leur origine, de leur dérivation, de leur étymologie; sans distinguer, et leur signification propre, et leur sens figuré, et leurs diverses acceptions, et les diverses modifications qu'ils reçoivent par la composition, par la décomposition, ou par toute autre circonstance, n'aurait qu'une connaissance bien imparfaite, et même grossière de la langue, puisqu'il en ignorerait entièrement

les finesses, l'esprit et le génie; de même la réunion systématique, l'assemblage méthodique des mots qui composent une langue, n'est que la partie matérielle d'un dictionnaire : si c'était là que se bornassent tous les avantages que doivent offrir ces ouvrages, ils seraient, à peu de chose près, tous égaux en mérite, et leurs auteurs ne seraient que de minutieux compilateurs et de secs nomenclateurs. Trop souvent, il est vrai, ils n'ont été que cela; et de là viennent tant de dictionnaires, ou entièrement mauvais, ou du moins très-défectueux, et tout au plus médiocres.

On ne se doute guère en effet de toutes les connaissances que suppose un bon dictionnaire *latin-français*, par exemple. Il faut que l'auteur d'un pareil ouvrage soit un très-bon littérateur; qu'il soit profondément versé dans la langue grecque, d'où sont dérivés la plupart des mots latins; dans la langue latine, dont il doit connaître tous les termes, avec toutes leurs acceptions; tous les auteurs, avec le degré de confiance qui leur est dû; dans la langue française, dont il doit posséder toutes les nuances délicates et le génie, afin de pouvoir rendre et tous les mots et toutes les images du latin, par des mots aussi exactement correspondans, et des images aussi parfaitement équivalentes que notre langue peut les offrir. Enfin, il faut un esprit analytique, pour mettre de l'ordre dans les immenses matériaux qui composent un dictionnaire. Il est vrai que les mots d'une langue n'ayant presque aucune liaison philosophique et naturelle entre eux, on est convenu de les classer par ordre alphabétique, le plus simple et le plus commode de tous les ordres artificiels; mais il n'en est

pas de même des différentes et nombreuses significations que peut avoir chaque mot en particulier : les unes sont les plus naturelles, et ont été certainement données dès le premier instant de la formation du mot ; elles sont indiquées par son origine, sa racine, son étymologie ; d'autres s'éloignent davantage de cette étymologie, sont par conséquent moins naturelles, et ont été données plus tard ; d'autres sont figurées, et parmi celles-là encore, la marche de l'esprit humain, dans la formation des langues, est marquée par le plus ou le moins d'éloignement qu'on remarque entre le sens figuré et le sens naturel et primitif. L'auteur du dictionnaire entassera-t-il confusément, sans ordre et sans discernement, toutes ces significations, souvent tellement diverses, qu'elles en paraissent presque contraires ? Non, il doit donner d'abord l'explication la plus naturelle, d'où il descendra à celles qui le sont moins, et enfin aux sens figurés, par une marche progressive qui indique celle de l'esprit et les progrès de la langue.

Cette méthode, inconnue jusqu'ici à presque tous les faiseurs de dictionnaires, ou négligée par eux, mais fidèlement suivie par l'auteur du nouveau dictionnaire que nous annonçons, est cependant la seule propre à faire connaître clairement et sans confusion la véritable signification des mots. L'on me permettra d'éclaircir ceci par un exemple pris au hasard. Je suppose qu'un écolier, cherchant dans un dictionnaire le mot latin *calamitas*, trouve ce mot traduit par les expressions françaises confusément arrangées, *calamité, malheur, désastre, dommage, grêle, orage*, etc. ; la ressemblance du premier mot français avec le mot

latin lui fera croire que c'est là la véritable et naturelle traduction du mot *calamitas ;* l'analogie des idées lui persuadera ensuite que les expressions suivantes, *malheur, désastre,* étant à peu près synonymes du mot français *calamité,* rendent aussi très-fidèlement l'idée primitive et naturelle du mot latin ; enfin, il sera assez porté à mépriser les traductions qui suivent, *grêle*, *orage :* il ne les regardera du moins que comme un sens figuré et très-éloigné de l'idée primitive, et il sera dans une grande erreur. *Calamité,* en effet, dans sa signification primitive, n'est autre chose qu'un *orage,* qu'une *grêle* qui rompt les tuyaux de blé, du mot grec κάλαμος, ou latin *calamus :* c'est de cette signification, restreinte à un malheur particulier, que ce mot est venu à signifier, par extension, toutes sortes de *malheurs ;* et même, comme les poëtes dramatiques ne voient pas de plus grand désastre qu'une grêle de sifflets et de murmures qui fait tomber leurs pièces, la chute d'une comédie est appelée, dans Térence, *calamitas.*

Cet esprit analytique et métaphysique dont les écoliers sont incapables, et que leurs maîtres et leurs guides doivent avoir pour eux, entre autres avantages, a celui d'empêcher qu'on ne confonde des expressions très-différentes, et qu'on ne regarde comme synonymes des mots qui ne le sont pas. Prenons pour exemple *ærumna* et encore *calamitas,* dussent nos lecteurs s'écrier que c'est vraiment une *calamité* pour eux que j'aie pensé à ce mot-là. Un dictionnaire, traduisant indifféremment ces deux mots latins par les mots français, *infortune, malheur,* pourrait les faire croire synonymes, et ils ne le sont

nullement. En admettant qu'ils signifient tous les deux *malheur*, l'un exprime, dans son sens primitif, un malheur causé par la disette de grains, *à calamis*, et l'autre, un malheur causé par la disette d'argent, *ab ære*. M. Noël veut cependant qu'*ærumna* vienne du mot grec ἄρω, *porter*, et je n'ai garde de contester avec un homme aussi habile ; mais, quel que soit le sentiment qu'on adopte, on voit combien *ærumna* diffère de *calamitas*.

En général, les personnes qui savent médiocrement une langue y trouvent beaucoup d'expressions synonymes, et celles qui la savent parfaitement n'y en trouvent presque aucune. Ainsi, d'après un mauvais Dictionnaire, on sera porté à croire que les mots *ferre, bajulare, portare, gerere*, etc., sont synonymes ; et, d'après l'excellent Dictionnaire de M. Noël, on verra combien ils diffèrent. L'écolier, tenté de croire que les mots *diligere* et *amare* ont exactement la même signification, serait aussitôt désabusé par ces deux exemples tirés de Cicéron, et dont l'un est rapporté par M. Noël : *Tantùm accessit ut mihi nunc denique* amare *videar, antea* dilexisse... *ut scires eum à me non* diligi *solùm, verumetiam* amari. Tant il est vrai, comme le remarque La Bruyère, « qu'entre les différentes expressions qui « peuvent rendre notre pensée, il n'y en a qu'une « *qui soit la bonne*, et que toute autre est faible, « et ne satisfait point un homme d'esprit ! »

C'était un des grands défauts du Dictionnaire connu sous le nom de *Boudot* (1), le meilleur cependant de

(1) Boudot n'était que le libraire acquéreur du manuscrit de Pierre-Nicolas Blondeau, auteur du dictionnaire.

tous avant celui de M. Noël, de ne point remarquer ces nuances délicates entre les différens termes qui semblent exprimer à peu près la même idée, et de les confondre tous comme synonymes. La connaissance parfaite de la valeur des mots dans les trois langues nécessaires pour faire un bon Dictionnaire français-latin, et la méthode philosophique qu'il a suivie dans la classification des différens sens du même mot, ont fait éviter à M. Noël ce défaut très-grave dans un ouvrage de ce genre ; et ce n'est pas là le seul avantage que le nouveau Dictionnaire ait sur celui de Boudot : il est beaucoup plus complet, soit sous le rapport des mots, dont Boudot avait omis un assez grand nombre, soit sous le rapport des exemples tirés des différens auteurs, pour justifier les diverses acceptions, propres ou figurées, d'une même expression ; il est beaucoup plus exact dans la traduction des mots, plus exact et plus élégant dans la traduction des exemples. Ainsi Boudot traduit l'expression poétique de Virgile, *purpuream vomere animam*, par ce français aussi plat qu'infidèle, *mourir par un vomissement de sang*. Quelquefois il donne à une expression un sens qu'à la vérité on peut défendre ; mais il donne ridiculement pour garant de cette interprétation un auteur qui, non-seulement a pris la même expression dans un sens tout différent, mais qui même n'a jamais pu penser à celui que donne le Boudot. Ainsi, par exemple, il est possible que *collinere crines* veuille dire *poudrer ses cheveux ;* mais il ne faut pas citer, pour garant de cette interprétation, Horace, qui certainement n'a pas pu deviner une mode qui lui est postérieure de je ne sais combien de siècles. Ho-

race, il est vrai, dans une de ses plus belles odes, présageant à Pâris le sort qui l'attendait devant Troie, lui dit : *Crines pulvere collines*, « tes cheveux se- « ront souillés de sang et de poussière ; » mais cela est un peu différent de *poudrer ses cheveux*.

Ce qui distingue donc surtout le Dictionnaire de M. Noël, c'est cet esprit analytique et philosophique qui, discernant dans les diverses acceptions d'un mot celles qu'on peut appeler primitives, qu'il dut avoir au premier instant de sa création, et qui sont ordinairement tirées des objets sensibles, les classe et les distribue suivant cet ordre naturel, remonte de ces acceptions primitives à celles qui s'en éloignent insensiblement, et de là jusqu'aux sens les plus métaphoriques et les plus figurés, suivant ainsi, à travers les progrès du langage et de la civilisation, cette chaîne de significations si diverses, et quelquefois presque entièrement opposées, attribuées au même mot ou au dérivé du même mot. Tous les devanciers de M. Noël citaient confusément toutes ces diverses interprétations naturelles, primitives et figurées, et mêlaient également, sans ordre et sans méthode, les exemples dont ils appuyaient ces différentes significations ; c'était exposer les enfans, incapables de faire ces distinctions subtiles, à tomber dans d'étranges contre-sens. On ne connaît parfaitement le sens d'un mot, qu'en remontant à son origine, à sa signification primitive, à son étymologie ; et celui qui ne distingue pas le sens figuré du sens propre d'une expression, serait exposé à faire des bévues à peu près semblables à celles de cet Anglais, à qui l'on avait dit que, *couper comme un rasoir*, signifiait couper *beaucoup* ; et

qui, voulant faire l'application de ce nouveau terme qu'il venait d'apprendre, disait : *Il pleut comme un rasoir.*

C'est en s'éloignant ainsi de leur sens original que des mots, d'abord extrêmement différens, se rapprochent insensiblement par une foule d'idées intermédiaires, et arrivent enfin à signifier à peu près les mêmes choses, et à être entièrement confondus par ceux qui ne savent pas en suivre la généalogie, et remonter à leur origine. De là tous ces termes qu'on prendrait pour synonymes, dans Boudot et d'autres Dictionnaires, puisqu'on ne les trouve distingués ni par des traductions différentes, ni par des exemples qui en déterminent clairement le sens particulier. M. Noël a eu soin d'établir par cette double méthode les nuances variées des mots qu'on croirait les plus semblables. Il n'en est guère, en effet, ou peut-être n'en est-il point du tout, qui le soient entièrement. En effet, comme le remarque l'abbé Girard, « tel « est le caractère singulier de ces mots, que, se res- « semblant comme frères par une idée commune, « ils sont néanmoins distingués l'un de l'autre par « quelque idée accessoire et particulière à chacun « d'eux. » Aussi voit-on l'un des plus grands écrivains de l'antiquité, non-seulement observer toutes ces délicatesses d'expressions, mais même ne pas dédaigner de faire à ce sujet, pour le profit des autres, des observations grammaticales. Cicéron, dans l'un de ses ouvrages, indique la différence qu'il y a entre *metuo* et *vereor;* dans un autre, il fait voir qu'il ne faut pas confondre les deux mots *dolere* et *laborare*, pris à peu près dans le même sens; il prouve que le dernier

s'applique à une grande peine d'esprit ou de corps, tandis que le second signifie un mouvement violent et désordonné dans quelque partie du corps ; et il éclaircit ces différences par l'exemple de Marius, à qui l'on faisait l'opération des varices ; et du même Marius conduisant une armée dans un climat brûlant, et accablé d'insupportables chaleurs : *Cùm varices secabantur Cn. Mario,* dolebat : *cùm æstu magno agmen ducebat,* laborabat. Un verbe que dans toutes les langues ceux qui parlent mal emploient comme synonyme d'une foule d'autres, c'est le verbe *faire.* Le docte Varron établit assez au long la différence qu'il y a, en latin, entre les verbes *facere, agere, gerere ;* et il s'élève contre ceux qui les confondent : *Error est his qui putant esse unum.* Il rend la différence très-claire par des exemples : *Poëta,* dit-il, facit *fabulam et non* agit ; *contra actor* agit, *et non* facit.... *imperator qui dicitur ut gerens, in eo neque* agit, *neque* facit, *sed* gerit, *id est sustinet.* Si nos anciens jurisconsultes avaient bien connu toutes ces nuances, ils n'auraient pas dit : *Nihil inter factum et gestum intererit,* sorte d'axiome auquel nous devons peut-être les mots *faits* et *gestes,* regardés comme absolument synonymes, dans l'enfance de notre langue.

Tant d'avantages ont fait, du Dictionnaire de M. Noël, un ouvrage classique, dès l'instant où il a paru ; et l'on peut prédire même que bientôt il sera le seul classique. L'amour des lettres et l'estime pour un écrivain qui les sert avec tant de zèle et de succès doivent donc faire désirer qu'un ouvrage, déjà si utile et si bien fait, se perfectionne, s'il est possible, de plus en plus. C'est à ce double titre que je me per-

mettrai d'adresser à l'auteur deux petites observations dont je le prie d'être le juge. Ne devait-il pas indiquer plus souvent lorsque le verbe est *actif* ou *neutre*, comme il l'indique toujours, lorsqu'il est *déponent?* ce défaut d'indication ne peut-il pas embarrasser quelques jeunes étudians? Il y a surtout des verbes d'autant plus embarrassans, qu'ayant tout à la fois l'apparence des verbes neutres, ils sont cependant quelquefois pris dans un sens *actif*. Assurément, il n'en est aucun qui paraisse moins actif que le verbe *requiescere*, reposer; et cependant Virgile en a fait un verbe actif dans ce vers :

Et mutata suos requierunt flumina fluctus.

Il en est de même du verbe neutre *dormire*, dormir, dont Horace a fait un verbe actif : *Fusius ebrius Ilionam edormit.* Le verbe *saltare* est neutre et quelquefois actif. *Saltarè cyclopa*, dit encore Horace; comme dans notre langue *danser* est un verbe neutre, mais pris dans un sens actif, lorsqu'on dit *danser la gavotte*. Au reste, si M. Noël n'indique pas lorsque le verbe est actif ou neutre, il cite toujours des exemples qui le font voir clairement, ainsi que les divers sens dans lesquels il peut être pris, et les diverses métamorphoses qu'il peut subir.

Ma seconde observation tombera sur la plus petite inadvertance possible. M. Noël, après le mot *scelus*, indique qu'il est du genre neutre, et il a raison pour tous les cas, excepté pour un seul, à la vérité bien rare. Assurément *scelus* est du genre neutre quand il signifie *crime*, *scélératesse*, catastrophe de la nature, *malheur*, *supplice*, qualité malfaisante

des animaux et des plantes ; mais quelquefois il signifie (et M. Noël indique aussi ce sens) non-seulement le crime, mais le criminel qui s'en est rendu coupable ; c'est une sorte de métonymie familière, surtout aux poëtes comiques, de même qu'ils appellent *carcer*, prison, celui qui en est digne, *i tandem, carcer*. Mais alors le mot *scelus* devient masculin, et il faut le remarquer. *Scelus quemnam hic laudat*, dit Térence : le scélérat, de qui parle-t-il ? *Ubi illic est scelus qui me perdidit?* où est le scélérat qui m'a perdu ? où l'on voit *scelus* construit avec *hic* et avec *illic*, ancien pronom des latins, qui disaient *illic, illæc, illuc*, au lieu de *ille, illa, illud*.

Je me résume : le Dictionnaire de Boudot était donc incomplet, insuffisant, défectueux : M. Noël, en publiant un nouveau Dictionnaire, où tout ce qui était bon dans les anciens a été conservé, amélioré, perfectionné ; où tout ce qu'il y avait de défectueux et d'incomplet dans les autres a été corrigé et rétabli, rend un service inappréciable, non-seulement à ceux qui étudient la langue latine, mais à ceux qui la savent ; à tous ceux, en un mot, que leur état, leurs occupations ou leur goût, portent à lire les poëtes, les orateurs, les historiens, les philologues, les jurisconsultes et les auteurs de tout genre qui ont écrit dans cette langue. C'est un service rendu aux lettres elles-mêmes. M. Noël, un des plus illustres successeurs de Rollin dans l'Université de Paris, imite cet habile professeur, en consacrant, comme lui, ses connaissances et ses talens à l'utilité et à l'instruction publique. Aucun autre, en effet, depuis Rollin, n'a publié un aussi grand nombre d'ouvrages, destinés

d'abord à la jeunesse, utiles ensuite à tous les âges. Tel est le nouveau Dictionnaire, fait avec un tel soin et avec un tel scrupule, que l'auteur, ne s'en rapportant qu'à lui-même, a vérifié tous les exemples sur les auteurs originaux, et qu'il a tout écrit de sa propre main. Le même soin, le même scrupule ont été apportés dans l'impression de l'ouvrage.

Bibliothèque classique latine, ou Collection des auteurs classiques latins, avec des commentaires anciens et nouveaux, des index complets, le portrait de chaque auteur, des cartes géographiques, etc.; dédiée au Roi, et publiée par M. Lemaire, professeur de poésie latine à la faculté des lettres, académie de Paris.

Neuf livraisons composant dix-neuf volumes de cette belle collection ont déjà paru, et les journaux, et le *Journal des Débats* lui-même, ne s'en sont, pour ainsi dire, point occupés. Ils se sont contentés de faire à chaque livraison de simples annonces qu'ils ne refusent point aux plus tristes rapsodies; mais ils ne leur ont point consacré ces longs articles littéraires, ces discussions étendues qu'ils accordent quelquefois à d'assez pauvres ouvrages. Les journalistes sont-ils seuls coupables de cette sorte de silence qu'ils gardent sur cette belle entreprise littéraire, l'une des plus utiles qu'ait conçues l'amour des lettres, et l'un des plus magnifiques monumens que la science et le goût aient élevés aux muses latines? Faut-il les accuser seuls? Non, il faut aussi accuser les lecteurs leurs complices, ou plutôt, je le dirai franchement,

les vrais coupables et les premières causes de ce silence.

Quel que soit en effet l'attrait qui porterait un critique à s'occuper de tel ou de tel ouvrage, il faut qu'il le sacrifie, du moins en partie, à celui de ses lecteurs. Comment réfléchirait-il un peu et écrirait-il beaucoup, lorsqu'il est parfaitement assuré qu'on ne le lira pas du tout? Il a eu beau se raidir; il a fallu céder au torrent, délaisser la littérature, et surtout la littérature ancienne et classique, pour s'occuper de productions frivoles, et s'accommoder au goût des lecteurs, qui laisseraient une page sur Horace ou Quintilien, pour le plus misérable pamphlet.

Les écrivains qui appartiennent à une certaine couleur politique, ont cependant un art de parler à leurs lecteurs, la plupart très-peu *classiques*, des poëtes, des historiens et des orateurs de la Grèce et de Rome. La littérature n'entre pour rien, ou presque pour rien, dans ce qu'ils en disent: ils n'en discutent point littérairement, mais révolutionnairement: ils font, à leur occasion, de la démocratie, du libéralisme, de la sédition; et parlent des œuvres de Cicéron, comme ils parleraient de celles de l'abbé de Pradt. Dernièrement l'un d'eux, annonçant dans un de leurs journaux une nouvelle traduction du poëte ami de Mécène et favori d'Auguste, disait gravement, et je ne sais si quelqu'un de ses lecteurs aura pu le lire de même, qu'on était surtout charmé en lisant les poésies d'Horace, par la pensée que ce grand poëte avait *embrassé la cause de la liberté, à la bataille de Philippes*. L'eût-on jamais deviné? Voilà certainement une idée neuve

et inattendue, s'il en fut jamais. Quelle adresse, de rappeler la bataille de Philippes, dans l'éloge d'Horace, qui avoue, qui se vante presque d'avoir fui dans cette mémorable journée, et d'avoir jeté son bouclier pour fuir encore plus vite; et qui semble par ce honteux aveu vouloir faire sa cour au vainqueur de Philippes, à celui qui du moins recueillit tout le fruit de cette victoire! Quelle bonne foi, de faire le chantre et le défenseur de la liberté, du courtisan d'Auguste! du poëte qui ne laisse échapper dans ses écrits aucun regret sur les libertés publiques anéanties, et qui ne cessa, dans ces mêmes écrits, de prodiguer l'éloge à l'oppresseur de ces libertés!

Nous n'avons point, je le confesse, de ces ressources pour récréer nos lecteurs; nous voudrions leur parler littérairement de la littérature, des écrivains classiques et des chefs-d'œuvre de poésie et d'éloquence qu'ils nous ont laissés. Mais tant de volumes déjà publiés, tant d'immortelles productions déjà mises au jour demanderaient une longue suite d'articles. Nous embrasserons un champ moins vaste: nous n'examinerons que le travail du principal éditeur, M. Lemaire, et des savans collaborateurs qu'il s'est associés dans cette grande et utile entreprise. Ce travail est de plus d'un genre; tantôt il consiste à choisir, entre les divers éditeurs d'un auteur ancien, celui qui, soit parmi les Français, soit parmi les étrangers, en a donné l'édition la plus correcte, et l'a accompagnée des plus doctes éclaircissemens, des notes les plus claires et les plus savantes; et lorsque la supériorité de son commentaire est reconnue, à l'adopter sans préjugé national ou autre. Toutefois,

en l'adoptant, on le corrige, on l'étend ou on le resserre, ou le perfectionne. C'est ainsi que M. Naudet a revu le commentaire d'Oberlin sur Tacite; c'est ainsi que M. Lemaire, en adoptant le commentaire consacré de Heyne sur Virgile, l'a complété par un travail qui atteste sa connaissance profonde du prince des poëtes latins, et du nombreux bataillon de philologues qui en ont disserté. Tantôt le nouvel éditeur, ne préférant exclusivement aucun commentateur, mais profitant de tous, les étend ou les abrége avec goût, retranche ce qu'ils ont dit de trop, supplée à ce qu'ils n'ont pas dit, éclaircit ce qu'ils ont embrouillé; et de tant d'anciens et imparfaits commentaires, en fait un excellent et tout nouveau. Ainsi en a usé M. Amar, à l'égard des parties d'Ovide dont il s'est chargé, et qu'il a de plus ornées d'une élégante préface.

C'est un genre d'ornement que ne négligent point la plupart des autres éditeurs; ils mettent assez ordinairement, à la tête des volumes qu'ils publient, des jugemens pleins de goût sur les auteurs qu'ils commentent, des dissertations savantes sur le genre et le mérite des ouvrages qui ont immortalisé ces auteurs. Ces morceaux, qui appartiennent plus en propre aux éditeurs, sont écrits dans un latin pur et élégant, comme il convient à la collection classique des chefs-d'œuvre de la poésie et de l'éloquence latines. Les poëtes, comme les prosateurs, trouvent parmi leurs nouveaux éditeurs des émules, ou du moins de savans disciples qu'ils ne désavoueraient point; et, parmi ces ornemens dont je viens de parler, je mettrai au premier rang la belle dédicace de cette collection que

l'éditeur a eu l'honneur d'adresser au Roi, qui a daigné l'agréer, et honorer cette entreprise utile aux lettres de sa protection auguste et éclairée. On sait avec quelle supériorité M. Lemaire écrit la langue de Virgile. Cette dédicace, composition assez étendue, et remplie de belles images, de pensées ingénieuses, de sentimens de reconnaissance et de dévouement, exprimés en beaux vers, n'est indigne ni des grands écrivains dont elle précède et annonce les ouvrages, ni de l'auguste protecteur à qui elle est offerte.

La dernière livraison, qui a paru il y a quelques semaines, se distingue, plus encore peut-être que les autres, par les compositions tout à la fois sages et brillantes des éditeurs. Elle renferme le sixième volume de Virgile, et le premier de Quintilien. On a dit de Cicéron que son nom était moins celui d'un homme en particulier, que celui de l'orateur en général, et de l'éloquence elle-même : cette pensée, qui est de Quintilien, peut lui être appliquée à lui-même dans son genre. Son nom est aussi celui de la saine critique : on le donne à ceux qui l'exercent avec un goût pur et un talent distingué ; on le donna à La Harpe ; de nos jours, on l'a particulièrement donné à M. Dussault. Ses *Annales* (1), comme les *Institutions de l'orateur*, établissent les vrais principes de l'art d'écrire et de la littérature, proscrivent le mauvais goût et les fausses doctrines, donnent tout à la fois l'exemple et le précepte. Il appartenait donc à M. Dussault d'être l'éditeur de Quintilien. Le juge-

(1) Cinq vol. in-8, chez Grimbert, éditeur.

ment qu'il en porte dans sa préface, où il le considère comme écrivain et comme critique, est plein de justesse et d'élégance. Il le reconnaît pour son maître, se dit humblement son écolier, et lui rapporte avec modestie la gloire de tous les succès qu'il a obtenus, dont il rabaisse avec grâce et la valeur et l'étendue. Ailleurs il représente Quintilien ne se bornant point, comme la plupart des autres rhéteurs, à prendre et à instruire l'orateur, au moment où il s'apprête à monter à la tribune aux harangues, mais s'en emparant dès le berceau; l'abreuvant comme une tendre mère du lait des saines doctrines; déliant pour ainsi dire sa langue, et surprenant à travers ses bégaiemens les premiers traits de son esprit et de son caractère; mêlant les préceptes de la sagesse à ceux de la science, et formant tout à la fois et l'honnête homme et l'orateur, afin que l'éloquence appuyée sur la vertu, sans laquelle elle n'existe réellement pas, domine les sentimens et les passions, et qu'elle paraisse comme une divinité qui maîtrise les esprits et les cœurs : *Pateat dea.* Ce morceau, dont je ne présente ici qu'une esquisse très-abrégée et très-imparfaite, est plein de douceur et de charme dans la première partie; plein d'élévation et de pompe dans la seconde. M. Dussault écrit en latin comme en français : c'est la même correction, la même pureté, la même élégance, le même nombre, la même harmonie.

En reproduisant le commentaire de *Spalding* sur Quintilien, M. Dussault l'a enrichi de notes choisies dans Turnèbe, Camerarius, Pithou, dans notre célèbre Rollin; et, ce qui n'est pas une richesse

moins précieuse, de ses propres notes, bien dignes d'être associées à celles de tant de savans hommes.

Il n'y avait point de préface à mettre à un sixième volume de Virgile; M. Lemaire l'a orné d'une belle dissertation *sur la poésie épique*, dans laquelle il discute savamment son origine, sa nature, ses règles, ainsi que la nécessité d'écrire l'épopée en vers, de la varier, de l'embellir par les ressources du merveilleux; enfin, ses différences et ses ressemblances avec la tragédie. Ce morceau contient aussi une courte et juste appréciation sur les poëmes d'Homère et de Virgile. Qui les connaît mieux que M. Lemaire? qui peut mieux les juger?

Cette dissertation est précédée d'une charmante épître latine aussi, par laquelle M. Lemaire s'adresse à M. Dussault, son ancien camarade de collége, son ancien rival dans les combats académiques de l'Université, son ami de tous les temps; là, est apprécié le talent de M. Dussault et le mérite de ses écrits avec un tact parfait, une grande finesse d'observation, une facilité de tours peu commune et un rare bonheur d'expressions. Cette épître, qui honore le cœur de M. Lemaire encore plus que son esprit, retrace d'autres doux souvenirs, rappelle d'autres doux sentimens; elle est mêlée de vers et de prose: des vers charmans peignent toute la reconnaissance de M. Lemaire pour M. l'abbé Nicolle, ancien préfet des études de Sainte-Barbe. Il y aurait plus de modestie de ma part, mais moins de reconnaissance à passer sous silence d'autres vers qui me sont adressés; je les appellerais volontiers *charmans* aussi, et je suis sûr que d'autres partageraient mon sentiment à cet

égard. De mon côté, je trouve avec les autres que tous sont trop flatteurs; que les deux derniers le sont avec excès. J'avais prié M. Lemaire de les retrancher; je ne voulais accepter qu'un huitain, il a voulu absolument me destiner un dixain. Je l'accepte et l'en remercie; ma reconnaissance ne m'aveugle point; l'amitié que j'ai pour lui et pour M. Dussault n'a point enflé les éloges que je leur ai donnés à l'un et à l'autre; elle n'a pas dû m'empêcher de leur rendre justice; elle a fait seulement que je leur ai donné ces éloges et rendu cette justice avec plus de plaisir.

C'était aussi à M. Lemaire à commenter Juvénal, le poëte qu'après Virgile et Horace il a le plus lu, le plus étudié, le plus médité. C'est Juvénal qu'il expliquait cette année à un nombreux auditoire, dans la chaire de poésie latine de la *Faculté des lettres;* et ceux qui ont entendu ses doctes leçons ne pouvaient désirer un plus docte commentaire. On peut assurer, d'après le premier volume qui fait partie de la vingt-unième livraison qu'il vient de publier, que son édition de Juvénal sera excellente, et pourra, pour ainsi dire, tenir lieu de toutes les autres, puisque rien de ce qui est bon dans les autres ne sera omis dans la sienne. Un Anglais avait, dit-on, pour Horace une telle manie, qu'il ne pouvait souffrir d'autres livres dans sa bibliothèque très-nombreuse, mais qui n'était composée que de toutes les éditions qu'il avait pu recueillir en Angleterre et dans les pays étrangers de son auteur favori : il me semble qu'il serait beaucoup plus raisonnable de n'avoir que la meilleure de toutes; et, pour Juvénal, ce serait sans contredit celle de M. Lemaire.

Son travail sur ce poëte lui appartient plus en propre que celui qu'il a fait sur Virgile. Il a pris à la vérité pour base de ce travail les Commentaires du docte Ruperti ; mais il les améliore toujours sensiblement ; il y ajoute une version en prose latine du texte de Juvénal. Le célèbre Montausier avait prescrit ce travail aux savans collaborateurs des éditions *ad usum Delphini*. M. Lemaire, qui a rejeté avec raison cette méthode d'interprétation en prose latine pour la plupart des poëtes, l'a jugée utile et presque nécessaire pour un auteur hérissé de difficultés, de tours insolites, de locutions singulières, d'allusions embarrassantes. Il adopte l'interprétation de Juvénal, mais il la développe, la corrige, la change quelquefois entièrement. Chaque satire est précédée d'un argument qui en apprend le sujet; d'une analyse qui en donne le plan, l'ordre et la suite, et suivie des diverses leçons des divers manuscrits, des imitations de Juvénal faites par d'autres poëtes latins ou par des poëtes français ; enfin de notes qui n'avaient pas pu trouver leur place au bas du texte, et qui appartiennent tantôt à la critique littéraire, tantôt à l'histoire, à la fable, à l'antiquité, aux coutumes, aux mœurs, aux usages des anciens, étude pleine d'attraits, sur laquelle une foule de passages de Juvénal jettent un grand jour.

Un second volume complétera Juvénal, et un troisième nous donnera Perse, qu'on ne sépare point de Juvénal, et qui, plus que tout autre, a besoin d'être éclairci par un savant commentaire. M. Lemaire nous promet, à la fin de ce troisième volume, une vie de Juvénal, et l'histoire de la satire chez les Romains,

c'est-à-dire, chez les anciens : car, quoiqu'on trouve dans les écrivains de la Grèce, nation railleuse, beaucoup de traits satiriques et mordans, ce furent les écrivains latins qui, les premiers, déterminèrent la nature et la forme du petit poëme que nous appelons satire : *Satira tota nostra est,* a dit Quintilien. Cette histoire de la satire comprendra un jugement sur les principaux satiriques latins : Lucilius, Horace, Perse et Juvénal ; une comparaison de leurs génies divers, et quelques réflexions sur les avantages qu'on peut retirer de la lecture de leurs écrits ; enfin, une table des manuscrits consultés pour cette édition de Juvénal et de Perse ; un catalogue des diverses éditions qui en ont été faites, et les passages des divers auteurs qui ont parlé de ces deux fameux satiriques, termineront le dernier volume. Rien assurément de plus complet.

M. Lemaire s'excuse, avec une charmante délicatesse et une aimable modestie, d'avoir été obligé de reproduire *Juvénal* tout entier, c'est-à-dire, dans tout le cynisme de ses images et la licence de ses expressions. Son petit plaidoyer est assurément très-ingénieusement présenté ; c'est peut-être parce que ses raisons sont écrites en très-bon latin, qu'elles m'ont paru aussi bonnes : il est certain, toutefois, que c'est une sorte de tolérance qui a toujours été accordée aux éditeurs des auteurs grecs et latins ; et plusieurs d'entre eux, quoique très-graves et très-religieux, en ont profité sans scrupule. C'est aussi pour des lecteurs graves que sont faites les éditions comme celles de M. Lemaire. On sent bien, au reste, qu'il s'est abstenu de tout commentaire sur les passa-

ges où le vice est peint avec des couleurs qui blessent l'honnêteté et la pudeur. Il faut du moins rendre cette justice à Juvénal, et M. Lemaire ne manque pas de l'observer, que c'est pour faire détester le vice qu'il le peint avec cette licence d'expressions et de pensées. Ce n'est point, comme Horace, un poëte épicurien qui se joue de la corruption et du libertinage, et en présente les tableaux licencieux à l'imagination pour pervertir et corrompre; c'est un stoïcien sévère qui peint le vice avec tous ses excès et dans toute sa nudité, pour en exciter une généreuse indignation, et pour en inspirer le dégoût et l'horreur. C'est ainsi, dit très-bien le savant éditeur, que les Spartiates mettaient devant les yeux de leurs enfans des esclaves ivres, pour leur inspirer le goût de la sobriété.

LITTÉRATURE MODERNE.

De l'Éloquence, et des orateurs anciens et modernes; par M. Ferri de Saint-Constant.

Parmi les législateurs, ou ceux qui, sans avoir aucune mission, s'en sont arrogé le titre, il n'en est point qui aient fait plus de lois, publié plus de codes, que les vrais ou prétendus législateurs du goût et des belles-lettres. Que d'ouvrages écrits sur cette matière, depuis la *rhétorique* d'Aristote jusqu'à la *rhétorique des demoiselles!* Que d'écrivains se sont exercés sur cet objet, depuis Platon qui, le premier, donna quelques règles de goût dans un de ses dialogues, jusqu'à M. Ferri de Saint-Constant, qui peut-être encore n'est pas le dernier! Je ne puis assez

m'étonner, je l'avoue, de cette multitude de livres sur un sujet où les préceptes et les règles sont d'une utilité si faible et si bornée, et où les véritables précepteurs dont on doive écouter les leçons, sont le bon sens, le génie et les grands modèles. Quel est le principe de goût qui ait été découvert depuis deux mille ans? Quelle est la règle véritablement utile qu'on ne trouve pas dans les écrits immortels d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien? Les deux premiers, avec le génie qu'ils avaient reçu de la nature, le troisième, avec l'excellent jugement et le goût exquis, qui, dans tout ce qui n'est pas de création, supplée au génie, ont développé tous les secrets de l'art oratoire. Ces grands maîtres n'ont rien laissé à désirer sur les principales parties et les puissans ressorts de l'éloquence, l'*invention*, la *disposition*, les *passions*. Il ne reste donc plus à ceux qui se précipitent après eux dans cette carrière, qu'à faire quelques légères remarques sur l'*élocution*, qui varie un peu suivant le génie différent des langues; et à répéter ce qui a été dit vraisemblablement beaucoup mieux qu'ils ne le diront.

C'est aussi le parti qu'a pris M. Ferri de Saint-Constant, et ce n'est même pas Aristote, Cicéron, Quintilien, qu'il se donne la peine de copier; il copie ceux qui les ont copiés. Ce qui a multiplié les livres dans tous les genres, c'est, dit Voltaire, la facilité de faire des livres avec des livres. Jamais on n'abusa plus de cette facilité, que les faiseurs de rhétoriques; et, parmi ceux-ci, personne n'en a plus abusé que M. Ferri de Saint-Constant. Son volume sur l'Éloquence est assurément énorme; mais il deviendrait bien mince, si on en retranchait tout ce qui appar-

tient, je ne dirai pas aux anciens qui, comme on le dit plaisamment, sont toujours là pour se laisser traduire, et dont une heureuse imitation peut même procurer quelque gloire, lorsque, comme Rollin, on sait habilement fondre leurs pensées dans son style; mais aux auteurs les plus modernes, à ceux même qui vivent encore, qu'il est toujours peu glorieux de copier, soit en les nommant, soit en ne les nommant pas, comme il arrive quelquefois à M. Ferri de Saint-Constant.

On peut donc louer cette rhétorique, on peut la critiquer, sans louer ni critiquer M. Ferri de Saint-Constant; c'est Voltaire, c'est D'Alembert, c'est Rousseau, c'est Marmontel, c'est Condorcet, c'est M. l'abbé Maury, qu'on louera et qu'on critiquera; ce sont tous les dictionnaires d'hommes illustres; c'est encore une foule d'auteurs peu connus, ou malheureusement connus, parmi lesquels je pourrais citer tel personnage dont l'autorité paraîtrait un peu risible, si d'anciennes querelles de gazette ne m'interdisaient cette petite vengeance, et ne m'empêchaient de publier le ridicule que lui donnerait infailliblement son nom cité ainsi, comme un illustre et imposant suffrage.

Sans qu'on puisse en faire un grand mérite à M. Ferri de Saint-Constant, il est certain néanmoins que les principes généraux qu'il adopte sont ordinairement assez sains; il les expose, il est vrai, dans un style sec, froid, quelquefois précieux, et toujours dépourvu de cette simplicité élégante et ornée qui fait l'agrément de ces sortes d'ouvrages : il vous dira *que le substantif est la base, et l'adjectif l'ornement du discours;* qu'une langue *fit pompe de toute*

sa richesse, etc. Lui ou les auteurs qu'il copie ne se sont pas assez pénétrés de ce précepte de Cicéron : « Il faut parler éloquemment de l'éloquence ; *Debet « enim ad illam laudandam, eam ipsam adhibere « quam laudat.* » Mais du moins, je le répète, ses principes sont sains et ne peuvent point égarer les jeunes gens : ce qui pourrait les égarer, ce sont les modèles que leur indique M. Ferri de Saint-Constant ; tels que les éloges académiques de D'Alembert, de Condorcet, et de plusieurs autres philosophes non moins faux dans leur éloquence, leur style et leur langage, que dans leurs principes, leurs maximes et leurs idées. Mais en 1789, époque où parut la première édition de cet ouvrage, il était du bon ton de citer comme modèles ces auteurs, et même leurs amis, qui leur sont de beaucoup inférieurs. Voilà pourquoi, sans doute, on trouve dans M. Ferri de Saint-Constant l'éloge de plusieurs de ces messieurs qui vivent encore, et que je ne nommerai pas ; car autant il me paraît juste de s'égayer aux dépens d'un mauvais auteur, lorsqu'il publie un mauvais ouvrage, autant il me paraîtrait injuste de le livrer à la risée, parce qu'un écrivain maladroit l'aura loué mal à propos ; ce serait lui faire expier un délit auquel il n'a peut-être aucune part.

Mais tous les défauts de ce livre ne peuvent pas être rejetés sur le malheur des temps où il fut publié. En 1789, on étudiait le grec et le latin dans les colléges ; actuellement on étudie encore ces deux langues dans les lycées, à l'usage desquels a été adaptée la rhétorique de M. Ferri de Saint-Constant. Pourquoi donc parle-t-il si peu de l'éloquence de ces deux peuples si

éloquens? Pourquoi ne cite-t-il pas pour modèles quelques fragmens de leurs grands écrivains, pour les comparer avec des morceaux des écrivains non moins éloquens de la langue française? Croit-il que quelques pages de Démosthènes, de Cicéron, de Tite-Live, ne feraient pas autant de plaisir que la harangue des provinces de Hollande à la province de Gueldre? Que de beaux vers de Virgile et d'Horace ne seraient pas aussi propres à former le goût, que quelques vers burlesques de la Pharsale ou de l'Énéide travestie, ou même quelques vers de la Pucelle? M. Ferri de Saint-Constant n'en cite, à la vérité, qu'un de ce dernier poëme; mais c'est encore trop dans un ouvrage destiné à la jeunesse.

Rollin lui avait donné dans ce genre un excellent exemple : c'est l'art avec lequel il a su fondre dans son style les pensées des anciens; c'est le goût avec lequel, choisissant les plus beaux morceaux de leurs ouvrages, il les a présentés, à côté des plus parfaits modèles de notre langue, qui fait le charme de son *Traité des Études*. Mais M. Ferri de Saint-Constant n'estime pas infiniment cet excellent ouvrage. « Après « qu'on en a lu un certain nombre de pages, dit-il, « tout vous échappe, on ne peut rien réduire en « principes. » Cette légèreté avec laquelle il traite le plus solide et le plus agréable de nos rhéteurs, lui a sans doute été inspirée par un des guides qu'il suit le plus constamment, par Voltaire, qui, dans plusieurs endroits de ses œuvres, rend à la vérité justice à Rollin; mais qui, dans un article sur l'*éloquence*, le traite assez lestement et même fort injustement, comme on peut le voir par ce passage : « Cicéron distingue le

« genre simple, le tempéré et le sublime. Rollin a « suivi la même division ; et, ce que *Cicéron ne dit « pas, il prétend que le* tempéré *est une belle rivière « ombragée de vertes forêts des deux côtés ; le* sim- « ple, *une table servie proprement, dont tous les « mets sont d'un goût excellent, et dont on bannit tout « raffinement ; que le* sublime *foudroie, et que c'est « un fleuve impétueux qui renverse tout ce qui lui ré- « siste.* Sans se mettre à cette *table*, sans suivre la « *foudre*, le *fleuve*, cette *rivière*, tout homme de « bon sens voit, etc. »

Tout cela est fort plaisant. Il est malheureux que cela soit dépourvu de justesse et de vérité. D'abord, toutes ces similitudes ne sont point ainsi entassées dans Rollin ; et lorsqu'on les lit à peu près à une page de distance les unes des autres, à la suite de définitions très-exactes qu'elles embellissent et qu'elles éclaircissent, elles n'ont rien du ridicule que leur entassement semble produire. Ensuite, il est faux que Cicéron ne dise rien de tout cela ; car de toutes ces figures, celle qui nous paraîtrait peut-être la plus hasardée, la comparaison du genre simple avec une table proprement servie, est tirée du livre de l'orateur : *Nam sicut in epularum apparatu, à magnificentiâ recedens non se parcum solùm, sed etiam elegantem videri volet, eliget quibus utatur*, etc. Les deux autres comparaisons ne sont pas à la vérité tirées de Cicéron, mais elles sont prises mot à mot dans Quintilien. C'est cet excellent rhéteur qui compare le genre tempéré à une « belle rivière dont l'eau est claire et pure, « et que de vertes forêts ombragent des deux côtés : » *Ut amnis lucidus quidam, et virentibus utrimque*

silvis inumbratus. Enfin, c'est encore Quintilien qui, s'élevant presqu'à un style sublime, *prétend* que le genre sublime est « semblable à un fleuve rapide et « impétueux qui entraîne et renverse tout ce qui lui « résiste : » *At ille qui saxa devolvat, et pontem indignetur, et ripas sibi faciat, multus et torrens.... nitentem contrà feret, cogetque ire quà rapit.* Admirez, après cela, ou la bonne foi ou l'érudition de Voltaire !

En réfutant ainsi une des injustices d'un des maîtres de M. Ferri de Saint-Constant, de celui même qui aurait pu le guider le plus sûrement dans les sentiers du goût, toutes les fois qu'il parle sérieusement ou qu'il est exempt de passions, je me suis un peu éloigné de son ouvrage. Cet ouvrage est divisé en deux parties : la première partie traite de la rhétorique, j'en ai assez parlé ; la seconde partie contient une Notice sur un bataillon d'orateurs, au nombre de quatre ou cinq cents à peu près. Comme dans la première, j'y relèverai et quelques faux jugemens et quelques paradoxes.

Les hommes véritablement éloquens sont à peu près aussi rares que les grands poëtes : on les voit briller en petit nombre, à de longs intervalles, dans quelques siècles heureux et chez quelques peuples favorisés par des circonstances particulières, par une langue plus harmonieuse, ou par un génie plus grand et plus élevé. Ici M. Ferri de Saint-Constant découvre des orateurs chez tous les peuples et dans tous les âges ; il ne se contente pas de mettre à contribution les volumineux dictionnaires historiques *d'hommes illustres,* où tant *d'hommes obscurs* sont placés, il va

feuilletant les archives littéraires et particulières de chaque nation, rédigées par un écrivain jaloux de grossir les trésors de son pays, et de le montrer toujours riche, sinon par la qualité de ses richesses, du moins par leur quantité. Armé d'un microscope, il fouille dans tous les recoins d'une académie, d'un musée, d'une société littéraire; et, s'il y découvre un homme qui ait fait un discours, il le proclame aussitôt *orateur*. Je ne parlerai point de l'inutilité d'une pareille compilation pour les lycées; j'éviterai au lecteur l'ennui de juger les chefs-d'œuvre oratoires de tant de peuples à demi civilisés, dont l'éloquence nous est fort suspecte et ne nous importe guère. Je me bornerai à quelques réflexions que m'ont suggérées les jugemens de M. Ferri de Saint-Constant sur des orateurs plus justement célèbres, et sur la littérature mieux connue des peuples qui l'ont cultivée et la cultivent encore avec succès.

M. Ferri de Saint-Constant me paraît injuste envers Démosthènes : il le rabaisse également, et comme orateur, et comme homme. Comme orateur, il le compare à Isocrate; et dans une suite d'antithèses dans lesquelles il nous apprend qu'Isocrate savait *donner à ses sentimens des tours charmans*, et qu'il termine en nous assurant que lui (Démosthènes) *plaît parce qu'il persuade*, et que l'autre (Isocrate) *persuade parce qu'il plaît*, il tient la balance assez égale entre ces deux orateurs, ou même il la fait pencher du côté d'Isocrate. Il loue beaucoup Isocrate, comme citoyen, de n'avoir pu survivre à la perte de la bataille de Chéronée; mais cet orateur avait alors quatre-vingt-dix-huit ans, et il est bien

possible aussi qu'il n'ait pu survivre non-seulement à son chagrin, mais surtout à ses quatre-vingt-dix-huit ans. Enfin, M. Ferri fait un grand crime à Démosthènes d'avoir conseillé la guerre contre Philippe. Cette guerre cependant était très-juste, et pouvait être conseillée par un excellent citoyen : l'exécution en fut très-mal dirigée, mais le motif en était très-légitime ; elle fut malheureuse, mais il ne faut pas juger de la justice d'une guerre par son succès. Philippe voulait opprimer la liberté de la Grèce ; il ne portait même pas dans ce dessein la grandeur et la générosité des vues d'Alexandre qui, en subjuguant la Grèce, voulait du moins la venger de ses plus cruels ennemis, les Perses ; il n'avait d'autre but que celui d'un envahissement injuste, d'une oppression tyrannique, et d'autre motif que celui d'une ambition démesurée. Démosthènes, zélé pour les intérêts de sa patrie, engage les Grecs à repousser ce joug étranger. Il en avait le droit, il en eut le talent, il agit en bon citoyen ; car, quoique je pense que le gouvernement monarchique est le meilleur des gouvernemens, et même le seul bon pour un grand État, je ne partage pas l'opinion de ceux qui le regardent comme le seul *naturel ;* et qu'une république, adaptée à l'étendue du territoire et au caractère des habitans, soit un gouvernement *contre nature ;* et M. Ferri, qui écrivait dans toute l'effervescence des idées qui prévalaient en 1789, le pensait assurément bien moins que moi, ainsi que l'attestent vingt endroits de son ouvrage.

Dans l'article suivant, M. Ferri, parlant de Phocion, dit qu'il *était aussi zélé que Démosthènes pour le bien de la patrie.* Il me semble que cette phrase

veut dire aussi que Démosthènes n'était pas moins zélé que Phocion pour le bien de la patrie, et je ne sais pas comment l'auteur concilierait cet éloge avec tout ce qu'il a dit dans la page précédente, ou plutôt tout ce qu'il a adopté, sur la foi de M. d'Argenson. Il ne me paraît pas plus juste envers Cicéron. « Il était « vain, dit-il, *et croyait avoir sauvé Rome*, en dé- « couvrant la conjuration de Catilina; mais du moins, « s'il se vantait trop *d'un petit service*, il n'avait rien « à se reprocher. » Est-ce que M. Ferri a découvert que Cicéron avait tort de croire qu'il avait sauvé Rome par sa pénétration à découvrir la conjuration de Catilina, et sa conduite ferme avec les conjurés? Et lui-même a-t-il raison de ne regarder que comme un *petit service*, celui que l'orateur romain rendit à sa patrie? N'est-ce pas rendre à son pays le plus grand de tous les services, que de le préserver du joug odieux et avilissant d'infâmes incendiaires, de gens perdus de dettes, de débauches et de crimes? Les Romains ne pensèrent pas comme M. Ferri de Saint-Constant: ils le proclamèrent père de la patrie. Sa conduite fut célébrée par les plus grands éloges, même sous la domination des empereurs les plus tyranniques. Lucain disait sous Néron :

Tullius.... cujus sub jure, togâque
Pacificas sævus tremuit Catilina secures.

Et Juvénal s'écriait sous Domitien :

Roma patrem patriæ Ciceronem libera dixit.

Parmi les littératures modernes, celle que M. Ferri de Saint-Constant paraît affectionner particulière-

ment, c'est la littérature italienne ; et je ne lui en fais point un crime : les Italiens ont cultivé les lettres avec un grand succès, propre à justifier de grands éloges. Je ne lui reprocherai même pas son enthousiasme exclusif pour Machiavel, qu'il appelle un *grand homme*, « à la gloire duquel il ne manquera rien, « dit-il, lorsque *tout le monde saura* que son livre « du *Prince* n'est qu'une satire contre les tyrans, « et que c'est dans les autres ouvrages de cet ardent « républicain qu'il faut chercher le véritable *anti-* « *Machiavel.* » On voit que M. Ferri de Saint-Constant adopte ici, sans examen, le paradoxe avancé sans preuve, ou même contre toute preuve, par Jean-Jacques Rousseau.

Mais ce que je ne puis lui passer, c'est le zèle avec lequel il veut défendre la littérature italienne, du reproche qui lui a été justement fait de se laisser souvent corrompre par un mauvais goût de clinquant, de pointes, de jeux de mots, de *concetti;* et je le lui passerai d'autant moins, qu'il accuse la littérature française d'avoir introduit et protégé ce goût ridicule. Sans doute les poëtes et les orateurs français du seizième siècle introduisirent dans leurs ouvrages ces faux ornemens ; mais il est à remarquer que le goût à cette époque n'était point formé en France : le beau siècle de Louis XIV proscrivit et vit disparaître *ces pointes ignorées*, et *de l'Italie en nos vers attirées*, comme dit Boileau. Si depuis elles ont reparu dans quelques-uns de nos auteurs, elles ont été peu goûtées, et sont même devenues l'objet de la censure générale. En Italie, au contraire, ce fut après le plus beau siècle de la littérature, lorsque le goût

devait être formé par d'excellens modèles, que ce langage, si plein d'afféterie s'introduisit dans leurs vers et dans leur prose, et il fut généralement goûté. Ce fut après le Dante, Pétrarque, le Tasse, l'Arioste, Boccace, et une foule d'autres grands écrivains, qu'on vit paraître le cavalier Marin et tous les *marinistes*, qui, dans leurs sonnets et leurs *canzoni*, parlent *d'une âme qui pleure dans un cœur, d'un cœur qui se loge dans les yeux pour y voir la beauté, et qui, fuyant l'amour, se place ainsi devant sa flèche; des yeux assez imprudens pour mener un cœur à un combat où il ne peut trouver que la mort; des yeux qui sont noirs ou plutôt vêtus de noir, parce qu'ils portent le deuil de ceux qu'ils ont assassinés, etc.*

Les Espagnols, que M. Ferri de Saint-Constant veut aussi rendre complices, ou même précurseurs des Italiens dans leur goût pour les *concetti*, tombèrent dans un autre défaut qu'il n'aurait pas dû confondre avec celui-là. Ils se distinguèrent, par des images gigantesques, des idées d'une fausse grandeur, et le galimatias qui doit suivre l'expression de tout ce qui est forcé et hors de la nature : tel est ce Louis de Gongora, surnommé le *Merveilleux*, qui, lorsque le feu et l'enthousiasme de la composition furent passés, ne put jamais entendre un mot de ses *merveilleuses* poésies. A propos des Espagnols, M. Ferri de Saint-Constant avance une proposition d'une vérité bien incontestable; il croit que si, dans le douzième siècle, l'Espagne avait produit des hommes tels que le Dante, Pétrarque, Boccace, qui ne fleurirent en Italie que dans le quatorzième, « *peut-être* les « Italiens n'auraient pas la gloire d'être les restaura-

« teurs des lettres. » M. de La Palisse serait plus hardi : il ne dirait pas ce timide *peut-être*.

Non content d'avoir rendu les Français responsables du mauvais goût des *concetti*, M. Ferri veut leur ôter la gloire d'être plus fertiles en bons mots que les autres peuples, ou du moins il attribue cet avantage à une cause peu honorable : il croit qu'il est dû à la *pauvreté de la langue française*. Voilà un singulier paradoxe ! Il s'ensuivrait de là que, comme la même langue est plus pauvre, suivant qu'elle est employée par des esprits plus secs et des talens moins riches, le Français, qui aurait le moins d'esprit, devrait dire le plus de bons mots.

Cette sévérité de M. Ferri de Saint-Constant envers les Français et leur langue, ne l'empêche pas de trouver parmi nous une belle quantité d'orateurs ; et quels orateurs que quelques-uns d'entre eux !.. Mais enfin j'ai promis de ne pas les nommer ; ceux même qui sont justement loués, le sont avec une justice distributive si inexacte, qu'un étranger qui lirait cette notice, placerait Maboul au niveau de Bossuet et de Fléchier, s'il ne le plaçait au-dessus. Le lecteur me dispense, je crois, de lui parler des littérateurs arabes, parmi lesquels on trouve cependant un grand orateur, qui est peut-être de la famille de Malek-Adhel ; ainsi que des orateurs ou poëtes allemands, russes, polonais, suédois, parmi lesquels cependant ont fleuri MM. Rositzka, Jérusalem, Procopowitch, Stcherbatof, Keraskoff, Brastilscheff, et même M. Lomonosof, qui a fait, dit-on, des fables qui valent bien celles de La Fontaine, ce que M. Ferri de Saint-Constant a néanmoins quelque peine à croire.

Nouveau Traité d'Études pour un jeune homme.

Le Traité des études du célèbre Rollin est peut-être, de tous les ouvrages du même auteur, celui qui lui assure le mieux une gloire et une réputation durables. Destiné à l'instruction de la jeunesse, on le lit avec plaisir et avec fruit dans tous les âges ; on en aime l'auteur simple et modeste, dont le zèle pour l'éducation des enfans, l'amour désintéressé du bien public, se montrent à chaque page de son livre, et qui, dans un style pur, élégant et facile, donne les meilleurs principes de morale, de religion et de goût. On admire le talent avec lequel il a su fondre dans son ouvrage, et embellir quelquefois les plus beaux préceptes de la littérature, transmis par les plus grands maîtres de l'antiquité, Aristote, Cicéron et Quintilien. C'est surtout au *Traité des études* que Rollin doit ces vers flatteurs de Voltaire :

> *Auprès du Goût*, Rollin dictait
> Quelques leçons à la jeunesse :
> Et, quoiqu'en robe, on l'écoutait ;
> Chose assez rare à son espèce.

Le *Nouveau Traité d'études* a deux traits de ressemblance avec l'ancien ; le titre de l'ouvrage, et les bonnes intentions de l'auteur. Malheureusement c'est à ces deux points seuls que se borne la ressemblance, et il était difficile qu'elle s'étendît à d'autres. Le célèbre professeur de l'Université était un excellent littérateur ; il possédait parfaitement les langues grecque et latine ; il écrivait très-bien dans la sienne.

L'auteur du *Nouveau Traité d'études* avoue qu'il ignore le grec ; il ne prouve point qu'il sache le latin, et il prouve qu'il ne sait pas trop bien le français.

Il introduit son jeune homme dans la carrière des études par un cours de logique qu'il a sans doute copié, du moins en partie, dans les cahiers du docteur Buridan, ou de quelque autre professeur de philosophie du quinzième siècle ; il ne nous fait grâce ni de *l'argument cornu*, ni d'une foule de paralogismes ridicules. Ce cours de logique eût été très-utile à Sancho-Pança. On sait que ce fameux gouverneur de l'île Barataria fut très-embarrassé pour décider la question suivante : « Au bout d'un pont il y a une « potence ; les gardes doivent y accrocher tous les « passans qui mentiront. Passe un homme à qui l'on « demande : Où allez-vous ? Il répond : Je vais être « pendu à cette potence. Si on l'y pend en effet, il « a dit vrai, et on l'a injustement pendu ; si on ne « le pend pas, il a menti, et il doit être pendu. » L'auteur du *Nouveau Traité d'études* fait, sur ce cas embarrassant, une petite dissertation qui le rend digne d'être le secrétaire du gouverneur, place qui lui conviendrait d'autant mieux, qu'il aime prodigieusement les proverbes, et qu'il emploie, même en parlant des objets les plus relevés, un style que ne désavouerait pas l'écuyer du chevalier de la Triste-Figure. Ainsi, en parlant de la révélation, il s'exprime en ces termes : « C'est le témoignage de Dieu. « Il serait trop *cru* d'oser infirmer la certitude d'une « pareille autorité : *les mécontens* se sont bornés à « lui *couper la parole*, c'est-à-dire, à soutenir que « Dieu n'a jamais fait l'honneur aux hommes de leur

« dire *le plus petit mot.* Ils sont forcés pourtant de « convenir qu'il leur dit *quelque chose*, etc. »

De la logique l'auteur fait passer son jeune homme à la rhétorique; et le premier précepte de belles-lettres qu'il lui donne, c'est d'apprendre l'orthographe. On sait que M. Jourdain voulait que son maître de philosophie la lui apprît; il préférait de beaucoup l'orthographe à la physique, dans laquelle il trouvait *trop de tintamarre.* J'ignore si c'est la même raison qui en a dégoûté l'auteur du *Nouveau Traité d'études;* mais il est certain qu'il parle de tout dans son livre, excepté de la physique. Quoi qu'il en soit, revenons à la rhétorique. Le second précepte qu'il en donne, c'est de lire les *Lettres* de madame Desnoyers, qu'il aurait fallu appeler madame Dunoyer, ou dont plutôt il n'aurait pas fallu parler.

Dans cette rhétorique on trouve que « tout cam- « pagnard qui rêve dans ses prairies, *ourle* ses idées « de quelques rimes, et les *fourre*, sous le nom d'i- « dylles ou d'églogues, dans des recueils consacrés à « la médiocrité des poëtereaux de province. » On y trouve des modèles de bouts rimés, du genre burlesque, du genre poissard, qui, selon l'auteur, cache quelquefois des *pensées sublimes.* Voulez-vous connaître ces pensées sublimes, Vadé en fournit plusieurs modèles. Ainsi, il appelle M. de Lowendal un *vrai moule à Te Deum;* ainsi il dit au roi :

Un tas de chiens d'auteurs, avec leur biau jargon,
Débaptisont César pour te donner son nom;
Ils t'appelont Titus; ils en avont menti :
T'es pus grand que tout ça, car ton nom est Louis.

Ça n'est-il pas sublime?

Quoiqu'on s'attende à tout dans une pareille rhétorique, j'ai pourtant été un peu surpris de voir l'*épopée* mise à côté de la *prosopopée*, dans l'article des figures. Que, dans un dictionnaire de rimes, j'eusse trouvé l'épopée et la prosopopée accollées l'une à l'autre, cela est tout simple, la rime est riche; mais, en traitant des figures de rhétorique, cela est un peu fort. A propos de figures, l'auteur aurait dû parler d'une qui lui est très-familière, et qui consiste à mettre trois ou quatre points entre deux mots, on ne sait pourquoi.

Je passerai légèrement sur la métaphysique, sur la morale, et même sur la politique, contenues dans le *Nouveau Traité d'études*. Les principes de morale et de métaphysique sont assurément très-bons; mais ils sont revêtus du plus mauvais style; ils sont développés sans ordre, sans méthode, sans liaison; ils sont entremêlés de questions oiseuses, de mauvais *rébus*, de proverbes triviaux. L'auteur, aigri par ses infortunes particulières, ou révolté du spectacle affreux qu'a offert la révolution, à différentes époques, en présente trop souvent les tableaux. Il ne faut point élever un jeune homme dans des idées de ressentiment et d'une haine implacable; il ne faut point lui dire : « Les méchans forment partout le petit nom-« bre, excepté..... dans ma malheureuse patrie. » Il ne faut point salir les belles et riantes images de la littérature par les idées dégoûtantes des crimes, des prisons et des échafauds. La littérature doit nous consoler dans nos maux, soulager nos peines, adoucir nos mœurs, nous porter à la bienveillance; et c'est aller contre sa nature, que d'y puiser de nou-

veaux alimens à nos discordes, à nos haines et à nos fureurs.

Dans la politique, l'auteur disserte gravement sur la loi salique, qu'il n'approuve pas, ce qui est très-galant et très-intéressant. Il combat la constitution de l'an 3, ce qui est très-neuf. Il remonte à l'origine des gouvernemens; il compare leurs différentes formes, et nous donne pour modèle l'ancienne constitution du canton de Berne. Enfin, il conclut tout cela par un coup d'œil politique sur l'état de l'Europe en 1796. C'est une espèce de gazette qui nous apprend ce que nous savons depuis six ans, et qui nous fait une foule de questions à la plupart desquelles nous serions en état de répondre à présent.

Dans la préface, l'auteur nous dit qu'il a fait cet ouvrage pour le plaisir de son oncle et pour l'instruction de son neveu. Je souhaite qu'il ait rempli son but : que l'oncle ait été amusé, que le neveu ait été instruit. Je conclus que l'auteur lui-même est un bon oncle et un bon neveu; mais je ne puis conclure qu'il soit un bon écrivain.

Discours sur les avantages et les inconvéniens de la critique, qui a remporté le prix décerné par la classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut, dans sa séance du 21 avril 1814; par M. Villemain.

Il me semble qu'il faudrait terriblement abuser de la parole et du raisonnement, de la raison et de la bonne foi, pour prétendre qu'une critique éclairée, polie, spirituelle, donnant du prix à ses éloges par

la juste sévérité de ses censures, et tempérant la rigueur des censures par l'urbanité des formes et des expressions, fidèle aux vrais principes et aux véritables règles du goût, et protestant sans cesse contre les fausses doctrines des novateurs et les mauvais exemples des écrivains qui, par impuissance ou par système, s'éloignent des bonnes routes et des bons modèles, soit une chose pernicieuse en soi, et une occupation condamnable ; il ne serait pas moins déraisonnable, sans doute, d'affirmer que toute critique, même celle qui serait dure, intolérante, grossière, dépourvue de lumières et de cette impartialité qui ne dépend pas moins des lumières que du caractère, puisse faire quelque honneur à celui qui l'exerce, et être de quelque utilité pour les lettres. A quoi donc se réduit la fameuse question proposée par l'Institut? A deux propositions d'une vérité tellement commune et triviale, qu'elles en sont ridicules quand elles sont réduites à leur plus simple et à leur plus claire expression, et qu'alors on aurait quelque honte d'en faire le sujet d'une composition oratoire et d'un discours d'apparat. Voici ces deux vérités, qu'assurément personne ne sera tenté de contester : « Une « bonne critique est utile et agréable ; une mauvaise « critique ne saurait avoir ni agrément, ni utilité. » C'est ce qu'on peut dire de toute branche de littérature, et même de la littérature en général. Il faudrait donc proscrire la mauvaise critique et encourager la bonne ; mais, dans ce genre comme dans tous les autres, on est obligé de supporter la première, qui assurément domine, pour ne pas se priver des avantages certains de la seconde. C'est ainsi qu'on

souffre beaucoup de mauvais poëtes, beaucoup de mauvais orateurs, beaucoup de mauvais philosophes, beaucoup de mauvais académiciens, sans proscrire ni la culture des lettres et de la philosophie, ni les académies, dans l'espérance que celles-ci seront quelquefois composées d'hommes de mérite, et que l'art oratoire, la poésie et les sciences philosophiques seront, de loin à loin, cultivés par quelques hommes de talent.

Sans doute la critique a ses règles, qu'elle doit respecter ; ses limites, qu'elle ne doit point outrepasser; ses droits, qu'elle ne doit point trop étendre : c'est justement ce qui en fait un art et une science. La difficulté sera toujours de poser les justes bornes dans lesquelles elle devra se contenir. Les critiques voudront souvent les reculer beaucoup au-delà de ce qu'exige l'utilité des lettres, et de ce que permettent les bienséances sociales; les méchans auteurs, quelquefois même les bons, qui, en cela, ressemblent trop souvent aux mauvais, voudront les restreindre beaucoup plus que ne le demandent la justice et la politesse qui leur sont dues, et surtout l'intérêt général de la littérature. Nous avons un exemple de ces deux excès opposés, donné, il y a déjà long-temps, par deux excellens esprits: Bayle et l'abbé de Saint-Réal. Le premier, qui exerçait la critique avec beaucoup d'érudition et de talent, et avec assez de modération pour n'avoir pas besoin de se préparer une apologie dans des principes trop faciles et trop relâchés, lui donne cependant, dans la spéculation, une latitude démesurée, et, pour ainsi dire, sans frein. L'abbé de Saint-Réal, qui avait un esprit assez distingué, et qui était

un assez bon écrivain pour ne pas tant la redouter, lui prescrit cependant des règles extrêmement sévères, ou plutôt il la proscrit entièrement; car c'est à cela que tendent ses règles. Écoutons Bayle d'abord : « La république des lettres, dit-il, est un État « extrêmement libre; on n'y reconnaît que l'empire « de la vérité et de la raison, et, sous leurs aus- « pices, on fait la guerre *innocemment* à qui que ce « soit. Les amis s'y doivent tenir en garde contre « leurs amis, les pères contre les enfans, les beaux- « pères contre les gendres : c'est comme au siècle « de fer :

> . . . . . *Non hospes ab hospite tutus,*
> *Non socer à genero.*

« Chacun y est tout ensemble souverain et justiciable « de chacun..... « Tous les particuliers ont, à cet « égard, le droit du glaive. » Bayle fait voir ensuite fort au long la différence qu'il y a entre la critique et la satire : « Les satires, dit-il, tendent à dépouiller « un homme de son honneur....; mais la critique « d'un livre ne tend qu'à montrer qu'un auteur n'a « pas tel et tel degré de lumière..... Si on le fait « en soutenant le parti de la raison, personne n'y « doit trouver à redire..... On se porte pour té- « moin et pour accusateur, exposé à la peine du « talion. » Et concluant aussi sévèrement qu'il avait commencé, ce qui prouve que le commencement n'est point une plaisanterie, comme on aurait été tenté de le penser, il termine ainsi : « Il est donc de la jus- « tice naturelle que chaque membre de la république « conserve son indépendance par rapport à la cen-

« sure des auteurs, sans que la relation de père, de « beau-père, de mari, de frère, etc., y puisse porter « préjudice. » Voilà des propositions propres à faire frémir toute la classe de la langue et de la littérature françaises, qui ne me paraît pas aimer la critique.

Les principes de l'abbé de Saint-Réal lui plairont davantage, sans doute; ils semblent tout faits en sa faveur. D'abord, cet écrivain voudrait qu'on ne critiquât jamais les auteurs vivans. Voyant toutefois qu'il n'y gagnera rien, et qu'il faut absolument céder à *un usage tellement établi, qu'il a force de loi,* il prescrit du moins à la critique tant de précautions, tant de conditions, tant de lois, qu'il la rend, pour ainsi dire, impossible. Il veut, par exemple, que le critique soit lui-même *irrépréhensible:* c'est à y renoncer. Il distingue tous les livres en trois classes : les mauvais ouvrages, qui sont généralement regardés comme tels; les mauvais ouvrages qui passent pour être bons, et ceux qui sont véritablement bons. L'abbé de Saint-Réal n'abandonne que ces derniers à la critique : il veut qu'elle dédaigne de s'exercer sur les premiers, et cela est assez raisonnable; mais ce qui le paraîtra beaucoup moins sans doute, c'est qu'il veut aussi qu'on respecte ceux qui ont usurpé une réputation dont ils sont indignes. Cette réputation lui paraît une propriété de l'auteur, dont il est injuste de le dépouiller; et il accumule beaucoup de sophismes pour prouver cette thèse, qu'il défend très-sérieusement. Ce zèle que montre pour les mauvais auteurs un bon écrivain, par conséquent désintéressé dans cette cause, me rappelle celui que leur prouvait aussi le père Garasse, qui y avait plus d'intérêt. De même

que l'abbé de Saint-Réal prétendait qu'une réputation usurpée est une propriété qu'il n'est pas permis de ravir à l'auteur qui l'a obtenue, *par adresse ou par bonheur; une faveur de son étoile, un fruit de ses soins, dont il n'a pas moins droit de jouir pour en être indigne;* de même, le père Garasse soutenait que la vanité, qui est assez ordinaire aux méchans écrivains, loin d'être pour eux un tort, ou un ridicule, ou même un *cas de conscience,* était, au contraire, une juste récompense de leur travail, une sorte de bienfait de la Providence qui leur était accordé, exclusivement aux bons auteurs : on ne saurait avoir pour eux des attentions plus délicates. Voici, au reste, le raisonnement du père Garasse, dont Pascal se moque si agréablement : « Tout travail mérite un « salaire; or, le salaire d'un bon écrivain est dans « les applaudissemens publics qu'il reçoit; mais le « salaire manquant au méchant écrivain, il est juste « qu'il trouve le sien dans les applaudissemens qu'il « se donne lui-même. C'est ainsi, ajoute le bon « père, que Dieu a permis que les grenouilles trou- « vassent du plaisir dans leur chant. »

Mais me voilà bien loin du discours de M. Villemain; j'aurais même quelque peine à justifier des digressions qui m'en ont si long-temps écarté. Je dirai néanmoins qu'il m'a paru piquant de faire connaître les opinions si opposées de deux esprits très-distingués sur l'objet de ce discours. On lit peu aujourd'hui les anciens ouvrages; d'insipides nouveautés détournent de la lecture de ces écrits substantiels. La critique ne serait point inutile, si elle ramenait le goût de ces anciens livres, nouveaux pour la plupart des

lecteurs, et où des matières austères et philosophiques sont traitées dans un style nerveux, et avec une dialectique dont il semble que le secret soit perdu. Ce serait là, sans doute, un des grands *avantages* de la critique; elle en donne du moins le conseil, et, en cela, elle fait son devoir. Mais elle conseille aussi de lire les productions nouvelles, lorsqu'elles sont aussi agréables que le discours de M. Villemain, dont la talent a, ici, fort heureusement triomphé, et d'un sujet ingrat, et de la fausse direction qu'il était souvent forcé de lui donner, pour plaire à ses juges.

Deux qualités très-propres à séduire et ces juges et ces lecteurs, se font constamment remarquer dans le discours de M. Villemain : beaucoup d'élégance dans le style, beaucoup d'esprit dans les pensées. Les traits y abondent, les épigrammes fines et déliées en égaient le sujet; des intentions passablement malignes y percent fréquemment à travers la politesse de l'élocution, l'urbanité des précautions oratoires, et font sourire le lecteur. Je sais même que des personnes qui ont ou qui font profession d'avoir un goût austère, ont trouvé que ces ornemens agréables et piquans y étaient semés avec une sorte de profusion. Ces juges sévères, qui sans doute sentent très-bien qu'ils se préserveront aisément de ce défaut, et qu'ils seront toujours à l'abri d'un semblable reproche, prétendent qu'il y a trop d'esprit dans le discours de M. Villemain. Je ne saurais être de leur avis; je trouve que l'esprit ne gâte rien; car je n'appelle point véritable esprit celui que le bon goût réprouve, et qui veut se montrer à contre-sens et hors de sa place. Il serait assurément fort ridicule de vouloir

en mettre là où de grandes passions parlent et agissent, où un vif intérêt nous occupe. Mais, à défaut de cet intérêt et de ces passions, l'appui le plus ferme de tout ouvrage littéraire, le mobile le plus puissant du plaisir que nous y trouvons, l'écrivain doit appeler à son secours toutes les ressources de l'art, et l'esprit est une de celles qui manquent le moins leur effet. Il convient parfaitement, surtout dans un discours académique tel que celui-ci, dont l'intérêt est fort médiocre, le sujet extrêmement vague, et auquel, pour plaire à ses juges, l'auteur était obligé de donner une direction particulière et assez peu conforme à la vérité et à la justice; l'esprit devait couvrir l'aridité du fond, et déguiser, aux yeux de ceux pour qui de petits sarcasmes sont d'assez bonnes raisons, ce qu'il fallait dire de peu juste dans l'appréciation de la critique, ou plutôt d'incomplet dans la justice qu'on voulait lui rendre; car M. Villemain est bien loin d'être évidemment et ouvertement injuste. Il lui était impossible de mettre plus de conscience et de probité littéraires dans une question où il s'agissait d'obtenir un prix distribué par des hommes qui, en général, n'aiment pas la critique.

M. Villemain a fort adroitement commencé par flatter leurs préventions, et les a ensuite ménagées avec beaucoup d'art dans toute la suite de son discours, même à travers la justice qu'il y a plus d'une fois rendue, et à la critique, et aux écrivains qui, dans les divers siècles et chez les différens peuples, l'ont exercée avec le plus de succès et d'utilité pour les lettres. Tel est en effet l'artifice de l'orateur, et l'habile disposition des parties de son discours, qu'aux

aveux qui lui échappent en faveur de la critique, aux éloges qu'il donne à ceux qui s'y sont distingués, succèdent aussitôt les reproches qu'il croit pouvoir leur adresser, les traits qu'il décoche contre eux, les inconvéniens qu'il croit attachés à l'art qu'ils cultivent, et le ton spirituellement léger avec lequel il en parle; tâchant ainsi de se concilier tour à tour et les partisans et les ennemis de la critique; tempérant la malice de ses sarcasmes, par la grâce de ses éloges, et atténuant les éloges par les sarcasmes; ne se piquant point toutefois, dans cette adroite répartition de la louange et de la censure, de garder un parfait équilibre; mais faisant pencher la balance du côté qui devait flatter les préventions de ses juges, et s'assurant ainsi les faveurs de l'Académie, sans trop déplaire aux critiques qui, en général, savent entendre raillerie, et applaudissent au talent, même lorsqu'il s'exerce contre eux: bel exemple qu'ils donnent aux auteurs, aux philosophes, aux académiciens, et qu'ils n'espèrent guère devoir être imité par eux.

Rien n'est plus ingénieux qu'un pareil plan et un tel système, d'après le but que se proposait M. Villemain, et qu'il voulait atteindre, sans encourir le blâme d'une injustice trop évidente, et d'une partialité trop ouverte: défauts que ses juges lui eussent pardonné sans doute, dont peut-être ils lui auraient même fait un mérite, mais qui étaient trop opposés à son caractère, et à sa bonne foi littéraire. Ces ménagemens, qu'il a su garder avec tant d'art, sont toutefois plus adroits qu'oratoires, et je ne sais si ce balancement continuel entre deux puissances, dont l'une devait sans doute être sacrifiée, mais avec tant de mesure, et

sans que cela parût trop à découvert, n'a pas un peu nui au plan du discours qui, en général, paraît en être trop dépourvu. La question n'y est point abordée franchement; une solution claire n'y est point indiquée; on n'avance point vers cette solution par une progression marquée qui, enchaînant toutes les parties du discours, les subordonnant les unes aux autres, fasse avancer le lecteur dans l'examen de cette question, l'éclaire successivement, et de plus en plus jusqu'à la fin, qui devrait laisser dans son esprit et une lumière plus vive, et un résultat plus clair et plus certain. Ce sont des morceaux très-ingénieux, très-spirituels, écrits avec beaucoup de grâce et d'agrément : ce n'est pas un tout régulier et complet. Ce tout, tel qu'il est, se compose de trois parties véritablement distinctes, mais que l'auteur mêle sans cesse à dessein, et avec une sorte de désordre réel, mais volontaire : l'histoire de la critique, ses avantages qu'on veut bien reconnaître et avouer, et ses torts qu'on ne dissimule pas. Chacune de ces trois parties offre quelques pages charmantes : les deux dernières plairont tour à tour aux partisans et aux ennemis de la critique; la première plaira à tous les bons esprits, et c'est de celle-là que j'offrirai au lecteur quelques citations propres à faire connaître le mérite particulier de ce Discours, celui du style et des pensées.

« Le nom de critique, dit M. Villemain, est un « terme d'une vaste étendue, qui renferme des idées « très-éloignées l'une de l'autre. Aristote et Zoïle, « Voltaire et Desfontaines, sont des critiques. Il est « naturel, en effet, que la médiocrité envieuse ait « cherché de tout temps à médire des talens et des

« arts, et que le génie impartial ait senti le besoin « de les juger. Ainsi, le plus hardi penseur de l'an- « tiquité, le plus ancien peintre de la nature, Aris- « tote, traça les principes de l'éloquence, censura « les fautes des poëtes, et marqua les limites de la « raison et du goût, comme il avait fixé les princi- « pes et les lois de la société. Le consul romain, qui « ne connaissait, après la gloire du patriotisme, que « celle de l'éloquence et des lettres, écrivit sur les « secrets de cet art dont il était le modèle, et jugea « ses contemporains qu'il éclairait, et ses rivaux « qu'il avait effacés. Ces hommes élèvent la critique « au niveau de leurs pensées; ils font disparaître « toutes les différences qui séparent l'art de juger du « talent de produire; ou plutôt, par la force involo- « lontaire de leur génie, ils portent une espèce de « création dans l'examen des beaux-arts; ils ont l'air « d'inventer ce qu'ils observent. » Tout cela est bien vu, parfaitement exprimé; et ce dernier trait, *ils ont l'air d'inventer ce qu'ils observent*, est d'une vérité vive et ingénieuse qui complète très-bien l'éloge d'Aristote et de Cicéron, considérés comme critiques. M. Villemain ne rend pas une justice moins brillante à deux autres célèbres écrivains qui, dans la langue de Rome et d'Athènes, n'ont pas dédaigné d'appliquer à la critique les lumières de leur esprit, de leur génie, et de leurs observations. « Quintilien « et Longin semblent animés de cette émulation; « leurs éloges sont des luttes contre ceux qu'ils ad- « mirent, et leur propre éloquence, un hommage de « plus pour les grands hommes qu'ils ne peuvent « célébrer qu'en les égalant. » C'est avec ce goût,

c'est avec cette justesse de pensées, cette élégance de style, que sont jugés plusieurs autres écrivains qui se sont distingués dans la critique, entre autres, Addison chez les Anglais, La Mothe, La Harpe, Marmontel chez les Français. L'article de La Harpe m'a cependant paru un peu sévère; et, par compensation, celui de Marmontel un peu trop favorable.

Quelque remarquable que soit le style de M. Villemain par sa pureté, sa correction et son élégance, je ne sais cependant s'il est toujours à l'abri de toute recherche et de toute affectation, et si l'auteur ne préfère pas quelquefois certaines grâces étudiées à un ton plus franc et plus naturel. Ainsi, par exemple, parlant d'un bon critique, il s'exprime ainsi page 7 : « Il se croira chargé des intérêts de tout bon « ouvrage..... A travers les fautes il suivra curieu- « sement la trace du talent; et, lorsque le talent n'est « encore qu'à demi développé, *il louera l'espérance.* » On ne *loue* point l'*espérance*, on loue l'écrivain qui en donne, et l'ellipse me paraît un peu forte; cependant l'expression semble assez ingénieuse, et elle exprime assez clairement l'idée de l'auteur : ce n'est donc qu'avec une sorte d'hésitation que je la blâme. Ailleurs, page 15, je trouve au contraire une affectation de simplicité dans cette phrase, où l'orateur veut excuser la sensibilité trop grande d'un auteur : « Et vous qui l'en blâmez, voyez tous les hommes, « quel prix ils attachent au maintien de leurs pré- « tentions, etc. » *Voyez tous les hommes, quel prix ils attachent*, me paraît une construction assez singulière. Page 9, il donne cette définition du goût : « Le bon goût est le *raffinement* de la raison culti-

vée. » Il est évident que M. Villemain prend le mot *raffinement* en bonne part, ce qui est, ce me semble, contre l'usage. Je sais cependant qu'il pourrait s'autoriser de l'exemple de quelques écrivains qui l'ont employé dans le même sens que lui; mais je lui répondrai, avec Quintilien, que, quoiqu'il semble qu'on ne saurait faillir, en se servant des mots employés par d'excellens écrivains, il importe pourtant beaucoup de savoir, non-seulement s'ils s'en sont servis, mais s'ils en ont établi l'usage : *Etiamsi potest videri nil peccare, qui utitur verbis quæ summi auctores tradiderunt, multùm tamen refert non solùm quid dixerint, sed quid persuaserint.*

Si M. Villemain a eu quelques torts envers la critique (et j'ai fait remarquer qu'ils étaient aussi légers que possible dans la position où il était), il les a réparés glorieusement pour elle; il lui a rendu le plus bel hommage qu'il pût lui rendre : il s'est fait critique lui-même. Il confirmera par son exemple l'éloge qu'il n'avait pu se dispenser de lui donner, lors même qu'il ne pouvait pas être entièrement juste envers elle. « La littérature passa dans les journaux.... Depuis « cette époque, le ton de la critique s'est élevé, et « par une influence qui s'est conservée jusqu'à nos « jours, le goût et le style ont paru dans ces compo- « sitions rapidement écrites, et quelquefois trop « promptement oubliées. » Et puis, après quelques phrases dont on ne voit pas trop la liaison avec celles-ci, mais qui tiennent à son système de compensation et à ses ménagemens avec l'Académie, il continue ainsi : « Si depuis dix ans le goût s'est épuré, si les « saines doctrines sont reconnues, en attendant

« qu'elles soient pratiquées, la critique n'est pas « étrangère à cette réforme des idées littéraires, long- « temps vagues et fausses. » Elle y sera moins étrangère que jamais, aujourd'hui que M. Villemain est dans nos rangs.

Chefs-d'œuvre d'éloquence chrétienne, ou *Sermons de Bourdaloue, Bossuet, Fénelon, Massillon, sur la vérité de la religion*, réunis en corps d'ouvrage.

Quelquefois de graves et importans sujets ont manqué à des hommes véritablement éloquens : bien plus souvent sans doute de grands orateurs ont manqué à des causes pleines d'intérêt, d'élévation et de grandeur. Dans le premier cas, toutes les richesses de l'imagination, et du talent sont insuffisantes, pour couvrir l'aridité du fond. L'orateur ne peut dans un sujet frivole développer toutes les ressources de son génie : c'est un athlète plein de vigueur qui, parcourant une carrière trop bornée, est arrêté dans sa course, au moment où sa supériorité allait paraître, et l'emporte à peine sur des rivaux indignes de lutter avec lui. Dans le second cas, au contraire, le faible génie de l'écrivain est écrasé par l'importance de la matière qu'il traite ; il paraît d'autant plus petit, qu'il a osé former une entreprise plus grande et plus disproportionnée avec ses forces : c'est un artiste malhabile, qui emploie des matériaux précieux et brillans, dont l'éclat fait encore plus ressortir les défauts et la grossièreté de son travail.

Mais lorsque des hommes tels que Bossuet, Bour-

daloue, Fénelon, Massillon, parlent des plus grands intérêts de l'homme, et de ses rapports avec la divinité ; lorsqu'ils établissent la vérité de la religion, la certitude des espérances qu'elle donne, des récompenses qu'elle promet, des châtimens dont elle menace ; lorsqu'ils célèbrent ses combats, ses héros, ses triomphes, confondent ses détracteurs et ses ennemis, déplorent ses revers, d'où ils tirent néanmoins de nouvelles preuves de sa vérité, de sa divinité ; alors, dis-je, on ne peut se plaindre ni de la faiblesse de la cause, ni de la faiblesse de ceux qui la défendent : jamais de plus grands orateurs n'eurent à traiter un plus important sujet ; jamais l'éloquence n'eut un plus vaste champ, une plus riche matière et de plus dignes organes.

Il est difficile de parler de ces grands hommes, l'honneur éternel de la chaire chrétienne et de l'éloquence française, après tout ce qui en a été dit depuis un siècle que leurs écrits, universellement admirés sont consacrés comme les modèles du genre qu'ils ont illustré, et comme la règle, et pour ainsi dire la loi des orateurs qui suivent la noble carrière qu'ils ont parcourue avec tant de gloire : *Penè lex orandi.* On les a cent fois jugés, appréciés, et même classés : car nous ne voulons pas seulement savoir quels hommes ont excellé en éloquence, en poésie, dans les lettres, dans les arts ; nous voulons savoir encore quels sont ceux qui parmi eux ont le plus excellé ; parmi les grands orateurs, les illustres poëtes, les célèbres artistes, nous voulons connaître quels furent les plus célèbres, les plus grands, les plus illustres. Nous aimons à comparer : c'est là notre méthode la plus

familière pour juger, et c'est aussi dans ces comparaisons que nos jugemens se divisent le plus, et se contredisent davantage. Les hauts rangs dans l'empire du talent et les domaines du génie ne se donnent point sans contestation ; et, pour ne pas sortir du sujet qui doit nous occuper dans cet article, il n'est point aussi incontestablement décidé, que semblent le penser certains esprits qui prennent trop facilement leur goût particulier pour un sentiment général, lequel parmi nos orateurs évangéliques a remporté la palme de l'éloquence sacrée.

Sans doute cette palme serait accordée à Bossuet, s'il ne s'agissait que de l'éloquence en général, et non de l'éloquence appliquée à un genre particulier. Jamais homme ne fut plus véritablement éloquent ; jamais orateur ne subjugua mieux l'esprit de ses auditeurs ou de ses lecteurs, par la hauteur des pensées, la noblesse des images, la force de l'expression, la magnificence des tableaux. C'est à lui surtout qu'on peut appliquer ce que Quintilien disait de l'orateur romain, « que les dieux semblaient l'avoir accordé à « la terre, afin que l'éloquence fît l'essai de toutes ses « forces en la personne de ce grand homme : *Dono « quodam providentiæ genitus, in quo totas vires « suas eloquentia experiretur.* » Tel est l'ascendant de son génie, que sa supériorité s'est fait reconnaître même parmi les nations étrangères, même parmi les nations rivales, en général peu disposées à une pareille justice et à de pareils aveux. Hugues Blair, critique et prédicateur anglais, proclame Bossuet non-seulement *le plus éloquent des orateurs français*, mais peut-êtremême, ajoute-t-il, *le plus éloquent*

des orateurs modernes. « The most eloquent of the « French, perhaps indeed of all modern orators, « Bossuet, bishop of Meaux. » Mais c'est dans l'*Oraison funèbre*, partie à la vérité de l'éloquence sacrée, mais non celle que nous considérons ici; c'est dans le *Discours sur l'histoire universelle*, où le simple récit, la simple discussion s'élèvent, sans enflure comme sans effort, à toute la majesté du style oratoire, que Bossuet s'est placé à la tête des écrivains éloquens. Mais au-dessus de tous les orateurs dans ces divers genres d'éloquence, il est certainement au-dessous de Bourdaloue et de Massillon, dans le genre proprement dit de l'éloquence de la chaire. Cela est même si évident qu'il semble que cela n'ait pas besoin d'être dit : mais il y a des vérités qu'on ne songerait point à dire, si elles n'avaient pas été contestées par des hommes dont l'autorité est imposante, et que de pareils adversaires obligent de répéter et d'établir de nouveau. Il est des paradoxes qu'il faut combattre, non à cause de la vraisemblance et de la séduction qu'ils ont par eux-mêmes, mais à cause de celle qu'ils obtiennent du nom de celui qui les a avancés et qui les protége : tel est celui par lequel le cardinal Maury a prétendu établir la supériorité de Bossuet, dans la chaire chrétienne, sur tous les orateurs qui parmi nous ont illustré cette tribune sacrée. En vain on citera quelques phrases, quelques passages, où se reproduisent dans les sermons de ce grand homme toute la vigueur et toute l'élévation de son génie; mais ces morceaux trop rares ne peuvent le placer, dans l'éloquence sacrée, ni au-dessus, ni à côté de nos grands orateurs, dont les discours, remarquables

par d'égales beautés, ne sont point gâtés par un style trop inégal, et offrent dans toute leur étendue la même élévation de sentimens, la même noblesse d'expression, la même vigueur de dialectique et de raisonnement. C'est ce qu'on ne saurait dire de Bossuet dans ses sermons : son langage, quelquefois sublime, devient ensuite trop familier, et affecte même en certains endroits une simplicité basse et triviale; il est souvent pénible, obscur, diffus; ses raisonnemens, quelquefois si vigoureux, manquent souvent de clarté, de nerf, de méthode; son génie languit et s'éteint, et presque tous ses discours, dépourvus d'onction, ne soutiennent ni l'intérêt ni l'attention du lecteur. Parle-t-il d'un mystère, pour humilier, pour attérer la raison de l'homme, il recherche les expressions qui la choquent le plus, et je ne sais si quelquefois il ne passe pas le but. J'en ai remarqué de bien dures dans son sermon sur *le Mystère de la Croix*. Il y a quelques années, j'entendis les mêmes expressions dans la bouche d'un de nos plus éloquens orateurs actuels; elles m'étonnèrent : j'ignorais alors qu'il eût en sa faveur l'autorité de Bossuet; et, quelque grande qu'elle soit, je ne sais si elle suffit, surtout si l'on a égard à la différence des deux auditoires dans deux siècles si différens : l'un plein de ferveur et de foi, l'autre plein de tiédeur et d'incrédulité. L'orateur ne devait-il pas craindre que plusieurs de ses auditeurs ne dissent intérieurement, comme les disciples de J.-C. : *Durus est hic sermo, et pauci sunt qui possunt eum audire?*

La méthode prescrite et suivie par Fénelon, de parler d'abondance, et sans avoir rien écrit; cette

méthode d'improviser un sermon, qui n'est praticable que pour un génie aussi facile que le sien, ne pouvait, même avec un pareil génie, produire des chefs-d'œuvre d'éloquence chrétienne. Deux ou trois sermons, composés par l'archevêque de Cambrai selon les règles ordinaires, et avec tout le soin et le travail que l'on doit apporter à ces compositions d'un ordre difficile et élevé, suffisent pour prouver que, si Fénelon eût voulu suivre cette carrière, il se serait placé à côté de nos plus grands orateurs; mais ils ne suffisent pas pour l'y placer réellement.

Ce n'est donc qu'entre Bourdaloue et Massillon que peut rester indécise la palme de l'éloquence sacrée : ils ont fait, l'un et l'autre, un grand nombre de discours; et, dans les bonnes choses, la quantité est une qualité de plus. Ces discours se distinguent par un mérite très-différent, mais éminent de part et d'autre : « Il ne me semble pas moins rare et difficile, « dit La Harpe, de penser et de prouver comme « Bourdaloue, que de plaire et de toucher comme « Massillon. » J'ai été surpris, je l'avoue, de voir dernièrement, dans le *Mercure*, un critique, d'un esprit ordinairement très-sage, et d'une littérature saine, traiter Bourdaloue de simple théologien; lui refuser entièrement la gloire d'orateur, et le sacrifier sans ménagement à Massillon. Ce n'est pas que, dans mon sentiment particulier, je ne préfère de beaucoup Massillon; mais, d'abord, je rends plus de justice à Bourdaloue, et puis, je me défie de mon sentiment particulier, lorsque je le trouve peu d'accord avec celui d'un siècle entier. Or, tout le siècle où a vécu Bourdaloue semble l'avoir regardé comme le premier

orateur de la chaire chrétienne, et cette opinion a été partagée par ceux même qui ont pu entendre Massillon. On était loin alors de ne regarder Bourdaloue que comme un théologien : son austère éloquence, cette conviction dont il paraissait pénétré, et qu'il portait dans l'âme de ses auditeurs, son éloignement de toute recherche, de toute affectation, de tout ornement étudié, plaisaient, dans ce siècle grave et religieux, même aux esprits les plus délicats; et je suis persuadé que madame de Sévigné, qui restait constante dans ses *vieilles admirations* pour Corneille, même après avoir entendu Racine, n'eût pas été moins fidèle à ses admirations pour Bourdaloue, même après avoir entendu Massillon. « Il m'a sou-« vent ôté la respiration, dit-elle, par l'extrême at-« tention avec laquelle on est pendu à la force et à la « justesse de ses discours, et je ne respirais que « quand il lui plaisait de les finir pour en recom-« mencer un autre de la même beauté..... Cela fut « porté à la perfection, « dit-elle ailleurs, en parlant d'un sermon du même orateur, « et certains endroits « furent poussés comme les aurait poussés l'apôtre « saint Paul. »

Le chancelier D'Aguesseau, dans ses instructions à son fils, lui recommande de préférence, parmi tous nos orateurs, la lecture de Bourdaloue. « Sans vou-« loir faire, dit-il, de comparaisons odieuses entre « ceux qui ont excellé, chacun dans son genre, le « dernier (Bourdaloue) est peut-être celui qu'on « peut lire avec le plus de fruit, quand on se des-« tine à parler pour prouver et pour convaincre. » D'Aguesseau loue ensuite *la beauté des plans géné-*

raux créés par Bourdaloue, *l'ordre et la distribution* qui règnent dans chaque partie de ses discours, *la clarté, et, si l'on peut parler ainsi, la popularité de son expression, simple sans bassesse, et noble sans affectation.* Ne sont-ce pas là aussi les qualités non-seulement du dialecticien, du théologien, mais encore de l'écrivain et de l'orateur, et ne peut-on pas dire de celui qui les possède :

Nec facundia deserit *hunc, nec lucidus ordo?*

Le cardinal Maury ne s'exprime pas avec moins de chaleur et de vérité. « Ce qui me plaît, ce que j'ad-« mire principalement dans Bourdaloue, dit-il, c'est « qu'il se fait oublier lui-même; c'est que, dans un « genre, souvent livré à la déclamation, il n'exagère « jamais les devoirs du christianisme, ne change point « en préceptes les simples conseils, et que sa morale « peut toujours être réduite en pratique... C'est cette « abondance de génie qui ne laisse rien à imaginer au-« delà de chacun de ses discours, quoiqu'il en ait composé au moins deux, souvent trois, quelquefois même quatre, sur la même matière.

C'est de Bourdaloue et de Massillon que l'éditeur des *Chefs-d'œuvre d'Eloquence chrétienne* a tiré le plus grand nombre des discours qui composent son recueil. Il a choisi ceux qui ont principalement pour objet d'établir la vérité, la divinité de la religion, et de répondre aux doutes et aux objections que peuvent opposer à ses preuves le déréglement de l'esprit ou la corruption du cœur. On doit donc s'attendre à puiser dans ces discours l'intérêt et la conviction qu'inspirent une grande cause et de grands talens, une dia-

lectique pressante et une éloquence persuasive, appliquées à des objets importans. L'éditeur a fait précéder ces discours des jugemens qu'ont portés, sur nos grands orateurs sacrés, les littérateurs et les critiques des dix-septième et dix-huitième siècles. C'est dans cette préface que j'ai pris les passages que j'ai rapportés de Hugues Blair, de madame de Sévigné, de La Harpe et de d'Agnesseau; car il faut rendre à chacun ce qui lui appartient, et ne pas se donner les airs d'avoir été rechercher au loin ce qu'on a trouvé sous sa main, et dans le livre même dont on rend compte.

Oraisons funèbres de Bossuet, Fléchier, et autres orateurs, avec un discours préliminaire et des notices; par M. Dussault.

ARTICLE PREMIER.

Dans un siècle où l'on veut d'abord de beaux livres, et puis de bons livres, s'il est possible, cette *belle* collection des chefs-d'œuvre de l'éloquence sacrée s'offre avec tout le luxe de la typographie, toutes les séductions des arts du dessin et de la gravure. Mais à ces embellissemens, qui sont exigés par les esprits frivoles, et qui ne sont point méprisés par les esprits solides, à tous ces brillans accessoires elle joint des avantages plus réels, plus graves, plus solides, plus dignes des sujets austères et sacrés qu'elle renferme, et du génie des grands orateurs dont elle reproduit les travaux et les triomphes. Le littérateur qui la dirige y remplit tout à la fois les fonctions de critique ingénieux et éclairé, dans des jugemens aussi remar-

quables par la justesse des pensées et la finesse des aperçus, que par la richesse de l'élocution et les grâces du style ; et celles d'historien élégant et rapide, dans des narrations courtes, mais toutefois sagement proportionnées au sujet, et dans lesquelles une heureuse concision a su réunir les principaux traits de la vie et les qualités distinctives du caractère des personnages qu'il nous fait connaître, et répandre avec art et mesure des réflexions vives et justes, qui ornent ces récits, leur ôtent cette sécheresse trop souvent voisine de la brièveté, et leur donnent beaucoup d'intérêt et d'agrément.

Fléchier, qui a fait tant et de si beaux éloges, méritait de rencontrer un écrivain qui sût le louer à son tour, et célébrer dignement, et ses talens, et ses vertus. M. Dussault, en proclamant dans ce journal, il y a environ neuf ans, le premier triomphe littéraire de M. Villemain, qui, échappé à peine aux bancs du collége, se plaçait au rang de nos meilleurs écrivains, par son élégant et spirituel *Éloge de Montaigne*, s'étonnait que Fléchier n'eût point encore obtenu les honneurs de l'éloge académique, et il semble en faire un juste reproche à l'Académie. Mais Fléchier n'a plus rien à envier à ceux de nos grands hommes qui, plus favorisés, ont été, depuis plus d'un demi-siècle, désignés à tous nos jeunes orateurs, et dont la mémoire a été tour à tour ornée de toutes les fleurs de la rhétorique, et célébrée par tous les mouvemens de l'éloquence, excitée, aiguillonnée par les palmes que l'Académie décerne, par les couronnes qu'elle distribue.

M. Dussault n'a point, à la vérité, songé à le louer ;

il a mieux aimé l'apprécier en habile critique, en littérateur exercé, et c'est la meilleure manière de louer cet élégant écrivain, ce brillant et harmonieux orateur, ce pieux et digne évêque. Sous le titre simple et modeste de *Notice*, il place à la tête des beaux discours de Fléchier un excellent morceau de littérature et d'histoire, où il y a sans doute moins de pompe que dans un discours académique destiné à enlever une couronne, mais plus de solidité, moins d'emphase, mais plus de justesse, moins de lieux communs, mais plus de vérités littéraires ou morales : et l'on peut s'en rapporter au talent reconnu de M. Dussault, et à cet art d'écrire qu'il possède si bien, et qu'il a porté si loin, pour être bien persuadé qu'il n'a négligé aucune des parures, aucun des ornemens que comporte ce genre de composition, et qui sont avoués par le goût.

Un de ces ornemens tout à la fois naturel et brillant, c'est un parallèle, pour ainsi dire, obligé entre Bossuet et Fléchier. Leurs contemporains les jugèrent rivaux dans l'éloquence funèbre et sacrée ; la postérité ne reconnaît plus cette rivalité ; et, parmi tant d'autres titres de grandeur et de gloire, elle accorde encore à Bossuet, dans cette partie, une incontestable supériorité d'éloquence et de génie. Le parallèle de ces deux grands orateurs a été fait cent fois ; mais c'est le propre du talent de rajeunir ces sortes de lieux communs, en substituant à ces vaines oppositions, à ces contrastes puérils, à ces traits vagues et indécis dont ils se composent ordinairement sous la plume d'un rhéteur vulgaire, des aperçus clairs et distincts, des notions réelles et positives,

et ces traits essentiels et distinctifs qui caractérisent particulièrement deux grands écrivains. Il faut être un littérateur consommé pour distinguer avec précision et définir avec clarté ces nuances délicates par où les talens, les génies, les styles, se rapprochent ou s'éloignent, se ressemblent ou diffèrent. M. Dussault, appelé par la nature de ses travaux à instituer fréquemment ces comparaisons, et à établir ces parallèles entre les divers écrivains qui se sont exercés dans le même genre de composition, m'a paru toujours y exceller; et le parallèle de Bossuet et de Fléchier, que je vais placer sous les yeux des lecteurs, suffirait pour leur donner cette opinion, s'ils ne l'avaient déjà depuis long-temps:

« On pourrait dire qu'il n'y a pas de petits sujets « pour Bossuet, ni de matières stériles pour Fléchier; l'un agrandit tout par ses vues, l'autre fertilise tout par ses combinaisons. La conception de « l'un est plus haute; il place les choses dans un plus « grand ensemble, dans un plus vaste cadre; il les « rattache à des considérations plus élevées, plus « étendues; l'autre circonscrit sa pensée, et la restreint dans les bornes d'un plan vulgaire, sans lui « permettre d'aller, par d'heureuses excursions, « s'enrichir hors des limites qu'il lui a tracées; sûr « de son art, il semble ne vouloir puiser que dans « cette source qu'il trouve toujours abondante, et « n'ambitionner d'autres succès que d'en montrer « l'intarissable fécondité. Le style du premier est « plus naturel, plus pittoresque, plus animé, plus « plein, plus rapide et plus profond; le style du second est plus pur, plus régulier, plus soigné, plus

« égal. Bossuet parle souvent un langage qui n'est « qu'à lui ; il dompte et fait fléchir sous sa puissance « l'idiome national qu'il traite pour ainsi dire en « esclave ; Fléchier ne s'étudie qu'à polir et perfec- « tionner la langue commune, qu'il semble avoir « prise sous sa tutelle, et qu'il a dotée de tous les trés- « sors de l'harmonie périodique. »

Après avoir comparé Fléchier à Bossuet comme orateur, M. Dussault le compare à Fénelon comme évêque, et, ainsi que ses talens oratoires, ses vertus épiscopales sont l'objet d'un intéressant parallèle que termine cette juste réflexion : « On ne rencontre que « de grands noms, que des émulations sublimes dans « ces temps si fertiles en talens et en vertus. » Toujours M. Dussault est l'apologiste de ce grand siècle que des esprits envieux et des cœurs sans noblesse voudraient ravaler et flétrir. Toujours il en admire les chefs-d'œuvre et les grands hommes, les prospérités et la gloire. Cette admiration éclate à chaque instant dans les notices qu'il a consacrées aux illustres personnages sur le tombeau desquels Bossuet et Fléchier ont prodigué les trésors de leur éloquence. Partout aussi il mêle, lorsque l'occasion s'en présente, aux excellens principes littéraires, d'excellentes maximes d'ordre et de politique. C'est ainsi qu'en parlant du président de Lamoignon, il fait cette réflexion, qui aurait tant d'application au temps où nous vivons : « Si, dans les troubles de la Fronde, « il prit un moment parti contre la cour, il se hâta « de reconnaître que les factieux de tous les temps « n'invoquent le bien public et l'intérêt général que « pour couvrir, de ces noms pompeux et séduisans,

« leurs prétentions particulières et les calculs de leur « ambition. » Et dans sa Notice sur Montausier, qui échappa plus entièrement encore à toutes les séductions de la Fronde, « il fut du très-petit nombre de « ceux qui ne s'écartèrent pas un seul moment de « leur devoir... Il ne vit le bien que dans les intérêts « du trône et dans la défense de la cause royale; il « servit avec toute l'ardeur de son caractère cette « cause sainte, hors de laquelle, dans les États mo- « narchiques, il ne peut y avoir que confusion et « désordre, prétentions impies, et sacrilége anar- « chique. »

Je reviens à la Notice sur Fléchier. D'Alembert a fait l'éloge de ce grand orateur; Thomas lui a consacré un paragraphe assez étendu dans son *Essai sur les Eloges*, et La Harpe en a parlé avec prolixité dans son *Cours de littérature*. Le discours de d'Alembert, quoiqu'un des meilleurs qu'il ait composés, est trop peu littéraire; il est gâté par ces traits fréquens d'une philosophie haineuse, chagrine, qu'il répand dans tous ses éloges : le morceau de Thomas a de l'éclat; toutefois il est très-inférieur à celui que dans les pages précédentes il a consacré à Bossuet; il reproche l'antithèse à Fléchier, et dans cet endroit même il prodigue l'antithèse. Les réflexions de La Harpe sont justes, mais trop froides et trop didactiques. M. Dussault joint plus de chaleur, de mouvement et d'élégance à un égal sentiment des beautés et des défauts de l'écrivain qu'il juge. On voit qu'il le connaît et l'apprécie parfaitement; on voit même, et par cette Notice et par plusieurs articles sur le même orateur, que j'ai retrouvés avec plaisir dans ses *Annales lit-*

téraires, qu'il l'a long-temps étudié comme maître et comme modèle dans les points où il excelle, et qu'il a appris à cette école et à celle de nos grands écrivains, les secrets de ce style nombreux, périodique et harmonieux, qui firent la réputation de Fléchier.

Art. II.

Contemporain de Bossuet et de Fléchier, plus jeune même que le plus jeune d'entre eux, Mascaron, par ses compositions presque toutes surannées, paraît les avoir précédés d'un demi-siècle. Né, comme Bossuet et Fléchier, lorsque la langue n'était point encore épurée et fixée par de grands écrivains, lorsque le goût n'était point encore formé par de bons modèles, il ne devança point, il ne hâta point comme eux, il ne suivit même que très-tard, et à la fin de sa carrière oratoire, les progrès de la langue et du goût, si rapides à cette époque. Mascaron, dans presque tous ses discours, semble être un écrivain du temps de Louis XIII, ou même de Henri IV. « Les orne-« mens de son style, dit M. Dussault, les parures de « son éloquence sont d'un choix qui non-seulement « le rabaisse au-dessous d'eux (Bossuet et Fléchier), « mais paraît le reculer assez loin du moment où ils « écrivirent; c'est, continue-t-il avec beaucoup de « grâce et de finesse, un costume suranné qui le « vieillit, et qui semble ajouter à son âge tout ce « qu'il ôte à son mérite. »

Telle est sans doute l'origine de l'erreur de ceux qui, ayant une légère connaissance des productions littéraires, n'y joignent point celle de l'histoire lit-

téraire et de ses époques. Ils regardent Mascaron comme l'aîné de Bossuet, comme on pense communément, et non moins faussement, que Rotrou est né avant Corneille, et que *Venceslas* a précédé *le Cid*. Mais ce qui étonne, c'est que Thomas, si instruit de toutes les parties de notre littérature, ait partagé cette erreur, ou autorisé du moins à penser qu'il la partageait, en disant que *Mascaron annonça Bossuet, comme Rotrou avait annoncé Corneille*. M. Dussault fait justice et de cette espèce d'anachronisme, et de ces rapprochemens forcés, aussi dénués de justesse que de convenance, qu'on a prétendu faire entre nos premiers orateurs sacrés et nos premiers poëtes dramatiques. On ne s'est pas contenté, en effet, de ces rapports de date et de chronologie; on a voulu en trouver dans leur génie, leur talent, leur manière, et remarquer de prétendues analogies dans le caractère des productions si diverses et si opposées de Bossuet et de Corneille, de Fléchier et de Racine, et ce qui est plus bizarre encore, s'il est possible, de Mascaron et de Crébillon. Il nous manque un Voltaire de la chaire; il faut espérer que quelque ingénieux littérateur le découvrira, et que le parallèle entre nos orateurs sacrés et nos grands poëtes dramatiques ne demeurera pas incomplet.

A ce rapprochement près, qui veut être piquant, et qui n'est que bizarre, le jugement de Thomas sur Mascaron, quoique moins étendu, moins nourri de pensées ingénieuses et de vues littéraires que celui de M. Dussault, sur le même orateur, est cependant fort juste, et ne manque ni de solidité, ni d'agré-

ment, ni de goût. Thomas reproche avec raison à Mascaron ses comparaisons, ses contrastes trop souvent répétés, et de *soleil levant* et de *soleil couchant,* de *tempêtes* et de *torrens,* d'*ombres* et de *rayons,* de *nuages* et d'*éclairs,* d'*aigles* et d'*aiglons,* et tous les lieux communs d'une éloquence déclamatoire, qui apostrophe tantôt le grand prince, tantôt la grande princesse, tantôt l'*épée flamboyante* du Seigneur. — Ce reproche est juste; mais je ne sais si Thomas avait bien le droit de le faire; je ne sais si ces ornemens *surannés* de Mascaron sont d'un plus mauvais goût que les ornemens prodigués par Thomas dans ses éloges; si des comparaisons, tirées des grands phénomènes ou des objets frappans de la nature, sont plus condamnables que celles qu'il puise avec si peu de sobriété dans la mécanique et les autres sciences physiques et mathématiques; si les tempêtes, les torrens, les éclairs, les nuages, et même les aigles et les aiglons, ne valent pas les *masses,* les *calculs,* les *chocs,* les *résultats,* les *points,* les *centres,* les *ressorts,* les *résistances,* les *réactions;* si les lieux communs, tirés de quelques idées mystiques, ou de quelques expressions figurées de l'Écriture-Sainte, sont plus réprouvés par le goût que les abstractions métaphysiques que Thomas trouve dans le *monde physique,* dans le *monde moral,* dans le *monde intellectuel;* enfin, s'il ne vaut pas à peu près autant faire une apostrophe à l'épée flamboyante, qu'aux *cendres qui frissonnent,* etc.

M. Villemain, dans un discours sur l'oraison funèbre, où les arrêts du goût dont il est un si habile interprète sont exprimés avec cet éclat de style

qu'on remarque dans ses écrits, ce tour heureux et précis qui lui est propre, et ce rare bonheur d'expressions qui ne l'abandonne jamais; comparant l'éloge de Turenne par Mascaron avec celui de Fléchier, dit avec beaucoup d'esprit : « L'ouvrage de « Fléchier est le chef-d'œuvre d'un art qui s'élève « quelquefois jusqu'au génie; celui de Mascaron « semble l'ébauche brillante du génie, souvent égaré « par un faux goût. » Toutefois, ce jugement me paraît un peu sévère: le discours de Mascaron est mieux qu'une ébauche, même qu'une *ébauche brillante;* et si M. Villemain, après avoir fait une heureuse antithèse de pensées, ne dédaignait pas la petite antithèse de mots qui se trouve dans les deux adverbes *souvent* et *quelquefois*, je crois qu'il aurait fallu les déplacer, et dire que, dans le discours de Fléchier, l'art s'élevait *souvent* jusqu'au génie; et que, dans celui de Mascaron, le génie était *quelquefois* égaré par le mauvais goût. Si les écarts du goût y eussent été fréquens, ce discours eût été moins admiré par une cour si polie et un siècle si délicat : madame de Sévigné, dont, malgré quelques préventions et quelques erreurs, l'instinct était un goût si admirable, l'eût célébré avec moins d'enthousiasme. *C'est une action pour l'immortalité,* dit-elle de cette oraison funèbre. Ailleurs elle s'exprime avec plus d'étendue et non moins de vivacité : « On ne parle que de cette admirable Orai- « son funèbre ; il n'y a qu'un cri d'admiration pour cette action. » Elle désire vivement de la voir imprimer ; et quand elle a cette satisfaction, son enthousiasme semble s'accroître encore. « Il me semble n'avoir « rien vu de si beau que cette pièce d'éloquence...

« J'en suis charmée; et, si les critiques ne l'estiment « plus depuis qu'elle est imprimée, *je rends grâces* « *aux dieux de n'être pas Romaine.* »

Dans la même lettre, elle s'étonne que Fléchier veuille s'exercer sur un sujet déjà si supérieurement traité, et qu'il espère égaler ou même surpasser l'orateur qui l'a devancé : *Je l'en défie*, dit-elle avec chaleur. Enfin elle apprend que cette tentative audacieuse a eu lieu ; elle s'en indigne presque : « Est-il « possible, s'écrie-t-elle, qu'il (Fléchier) puisse « contester avec M. de Tulle? Je dirais là-dessus un « vers du Tasse, si je m'en souvenais. » Mais cette Oraison funèbre lui parvient; et alors, avec un goût exquis, et une bonne foi peut-être plus rare encore que le goût, elle en *demande mille et mille pardons à M. de Tulle;* mais elle avoue qu'il est vaincu. On sent bien que M. Dussault n'a point oublié d'orner sa Notice sur Mascaron de tous ces traits vifs, charmans, passionnés, et cependant définitivement justes de madame de Sévigné. C'est là que je les ai pris sans façon comme sans mérite. J'ai même été forcé de les gâter en les abrégeant.

Mais mes *abrégés* sont encore tellement *longs*, qu'il ne leur restera plus assez d'espace pour parler, avec une étendue raisonnable et une justice même incomplète, des autres excellentes Notices que M. Dussault a renfermées dans le troisième volume. S'il est permis de choisir entre des morceaux de biographie et de littérature, aussi remarquables par la justesse des pensées, et quelquefois la nouveauté des aperçus, dans des sujets si rebattus, que par les qualités d'un style toujours pur, toujours noble, toujours

élégant, je donnerais la préférence à la Notice sur Bourdaloue. M. Dussault est loin de partager l'injustice de certains littérateurs qui, trop sensibles aux grâces de l'élocution et aux ornemens de la pensée, et plaçant l'éloquence dans les agrémens et l'harmonie du style, ne font pas assez de cas de la puissance de raisonnement, de la pressante dialectique, de la fécondité d'invention, de la beauté des plans généraux, de l'ordre et de la distribution des parties qui distinguent les discours de Bourdaloue, et dédaignent cette mâle élocution et cette austère éloquence dont il revêt plus qu'il ne pare les graves leçons qu'il donne, et les grandes vérités qu'il annonce aux peuples et aux rois. Ils le sacrifient sans balancer à Massillon. M. Dussault compare et admire ces deux grands orateurs. Il me semble, en effet, qu'on peut appliquer à Bourdaloue et à Massillon, ce que Quintilien disait de Démosthènes et de Cicéron, avec lesquels ils ont plus d'un rapport. Il peut se faire, dit ce célèbre rhéteur, que deux orateurs, quoique très-différens, soient néanmoins également parfaits, en sorte qu'il serait difficile de décider auquel des deux on aimerait mieux ressembler : *In his oratoribus animadvertendum est posse esse summos qui sunt dissimiles.... Ita dissimiles erant inter se, statuere ut non posses utrius te malles similiorem.*

La question de supériorité et de prééminence serait jugée entre ces deux orateurs, si l'on prenait pour arbitre et pour juge l'un d'eux, et si l'on pouvait regarder, comme une décision et un jugement, un mot échappé tout à la fois à la juste admiration et à la modestie de Bourdaloue. Massillon, déjà célèbre, ac-

croissait encore cette célébrité par un *Carême* qu'il prêchait à Notre-Dame, où une foule immense l'admirait avec une sorte d'enthousiasme. « Bourdaloue, « dit M. Dussault, dans la Notice de Massillon, « Bourdaloue, dans la soixante-septième année de « son âge, et déjà couvert de cheveux blancs, vou- « lut l'entendre. En sortant, ce patriarche de la « chaire dit, avec un accent profond à ceux qui « l'environnaient et interrogeaient son autorité : « *Oportet illum crescere, me autem minui.* C'est « une chose merveilleuse, continue M. Dussault, « que la candeur, la naïveté avec laquelle les génies « supérieurs de cette illustre époque se rendaient « justice les uns aux autres. Bossuet, en parlant de « Bourdaloue, disait : *Il est notre maître en tout.* « Fénelon, déplorant la mort de Fléchier, s'écriait : « *Nous avons perdu notre maître.* Bourdaloue, à « l'aspect de Massillon qui s'élève, s'applique les pa- « roles du précurseur sur le Christ : « Il faut que « celui-là croisse, et que je diminue. La réputation « du jeune prédicateur s'accrut en effet chaque jour, « mais elle ne répandit jamais aucun nuage sur la « gloire de Bourdaloue. Ce dernier ne descendit pas « du haut degré d'honneur où il était monté par « tant d'années de travaux, et par tant de chefs- « d'œuvre. Il avait éclipsé dans le sermon tous ses « devanciers ; il ne fut pas effacé par son succes- « seur ; celui-ci marcha par une route différente à « l'immortalité : il n'a ni surpassé, ni même égalé « Bourdaloue dans les qualités où ce réformateur de « la prédication excelle ; il les a balancées par d'ad- « mirables compensations. » Ici, l'ingénieux bio-

graphe, le littérateur plein de goût, indique ces compensations, et trace entre Bourdaloue et Massillon un parallèle assez étendu, genre de composition très-brillant et parfaitement accommodé aux brillantes qualités qui distinguent le style de M. Dussault.

Ces deux orateurs si grands, mais si divers, ont cependant une assez triste ressemblance : ils sont tous les deux médiocres dans l'oraison funèbre. On sent toutefois ce qu'il faut entendre par la médiocrité de Massillon et de Bourdaloue. Ce n'est que par comparaison avec les chefs-d'œuvre de Bossuet et de Fléchier, et surtout avec leurs propres chefs-d'œuvre dans un autre genre, qu'on peut juger avec cette rigueur leurs oraisons funèbres. M. Dussault recherche les causes de cette extrême inégalité de ces deux grands orateurs, dans deux genres qui paraissent avoir tant de ressemblance et d'affinité; il la trouve dans la nature même du génie qui, dit-il avec autant de justesse que d'énergie, « est, s'il est permis de s'exprimer ainsi, captif dans la sphère particulière où l'a circonscrit la nature; plus il est vigoureux et prononcé, moins il peut en sortir... Malheur à ceux qui, sans se compromettre en rien, peuvent essayer de tout! Le ciel ne les a point marqués du sceau de la supériorité. » De cette considération générale, et de cette cause pour ainsi dire *à priori*, M. Dussault passe à des réflexions particulières sur les deux genres de l'éloquence sacrée; et, les analysant avec une merveilleuse sagacité, il prouve que, malgré leur apparente conformité, ils ont de grandes différences dans leur but, dans leur

marche, dans les moyens qu'ils doivent employer, dans les ornemens qui leur sont propres. Il y trouve des *oppositions*, des *contrastes;* il prononce même une sorte de *divorce* entre eux, expression qui m'a paru trop forte, et que je m'empresse de reprendre dans un écrivain, où il me serait difficile d'en trouver une autre à reprendre; et dont le style, parmi tant d'autres excellentes qualités, se distingue par l'heureux choix et l'exacte propriété des termes. Cette comparaison entre l'oraison funèbre et le sermon, dans laquelle est si bien fixé le point où les deux genres se touchent, se séparent et s'éloignent, m'a paru un morceau tout-à-fait neuf dans notre littérature. Frappé du mérite de cette petite digression, si bien appropriée au sujet, j'avais d'abord résolu de la placer sous les yeux du lecteur; mais son étendue, quoique resserrée dans les justes bornes du cadre où elle est placée, ne me le permet pas, et je ne peux me résoudre à détruire l'heureux enchaînement des idées, en la morcelant.

Il m'est pareillement impossible de parler des autres *Notices* renfermées dans ce troisième volume. Je ne dirai qu'un mot des bons sentimens qui y dominent. M. Dussault n'est pas moins le défenseur des bonnes doctrines sociales, que des bonnes doctrines littéraires. C'est ainsi que, dans l'éloge du chancelier Séguier, il s'élève avec force contre les niveleurs qui, en voulant détruire toute la gloire des races antiques, détruisent toute émulation de l'honneur et des vertus héréditaires : c'est ainsi que, dans la Notice de Bourdaloue et du père La Rue, il célèbre, même avec une sorte de chaleur qui naît de la conviction,

les services rendus, par la société à laquelle appartenaient ces deux orateurs, et qu'ils honoraient par leurs talens et leurs vertus, à la jeunesse, à l'éducation, aux sciences, à la religion, à la monarchie. Ces services sont incontestables, et M. Dussault les constate avec sincérité et bonne foi, sans entrer dans la discussion des violens reproches, que de nombreux et ardens ennemis adressent à cette société célèbre. C'est ainsi que, dans la Notice sur Massillon, il venge ce grand orateur et ce pieux évêque des éloges de son *sec et malin panégyriste* d'Alembert, et rend justement suspectes les suppositions perfides et les insinuations malignes non-seulement de cet académicien, mais des écrivains de *sa secte*.

En rendant compte des deux premiers volumes de ce Recueil, j'ai parlé de la beauté de cette édition, du luxe même de la typographie et des gravures. Je sais qu'entre un bon livre et un beau livre, la plupart des *amateurs* qui veulent avoir une bibliothèque comme un autre meuble, se déterminent pour le beau; mais, puisqu'ici *le bon est le camarade du beau*, il me semble qu'ils ne peuvent pas balancer.

Jugement philosophique sur J.-J. Rousseau et sur Voltaire; par M. Azaïs.

On disputait, depuis des siècles, sur les lois qui régissent le monde physique et moral: M. Azaïs est venu, et nous a offert son *Système universel*, qui tranche tout, définit tout, explique tout. On disputait, depuis un demi-siècle, sur J.-J. Rousseau et Voltaire, qui toutefois sont bien plutôt le prétexte

que le véritable but de la querelle; et voilà encore M. Azaïs, arbitre non moins *universel* que son système, qui vient, par son *Jugement philosophique*, terminer la discussion, et nous dire *philosophiquement*, c'est-à-dire, au juste, ce qu'il faut penser de ces deux hommes célèbres. On ne conçoit pas comment on dispute encore, lorsqu'on a des régulateurs aussi infaillibles que M. Azaïs, et des règles aussi sûres que ses *systèmes* et ses *jugemens:* c'est un moyen si simple d'être tous d'accord! Vraisemblablement nous prendrons un jour ce moyen; et, si quelqu'un en doute, ce n'est certainement pas M. Azaïs. Enfin, dit-il, *le terme est venu; la philosophie touche à son terme, et la révolution touche à son terme* (je l'aimerais encore mieux terminée, comme je l'avais espéré); telles sont ses phrases favorites, et je l'ai déjà vu assigner je ne sais combien de termes. Mais, si le terme est venu pour lui de proclamer toutes les vérités universelles et particulières, le terme n'est pas encore venu pour les autres de l'écouter. Son *Système universel* a été accueilli avec une indifférence universelle. Quelques savans, moins polis, ne se sont pas même contentés de cette indifférence: ils y ont joint le plus superbe dédain. Heureusement M. Azaïs prétend que cela ne prouve rien, et il est bien convaincu que cette indifférence se changera en enthousiasme, et ce mépris en admiration; mais enfin, je le répète, il devrait être convaincu aussi que le terme de cette admiration et de cet enthousiasme n'est pas encore venu.

En attendant, il nous propose *son jugement* sur Voltaire et sur Rousseau, et je crois en vérité qu'il

a eu tort ; il aurait mieux fait de s'en tenir à son *expansion*, à sa *rayonnance stellaire*, à sa loi unique ; c'est un grand avantage pour certains esprits de se jeter dans des routes où personne ne veut les suivre, de forger des systèmes bizarres, et d'être à peu près inintelligibles ; il y a toujours une ressource pour leur amour-propre ; on ne les a point lus, on ne les a point entendus ; on les juge sans les comprendre ; c'est toujours la faute de ceux qui n'applaudissent pas, qui n'admirent pas ; c'est à leur *esprit peu étendu* qu'il faut s'en prendre. Cette dernière explication est surtout fort à l'usage de M. Azaïs, et on peut être sûr d'avance que tous ses critiques ont l'esprit fort peu étendu ; mais, sur des matières aussi claires que celles qu'il traite aujourd'hui, il n'y a pas moyen d'accuser notre intelligence ; et je crains que M. Azaïs n'éprouve qu'il ne gagne rien à être bien entendu.

Il semble du moins que, dans une discussion pareille, dont la mauvaise foi est parvenue à faire une question de parti, on ne puisse pas manquer d'être applaudi d'un côté, si l'on est sifflé de l'autre ; et par exemple, quand on a vu M. Azaïs publier un *Jugement* sur Rousseau et Voltaire, on n'a point douté qu'il ne fût un auxiliaire de plus dans les rangs des partisans fanatiques de ces deux grands écrivains ; un ennemi de plus de ceux qu'on appelle fort injustement les détracteurs de leurs talens et de leur génie. Telle a été, en effet, son intention ; mais telle a été en même temps son adresse, que tout le monde doit être contre lui, et les prétendus détracteurs de Voltaire et de Rousseau, et leurs partisans outrés,

mais ceux-ci, ce me semble, plus encore que les autres ; et, pour mon compte, je crois que je serai obligé de prendre la défense de Voltaire contre M. Azaïs.

Je crois en effet que, si Voltaire, revenant au monde, lisait le *Jugement philosophique*, par lequel on prétend le défendre contre ses détracteurs, il serait bien mécontent de son défenseur, de son apologiste. Avec quelle verve de gaîté et de plaisanterie il bafouerait ces *jugemens* et ces *systèmes !* Quels torrens de bile il verserait sur leur auteur ! Il ne se moquerait pas moins du philosophe qui explique tout par une seule règle dans le monde physique et moral, et qui assujettit à une loi unique la chute d'une pierre et la chute d'un empire, le mouvement des corps et les opérations du génie, l'instinct du plus vil insecte et le sublime dévouement d'une âme élevée ; il ne s'en moquerait pas moins, dis-je, qu'il ne s'est moqué d'un autre philosophe, très-supérieur, au reste, à l'auteur du *Système universel,* qui voulait faire un trou jusqu'au centre de la terre pour y surprendre le secret de la nature, et disséquer les Patagons pour connaître la nature de l'âme ; et, sous son pinceau léger et satirique, le docteur Azaïs ne deviendrait pas moins ridicule que le docteur *Akakia.*

Qu'on se représente, en effet, la colère du seigneur de Ferney, s'empressant de faire venir de Paris dans son château cette brochure qu'il doit supposer lui être favorable, en voyant que l'auteur lui refuse, tout net et sans façon, du *génie !* Quels bonds aurait faits le vieillard irritable, en lisant cette phrase : Voltaire n'eut pas de génie ! Tel est cependant l'arrêt de

M. Azaïs. Assurément nous, qu'on affecte de regarder comme les détracteurs de Voltaire, nous ne le traitons pas aussi mal, et nous ne croyons point qu'il fut un homme sans génie. Seulement nous prétendons qu'il a fait un très-mauvais usage du très-beau génie que la nature lui avait départi; et c'est là ce que ne nous pardonnent point ceux qui ne l'aiment et ne l'admirent qu'à cause précisément de ce dangereux, de ce coupable, et quelquefois honteux usage qu'il a fait des facultés éminentes de son esprit; mais, n'osant point encore avouer que c'est par ce qu'il a de licencieux et d'impie que Voltaire leur plaît, ils feignent de ne pas nous entendre, et nous attaquent sur ce que nous n'avons point dit, sur ce que nous ne pensons pas, sur ce qui n'est pas le véritable état de la question. Dernièrement encore je lisais, dans un journal, qu'à la vérité on ne lit guère, qu'un professeur de je ne sais quelle Université d'Allemagne, sans aucun égard, disait le journaliste plaisant, pour les déclamations du *Journal des Débats*, avait annoncé qu'il prendrait pour sujet de son *Cours d'histoire* le *Siècle de Louis XIV*, de Voltaire. Voilà un journaliste qui doit être bien content de la bonne foi qu'il met dans cette réflexion! Il me semble qu'il faut bien compter sur la distraction ou sur les passions de ses lecteurs, pour leur dire de pareilles choses! Je ne puis m'empêcher de relever ici un autre genre d'attaque très-familier à nos adversaires. Ils prétendent nous accabler par la prodigieuse et immense supériorité de Voltaire; et, nous comparant à lui, ils nous appellent des pygmées qui s'attaquent à un géant, des Thersites qui insultent Achille, etc.

Les comparaisons et les injures ne leur manquent point ; mais nous leur demanderons d'abord si tous les savans et les philosophes qui ont combattu les *Tourbillons* de Descartes, par exemple, *les Monades* et l'harmonie préétablie de Leibnitz, étaient d'aussi beaux génies que ces deux grands hommes; et s'il n'est pas permis de faire, pour la défense de la morale et de la religion, ce qui a été fait avec succès pour les progrès des sciences physiques et métaphysiques : nous leur dirons ensuite que ce n'est point ici à Voltaire que nous avons affaire, c'est à eux; c'est donc à eux qu'il faut nous comparer : peut-être alors serons-nous moins effrayés de la supériorité de nos adversaires, quand même ils mettraient avec eux, dans l'autre côté de la balance, la nouvelle brochure de M. Azaïs; et c'est par cette heureuse transition que je reviens à lui.

Je m'arrêterai peu sur la première partie de sa brochure. Il appelle cela un jugement philosophique sur Rousseau ; mais assurément il n'y a là ni bonne philosophie, ni jugement équitable. Ce morceau se compose de deux parties : ce sont d'abord des idées générales, car M. Azaïs prend toujours les choses de fort haut, et ensuite des idées particulières et personnelles à Rousseau. Il y a beaucoup de vague dans les idées générales, beaucoup de roman dans les idées particulières : ce sont des suppositions très-gratuites, sans aucun fondement ; et qui n'ont d'autre garant que l'imagination de M. Azaïs. Tout homme qui aurait un peu médité ce sujet, et qui voudrait le traiter avec impartialité, louerait autant Rousseau qu'il est loué dans cette brochure,

mais le louerait mieux ; il le blâmerait peut-être moins, mais avec plus de justesse, et serait surtout plus clair. Si Rousseau a été quelquefois plus maltraité qu'il ne l'est dans ce jugement prétendu philosophique, ce n'est point par ceux que M. Azaïs regarde comme les ennemis de la philosophie ; c'est, au contraire, par les plus ardens sectateurs de cette philosophie qui lui est si chère ; c'est par Diderot, d'Alembert, Marmontel, et surtout par Voltaire, qui a écrit en vers et en prose, contre le citoyen de Genève, des choses odieuses, et dignes d'être punies par les lois ; ce qui suffirait pour prouver à ses fanatiques admirateurs que tout n'est pas admirable dans ses ouvrages. Tout ce *Jugement*, médiocrement pensé, est médiocrement écrit ; et, sans m'exagérer le mérite de M. Azaïs, j'attendais véritablement mieux de lui. A un style froid, sans verve et sans éclat, se joignent quelquefois des expressions bizarres et néologiques ; il parle de l'*antagonisme* révolutionnaire ; il fait du mot *antagoniste* un adjectif ; des dispositions *antagonistes ;* on dit, à la vérité, des *muscles antagonistes ;* mais ce n'est que dans un traité d'anatomie qu'il est permis de parler ainsi.

Le morceau sur Voltaire est beaucoup plus court, et c'est le seul avantage qu'il ait sur celui dont Rousseau est l'objet. Il n'est, au reste, ni mieux écrit, ni plus piquant, ni plus judicieux. Nous savons déjà que Voltaire n'a point de génie : ainsi l'a décidé l'auteur du *Système universel*. Ailleurs, il veut nous donner une idée des deux grands écrivains qu'il juge, par deux de leurs ouvrages, où il prétend qu'ils se sont représentés avec toutes leurs qualités bonnes et

mauvaises ; et voici comment il s'exprime : « Si je « voulais caractériser J.-J. Rousseau par un de ses « ouvrages, je choisirais l'*Héloïse :* là se trouvent « tous les mouvemens de l'âme, portés à l'extrême ; « c'est le faux, l'invraisemblable, le déréglé, l'im- « possible par excès d'énergie et de sensibilité. » Et M. Azaïs nous appelle les détracteurs de la philosophie et des philosophes ! Voyons actuellement Voltaire. « Si je voulais montrer par un des ouvrages de « Voltaire combien il avait de talent et de défauts, « d'esprit et de faiblesse, je choisirais son discours « de réception à l'Académie-Française. La première « partie en est admirable..... la fin de ce discours « est *misérable.* » M. Azaïs a beau se targuer de sa philosophie, il peut être sûr qu'il serait confondu, si Voltaire vivait, avec les Desfontaines, les Fréron, les Nonnotte et les Patouillet.

Voltaire, dit encore M. Azaïs, louait *par intérêt, et avilissait ainsi l'esprit et la louange.* Rousseau, au contraire, *par humeur ou par orgueil,* pouvait refuser à un homme des louanges qui lui étaient dues, ou même lui *adresser des reproches injustes ;* mais aussi, *par enthousiasme ou facilité de caractère,* il accordait à d'autres personnes plus qu'il ne leur était dû, et M. Azaïs appelle cela des compensations : *ces erreurs se compensaient,* dit-il. J'avais cru jusqu'ici qu'on compensait un mal par un bien ; mais M. Azaïs compense un mal par un autre mal, une erreur par une autre erreur : il est plus fort que moi sur la doctrine des compensations. J'avoue cependant que j'ai quelque peine à me rendre et à adopter ce singulier genre de *compensation.*

Mais voici qui est bien plus singulier encore ! M. Azaïs prétend, page 5, qu'au commencement du dix-huitième siècle tout était à refaire : « toutes les « idées politiques, *morales*, *toute la littérature*, pas- « saient des ténèbres à la lumière. » Ainsi, M. Azaïs croit que la littérature du dix-septième siècle était nulle et dans une nuit profonde; il croit sans doute que, lorsqu'on aura adopté le *Système universel*, on parviendra à faire un *Art poétique* beaucoup meilleur que celui de Boileau, des tragédies très-supérieures à *Cinna* et à *Athalie*, des comédies fort au-dessus du *Misanthrope* et des *Femmes savantes*; et on ne manquera pas de décerner à l'auteur d'un si beau système tous les honneurs qui lui sont dus : il ne doute pas qu'un plus grand orateur que Bossuet ne prononce sur sa tombe une oraison funèbre plus éloquente que toutes celles qui firent, dans le siècle de *ténèbres*, la réputation de l'évêque de Meaux ; je lui en fais d'avance mon compliment.

Œuvres complètes du chancelier d'Aguesseau, nouvelle édition, augmentée de pièces échappées aux premiers éditeurs, et d'un discours préliminaire; par M. Pardessus.

Parmi les entreprises considérables et utiles qu'a formées depuis quelque temps, et en assez grand nombre, cette partie de la librairie qui ne veut pas vivre de brochures et de pamphlets, qui juge plus convenable et plus digne d'un honorable commerce d'éclairer les esprits par de solides et vertueux écrits, que de les corrompre ou de les aigrir par de misérables libelles, et

qui pense encore assez bien de nous pour croire que nous nous dégoûterons de ceux-ci, et que nous reviendrons à ceux-là, il faut distinguer la réimpression des *Œuvres complètes du chancelier d'Aguesseau.* Ces œuvres sont un peu volumineuses, sans doute, mais elles sont très-variées; elles offrent une collection intéressante d'éloquens plaidoyers, de discours instructifs sur une foule de sujets, et d'ouvrages divers où se reproduisent les nobles leçons d'un magistrat, et d'un des plus illustres chefs dont s'honore la magistrature française; la sagesse et la prévoyance d'un législateur; les vues profondes d'un homme d'État; les touchantes instructions d'un père de famille; les pensées et les méditations d'un homme religieux, dont la piété était aussi sincère qu'éclairée; les connaissances étendues d'un savant, et les talens variés d'un littérateur habile qui sut concilier tant d'occupations graves et de fonctions importantes, avec l'étude des sciences et des langues, et le goût pour les belles-lettres et les arts de l'imagination.

Dans un *Discours préliminaire,* très-étendu, le nouvel éditeur, M. Pardessus, apprécie, avec beaucoup de méthode, de clarté et de goût, les divers travaux du chancelier d'Aguesseau, et leur utilité; ses divers ouvrages et leur mérite. Un des plus grands services que rendit à la patrie cet homme illustre, c'est l'amélioration de quelques-unes de nos lois, la réforme de quelques autres, l'unité qu'il tenta de ramener dans notre code et notre jurisprudence. Sans doute ces changemens s'opérèrent avec lenteur, avec réserve, avec circonspection; ils ne furent que suc-

cessifs, partiels, incomplets : des esprits plus rigoureux que justes n'ont pas manqué d'en faire le reproche à d'Aguesseau. Saint-Simon, à qui les vertus, les talens et le génie du chancelier arrachent un des éloges les plus magnifiques qu'on lise dans ses *Mémoires*, où, comme on sait, il ne se propose guère de louer, Saint-Simon ne manque pas cette occasion de faire ces restrictions qui accompagnent toujours ses éloges, et de satisfaire ainsi son humeur chagrine et caustique; il reproche à d'Aguesseau sa lenteur, son indécision, sa circonspection, sa trop grande déférence au corps de la magistrature; le marquis d'Argenson lui fait à peu près les mêmes reproches dans les *Loisirs d'un homme d'État*.

M. Pardessus oppose à ces inculpations inconsidérées, ou du moins fort légèrement hasardées, des vues sages et générales qui renferment l'apologie du chancelier. « Une grande révolution, dit-il, « pouvait seule *commander*, plutôt que *persuader*, « le passage prompt et général d'une législation à « une autre: d'Aguesseau croyait sagement que son « prince n'en avait eu ni le droit, ni le pouvoir. « Les véritables hommes d'État ne projettent des « réformes qu'en silence, et ne font leurs essais « qu'avec réserve. Il eût craint d'affaiblir ou de détruire par des mesures violentes les liens communs « de l'autorité et de l'obéissance. De son temps, on « n'était pas encore arrivé à rechercher une révolution, comme on va au devant d'une découverte « heureuse pour l'humanité; à recevoir les idées « subversives de l'ordre existant, et même de « tout ordre social, avec autant d'ardeur et de

« légèreté, qu'on adopte des modes nouvelles. »

La même sagesse se montre dans les réflexions de M. Pardessus, à l'occasion des réglemens sur le clergé et les biens ecclésiastiques, réglemens où éclatèrent également et l'amour de d'Aguesseau pour la justice et la religion, et sa prévoyance comme homme d'État. « L'édit de 1749, dit M. Pardessus, « posa des limites, avouées à la fois par la piété « éclairée et la sage politique : en deçà, il y avait « abus et danger pour l'État; le douzième siècle en « avait offert de nombreux exemples; au delà, il y « aurait eu injustice et spoliation : le dix-huitième « siècle en a été le témoin, et la propriété, ébranlée « dans ses fondemens, a menacé la société d'une dis- « solution générale. » L'auteur cite à l'appui de cette dernière assertion une autorité qui ne doit pas être suspecte aux ennemis de la religion, et aux amis des révolutions : c'est celle de Gibbon.

Le chancelier d'Aguesseau, le plus illustre de sa race, n'est pas le seul illustre de cette famille célèbre. Il fut formé à la vertu et à la science par son père, conseiller d'État, homme d'un très-grand mérite. Il a écrit lui-même la vie de ce père, à qui, selon la pensée de la lettre célèbre d'Alexandre à Aristote, il dut mieux que la vie, puisqu'il lui dut l'instruction, les mœurs et tous les fruits d'une sage et savante éducation. Ce petit ouvrage, qu'il ne destinait point à l'impression, et qu'il n'avait composé que pour l'instruction de ses enfans, est plein d'intérêt. Quoiqu'il ne soit pas encore dans les huit volumes publiés par le nouvel éditeur, j'en citerai le touchant début : « Mes enfans, dit l'illustre chancelier, vous

« n'êtes pas mon seul objet dans cet ouvrage : je « l'entreprends pour moi autant que pour vous, « et je cherche bien moins à vous donner ici des le- « çons, qu'à en recevoir de celui que je regarde « comme votre maître et le mien. Je veux me rem- « plir avec vous, me nourrir, et, si j'ose parler « ainsi, me rassasier pleinement des vertus de mon « père ; l'étudier dès son enfance, le suivre pas à pas « dans les progrès de son mérite comme dans ceux « de ses années, le conduire avec vous jusqu'au mo- « ment douloureux de sa mort : et plût à Dieu qu'il « me fût possible de ne laisser échapper à notre ins- « truction commune, aucun jour d'une vie, dont les « moindres traits sont des modèles ! »

Ce fut des mains de ce père vertueux que Louis XIV reçut le jeune d'Aguesseau : ce fut sur sa demande qu'il accorda au fils, qui n'avait alors que vingt et un ans, une place d'avocat général au parlement de Paris. « Je connais trop le père, dit ce « grand roi, pour être assuré qu'il ne voudrait pas « me tromper en rien dans le témoignage qu'il m'a « rendu de son fils. » Paroles pleines de grâce et de bonté, qui ne font pas moins d'honneur au monarque qui les profère, qu'au sujet à qui elles s'adressent.

Avouons-le : quand Louis XIV n'aurait pas eu des idées aussi nettes que nos publicistes sur la division et les limites des pouvoirs ; quand même il aurait dit, ce qu'ils lui reprochent si amèrement : *L'Etat, c'est moi;* il faudrait encore le lui pardonner, puisqu'il faisait servir *l'Etat* par de tels hommes, et qu'il contribuait si bien lui-même à sa magnificence, à son éclat et à sa grandeur. D'habiles tyrans

ne disent pas, *l'Etat, c'est moi;* mais ils traitent *l'Etat* comme leur conquête et leur dépouille, et nos fiers publicistes se taisent alors. Thomas, beaucoup plus juste qu'eux, quoiqu'il aimât comme eux à régenter les rois, et qu'il ne leur épargne pas ses pédantesques leçons, dans son *Éloge de d'Aguesseau*, rendit pourtant un bel hommage à Louis XIV. « Un « roi, dit-il, sous qui la France a développé tou- « tes ses forces, sans qui peut-être elle n'eut eu ni « Colbert, ni Turenne, ni Bossuet; qui créa les « grands hommes, et, ce qui est une seconde créa- « tion pour l'État, qui sut les employer : Louis XIV « avait démêlé le jeune d'Aguesseau, et l'avait re- « gardé comme un de ces hommes nés pour être « l'instrument du bonheur public. » D'Aguesseau répondit, dès son début, à la bonne opinion que le monarque avait conçue de lui. Le célèbre avocat général, Denis Talon, entendant le premier discours de ce jeune collègue qui venait de lui être donné, s'écria : *Je voudrais finir comme ce jeune homme commence* (1)! et bientôt éclipsant tous les orateurs qui brillaient au barreau, portant même la réforme dans cette partie de l'éloquence qui n'avait pas suivi les progrès de la langue et des lettres; et

(1) On vient de publier les *OEuvres d'Omer et de Denis Talon*. Tous ces grands magistrats, ces hommes de bien et d'antique honneur, pleins de justice et de loyauté, rivaux encore plus de vertu que d'éloquence, et dont les noms et la gloire seront éternellement unis à la gloire de la magistrature française, se rappellent mutuellement, et s'associent par des souvenirs également honorables. Je puis donc, sans trop m'écarter de mon objet, annoncer cette publication à l'occasion de celle des *OEu-*

joignant à la plus profonde connaissance des lois le talent et les grâces d'une élocution élégante, fleurie et harmonieuse, il mérita, ce me semble, qu'on lui appliquât l'éloge que Cicéron fait de Scévola, lorsqu'il l'appelle l'*orateur le plus éloquent de tous les jurisconsultes, et le plus habile jurisconsulte de tous les orateurs.*

Ainsi la confiance de Louis XIV ne fut point trompée : en effet, d'Aguesseau servit avec un rare talent, un grand caractère et une haute vertu, son roi et sa patrie, qu'on ne séparait point alors. Il fut ami de l'ordre et du pouvoir qui le maintient, mais protecteur de la faiblesse contre la force, qui abuse, plein de religion et même de piété. Adversaire très-déclaré de toutes les prétentions ultramontaines, et zélé défenseur des doctrines de l'Église gallicane, son éloquence, son savoir, son érudition et son autorité eussent confondu ces jeunes théologiens qu'on embarrasserait fort, si on leur demandait quelles questions furent agitées et définies aux conciles d'Ephèse et de Calcédoine, et quel fut le sujet de la controverse entre le pape Saint-Étienne et Saint-Cyprien; et qui néanmoins déclarent, avec hauteur, absurdes et dangereux les principes de

---

vres de d'Aguesseau. Peut-être pourrai-je un jour leur rendre une justice plus complète : je me contenterai de dire aujourd'hui que, publiées par M. Rives, avocat au conseil, et dédiées à M. le comte de Sèze, elles ont, pour garant de leur mérite et de leur intérêt, la haute réputation des deux grands magistrats qui en sont les auteurs, celle de l'illustre pair qui en accepte la dédicace, et le goût, les connaissances et les principes de l'éditeur qui les recueille.

Bossuet, des plus grands évêques, et des plus célèbres docteurs de la Sorbonne, et des parlemens; principes si bien développés et si victorieusement défendus dans le livre publié par M. le cardinal de La Luzerne, autre ouvrage dont, depuis longtemps, je me promets d'entretenir le public; mais, dans l'arriéré prodigieux où nous ont réduits l'envahissement des colonnes du journal par les discussions politiques, nous ne pouvons, comme de mauvais payeurs, nous acquitter encore que par des promesses. Lorsque j'accomplirai celle de m'occuper de ce savant et utile ouvrage, j'aurai l'occasion de reproduire quelques-uns des principes de d'Aguesseau sur cette importante matière, et j'unirai l'autorité d'un illustre cardinal et d'un grand magistrat à tant d'autres graves et imposantes autorités qui ont établi, sur le triple fondement de la raison, de la tradition et des faits, les antiques doctrines de l'Église de France.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette vie si pleine, sur ces ouvrages si connus; mais qu'on me permette une réflexion, ou plutôt une supposition. Supposons donc que d'Aguesseau vive encore, qu'il soit encore parmi nous; supposons que dans les mains de cet homme grave, de ce grand chancelier ami de l'ordre, de la justice, de la religion, des lois, de la monarchie, et des rois qui l'ont gouvernée pendant tant de siècles, tombent une *Minerve*, des *Lettres Normandes*, même un journal *Doctrinaire*, j'ai presque dit un journal ministériel. Quelle surprise! quel étonnement, et souvent quel mépris et quelle horreur! Supposez, au contraire, qu'il lise un de ces jour-

naux où l'on respecte la religion, où l'on défend ses ministres, où l'on combat les maximes de la révolution, les principes de l'usurpation, les ennemis de la monarchie et de la légitimité, où l'on rattache autant qu'il est possible les nouvelles institutions aux anciennes, les souvenirs et la gloire des contemporains à la gloire et aux souvenirs des aïeux, le présent et l'avenir au passé, il applaudira plus ou moins à l'esprit et au talent des défenseurs de ces doctrines; mais certainement il applaudira sans réserve aux doctrines elles-mêmes : or, je le demande, le jugement d'un si grand homme, d'un homme si vertueux et si éclairé, ce jugement si incontestable, que ceux même à qui il est contraire n'oseraient le nier; ce jugement enfin si divers sur des doctrines si opposées, ne serait-il pas une grave flétrissure pour les unes, et une autorité très-imposante pour les autres ?

Œuvres du comte Antoine Hamilton. Suite des Quatre Facardins et de Zénéyde, Contes d'Hamilton, terminés par M. de Lévis.

Il n'y a point d'ouvrages plus généralement connus dans la littérature française, que les *Mémoires de Grammont* et les jolis *Contes* que nous devons à l'auteur de ces charmans Mémoires. Est-on consulté dans le monde sur le projet d'une lecture amusante, aussitôt ces productions légères et spirituelles s'offrent à l'esprit; ce sont elles qu'on s'empresse d'indiquer; ou, si l'on s'en abstient, c'est qu'on craint d'arriver trop tard, d'avoir été prévenu, et qu'on ne peut guère supposer que toute personne qui cher-

che à se distraire de ses occupations ou de son ennui par quelque livre divertissant, n'ait déjà, et dès long-temps, lu celui-là. Quel lecteur n'a pas présentes à l'esprit et ces scènes plaisantes contées avec tant de sel et d'enjouement, et ces saillies spirituelles du comte de Grammont, et ces naïvetés non moins spirituelles de son ami Matha? Qui n'a pas ri du premier, lorsqu'il est dupe au jeu, et même, tranchons le mot, lorsqu'il y est fripon ? tant une narration gaie et un ingénieux badinage savent colorer d'un vernis agréable des actions peu honnêtes ! Qui ne s'est point amusé de ses campagnes dans les lignes d'Arras et au siége de Turin, et de ses amours avec madame de Senantes, et de son érudition au sujet des Allobroges avec M. de Senantes, et des leçons de galanterie qu'il donne à Matha, et des singuliers progrès de celui-là, et de l'aumônier Poussatin, et de cette peinture si originale et si animée de la cour voluptueuse d'Angleterre, sous le roi Charles II ? tableau vif et rapide, où passent successivement sous les yeux du lecteur, le roi lui-même, les deux reines, sa femme et sa mère, et le duc d'Yorck son frère, et ses nombreuses maîtresses, et ses courtisans, parmi lesquels on distingue le fameux comte de Rochester ; et toutes les filles d'honneur qui partageaient les divertissemens et les intrigues de cette cour plus que galante : *Filles d'honneur, comme il plaisait à Dieu,* dit leur fidèle et plaisant historien !

Tous ces récits enjoués étant gravés dans la mémoire du lecteur, toutes les formules d'éloges qui leur sont dus ayant été épuisées depuis le temps qu'on lit ces mémoires, et qu'on les loue, je suis

dispensé, je pense, de reproduire les uns, et de répéter les autres. Je me trouverais prévenu, en jugeant de nouveau ce qui a été si souvent jugé, et par les jugemens particuliers que chacun en a déjà portés, et par ceux que plusieurs littérateurs célèbres ont rendus publics; j'aurais même à me défendre de la répétition de ce que j'en ai dit moi-même, lorsqu'on publia, il y a quelques années, une édition complète des OEuvres d'Hamilton. J'aime mieux entretenir les lecteurs des avantages que présente cette nouvelle édition, qui la rendent supérieure à la précédente, déjà bonne cependant : ce sujet est plus neuf sans doute, et il a aussi son degré d'intérêt (1). L'éditeur, M. Renouard, sait en donner aux simples avertissemens qu'il met à la tête des bons ouvrages qu'il réimprime, non-seulement parce que ces avertissemens attestent les soins, l'exactitude, l'ordre et l'intelligence qui ont présidé à ces nouvelles éditions; mais encore parce qu'ils nous font connaître le mérite et les qualités, les fautes et les négligences des anciens éditeurs, et nous donnent ainsi une sorte d'histoire du livre, des changemens qu'il a subis soit dans le fond, soit dans la forme, de ses révolutions et de ses fortunes diverses. Ces détails bibliographiques plaisent infiniment aux

(1) Je supprime ordinairement, dans ce Recueil, les détails purement bibliographiques qui sont, dans un journal, une partie obligée des articles; mais j'ai cru devoir conserver ceux qui concernent l'excellente édition, donnée par M. Renouard, des *OEuvres d'Hamilton*, parce qu'ils m'ont paru curieux, et même utiles.

amateurs de livres, plus nombreux peut-être que les véritables amateurs des lettres, ou du moins qu'il ne faut pas toujours confondre avec eux.

Les Œuvres d'Hamilton, long-temps éparses, imprimées à part, les *Mémoires* dans un format, les *Contes* dans un autre, les *Epîtres* et les vers dans un troisième, et toutes assez mal et assez incorrectement, furent réunies pour la première fois, dans une seule et magnifique édition, par cet Horace Walpole que sa Correspondance avec madame du Deffand vient de rendre plus que jamais célèbre parmi nous. On lit même, dans cette Correspondance, qu'il voulut dédier cette édition à madame du Deffand; il lui envoie, en lui demandant son approbation, l'épître dédicatoire qui était courte, simple, noble. Madame du Deffand refuse cet hommage, et appuie son refus sur des raisons polies, et surtout remarquables par ce *bon sens* qu'on lui refusait dernièrement dans je ne sais quel Journal. Je ne sais aussi, car je cite de mémoire, si, malgré son refus, cette épître dédicatoire ne fut pas mise à la tête de l'édition de Strawberry-Hill : c'est ainsi que se nomme l'édition de M. Horace Walpole, du nom de sa maison de campagne. Cette édition, publiée en 1772, est très-belle; les Anglais en ont donné une vingt ans après, plus magnifique encore, ornée de soixante-dix-huit beaux portraits, et enrichie de notes fort exactes sur les principaux personnages qui sont mis si agréablement en scène dans ces Mémoires. Il n'est point étonnant que les Anglais mettent ce prix et donnent ces soins aux ouvrages d'Hamilton : quoique écrits

en français, et l'un des plus agréables ornemens de la littérature française, ils sont l'ouvrage d'un Anglais; ils donnent le tableau le plus original et le plus vrai d'une époque unique dans les annales de l'Angleterre, le règne de Charles II. M. Renouard a consulté ces deux superbes éditions faites en Angleterre; elles ont, en grande partie, servi de modèle à la sienne : il a extrait, des notes un peu longues qu'elles contiennent, tout ce qui peut intéresser des Français; et, dans cette galerie de portraits qui ornent l'une d'elles, il a choisi ceux des huit principaux personnages. Plusieurs autres gravures agréables embellissent son édition : c'est un luxe fort à la mode aujourd'hui, et fort convenable dans un livre de mémoires et de contes.

En France, M. Didot avait donné une édition charmante des Mémoires de Grammont et des Contes d'Hamilton; mais il n'existait aucune édition complète des œuvres de cet ingénieux et spirituel écrivain. M. Auger en publia une en 1805, et non en 1803, comme dit M. Renouard : il faut se hâter de le prendre en faute; car ce n'est pas facile, et on voit surtout que ce n'est pas sur des objets bien graves. Cette édition était bonne à plusieurs égards : M. Renouard, qui en publie une beaucoup meilleure, lui rend pourtant justice : peut-être ne lui a-t-elle pas été inutile à lui-même; mais le plus heureux larcin qu'il lui ait fait (et il remercie l'éditeur de lui en avoir donné la permission), c'est une *Notice* assez étendue sur Hamilton. Ce morceau de biographie critique et littéraire est un des meilleurs qui soient sortis de la plume de M. Auger, à qui nous

en devons beaucoup. Je n'y reprendrai qu'un parallèle qui me paraît un peu forcé entre le comte de Grammont et le duc de Richelieu. Ces parallèles, ornemens presque toujours plus brillans que solides, et qui tentent de jeunes rhéteurs, ne doivent pas séduire un esprit aussi mûr que le sien. Le maréchal de Richelieu et le chevalier de Grammont se ressemblèrent fort peu; le dernier eut dans son siècle une tout autre importance, et sur ses contemporains une tout autre influence que le premier, qui n'en obtint absolument aucune dans le siècle de Louis XIV; ne donna aucune direction à l'esprit et aux mœurs de cette époque, ne marqua ni dans la carrière politique, ni dans la carrière militaire; et, absolument retiré des affaires après la faible part qu'il prit aux querelles de la Fronde, ne se distingua que par ses saillies et ses bons mots. Il eut beaucoup d'esprit, beaucoup de légèreté dans le caractère : il n'eut guère que cela de commun avec le duc de Richelieu; mais il n'y a pas là de quoi faire un parallèle.

M. Renouard ne s'est pas contenté de consulter les meilleures éditions anglaises et françaises des Œuvres d'Hamilton, de s'approprier ce qu'elles avaient de bon, d'y conformer la sienne toutes les fois qu'il n'y avait rien de mieux à faire; de s'en écarter lorsqu'un ordre meilleur et une disposition plus heureuse des matériaux s'offraient à son esprit; de donner surtout à l'exécution typographique infiniment plus de correction; il a voulu encore rendre cette édition plus complète que celles qui l'avaient précédée. Ses recherches lui ont procuré quelques passages, quelques vers, quelques couplets qui

avaient échappé aux anciens éditeurs, et auxquels, je l'avoue, je ne saurais attacher beaucoup d'importance. M. Renouard avait annoncé, dans une préface des Mémoires de Grammont, in-18, qu'il publia il y a environ dix mois, une découverte tout autrement considérable, celle de la traduction en vers de l'*Essai sur la Critique*, de Pope. Ceux qui ne sont pas étrangers à l'histoire littéraire, savent qu'Hamilton avait en effet traduit cet ouvrage; et il semblait naturel de regretter la perte d'un poëme anglais très-renommé, traduit par un Anglais qui connaissait si bien les ressources de la langue française. Toutefois, ayant eu occasion d'annoncer dans le temps cette découverte de M. Renouard, je remarquai que la manière vive, enjouée, légère d'Hamilton, n'avait guère de rapport avec le talent et la patience que suppose la traduction d'un poëme sérieux et didactique; ce n'est point à ce genre de travail que s'adaptaient heureusement ces vers,

> Qui courent avec grâce, et vont à quatre pieds,
> Comme en fit Hamilton.

J'ajoutai néanmoins qu'il ne fallait pas désespérer d'un ouvrage entrepris par un homme qui avait montré tant d'esprit, et un esprit si flexible. Malheureusement mes craintes ont été mieux fondées que mes espérances, et M. Renouard a pris le parti de renoncer à l'impression de cette traduction, qui n'aurait en rien contribué à la gloire de l'auteur, ni au plaisir du lecteur. Il en donne seulement un échantillon de quatre-vingts ou cent vers, qui feront, je crois, facilement supporter la privation du reste

aux plus grands amateurs d'*œuvres complètes*. Comment, en effet, regretter de pareils vers?

> Voyons ensuite d'eux, paraître sur les rangs
> Quelque fat interdit au pays du bon sens.
> . . . . . .
> Qui veut être écrivain et critique à la fois,
> Animal importun, espèce ridicule,
> Moins homme que cheval, et moins cheval que mule.

Mais je n'ai point encore parlé de ce qui distinguera plus particulièrement cette édition de toute autre. Hamilton avait laissé deux contes imparfaits dans lesquels il s'était plu à exciter la curiosité du lecteur sans la satisfaire. Le nouvel éditeur a désiré faire achever ces contes jusqu'au plus complet dénoûment, et il a trouvé dans M. de Lévis cette complaisance rare, qui se prête à de pareils désirs, et ce talent plus rare encore qui s'y prête avec succès. Ceux que M. de Lévis avait obtenus jusqu'ici en traitant des sujets bien différens, n'étaient pas à la vérité un sûr garant de celui-ci, étaient peut-être un préjugé contre; mais je lui appliquerai ce que j'ai dit d'Hamilton : il faut toujours bien espérer d'une entreprise faite par un homme d'esprit; et cette fois-ci, cette confiance n'a pas été trompée.

Dans la charmante édition des œuvres d'Hamilton que M. Didot l'aîné exécuta en 1781, pour la collection du comte d'Artois, on lit à la suite des *Quatre Facardins* une note propre à inspirer des regrets aux amateurs de jolis contes (et pourquoi rougirait-on d'être de ce nombre?). S'il faut s'en rapporter à cette note, Hamilton lui-même aurait fait la seconde partie des *Quatre Facardins*, renoué tous les fils interrom-

pus de ce conte, rassemblé tous les personnages divers, mis à fin tant d'aventures prodigieuses, et qui paraissent interminables, conduit enfin le tout à un entier et parfait dénoûment. Mademoiselle Hamilton, nièce de l'auteur, montra, dit-on, un jour, et offrit à Crébillon fils, avec qui elle était fort liée, un rouleau assez considérable de manuscrits de son oncle. Crébillon les parcourut rapidement, et lut à la tête de l'un d'eux, *les Quatre Facardins, seconde partie.* Il n'emporta point ces papiers en se retirant, se proposant de revenir bientôt les chercher; mais jeune alors, distrait par ses plaisirs et fort dissipé, il négligea d'aller les reprendre; et quand enfin il y pensa, il était trop tard, les scrupules de mademoiselle Hamilton avaient condamné au feu les *Quatre Facardins.* Les éditeurs, comme de raison, trouvent mademoiselle Hamilton trop sévère. Cependant, quoique son oncle n'ait point dépassé dans ces compositions légères cette mesure de gaîté un peu libre qu'on accorde assez libéralement à l'auteur d'un conte, je ne suis point étonné qu'elle ait été un peu scandalisée et des espiégleries un peu fortes de mademoiselle Cristalline, et des cent bagues dont cette belle princesse fait la conquête assez rapidement, et de la manière qu'elle indique pour désenchanter le talisman, et de sa curiosité fort indiscrète et tout-à-fait insatiable, qui, dans une occasion importante, lui attire d'un des quatre Facardins peu épris de ses charmes, cette réponse très-mortifiante, mais extrêmement plaisante: « Sonnez, mademoiselle Cristalline: je ne « suis pas si curieux que vous. » Les Anglaises, dit-on, entendent moins que les autres femmes raillerie

sur ces choses-là ; d'ailleurs, il est possible que, dans la seconde partie des *Quatre Facardins*, l'auteur se donnât encore un peu plus de licence que dans la première.

Mais ce qui surtout est possible, c'est que cette anecdote littéraire soit entièrement fausse, et c'est l'opinion du nouvel éditeur ; il n'appuie, il est vrai, cette opinion d'aucune preuve ; mais on n'en avait donné aucune non plus de la vérité de l'anecdote : on ne la fondait que sur de vagues ouï-dire, et M. Renouard a pu se contenter de nier, ou du moins de donner, comme probablement faux, ce qu'on s'était contenté d'affirmer ou d'établir sur les plus légères probabilités. On avait prétendu aussi que Gresset avait continué les *Quatre Facardins :* M. Renouard nie encore, en avouant toutefois que l'*auteur de Vert-vert avait bien assez de talent pour finir ce joli conte*. Cela me paraît extrêmement douteux. Dans l'ordre des compositions de l'art, *Vert-vert* doit être placé infiniment au-dessus des *Quatre Facardins ;* mais cela ne prouve point que l'auteur du premier de ces contes eût heureusement composé ou même achevé le second ; c'est une *gaîté,* c'est un *talent* d'un genre tout-à-fait différent : d'ailleurs, la prose de Gresset manque de légèreté, de grâce, de naturel, qualités essentielles au style du conte.

Il est donc probable que M. de Lévis est le premier qui ait entrepris de mettre à fin tant d'aventures commencées et enfantées avec une imagination d'autant plus fertile, qu'elle paraît être sans règle et sans frein ; et que, sortant à chaque instant de la sphère étendue des possibles, elle se joue dans le monde infini des

chimères : peut-être aussi l'auteur de la première partie du conte s'est-il plu à y multiplier les personnages et les événemens, à y rendre ceux-là plus extraordinaires, et ceux-ci plus compliqués, parce qu'il se proposait de ne rien expliquer, de ne rien terminer, et qu'il se faisait un jeu d'embrouiller des fils qu'il ne voulait point démêler, de rendre inextricables des nœuds qu'il ne voulait point dénouer, et pour ainsi dire insoluble, un problème qu'il ne voulait point résoudre. Le dénoûment des *Quatre Facardins* est en effet une sorte de problème dont la solution ne me paraît offrir guère moins de difficultés, à l'auteur du conte ou à son continuateur, que la profusion et la bizarrerie des événemens et des personnages. Il s'agit de faire rire une belle princesse qui n'avait jamais ri : telle était *Mousseline la sérieuse*. Jamais on n'avait pu lui arracher le plus léger sourire, quelques efforts qu'on eût faits pour dérider ce front superbe, mais toujours sévère ; pour animer cette figure parfaitement belle, mais inaccessible à tout mouvement de gaité, et ces lèvres charmantes, mais toujours immobiles ; car elles ne s'entr'ouvraient guère plus pour parler, que pour rire. Il est vrai que les efforts ne réussissent guère pour produire un pareil effet ; ils seraient bien plus capables de renforcer le sérieux naturel de la personne qu'on a pris à tâche de faire rire : ce dessein annoncé d'avance rend la chose presque impossible. C'est donc là, je le répète, une des grandes difficultés du conte d'Hamilton : l'historien ou le conteur, en s'obligeant à faire rire Mousseline la sérieuse, et en l'annonçant d'avance, était sûr de tenir en garde tous les lecteurs disposés

à lui disputer ses moyens et son succès. Quand enfin la sérieuse princesse aura ri, ils prétendront tous qu'il n'y avait pas de quoi; et le plus gai, le plus disposé à rire, s'écriera que, quant à lui, il n'aurait certainement pas ri pour si peu de chose.

Je n'oserais garantir à M. de Lévis qu'il échappera à cette exclamation. Il a cependant pris un des moyens qui réussissent le plus ordinairement à provoquer un rire général, et que partagent même les personnes les plus graves, les plus austères, les plus sérieuses : ce n'est point un bon mot, ce n'est point une saillie; ces moyens manquent trop souvent leur effet, et sont jugés trop diversement par les différens esprits; et, si M. de Lévis les eût choisis, c'est alors qu'on n'aurait pas manqué de disputer contre lui, et de soutenir que le bon mot ne valait rien, que la plaisanterie n'était point gaie, que la saillie n'était point heureuse. C'est donc par une sorte de mascarade, par un tableau grotesque, que M. de Lévis arrache un sourire, même un éclat de rire à la princesse Mousseline. Une ambassade imposante se présente devant elle; parmi les ambassadeurs se trouve un petit prince très-spirituel, mais triste et mélancolique, tout-à-fait intéressant par les qualités de l'âme et de l'esprit, mais que le sort cruel et un mauvais génie avaient déguisé sous les formes et la figure d'un singe, tandis que ses frères étaient si beaux, si séduisans! car ce n'était rien moins qu'un des quatre Facardins. Ce malheureux prince cachait sa déconvenue du mieux qu'il pouvait; il se présente devant la princesse avec une fraise à l'espagnole tellement ample, qu'elle lui voilait le bas de la figure,

et tout le haut était couvert d'un énorme chapeau à plumes d'autruche; ses jambes de singe étaient cachées dans des bottines de maroquin jaune; et, joignant la magnificence à l'art des déguisemens, il avait un pourpoint de satin couleur de feu, un manteau de gaze d'argent, un superbe baudrier et une magnifique épée; des décorations de différens ordres, en diamans, avec leurs rubans en écharpe et en sautoir, brillaient sur sa poitrine. « Tout cet attirail, dit l'historien, était fort imposant. Malheureusement, il sortait de son haut-de-chausses un « petit bout de sa queue; un maudit page, malin « comme ils le sont tous, s'en étant aperçu, passa « par derrière lui, pendant qu'il faisait sa première « révérence à la princesse, et le pinça de toute sa « force. Le pauvre singe ne put se contenir; il fit « une affreuse grimace : son accoutrement et sa gravité avaient déjà donné à Mousseline plus de gaîté « qu'elle n'en avait ressenti de sa vie. Les contor- « sions qu'il fit en se sentant pincer la queue, et le « soufflet qu'il donna au page pour se venger, ache- « vèrent le miracle, et l'on entendit distinctement « un éclat de rire partir de sa belle bouche. » Je le répète, on peut disputer sur cette manière de faire rire les gens, comme sur toute autre; mais, si l'on est de bonne foi, on avouera qu'on a vu rire à meilleur marché des personnes terriblement sérieuses.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que cet éclat de rire, tant désiré et si long-temps attendu, termine le conte à la satisfaction de tous les Facardins, nobles chevaliers, princesses enchantées, et autres personnages que le continuateur a su rassembler, et même du

lecteur qui, quelque amusé qu'il soit, est pourtant bien aise, comme la princesse Dinazarde, que tout ce *facardinage finisse*. Il y a certainement de l'art dans la manière dont M. de Lévis a repris, terminé, expliqué tant d'aventures qui paraissaient interminables et inexplicables; il y a de l'imagination dans les nouveaux incidens qu'il a créés; c'est l'exécution assez heureuse d'une entreprise fort difficile. Toutefois je doute que la reconnaissance du public soit en proportion de la difficulté de l'ouvrage, et M. de Lévis ne s'y est sûrement pas attendu lui-même. Il y a une sorte de fatalité attachée aux travaux des continuateurs : on leur oppose avec rigueur, et même avec injustice, les qualités ordinairement très-distinguées des écrivains dont ils entreprennent de terminer l'ouvrage; on ne pense pas que souvent, et c'est certainement ici le cas, il est plus difficile de *finir* ce qu'on n'a pas conçu soi-même et commencé, que de le *faire* en entier. La comparaison avec Hamilton est certainement très-redoutable : il est impossible d'être conteur plus gai et créateur plus facile et plus naturel de folies amusantes et spirituelles. L'imitation d'un modèle, et surtout d'un si excellent modèle, produit toujours une sorte d'effort et de contrainte que M. de Lévis n'est pas toujours parvenu à dissimuler, malgré la flexibilité incontestable de son esprit, qui jusqu'ici s'était occupé d'objets si différens; sa gaîté, surtout, en porte quelquefois l'empreinte. Peut-être aussi quelquefois en émousse-t-il le trait en voulant l'aiguiser: il faut que l'épigramme s'arrête à propos; elle s'affaiblit en se prolongeant, et la réticence est un des secrets, une des ressources

du conteur malin. Par exemple, lorsque M. de Lévis fait apparaître, sur un rivage bordé de paisibles spectateurs, un crocodile effroyable, et qu'il dit : « A « la vue du monstre, tout le monde s'enfuit, ex- « cepté les chevaliers, qui ne pouvaient pas décem- « ment en faire autant ; » je crois qu'il devait s'arrêter là, et ne pas ajouter : *Sans quoi, je ne réponds pas qu'ils n'eussent fait de même.* C'est ainsi que, lorsque La Fontaine, dans la fable de l'*Homme et la Couleuvre*, dit :

A ces mots l'animal pervers,
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme);

j'aimerais mieux qu'il s'arrêtât à ce trait, et qu'il n'ajoutât pas :

On pourrait aisément s'y tromper.

Je n'ignore pas que des critiques, et entre autres Marmontel, lui en font un mérite, prétendant qu'il y a plus de naïveté, s'il y a moins de malice : j'avoue que je ne suis point persuadé par cette raison-là.

M. de Lévis a fait précéder la suite des Quatre Facardins d'une préface pleine de pensées justes et bien exprimées. Il y caractérise avec finesse le genre de talent d'Hamilton, et donne une très-bonne poétique du conte, et en général d'excellentes règles pour l'emploi merveilleux. Il établit ce principe aussi vrai qu'ingénieux : « Les détails doivent être d'autant plus « vrais et plus naturels, que les fictions s'écartent « davantage de l'ordre de la nature. » Ce morceau

paraîtra peut-être un peu sérieux à la tête d'une production aussi folle que les Quatre Facardins : mais il faut convenir aussi que M. de Lévis ne s'était pas chargé de faire rire, dès sa préface, la belle princesse *Mousseline la sérieuse*.

Lettres et Pensées du maréchal prince de Ligne, publiées par Mme la baronne de Staël-Holstein.

Il fut un temps en France, et surtout à Paris, où la première affaire était les plaisirs de la société; et le premier mérite, celui du moins qui obtenait la faveur la plus rapide, la plus générale et la moins contestée, était la grâce de l'esprit et le charme de la conversation. Cet avantage suppléait à tout; il effaçait les distinctions sociales, il faisait disparaître l'inégalité des rangs; et l'homme sans naissance et sans fortune, à qui il était échu en partage, était admis, applaudi, fêté dans les cercles les plus brillans de la capitale. Cependant un nom illustre rehaussait encore les dons aimables de l'esprit : ces faveurs insignes de la nature et de l'ordre social s'appuyaient l'une l'autre, et se prêtaient un mutuel et vif éclat; elles en empruntaient toutes un plus vif encore de la valeur, dans toutes les époques, si chère aux Français, surtout de cette valeur personnelle, brillante, même un peu aventureuse, qui tient plus de l'esprit chevaleresque que d'un esprit réfléchi, et d'une intrépidité naturelle et audacieuse qui aime tous les dangers et les brave tous, que d'un art profond qui les calcule, les évite ou les affronte suivant ses desseins et ses intérêts. Enfin, si la galanterie

jetait son vernis séduisant sur tant de grâces, d'avantages et de qualités, elle en était le plus délicat ornement et le plus parfait complément. Les femmes, déjà très-sensibles aux charmes de l'esprit et au mérite de la valeur, appréciaient vivement l'hommage que leur rendait un homme qui avait cette double réputation; leur reconnaissance augmentait bientôt encore cette réputation : elles l'exaltaient à l'envi; et autant par le désir de leur plaire que par un sentiment de justice, on exaltait avec elles le grand seigneur, l'homme aimable et spirituel, le brave soldat, le galant et courtois chevalier.

Tel est le prince de Ligne, tels furent les avantages qu'il porta dans la société de Paris. Les succès qu'il y obtint, et, après un grand nombre d'années et d'événemens qui ont effacé tant d'autres renommées, les souvenirs qu'il y a laissés, subsistent encore. Son esprit, aussi actif qu'il est vif, gai, original, ne se contenta pas de briller dans les salons et de se faire remarquer au milieu des hommes les plus spirituels et des femmes les plus aimables du monde. Le prince de Ligne avait beaucoup voyagé; il avait eu des relations avec les hommes les plus célèbres et les plus illustres souverains du dix-huitième siècle : Frédéric le Grand, l'immortelle Catherine, Joseph II, moins heureux, mais digne d'être le rival ou l'émule des deux autres; Rousseau, Voltaire, et quelques autres personnages qui vivent encore, et qui eurent aussi leur célébrité. Il avait été témoin d'événemens importans, s'était trouvé à des actions d'éclat, et y avait déployé une valeur brillante; il avait bien jugé les événemens, bien apprécié les hommes, quoiqu'en

général avec un peu d'enthousiasme, qu'on aime en s'en défiant. Ayant donc beaucoup vu, beaucoup réfléchi, il avait beaucoup à dire aussi ; et il l'avait dit, à ce qu'il paraît un peu longuement, dans un immense Recueil où il avait déposé ses souvenirs, ses jugemens, ses réflexions et sa correspondance. Il est probable que tout n'est pas également intéressant dans ce volumineux Recueil ; mais il était impossible qu'il n'y eût pas une foule de traits spirituels, de mots heureux, d'anecdotes piquantes, d'observations fines, de portraits curieux, le tout exprimé avec un aimable abandon et une amusante originalité : c'est là ce que madame de Staël a bien voulu se charger d'en extraire, et ce qu'elle publie sous le titre de *Lettres et Pensées du maréchal prince de Ligne*. Ainsi nous avons dans ce livre l'*esprit* d'un des hommes qui en a eu le plus, recueilli par la femme la plus capable de choisir le mieux.

Ne dédaignant aucune des modestes fonctions d'éditeur, madame de Staël a fait précéder l'ouvrage qu'elle publie d'une préface de sa composition ; et, se renfermant scrupuleusement dans ces fonctions, elle ne parle que de l'ouvrage et de son auteur ; elle en parle avec grâce, avec agrément, avec esprit, et avec une brièveté qui sans doute est une qualité presque toujours heureuse, et surtout dans une préface, mais dont les lecteurs ne lui sauront pas gré. Lorsque madame de Staël publie un livre et y met une préface, cette préface n'est plus aux yeux du public un simple accessoire ; elle devient partie principale du livre ; elle est un des premiers motifs d'espérance de l'agrément et de l'intérêt qu'on s'attend d'y trouver. Je

crois qu'il n'est personne qui n'ait encore un peu plus pensé à l'éditeur qu'à l'auteur, lorsqu'il a entendu annoncer les *Lettres et Pensées du maréchal prince de Ligne*, publiées par madame de Staël. On s'est donc généralement plaint du laconisme de l'éditeur, quoiqu'il soit dans les règles de la bienséance et du goût; mais, pour me servir d'une expression peut-être trop familière, on n'aime point et on n'est point accoutumé à lire madame de Staël pour si peu; et c'est peut-être dans l'humeur que me donnent mes espérances trompées que je lui chercherai une petite chicane. Assurément je ne veux rien rabattre des éloges qu'elle donne à l'esprit et au caractère du prince de Ligne; mais, lorsqu'elle le représente comme *le seul étranger qui, dans le genre français, soit devenu modèle, au lieu d'être imitateur*, elle oublie, ce me semble, Hamilton.

Quoique très-courte, cette préface pourrait donner lieu encore à d'autres observations. Je les abandonne à regret; et pour me conformer aux intentions de madame de Staël, qui, n'ayant voulu occuper que très-peu de place dans le livre qu'elle publie, ne veut pas sans doute en occuper davantage dans le compte qu'on en rend, je réserve celle qui me reste pour parler du livre lui-même et de son auteur. Les premières lettres de ce Recueil sont adressées au roi de Pologne Poniatowski, et elles parlent du roi de Prusse Frédéric II, sur lequel on a écrit de gros volumes fort ennuyeux, qui ne le font peut-être pas mieux connaître que les deux lettres fort amusantes du prince de Ligne : deux ou trois conversations vives, animées, semées de traits et de saillies, don-

nent une idée de l'esprit mobile de Frédéric, passant rapidement d'un objet à un autre, les effleurant tous avec grâce, jugeant tantôt bien, tantôt mal, les hommes et les événemens, mais toujours d'une manière originale et piquante ; de son caractère inconstant et divers, de son humeur changeante, et quelquefois bizarre ; tantôt fier et dur, tantôt doux et modeste : « Je n'ai pas été battu par le maréchal Traun, dit-il « au prince de Ligne, parce que je ne me suis pas « battu. — C'est ainsi, répond le prince de Ligne, « que les plus grands généraux se sont souvent fait la « guerre ; on n'a qu'à voir les campagnes de Monté- « cucculi et de M. de Turenne. — Il n'y a pas de dif- « férence de Traun à Montécucculi, réplique le roi ; « mais qu'elle est grande, bon Dieu, de l'autre à « moi ! » Tantôt aimable et poli, il dit les choses les plus obligeantes et le plus agréablement exprimées à ceux qui l'entourent ; tantôt, par un sarcasme amer, et même grossier, il accable celui ou ceux de ses favoris que par humeur ou passe-temps il veut humilier. Un jour, embarrassé sur le choix d'un ministre dans une cour étrangère, le major Pinto s'avisa de lui dire : « Que n'envoyez-vous M. de Lucchesini, « qui est un homme d'esprit ? — C'est pour cela, « reprend le roi, que je veux le garder auprès de « moi ; je vous enverrais plutôt que lui, ou un en- « nuyeux comme M. un tel. » Et sur-le-champ il nomma effectivement ministre le major Pinto ; ce qui dut à la vérité adoucir beaucoup l'amertume du mot. Au reste, ce pauvre Pinto n'était pas plus ménagé par le prince de Ligne que par le roi de Prusse. Il se vantait des services qu'il avait rendus à l'Autriche

avant d'être attaché au roi de Prusse. De tous ces services, le prince de Ligne ne put que se rappeler un feu d'artifice fait pour son mariage. « Faites-moi « l'honneur de me dire, interrompit le roi, si le feu « d'artifice a réussi ? Non, sire, répond le prince de « Ligne; cela alarma même mes parens, qui croyaient « que c'était un mauvais signe. M. le major, que « voilà, avait imaginé de joindre deux cœurs enflam- « més, image très-neuve de deux époux ! La coulisse « sur laquelle ils devaient glisser manqua : le cœur « de ma femme partit, et le mien resta là. »

Le prince de Ligne se laisse sans doute trop emporter par son enthousiasme, lorsqu'il appelle Frédéric *le plus grand homme qui ait jamais existé;* mais tel est, à ce qu'il paraît, la trempe de son caractère : il est naturellement admirateur, et c'est une disposition d'esprit qui tient à d'excellentes qualités. Dans une lettre adressée à un homme de beaucoup d'esprit, sans doute, il l'engage *à devenir Montesquieu, sans cesser pour cela d'être Racine, Horace et La Fontaine.* Je le répète : la personne à qui il adresse ce petit compliment a beaucoup d'esprit; mais c'est pour cela qu'elle a dû trouver que l'excès d'une pareille louange passait toutes les bornes et toute l'exagération permises à l'urbanité et à la politesse. Je pourrais citer bien d'autres exemples de cette intempérance d'éloges : enfin, quand le prince de Ligne n'a plus personne à admirer, il admire beaucoup les Turcs. Il trouve cependant un défaut dans son héros, dans Frédéric : c'est cette manie d'impiété qui lui faisait ramener dans toutes ses conservations le pape, la cour de Rome, les catholiques, la reli-

gion, et le portait à se vanter sans cesse de ce qu'il était excommunié et damné. Le prince de Ligne, qui n'était pas très-pieux lui-même, trouve cependant cela fort déplacé, et fait à ce sujet d'excellentes réflexions : « Je trouvais, dit-il, qu'il mettait trop de « prix à sa damnation, et s'en vantait trop : indé- « pendamment de la mauvaise foi de messieurs les « esprits forts, qui très-souvent craignent le diable « de tout leur cœur, c'est de mauvais goût au moins « de se montrer ainsi ; et c'était avec des gens de mau- « vais goût qu'il avait eus chez lui, comme un Jor- « dans, d'Argens, Maupertuis, La Baumelle, La « Mettrie, l'abbé de Prades, et quelques lourds im- « pies de son académie, qu'il avait pris l'habitude « de dire du mal de la religion, et de parler dogme, « spinosisme, cour de Rome, etc. Je ne répondis « plus toutes les fois qu'il en parla. »

Au milieu de tant de saillies heureuses, vives et gaies, qui prouvent l'*esprit* du prince de Ligne, j'ai été bien aise de citer quelques passages qui prouvent seulement son *bon esprit*. Je donnerai de nouvelles preuves de l'un et de l'autre, en continuant à peindre l'auteur par quelques traits épars dans sa correspondance, et les autres fragmens qui composent cet ouvrage.

Ce n'est plus à un roi, et pour lui parler d'un roi, qu'écrit le prince de Ligne : c'est à madame la marquise de Coigny ; et, s'il lui donne beaucoup de détails sur une impératrice qui remplissait alors le monde de sa renommée, il lui parle d'abord d'elle-même, ainsi qu'il convient lorsqu'on écrit à une jolie femme. Mais, il faut l'avouer, ce n'est pas dans le

délicat et léger langage de la galanterie que brille le plus l'esprit du prince de Ligne. Des complimens entortillés, pénibles, sans naturel, qui remplissent une première page tout entière; beaucoup d'autres assez peu ingénieux, et ramenés d'une manière forcée dans le cours de ces lettres, m'ont fait craindre un instant que madame de Staël n'eût pas donné au prince de Ligne précisément l'éloge qui lui convient, en le louant surtout d'être éminemment Français, d'exceller dans le *genre français*. Tout cela, en effet, me paraissait, sous plus d'un rapport, n'être pas *très-français;* mais si l'on en excepte ce galant protocole, dans lequel le prince de Ligne réussit même quelquefois très-bien, espèce de jargon d'autant plus difficile à saisir, que toutes les formes en sont usées, et qu'il faut cependant y être neuf, qu'on y veut de l'adulation sans fadeur, de la finesse, et même un peu de recherche, sans précieux et sans affectation, ces lettres à madame de Coigny offriront une foule de morceaux spirituels, agréables, intéressans.

Il en est une surtout, la cinquième, qui me paraît un véritable modèle de gaîté, de légèreté, de grâce, de philosophie aimable, et même de style; et ce dernier éloge ne doit peut-être s'appliquer qu'à celle-là. Je ne sais si je m'abuse, et si je ne deviens pas un peu enthousiaste avec un auteur qui l'est beaucoup, et un éditeur qui ne trouvera pas mauvais qu'on l'y trouve un peu, puisqu'elle l'est si agréablement; mais cette lettre me paraît un petit chef-d'œuvre dans son genre. Le prince de Ligne, assis sur les rives de la mer Noire, à l'ombre des plus beaux arbres du

monde, à deux mille lieues de sa patrie, au fond de la Tauride, sur une colonne qu'il croit être un reste de ce fameux temple de Diane, dont Iphigénie fut la prêtresse; à côté du rocher d'où le barbare Thoas précipitait les étrangers, en face des bords fortunés d'Idalie; environné de palmiers, d'oliviers, de figuiers, de pêchers en fleurs, voyant à ses pieds la mer dont les vagues roulent jusqu'à lui des cailloux de diamant, médite, rêve, songe:

Car, que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?

Et il faut avouer qu'il n'y eut jamais un plus beau *gîte* pour cela, et ses rêveries en sont dignes. Il repasse gaîment sa vie entière, ses actions, ses sentimens, ses affections; il jette un coup d'œil sur son avenir, fait de la philosophie, de la mélancolie, de l'érudition, des projets, et bâtit, en Tartarie, des châteaux en Espagne. Il examine comment il se trouve transporté là, par quelle destinée sa conduite a toujours été en contradiction avec ses principes et ses goûts: aimant la vie, et la prodiguant dans les combats pour une gloire toujours incertaine, et sur laquelle on n'est jamais d'accord; sa patrie, ses jardins, et s'en éloignant sans cesse; le repos, et vivant dans une agitation continuelle; l'indépendance, et la sacrifiant à l'assujettissement des cours chez tous les souverains de l'Europe, à Vienne, à Versailles, à Berlin, à Varsovie, à Pétersbourg. Il raconte le plus plaisamment du monde l'enchaînement des circonstances qui l'ont entraîné, arrêté dans ces cours diverses: « Mon fils Charles, dit-il, épouse une « jolie Polonaise (Massalska); sa famille nous donne

« du papier au lieu d'argent comptant : c'étaient des « prétentions sur la cour de Russie. Je me fais, on « me fait Polonais en passant. Un fou d'évêque, « pendu depuis ce temps-là, oncle de ma belle-fille, « s'imagine que j'ai été tout au mieux avec l'impé- « ratrice de Russie, et se persuade que je serai roi « de Pologne, si j'ai l'indigénat. Quel changement, « dit-il, dans la face des affaires de l'Europe ! Quel « bonheur pour les Ligne et des Massalski ! Je me « moque de lui : mais il me prend envie de plaire à « la nation rassemblée pour une diète ; la nation « m'applaudit ; je parle latin ; j'embrasse et caresse « les moustaches ; j'intrigue pour le roi de Pologne, « qui est lui-même un intrigant, comme tous les « rois qui ne sont sur le trône qu'à condition de faire « la volonté de leurs voisins et de leurs sujets : il est « bon, aimable, attirant ; me voilà tout-à-fait lié « avec lui. J'arrive en Russie ; la première chose « que j'y fais, c'est d'oublier le sujet de mon voyage, « parce qu'il me paraît peu délicat de profiter de la « grâce avec laquelle on me reçoit, pour obtenir « des grâces, etc., etc. » Je transcrirais volontiers la lettre entière, si elle ne remplissait pas quinze pages in-8°.

Dans le reste de sa correspondance avec madame de Coigny, le prince de Ligne fait la relation de ce voyage si magnifique de l'impératrice de Russie en Crimée. Naturellement porté à l'admiration, on doit imaginer qu'il la prodigue dans une occasion qui a excité celle de bien d'autres : il admire même les Tartares, les peint sous des couleurs assez aimables, et nous donne une très-haute idée de la galanterie des

archevêques russes. La princesse Galitzin sortant des jardins de l'un d'eux, Platon, archevêque de Moscou, et lui demandant sa bénédiction, Platon prend une rose, et c'est avec cette fleur qu'il bénit la princesse. Cela n'est peut-être pas très-épiscopal; mais cela est fort anacréontique.

C'était dans l'année qui précéda la révolution française, que le prince de Ligne écrivait ces Lettres; et, par quelques traits rares et épars dans cette correspondance, on voit qu'étranger à la France, et écrivant à l'une des extrémités de l'empire russe, il jugeait néanmoins très-bien les événemens qui se préparaient à quinze cents lieues de lui, et quelques-uns des hommes qui devaient y prendre part.

L'admirateur de Rousseau, de Voltaire et des plus beaux esprits du 18e siècle, n'admire pas également les systèmes politiques de ceux qui se disaient leurs disciples, et se paraient fastueusement du nom de philosophes. Il se moque fort plaisamment des *pédans ennemis des abus*, des *curés législateurs*, des *avocats politiques*, et de tous ces jeunes gens qui *ne pouvant pas payer le mémoire de leur tailleur, veulent payer les dettes de l'État.* « Les sujets de cet « empire (la Russie), dit-il ailleurs, qu'on a la « bonté de plaindre si souvent, ne se soucieraient « pas de vos États-Généraux, et prieraient les phi- « losophes de ne pas les éclairer, et les grands sei- « gneurs de ne pas leur permettre de chasser sur « leurs terres... Du reste, ils ne sont esclaves que pour « ne pas faire de mal à eux et aux autres. » Ailleurs, il rêve aussi, de son côté, une petite constitution pour les Moldaves, déjà en proie aux dissensions qui n'ont

cessé ne les agiter depuis : « Qu'à la paix, dit-il, les « Cours médiatrices s'amusent à leur faire un petit « code de lois bien simple, qui surtout ne soit pas « traité de la main de la philosophie, mais par quel- « ques jurisconsultes bonnes gens, qui connaissent « le climat, le caractère, la religion et les mœurs « du pays. » Enfin, parlant de la retraite qu'il s'était choisie et arrangée sur une haute montagne, à une lieue de Vienne : « Je l'appelle mon refuge, dit-il, « puisque je n'y suis pas plus exposé aux progrès de « la philosophie qu'aux inondations. » Ici le prince de Ligne fait le tableau de toutes les vexations qu'il a éprouvées dans tous les pays qui se disent les plus libres de l'Europe; et l'on n'est plus étonné qu'il ne soit pas très-partisan de ces prétendues libertés. Aussi, lorsque l'avocat Wandernoot lui écrit, au mois de décembre 1789, pour l'engager à venir se mettre à la tête des révoltés du Brabant, il se contente de lui répondre plaisamment, *qu'il ne se révoltait jamais en hiver.*

Les autres lettres du prince de Ligne sont adressées à l'impératrice Catherine II, à l'empereur Joseph II, et à M. de Ségur. Elles roulent presque toutes sur la guerre contre les Turcs, sur les siéges et la prise d'Oczakow et de Belgrade, les deux principales expéditions des Russes et des Autrichiens dans cette guerre. Le prince de Ligne y servait sous les ordres du prince Potemkin. Grand faiseur de portraits qui ne sont pas le plus médiocre ornement de ce Recueil, il fait celui de Potemkin, et le charge de tant de contrastes, qu'il est bien difficile de croire que l'original lui en ait tant fourni, et que son esprit

ne les ait pas un peu recherchés. Le général russe en réunissait cependant un grand nombre, et alliait de très-grandes qualités avec les défauts les plus bizarres. Plein de la plus haute idée de lui-même, il croyait que Dieu lui devait des soins particuliers, et faisait de temps en temps quelques miracles pour sa conservation : il s'en vanta positivement dans une occasion où il avait échappé à un grand danger auquel le prince de Ligne avait échappé aussi ; mais vraisemblablement, aux yeux de Potemkin, il n'avait été sauvé que par-dessus le marché. Malgré cette protection spéciale, le général russe craignait beaucoup le diable, *qu'il se figurait*, dit le prince de Ligne, *encore plus grand et plus gros qu'un prince Potemkin*. Brave, intrépide, ayant même quelques-unes des qualités d'un général, il n'en avait point la prévoyance. « Si « nous avions des vivres, dit le prince de Ligne, « nous marcherions ; si nous avions des pontons, « nous passerions les rivières ; si nous avions des « bombes et des boulets, nous assiégerions : on n'a « oublié que cela. » Il supporte fort gaîment, pour son propre compte, les privations que cette imprévoyance ou d'autres circonstances lui imposent : « Le bois, dit-il, commence à nous manquer ; je « brûle déjà tous mes chariots : un timon pour me « faire à dîner, et une petite roue pour mon sou- « per. »

Ce siége d'Oczakow traînant en longueur, pour en hâter le succès, on envoie de France un ingénieur dont le prince de Ligne raconte ainsi l'arrivée et les propos familiers et gascons : « M. de La Fayette « m'a envoyé un soi-disant ingénieur français pour

« commander le siége. J'entre avec lui dans la tente « du prince, avant que je le lui aie présenté ; et tout « près de lui, l'ingénieur s'écrie : *Où est le général ?* « — Le voici, lui dis-je. Il le prend par la main, et « lui dit : — *Bonjour, général. Eh bien, qu'est-ce ? « Vous voulez avoir Oczakow ?* — Apparemment, « dit le prince. — *Eh bien,* dit mon original, « *nous vous aurons cela. Avez-vous ici un Vau- « ban, un Cohorn? Je voudrais aussi un peu de Saint- « Remy, et me remettre à tout cela, que j'ai un « peu oublié, ou même que je n'ai pas trop su ; car, « dans le fond, je ne suis qu'ingénieur des ponts et « chaussées.* — Le prince, toujours bon et aimable « quand il en a le temps, se mit à rire, et lui dit : « Reposez-vous de votre voyage, ne vous tuez pas « à lire ; je vous ferai porter à manger dans votre « tente. »

Accoutumé à écrire à Catherine, il était aussi accoutumé à recevoir des réponses d'elle ; il les exigeait même. Il se plaint, dans une occasion, de la négligence qu'elle a mise dans cette correspondance, et passe en revue tous les souverains, tous les illustres personnages qui lui ont écrit, ou lui auraient écrit s'ils avaient été dans le cas : « Frédéric II, dit-il, m'a « recommandé trois fois à l'aide de Dieu, et à sa « sainte et digne garde, comme s'il s'était mis dans « le cas d'en faire les honneurs... Et je crois que « j'aurais reçu par la poste quelques bons ventre- « saint-gris du pauvre Béarnais, s'il avait eu assez « d'argent pour affranchir sa lettre. » C'est ainsi que la gaîté excuse la liberté du reproche ; elle excuse aussi la liberté des contestations. L'impératrice avait

publié, contre le duel, un ukase que le prince de Ligne n'approuvait pas ; il avait vivement disputé contre elle à cette occasion : « Je me ressouviens « encore, écrit-il à l'impératrice, de l'ukase sur le « duel, que j'osai attaquer avec tant d'audace, que, « tout en le défendant, V. M. m'en a presque pro- « posé un ; je veux même qu'elle se rappelle toutes « mes brutalités, mes opiniâtretés, et jusqu'à la « mauvaise foi que je mettais quelquefois dans la « discussion pour me tirer d'affaire. »

Je passerai sous silence quelques portraits, quelques conversations et quelques pensées qui terminent l'ouvrage. Ce n'est pas ce qu'il y a de mieux, quoique quelques-unes de ces pensées soient fort justes, quelques autres fort originales. Il y aurait eu de la pédanterie, je pense, à relever plusieurs fautes de langage et de style. On remarque aussi que la science et l'érudition du prince de Ligne sont quelquefois en défaut. Il dit quelque part que le blanc est l'absence des couleurs : c'est tout le contraire qu'il fallait dire. Ailleurs, il cite l'héroïsme de la *femme Huchet au siége d'Amiens :* il eût été plus exact de dire *Hachette* et le *siége de Beauvais;* mais il n'y a pas loin de Huchet à Hachette, ni d'Amiens à Beauvais ; et on peut confondre tout cela, quand on est à quatre cents lieues de la Picardie.

OEuvres choisies, littéraires, historiques et militaires du maréchal prince de Ligne.

Les OEuvres du prince de Ligne composent trente-deux ou trente-quatre, quelques-uns disent même trente-six volumes in-8°, imprimés en Allemagne, et peu connus en France, où l'on est un peu effrayé à l'aspect des longs ouvrages et de la perspective des longues lectures : c'est, comme on voit, une mine abondante; et, de plus, elle est quelquefois précieuse. Madame de Staël y avait puisé avec beaucoup de goût, et avec cette sobriété qui fait, partie et qui est même une des premières qualités du goût. Le succès de l'heureux choix qu'elle a fait, dans la volumineuse collection du prince de Ligne, a dû avertir les compilateurs, éditeurs, imprimeurs et libraires, et les engager à choisir aussi dans les mêmes ouvrages, à extraire de leur côté, et à publier des recueils puisés à la même source : ils se sont flattés que la curiosité du public, excitée par un volume agréable et piquant, accueillerait avec empressement quelques autres volumes du même auteur, qu'ils lui ont offerts de différens côtés; et leur espérance n'a pas été trompée.

Elle était véritablement assez fondée; cependant, MM. les nouveaux éditeurs avaient à craindre une réflexion assez simple. Le public pouvait raisonner ainsi : Madame de Staël a eu sous les yeux les trente ou quarante volumes du prince de Ligne; son dessein était de nous faire connaître ce qu'il y avait de plus agréable et de plus spirituel dans ces productions si nombreuses, si variées, si diverses.

Certainement elle a bien choisi, on peut s'en rapporter là-dessus à son esprit et à son goût. Ceux qui sont venus ensuite, et que nous n'avons pas l'honneur de connaître, ne nous offrent pas tout-à-fait la même garantie; ils n'ont pu d'ailleurs que glaner après elle: par conséquent leurs recueils ne valent pas le sien. Il faut l'avouer, cela n'est pas mal raisonné, et cette dernière conséquence est juste; mais il serait injuste aussi d'aller plus loin, et de conclure que les autres recueils ne présentent ni agrément, ni intérêt. Nous avons vu que madame de Staël avait puisé avec sobriété dans les œuvres d'un auteur assez riche d'esprit, d'imagination et de gaîté, pour ne pas user sobrement de ces heureux dons. Il paraît d'ailleurs que son objet n'a été que de choisir, dans la correspondance du prince, la partie, il est vrai, la plus agréable et la plus spirituelle de ses œuvres, et d'y ajouter, afin de composer un volume de grosseur raisonnable, quelques pensées, quelques conversations, quelques portraits. Le nouvel éditeur prétend encore expliquer par une autre conjecture les motifs qui ont pu engager madame de Staël à rejeter du Recueil qu'elle a publié certains morceaux pleins d'esprit et d'enjouement. « La timidité et la pudeur, dit-il, lui « auront interdit d'attacher son nom à des peintures « quelquefois un peu libres et un peu satiriques. » Cette explication est assurément très-plausible; mais n'avons-nous pas notre pudeur aussi, et n'étions-nous pas bien aises qu'elle eût pour sauvegarde celle de madame de Staël?

On peut donc dire, pour se former une idée comparative de ces divers choix qu'on a faits dans les

œuvres du prince de Ligne, que le premier est le plus généralement agréable, le plus pur, celui où l'on a le moins mêlé aux choses bonnes ou excellentes, des morceaux médiocres ou mauvais; celui enfin qui, de l'aveu d'un des derniers éditeurs, est le plus circonspect et le plus décent; mais aussi le Recueil des nouveaux éditeurs, celui du moins que j'ai sous les yeux, est infiniment plus varié. Mémoires, politique, morale, histoire, tactique, *écarts, fantaisies,* contes, portraits, châteaux en Espagne, genre auquel le prince de Ligne montre beaucoup d'aptitude; pensées sur la religion, sur l'irréligion, sur la philosophie, sur les danseurs, sur les critiques, sur les auteurs, les acteurs, les actrices, la littérature; sur l'amour, la noblesse, la révolution française; sur les femmes surtout, et, par-dessus tout, sur les Françaises, sans oublier les maris; sur les objets les plus disparates, les plus gais et les plus sérieux, les plus frivoles et les plus profonds; telle est une faible partie et l'énumération très-incomplète des objets traités dans ces deux volumes. Le premier est le plus grave, celui du moins dont les divers sujets sont plus graves, car le ton ne l'est pas à beaucoup près toujours; et l'auteur, au milieu des discussions les plus sérieuses, perd souvent son sérieux, et le fait perdre à son lecteur. On remarquera, au milieu de ces gaîtés plus ou moins heureuses, plus ou moins placées à propos, des aperçus fins, des vues saines, des traits quelquefois profonds, et toujours des sentimens nobles et élevés, dans les divers mémoires sur la Pologne, sur les juifs, sur les armées françaises, sur la tactique, la discipline et les

divers corps de l'armée autrichienne, et enfin dans divers morceaux historiques.

Parmi ces fragmens d'histoire, il en est un qui a pour objet les causes et les effets de *la guerre de trente ans*, et les traits caractéristiques des généraux qui brillèrent à cette époque, l'une des plus remarquables, sans contredit, de l'histoire moderne (1). A ce fragment d'histoire générale succèdent des mémoires particuliers sur un personnage singulier, bizarre, extraordinaire; sur le comte de Bonneval, homme d'esprit, mais dont le jugement fut trop souvent obscurci par des passions fougueuses et des prétentions exagérées; génie actif, audacieux, entreprenant, turbulent, mais plus vaste que solide dans ses projets, plein de bravoure, et joignant à l'intrépidité du soldat les talens et les connaissances du général. Né d'une famille illustre du Limousin, il fut successivement colonel en France, feld-maréchal et général d'infanterie en Autriche, pacha à deux queues (d'autres lui en donnent trois) chez les Turcs, où une goutte remontée termina ses aventures et sa carrière au moment où il se proposait de fuir de Constantinople, de quitter le turban et de venir à Rome, sous la protection du pape et du roi de Naples. Comme militaire, le comte de Bonneval fut estimé chez les diverses nations auxquelles son inconstance le porta à offrir tour à tour ses services; en Autriche, surtout, il tint la conduite la plus brillante au siége de Belgrade et à la bataille de Peters-

(1) Voyez, t. IV, un article sur la traduction de l'*Histoire de Schiller*.

waradin. En Turquie, après avoir fait de vains efforts pour déterminer le grand-seigneur à attaquer l'empereur d'Autriche, dont il souhaitait démesurément de se venger, il fit décider la guerre contre la Perse, procura quelques succès aux armes ottomanes, et fut le premier qui tenta d'établir la discipline européenne dans quelques corps de l'armée turque; projet qui a été souvent renouvelé depuis, et qui a toujours trouvé d'insurmontables obstacles dans les préjugés d'une nation esclave de la routine, et vouée à l'ignorance.

Telles sont en abrégé les aventures de cet homme bizarre et inconséquent. Le prince de Ligne, qui aime les caractères ardens et originaux, fait son héros du comte de Bonneval : « Ma morale à moi, dit-il, « est qu'il n'y a rien de pis qu'un homme médiocre. » « Ce mépris pour tous les hommes médiocres aurait beaucoup d'extension, et le mépris pour les hommes médiocres d'un sens droit et d'une probité exacte, aurait beaucoup d'injustice. Il est vrai que les personnages du caractère du comte de Bonneval offrent plus de ressource pour l'histoire et les mémoires; mais ces deux genres ne me semblent pas convenir au talent du prince de Ligne; il ne dispose pas les faits dans un ordre heureux; sa narration n'a ni rapidité, ni clarté; son style n'est ni assez pur, ni assez grave, son esprit, naturellement gai, montre trop cette disposition habituelle, et l'histoire est essentiellement sérieuse. Les grands historiens de l'antiquité ne sont nullement plaisans: parmi les modernes, Voltaire a voulu l'être; mais, quelque piquantes que soient quelquefois ses plaisanteries, tous les gens de goût avoueront qu'elles déparent ses histoires. Une grande mobilité d'esprit

et d'imagination donne au prince de Ligne des distractions qui lui font oublier d'une page à l'autre ce qu'il a dit ; il peint tour à tour le marquis de Bonneval, frère aîné du comte, comme un excellent et comme un très-mauvais frère. Il dit du comte de Valstein, pag. 231 : *Il n'avait que son épée et sa figure qui étaient superbes.* Et, pag. 245 : *Il était long, mince, jaune et roux, et avait un son de voix rebutant.* Ces deux portraits ne se ressemblent guère!

C'est surtout à la tête du second volume de ce Recueil que serait parfaitement placée l'épigraphe du poëte Martial :

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura.

Elle semble faite pour ce mélange de pensées tantôt fines et délicates, tantôt communes et fausses ; de réflexions tantôt justes et profondes, tantôt déplacées et bizarres ; de jugemens sains et de jugemens dictés par la prévention et le mauvais goût ; de saillies aimables, de traits spirituels, de tristes jeux de mots et de fades calembours : assemblage singulier de matériaux souvent très-incohérens, dans lequel semblent se réunir toutes les disparates, et où le prince de Ligne ne paraît toujours constant, toujours d'accord avec lui-même, que sur quelques points à la vérité très-essentiels, tels que l'honneur, la révolution française, et les jugemens qu'il porte des héros et des victimes de ce terrible événement.

Ce caractère mobile et léger qui effleure tout, qui décide de tout, qui tranche sur tout, qui souvent se contredit, qui ne met d'importance à rien, qui recherche les paradoxes, les idées extraordinaires, les

opinions bizarres, semblant ne voir dans toutes les questions que des jeux d'esprit, et n'y chercher que des moyens de faire briller le sien, est sans contredit fort agréable dans la conversation, égaie beaucoup un cercle, reçoit dans le monde des applaudissemens proportionnés au plaisir qu'il y procure. Mais il faut l'avouer : ces grâces légères, ces dons heureux et brillans, ne suffisent pas pour faire, je ne dirai pas un bon et solide ouvrage, mais même un livre agréable. Il y a loin du ton d'une conversation frivole à celui d'un livre même frivole; là, les écarts doivent avoir leur frein; la folie doit se prescrire des bornes; et les pointes et les rébus qui, soutenus par l'action, la voix, la pantomime, et par la disposition vive et gaie des auditeurs, auraient été couverts des plus bruyans éclats de rire, paraîtront bien froids et bien insipides au lecteur dédaigneux et ennuyé. Il sera surtout choqué, et je pense avec raison, du passage subit et brusque de ces facéties aux pensées les plus graves et les plus sérieuses, aux réflexions les plus tristes et les plus amères. C'est un mélange qui affecte désagréablement.

L'objet sur lequel le prince de Ligne revient le plus souvent, et se contredit peut-être le plus, ce sont les femmes. Tantôt il en parle avec un vif enthousiasme, tantôt avec une sorte de dénigrement; mais, à tout prendre, je crois que les femmes ne seront point mécontentes de tous *les écarts* qu'il se permet sur leur compte : elles aimeront le bien qu'il dit d'elles, elles lui pardonneront le mal qu'il en dit, parce qu'il parle toujours d'elles avec l'accent

de la passion. Or, les femmes préfèrent de beaucoup un détracteur passionné à un froid panégyriste. Combien elles mettent J.-J. Rousseau au-dessus de Thomas! Et ce n'est pas seulement chez elles un jugement dicté par le goût et par l'énorme différence de talent qui sépare ces deux écrivains: c'est affaire de sentiment et de prédilection pour la personne; et cependant l'un a parlé des femmes avec insulte, avec grossièreté, avec brutalité même; l'autre a laborieusement recherché tous les traits qui leur sont honorables, soit dans l'histoire ancienne, soit dans l'histoire moderne. A tant de faits ajoutant encore plus de raisonnemens, de conjectures, d'hypothèses, il a élevé un monument de son admiration et de son culte pour les femmes, et il a cependant excité peu de reconnaissance parmi elles; à peine en est-il connu, parce qu'il ne se montre qu'historien complaisant, panégyriste sans chaleur, froid admirateur, et que rien ne décèle dans son âme ces élans de la passion d'où découlent également et l'éloge animé, et quelquefois la détraction amère.

Le prince de Ligne n'a, en parlant des femmes, ni la chaleur, ni la véhémence de Rousseau; mais il a un meilleur ton, un meilleur goût; il paraît connaître mieux l'objet, et de ses censures, et de ses éloges: on voit qu'il a été mieux traité par elles, et qu'en général il en est plus content. Les progrès qu'une éducation plus soignée a développés depuis vingt-cinq ou trente ans, chez les personnes du sexe, ne lui échappent point. Sans doute des abus se sont mêlés à ces améliorations si importantes pour

la morale publique et le charme de la société : le charlatanisme, l'amour du luxe, le goût effréné pour des talens frivoles, ont souvent corrompu des institutions publiques qu'un meilleur esprit aurait dû animer; mais les plus grands détracteurs du temps présent ne sauraient disconvenir qu'une culture plus soignée des dons de l'esprit et des talens agréables, et qu'une instruction plus variée ajoutent infiniment aux grâces naturelles des jeunes personnes que nous voyons successivement entrer et briller sur le théâtre du monde : c'est ce que le prince de Ligne reconnaît avec beaucoup de justice; et en même temps il semble pressentir les abus qui peuvent en être la suite. « Madame de Sévigné, dit-il, est la première « qui ait su lire et écrire; elle avait du naturel, des « expressions faciles et heureuses, et des détails « charmans..... Les femmes, il y a vingt ans en- « core, ne savaient seulement pas l'orthographe. A « présent, je connais dix ou douze Sévigné; elles « n'ont que trop d'esprit : il faudrait les arrêter. »

Le prince de Ligne ne se contente pas de parler des femmes en général, il parle en particulier de quelques-unes d'entre elles qu'il a plus particulièrement connues, et qui l'ont le plus frappé par leur beauté ou les grâces de leur esprit; et alors son excessive admiration imprime à son style une excessive recherche, et le transforme même quelquefois en un jargon vraiment risible. On peut en juger par ce fragment du portrait qu'il nous donne de la princesse Angélique Radziwill : « Angela ne pouvait être « peinte que par Michel-Ange et Raphaël, qui se « connaissaient en anges ; cependant ils prièrent

« Albane et Corrége de s'en mêler. Les premiers se « chargèrent de la grâce, de la décence, et de l'é- « manation de la Divinité ; les autres se chargèrent « de la grâce profane qu'on admirait dans celles qui « accompagnaient la mère des Amours. Si son pre- « mier genre de figure les tient à une certaine dis- « tance, son second genre les rappelle toujours..... « Le dessin de son intérieur est aussi parfait que « celui de son extérieur, qui charme et attire. C'est « une merveille qui n'est pas merveilleuse, malgré « tous les droits qu'elle y a..... Si le diable a jeté les « yeux sur elle pour faire tapage dans les cœurs, « les anges la réclament à cause de son nom, et di- « sent, voyant qu'elle fait et fera le bonheur de tout « ce qui l'entoure : On voit bien qu'Angela est une « œuvre angélique. » Ces jeux de mots plaisent infini- ment au prince de Ligne; il ne saurait s'en défen- dre, ni en faire le sacrifice lorsqu'ils lui viennent dans l'esprit et au bout de la plume : il s'élève même vivement contre M. de La Harpe, qui les avait blâmés dans un écrivain d'alors et d'aujourd'hui, con- nu par son goût et son talent pour les rébus et les pointes. Le prince de Ligne s'étaie de l'exemple de Voltaire; et, fort de cette autorité, ou plutôt entraîné par son propre penchant, il ne perd pas une occa- sion de faire un calembour. Il vous dira, par exem- ple, d'un jeune Anglais qui voyage pour son éduca- tion : « Le jeune lord s'en retourne du continent un « peu incommodé, parce qu'il n'a pas été *continent* « lui-même. »

La littérature, et surtout la littérature française, est aussi un des sujets sur lesquels le prince de

Ligne revient le plus souvent. Il en parle avec esprit; mais l'esprit ne suffit pas, surtout à un étranger, pour juger sainement de notre littérature : aussi le prince de Ligne se trompe-t-il fréquemment, et dans les jugemens généraux qu'il en porte, et dans les jugemens particuliers dans lesquels il veut apprécier les gens de lettres les plus célèbres de ce temps. Il est difficile, par exemple, d'émettre une pensée littéraire plus fausse que celle-ci : « Si un auteur « français me dit : On ne peut pas rendre cette idée « ou cette expression dans une autre langue, je lui « dirai : Monsieur, c'est que vous n'êtes pas clair « dans la vôtre. J'en dis autant à ceux qui me di- « sent : C'est charmant en anglais, en italien, en « allemand, mais je ne puis vous l'expliquer : le « coloris peut se perdre, mais jamais le dessin. » Sans doute; mais ce coloris, mais l'harmonie de la phrase, mais la grâce de l'expression, mais la délicatesse du tour, ne sont-ce pas là des mérites essentiels de la pensée? Et les nuances fines et légères peuvent-elles se transmettre d'une langue dans une autre? Quiconque a lu Horace, par exemple, a vu combien de tours et d'expressions inimitables se perdaient et disparaissaient entièrement dans une traduction; et tout le monde sent qu'une fable de La Fontaine, que de beaux vers de Racine, doivent nécessairement être méconnaissables, si on veut les traduire en allemand ou en anglais. Le prince de Ligne attribue faussement à Gui-Patin la comédie de *l'Avocat Patelin*. Ses jugemens sur les personnes n'ont pas plus de justesse que ceux qu'il émet sur la littérature en général : il prétend que Diderot eût

été le plus grand de nos prosateurs, s'il n'eût été effacé par J.-J. Rousseau ; il met sans façon le barbare et licencieux poëte Robé au-dessus de J.-B. Rousseau, du moins dans le genre de l'épigramme : les vers de Robé lui paraissent *faits à merveille*. Il aime beaucoup Dorat, Roucher, et même un peu, je crois, M. de Cubières ; mais il se montre très-prévenu contre M. de La Harpe. Il attaque une foule des décisions littéraires du *Cours de Littérature* et de la *Correspondance;* et l'on croira facilement que le prince allemand a presque toujours tort contre le Quintilien français. Il a peut-être moins tort, lorsqu'il attaque les défauts de caractère du célèbre critique, sa morgue, sa suffisance, son amour-propre. Le prince de Ligne aime à rapporter des anecdotes assez mortifiantes pour cet amour-propre fort irascible. Il raconte, par exemple, qu'un jour où M. de La Harpe se croyait l'objet de l'admiration d'une société nombreuse, à laquelle il faisait la lecture d'un de ses ouvrages, il était au contraire l'objet de la risée publique, parce qu'une jeune femme s'était amusée à attacher un morceau de papier blanc à la bourse à cheveux du lecteur : mauvaise plaisanterie, assurément ! Mais il paraît, par plusieurs autres anecdotes rapportées dans le même ouvrage, que les auteurs d'alors éprouvaient souvent de pareilles déconvenues dans la lecture qu'ils faisaient de leurs ouvrages. Il faut avouer que depuis tout a changé à leur avantage ; les jeunes femmes les plus légères écoutent les plus insipides lectures avec une sorte de recueillement et de respect ; et, plus d'une fois, j'en ai vu un bon nombre s'ennuyer avec une politesse si ad-

mirable et une discrétion si parfaite, que l'auteur s'en allait enchanté, et de leur goût, et de son propre mérite.

Au reste, quelque jugement qu'on porte de cet ouvrage, on ne le jugera jamais plus sévèrement que l'auteur ne jugeait lui-même le recueil dont il est tiré. « Il est trop fou, dit-il, pour les gens sérieux, « il est trop sérieux pour les fous ; il est trop libre « pour les gens décens, il est trop décent pour ceux « qui ne se piquent pas de délicatesse ; il est trop « hardi pour les bigots, il ne l'est pas assez pour « les incrédules.... Il dit du bien des femmes, mais « il en dit bien du mal ; il vante l'amour, mais vante « l'indifférence..... Il est gai, il est noir ; il est lé- « ger, il est pesant ; creux peut-être, plutôt que pro- « fond ; neuf et commun, trivial et élevé, clair et « obscur, consolant et désolant ; il assure, et doute « un instant après. Ah ! mon pauvre ouvrage ! Ah ! « mes pauvres écarts ! comme vous serez traités, si « jamais vous voyez le jour ! »

Œuvres badines et morales, historiques et philosophiques de Jacques Cazotte.

On a dit des hommes qui cultivent les lettres, que leur vie était dans leurs ouvrages. La révolution a fait à cette sorte d'adage, jusque-là assez généralement vrai, une exception honteuse ou honorable pour les écrivains, suivant qu'ils ont été ou les odieux partisans de ses excès, ou les tristes victimes de ses fureurs. Le bon, l'aimable et infortuné Gazotte fut au nombre de ces derniers, et il est impossible de s'occuper de

ses œuvres légères, badines, joyeuses, sans rappeler ces souvenirs funestes, lugubres, affreux. Cet homme vénérable, à qui ses bourreaux reconnurent *soixante-douze ans de vertus*, fut condamné comme un criminel. Cette tête blanchie par l'âge, dont les pensées toujours si douces, et les créations toujours si gaies, attestaient l'aménité des mœurs et du caractère, et l'innocence de la vie, tomba sur l'échafaud. Beaucoup d'autres sans doute, non moins innocens et plus illustres, furent moissonnés par la révolution; mais les plus touchantes circonstances s'attachèrent à la catastrophe de Cazotte, et augmentèrent encore l'intérêt qu'inspiraient ses cheveux blancs, ses douces vertus et ses aimables talens. Jeté dans les prisons de l'Abbaye, après la fatale journée du 10 août, au moment où il allait être égorgé, sa fille se précipite dans ses bras, oppose son corps aux coups des assassins, et le fer leur tomba des mains; mais la jeunesse, les grâces, la beauté, l'héroïsme de la piété filiale, qui avaient désarmé des bourreaux, trouvèrent des juges plus insensibles et plus féroces; pour pouvoir consommer tranquillement, et sans être troublés, l'assassinat du père, ils arrêtèrent la fille et la firent enfermer. On sait que Cazotte n'est pas la seule victime arrachée à des juges-bourreaux par le dévoûment et la tendresse d'une fille, et condamnée ensuite par des juges qui, à la vérité, n'exécutaient pas eux-mêmes leurs sentences de mort, mais plus profondément corrompus encore et plus impitoyables. Le fidèle et malheureux Sombreuil fut le second exemple de cette férocité inouïe : tant il est vrai que l'éducation et les lumières augmentent encore la dépravation d'un cœur pervers,

et que, s'il est permis d'espérer que l'humanité et la justice reprennent leurs droits sur des hommes odieux qui les ont abjurées, ce ne sera jamais sur ceux à qui une instruction dangereuse et détournée de son but salutaire fournira des argumens et des sophismes pour tout excuser ou tout dénaturer, et qui seront assez habiles pour réduire leur immoralité en calcul, leurs doctrines corrompues en système, et leurs odieux excès en principes!

Tel était entre autres celui qui remplissait les fonctions d'accusateur public auprès de l'atroce tribunal qui condamna Cazotte à mort. Jamais on n'abusa plus insolemment des mots de vertu et de patrie. Cet homme féroce parle de *mœurs patriarcales*, et il condamne un vieillard vénérable; il mêle le langage d'une hypocrite sensibilité à cette horrible barbarie. Il accuse sa victime d'être partisan du despotisme et de la tyrannie; et il ose parler de liberté, lui qui fut toujours un des plus zélés et des plus dociles esclaves de toutes les tyrannies révolutionnaires! Tel a toujours été, au reste, et tel est encore le langage des écrivains de ce parti : ils prononcent fièrement les mots d'esclaves et de tyrans qui devraient les faire rougir, et ils croient par ces mots insulter à leurs adversaires, qui ont cependant assez prouvé leur haine pour la tyrannie et le despotisme, par leur haine pour la révolution, qui a toujours été, et dans toutes ses phases, une tyrannie cruelle et un intolérable despotisme.

« Je meurs comme j'ai vécu, s'écria d'une voix « forte Cazotte sur l'échafaud, fidèle à mon Dieu et « à mon roi. » Tels furent ses derniers mots, telle fut la fin cruelle, mais honorable, d'une vie jusque-

la heureuse et toujours vertueuse. S'il faut en croire son biographe, après avoir échappé aux bourreaux de septembre, Cazotte ne partagea ni la satisfaction, ni surtout la confiance de ses parens et de ses amis, qui tous le félicitaient, et s'écriaient avec des larmes de joie : *Vous êtes sauvé!* « Je ne le crois pas, leur « répondait Cazotte; je serai guillotiné sous très-peu « de jours..... Oui, sous très-peu de jours je mour- « rai sur l'échafaud. » Cazotte prophétisait beaucoup, et l'on n'a pas grand'foi à ses prophéties : j'avoue cependant que je ne ferai nulle difficulté de croire à celle-là. Il n'y a rien de surnaturel, ni même d'extraordinaire dans un pareil pressentiment : il ne s'agissait que de connaître les cannibales auxquels la France était livrée; et ceux qui tuaient sans motif ne pouvaient laisser vivre un citoyen courageux dont ils avaient surpris une correspondance où respiraient les sentimens les plus généreux, et surtout le plus profond mépris pour eux. On trouva dans cette correspondance de Cazotte, ou dans ses papiers, beaucoup d'autres prophéties, de songes prophétiques, de commentaires prophétiques sur l'Apocalypse. « Nos maux « extrêmes finiront dans trente-quatre jours juste, » dit-il dans une de ses lettres, écrite au mois de juillet ou d'août 1792. A peine survécut-il assez à cette prophétie pour s'assurer de sa fausseté. C'est sans doute cette innocente manie de prédire l'avenir qui a engagé La Harpe à mettre sous le nom du bon Cazotte cette étonnante prophétie qu'on imprima dans ses œuvres posthumes, et qu'on réimprime aujourd'hui dans l'édition complète des œuvres de l'auteur du *Diable amoureux*. Nous ne perdrons point notre temps à

prouver l'absurdité de cette prophétie, si claire, si exacte, si minutieuse dans tous ses détails et dans toutes ses circonstances ; si long-temps cachée et ensevelie dans le plus profond secret, malgré le grand nombre de personnes devant qui elle fut faite, qui toutes durent la regarder d'abord comme une folie, et ensuite, à proportion qu'elle s'accomplissait, comme la plus étonnante des merveilles, et qui enfin n'a été révélée que par La Harpe ; mais avouons que, s'il est impossible que Cazotte l'ait faite, il est inconcevable que La Harpe l'ait supposée.

Il y a peut-être quelque analogie entre le singulier genre d'ouvrages de Cazotte, et la singulière nature des idées, disons le mot, des rêveries dont il parut toujours frappé ; de même que son esprit aimait à s'occuper d'idées mystiques, à se repaître des vaines théories de l'illuminisme, à voir l'avenir dans les songes ou dans des révélations, de même son imagination se plaisait à peindre un monde idéal et des êtres fantastiques : la nature de l'homme et des objets qui l'environnent, et avec lesquels il est en communication, ne suffisaient ni à sa philosophie, ni à ses compositions littéraires. Il sortait de ce monde et du temps présent pour s'élancer dans l'avenir et dans un autre ordre de choses. Il lui fallait du surnaturel pour l'occuper, le distraire ou l'amuser ; aussi le surnaturel était presque toujours le sujet de ses pensées, de ses méditations, de ses ouvrages et de ses délassemens. Si à cette disposition d'esprit et à ce tour d'imagination on joint beaucoup de bonhomie, de vertus morales, d'esprit et de gaîté, on peut être un excellent et aimable homme, et faire des ouvra-

ges originaux, agréables et amusans : tel fut Cazotte; tels sont ses principaux ouvrages.

Olivier est le premier de ces ouvrages qui lui fit une réputation dans le monde littéraire, et c'est à mon gré le meilleur et le plus agréable de tous; je le préfère au *Diable amoureux*, qu'on est cependant dans l'usage de lui préférer; mais ce sont de ces circonstances où l'on peut ne pas être de l'avis de tout le monde, et oser dire son avis. *Olivier* s'imprime actuellement avec le titre de *poëme;* Cazotte ne lui avait donné que le titre de *fable héroïque :* ce sont de ces compositions qui n'appartiennent à aucun genre déterminé, assez difficiles à classer et à intituler, et impossibles à analyser. Original dans les détails, et même souvent dans la manière de raconter, Cazotte ne l'est point dans le genre singulier de composition qu'il a adopté; il imite l'Arioste, il imite l'ingénieux et vif Hamilton, comme dans *le Diable amoureux* il marche sur les traces du comte de Gabalis et de quelques autres cabalistiques. Il a surtout emprunté de l'Arioste l'art, ou plutôt le désordre piquant qui suspend le récit d'une action à laquelle le lecteur prêtait toute son attention et prenait un vif intérêt. Comme son modèle, il en commence une nouvelle, puis une troisième, une quatrième qu'il n'achève pas davantage; revient à la première pour la porter à un plus haut degré d'intérêt encore, l'interrompre de nouveau, et exciter, surprendre, impatienter même la curiosité des lecteurs par de nouveaux événemens, de nouvelles aventures, de nouveaux chevaliers et de nouvelles princesses, toutes dames ou *demoiselles d'honneur, comme il*

plaisait à Dieu, suivant l'expression d'Hamilton.

Une de ces demoiselles d'honneur est la fille du comte de Tours, à laquelle Olivier, le héros du roman, ou du poëme, ou de la fable *héroï-comique,* a eu le bonheur de plaire, dont il est tendrement épris, et qui accouche dès la première page du roman, quoiqu'elle ne se marie qu'à la dernière. Bayle prétend qu'une héroïne grosse ou accouchée fait un très-mauvais effet dans un roman; et il est certain que la fille du comte de Tours et l'amante d'Olivier ne fait pas un très-bon effet dans celui-ci. Elle est le personnage le plus insignifiant de l'ouvrage, et c'est un défaut. Quant à Olivier, c'est un héros accompli, un vrai chevalier, un paladin plein de force et de courage, frappant de ces grands coups de lance et d'épée qui divertissaient tant madame de Sévigné; mais ce ne sont pas toujours les héros les plus parfaits qui plaisent et intéressent le plus; et, dans Olivier, ce sont les personnages épisodiques qui contribuent le plus à l'amusement du lecteur.

Tels sont, entre autres, le chevalier Enguerrand et sa maîtresse Fleur-de-Myrte. Celle-ci a quelques rapports avec la fiancée du roi de Garbes; non que ses accidens soient aussi multipliés, ni même aussi sérieux, mais il y a de sa part encore plus de bonheur que de vertu; elle l'a souvent échappé belle, et si elle a échappé, le bon Enguerrand doit encore plus en remercier sa bonne étoile que la sagesse et la prudence de sa chère Fleur-de-Myrte. Enguerrand est un bon chevalier, fort brave, quoiqu'il ne mette à fin que des aventures plus singulières que périlleuses : il est de plus troubadour et poëte. Il a toutes les illu-

sions que peuvent donner l'amour, la chevalerie et la vanité poétique. Son écuyer Barin n'a ni poésie ni illusions dans la tête; il n'a que du bon sens, et ne voit que le réel et le positif des choses. Cette différence de caractères donne lieu à des conversations très-plaisantes entre le chevalier et son écuyer : celui-ci est une espèce de Sancho-Pança d'une condition plus relevée. Pour première aventure, croyant entrer dans un château, ils entrent dans une grande cage, où ils se trouvent enfermés avec des femmes fort jolies, mais couvertes de plumes. Il est certain qu'après les femmes telles qu'elles sont, ce qu'il y aurait de plus joli, ce serait des femmes oiseaux. Pour varier un peu les plaisirs ou l'ennui de sa cage, Enguerrand lit à ces dames un conte en vers de sa composition : le conte est fort goûté, et mérite de l'être; les dames emplumées applaudissent, et Enguerrand les trouve plus jolies que jamais. « En vérité, dit-il à Barin, dès qu'ils « furent seuls, aux plumes près, ces femmes-là sont « d'un fort bon ton.... Mais vous les observiez, Ba- « rin? Pensez-vous qu'elles aient été contentes? — « Oui, monsieur; elles auront trouvé votre prose « fort belle.... — Ignorant, c'étaient des vers que « je leur lisais. — Monsieur, je prends quelquefois « votre prose pour des vers, je peux bien prendre « vos vers pour de la prose; on ne connaît rien aux « ouvrages de vous autres messieurs les gens de « qualité. » Dans une autre occasion, plus naturelle et moins merveilleuse, la poésie d'Enguerrand a moins de succès. Traversant le Limousin, il voit dans un village, sur des tréteaux, un grossier ménestrel qui, raclant du violon et chantant une chan-

son détestable, transportait d'aise une troupe de paysans qui répétaient les refrains avec les plus bruyans éclats de voix et un rire inextinguible. Jaloux des triomphes de ce manant, Enguerrand le prie de lui céder la place. Malgré les sages conseils du prudent Barin, il monte sur cet ignoble théâtre, prélude agréablement, et d'une voix méthodique, mais faible et usée, il soupire une romance sentimentale : il est hué, bafoué, chassé. Le bon Barin vient le consoler : « Eh! de quoi vous avisiez-vous, « monsieur, d'aller chanter des langueurs à des Li- « mousins! ils n'entendent point cette note : cela « est bon dans les ruelles de Tours... — Barin, dit « Enguerrand, la leçon est bonne; il vaut mieux la re- « cevoir de ce public que de tout autre. — La cabale « n'y a point eu de part, repartit l'écuyer. Tout pu- « blic est dangereux, monsieur : or, comme il y a « des gens qui n'ont d'autre état que de se compro- « mettre avec lui pour l'amuser, laissons-les faire « leur métier et faisons le nôtre, car il est bon et « beau. » Cette scène est excellente, et je la gâte beaucoup en l'abrégeant.

Olivier, le Diable amoureux, et *le Lord impromptu*, voilà les véritables titres de la réputation de Cazotte : titres frêles et légers, mais qui dureront peut-être plus que ne semblerait le leur promettre leur faible et fragile consistance, parce qu'ils ont un mérite extrêmement rare dans notre littérature, celui de l'originalité. *Le Diable amoureux* est peut-être encore plus empreint de ce caractère qu'*Olivier*. Le bon Cazotte semble ne nous raconter qu'un long rêve, mais ce rêve est plein d'agrément; de ce fond

d'abord très-sombre, puisqu'il s'agit de magie noire et d'évocations diaboliques, qui se produisent sous l'aspect le plus repoussant et le plus terrible, ressortent des couleurs vives, fraîches et brillantes : l'esprit se plaît à suivre ces illusions, ces chimères, et ces êtres fantastiques, comme l'œil aime à suivre les mouvemens de ces nuages légers, transparens et argentés, qui se promènent dans le vague des airs. Tandis que le lecteur ne s'attendait qu'aux idées sombres et lugubres d'un sujet qui le met en rapport avec les puissances infernales, et dont Béelzébuth est le héros, ou tout au plus aux idées grotesques que peuvent faire naître la passion et les transports d'un *Diable amoureux*, il est égayé par des idées riantes et légères; il est intéressé par un amour tendre et délicat. Il n'y a point d'héroïne de roman plus jolie, plus sensible, plus touchante et plus séduisante que Biondetta : à tout l'esprit, à toutes les grâces, à tous les talens d'une femme charmante, elle joint d'autres avantages encore; elle réunit à toute la puissance de la beauté la puissance d'une nature supérieure: à tous les prestiges de l'amour, des prestiges d'un ordre surnaturel; et à tous les moyens de séduction d'une femme belle, tendre et passionnée, des moyens plus irrésistibles encore : elle renverse les obstacles, rapproche les distances, fait naître les occasions à sa volonté, et profite de tout avec une grande dextérité. Lui faut-il un orage, elle le suscite; un abri commode, elle le fait trouver; des éclairs et du tonnerre, le ciel est tout en feu, et le tonnerre gronde avec le plus épouvantable fracas; et Biondetta, qui a ses vues, et qui ne fait pas ton-

ner pour rien, après avoir fait cet usage de son pouvoir surnaturel, a les moyens les plus naturels du monde pour se préserver de la foudre, ou du moins pour se mettre à l'abri de ses premiers coups, et n'en être pas frappée la première.

Ce n'est point dans l'art de terminer heureusement les sujets qu'il a assez agréablement imaginés, et de dénouer habilement les nœuds qu'il a assez artistement tissus, que se distingue Cazotte. C'est là, il est vrai, la plus grande difficulté des sujets où le merveilleux domine : on peut mettre assez ingénieusement en jeu tous les êtres surnaturels, toutes les puissances invisibles ; les dispositions secrètes, et l'avide curiosité des lecteurs qui tous, plus ou moins, aiment les fables, les enchanteurs, les sorciers, et tout ce qui s'élève au-dessus de la raison, secondent merveilleusement les jeux de l'imagination d'un auteur habile à employer les ressorts surnaturels; mais la raison reprend enfin son empire, et c'est au dénoûment qu'elle revient avec sa sévérité accoutumée : elle veut trouver là une solution assez claire, assez satisfaisante, assez naturelle par conséquent, de tous ces problèmes merveilleux qui ont d'autant plus occupé, d'autant plus amusé, qu'ils étaient plus incompréhensibles: on consent très-bien à ne pas les comprendre pendant tout l'ouvrage ; mais on veut en trouver l'explication à la fin. Telle est la loi qu'on fait à l'auteur : elle est rigoureuse et difficile. Cazotte n'a pas vaincu heureusement cette difficulté; le dénoûment d'Olivier est tellement brusque, que le lecteur en est véritablement piqué, et termine avec humeur une lecture qu'il avait faite avec plaisir. Le

dénoûment du *Diable amoureux* est aussi vague et aussi vaporeux que tout le reste de l'ouvrage; l'auteur, qui n'en était pas trop content lui-même, y est revenu à deux fois; mais la seconde fois il n'a fait que l'alonger sans le rendre meilleur. Je ne sais même si je ne préférerais pas le premier; puisqu'il est bien décidé que cette séduisante Biondetta n'est autre chose que Béelzébuth, j'aimerais mieux que son triomphe sur Alvarez ne fût pas aussi complet; or, dans le second dénoûment, il est aussi complet que possible.

Le dénoûment du *Lord impromptu* est au contraire assez commun et assez trivial; c'est tout simplement un mariage qui unit les destinées du plus tendre héros et de la plus sensible héroïne. Il est vrai que le *Lord impromptu* n'est pas un roman dans le genre merveilleux, quoiqu'il soit rempli de choses fort extraordinaires, et que même un des principaux personnages ait bien l'air d'un magicien et d'un sorcier. Cazotte ne peut pas se passer de ces êtres, ou au moins de leur apparence. *Richard*, le héros du roman, est un si joli garçon, qu'il passe au besoin pour une très-jolie fille, et inspire ainsi tour à tour aux deux sexes les plus vives passions. Mais la fortune l'a traité beaucoup moins bien que la nature: né de parens inconnus, ayant perdu une protectrice qui lui en tenait lieu, il est obligé de se faire laquais, et de cacher sous une livrée tous ces beaux dons de la nature, et la brillante culture de son esprit orné de mille connaissances et de mille talens divers. Que dans cet état d'abjection Richard devienne amoureux de la maîtresse qu'il sert, on le conçoit, et on le lui pardonne; quelque chose devait

lui révéler au fond de son cœur qu'il était au-dessus de l'état qu'il avait été contraint d'embrasser, et qu'il n'était pas tout-à-fait indigne de l'objet de son amour. Mais on pardonne moins facilement à une jeune personne bien élevée, appartenant à une famille distinguée, de partager l'amour qu'elle inspire à un laquais, dont elle ne peut soupçonner l'origine plus relevée. Les lois de la nature ne s'opposent point sans doute à cet amour; mais les lois de la société, qui perfectionnent les lois de la nature, s'y opposent; et les héros de romans, qui sont les êtres les plus parfaits de la nature et de la société, doivent donner l'exemple de la soumission à ces lois ainsi épurées, ainsi perfectionnées, et du respect à ces règles de délicatesse et de convenances sociales. Mais de cet amour fort contrarié, comme on le pense bien, naissent des situations intéressantes. Richard, poursuivi par le père irrité de sa jeune maîtresse, est protégé par un être singulier, qu'il prend d'abord pour une Bohémienne, ensuite pour un capitaine de houzards, puis pour sa mère, puis pour son père, puis pour sa tante, et qui joue fort bien tous ces rôles, mais celui de capitaine de houzards mieux que tous les autres. C'est cependant la mère de Richard; elle raconte son histoire, et cette histoire est longue: cette mère de Richard est d'ailleurs bien plus extraordinaire qu'intéressante. Séduite dans sa jeunesse par un Irlandais qui l'abandonne, elle le poursuit, et quoique grosse de quatre mois, elle l'attaque l'épée à la main pour le mettre à la raison, et le tue pour l'engager à l'épouser, ce qu'il fait d'assez bonne grâce, un quart d'heure avant sa mort. Malgré toutes ces bizarreries et ces longueurs,

le roman se fait lire avec plaisir. Il y a quelques situations pleines d'intérêt, et le style, comme celui de tous les ouvrages de Cazotte, n'est pas exempt de négligences et d'incorrections ; mais il est clair, facile et naturel.

Je parle de son style en prose, car son style en vers est extrêmement pénible et diffus ; sa gaîté même l'abandonne dans ses poésies, parce qu'il n'y a point de gaîté sans facilité de style ; elle disparaît sous l'effort de constructions lourdes et embarrassées : on aurait donc pu ne pas surcharger cette édition de ces longues fables allégoriques, de ce mauvais chant de *la Guerre de Genève*, qu'il ajouta aux mauvais chants que ce sujet avait inspirés à Voltaire ; de cet autre poëme contre Voltaire, et de je ne sais quel autre poëme encore. Cazotte paraît quelquefois ignorer jusqu'au mécanisme de la versification ; un seul de ces contes en vers est joli : c'est des deux qui sont dans Olivier, celui auquel applaudissent *les dames emplumées*, qui ont véritablement du goût : ses autres ouvrages en prose offrent pareillement assez peu d'agrément.

Je veux bien croire que l'histoire de l'enchanteur Maugraby est fort morale, mais elle est bien longue et peu amusante : il y a de la gaîté dans les *Mille et une Fadaises ;* mais souvent cette gaîté est forcée, et je n'aime ni ce bal des arbres dans une campagne, ni cette insurrection de tous les meubles d'un salon contre un canapé qui fait une vigoureuse résistance, et se défend avec une rare valeur contre les tabourets, les fauteuils, les chaises, les tables, les pendules, et même contre un pot de chambre d'argent qui,

sortant de dessous un lit, roule et se précipite dans la mêlée avec une incroyable ardeur et une intrépidité peu commune. Dans *la patte du chat*, Cazotte donne quelques bons *coups de patte* aux femmes françaises de son temps, c'est-à-dire, aux grand's-mères de nos jolies femmes d'à-present; mais celles-ci tiennent leurs grand's-mères pour fort ridicules, sans avoir besoin de lire Cazotte.

Œuvres complètes de Duclos. — Art. I^er^. *Œuvres morales, romans.*

Il est des lecteurs avides qui voudraient tout lire: il en est de délicats qui ne voudraient lire que ce qu'il y a de meilleur, même dans les écrivains célèbres. Les libraires qui connaissent ces divers goûts, et qui sont intéressés à les satisfaire tous, donnent, tantôt des *Œuvres complètes* pour contenter les uns; tantôt des *œuvres choisies* pour contenter les autres. Il y a cette différence entre ces diverses éditions, que généralement les *œuvres complètes* ne remplissent que trop bien leur titre, et ne sont que trop *complètes;* tandis que les *œuvres choisies* ne remplissent pas assez le leur: elles ne sont pas assez *choisies;* ceux qui les publient ne songeant qu'à grossir le recueil et à multiplier les volumes, *choisissent* à peu près tout. Ainsi on peut dire qu'il résulte de cette différence une très-grande ressemblance entre ces diverses éditions, données sous des noms différens.

Duclos, déjà publié sous l'un de ces deux titres, devait à son tour devenir, sous l'autre, l'objet d'une seconde spéculation; mais il est certain que, contre

l'usage, ces deux éditions diffèrent beaucoup. L'éditeur des *œuvres choisies* n'avait donné que cinq volumes assez minces; l'éditeur des *œuvres complètes* en publie dix assez gros. Il est d'ailleurs difficile, ce me semble, de faire un *choix* dans Duclos. C'est un écrivain dont on peut très-bien se passer, comme, à un petit nombre d'exceptions près, de tous les écrivains. Il n'a fait aucun chef-d'œuvre: il n'est modèle dans aucun genre; mais il est agréable, et presque également agréable dans plusieurs. C'est toujours le même esprit et le même mérite; ce sont toujours les mêmes qualités et les mêmes défauts. De la justesse dans les définitions; de la finesse et de la vérité dans les observations; un tour vif et concis dans la pensée; de l'énergie dans l'expression; un ton franc et sévère, souvent dur et caustique; une certaine recherche et un véritable abus d'expressions ou de comparaisons fortes, qui, n'étant point en rapport avec l'objet exprimé ou comparé, font que l'auteur passe quelquefois le but, et que sa pensée, au lieu d'être énergique, est fausse; de la froideur, de la sécheresse, de la monotonie : telles sont les qualités, tels sont les défauts de Duclos dans tous ses ouvrages. Il faut en excepter un volume à peu près qui, roulant sur des objets d'érudition ou des principes de grammaire, ne peut avoir précisément les mêmes défauts, et se recommandera par d'autres qualités aux yeux de ceux qui aiment à débrouiller quelque point obscur de l'antiquité et du moyen âge, ou qui se plaisent à réfléchir sur la métaphysique très-abstraite et très-déliée du langage. Je le répète, il est difficile de choisir entre ces divers ouvrages, très-éloignés tous d'être parfaits,

tous très-loin d'être sans mérite. Aussi l'éditeur des *œuvres choisies* a-t-il moins fait un choix de préférence, que consulté le goût d'une certaine classe de lecteurs, à laquelle il a voulu offrir *les œuvres morales et galantes de Duclos;* et il a cru ne devoir pas comprendre sous ce titre les ouvrages historiques, qui ne sont pas moins moraux, ce me semble, que des contes de fées et des romans, où l'on retrace d'assez mauvaises mœurs; et devoir y placer des mémoires sur les Druides, sur les révolutions de la langue celtique et française, et qui n'ont pas beaucoup de rapport avec la *morale,* et peut-être encore moins avec la *galanterie.*

Il est cependant un ouvrage de Duclos (mais un seul, ce qui ne suffit pas pour composer des *œuvres choisies*), qui a une plus grande et une plus juste célébrité que tous les autres. Ce n'est pas qu'il n'ait porté dans tous, comme nous l'avons remarqué, le même esprit; mais la tournure de cet esprit était infiniment plus propre à des *considérations* philosophiques et morales *sur les mœurs du siècle,* qu'au genre de l'histoire, des voyages, des romans. Quelques-unes même des qualités de son style et de sa manière, transportées ainsi d'un genre à un autre, devenaient de véritables défauts; et les défauts qu'on pouvait excuser dans un livre sur les mœurs et les caractères, où l'on pardonne facilement un peu d'exagération, un ton caustique, un tour épigrammatique, un style coupé, concis, sentencieux, devenaient infiniment plus sensibles et plus condamnables dans une histoire, où l'on doit être plus juste, plus indulgent, plus grave; dans un voyage, où l'on doit

être plus simple, plus vrai, moins tranchant, moins dogmatique; dans un roman, où il faut un plan, plus de liaison dans les parties, plus d'intérêt, plus de sentiment.

Il est de la destinée des meilleurs écrivains du dix-huitième siècle, d'avoir été surpassés par des écrivains du dix-septième, lorsqu'ils se sont exercés dans le même genre. Poëtes, orateurs, historiens, moralistes, tous les bons auteurs, tous les ouvrages renommés, eurent un caractère de justesse, de goût, de vérité et de grandeur, sous Louis le Grand, dont ils se sont plus ou moins éloignés dans l'âge suivant. Buffon ne fait point exception à la règle, puisque aucun écrivain distingué ne s'était, dans le siècle précédent, occupé d'histoire naturelle. Quelques pages de Bossuet, dans son *Histoire universelle*, ont indiqué et peut-être surpassé un des meilleurs ouvrages de Montesquieu. *Les Caractères de La Bruyère* sont infiniment au-dessus des *Considérations sur les Mœurs*, de Duclos. La Bruyère est plus vif, plus rapide, plus grand moraliste, surtout plus grand écrivain. Ses observations sont profondes, étendues et générales; celles de Duclos sont fines, déliées, quelquefois trop subtiles: il a à la vérité beaucoup d'esprit, il définit parfaitement; mais tandis qu'il s'abandonne à ce talent, et qu'il s'amuse à définir un caractère, La Bruyère le met en scène: vous voyez agir le personnage qu'il peint; vous le voyez, en une demi-page, placé dans une foule de circonstances et de situations différentes, qui le développent, qui le font ressortir, qui le dévoilent jusque dans les derniers replis du cœur, et à travers tous les masques dont il s'enveloppe.

Il est curieux de les comparer, lorsqu'ils se sont occupés du même sujet. Tous les deux ont parlé de la cour et des courtisans, tous les deux ont été très-amers dans le tableau qu'ils en ont présenté ; mais il y a plus de verve et de chaleur dans les pensées et les portraits de La Bruyère. On chercherait vainement dans Duclos une pensée aussi vive et aussi concise que celle-ci : « La cour ne rend pas content ; elle empêche qu'on « le soit ailleurs. » On n'y trouverait point des portraits aussi énergiques que ceux-ci : « Quel moyen de « vous définir, Téléphon ? On n'approche de vous « que comme du feu, et dans une certaine distance ; « et il faudrait vous développer, vous manier, vous « confronter avec vos pareils, pour porter de vous « un jugement sain et raisonnable. Votre homme de « confiance, qui est dans votre familiarité, dont vous « prenez conseil, pour qui vous quittez Aristide et « Socrate, avec qui vous riez, et qui rit plus haut que « vous, Dave, enfin, m'est très-connu ; serait-ce « assez pour vous connaître ?.... » Il n'est pas jusqu'aux plats courtisans des courtisans qui ne soient peints dans La Bruyère : « Vous dites d'un homme en « place qu'il est prévenant, officieux, qu'il aime à « faire plaisir, et vous le confirmez par un long dé- « tail de ce qu'il a fait en une affaire où il a su que « vous preniez intérêt. Je vous entends, vous avez « du crédit ; on va pour vous au-devant de la solli- « citation ; vous êtes connu du ministre : désiriez- « vous que je susse autre chose ? — Quelqu'un vous « dit : Je me plains d'un tel, il est fier, il ne me con- « naît plus depuis son élévation. — *Je n'ai pas pour* « *moi,* lui répondez-vous, *sujet de m'en plaindre ; au*

« *contraire, je m'en loue fort.* — Je crois encore vous « entendre : vous voulez qu'on sache qu'un homme « en place a de l'attention pour vous, qu'il vous dé- « mêle dans l'antichambre. » Duclos aurait dû peut-être éviter un sujet déjà aussi supérieurement traité. Dans les autres chapitres, où la comparaison avec La Bruyère est moins directe, on le lit avec plaisir, même après ce profond et ingénieux moraliste. Son ouvrage, plein de traits heureux, de réflexions justes et piquantes, d'observations fines et délicates, offre plus de vues pratiques et utiles, que le *triste livre des Maximes* de Larochefoucault. Il doit être placé immédiatement après les *Caractères de La Bruyère*, et c'est une assez belle place.

Les romans de Duclos eurent une grande vogue lorsqu'ils parurent; c'est même à la réputation qu'ils lui firent, qu'il dut sa réception à l'Académie-Française; car il est à remarquer que Duclos, qui avait été admis à l'Académie des inscriptions sans avoir rien publié, fut admis à l'Académie-Française, n'ayant encore guère écrit que des romans. Duclos peignait dans les siens les mœurs du temps, il traçait des caractères, on y appliquait des noms : c'est là un mérite du moment, qui ne manque pas de produire un grand effet, mais un effet passager. Il les écrivit d'un style très-supérieur à la plupart des productions de ce genre; il les sema de réflexions ingénieuses et spirituelles : c'est là un mérite de tous les temps. Il sauvera les *Confessions du comte de...*, et *l'Histoire de la baronne de Luz*, d'un entier oubli ; mais il ne peut les sauver de cette sorte d'indifférence qu'on a pour tout roman qui n'est pas fait d'hier. Trois ou quatre

sont exceptés de cette destinée générale ; et ceux de Duclos, dépourvus d'imagination, de plan, et de cet intérêt qu'inspire un héros auquel on s'attache, ou un sentiment qu'on peut partager, ne seront point compris dans cette honorable exception ; mais s'il est des contes de fées qui puissent avoir une réputation durable ; si l'esprit, si la finesse de la raillerie, si l'agrément de la critique peuvent sauver de l'oubli quelques-unes de ces productions à la fois bizarres et frivoles, *Acajou* partagera cette destinée avec les jolis contes d'Hamilton.

Le *Voyage en Italie*, de Duclos, intéressant dans quelques détails, curieux dans quelques pages, est néanmoins peu honorable à la mémoire de son auteur, qu'il montre plein de morgue dans ses prétentions, de légèreté dans ses principes, de préventions contre ceux qu'il n'aime pas ; très-superficiel sur les choses, très-injuste à l'égard des personnes. C'est là que cet écrivain, qui dans ses autres ouvrages s'était montré un philosophe sage et raisonnable, se montre un philosophe indiscret, orgueilleux, dominateur, réformateur, comme à peu près tous les autres. Celui qui s'était plaint qu'on n'eût déjà *détruit que trop d'abus*, crie sans cesse contre les abus, et en trouve dans les plus sages institutions. Sans cesse il invective contre les despotisme, dans un temps où il n'y avait d'autre despotisme que celui qu'exerçaient les académiciens et les philosophes. Puéril dans sa vanité, sans cesse il affecte de mépriser les grands ; et il parle avec complaisance de l'accueil et des caresses qu'il a reçus des grands ; il nomme avec éloge ceux qui l'ont invité à dîner ; avec plus d'éloge encore, ceux qui lui ont

envoyé de bonnes bouteilles de vin pour mettre dans la cave de sa voiture. Il nous apprend s'il s'est présenté en frac ou habillé ; s'il a fait gras ou maigre. Il me semble qu'on a quelque chose de mieux à nous dire, quand on parcourt l'Italie. Ami de M. de La Chalotais, et par conséquent ennemi des jésuites, il traite ceux-ci et leurs partisans avec la plus indécente grossièreté : l'un est *aussi sot* que l'*évêque Beaumont ;* l'autre est un *maraud qu'il faut jeter par les fenêtres ;* le père Pépé *est le plus fripon de sa compagnie.* Je m'intéresse peu au père Pépé ; je ne sais si c'est un *fripon :* il est permis d'en douter ; mais je sais qu'il est odieux de désigner un individu par un nom flétrissant pour la société dont il est membre.

Les *Mémoires* de Duclos présentent, comme tous les bons mémoires lus à l'Académie des inscriptions, où il s'agit de débrouiller quelque point obscur de l'antiquité, quelque ancienne opinion, quelque antique usage, quelque vieille origine, une somme de probabilités en faveur de son système, assez spécieuses et assez bien exprimées. Sa *Grammaire* est d'un esprit judicieux et profond, qui connaît très-bien le mécanisme du langage, et qui en a pénétré l'abstraite métaphysique : il est cependant, dans cette partie, inférieur à Dumarsais. On peut lui reprocher quelques subtilités inutiles pour le moins au progrès de la science, mais dont les grammairiens n'ont jamais pu se défendre dans aucun temps, et auxquelles il s'abandonne avec excès dans celui-ci. On peut lui reprocher encore son système sur l'orthographe. Duclos veut qu'on écrive comme on prononce ; mais il ne songe pas qu'un Gascon, un Poitevin, un Picard,

un Flamand, ne prononcent pas de la même manière. Son système aurait bientôt introduit une confusion dans la langue, qui la dénaturerait entièrement. L'orthographe doit être fondée sur l'usage, et l'usage sur l'étymologie. Ce qui rend une langue fixe, dit Varron, c'est que le peuple n'a pas les mêmes droits sur la langue écrite que sur la langue parlée. Considérons maintenant Duclos comme historien, et comme historiographe.

Art. II.

Ouvrages historiques.

L'histoire moderne est depuis long-temps accusée d'être froide, stérile, et dépourvue de cet intérêt qui, dans l'histoire ancienne, attache tous les lecteurs. On s'en prend tantôt aux hommes, qui, dit-on, ont dégénéré; tantôt aux événemens, qui doivent suivre la marche décroissante des hommes; tantôt aux historiens, qui ne savent faire valoir ni les événemens ni les hommes. Il y a de l'humeur dans ces accusations. Serait-ce un paradoxe de dire que la nature est à peu près la même dans tous les temps; qu'elle est également fertile en grands hommes, ou plutôt qu'elle en est également avare. La morale s'étant épurée, la civilisation s'étant perfectionnée, l'histoire moderne offre même quelques héros accomplis, supérieurs à ceux de l'antiquité. Les trois siècles qui se sont écoulés depuis la découverte de l'Amérique, sont plus féconds que le même espace de temps choisi dans les époques les plus brillantes de l'histoire ancienne, en actions écla-

tantes et en événemens considérables par eux-mêmes, et par une influence plus générale sur la gloire, la honte, le bonheur ou le malheur des peuples ; ce qui est à peu près la même chose pour l'intérêt de l'histoire.

Il serait injuste cependant de rejeter uniquement sur les historiens l'ennui presque toujours inséparable de la lecture des annales modernes. Si, parmi les écrivains qui se sont chargés de nous les transmettre, il en est un bon nombre sans talent, sans esprit, sans jugement et sans critique, il est aussi quelques hommes d'un mérite distingué, et d'un génie peut-être égal à celui de Thucydide et de Tite-Live ; mais il faut avouer qu'ils se trouvent dans une position bien moins favorable. Les anciens historiens, n'écrivant que d'après une tradition incertaine, étaient pour ainsi dire maîtres des hommes qu'ils mettaient en scène, et des événemens qu'ils racontaient. C'était leur brillante imagination qui faisait les frais des beaux discours qu'ils prêtaient à leurs héros ; souvent des belles actions qu'ils leur attribuaient. Nos historiens, au contraire, sont entourés de mémoires publics ou secrets, de rapports privés ou officiels, de relations vraies ou mensongères, d'anecdotes, de pièces justificatives qui les embarrassent dans leur choix, qui les retardent dans leur marche, qui refroidissent l'imagination dans le style, et l'interdisent dans les conceptions. L'imprimerie, en multipliant les écrivains, et surtout les compilateurs de faits historiques, et en conservant leurs écrits, est une des principales causes de cet ennui que nous apporte l'histoire : c'est ce qui l'a prodigieuse-

ment alongée, c'est ce qui l'a surchargée d'une multitude d'événemens, d'une complication de faits, dont, sans l'imprimerie, la mémoire se serait heureusement perdue. Parmi les nombreux matériaux qu'elle a conservés, il en est qui se contredisent : de là les longues discussions, les pesantes dissertations, une critique froide et minutieuse pour établir l'époque précise d'un événement, la vérité d'un fait, l'exactitude d'une date, d'une généalogie. Débarrassée de ce fastidieux cortége, l'histoire ancienne avait une marche plus rapide : l'histoire moderne est plus vraie, plus exacte; mais c'est une faible ressource pour l'agrément, que la vérité et l'exactitude; et peut-être n'y a-t-il pas assez ni de l'une ni de l'autre dans nos histoires, pour nous dédommager de tout ce que nous perdons du côté de l'intérêt.

Si Louis XI, par exemple, au lieu d'être un roi de France, eût été un roi de Perse, ou même un empereur romain, quel est l'historien qui eût cru devoir remplir de son histoire deux gros volumes in-8; et, quelles qu'eussent été ses recherches, aurait-il jamais pu trouver assez de *pièces justificatives* pour en composer un troisième volume non moins épais? Je crois, à la vérité, que ces dimensions sont un peu exagérées, même pour un historien moderne. Duclos pouvait se dispenser d'être aussi long : il a un peu abusé des ressources qu'offrent à la prolixité des historiens modernes, et nos immenses matériaux de toute espèce, et nos archives, et nos manuscrits, et nos livres imprimés. Il est vrai que tels sont les rapports qui lient ou désunissent les diverses nations de l'Europe moderne : tel est le mélange des intérêts

qui se croisent et se multiplient à l'infini, qu'il est impossible d'écrire l'histoire, je ne dirai pas d'un peuple, mais d'un homme qui a joué un des premiers rôles, sans présenter le tableau général de l'époque où il a vécu. Il est certain encore que l'époque du règne de Louis XI est plus intéressante que ne semble l'annoncer le caractère personnel de ce monarque, sans grandeur réelle, sans qualités brillantes, sans franchise, sans bonté, sans loyauté, mais plein d'énergie, de fermeté, de constance, et qui, comme dit Duclos : *Tout mis en balance, était un roi.*

C'est sous le règne de ce prince que commencèrent à s'élever en Europe de grandes puissances; à se former de grandes rivalités, à germer quelques principes d'équilibre, dont le système ne se développa que sous le gouvernement d'un ministre dont le caractère avait de grands traits de ressemblance avec celui de Louis XI. L'Espagne, long-temps asservie sous la domination des Maures, divisée ensuite en petites principautés, déchirée par des guerres civiles, se réunit enfin sous l'administration sage, ferme et politique d'Isabelle et de Ferdinand, et prélude ainsi à sa grandeur future, et à l'éclat qu'elle doit jeter sous le règne de leur successeur; l'Autriche, s'agrandissant toujours par de sages calculs, d'adroites combinaisons, des traités politiques, des mariages avantageux, met alors le comble à sa puissance, par l'immense héritage de la maison de Bourgogne, source cruelle de guerres avec la France; l'Angleterre, en proie à d'horribles révolutions, aux factions acharnées de la Rose rouge et de la Rose

blanche, et d'un courage égal et d'une égale barbarie dans les deux partis, présente long-temps le sanglant spectacle d'une étonnante vicissitude de victoires et de revers, qui poussent, tantôt vers le trône, tantôt sur l'échafaud ou sous le fer des assassins, les Lancastre, les Yorck, Warwick, Édouard, Henri VI, Marguerite d'Anjou ; l'Italie, vivement agitée, dans ses petites principautés et ses petites républiques, par mille intérêts divers, par les factions des Sforce et des Médicis, par l'ambition des papes, par la résistance de la république de Venise, voit encore ses divisions et ses calamités augmentées par les prétentions des Français et des Espagnols, offre long-temps un champ de bataille à leurs armes, et est tantôt dominée par les uns, et tantôt par les autres ; la France, enfin, posant les fondemens d'une monarchie régulière, s'élevant déjà à un haut degré de considération auprès des puissans voisins qui la prennent pour médiatrice, invoquent sa protection, demandent sa garantie, redoutent son influence et ses armes, s'affranchit du joug de vassaux inquiets et turbulens, divisés, soumis, et souvent jugés par un prince qui, suivant l'expression du temps, *mit les rois hors de page*. Tel est le vaste et intéressant tableau que présente l'histoire de Louis XI.

Duclos l'embrasse tout entier; mais il eût pu l'abréger, en resserrant quelques détails, en supprimant quelques circonstances peu intéressantes ou même inutiles, et l'animer par un style plus vif et plus rapide; il eût dû éviter quelques répétitions; posséder mieux l'art des transitions ; s'astreindre moins rigoureusement à un ordre chronologique qui, indiquant

non-seulement l'année, mais le jour de chaque fait, présente plutôt la manière d'un analyste contemporain qui écrit le journal des événemens de son temps, que celle d'un historien qui, voyant l'ensemble des faits, et l'enchaînement des effets et des causes, dispose ses matériaux dans un ordre plus intéressant et plus philosophique que l'ordre des temps, et use avec sagesse et circonspection des droits du poëte épique :

Jam nunc dicat, jam nunc debentia dici,
Pleraque differat, et præsens in tempus omittat.

Malgré ces défauts, l'*Histoire de Louis XI* se lit, sinon toujours avec intérêt et agrément, du moins presque toujours avec fruit : on y prend une connaissance assez exacte de l'état de l'Europe dans le quinzième siècle. Duclos n'a point négligé les recherches; il a fait cet ouvrage en conscience, et on peut appliquer à l'histoire à peu près ce qu'il disait lui-même du prince : *Tout mis dans la balance*, c'est une histoire utile.

Le caractère de Louis XI est d'ailleurs un des plus singuliers que nous présente l'histoire. Vindicatif et cruel, s'il punissait avec une rigueur implacable, il savait aussi récompenser, même avec quelque grâce. Témoin de la valeur avec laquelle Raoul de Lannoi était monté à l'assaut au siége du Quesnoi, il lui passa au cou une chaîne d'or de cinq cents écus, en lui disant : « Par la Pâque Dieu, mon ami, vous « êtes trop furieux en un combat; il vous faut en- « chaîner. » Assez indifférent sur l'opinion publique et les propos de ses sujets, il fit cependant tuer

tous les geais et tous les perroquets de Paris, parce que les Parisiens leur avaient appris à dire *Péronne;* ville qui lui rappelait le souvenir d'une faute très-impolitique. A la dissimulation, à la perfidie, au mépris de la bonne foi promise ou même jurée, et des sermens les plus solennels, il alliait une piété scrupuleuse, et même superstitieuse; il avait la plus grande confiance dans une petite Notre-Dame de plomb qu'il baisait avec beaucoup de vénération, surtout quand il se préparait à faire une mauvaise action. Il écrivait au prieur de Notre-Dame à Bourges : « Maître Pierre, mon ami, je vous prie, tant « comme je puis, que vous priiez Dieu et Notre-« Dame qu'il leur plaise de m'envoyer la fièvre « quarte; car j'ai une maladie dont les physiciens « disent que je ne puis être guéri sans l'avoir : quand « je l'aurai, je vous le ferai savoir incontinent. » Il ne faut pas croire, au reste, qu'on ait attendu les philosophes pour se moquer de ces pratiques superstitieuses; on n'a qu'à voir comment elles sont tournées en ridicule par Fénelon, dans le *Dialogue entre Louis XI et Philippe de Comines.*

Il y a aussi dans cette histoire quelques détails de mœurs assez curieux : on y voit que le souverain d'un puissant royaume, que Louis XII donna quinze sous à son tailleur, pour avoir remis des manches neuves à son pourpoint; on y voit que Paris était dès-lors (en 1467) une ville très-considérable. « Le « roi, voulant passer en revue tous les habitans de « Paris, les fit ranger vers la porte Saint-Antoine, « le long de la rivière, jusqu'à Conflans; il s'y trouva « soixante-sept bannières et autant de guidons; le

« tout faisant 80,000 hommes, parmi lesquels il « s'en trouva 30,000 ayant armes, jacques et bri- « gandines. Le roi parut content de cette revue ; ce- « pendant il ne put s'empêcher de dire à Crussol, « que, dans un jour d'action, il ne compterait pas sur « cette bourgeoisie. » Les pièces justificatives, beaucoup trop nombreuses, complètent néanmoins le tableau des mœurs de ce temps-là. On y voit un échantillon de l'éloquence d'alors dans la harangue d'un évêque d'Arras, qui, voulant justifier Louis, encore Dauphin et rebelle contre son père, pérore pendant vingt pages, sans, pour ainsi dire, entrer dans son sujet (méthode, au reste, qui s'est assez conservée jusqu'à nos jours) ; et puis il cite les Proverbes, l'*Ecclésiaste*, *Esther*, les prophètes, Tulle-Cicéron, Quintilianus, Julius César, Mithridate, saint Ambroise, saint Jérôme, Diogène, Thalès, Milésius, etc., etc. ; et puis un autre évêque qui, complimentant Louis XI, lui parle de dame *Sapience*, qui avait un fils nommé *Dico ;* de dame *Prudence*, qui avait un fils nommé *Duco ;* de dame *Puissance*, qui avait un fils nommé *Facio ;* enfin, de dame *Patience*, qui avait un fils nommé *Fero :* tous quatre voulaient régner ; mais l'empire fut adjugé à celui qui aurait les quatre dames, et les fils dont il fallait même retrancher la queue, c'est-à-dire, la dernière lettre, et les réduire à l'impératif *dic*, *duc*, *fac*, *fer*. Or, continue l'éloquent évêque, c'est vous, grand prince, qui avez tout cela ; vous avez *Sapience*, *Prudence*, etc. Ce qui prouve que, si dans tous les temps on a flatté, les formes de l'adulation ont du moins beaucoup varié.

Les *Mémoires secrets* sur le règne de Louis XIV, la régence et le règne de Louis XV, amuseront beaucoup la malignité humaine : c'est un recueil d'anecdotes scandaleuses, recueillies de toutes les bouches médisantes, et de toutes les sociétés où se content, se dénaturent, et souvent s'imaginent les nouvelles du jour, racontées avec une maligne complaisance par l'historien, commentées avec aigreur par le philosophe, assaisonnées enfin du sel âcre et mordant d'une causticité philosophique, écrites d'un style quelquefois cynique. Il semble que ce soit une jouissance pour Duclos, lorsqu'il peut présenter, sous les traits d'un scélérat, un ministre, un grand seigneur, un prince, un évêque, un cardinal ; et il faut avouer qu'il écrit l'histoire d'un temps qui lui donne souvent ces jouissances-là. A l'amour de tout ce qui était bon, utile et honnête ; au respect de toutes les bienséances, à ces habitudes heureuses, à ces mœurs publiques qui applaudissaient à la vertu et forçaient le crime à se cacher ou même à revêtir les apparences de la vertu, succédèrent tout à coup le mépris de toute morale, le renversement de tous les principes, la débauche et la crapule la plus effrénée. Ce fut au milieu de cette corruption générale que naquit la philosophie du dix-huitième siècle ; et ceux qui ne conviendraient pas de ses torts et de ses excès, ne peuvent du moins disconvenir de sa honteuse origine.

Je n'examinerai pas jusqu'à quel point on peut compter sur la vérité de toutes ces anecdotes : on sait qu'il n'y a rien de plus sujet à caution. Ce qui est très-propre à augmenter la défiance, c'est la contra-

diction entre les auteurs contemporains. Selon Duclos, la princesse des Ursins est une femme artificieuse, méchante, intrigante : selon Marmontel, c'est la femme la plus intéressante. Marmontel fait le portrait le plus désavantageux du cardinal de Bernis : Duclos en trace le portrait le plus avantageux ; celui-ci n'est même pas toujours d'accord avec lui-même. Il raconte que, lorsque le système de Law fut prêt à crouler, le prince de Conti échangea tout d'un coup assez de billets pour faire charger d'espèces monnayées quatre fourgons; plus loin, ce n'est plus que trois fourgons : un fourgon de plus ou de moins chargé d'argent, c'est bien quelque chose! Ailleurs, il prétend qu'un petit arrangement de ménage, entre le roi et la reine d'Espagne, ne cessa que cinq jours après la mort de la reine; puis il assure qu'il ne cessa que trois jours avant. Tantôt il donne le mariage du cardinal Dubois comme certain, tantôt comme douteux; et si ce ne sont que de petites contradictions, il faut se rappeler qu'il ne peut guère y en avoir d'autres dans les petites anecdotes, dont presque tous ces Mémoires sont composés. Ces anecdotes amusent, il est vrai; mais elles se font oublier les unes les autres : il n'en reste presque rien dans la mémoire; et il est plus difficile de suivre le fil d'une petite intrigue, d'une petite perfidie, et surtout de la retenir, que de conserver dans sa mémoire la suite des événemens des trois guerres puniques.

Art. III.

Mémoires particuliers, Opuscules inédits.

Parmi les petites manies qui distinguèrent les écrivains du dix-huitième siècle, il en est une bien digne de remarque; c'est cette puérile et ridicule prétention de parler continuellement d'eux-mêmes. Dans les âges précédens, c'étaient les hommes d'État, les généraux, les négociateurs, qui publiaient des *Mémoires;* et leur histoire, liée à l'histoire publique, leur en donnait le droit, et promettait un véritable intérêt aux lecteurs. Mais lorsque les gens de lettres se furent persuadé, et, qui plus est, eurent persuadé aux autres, que ce qu'il y avait de plus important dans la société (1), c'était un philosophe et un académicien, ils durent croire que c'était à eux à entretenir le public de tout ce qu'ils avaient fait depuis le berceau, de leurs enfantillages, de leurs espiégleries, de leurs bonnes fortunes, de leur mérite, de leur vertu, de leurs succès, de leurs talents. L'un donna ses *Confessions,* l'autre publia ses *Mémoires;* celui-ci, un *Tableau de quelques circonstances de sa vie :* et comme il nous reste plusieurs philosophes qui tiennent à ce siècle par leur âge, leurs habitudes, leur opinion, leur admiration, et qui croient y tenir

(1) L'homme de lettres y occupe sans doute une place honorable; mais rien n'est plus propre à lui faire perdre la considération qui lui est due, que des prétentions exagérées; et c'est uniquement sur ces prétentions que doivent tomber la critique et la censure.

par leurs talens, il faut espérer qu'il nous revient encore quelques *Confessions*, quelques *Mémoires*, quelques *Tableaux*.

Duclos, qui, avec plus d'esprit que la plupart de ses confrères, avait évité leurs plus grands ridicules, comme avec un jugement plus sain il évita leurs plus grands excès, pouvait peut-être, moins qu'un autre, se défendre des petits ridicules de l'amour-propre, et des petites prétentions attachées à une opinion exagérée de l'importance de l'homme de lettres. Il composa donc ses *Mémoires*, ou plutôt il en forma le projet, dont il n'a eu que le temps de commencer l'exécution. Si quelqu'un, au reste, trouvait trop sévère, ou même trop injuste, la censure que je me permets, et que je me suis permise, en plus d'une occasion, contre les écrivains qui, non contens de publier leurs ouvrages, veulent encore publier leurs actions, je prendrais ces écrivains eux-mêmes pour juges. Ils sentent si bien que cette prétention est déplacée, qu'ils protestent tous que leurs *Mémoires* ne sont point destinés au public, qu'ils n'écrivent que pour l'amusement de leur vieillesse, ou pour l'instruction de leurs enfans, ou tout au plus pour satisfaire la curiosité de quelques amis; précaution qui atteste moins leur franchise et leur bonne foi, que l'idée assez juste qu'ils se forment eux-mêmes de leur entreprise.

En censurant les motifs et l'exécution de ces *Mémoires*, je ne disconviens pas qu'on y trouve une lecture assez agréable; qualité qui n'absout pas toujours un ouvrage aux yeux du critique, du moraliste, ou même de l'homme de goût, quoique souvent elle

suffise pour le justifier aux yeux de la plupart des lecteurs : c'est ainsi qu'on a lu avec avidité les *Mémoires de Marmontel*, répréhensibles non-seulement par la vanité qui les a dictés, mais plus encore par une foule de jugemens injustes ou faux sur les personnes et les choses, et surtout par cette licence si condamnable, et presque inséparable des mémoires particuliers qui dévoilent une foule d'actions, de discours, de sentimens, sur lesquels le public et la postérité n'ont aucun droit; et qui, pour la plupart, entièrement oubliés, ou n'ayant eu pour témoin ou confident que l'auteur des mémoires, rendent son témoignage d'autant plus dangereux et plus formidable, qu'il est souvent à la fois partie intéressée, juge et interprète, lorsqu'il ne peut plus être contredit par personne. Duclos, avec un caractère encore moins circonspect et moins réservé que Marmontel, n'aurait pas sans doute moins offensé les convenances sociales, et cette partie délicate de la morale qui nous défend de soulever d'une main trop hardie le voile qui couvre les pensées secrètes, les entretiens confidentiels, les actions cachées, les sentimens obscurs des hommes et des femmes dont la vie privée ne peut être réclamée par le pinceau de l'histoire; mais avec un esprit plus caustique et plus vif que son confrère, avec plus de talent pour peindre les mœurs et les ridicules, il eût sans doute été plus piquant, et eût encore excité davantage la curiosité publique. Malheureusement pour cette curiosité, il n'a fait qu'ébaucher cet ouvrage, et ne l'a presque conduit qu'au terme où il allait exciter l'intérêt, par les personnages qu'il allait produire sur la scène, et par

cette malignité, compagne presque toujours inséparable des mémoires particuliers.

Quelle que soit la haute opinion qu'un philosophe ou qu'un homme de lettres ait des moindres détails qui le concernent, il est certain néanmoins que l'enfance d'un académicien ressemble prodigieusement à celle de ses voisins les moins lettrés. Quelques succès de plus dans leurs classes, quelques prix de plus dans les colléges, voilà ce qui les distingue; et il n'en est même pas toujours ainsi. Mais Duclos ne fit point exception à la règle générale : il nous apprend qu'en rhétorique, il eut tous les prix de sa classe. Je ne rappelle ce fait, qui peut-être intéressera peu de monde aujourd'hui, que parce qu'il renferme une circonstance qui me paraît inexplicable. Duclos prétend qu'il n'avait qu'un seul rival, le marquis de Beauvau; celui-ci avait six ans et quelques mois de moins que Duclos. Or, je ne vois pas comment un enfant de dix ans, par exemple, peut être le rival d'un jeune homme de seize ans, âge ordinaire d'un écolier de rhétorique.

Si généralement c'est un défaut en littérature de s'écarter de son sujet, il faut avouer cependant que c'est un véritable mérite, lorsque le sujet est d'un très-médiocre intérêt. Je ne ferai donc point un crime à Duclos d'oublier à chaque instant les puérilités de son enfance, et d'y échapper par des digressions qui y sont très-étrangères, telles que la marine de Saint-Malo, la grandeur démesurée de la capitale, les progrès sans cesse croissans du luxe, les vices de l'éducation, l'apologie des coches, la censure des carrosses et des chaises de poste, et autres objets qui appar-

tiendraient peut-être plutôt, comme il le dit lui-même, à ses *Considérations sur les mœurs*, qu'aux mémoires de sa vie, mais qu'on préférera toujours, quelque part qu'ils soient placés, aux insipides détails de la vie d'un écolier. Enfin, Duclos entre dans le monde, ou plutôt, avant que d'y être connu, accueilli, et même très-recherché, il commence par débuter aux cafés *Gradot* et *Procope*, où s'assemblaient La Motte, Saurin, Maupertuis, Boindin, l'abbé Terrasson, Fréret, Piron, La Faye, etc. Duclos juge tous ces personnages, déjà si souvent jugés; mais très-éloigné de se laisser entraîner par les jugemens déjà portés, les siens sont souvent fort singuliers. Son héros est La Motte; il le regarde comme un bon poëte, et traite de *grimauds* ceux qui ne pensent pas comme lui : il le met fort au-dessus de Boileau et de Rousseau pour *l'étendue de l'esprit*, et assure qu'il *n'était pas renfermé comme eux dans les bornes du talent;* et il est certain qu'on n'est pas renfermé dans les bornes de ce qu'on n'a pas. Il le croit même supérieur à Voltaire, dans les *matières susceptibles d'analyse*. Voltaire, dit-il, *est plus brillant, mais La Motte est plus lumineux; l'un éblouit, l'autre éclaire.* Voilà quelques autres jugemens assez extraordinaires : « Baron, sans estimer « l'état de comédien dont il pensait très-modeste- « ment, avait de son art d'acteur la plus haute opi- « nion... Il pensait qu'un acteur parfait, tel qu'il se « croyait, devait aller de pair avec ce qu'il y avait « de plus grand par la naissance, les dignités, le « génie. » (J'avoue que j'ai de la peine à concilier cette grande *modestie* avec cette insupportable vani-

té, et que je ne conçois pas cette distinction entre *l'état de comédien et l'art d'acteur.*) « L'abbé Ter-
« rasson pouvait quelquefois remarquer que les au-
« tres ne lui ressemblaient pas ; mais il n'allait peut-
« être pas jusqu'à conclure qu'il ne leur ressemblait
« point. » Cela me paraît bien subtil. Duclos dénigre beaucoup le caractère de Racine et de Boileau, et rend tout au plus justice à leurs talens. On voit dans ses jugemens les préjugés de son siècle contre ces deux poëtes, qui n'étaient point *penseurs.*

Ces *Mémoires* sont écrits avec trop de négligence ; on y trouve des phrases telles que celle-ci : « Boindin
« était de l'Académie des Inscriptions, et *il se-*
« *rait entré à la Française*, etc. » Mais on y trouve aussi toujours l'esprit de Duclos, et des réflexions justes et vivement exprimées. Telle est celle-ci : *En France tout s'oublie tous les quarante ans.*

Ceux qui aiment les détails biographiques trouveront un supplément aux *Mémoires de Duclos*, dans l'excellente *Notice* que M. Auger a placée à la tête de cette édition. Peut-être prodigue-t-il un peu, dans cette notice, le trait, l'épigramme, et les réflexions caustiques, comme pour imiter celui dont il raconte la vie et dont il juge les ouvrages ; mais j'applaudis sans restriction aux réflexions de M. Auger sur les relations de Duclos avec les philosophes ; elles sont justes et bien exprimées. Si Duclos ne put se défendre de l'influence qu'exercèrent sur tous les esprits, et surtout sur les gens de lettres, les principes contagieux de son siècle, il évita du moins, dans ses écrits comme dans sa conduite, les excès auxquels se livrèrent quelques-uns d'entre eux : il fit plus, il les

blâma ouvertement; et, quoique d'un caractère très-franc et incapable de dissimulation et de manége, il sut se concilier l'estime de tous les partis. *C'est l'ouvrage d'un honnête homme*, disait Louis XV, en parlant de ses *Considérations sur les mœurs*. Voltaire, qui, dans plus d'une occasion, ne dut pas être content de lui, n'osa cependant jamais l'attaquer. Diderot l'appelait *un homme droit et adroit :* mot que M. Auger attribue à Rousseau, et qui peut-être n'est ni de l'un ni de l'autre.

On trouvera, dans le dixième volume, des *Réflexions sur le goût :* morceau jusqu'ici inédit, que l'auteur commence par des définitions et des distinctions métaphysiques plus vraies qu'utiles, et peut-être plus subtiles que vraies; qu'il continue par des applications tirées de l'expérience et de l'histoire, dont on pourrait contester quelques-unes; et qu'il termine par des caractères et des considérations sur les mœurs, genre auquel revient toujours Duclos. A ces réflexions sur le goût succèdent plusieurs *fragmens historiques :* le récit de la révolution qui porta Catherine II sur le trône de Russie, morceau assez curieux; le récit de la mort de madame Henriette, où l'on prétend démontrer qu'elle a été empoisonnée, point d'histoire qu'il valait tout autant ne pas éclaircir; l'histoire de quelques personnages plus ou moins célèbres, mais très-singuliers, tels qu'un abbé de Vatteville, d'abord colonel, puis chartreux, s'échappant de son couvent après avoir poignardé le prieur, brûlant la cervelle à un homme qui voulait lui disputer un gigot de mouton, se sauvant en Turquie, où il devient pacha, et revenant en France, où Louis XIV lui donne l'arche-

vêché de Besançon et deux abbayes, pour le dédommager de cet archevêché, dont le pape refusa les bulles.

Cette édition, comme on voit, très-*complète*, publiée par M. Colnet, reproduit ou donne pour la première fois tout ce qui est sorti de la plume d'un homme de beaucoup d'esprit, dont les ouvrages prêtent sans doute beaucoup à la critique, mais offrent néanmoins une lecture souvent utile, et presque toujours agréable.

Œuvres complètes de M. de Châteaubriand. — Itinéraire, Atala, René, les Abencerrages.

ARTICLE PREMIER.

J'ai parlé, avec assez d'étendue, de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem et dans la Grèce*, lorsque l'auteur le publia, pour la première fois, en 1811 (1). Je ne dirai qu'un mot de cette nouvelle édition, de la préface que M. de Châteaubriand y a ajoutée, ainsi que de la préface générale de ses œuvres que l'éditeur a renfermée dans le premier volume de l'*Itinéraire*.

Cet ouvrage est immortel comme les lieux qui l'ont inspiré, comme le nom de l'écrivain qui l'a produit. Quatre éditions ont été épuisées, et ce livre manquait absolument dans la librairie. C'est peut-être ce qui a engagé l'éditeur à le publier des premiers dans la collection des OEuvres de M. de Châteaubriand. Mais il peut y avoir été déterminé

(1) Voyez, dans ce Recueil, la section *Voyages*.

aussi par un motif plus puissant encore : l'intérêt d'un peuple dont personne n'a plaidé plus éloquemment la cause. C'est en effet un beau plaidoyer en faveur des Grecs, que ces pages animées et brillantes dans lesquelles l'auteur de l'*Itinéraire*, parcourant les ruines d'Athènes et de Lacédémone, les rives du Céphise et de l'Eurotas, la patrie d'Homère, de Sophocle, de Platon, de Zeuxis, de Phidias, à l'aspect de ces lieux célèbres par la poésie, l'Attique, le Parnasse de l'Olympe, et de ces lieux plus illustrés encore par la gloire, Marathon, Salamine, Platée, rappelle avec enthousiasme ce qu'ils furent autrefois, et avec douleur ce qu'ils sont aujourd'hui ! Jadis vainqueur du *grand roi*, libres et triomphans, maintenant opprimés par un stupide pacha, ou même par un vil eunuque noir ! Et cependant combien ils sont devenus plus malheureux encore, depuis que l'illustre voyageur déplorait si éloquemment leur infortune, et comparait leur gloire passée et leur honte présente. « Lorsque je parcourus la Grèce, dit-il, « elle était triste, mais paisible; le silence de la ser- « vitude régnait sur ses monumens détruits, la li- « berté n'avait point encore fait entendre le cri de « sa renaissance, du fond du tombeau d'Harmodius « et d'Aristogiton. Le jour, je n'entendais dans mes « longues marches que la chanson de mon pauvre « guide; la nuit, je dormais tranquillement à l'abri « de quelques lauriers-roses, au bord de l'Eurotas. « Les ruines de Sparte se taisaient autour de moi; « la gloire même était muette. » A ce tableau, triste sans doute, puisque c'est celui de la servitude et de l'oppression, succède l'affreux tableau des guerres,

des horribles massacres que nous présente aujourd'hui la Grèce. De cet intérêt général pour un peuple, ramené par un doux souvenir à un intérêt particulier de reconnaissance pour une famille, M. de Châteaubriand s'écrie avec l'accent d'une touchante sensibilité : « Et où sont mes hôtes de « Mégare? Ont-ils été massacrés? Des vaisseaux « chrétiens ont-ils transporté leurs enfans aux mar- « chés d'Alexandrie? Chose déplorable, j'ai cru « peindre la désolation, en peignant les ruines d'Ar- « gos, de Mycènes, de Lacédémone; et, si l'on « compare mes récits à ceux qui nous viennent au- « jourd'hui de la Morée, il semble que j'aie voyagé « en Grèce au temps de sa prospérité et de sa splen- « deur! »

Un retour plein de noblesse sur lui-même, sur les vicissitudes et l'agitation de ses destinées, sur sa vie littéraire et politique; des vues pleines de sagacité et d'élévation, dictées par la situation morale des esprits, par la considération du présent, et par la prévoyance de l'avenir; des conseils pleins de sagesse, donnés à ceux qui, à des regrets naturels et légitimes du passé, ne veulent pas joindre l'idée incontestable que le passé n'est plus : tels sont les élémens de la préface générale des OEuvres, qu'on remarquera parmi tant d'écrits remarquables, et sur laquelle la gravité des pensées et du style, et je ne sais quelle empreinte de tristesse et de mélancolie répandent un charme tout particulier : « O France! « s'écrie l'auteur, en la terminant par un sentiment « touchant et un vœu patriotique, ô France! mon « cher pays et mon premier amour! un de vos fils,

« au bout de sa carrière, rassemble sous vos yeux « les titres qu'il peut avoir à votre bienveillance pa- « ternelle. S'il ne peut plus rien pour vous, vous « pouvez tout pour lui, en déclarant que son atta- « chement à votre religion, à votre roi, à vos li- « bertés, vous fut agréable. Illustre et belle patrie, « je n'aurais désiré un peu de gloire, que pour aug- « menter la tienne! »

M. de Châteaubriand exprime sur cette gloire, qui lui est acquise et assurée par tant de titres honorables et immortels, des doutes excessivement modestes : « Plus d'un quart de siècle, dit-il, passé « sur mes premiers écrits, sans les avoir étouffés, « ne m'a pas fait présumer une immortalité que « j'ambitionne peut-être moins qu'on ne le pense. » M. de Châteaubriand pourrait avoir plus de confiance, du moins à l'égard de ceux de ses ouvrages que le public lit, goûte et applaudit depuis longtemps. C'est une véritable garantie de la durée de tout ouvrage qui n'est pas un ouvrage de parti, et dans toute langue qui est irrévocablement fixée, comme l'observe très-bien l'abbé Dubos, dans ses *Réflexions sur la poésie et la peinture*. En vain, dit-il, des défauts y auront été relevés, et des censures auront été faites par les critiques qu'il appelle poliment *les connaisseurs ;* « le public à venir, pour- « suit-il, qu'on me permette cette expression, qui « en jugera par sentiment, comme le public con- « temporain en avait jugé, sera toujours de l'avis « des contemporains : *Tantùmdem quoque posteri* « *credent, quantùm præsens ætas spoponderit.* »

En ma qualité de critique, que je ne confondrai

pas, comme l'abbé Dubos, avec celle de *connaisseur*, j'oserai néanmoins prédire que la nouvelle production de M. de Châteaubriand, qui paraît pour la première fois dans cette première livraison de ses OEuvres complètes, obtiendra bientôt cette garantie des suffrages publics. *Les Aventures du dernier Abencerrage*, réunies à *Atala* et à *René*, seront lues avec un vif empressement, comme ses aînés, goûtées comme eux, et complètent d'une manière très-heureuse un charmant volume de cette collection. Ce sont trois ouvrages pleins de grâce, d'originalité et de talent, brillans de verve, d'imagination et de style; touchans par la peinture de passions tendres, ardentes, vertueuses, de sentimens nobles, élevés, généreux. L'auteur ne caractérise point ces ouvrages; je ne les caractériserai point non plus : je dirai seulement qu'ils tiennent tout à la fois du roman, de l'histoire et du poëme : ils ont l'invention, les fictions et l'intérêt du roman; ils ont la vérité de l'histoire dans les tableaux de mœurs et de caractères, et dans la fidélité des observations locales. Enfin, ils offrent les principales qualités du poëme : d'abord celles qui lui sont communes avec le roman, c'est-à-dire, la fiction et l'invention, ensuite les images et les couleurs de la poésie, la hardiesse et la richesse du style, toujours unies à beaucoup d'élégance et d'harmonie, et souvent à beaucoup de simplicité et de naturel. La première de ces compositions, *Atala*, commença la célébrité de M. de Châteaubriand, et révéla son génie : elle ouvrit, pour ainsi dire, la carrière de gloire que parcourt le dix-neuvième siècle, et y fit époque. Rien ne manqua à

ses succès et à son triomphe, ni les éditions multipliées, ni les éloges à peu près unanimes d'un public qui, froissé et mutilé par dix années d'une terrible révolution, s'étonnait à l'apparition d'idées nouvelles et d'un talent nouveau; ni les suffrages des littérateurs les plus distingués par leur goût, ni même les critiques amères de quelques détracteurs passionnés. La seconde, *René*, jetée au milieu d'un grand ouvrage rempli de beautés du premier ordre, y fut remarquée comme une création neuve et brillante, digne en tout d'*Atala*, et que quelques-uns même préférèrent à *Atala*, à cause surtout de la perfection plus soutenue du style, toujours élégant, harmonieux, naturel, plein de grâce et de charme dans l'expression des sentimens doux et tendres, plein d'énergie et d'éloquence dans la peinture des violentes agitations de l'âme et des passions turbulentes du cœur.

Tout le monde sait que *les Aventures du dernier Abencerrage*, la troisième de ces productions, pleines d'un vif et puissant intérêt, étaient composées depuis long-temps. M. de Châteaubriand explique lui-même les motifs qui les retinrent dans son porte-feuille sous le gouvernement impérial : « La résistance, dit-il, « des Espagnols à Buonaparte, d'un peuple désarmé, « à ce conquérant qui avait vaincu les meilleurs soldats de l'Europe, excitait alors l'enthousiasme de « tous les cœurs susceptibles d'être touchés par les « grands dévouemens et les nobles sacrifices. Les ruines de Sarragosse fumaient encore, et la censure « n'aurait pas permis des éloges où elle eût découvert, « avec raison, un intérêt caché pour les victimes. La « peinture des vieilles mœurs de l'Europe, les souve-

« nirs de la gloire d'un autre temps, et ceux de la cour « d'un de nos plus brillans monarques, n'auraient « pas été plus agréables à la censure qui d'ailleurs « commençait à se repentir de m'avoir tant de fois « laissé parler de l'ancienne monarchie, et de la reli- « gion de nos pères. Ces morts que j'évoquais sans « cesse faisaient trop penser aux vivans. »

Je suis persuadé, en effet, que ce beau portrait du caractère espagnol n'aurait plu ni à Buonaparte, ni à ses courtisans, ni à la censure, ni à la police. « Le « duc de Santa-Fé reçut l'Abencerrage avec cette « politesse grave et pourtant naïve des Espagnols. « On ne remarque chez cette nation aucun des airs « serviles, aucun de ces tours de phrases qui annon- « cent l'abjection des pensées et la dégradation de « l'âme. La langue du grand seigneur et du paysan « est la même; le salut le même, les habitudes, les « complimens, les usages sont les mêmes. Autant la « confiance et la générosité de ce peuple envers les « étrangers sont sans bornes, autant sa vengeance « est terrible quand on le trahit. D'un courage hé- « roïque, d'une patience à toute épreuve, incapable « de céder à la mauvaise fortune, il faut qu'il la « dompte ou qu'il en soit écrasé. Il a peu de ce qu'on « appelle *esprit*, mais les passions exaltées lui tien- « nent lieu de cette lumière qui vient de la finesse et « de l'abondance des idées. Un Espagnol qui passe le « jour sans parler, qui n'a rien vu, qui ne se soucie « de rien voir, qui n'a rien lu, rien étudié, rien « comparé, trouvera dans la grandeur de ses résolu- « tions les ressources nécessaires au moment de l'ad- « versité. »

Il n'est point dans l'histoire d'Espagne d'époque plus brillante, et qui rappelle de plus glorieux souvenirs et de plus illustres noms, que celle qui termina la longue lutte de cette nation héroïque avec les hordes africaines qui l'ont envahie et opprimée. On est du parti des vainqueurs sans doute, mais on ne hait point les vaincus. Les Maures établis en Espagne, dans le royaume de Grenade surtout, sont peut-être les seuls Africains, les seuls mahométans qui aient laissé des souvenirs aimables et des idées gracieuses de leur caractère, de leurs usages, de leurs coutumes, et même de leurs arts. Les contrastes de deux peuples si opposés, et qui n'ont aucun trait de ressemblance, si ce n'est la brillante valeur qui leur est commune à tous deux, nous plaisent et nous intéressent. A ces contrastes M. de Châteaubriand a joint celui d'un Français, le brave Lautrec, armé chevalier par Bayard, et fait prisonnier à Pavie comme son roi, et en défendant son roi, et après avoir comme lui valeureusement combattu jusqu'à la dernière extrémité. Enfin, les noms du Cid et de Chimène, naturellement ramenés sur la scène, et qui nous rappellent le grand nom de Corneille, jettent encore de l'éclat sur ce charmant ouvrage, et lui donnent un intérêt de plus.

Je n'en entreprendrai point l'analyse : qui est-ce qui n'a pas déjà lu *les Aventures du dernier Abencerrage*, ou qui ne s'empressera de les lire ? Je dirai seulement que, comme dans tous les ouvrages de ce genre, une grande passion en est le fond et le sujet ; un grand obstacle, le nœud ; et qu'une grande vertu et une égale générosité de sentimens dans tous les

personnages, avec les caractères les plus divers, rendent cet obstacle à peu près insurmontable. Comment en effet une chrétienne, une Espagnole épouserait-elle un Maure, un mahométan que les préjugés et l'honneur même semblent attacher à sa religion? La descendante du Cid et de Chimène doit être inflexible, sans doute; peut-être, et c'est une preuve de l'intérêt qu'inspire le roman, et qu'on prend aux personnages, désirerait-on que l'Abencerrage le fût moins? Un moment il a paru céder; mais de nouveaux obstacles, tirés de l'honneur du sang et des familles, sont créés avec art. On sait avec quel talent et quelle éloquence M. de Châteaubriand sait peindre le combat des passions et des devoirs. On sait aussi avec quelle riche et brillante imagination il sait peindre la nature et les arts, et en décrire les beautés, les variétés, les accidens. Combien d'objets divers offrent à ses magiques pinceaux cette Espagne si variée et si pittoresque, et ces ruines mauresques; et le contraste de ces plaines sablonneuses et stériles avec ces côteaux rians et fertiles; et la vallée délicieuse de Douro, et la ville de Grenade avec ses édifices si divers, ouvrage des nationaux et des étrangers, des Maures, des chrétiens, des vainqueurs et des vaincus; et le palais célèbre de l'Alhambra, et les jardins fameux du Généralife, et tant d'autres endroits dignes de curiosité ou d'admiration, tous visités par M. de Châteaubriand, et décrits sur les lieux mêmes!

M. de Châteaubriand n'excelle pas moins à peindre par leurs discours les personnages qu'il met en scène. Les conversations qu'ils ont entre eux les montrent parfaitement tels qu'ils sont, avec leurs ca-

ractères, leurs affections, leurs passions. L'espace me manque, et je n'en citerai qu'une, moins brillante sans doute que beaucoup d'autres, mais plus courte. L'un des deux interlocuteurs n'est qu'un pauvre muletier espagnol, qui sert de guide à l'Abencerrage Aben-Hamet; l'autre est l'Abencerrage lui-même. Celui-ci, à la vue de Grenade, la brillante conquête de ses pères, d'où ils ont été chassés peu d'années avant sa naissance, et dont il a tant entendu parler, croise les bras sur sa poitrine, et, les yeux attachés sur la ville, demeure muet et immobile. « Le guide, dit « M. de Châteaubriand, s'arrêta à son tour; et, « comme tous les sentimens élevés sont aisément com- « pris d'un Espagnol, il devina que le Maure re- « voyait son ancienne patrie. L'Abencerrage rompit « enfin le silence. « Guide, s'écria-t-il, sois heureux! « Ne me cache point la vérité; car le calme régnait « dans les flots le jour de ta naissance, et la lune « entrait dans son croissant. Quelles sont ces tours « qui brillent comme des étoiles au-dessus d'une « verte forêt? — C'est l'Alhambra, répond le guide. « — Et cet autre château sur cette autre colline? « dit Aben-Hamet. — C'est le Généralife, répliqua « l'Espagnol. Il y a dans ce château un jardin planté « de myrtes, où l'on prétend qu'Abencerrage fut « surpris avec la sultane Alfaïma. Plus loin, vous « voyez l'Albaïzyn, et plus près de nous les tours « vermeilles. » Chaque mot du guide perçait le cœur « de l'Abencerrage. Qu'il est cruel d'avoir recours à « des étrangers, pour apprendre à connaître les mo- « numens de ses pères, et de se faire raconter par « des indifférens l'histoire de sa famille et de ses amis!

« Le guide, mettant fin aux réflexions d'Aben-Hamet,
« s'écria : « Marchons, seigneur maure, marchons.
« Dieu l'a voulu ! Prenez courage ! François Ier n'est-
« il pas aujourd'hui même prisonnier dans notre
« Madrid ? Dieu l'a voulu ! » Il ôta son chapeau, fit
« un grand signe de croix, et frappa ses mules. L'A-
« bencerrage, pressant la sienne à son tour, s'écria :
« C'était écrit ! et ils descendirent vers Grenade. »

Le principal mérite de cette nouvelle, qui en a pourtant beaucoup d'autres, est sans doute dans le style, c'est le premier mérite de tous les grands écrivains ; c'est celui de M. de Châteaubriand. Ses ouvrages vivront toujours par le charme de ce style flexible qui, se prêtant à tous les tons, est propre à tant de sujets divers ; qui s'élève et s'abaisse avec une si heureuse facilité, sublime sans effort, simple avec noblesse, tout à la fois plein de force et de grâce, toujours original, toujours plein de chaleur et d'âme, et empreint de ces rares qualités qui annoncent la présence du génie : *Est deus in nobis.*

Art. II.

Les Natchez.

En rendant compte, il y a quelques années, d'un ouvrage fort différent des *Natchez*, mais qui se distinguait par les recherches, l'érudition et l'utilité (1), comme celui-ci se distingue par les créations, le talent et le génie, je disais (et l'à-propos de la citation

(1) Voyez ci-après le *Dictionnaire des anonymes.*

excusera, j'espère, auprès de mes lecteurs, l'inconvenance de me citer moi-même) : « L'histoire des « livres est quelquefois plus curieuse et plus intéressante que celle des hommes.... Les circonstances « qui les ont vus naître, et qui souvent les ont fait « naître, et plus ou moins influé sur leur esprit; « les périls qu'ils ont courus dans la succession des « temps, leurs vicissitudes diverses, leurs succès, « leurs revers, les mains par lesquelles ils ont passé, « et qui y ont souvent laissé de judicieuses et savantes traces de ce passage; les opinions, les contradictions, les erreurs dont ils ont été le sujet, « sont une source d'anecdotes piquantes, et forment « une partie importante de l'histoire littéraire. »

Il est peu de livres plus propres que *les Natchez*, à confirmer la vérité de cette réflexion. Un jeune homme, dont le génie est non-seulement inconnu aux autres, mais est ignoré de lui-même, est porté au delà des mers, à deux mille lieues du sol qui l'a vu naître, par une entreprise généreuse et hardie. Il y est d'abord retenu par les tempêtes politiques qui s'élèvent dans sa patrie, et qui, plus tard, par une résolution non moins généreuse, le rappellent en Europe. Jeté ainsi de l'extrême civilisation au milieu des nations sauvages, son esprit observateur étudie les lieux et les mœurs, la nature et les hommes. Son imagination ardente s'exalte à la vue de ces objets, si différens de ceux qui jusque là avaient frappé ses regards, arrêté ses pensées, excité ses réflexions. Les observations se multiplient, les idées se pressent; un instinct de gloire et de renommée avertit peut-être le jeune voyageur, le malheureux

exilé, au milieu de ces peuples sauvages, inconnus, si éloigné de tout bruit, de toute renommée et de toute gloire ; il saisit ses pinceaux, il rassemble toutes ses couleurs ; il veut peindre à la fois tout ce qu'il voit, tout ce qu'il sent, tout ce qu'il imagine. Il y aura sans doute, à travers de grandes beautés, quelque confusion dans le tableau. La multiplicité des sensations, des sentimens, des images, semble ne pouvoir s'exprimer sur le même ton, et, pour ainsi dire, dans la même langue. Le jeune auteur mêlera les genres divers : il unira l'histoire au roman, la philosophie à la superstition, à ses croyances absurdes, à ses cérémonies bizarres ; la prose au langage de la poésie, et aux formes même du poëme.

L'origine d'un pareil livre, les circonstances qui l'ont inspiré et au milieu desquelles il est né, forment déjà une partie intéressante et curieuse de son histoire. Combien cet intérêt s'accroît encore de la célébrité de l'auteur, et de l'idée que cette production fut le premier ouvrage d'un grand écrivain ! Ce fut d'un point obscur et sauvage de l'Amérique qu'il fit le premier pas dans sa carrière littéraire, devenue depuis si brillante et immortelle ; et cependant ce ne sont pas les seules singularités de ce livre, considéré seulement dans sa partie historique, et même avant sa publication. Je ne raconterai point les dangers du manuscrit, perdu de vue pendant vingt-cinq ans par l'auteur, qui ignorait et le lieu précis où il l'avait déposé en terre étrangère, et le nom de la pauvre femme à qui il l'avait confié, et qui était morte depuis plusieurs années. La plupart de mes lecteurs ont déjà lu *les Natchez* et la curieuse préface qui les

précède. Je m'empresse donc de leur parler du livre lui-même.

L'illustre auteur nous apprend qu'il ne l'a point publié tel qu'il l'avait composé dans une extrême jeunesse ; il l'a corrigé, il l'a surtout fort abrégé. Les corrections ont vraisemblablement eu pour objet principal le style ; et on s'en aperçoit, car le style est toujours noble, élevé, harmonieux, pittoresque, et souvent embelli par des tours heureux et des expressions originales, digne en un mot de l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs*. Mais quelles que soient les corrections et les suppressions, on trouvera toujours dans *les Natchez* toutes les parties principales du premier ouvrage de l'auteur : le plan, l'ordonnance, les caractères, les créations. C'est une étude tout à la fois littéraire et philosophique de rechercher, dans la première production d'un grand écrivain, la marche du génie le point d'où il est parti, et de suivre ainsi ses progrès d'ouvrage en ouvrage, jusqu'aux chefs-d'œuvre qui l'immortalisent. Il me semble que cette étude, faite sur *les Natchez*, y découvrira le germe de toutes les brillantes qualités qu'on admire dans les meilleurs ouvrages de M. de Châteaubriand : la noblesse des pensées, l'éclat des images, l'énergie des sentimens, la puissance de l'imagination, la vive peinture des passions douces ou ardentes, coupables ou généreuses. Souvent même ce n'est plus un simple germe : ces heureuses qualités prennent, dès le premier ouvrage, tout leur développement, et reçoivent de la jeunesse de l'auteur un caractère particulier de naïveté ou de vivacité et de chaleur, dont il a eu raison,

dans la maturité de son goût, et dans ses corrections, de ne point effacer l'empreinte.

Cette empreinte d'une jeunesse sans expérience, sans conseil et sans guide, n'est pas sans doute toujours aussi heureuse. Le premier défaut de l'ouvrage, trop sensible pour que la critique puisse s'enorgueillir de le découvrir, c'est l'irrégularité du plan, la variété du ton, et la double forme sous laquelle est présenté le même ouvrage, portant le même titre, et traitant le même sujet : d'abord poëme épique avec toute sa pompe, son invocation, ses fictions, son merveilleux, sa division en livres ou en chants, et son langage, sinon en vers, en prose du moins très-poétique, et admettant, hors le rhythme et la mesure, toute la hardiesse, toutes les figures, toutes les inspirations de la poésie ; ensuite, récit ordinaire, narration continue, ressorts purement humains, quoique souvent singuliers, inventions naturelles, quoique souvent extraordinaires, comme sont extraordinaires et singulières les contrées, et les nations, et les mœurs qu'il décrit ; enfin langage ordinaire de la prose, quoique souvent empreint des couleurs qui avaient dominé dans la première partie de l'ouvrage, soit que le génie de l'auteur le portât invinciblement à ce ton inspiré, dans les premières années de sa jeunesse, soit que la nouveauté du spectacle qu'il avait sous les yeux, et des inventions qu'il accommodait à ce sujet, appelât naturellement les formes de la poésie et les pinceaux du poëte.

Mais c'est dans le premier volume surtout que se montre ce génie poétique dans tout son éclat, et sans mélange d'autres tons et d'autres couleurs. Cette épo-

pée nouvelle est toute d'invention, et les personnages, et les caractères, et les événemens; car une page ou deux du père Charleroi, dans son *Histoire de la Nouvelle France*, indiquent seulement quelques faibles parties du dénoûment; et cependant les principaux personnages du poëme nous sont connus comme s'ils appartenaient à l'histoire la mieux étudiée ou la plus récente. Qui est-ce qui ne connaît pas Chactas, René, le père d'Atala, le père Souel, et cette infortunée Amélie, qui n'est point, à la vérité, un personnage du poëme, mais dont le souvenir domine douloureusement dans toute son étendue? Ces personnages fictifs sont devenus des personnages réels pour nous. Les arts s'en sont emparés comme des inventions d'Homère, de Virgile et du Tasse, et ils ont immortalisé les pinceaux du peintre, comme ceux de l'écrivain. C'est un grand avantage pour le nouveau poëme; car le lecteur marcherait pour ainsi dire avec défiance et sans intérêt, dans un pays peu connu et avec des personnages tout-à-fait inconnus; mais cet avantage, M. de Châteaubriand ne le doit qu'à lui: c'est le propre des talens éminens et des imaginations riches et fortes, de dominer ainsi celles des autres, de les forcer à leur rendre hommage, et à devenir pour ainsi dire leurs tributaires, en adoptant leurs fictions, leurs créations, leurs personnages.

René, parmi les sauvages, est toujours l'homme du malheur, poursuivi par la fatalité, comme les anciens nous représentent quelques-uns de leurs héros; mais la fatalité, mais la furie qui semble s'attacher à ses jours pour les empoisonner, c'est son caractère,

quoique noble et généreux ; c'est sa passion dont on voudrait la source et plus pure et plus intéressante : *hæret lateri lethalis arundo.* Chactas est toujours l'homme plein de sagesse, de modération, d'expérience : l'homme qui, né dans l'état sauvage, ayant parcouru les pays les plus civilisés, revenu par instinct, par choix et par goût, parmi ses sauvages compatriotes, a retenu les plus pures vertus de ces deux parts de la race humaine, sans contracter aucun des vices qui les corrompent toutes deux. A ces caractères, M. de Châteaubriand en a ajouté d'autres tracés avec une vigueur et une énergie de pinceau peu communes, ou présentés sous les traits les plus aimables, les plus délicats, les plus touchans, les plus gracieux : Adario, le type ou le beau idéal des sauvages, vieillard plein de force et de courage, ouvrant les conseils les plus audacieux et les plus téméraires; le premier au combat, le plus hardi guerrier, celui dont la massue et la hache sont les plus redoutables aux ennemis, en tuent et en blessent le plus grand nombre; insensible lui-même aux blessures et bravant la mort ; implacable dans ses haines, ses ressentimens et ses vengeances ; enthousiaste de la patrie ; plus enthousiaste encore, s'il est possible, de la liberté ; se résignant cependant à passer les derniers jours de sa vieillesse dans l'esclavage, pourvu qu'il y conserve le droit d'insulter amèrement à ses oppresseurs ; mais étranglant de sa propre main son petit-fils sous les yeux de sa mère, parce que cet enfant aurait de longs jours à rester dans les fers : Outougamiz plein de candeur et de simplicité, mais élevé aux vertus les plus héroïques par le seul sentiment de

l'amitié, sentiment qui exalte les sauvages, et que M. de Châteaubriand sait peindre des traits les plus forts et les plus doux, avec ce talent supérieur qu'anime un cœur généreux : Ondouré, sauvage scélérat dont les crimes inspirent de l'horreur, et quelquefois trop d'horreur : Celuta, sœur d'Outougamiz, digne d'un tel frère, passionnée pour René, qui l'épouse par reconnaissance, sans partager une passion que ne peuvent plus lui faire éprouver ni la beauté ni les vertus : Mila, sur qui M. de Châteaubriand semble avoir épuisé toutes les grâces de son pinceau, et les plus charmantes couleurs de sa palette ; qu'il prend au sortir de l'enfance, pour peindre ses premiers sentimens, ses premières sensations et ses premières pensées ; dont il fait ressortir la légèreté piquante, la vivacité spirituelle, la prudence sous les apparences de l'irréflexion, le courage et la résolution, sous des traits enfantins ; et qu'il nous représente enfin comme un être enchanteur.

Il me faudrait beaucoup plus d'espace que je n'en ai pour offrir à mes lecteurs l'analyse des événemens assez nombreux au travers desquels sont jetés tous ces personnages, et d'autres encore, tels que plusieurs militaires français qui s'y trouvent assez fréquemment mêlés : Chépar, personnage historique qui commande un Fort destiné à arrêter les excursions des sauvages et à protéger les colonies françaises, mais qui tend sans cesse à asservir et à opprimer ceux qu'il ne doit que contenir et réprimer ; officier plus brave que juste, plus juste qu'éclairé : le capitaine d'Artaguette, qui réunit à la bravoure du soldat tous les sentimens du plus généreux ci-

toyen; à la science de la guerre toutes les vertus de la paix, et que les annales du Nouveau-Monde offraient encore à M. de Châteaubriand: le grenadier Jacques, qui, dans un grade subalterne, et né dans la condition la plus obscure, possède ces qualités de l'âme et du cœur, rares dans toutes les classes, et qui honorent dans les rangs les plus élevés. Je dois donc me borner à noter, avec une sorte de sécheresse que me prescrit l'espace, quelques-uns de ces traits principaux, singuliers, éclatans, par où se signalent et le génie de l'auteur et le caractère de l'ouvrage.

L'Amérique a inspiré beaucoup de vers, de chants, et même quelques longs poëmes; mais jusqu'ici les poëtes avaient chanté sa conquête et son asservissement; c'est son affranchissement et sa liberté que M. de Châteaubriand eût voulu chanter: il célèbre du moins les efforts de quelques peuplades sauvages pour repousser l'oppression et l'esclavage. Le premier chant offre toutes les formes usitées du poëme épique; l'exposition, l'invocation, les principaux personnages de la machine poétique, leurs caractères, l'intervention des êtres surnaturels, l'emploi du merveilleux, les premiers pas du héros dans une carrière aventureuse. On voit une imagination jeune et vive, nourrie de la lecture d'Homère, de Virgile, du Tasse, de Milton; frappée des beautés immortelles de ces chefs-d'œuvre, les imitant à sa manière, c'est-à-dire, avec beaucoup d'originalité, et mêlant à ces imitations les créations les plus originales. Comme dans l'Iliade, comme dans la Jérusalem délivrée, et dans d'autres poëmes encore, le dénombrement d'une armée offre au poëte une source d'intérêt dans la

description des armes, des mœurs, des caractères, et même dans les noms propres, car c'est une armée française qui déploie ses drapeaux devant les sauvages, et il semble que ces noms français déjà si glorieux, ces noms bretons, picards, normands, tourangeaux, gascons, acquièrent un nouveau lustre en retentissant sur les bords du Meschacébé.

S'il est une allégorie usée par les poëtes, et même par les grands poëtes, ce qui, s'il m'est permis de le dire, l'a bien plus usée encore, c'est celle de la Renommée. Toutefois, M. de Châteaubriand a entrepris de la rajeunir, et il y a réussi. Virgile l'avait représentée, *tam ficti, pravique tenax, quam nuntia veri.* M. de Châteaubriand ne la prend que dans ce qu'elle a de mauvais; c'est la Renommée, *pravi tenax*, qu'il veut peindre. C'est donc un démon qu'il charge de cet emploi, et les traits et les couleurs sous lesquels il dépeint la Renommée, sont en effet très-diaboliques, et en même temps très-poétiques. J'aurais voulu cependant que cette Renommée, de si mauvais aloi et si perverse, n'eût pas été chargée de célébrer les grandeurs de Louis XIV, de ce grand roi dont M. de Châteaubriand parle si bien dans plusieurs de ses ouvrages et même dans celui-ci, où un chant tout entier, auquel je suis pressé d'arriver, est destiné à retracer les merveilles de son règne.

Mais je ne puis passer sous silence les beautés du premier ordre que renferme le quatrième chant. Là, le lecteur sera frappé de cette magnifique création du soleil, partie d'un rayon échappé du sein de Jéhovah; il sera touché de cette douce fiction de deux saintes filles, Geneviève et Catherine-des-Bois, jadis ber-

gères, la première sur les bords de la Seine, l'autre sur les bords du Meschacébé, s'élevant toutes deux au trône de Marie pour intercéder, l'une pour les Français, l'autre pour les Natchez; il admirera cette belle description du ciel, où les plus brillantes imaginations de Platon, de plusieurs pères de l'Église, qui, comme on sait, avaient adopté la philosophie platonicienne, sont encore embellies par l'imagination non moins brillante de M. de Châteaubriand. On sait que l'auteur des *Martyrs* a déjà fait une célèbre description du paradis des chrétiens : c'est encore un paradis chrétien qu'il décrit ici, quoique avec des couleurs moins apocalyptiques et plus philosophiques. Ces deux ouvrages sur un même sujet sont tout-à-fait différens. Rien ne prouve plus à mon gré la fécondité du talent et les richesses de l'imagination.

Enfin, Chactas arrive à Versailles. A l'aspect du magnifique château, s'échappent de la bouche du sauvage des flots d'une philosophie sévère, austère, chagrine même, mais qui n'est assurément ni sans esprit, ni même sans justice; mais la beauté des jardins désarme son inflexible rigueur. Il passe ainsi en revue toutes les pompes du grand siècle; il les juge, et l'on sent combien les jugemens d'un sauvage plein de sens, frappé d'un spectacle si nouveau pour lui, et inspiré par M. de Châteaubriand, doivent être piquans et neufs sur des sujets si souvent jugés. Chactas voit tous les grands hommes, toutes les femmes célèbres de ce siècle : Turenne, Condé, Vendôme, Catinat, Villars, Bossuet, Fénelon, Racine, Boileau, Molière, La Fontaine; mesdames de Maintenon, de Montespan, de La Vallière. Il les rencontre la plu-

part par hasard ; mais il va directement chez Fénelon, a une longue conversation avec lui, est pénétré de la plus vive admiration, et conserve plus long-temps, ce me semble, chez les Natchez, le souvenir de cet illustre prélat que celui des autres grands hommes qui ornaient la cour et le siècle de Louis XIV. Cette préférence est assurément très-permise et très-naturelle ; mais ne le rend-elle pas injuste envers Bossuet? Chactas a-t-il pu démêler que le grand évêque de Meaux était jaloux de Fénelon, et se déclarait contre lui, poussé par cette inique passion? N'est-ce pas là un des préjugés de la jeunesse de M. de Châteaubriand? J'oserais trouver aussi qu'il fait un peu trop grimacer la figure de La Fontaine, qu'il rencontra chez Ninon, à un souper, où se trouvaient aussi réunis une foule de grands hommes et d'esprits aimables, et dont la description est charmante. On sent tout le parti que tire une femme aussi spirituelle que Ninon de son *charmant Huron*, comme elle appelle Chactas; et l'on peut se figurer la surprise de ce jeune sauvage, transporté des forêts de l'Amérique dans un salon resplendissant de l'éclat des lumières, des glaces, des cristaux, des dorures, de la parure de femmes charmantes, soupant à côté de Ninon et avec les hommes les plus spirituels de l'univers. Voltaire enfant est heureusement et naturellement amené sur la scène ; et quelques traits font pour ainsi dire son horoscope. Il y a bien dans tout cela quelques légers anachronismes ; mais M. de Châteaubriand a été le premier à les reconnaître ; il s'en est excusé dans sa préface, et le parti qu'il en tire l'en excuse mieux encore.

Il y a loin du brillant souper de Ninon au souper des Esquimaux, auquel assiste Chactas dans le huitième chant. Voici la description qu'il en fait : « Après « une longue abstinence, avions-nous dardé un pho- « que, on le traînait sur la glace ; la matrone la plus « expérimentée montait sur l'animal palpitant, lui « ouvrait la poitrine, lui arrachait le foie et en bu- « vait l'huile avec avidité. Tous les hommes, tous « les enfans se jetaient sur la proie, la déchiraient « avec les dents, dévoraient les chairs crues ; les « chiens accourus au banquet en partageaient les « restes, et léchaient le visage ensanglanté des en- « fans. Le guerrier vainqueur du monstre recevait « une part de la victime plus grande que celle des « autres ; et lorsque, gonflé de nourriture, il ne se « pouvait plus repaître, sa femme, en signe d'amour, « le forçait encore d'avaler d'horribles lambeaux, « qu'elle lui enfonçait dans la bouche. »

La peinture des mœurs, des usages, des coutumes, est un des plus grands attraits de cet ouvrage. Le chant neuvième est rempli de détails de ce genre, pleins d'intérêt, sur les Natchez, les Illinois, les autres nations sauvages de la Louisiane. Toutefois, je ne sais si M. de Châteaubriand n'a pas plutôt une réminiscence des temps antiques, qu'il n'offre un tableau des mœurs sauvages, lorsqu'il représente Chactas entrant inopinément dans une maison dont il est inconnu, et pour se concilier la faveur de ceux qui l'habitent, prenant le plus jeune de leurs enfans dans ses bras, et s'asseyant au foyer, où il invoque le *Manitou* domestique. Plutarque nous apprend que Thémistocle, obligé de chercher un asile chez les

Perses, et passant chez Admète, roi des Molosses, mit en usage ce genre de supplication. « Il prit dans ses bras le filz du roy, qui était encore petit enfant, « et s'alla jeter à genoux, joignant l'autel domesti- « que, pour ce que les Molossiens tiennent cette « façon de supplier pour la plus urgente, et celle « que l'on n'ozerait esconduire, ni refuser. » Il est possible, au reste, que cette façon vive et touchante de supplier ait passé d'un peuple barbare de l'antiquité à un peuple sauvage moderne.

Dans les temps où la littérature occupait davantage les esprits, j'aurais fait sur cet ouvrage plusieurs articles, et je n'aurais pas été obligé de passer sous silence, et le retour de Chactas dans sa patrie, et ces sentimens patriotiques qui s'exhalent de son âme, et que M. de Châteaubriand excelle toujours à exprimer ; et la description de cette bataille entre les sauvages et les Français, où respirent le feu, la verve et le génie d'Homère et du Tasse ; et tout le second volume, où se développent l'admirable caractère d'Outougamiz, les grâces légères et piquantes de Mila, les vertus touchantes, les malheurs intéressans de la belle Celuta, le caractère pervers et les trames odieuses d'Ondouré : j'aurais peut-être reproché à l'auteur de peindre avec trop d'énergie d'horribles crimes, et d'arrêter trop nos regards sur ces horreurs. Peut-être aussi les malheurs de René, que lui attire un caractère inexplicable, affligent-ils plus qu'ils n'intéressent. Mais quels magnifiques tableaux ! quelles comparaisons charmantes et neuves ! Que de pensées nobles, de sentimens généreux abondent dans cet ouvrage ! Quels

fiers accens de liberté, de courage, de patriotisme, s'y font entendre!

Pour me résumer, je dirai que *les Natchez* sont l'œuvre d'un génie fort, vigoureux, puissant et original; c'est un ouvrage qui n'a point de modèle; l'illustre auteur me permettra d'ajouter, et qui ne doit pas en servir.

Art. III.

Génie du christianisme. — Mélanges littéraires.

Le génie du christianisme est le premier ouvrage publié en France par M. de Châteaubriand. Il commença sa haute renommée, et sera toujours un de ses plus brillans titres de gloire; mais un autre livre, déjà très-fameux, quoique très-peu connu, avait été publié par lui en Angleterre; ses ennemis le lui reprochèrent amèrement comme une contradiction, en attendant qu'ils le lussent, du moins pour la plupart. Cette arme, dont ils s'étaient emparés sans la connaître, va leur être offerte par l'auteur lui-même; ils ne s'en serviront plus dans les ténèbres; et de plus, dans les combats, où ils l'emploieraient contre lui, ils l'auront lui-même pour auxiliaire. On ne saurait être plus généreux (1).

Il faut avouer que, si ce premier ouvrage, fruit d'une imagination ardente et d'un talent vigoureux et précoce, que dans la première effervescence de l'âge n'avaient pu mûrir ni la réflexion, ni l'expérience,

(1) Voyez, t. IV de notre Collection, l'article sur *l'Essai historique, politique et moral sur les révolutions.*

a produit, comme une sorte d'expiation, le *Génie du christianisme*, c'est une de ces fautes heureuses dont on est bien tenté de féliciter l'auteur, mais dont on doit surtout féliciter l'époque illustrée par une si brillante et si glorieuse réparation. Le premier volume de ce célèbre ouvrage est un des deux qui viennent d'être publiés, et qui forment cette seconde livraison. « Tout en est dit, s'écrie La Bruyère, en « commençant son livre des *Caractères*, depuis sept « mille ans qu'il y a des hommes et qu'ils pensent. » On peut dire avec autant et peut-être plus de raison : Tout est dit sur le *Génie du christianisme*, depuis un quart de siècle qu'il a paru, et que, plus que jamais, il y a des hommes qui pensent, qui lisent et qui jugent. L'enthousiasme, la raison, la justice ont épuisé toutes les formes d'approbation et d'éloge; la malveillance, l'esprit de parti, la critique n'ont oublié aucun genre de dénigrement et de censure. L'auteur, avec sa bonne foi ordinaire, mettra dans cette édition les principaux de ces jugemens divers et opposés sous les yeux du lecteur, et avec sa franchise accoutumée il ne s'épargnera point la critique, et la recueillera aussi largement que la louange.

Que le lecteur reporte ses regards et sa pensée vers cette époque où commença le dix-neuvième siècle, que ceux qui en furent les témoins ne se rappellent peut-être pas assez, et dont ceux qui sont venus depuis, ou qui, par leur extrême jeunesse, étaient hors du mouvement des affaires, des opinions et des esprits, ne peuvent guère avoir une connaissance parfaite. Qu'il se représente l'état de la société, les idées dominantes, les hommes qui disposaient

alors de nos destinées, et qui, dans l'orgueil de leur despotisme, voulaient dicter nos pensées et forcer nos sentimens; qu'il se figure de quel étonnement durent être frappés les esprits de cette génération si exactement divisée en oppresseurs et en opprimés, à l'apparition du *Génie du christianisme*, dont le titre seul accusait les uns, était pour eux un scandale et une dérision, consolait les autres, mais leur paraissait presque une hardiesse et une témérité. Toutefois, ils s'enhardirent aussi; et, au risque de devenir téméraires à leur tour, ils défendirent leur défenseur, le défenseur des doctrines qu'attaquaient avec fureur les ennemis de l'ordre, de la religion, de la morale, de la monarchie, de toutes les idées sociales; ceux enfin qui avaient tout détruit, et qui voulaient maintenir leurs destructions. Nous nous souvenons de cette lutte, nous, du moins, qui y prîmes part. Il faut le dire : la France entière y fut alors attentive; et l'on peut observer que c'est par l'ouvrage de M. de Châteaubriand, que commença ce combat qui se soutint plusieurs années, entre le parti faible et opprimé par la révolution, et le parti triomphant et dominateur par elle. Ce dernier, vaincu dans cette discussion vive, animée et chaque jour renaissante, restait, à la vérité, toujours le maître; mais une nouvelle révolution, ou plutôt une véritable restauration, se faisait dans les idées : c'était un acheminement à la révolution dans le pouvoir et l'autorité.

J'ai mieux aimé rappeler cet intéressant spectacle et ces souvenirs déjà anciens, que de soumettre à une nouvelle analyse et à un nouveau jugement un ouvrage si connu, si bien apprécié par tant d'habiles

littérateurs et de savans critiques ; et, ce qui vaut mieux encore, par les suffrages unanimes du public qui, depuis vingt-cinq ans, le lit, l'approuve et l'admire. C'est, pour me servir encore de l'expression de La Bruyère, dans l'endroit que j'ai déjà cité, *venir trop tard* pour parler de l'utilité de cet ouvrage, de l'intérêt du fond, de l'agrément de la forme, des grâces du style, de la variété des sujets qui y sont traités et qui varient le plaisir du lecteur ; de la nouveauté d'une foule d'aperçus piquans et d'idées ingénieuses qui le surprennent et l'attachent ; enfin de tous les trésors d'un talent souple et flexible, d'une imagination brillante, d'une âme sensible et d'un cœur généreux, que l'auteur y a naturellement prodigués, ainsi que les richesses d'une instruction peu commune et de connaissances multipliées qui étonnent, surtout quand on considère l'âge auquel il publia son livre, et la vie troublée, agitée, et si peu propre à la réflexion et à l'étude, que lui avaient faite les discordes intestines et les malheurs de la patrie.

Je ne redirai donc point ce que tant d'autres ont dit, et ce que j'ai dit moi-même (1). D'ailleurs, les observations que j'ai présentées et les souvenirs que j'ai rappelés, me conduisent naturellement au deuxième volume qui fait partie de cette livraison, et qui est une sorte de nouveauté pour les lecteurs, quoique la plupart du moins aient lu les pages et les chapitres dont il se compose, avec un vif sentiment d'intérêt et de plaisir. Mais ces pages et ces chapitres, abandonnés à des feuilles légères, à

(1) Voyez l'article sur le *Génie du Christianisme*, t. I. p. 8.

des recueils périodiques, et n'ayant jamais été rassemblés et réunis, les impressions ont été fugitives, comme celles que rien ne fixe et ne renouvelle. Ce sont, en un mot, des *articles de journaux ;* et qui est-ce qui lit plus d'une fois des articles de journaux? n'est-ce pas trop encore pour la plupart d'entre eux?

Mais il faut aussi l'avouer : c'est trop peu pour un petit nombre, au premier rang desquels il faut mettre sans contredit ceux de M. de Châteaubriand. La gloire des journaux et de tous ceux qui y ont coopéré dans cette mémorable époque du dix-neuvième siècle, est d'avoir eu M. de Châteaubriand pour collaborateur. Mais lui-même, loin de méconnaître et de dédaigner cette faible partie de ses titres littéraires, s'en fait honneur. Les journaux soutenaient en effet courageusement et avec succès cette lutte que M. de Châteaubriand avait commencée dans *Atala* et *le Génie du Christianisme*, de toutes les bonnes doctrines méconnues ou opprimées, contre les mauvaises doctrines audacieuses et triomphantes ; ils continuaient avec ardeur cette révolution des idées dont j'ai déjà parlé ; ils avaient été ses zélés auxiliaires. Il voulut à son tour, et par reconnaissance, et par le sentiment du bien qu'ils faisaient, les aider de l'autorité et de la puissance de son génie. Il ne méprisa point un genre qui semble faible, borné, circonscrit dans d'étroites limites, dans lesquelles toutefois un beau talent peut se produire, quand on a le bonheur d'en être doué, ainsi qu'il l'a heureusement prouvé ; il n'en considéra que le but honorable et l'incontestable utilité.

Cette manière; en effet, d'établir des vérités impor-

tantes et de combattre des préjugés nuisibles, vive et rapide, prompte et facile, et par là même accommodée au temps et aux lecteurs, frappa les meilleurs esprits et les plus célèbres écrivains de cette époque. Pensant avec raison qu'il est toujours assez glorieux d'être utile, ils ne dédaignèrent point ces petits travaux fort au-dessous de leur réputation et de leur talent; et, il faut le dire, leur talent n'y perdit rien: s'appropriant au genre avec beaucoup de grâce et de bonheur, il montra une heureuse flexibilité, et leur réputation s'en est accrue. Tels furent La Harpe, M. de Fontanes et beaucoup d'autres encore (1). Tel fut surtout M. de Châteaubriand, qui sut imprimer à ces petites compositions, comme aux productions les plus élevées et les plus étendues, le double caractère d'un excellent Français et d'un grand écrivain.

Il eût été sans doute à regretter que de pareils *articles de journaux* n'eussent pas été recueillis, et eussent été perdus avec ces feuilles légères ou ces recueils périodiques que voit disparaître le jour ou la semaine qui les voit éclore. Le public les réclamait comme une partie des richesses que lui a livrées M. de Châteaubriand; car lorsque j'ai parlé de l'oubli rapide et profond qui attendait infailliblement les articles de journaux, je pensais trop aux miens sans doute, et peut-être à ceux de quelques autres encore; mais il ne peut en être ainsi de ceux d'un écrivain dont le talent vigoureux et original, empreint d'un caractère

(1) Voyez la justice plus étendue que je lui rends dans mon *Discours de réception.*

de durée tout ce qu'il produit. Quel lecteur a oublié ces articles dans lequel l'indignation d'un cœur généreux, rejetant les timides ménagemens de la prudence, exprimait sous un despote l'horreur de la tyrannie avec une telle énergie, que le tyran, au comble des prospérités, en fut troublé, et exhala sa fureur par les plus violentes menaces. Il se crut lui-même menacé par une allusion prophétique d'un historien redoutable et vengeur. L'allusion était en effet assez claire, mais c'était le cas de fermer les yeux et de ne pas la voir. L'orgueil, quelque irrité qu'il dût être, aurait, s'il avait conservé un peu de sang-froid et de prudence, évité de se faire une aussi cruelle et aussi injurieuse application. Dans cet article célèbre, M. de Châteaubriand proclamait les droits de l'histoire et les devoirs de l'historien, avec cette éloquence sublime et sombre qu'inspire à une âme généreuse le spectacle de la patrie opprimée, de l'insolence du maître, et de la bassesse des flatteurs et des esclaves. « Lorsque, « disait-il, dans le silence de l'abjection, l'on n'en- « tend plus que la chaîne de l'esclave et la voix du « délateur; lorsque tout tremble devant le tyran, et « qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que « de mériter sa disgrâce, l'historien paraît chargé « de la vengeance des peuples. C'est en vain que Né- « ron prospère : Tacite est déja né dans l'empire; « il croît inconnu auprès des cendres de Germani- « cus, et déjà l'intègre Providence a livré à un en- « fant obscur la gloire du maître du monde. Bientôt « toutes les fausses vertus seront démasquées par « l'auteur des *Annales;* bientôt il ne fera voir, dans « le tyran déifié, que l'histrion, l'incendiaire et le

« parricide ; semblable à ces premiers chrétiens « d'Égypte qui, au péril de leurs jours, pénétraient « dans les temples de l'idolâtrie, saisissaient au fond « d'un sanctuaire ténébreux la divinité que le crime « offrait à l'encens de la peur, et traînaient à la lu- « mière du soleil, au lieu d'un dieu, quelque mons- « tre horrible. »

A la suite de cette admirable philippique, comme pour irriter de plus en plus l'homme, doué d'un grand génie et de grandes qualités sans doute, mais qui en abusait pour le malheur et l'oppression de la France et de l'Europe, ou plutôt l'oubliant, mais épanchant naturellement les nobles sentimens qui sortaient de son âme, M. de Châteaubriand rendait, dans le même article, un pur et touchant hommage aux filles de nos rois, mortes sur une terre étrangère. Après s'être écrié : « En quels lieux du monde nos tempêtes « n'ont-elles point jeté les enfans de saint Louis! » il ajoutait : « Les compagnes d'Esther ne revirent pas « toutes Emmaüs et Béthel. Plusieurs laissaient leurs « dépouilles aux champs de la captivité, et c'est ainsi « que nous rencontrâmes loin de la France le tom- « beau de nouvelles israëlites.

Lyrnessi domus alta, solo Laurente sepulchrum.

« Il nous était réservé de retrouver au fond de la « mer Adriatique le tombeau de deux filles des rois, « dont nous avions entendu prononcer l'oraison fu- « nèbre dans un grenier à Londres. Oh! du moins « la tombe qui renferme ces nobles dames aura vu « une fois interrompre son silence; le bruit des pas « d'un Français aura fait tressaillir deux Françai-

« ses dans leur cercueil ; les respects d'un pauvre « gentilhomme à Versailles n'eussent été rien pour « des princesses : la prière d'un chrétien en terre « étrangère aura peut-être été agréable à des sain- « tes. » Il faut avouer qu'un pareil langage et de pareils sentimens, très-nobles et très-beaux dans tous les temps, tirent un mérite particulier de leurs dates : M. de Châteaubriand écrivait ces lignes en 1807.

Ces dates, en effet, sont bien précieuses, et ajoutent un nouveau prix à ce qui en a déja beaucoup. A peu près à la même époque, en 1806, M. de Châteaubriand fit un article étendu et plein d'intérêt sur les *Mémoires de Louis XIV*. Là, il fait éclater, comme en plusieurs autres endroits de ses ouvrages, son admiration pour ce grand roi. Plein des vieux souvenirs de notre histoire, il compare les admirables instructions données par Louis XIV à son petit-fils, Philippe V, partant pour aller gouverner l'Espagne, avec celles que quatre cents ans auparavant un de nos plus grands rois, étendu sur son lit de mort, donnait aussi à son fils qui allait lui succéder : « Beau-fils, disait saint Louis, la première chose « que je t'enseigne, et commande à garder, si est « que de tout ton cœur tu aimes Dieu, et te gardes « de faire chose qui lui déplaise. Si Dieu t'envoie ad- « versité, reçois-la bénignement, et lui en rends « grâce. S'il te donne prospérité, si l'en remercie « très-humblement, car on ne doit pas guerroyer « Dieu des dons qu'il nous fait. Aie le cœur doux « et piteux aux pauvres ; ne boute pas sus trop grans « tailles, ni subsides à ton peuple ; fuis la compagnie « des mauvais. » M. de Châteaubriand, après avoir

mis sous les yeux du lecteur les principales instructions de Louis XIV, ajoute : « On aime à voir deux « de nos plus grands princes, à deux époques si « éloignées l'une de l'autre, donner à leur fils des « principes semblables de religion et de justice. Si « la langue de Joinville, et celle de Racine, ne nous « avertissaient pas que quatre cents ans d'intervalle « séparent saint Louis de Louis XIV, on pourrait « croire que ces instructions sont du même siècle. « Tandis que tout change dans le monde, il est beau « que des âmes royales gardent incorruptible le dé- « pôt sacré de la vérité et de la vertu. » C'est ainsi que M. de Châteaubriand se montre toujours le panégyriste de nos rois, de nos vieux souvenirs, de notre vieille gloire, et de notre ancienne monarchie; mais il est toujours aussi le zélé défenseur des libertés publiques, dont il développe les avantages avec toute la force et l'éloquence de la conviction et du talent, et qu'il défend même contre quelques-uns de ses amis, qui n'en paraissent pas toujours si vivement épris.

Mais il est impossible de les combattre avec plus de politesse, de grâce et d'aménité. C'est ainsi que, dans deux articles pleins de bienveillance sur la *législation primitive*, il présente, sous la forme modeste du doute, des objections très-solides contre quelques principes de M. de Bonald, qui dut être bien reconnaissant et des éloges et des critiques. C'est ainsi qu'avec tous les égards dus au caractère et au talent de M. le comte Boissy-d'Anglas, auteur d'un *Essai sur la vie, les écrits et les opinions de M. de Malesherbes*, il n'adopte point, il réfute même certaines idées répandues dans cet ouvrage. Cet article

est plein du plus puissant intérêt. Avec quelle touchante sensibilité l'éloquent écrivain parle du beau caractère de l'illustre vieillard, de son sublime dévouement, de celui de M. de Sèze, toujours associé à tant de courage et à tant de gloire; enfin de la magnanime fermeté du premier de ces deux défenseurs de Louis XVI, dans ses derniers momens, que rendit si douloureux et si amers l'affreux spectacle de sa famille dans laquelle il comptait un frère de M. de Châteaubriand, immolé le même jour que lui, avec lui, et sous ses yeux! On sait que M. de Châteaubriand excelle à peindre ces grandes scènes de douleur et de désolation : *Crescit cum amplitudine rerum vis ingenii.*

Tous les sujets qu'il traite dans ses *Mélanges* n'ont pas sans doute ce haut et puissant intérêt; il en est même quelques-uns d'insignifians et de frivoles; mais il ne faut pas s'en plaindre : l'illustre critique saura leur donner l'importance qui leur manque; il oubliera, à la vérité, un peu le livre, et, fort heureusement pour le lecteur, il n'y reviendra que de loin à loin, pour l'acquit de sa conscience; et je ne connais point de critique qui en ait plus que M. de Châteaubriand. Mais, enfin, cela nous aura valu quelques bonnes excursions, qui valent mieux sans contredit que tout le livre : *Materiam superabat opus.* Quelquefois ce talent, si noble et si élevé, descend agréablement au ton de la plaisanterie. Dans son intéressant *Voyage au Levant*, M. le comte de Forbin raconte qu'il avait lu, à Argos, une brochure écrite en grec, contre M. de Châteaubriand. « Est-« ce qu'il y a des ministériels à Athènes? s'écrie l'il-

« lustre critique, en rendant un agréable compte de « cet agréable voyage; s'ils sont pour Périclès, nous « passons de leur côté; mais, s'ils sont pour Hyper- « bolus ou pour Critias, nous restons dans l'oppo- « sition..... Nous sommes donc aujourd'hui la fable « et la risée d'Argos! Nous tâcherons de nous en « consoler, en songeant que, depuis le temps de « Clytemnestre, on a tenu bien des mauvais propos « dans cette ville. »

Dans cette variété de sujets et d'articles, qui font de ce volume une lecture très-amusante, je n'oublierai point celui qui est consacré aux *Annales littéraires* de mon ancien collaborateur et ami, feu M. Dussault. En rendant compte du recueil de cet excellent critique, M. de Châteaubriand parle avec chaleur des services que rendirent au commencement du siècle les hommes qui se vouèrent à la rédaction des journaux : il se fait gloire d'avoir été du nombre, lui qui fait leur gloire. Si j'ai parlé un peu orgueilleusement moi-même de ces services, c'est là mon excuse. M. de Châteaubriand ne me désavoue point, et veut bien m'associer aux utiles travaux qui ont marqué cette carrière. Il me nomme honorablement dans une honorable nomenclature; il y a bien là de quoi donner un peu de vanité.

Œuvres complètes de Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais.

ARTICLE PREMIER.

Dans un accès de modestie (car qui n'est pas modeste quelquefois?) Beaumarchais écrivait à un artiste

qui lui destinait une sorte de gravure triomphale : « Ma prétendue célébrité, monsieur, n'est que du « tapage autour de moi, beaucoup d'ennemis, en- « core plus de courage, et des succès trop disputés, « pour que la belle gravure qui me représenterait ne « parût pas déplacée. » Il y a beaucoup de vérité dans ce jugement qu'il portait de lui-même, et il ne faut en rabattre qu'un peu de cette exagération d'une humilité vraie ou affectée, dont les convenances imposent la loi à tout écrivain, à tout homme qui parle de lui. Sans doute sa célébrité était très-réelle, et n'était pas seulement du *tapage*, puisqu'elle subsiste et subsistera long-temps encore après ce tapage ; mais elle fut excessivement bruyante ; et de tout ce grand bruit, si une partie doit être attribuée à la gloire littéraire de Beaumarchais, à son esprit et à ses talens, une autre part, et la plus considérable peut-être, doit être imputée à l'usage singulier qu'il fit de ces talens, aux circonstances peu communes et même quelquefois bizarres où il se trouva, aux rôles divers et presque incompatibles qu'il joua. Doué du génie des affaires, de l'intrigue, des calculs et du commerce, plus encore que de celui des lettres, et associant ces goûts si opposés ; tout à la fois écrivain, spéculateur, politique, négociateur, se mêlant des querelles des rois, et publiant même en son nom des réponses à leurs manifestes ; auteur de tristes drames, de comédies très-gaies, de plaidoyers plus gais encore ; arrivant ainsi, par tant de routes différentes et semées d'écueils, à une immense fortune, et à des succès inouïs ; armant contre lui la haine, la faveur, la puissance, et luttant contre tant d'obstacles avec une

opiniâtre persévérance et un courage en apparence audacieux, mais toujours parfaitement calculé jusqu'au moment de la révolution, qui devait tromper tous les calculs, et pendant laquelle, après s'être agité encore quelque temps, mais sans succès et sans gloire, il mourut assez obscurément, parce que tout bruit, tout *tapage* devait être étouffé par l'épouvantable fracas de ce grand et terrible événement.

De tant de rôles divers, de tant de causes de célébrité, de tant de motifs d'un bruyant éclat, il n'en est qu'un qui puisse être le sujet de notre examen, de notre critique, de nos éloges ; et nous ne considérerons M. de Beaumarchais que comme homme de lettres, comme écrivain : ses titres à cet égard viennent d'être déposés dans sept gros volumes in-8°. Il y a bien là suffisamment de quoi nous occuper.

C'est à une circonstance ordinairement fort étrangère à la littérature, à un procès, que Beaumarchais dut ses premiers et ses plus beaux succès littéraires. Jusque-là il ne s'était guère mêlé que de musique, de plaisirs et d'affaires ; et s'il avait fait quelques excursions dans la république des lettres, elles avaient été peu heureuses. Deux drames noirs, mal conçus, encore plus mal écrits, étaient loin de révéler cette gaîté vive et piquante, originale, intarissable, souvent même excessive, folle sans mesure et sans frein, qu'il prodigua dans quelques autres ouvrages, et particulièrement dans ses *Mémoires*. Rien n'est en général plus fugitif que la réputation attachée à ce dernier genre de productions. Comment en effet sauver de l'indifférence et de l'oubli une discussion contentieuse d'affaires particulières, et même quelques sar-

casmes lancés contre une partie adverse obscure et ignorée? Un événement public, l'exil du parlement, jetait, il est vrai, à cette époque, quelque intérêt sur cette cause particulière, en la rattachant, en quelque sorte, aux regrets qu'avaient laissés les anciens magistrats, et à la honte dont on se plaisait à couvrir les nouveaux. Mais aujourd'hui ces affaires publiques ne nous intéressent guère plus que l'affaire particulière qui fait le fond du procès : les querelles de l'ancien et du nouveau parlement sont, à peu de chose près, aussi indifférentes pour nous, que les quinze louis avidement retenus par madame Goëzman, et âprement réclamés par Beaumarchais; et c'est le triomphe du talent, de nous faire lire encore avec plaisir, sinon la totalité de ces Mémoires, du moins une foule de pages, ou extrêmement amusantes, ou même quelquefois éloquentes, qui arrêtent nos regards sur les misérables ressorts et les misérables agens de cette misérable cause.

C'est de ces Mémoires que nous nous occuperons d'abord, quoique l'éditeur n'ait pas jugé à propos de les placer à la tête de la collection, et qu'il les ait relégués dans les troisième et quatrième volumes. Il était bien le maître, au reste, de ranger dans la disposition qui lui convenait le mieux, des ouvrages absolument indépendans les uns des autres; mais il conviendra que je le suis aussi de renverser l'ordre qu'il a choisi, dans le compte que je rends de ces ouvrages : tout cela est en effet purement arbitraire. Ce n'est cependant point par un pur caprice que je ne me suis pas conformé au sien; c'est par le désir de m'occuper d'abord de l'éditeur lui-même, et de faire con-

naissance avec lui : or, comme il ne m'en donnait aucune occasion, ni dans le premier ni dans le second volume, où il ne dit pas un mot, j'ai eu recours au troisième, où il met enfin une préface de sa façon ; ce qui m'a fait plaisir, car j'aime les préfaces : mais, je l'avoue, je ne les aime pas lorsqu'elles sont écrites du ton et du style de celle qu'on lit au commencement de ce troisième volume. Je ne puis deviner ce qui donne tant d'humeur à M. l'éditeur, ni concevoir pourquoi il a placé une préface si chagrine, si violente, si colérique, à la tête de ces Mémoires si plaisans, si gais, si légers ; ils auraient dû le dérider un peu, et le disposer à rire plutôt qu'à se courroucer si fort. Je ne sais si c'est la colère qui, dès la première ligne, lui ôte l'intelligence des mots français les plus connus, et lui fait dire absolument le contraire de sa pensée. « Ces Mémoires, dit-il, si célè-« bres, si recherchés, si *justificatifs des inculpations* « faites à leur auteur, etc. » Je pense que M. l'éditeur a voulu dire que ces Mémoires justifiaient M. de Beaumarchais des inculpations qu'on lui avait faites; mais il dit précisément le contraire. Des Mémoires *justificatifs des inculpations*, seraient des Mémoires qui justifieraient les inculpations, comme des pièces *justificatives* d'un fait sont des pièces qui justifient, qui prouvent, qui attestent la vérité d'un fait. Fiez-vous, après cela, pour votre apologie, à des amis qui entendent si bien le français! M. l'éditeur aurait pu apprendre de ces Mémoires même, dont il publie une nouvelle édition, le sens du mot *justificatif;* il n'avait qu'à lire attentivement la page 176, où Beaumarchais se moque plaisamment de certaines *pièces*

justificatives produites par madame Goëzman : *pièces*, dit-il, *qui ne sont justificatives que de faits inutiles à la question, ou même contraires aux choses qu'elle veut prouver.*

L'humeur de M. l'éditeur croissant à mesure qu'il l'exhale, au désordre des expressions succède bientôt le désordre des idées; puis viennent les injures : « Il « semble, dit-il, il semble qu'il faille toujours à « certains journalistes une victime à dévorer : *vau-* « *tours des vivans et vampires des morts*, les croas- « semens qu'ils jettent, etc. » En voilà bien assez, je pense : ces honnêtes qualifications m'ont engagé à relire un peu d'histoire naturelle, pour savoir au juste ce que nous étions et à quoi nous ressemblions; et j'ai vu que M. l'éditeur aurait bien fait de la relire aussi avant de nous les donner : il aurait appris que les vampires sucent le sang, et ne s'attachent pas par conséquent aux morts; que les vautours, au contraire, trop lâches pour attaquer les vivans, se jettent sur les cadavres, et alors il nous aurait appelés *vampires des vivans et vautours des morts;* ce qui n'eût pas été plus poli; mais, comme classification d'histoire naturelle, eût été plus exact. Il y a un malheur qui fait toujours dire à M. l'éditeur le contraire de ce qu'il devrait dire; petite observation que je pourrais confirmer par une foule de *pièces justificatives*. Mais en voilà bien assez, et peut-être même trop sur cette belle préface : je passerai donc sous silence tant d'autres beaux raisonnemens tout aussi cohérens, et cette belle déclamation contre la calomnie, qui fit cependant *tant de bien* à Beaumarchais, à qui elle fit néanmoins *tant de mal*, puisque, entre

autres inconvéniens, elle eut celui de lui faire courir *le risque d'être assassiné, et ensuite celui d'être massacré* (p. 14 de l'*Avertissement*). Mais c'est surtout au public que cette calomnie fut fatale, puisqu'en distrayant Beaumarchais, *cet homme extraordinaire*, de ses travaux dramatiques, elle a privé *la comédie de vingt pièces originales qu'elle compterait de plus dans son répertoire*, etc., etc.

Rien ne serait plus capable de nuire à la mémoire d'un auteur, que ce zèle maladroit d'un *ami éditeur: mieux vaudrait un sage ennemi.* Pourquoi prodiguer à un homme de beaucoup d'esprit sans doute, ces expressions emphatiques *d'homme extraordinaire*, qui ne doivent s'appliquer qu'aux génies les plus éminens, tels que les Bossuet, les Corneille, les Racine? Le critique, qui les trouve peu justes, les reprend, les souligne tout au moins; et sa remarque, qui ne tombe que sur l'éditeur, peut cependant, contre son gré, et par l'imprudence de celui-ci, blesser la mémoire de l'auteur, et ceux qui s'y intéressent. Pourquoi aussi supposer gratuitement que l'ouvrage qu'on publie sera si mal accueilli par les critiques? Pourquoi surtout exprimer cette supposition en termes si déplacés, en injures si violentes? Je l'avoue: tant de courroux m'a fait soupçonner que ce n'était pas seulement le zèle d'ami et d'éditeur qui inspirait une si vive émotion et tant d'aigreur contre les journalistes; j'ai cru y démêler un sentiment personnel, et toute l'animosité d'un auteur qui veut venger sa propre querelle. Je me suis rappelé certaine prose qui n'était ni plus correcte, ni plus ingénieuse que celle de cette préface; certains vers

qui ne valaient pas mieux que cette prose, et j'ai deviné monsieur l'éditeur : alors je n'ai plus été surpris. C'est tout simple, il ne doit pas être content de nous ; et moi, pour mon compte, j'ai été son vautour ou son vampire, comme il voudra : *vampire*, si l'on s'en tient à sa définition et à ses notions; *vautour*, si l'on adopte celles des naturalistes ; car, en parlant de ses ouvrages, je me suis attaché à des productions bien mortes assurément.

Monsieur l'éditeur m'a un peu écarté de l'auteur dont il publie les œuvres, et dont il n'a ni l'esprit, ni la gaîté, ni la légèreté. J'y reviens ; et, après avoir fait encore quelques observations sur ses *Mémoires*, je parlerai rapidement de ses œuvres dramatiques, et successivement des autres ouvrages contenus dans cette volumineuse et trop volumineuse collection.

Le Français né malin, et dont la malignité vive et gaie s'accroît encore par l'oisiveté, accueillit avec transport les *Mémoires* de Beaumarchais, pleins de malice et de sel, et qui parurent à une époque de tranquillité et de paix, où, à défaut de grands événemens publics, les esprits s'occupaient avec chaleur de petits événemens particuliers. M. de La Harpe écrivait au grand-duc de Russie, que les *ennemis de Beaumarchais, en voulant le jeter dans un précipice, l'avaient forcé de se sauver sur un piédestal.* Cela est bien emphatique! Voltaire écrivait à d'Alembert : « De tous les ouvrages dont on régale le « public, le seul qui m'ait plu, c'est le quaterne « de Beaumarchais (ses quatre *Mémoires*). Quel « homme! Il réunit tout : la plaisanterie, le sérieux, « la raison, la gaîté, la force, le touchant, tous

« les genres d'éloquence, et il n'en recherche au-
« cun ; sa naïveté m'enchante, etc. » Il est vrai que, choqué de tant et de si magnifiques éloges, un éditeur de Voltaire (1) (et on sent que ce n'est pas Beaumarchais) s'écrie en note, avec un accent chagrin : « *Ah, bravo, caro Calpigi!* A cet éloge pom-
« peux, ne croirait-on pas qu'il est question des
« Catilinaires ou des Provinciales? » L'annotateur eût pu mieux choisir l'un de ces deux exemples ; car la plupart des traits de cet éloge ne conviendraient nullement aux Catilinaires, qui n'offrent assurément rien de *gai* ni de *plaisant*.

Une foule d'autres passages de la Correspondance de Voltaire prouvent l'étonnement et le plaisir que lui avaient causés ces *Mémoires*. « Si *le Barbier de*
« *Séville* ne réussit pas, écrivait-il à l'un de ses cor-
« respondans (à M. d'Argental, je crois), dites à
« Beaumarchais de faire jouer ses *Mémoires*. » Et ce n'était point de ces admirations simulées que Voltaire prodiguait trop souvent à de petits poëtes, à d'insipides écrivains qui lui prodiguaient la leur : commerce d'adulation qui honorait peu le caractère de ceux qui en faisaient un si ridicule échange. Ici, indépendamment de la franchise des expressions dont il se sert pour louer ces *Mémoires*, ce qui prouve la sincérité de ses éloges, c'est que ce n'est point à l'auteur qu'il les adressait : il avait la faiblesse de ne pas lui écrire directement, par ménagement pour un de ses adversaires. Enfin, par une autre faiblesse, il finit, dit-on, par être importuné

(1) Palissot.

du bruit que faisaient ces *Mémoires*, de l'éclat qu'ils jetaient sur leur auteur ; il semble voir avec quelque humeur que le public et la renommée s'occupassent d'une autre gloire que de la sienne : et on croit démêler quelques traces de cette singulière jalousie, dans le retour qu'il fait sur lui-même, lorsqu'après s'être, à son ordinaire, répandu en éloges sur ces *Mémoires*, et sur l'esprit qu'ils supposaient dans leur auteur, il ajoutait : *Je crois pourtant qu'il en faut encore davantage pour faire Zaïre et Mérope.*

Je le crois aussi ; mais s'il n'y a aucun point de comparaison entre de belles tragédies et des Mémoires plaisans, il y en aurait peut-être entre quelques pages de ces *Mémoires*, et quelques scènes de comédie ; et ces comparaisons ne seraient pas à l'avantage de tous les poëtes comiques, et de Voltaire entre autres. Il n'y a certainement aucune de ses comédies qu'on puisse lire avec autant de plaisir, et qui excite un rire aussi naturel et aussi franc, qu'une foule de morceaux gais, plaisans et vraiment dramatiques que Beaumarchais a su jeter dans ses *Mémoires*. Telle est sa confrontation avec madame Goëzman : le dialogue est d'une vivacité et d'une gaîté charmante ; et à travers ce ton léger et ces saillies piquantes, Beaumarchais ne perd point de vue l'objet principal : sa dialectique n'en est pas moins pressante. Il rapproche avec beaucoup d'art, et toutes les circonstances et toutes les réponses de sa partie adverse, pour en faire ressortir une foule de contradictions. Il met tout à profit, jusqu'à cette science d'emprunt, étrangère à une femme, que madame Goëzman employait sou-

vent assez maladroitement, et qui lui avait été évidemment suggérée : « *Un corps de délit,* grands dieux ! « s'écrie-t-il ; et tant d'autres belles choses qu'on n'ap- « prend point au couvent, est-ce bien vous, ma- « dame, qui les avez dictées ? n'est-il pas clair que je « suis trahi ? On m'annonce une femme ingénue, et « l'on m'oppose un publiciste allemand ! » Cette confrontation très-longue offre une suite de pages toutes extrêmement gaies, quelquefois même un peu trop gaies ; et Beaumarchais, qui le sentait lui-même, s'en excuse avec grâce, avant de se les permettre : « Je « demande pardon au lecteur, dit-il, si mon ton « est ici moins grave qu'un pareil procès ne semble « le comporter. Je ne sais comment il arrive qu'aus- « sitôt qu'une femme est mêlée dans une affaire, « l'âme la plus farouche s'amollit et devient moins « austère ; un vernis d'égards et de procédés se ré- « pand sur les discussions les plus épineuses ; et tel « est l'attrait de ce sexe, qu'il semblerait qu'on dis- « pute moins avec lui pour éclaircir des faits, que « pour avoir occasion de s'en rapprocher. Eh ! quel « homme assez dur se défendrait de la douce com- « passion qu'inspire un trop faible ennemi, poussé « dans l'arène par la cruauté de ceux qui n'ont pas « le courage de s'y présenter eux-mêmes ! Qui peut « voir, sans s'adoucir, une jeune femme jetée entre « des hommes, et forcée par la faiblesse des uns, « de se mettre aux prises avec la fermeté des autres; « s'égarer dans ses fuites, s'embarrasser dans ses « réponses, sentir qu'elle rougit, et rougir encore « plus de ne pouvoir s'en empêcher ! Ces greffes, ces « confrontations, tous ces débats virils ne sont point

« faits pour les femmes : on sent qu'elles y sont dé-
« placées : *le terrain anguleux et dur de la chicane*
« *blesse leurs pieds délicats*, etc. » Ici Beaumarchais devient recherché, précieux, et arrive jusqu'au mauvais goût; et c'est trop souvent par là qu'il termine ses meilleurs morceaux.

Rarement, en effet, il sait s'arrêter à propos; et son esprit, doué de si brillantes qualités, manque de celle qui eût su régler l'emploi des autres, de ce goût pur et délicat qui donne à tout sa juste mesure, assigne les véritables bornes, indique les sages convenances, et étend son heureuse influence sur le style et les pensées. Le goût eût appris à Beaumarchais qu'il faut en tout de la modération, et que même, pour être bien plaisant, il ne faut pas être trop plaisant; qu'il est des momens où il ne faut pas l'être du tout, et que le ton sérieux, élevé, noble, éloquent, qu'il sait prendre quelquefois très-à-propos et avec beaucoup de talent, ne s'allie point avec le ton gognenard auquel il veut aussi quelquefois l'associer; que la plaisanterie, lors même qu'elle est placée à propos, ne doit jamais dégénérer en bouffonneries, en trivialités, en imaginations bizarres et grotesques; qu'elle doit être plus dans la pensée que dans des jeux de mots, dans de vieux mots rajeunis, dans quelques autres bizarrement inventés ou bizarrement assortis, et dans des sortes de calembours d'où il la tire trop souvent; enfin que, plaisant ou sérieux, il faut toujours être pur et correct, éviter les constructions de phrases pénibles, louches, embarrassées, et constamment écrire d'un style clair, élégant, harmonieux.

Trop souvent Beaumarchais a méconnu ces règles sévères et ces préceptes invariables du goût. Je pourrais en donner une foule de preuves ; je me contenterai d'en indiquer quelques-unes. Accusé des plus noires horreurs, de crimes même inouïs, l'auteur des *Mémoires* quitte un moment le ton léger et plaisant, et prend le style sérieux et élevé, qui convient à l'homme indignement calomnié. Il avoue noblement que son caractère altier, que sa fierté naturelle, que quelques airs avantageux ont dû lui faire des ennemis; *mais*, ajoute-t-il, *si j'étais un fat, s'ensuit-il que j'étais un ogre?* Et ces expressions, quoique très-familières, sont ici très-bien placées, parce qu'elles rappellent heureusement le genre d'accusations intentées contre lui, et les relèguent, comme l'observe M. de La Harpe, parmi les fictions de la *Barbe-Bleue* et autres contes de fées. Mais ce que M. de La Harpe, qui ne voulait que louer, n'observe pas, Beaumarchais ne sait point s'arrêter à cette juste mesure ; et des expressions familières et convenables, il descend aux expressions burlesques et déplacées : « Et quand je me serais *enrubané*, « ajoute-t-il, de la tête aux pieds, quand je me se- « rais *affublé*, *bardé* de ridicules, etc. » Quelle singulière bigarrure de style et de couleurs! Et il est peu de ces morceaux brillans d'éloquence noble et sérieuse, qu'il a jetés en plusieurs endroits de ses Mémoires, qui soient à l'abri de cette bizarre association. Il est plus parfait dans la plaisanterie ; et il a dans ce genre des pages très-heureuses, et à peu près irréprochables. Tel est ce morceau où, adoptant presque aussi rigoureusement que M. Azaïs le système

des *compensations*, il trouve que, s'il est malheureux par la nature des persécutions qu'il essuie, il est heureux par le caractère de ses persécuteurs ; et, à ce propos, il trace le portrait de chacun d'eux avec une verve étonnante de gaîté et d'originalité, et le termine par la formule la plus plaisante. Tel est encore cet endroit où, parlant d'un de ses adversaires qui montrait sur certains faits relatifs au procès une mémoire prodigieuse, et sur d'autres un défaut absolu de mémoire, il propose un problème de chirurgie, pour le prix de l'année 1774 : « Déterminer « comment la cervelle du pauvre Bertrand a pu tout « à coup se fendre en deux, juste par la moitié, « et produire dans sa tête une mémoire si heureuse « sur certains faits, si malheureuse sur certains « autres ? Comment la partie qui charge N est pa- « ralysée sans ressource, pendant que toute la par- « tie qui le décharge est saine, entière, et d'un « brillant si cristallin, que les plus petits détails s'y « peignent comme dans un fidèle miroir ? » Et là-dessus il rapporte tant de faits que Bertrand a absolument oubliés, et tant d'autres qu'il a parfaitement retenus, que le problème paraît très-juste, et surtout très-plaisant. Mais combien d'autres endroits où, emporté par le désir de faire rire, gâté par le succès, et n'étant point dirigé par un goût sûr, il ne connaît plus ni frein, ni mesure, et descend jusqu'à la bouffonnerie et aux quolibets ! Que signifient les noms d'*algousin* et de *tiassoun*, dont il qualifie ses adversaires ? Quel sel trouve-t-il à dire à l'un d'eux, dont le Mémoire était signé par quatre avocats, « que, quand il ajouterait aux noms des

« *quatuor advocati subsignati, duodecim millia si-*
« *gnati,* du septième chapitre de l'*Apocalypse*, il « n'en serait ni moins obscur, etc. ? » Mais voici la plaisanterie poussée jusqu'au plus inconcevable abus de l'esprit : Goëzman, ou je ne sais quel autre, avait été jusqu'à dire que Beaumarchais serait *pendu*. Beaumarchais prouve d'abord, et très-bien, les calomnies de son accusateur ; puis il fait à peu près ce raisonnement : Puisque je devais être *pendu*, s'il avait dit vrai, le calomniateur ne devrait-il pas aussi *cordialement payer de sa personne ?* Et par *payer cordialement*, il entend *payer par la corde*. Quel texte de plaisanterie, et quelle manière de plaisanter !

Un de ses adversaires, d'Arnaud Baculard, était conseiller d'ambassade, et il l'appelle *Baculard d'ambassade :* cela est bien froid. C'est ainsi que, dans la préface du *Barbier de Séville*, il dit, en parlant du journaliste et du *Journal encyclopédique de Bouillon, le gazetier avec encyclopédie, le journal avec privilége et encyclopédie :* ce qui ne signifie rien, et ce qu'il répète souvent. Puisque me voilà arrivé à la préface d'une de ses comédies, je vais parler de cet autre genre de productions par lesquelles il s'est acquis aussi de la célébrité, et a fait beaucoup de *tapage*. Je crois devoir, en effet, passer sous silence ses *Mémoires* contre Kornemann : ici la plaisanterie n'est trop souvent que de la grimace, et le ton sérieux presque toujours lourd, sans grâce et sans agrément ; et ces *Mémoires*, n'offrant ni intérêt pour le fond, ni gloire pour l'auteur, ni plaisir pour le lecteur, n'auraient pas dû, ce me semble, être réimprimés.

Art. II.

Des œuvres dramatiques de Beaumarchais, deux seulement sont restées au théâtre (1) : *le Barbier de Séville*, la plus spirituelle, la plus gaie, la plus amusante de toutes les comédies d'imbroglio ; et *les Noces de Figaro*, pleines de saillies, d'esprit, et d'abus de l'esprit. Mais ces pièces ont été trop souvent et trop bien jugées dans ce journal (2), pour qu'il ne me semblât pas non-seulement superflu, mais même déplacé, de développer plus au long leurs qualités et leurs défauts. J'aime mieux m'en rapporter à ces jugemens excellens, où, examinées et comme ouvrages littéraires, et dans leur influence morale, elles ont été également bien appréciées sous le double rapport du goût et des mœurs. Je remarquerai seulement le soin particulier et scrupuleux que toujours Beaumarchais avait de déterminer tous les gestes, toutes les attitudes, toutes les pièces du costume, tous les pas que les acteurs devaient faire sur le théâtre : c'étaient de nouvelles découvertes faites dans l'art dramatique par Diderot ; et quelques philosophes dramaturges semblent les avoir regardées comme une grande perfection de l'art, et une haute conception du génie. Beaumarchais était sans doute du nombre, car il a porté l'exactitude et le scrupule plus loin qu'aucun autre. Rien ne lui échappe : celui-

(1) J'oublie *la Mère coupable*, qui probablement n'y restera pas long-temps.

(2) Par M. Geoffroy, qui vivait encore alors.

ci doit avoir une *culotte grise*, *une perruque à la brigadière*, *un chapeau à la Ragotzi*, et des *boutons en bosse :* cette autre doit avoir *une robe ronde*, *à bottes*, mais *sans engageantes ; un tablier très-long*, mais *sans bavette ; un corps serré, descendant bien bas*, etc., etc.

Je m'arrêterai peu sur les singulières préfaces ou les singulières poétiques que Beaumarchais plaçait à la tête de ses pièces, et par lesquelles il prétendait justifier ses innovations dramatiques. Ne serait-il pas en effet superflu de s'arrêter longuement à discuter les principes littéraires qu'on lit dans la préface d'*Eugénie;* principes puisés à l'école de Diderot, et développés par Beaumarchais avec moins d'emphase et plus de clarté, mais non avec plus de succès, ni moins d'exagérations ? L'auteur d'*Eugénie* met tout franchement le drame au-dessus de la tragédie. Il tâche d'établir cette supériorité dans une longue suite de pages qui sans doute ont échappé à son éditeur, puisque, dans une longue dissertation sur *les drames et les comédies de Beaumarchais, et leurs critiques*, il reproche à M. de La Harpe d'avoir consacré plusieurs pages *à vouloir prouver que la tragédie lui est supérieure* (au drame) ; *ce que personne ne conteste*, ajoute-t-il. J'approuve assurément le reproche qu'il fait à La Harpe ; mais je ne puis approuver le motif sur lequel il le fonde ; et personne, comme on voit, n'était moins autorisé à alléguer ce motif, que le défenseur d'*Eugénie* et de Beaumarchais. Celui-ci, en effet, remonte jusqu'à la tragédie des Grecs, et *démontre* que le drame est infiniment *plus moral* et plus *intéressant;* redescend

jusqu'à la tragédie des Corneille et des Racine, et tire toujours la même conclusion : cependant, par égard et par politesse pour nos grands poëtes tragiques, il observe qu'il ne *compare pas les genres, et ne discute point les talens*, et que ces grands hommes, l'honneur éternel de la scène française, *auraient également brillé dans une autre carrière;* ce qui veut dire, sans doute, que si Racine eût eu le bonheur de connaître le drame, et le bon esprit de suivre cette *carrière*, au lieu d'*Athalie*, il aurait pu produire un aussi bel ouvrage que *le Père de Famille*.

On sent bien que la comédie n'est pas mieux traitée que la tragédie, et qu'elle est mise fort au-dessous du drame. Beaumarchais, qui dans la suite fit un si heureux usage de la plaisanterie, et en fit sentir le puissant effet à ses ennemis, la regarde ici comme une arme trop faible pour attaquer les ridicules et les vices. Cela peut être vrai; mais l'art n'en fournit pas de meilleure : il n'en est point qui dans notre caractère et dans nos mœurs aient un effet plus sûr et plus prompt, et son efficacité était reconnue même chez un peuple plus sérieux et plus grave :

Ridiculum acri
Fortius ac melius magnas plerumque secat res.

Après avoir prouvé la supériorité du drame sur la tragédie et la comédie, M. de Beaumarchais prouve la supériorité des larmes et des sanglots sur le rire et la gaîté, et enfin la supériorité de la prose sur les vers, au moins dans le drame. Telles sont les vérités utiles développées dans cette préface; et cepen-

dant, s'il faut en croire M. Gudin, sur lequel je serai obligé de revenir plus d'une fois, on trouve, dans les préfaces de Beaumarchais et la poétique de Diderot, *plus de lumières que dans le Cours de Littérature de La Harpe.* Le style de celles-ci n'est guère meilleur que les principes : il est lourd, sans naturel et sans grâce ; l'auteur, en déclamant contre la gaîté, qui était son premier mérite, et la véritable source de son talent, et en voulant être très-sérieux, dans la préface d'un drame, où il n'y a pas le mot pour rire, est devenu plus que sérieux ; il a été tendu, monotone, peut-être ennuyeux ; sa dialectique même, cette arme si puissante dans ses mains, l'a abandonné sans doute, parce qu'il soutient une mauvaise cause ; il est quelquefois impossible de plus mal raisonner. Il prétend, par exemple, que *la relation d'un tremblement de terre* qui engloutit Lima, nous touche plus que le meurtre juridique de Charles I^er^ à Londres. Je crois la supposition fausse : les raisons qu'il en donne sont bien plus fausses, et les conséquences qu'il en tire plus fausses encore.

Beaumarchais n'atteint pas mieux son but dans la préface de *Figaro ;* mais il le poursuit du moins plus agréablement: au défaut de bonnes raisons, il montre de l'adresse ; et, à la place de raisonnemens solides et concluans, il met de la gaîté. Cette gaîté, il est vrai, est un peu trop triomphante, un peu insultante même, et point assez modeste ; mais comment ne se serait-il pas laissé enivrer par un si prodigieux succès, et par tous les avantages qui l'environnaient alors ? Son but, dans cette préface, est de prouver

que le *Mariage de Figaro* est une pièce très-morale. Cette prétention ne m'étonne point du tout ; et même, comme il y a toujours dans tout quelque bon côté, quelquefois il ne prouve pas trop mal. Ce qu'il prouve du moins très-bien, c'est qu'il y a une foule de pièces qui ne sont ni plus morales, ni plus décentes : d'où l'on pourrait conclure contre lui et contre tous les philosophes dramaturges ou dramatiques, que le théâtre n'est point une école de mœurs. La Harpe démontre très-bien que *Figaro*, en particulier, en est une fort mauvaise école. Je ne rappellerai que ce qu'il dit du rôle du petit page, que l'auteur prétendait être aussi moral que tous les autres, et *d'un innocent intérêt*. « On n'avait pas cru jus-« que-là permis, dit-il, d'essayer sur la scène cet « *intérêt*, qui, à cet âge, n'est proprement dans « notre sexe que le premier attrait vers l'autre. On « avait senti que, dans cet attrait purement physique, « il ne pouvait entrer rien de moral, ni par consé-« quent rien de décent. Au contraire, on avait cru « pouvoir montrer sans indécence de très-jeunes « filles avec leurs jeunes penchans, par cette raison « très-bien entendue, que, si le premier besoin du « très-jeune homme est de jouir, le premier de la « jeune fille est de plaire et d'aimer. S'il y a quel-« que chose de pur dans l'amour, c'est sans con-« tredit le premier sentiment d'une vierge de treize « à quatorze ans. » Voilà, ce me semble, des aperçus très-justes, très-délicats, et auxquels il n'y a rien de raisonnable à répliquer.

Dans la préface du *Barbier de Séville*, Beaumarchais ne veut que se moquer du public, qui d'a-

bord avait sifflé sa pièce, et qui l'avait ensuite vivement et justement applaudie, et du journaliste de Bouillon, qui l'avait amèrement et pesamment critiquée : il se moque très-plaisamment de l'un et de l'autre. C'est le style des morceaux les plus gais de ses *Mémoires :* même légèreté, mêmes tours vifs et inattendus, même fécondité de saillies piquantes, souvent folles et bouffonnes ; même excès dans le cadre de la plaisanterie, presque toujours trop étendu ; et dans ses bornes, qui ne sont pas toujours réglées par un goût pur et délicat. Beaumarchais veut faire rire à quelque prix que ce soit : il y réussit, et connaît très-bien toute la puissance du rire, qu'il avait niée dans sa préface d'*Eugénie*. Il n'ignore pas que le lecteur qui a ri est à peu près persuadé, et qu'il est presque toujours tenté de prendre une plaisanterie, même souvent médiocre, pour une excellente raison. Beaumarchais, très-bon raisonneur, quand il le voulait, ne se trompait sûrement pas lui-même sur la faiblesse des raisons qu'il donnait quelquefois ; et il comptait beaucoup moins sur leur solidité, que sur le tour qu'il savait leur donner. J'en citerai un exemple. Les journalistes de Bouillon, à travers une foule de critiques mauvaises, et surtout mal exprimées, en avaient fait une qui me paraît très-fondée. Figaro, disaient-ils, Espagnol plaisant, habitant de Séville, et parlant à Séville, critique des mœurs essentiellement françaises, des usages purement français. Que répond l'auteur ? « Ils ont raison, dit-il, et j'y avais même « tellement pensé, que, pour rendre la vraisem- « blance encore plus parfaite, j'avais résolu d'écrire

« et de faire jouer la pièce en langage espagnol : « mais un homme de goût m'a fait observer qu'elle « en perdrait peut-être un peu de sa gaîté pour « le public de Paris, raison qui m'a déterminé à « l'écrire en français ; en sorte que j'ai fait, comme « on voit, une multitude de sacrifices à la gaîté, « mais sans parvenir à dérider le *Journal de Bouil-* « *lon.* » Il me semble que le *Journal de Bouillon, déridé* ou non, aurait pu lui répondre : Sans doute, monsieur, les Grecs, les Romains, les Espagnols, les Anglais, doivent parler français sur le théâtre français : cela est convenu et nécessaire à notre plaisir ; mais ils doivent aussi, pour notre plaisir, qui serait détruit, si toute illusion était détruite, conserver leurs mœurs, leurs usages, leurs caractères ; et ne point parler à Athènes, à Rome, à Londres, à Madrid, comme on parle à Paris, quoiqu'ils s'expriment dans la même langue. Beaumarchais savait cela de reste, mais il se jouait de son lecteur ; et, je le répète, plus d'un lecteur aura pris cette plaisanterie assez médiocre pour une excellente raison.

J'ai peu de choses à dire des trois derniers volumes de cette collection : l'un est rempli de pétitions et de mémoires à l'*Assemblée nationale*, à la *Convention nationale*, à la *Commune* de Paris ; de réponses aux dénonciations de Lecointre, du capucin Chabot ; de lettres justificatives aux comités, *pouvoir exécutif*, ministres et autres honnêtes gens et honnêtes administrations de ces temps-là. L'opulent Beaumarchais devait être une de leurs victimes ; ses richesses étaient son crime : le voler, le piller, étaient leur affaire ; et, comme *assassiner est le plus sûr*,

ils devaient commencer par là. Beaumarchais leur échappa cependant ; et en cela il fut très-heureux : il voulut de plus leur prouver qu'il était innocent, et cela était bien inutile. On est étonné, fatigué de tant de raisonnemens si vigoureux, et de tous ces efforts d'une dialectique si puissante, pour prouver que la plupart de ceux avec qui il avait affaire étaient des fripons. Eh ! cela est assez clair. Comment ne voyait-il pas que ce n'était pas de son innocence qu'il s'agissait ? Il y avait de sa part de la bonhomie à revenir cent fois sur les preuves évidentes de cette innocence, et à croire qu'on se payait alors de raisons. Ceux qui l'ont particulièrement connu assurent que cette bonhomie entrait dans son caractère ; et cela peut très-bien se concilier avec l'esprit vif et malin qu'il posséda à un haut degré. Ces dispositions de l'esprit se concilient très-bien aussi avec d'excellentes qualités du cœur ; et celui de Beaumarchais se montre, dans divers endroits de ces Mémoires justificatifs, sous les rapports les plus avantageux. Dans les plus pressans dangers, c'est vers les objets de son affection que se portent ses pensées, ses regrets, ses sollicitudes ; et si l'esprit et les grâces de sa femme et de sa fille étaient bien dignes d'inspirer d'aussi tendres sentimens, son cœur paraît capable aussi de les éprouver avec la plus aimable vivacité et la plus touchante énergie.

Dans un autre volume on trouve un Mémoire très-long, peu intéressant, mais parfaitement raisonné, contre les comédiens, et en faveur des auteurs auxquels Beaumarchais rendit un véritable service. Jusque-là le bénéfice qu'ils retiraient de

leurs pièces était arbitraire et presque nul. Les comédiens n'envoyaient pour tout compte que des *cotes mal taillées ;* mais Beaumarchais veut absolument une *cote bien taillée :* il donne à ses adversaires de parfaits modèles d'arithmétique, et leur propose, s'ils ne sont pas assez forts pour faire des comptes, de leur envoyer un arithméticien *qui nettoiera tout cela en huit traits de plume, et extraira le produit net.* Vient ensuite une correspondance étendue ou dispersée dans deux volumes. Deux de ses lettres, dans lesquelles l'auteur rapporte son combat contre les brigands qui l'attaquèrent dans une forêt d'Allemagne, les graves blessures qu'il reçut, le danger qu'il courut, la présence d'esprit et le courage avec lesquels il y échappa, ont l'intérêt d'un roman de madame Radcliffe. D'autres sont remplies de ces sentimens de tendresse, qui, comme nous l'avons remarqué, l'attachaient vivement à sa famille; d'autres sont insignifiantes. La table en indique une à M. Marron, ministre de l'Église réformée, qu'on cherche vainement dans l'ouvrage; et je ne sais si c'est parce qu'on ne nous la donne pas, mais c'est précisément celle-là que je regrette. J'ai dans l'idée qu'elle devait être très-plaisante; la suscription seule indique une intention gaie : *Le citoyen Caron, au citoyen Marron.* Mais ne nous plaignons pas de ce qui manque dans cette volumineuse collection : plaignons-nous plutôt de ce qu'il y a de trop; et remarquons que, même en ne retranchant rien des OEuvres de M. de Beaumarchais, on pouvait du moins n'en faire que six volumes : il ne s'agissait pour cela que de donner au cinquième et au sixième la gros-

seur des quatre autres, et de supprimer un épais catalogue de livres, une liste de souscripteurs qui ne fournit pas une lecture bien amusante, et une dissertation de M. Gudin sur les drames et les critiques, bien moins amusante encore. Ces suppressions auraient épargné à chacun des lecteurs six francs, et on avouera que ces additions ne valent pas six francs. Qu'on me permette ces petits calculs, en parlant des OEuvres d'un homme qui calculait fort bien.

Théâtre de Pigault-Lebrun.

M. Pigault-Lebrun me rappelle le compatriote et l'ami du fameux Gil Blas de Santillane, Fabrice, fils de Nugnez, barbier d'Oviedo. Ce Fabrice était un garçon d'esprit, gai, malin, caustique, sans instruction, sans goût, sans talens, et tourmenté du besoin d'écrire volumes sur volumes. Comme M. Pigault-Lebrun, il faisait des vers et de la prose, ainsi que l'atteste ce jugement sec de Gil Blas : *Mon ami, je ne suis pas plus satisfait de ta prose que de tes vers.* Gil Blas était franc; sa déconvenue avec l'archevêque de Grenade l'avait prouvé, et il ne dément point ici son caractère. M. Pigault-Lebrun a trouvé des critiques tout aussi francs et aussi sincères que Gil Blas, et qui ne se sont expliqués ni moins clairement, ni plus favorablement sur sa prose et sur ses vers; mais il n'en a pas tenu plus de compte que Fabrice : comme lui il n'en a pas moins *desserré* volumes sur volumes, romans sur romans, comédies sur comédies; et, s'il n'a pas fait de tragédies,

il a fait du moins des drames tout aussi dignes d'être sifflés que les tragédies du poëte d'Oviedo. Enfin, si nous avions les *Œuvres complètes de Fabrice Nugnez,* je ne crois pas qu'elles s'élevassent à trente-six volumes, au moins comme celles de M. Pigault-Lebrun.

Parmi ce nombre considérable de volumes, six sont consacrés au théâtre, et sont remplis de pièces de toutes les couleurs et de toutes les longueurs. Comédies en vers, comédies en prose, drames lugubres, drames lyriques ; pièces en un acte, en deux actes, en trois actes, en quatre actes, en cinq actes. C'est comme on voit une grande variété de tons et de dimensions. Malheureusement il y en a très-peu dans l'invention des pièces, dans les conceptions dramatiques, dans la peinture des caractères et des mœurs.

Il y a long-temps qu'on ne fait plus de véritables comédies en France, quoiqu'on en fournisse tous les jours à vingt théâtres dans Paris, sans compter les théâtres de province. On ne fait plus que des romans dialogués ; et M. Pigault-Lebrun, un des plus féconds et des plus infatigables romanciers de la capitale, ne nous offre pas autre chose dans sa nombreuse collection dramatique. Autant une bonne comédie, où les mœurs de la société sont bien représentées, où les ridicules sont bien saisis, où des caractères naturels et comiques se peignent eux-mêmes dans le développement d'une action bien conçue, et par l'effet infaillible des situations où on les place ; autant, dis-je, un pareil ouvrage demande d'art, de talent, de génie ; autant il en faut peu pour imaginer un petit roman, pour le couper en scènes,

pour y jeter un valet adroit, impudent et fripon ; une soubrette vive, fine et spirituelle, de jeunes amans protégés par elle, contrariés par d'autres, triomphant enfin de tous les obstacles, et pour semer tout cela de quelques saillies et de quelques traits d'esprit : car qui n'a pas de l'esprit quelquefois ? Je m'attendais même que M. Pigault-Lebrun en aurait plus souvent, et je trouve qu'il en est un peu sobre. On ne saurait disconvenir qu'il n'en ait mis dans quelques pages de ses nombreux romans. Il est vrai que c'est un esprit peu délicat, et qui n'est réglé ni par le goût, ni par les bienséances. Dans ses comédies comme dans ses romans, M. Pigault-Lebrun ne sait pas faire parler les honnêtes gens ; il est plus heureux et plus à son aise, quand il met en scène des valets, des escrocs, des gens du peuple, des personnages sans éducation.

C'est surtout dans les pièces en vers de M. Pigault-Lebrun qu'on remarque la disette la plus complète de saillies, de gaîté, d'esprit ; elles sont frappées d'un froid glacial ; le lecteur n'y est pas déridé un instant : il n'y a pas un seul bon mot dans chacune de ces pièces, pour dédommager de l'ennui de tout le reste. Il me semble que la contrainte des vers, et la peine que prend l'auteur pour les faire, lui ôtent tout moyen d'être plaisant, et cependant ses vers ne valent pas la peine qu'ils lui donnent ; ils sont toujours dépourvus de la première qualité des vers de comédie : ils ne sont point comiques, le plus souvent ils sont médiocres, quelquefois très-plats ; et, s'il arrive à M. Pigault-Lebrun d'en faire d'un peu plus relevés, il les placera dans la bouche des per-

sonnages à qui ils conviennent le moins. C'est ainsi qu'une simple suivante, Marton, débite cette tirade pleine de prétention :

> Je brûle de vous voir avec votre parure.
> Qu'on a raison d'unir les arts à la nature!
> Ils ajoutent un charme à la simple beauté,
> Font briller la laideur d'un éclat emprunté,
> Inspirent le plaisir, embellissent la vie,
> *Et font naître les fleurs sous les pas de l'envie.*

Ce dernier vers est très-ridicule, puisqu'il semble faire l'éloge de l'envie; ce qui n'est nullement dans l'intention de la bonne Marton : mais la tirade entière n'est point dans le langage ordinaire d'une soubrette, qui ne fait point tant d'esprit sur la parure, qui ne parle point d'*unir les arts à la nature*, pour *briller d'un éclat emprunté*, et *embellir la vie*. Au reste, M. Pigault-Lebrun tombe dans ce défaut en prose comme en vers. Chez lui les personnages d'esprit parlent souvent fort mal, tandis que les personnages ridicules ou bêtes font d'assez belles phrases. Pourquoi cela? C'est que ce n'est pas le personnage qui parle, c'est l'auteur; or, l'auteur fait de belles phrases, non pas quand il veut, mais quand il peut; et, quand il peut, il n'en manque pas l'occasion, fût-elle déplacée.

Aux pièces en vers succède, pour compléter le premier volume, une pièce en prose, *l'Orpheline*, dont le lieu de la scène est tantôt une maison à Paris, tantôt une maison à la campagne. M. Pigault-Lebrun se moque bien d'Aristote et de ses trois unités! mais il y a du moins dans cette comédie une scène où la sensibilité n'est pas de la fadeur, et une

autre scène plaisante entre une soubrette et un valet, cruellement indécis entre l'amour qu'il porte à la soubrette et celui qu'il a pour deux cents louis, deux amours qu'il est impossible de concilier. Jusqu'ici M. Pigault n'avait fait des comédies que pour son plaisir particulier, et non pour celui du public : il n'avait pu parvenir encore aux honneurs de la représentation, si ce n'est en Hollande, où même un imprimeur imprima *gratis* une de ses pièces, ce dont il n'est peut-être pas à se repentir. Mais la révolution lui ouvrit bientôt une carrière plus facile, lui offrit des spectateurs plus faciles, et des comédiens plus faciles encore. On put mettre sur la scène des *Capucins*, des *Bénédictines* mêlées avec des *Dragons*, etc. M. Pigault-Lebrun profita de toutes ces facilités-là ; il fut joué.

A cette époque on n'eût osé siffler une *sottise patriotique ;* c'est M. de La Harpe qui en fait l'observation dans sa *Correspondance*. On ne saurait du moins refuser à M. Pigault-Lebrun le mérite d'avoir reconnu, avec beaucoup de discernement, que c'était là le moment pour lui de faire beaucoup de pièces, et de les faire jouer. « La révolution, dit « encore le même critique, n'a fourni jusqu'ici que « de misérables ressources à la médiocrité, qui s'em- « presse d'autant plus de s'emparer de tout, qu'elle « ne sait tirer parti de rien. Des barbouilleurs cou- « rent après des sujets qui prêtent à la liberté de « penser, et qu'elle seule permet de traiter ; mais « ils ne songent pas que la liberté de penser et d'é- « crire n'en donne pas la faculté..... Le théâtre sur- « tout, dit-il ailleurs, est retombé dans la plus pi-

« toyable barbarie. Nous sommes venus, en ce « genre, au dernier degré de la turpitude. La li- « berté de tout mettre, de tout dire sur la scène, « dispense nos auteurs dramatiques de toute espèce « de talent, de la plus légère connaissance de l'art. « Ce sont des misères dont il n'est plus question ; et « pourvu que l'on mette sur la scène des moines, « des religieuses, des curés, des évêques, des car- « dinaux ; pourvu que l'on hurle en mauvais vers, « ou en prose platement ampoulée, les mots de li- « berté...., cet attrait populaire tient lieu de tout, « et fait tout passer.... : c'est le pont aux ânes. » Il est fâcheux d'être obligé de dire à quelqu'un qu'il a passé sur ce pont. En général, ces réflexions de M. de La Harpe, fort justes en elles-mêmes, sont un peu durement énoncées. Je n'aurais pas voulu les exprimer ainsi ; mais, puisque je les trouve ainsi exprimées par un autre, on avouera que c'était bien le cas de les citer.

Le Marchand Provençal est la première pièce (M. de La Harpe, qui aimait le mot propre, aurait dit la première *sottise patriotique*.) que la révolution ait inspirée à M. Pigault-Lebrun : « Cette pièce, « dit l'auteur dans une note, prouve les change- « mens rapides qui se sont opérés dans les esprits « en affaires politiques. » Il me semble que cette pièce ne prouve rien, sinon qu'il ne s'était *opéré* aucun *changement* heureux dans l'esprit et le talent de M. Pigault-Lebrun. En effet, elle ne vaut pas mieux que les précédentes : on y voit un monsieur et une madame de Forfanville, absolument calqués sur le baron et la baronne de Sotenville, du *Georges Dan-*

din, personnages que Molière avait très-bien voués au ridicule, quoique le *changement en affaires politiques* ne fût point encore *opéré*. On y voit encore une demoiselle de condition, sans fortune, épouser un riche marchand : ce sont encore de ces choses qu'on a vues dans tous les temps ; témoin encore ce pauvre Georges Dandin, qui ne s'en applaudissait même pas trop. Il est vrai que le but moral des deux pièces est fort différent : Molière peint de la manière la plus vive et la plus comique, l'inconvénient des alliances disproportionnées ; M. Pigault-Lebrun veut prouver, au contraire, que rien n'est plus convenable ; et, pour le coup, cette différence dans le but moral pourrait bien appartenir à la différence des temps.

Malgré l'à-propos de cette doctrine, *le Marchand Provençal* ne parvint pas encore aux honneurs de la représentation, non plus que *Charles et Caroline*, pièce dirigée contre l'ancienne jurisprudence française, les juges et les parlemens : j'ai vu cela dans la préface ; car, je l'avoue, je n'ai pas lu la pièce. C'est un drame en cinq actes ; et, quelque courage que l'on ait, il ne va pas jusqu'à lire un drame en cinq actes de M. Pigault-Lebrun, surtout lorsqu'on en a déjà lu un (*la Joueuse*) qui, quoique moins long, tient fortement en garde contre les autres.

Les petites déclamations contre les distinctions sociales, contre les anciennes institutions judiciaires, n'ayant pu encore réussir à M. Pigault-Lebrun, dans un temps où elles réussissaient à tout le monde, il prit enfin les grands moyens pour avoir du génie : il plaça un régiment de *Dragons* dans un couvent de

Bénédictines. Deux vieilles religieuses commencent à déclamer en style mystique contre un pareil ordre de choses : elles comparent les dragons aux Philistins, aux Amalécites ; mais bientôt, séduites par un jeune capitaine, les dragons sont des *élus*, des *Machabées;* elles se disputent le capitaine, qui leur est enlevé par une jeune religieuse. Cependant ce capitaine, caché par les deux vieilles dans une cellule, ne veut pas être trouvé là par son colonel, qui fait faire une visite dans le couvent. Pour se sauver, il imagine de grimper sur le cheval de saint Martin, de prendre les habits du saint, et de se mettre à sa place : un maréchal-des-logis, qui était avec lui, monte en croupe, où il prend la place, les habits et l'attitude du diable, que le sculpteur avait habilement placé là. Tout allait bien, lorsque la vieille Gertrude vient se prosterner et adorer saint Martin, et sans doute le diable. Les deux dragons ne peuvent garder leur sérieux ; ils éclatent de rire, et tout est découvert. Certainement ces belles conceptions dramatiques ne pouvaient manquer d'être applaudies avec transport *le* 18 *pluviôse an II de la république :* aussi, huit jours après, le 25 pluviôse, M. Pigault-Lebrun donna une belle suite à cette belle comédie, et nous fit voir la jeune religieuse mariée avec le capitaine, la vieille Gertrude élevée au grade de vivandière, n'adorant plus saint Martin, et ne reconnaissant pour *patronne que la sainte république*, jurant cependant encore quelquefois par saint Benoît, comparant tel dragon au prophète Jonas, se comparant elle-même à la chaste Suzanne ; ce qui fait beaucoup rire les dragons, et ce qui, en l'an II,

dut ébranler les voûtes du théâtre de la Cité, par les brouhahas et les applaudissemens que de pareils traits de génie durent exciter.

Je ne parlerai ni du *Divorce*, pièce jouée la *quatrième sans-culottide de la seconde année républicaine*, et dans laquelle la jeune Émilie, en bonne républicaine, ne manque pas d'appeler son père *citoyen*; ni du *Blanc et du Noir*. M. Pigault-Lebrun, ami des principes, s'y montre furieusement ami des noirs : c'est encore un long drame, et je n'ai eu garde de le lire ; mais, en lisant le titre, j'ai vu que ce drame avait été *représenté* et était *tombé* le 14 brumaire an IV. Cet aveu m'aurait paru franc et modeste, si je n'avais vu, dans la préface, que M. Pigault-Lebrun n'annonçait cette chute que pour se moquer du public, et la lui reprocher. *O mes contemporains*, s'écrie-t-il avec aménité, *que nous sommes bêtes en masse !* Vous m'avez applaudi, ajoute-t-il, *quand je l'avais bien moins mérité*. Et cela peut être vrai.

Les autres comédies de M. Pigault-Lebrun ne sont pas des pièces *révolutionnaires*, et c'est un grand défaut qu'elles ont de moins ; elles sont tout simplement mauvaises, et c'est un petit malheur dont il peut aisément se consoler : on est fort heureux, lorsqu'on n'a que des critiques littéraires à essuyer. Quelques-unes même de ces pièces, en très-petit nombre, offrent plusieurs scènes, en très-petit nombre aussi, où il y a de l'esprit et de la gaîté : telle est celle des *Contre-Temps*, imbroglio assez comique, où un valet impudent et fripon montre beaucoup d'adresse et de ressource dans l'esprit, pour se tirer du

mauvais pas où le jettent, et les affaires embarrassées de son maître, et ses propres fourberies. C'est là le triomphe de M. Pigault-Lebrun. Tel est encore *le Petit Matelot,* petit opéra qui est resté au théâtre. On joue aussi quelquefois les *Rivaux d'eux-mêmes;* mais on a omis, je ne sais pourquoi, cette pièce dans cette édition, ce qui me dispense d'en parler. En voilà bien assez, d'ailleurs, peut-être même trop sur les œuvres dramatiques de M. Pigault-Lebrun. Je ne m'arrêterai point à relever les nombreuses incorrections de langage dont elles fourmillent; ce serait un soin bien superflu : M. Pigault-Lebrun ne sera jamais un auteur classique.

Œuvres choisies de Servan, avocat-général au parlement de Grenoble.

C'est à Paris que se font les réputations littéraires; ou, si par hasard elles commencent ailleurs, c'est à Paris qu'elles se consolident et qu'elles reçoivent cette sanction qui leur donne de l'éclat et de la durée. Les provinciaux s'en irritent, et ils accusent les Parisiens de ne pas rendre assez de justice aux gens d'esprit et de talent qui naissent, vivent, restent et meurent parmi eux, et qui y sont plus nombreux qu'on ne pense. Cette accusation est fondée peut-être, mais du moins elle admet des exceptions, et Servan en est la preuve. Né sur les confins du Dauphiné et presqu'en Provence, il passa sa vie entière dans ces deux provinces éloignées, et fut très-célèbre à Paris; mais cette célébrité même et cette justice particulière rendue à Servan étaient souvent de nou-

velles insultes pour les provinciaux, par la manière dont elles étaient exprimées. « On fait donc de bons « ouvrages en province, » s'écriait un Parisien célèbre (Voltaire), en applaudissant à une production remarquable de l'avocat-général de Grenoble. Il faut l'avouer, cette exclamation, très-flatteuse pour Servan, ne l'est guère pour la province; et, quelque disposé que je fusse à prendre en main la défense des provinciaux, je suis obligé de convenir que, si l'ouvrage de Servan était aussi bon que le suppose cette exclamation, l'étonnement de Voltaire était assez fondé. C'est en effet à Paris que se font les excellens ouvrages : mais avouons aussi que c'est généralement en province que naissent les grands écrivains qui les font : c'est ainsi que se divise la gloire littéraire entre les provinces et la capitale.

Mais Paris n'a rien à revendiquer dans l'illustration littéraire de Servan, et ne peut prétendre à entrer sous ce rapport en partage avec le Dauphiné : c'est le Dauphiné qui a vu naître Servan, qui a vu éclore ses ouvrages; c'est dans sa patrie qu'il a passé sa vie presque entière. Cette vie fut très-occupée, très-laborieuse, souvent agitée, et toujours honnête et vertueuse. Il chercha la vérité avec bonne foi, et le bien public avec ardeur. Il se trompa quelquefois dans cette recherche, mais il avoua noblement ses erreurs quand il put les connaître. Celui qui ne se trompe pas fait encore mieux sans doute; toutefois il perd l'occasion de manifester une vertu de plus, et une vertu assez difficile et assez rare.

Servan fut donc homme d'esprit et homme de bien; c'est sous ce double rapport que l'envisage son

nouvel éditeur, dans une intéressante *Notice* qu'il a placée à la tête de ses œuvres. Cette *Notice* est elle-même un ouvrage, par son étendue et par son mérite : elle embrasse beaucoup d'objets, traite beaucoup de questions, on dirait même trop, si l'on était très-scrupuleux sur la régularité d'une composition et sur ses limites naturelles; si surtout on n'était pas entraîné par l'intérêt de ces objets, par l'agrément et la solidité de ces digressions et de tous les accessoires que M. de Portets a fait entrer dans son sujet. Cependant, quelques esprits amoureux de l'ordre, des règles et de la méthode, lui appliqueront ce qu'il dit lui-même de Servan : « Avec moins d'abondance, « il aurait été plus parfait. » C'est au nom de ces esprits méthodiques et réguliers que je hasarde cette critique. J'en ferai deux en mon propre nom. Dans une de ces digressions, et à l'occasion du goût que Servan avait montré pour la poésie dans sa première jeunesse et au sortir de ses études, M. de Portets fait une assez longue liste des hommes célèbres pour qui *les sentiers du Parnasse n'ont pas été la route de la fortune*, et envers lesquels cette *fortune* a été une *marâtre;* et il met de ce nombre La Bruyère et Linnée, qui n'ont guère, ce me semble, fréquenté les sentiers du Parnasse, et qu'on n'a pas coutume de ranger parmi les poëtes. Plus loin, et en plus d'un endroit, il se méprend tout-à-fait sur l'époque du ministère de M. le duc de Choiseul. Ces critiques sont peut-être un peu minutieuses, et je reviens à Servan.

Un simple plaidoyer, prononcé à plus de cent lieues de Paris, suffit pour donner tout à coup une

grande célébrité à un jeune homme jusque-là inconnu. Suivi bientôt après d'un ouvrage sur la réforme de nos lois criminelles, sorte de commentaire souvent critique d'un ouvrage fameux que venait de publier le marquis Beccaria, ces deux écrits lui attirèrent les lettres les plus flatteuses de Voltaire, de d'Alembert, d'Helvetius, du baron d'Holbach, et les suffrages de la plupart des autres écrivains qui, à cette époque, dominaient les lettres, et même la société. Ces lettres, que rapporte le nouvel éditeur à la fin de sa *Notice*, étaient inédites; et elles sont curieuses. Celles de Voltaire, la première surtout, sont charmantes. A la vérité, Voltaire sacrifia jusqu'à un certain point à Servan, et assez injustement, à mon avis, le chancelier d'Aguesseau, qu'il lui sacrifie bien plus complétement dans la seconde, et même dans une troisième ou quatrième, car il y revient souvent. Mais il lui donne, avec toute la grâce possible, des éloges justes et mérités, et tournés comme il savait le faire. Il y montre toujours sa juste admiration pour le grand siècle de Louis XIV, que Servan rappelle cependant peu par ses écrits. D'Alembert a du moins la franchise de l'indiquer par quelques critiques mêlées aux éloges qu'il prodigue aussi. La lettre d'Helvetius, dénuée de grâce et d'esprit, n'est remarquable que par des fautes d'orthographe, ou du moins par une orthographe vicieuse et gothique, plus vieille que le temps où il écrivait.

On sent bien que le talent, l'éloquence même, et tout le mérite littéraire d'un plaidoyer prononcé dans une ville de province du troisième ordre, n'auraient pas suffi pour attirer les regards et les applaudisse-

mens des hommes que j'ai nommés, et de leurs disciples et de leurs échos, dont je passe sous silence et les suffrages et les témoignages. La seule justice littéraire n'aurait pas valu à un provincial ignoré jusque-là tant de lettres flatteuses, tant d'éloges et de cajoleries : il y avait évidemment ici un autre intérêt que celui de la littérature, l'intérêt de la philosophie; mais la philosophie qui, à cette époque eut des torts si graves, avait raison dans cette circonstance. Servan défendait une belle et noble cause. Un protestant avait contracté un mariage suivant les lois de sa religion, qui n'étaient point reconnues par les lois du royaume, aux yeux desquelles ce mariage était nul. Quelques années après, voulant rompre lui-même ces liens sacrés, il en vit le moyen dans cette jurisprudence dure et intolérante; il se fit catholique, et changea de religion vraisemblablement pour pouvoir changer de femme. Servan fut l'avocat de cette femme infortunée; c'est à ce plaidoyer, connu sous le titre de *Discours de M. l'avocat-général Servan, dans la cause d'une femme protestante*, et qui peut-être est resté son chef-d'œuvre, qu'il dut une célébrité si prompte et si éclatante. Il attaquait un abus; il en attaqua quelques autres dans son ouvrage sur la réforme de notre jurisprudence criminelle. Ces attaques étaient pleines sans doute de sagesse, de modération, et même de respect pour l'autorité; mais les écrivains qui prétendaient diriger l'opinion publique, et qui n'y réussissaient que trop, espérèrent qu'il n'en resterait pas là, et que, comme eux, il ne respecterait ni la religion, ni la monarchie. « Ce jeune magistrat, écrivait d'Alem-

« bert à Voltaire, sera une bonne acquisition pour « la philosophie. » Voltaire, écrivant à Servan, l'encourage beaucoup à ne point tromper cet espoir ; et, déplorant la décadence de la littérature, il ajoute : « Ce qui me console, c'est qu'il y a beaucoup de « philosophie ; soyez toujours, monsieur, ma plus « grande consolation. »

Ce furent sans doute ces espérances assez légèrement conçues (car Servan , en défendant avec talent les droits de la justice et de l'humanité, avait observé toutes les lois de la sagesse, de la modération, et même du respect envers l'autorité) qui lui valurent l'honneur d'être nommé membre de l'assemblée constituante. Le Dauphiné, sa patrie, avait nommé deux hommes célèbres : Mounier et Barnave. La Provence, qu'il regardait comme une autre patrie, en le nommant avec Mirabeau, faisait deux choix plus célèbres encore. Mirabeau lui écrivit sur-le-champ une lettre pleine de flatteries, où il le conjure d'accepter la mission qui lui est confiée, et de *remplir ainsi l'attente du royaume.* « J'avoue, lui dit-il, que je « suis suspect en parlant ainsi ; car j'aurai l'honneur « d'être votre auxiliaire, et j'aurai besoin de vos lu- « mières. Rousseau ne vit plus ; vous avez hérité de « son talent ; je méditerai vos ouvrages, et nous « lirons ensemble les siens. » Malgré toutes ces cajoleries, Servan refusa de remplir *l'attente du royaume*, et d'avoir Mirabeau pour *auxiliaire*. Quinze ans plus tard, il refusa également d'être membre du corps législatif de Bonaparte : ce qui fut regardé alors comme le comble de l'imprudence et de l'audace. Il y a dans ces divers refus de ce qui fait l'ambition

du vulgaire, une force d'âme peu commune, et une philosophie plus vraie et plus généreuse que celle à laquelle on avait voulu attirer Servan dès son début dans la carrière des lettres.

Quelques mois après avoir refusé d'être le collègue et *l'auxiliaire* de Mirabeau, Servan, qui en avait reçu une lettre si flatteuse, écrivit contre lui, sous le titre de *Lettre aux commettans de Mirabeau*, une des philippiques les plus violentes qu'on ait écrites depuis Démosthènes. C'était, à la vérité, après les journées des 5 et 6 octobre, époque fatale où dut être désabusé tout honnête homme qui s'était laissé prendre aux espérances d'une sage réforme, et tromper par le charlatanisme des réformateurs. Servan le fut complétement, et publia plusieurs écrits contre la révolution et les révolutionnaires. L'un d'eux, assez étendu, est particulièrement dirigé contre les spoliations, les spoliateurs, leurs fauteurs et leurs complices. Servan y remonte très-haut, fait l'histoire de toutes les confiscations politiques, et les flétrit toutes avec une indignation que rendent plus vive et plus sensible encore les traits d'une amère ironie.

C'est à la vue de ces crimes et de ces désastres que Servan se reproche amèrement d'avoir un instant partagé les idées des novateurs, et secondé les premiers mouvemens de la révolution. Il fait avec rigueur son examen de conscience, mais après cela il pense aussi avoir le droit de faire celui des autres, et s'écrie : « O M. Necker! M. Necker! si ma cons-« cience est tourmentée, moi qui n'ai que troublé « l'eau du bassin, que doit être la vôtre, vous qui

« avez excité sur l'Océan un orage où la France en-
« tière a péri..... Le ciel me préserve de votre an-
« cienne gloire au prix de vos derniers remords!
« Le ciel m'en préserve bien davantage, si par mal-
« heur pour vous-même, vous n'aviez pas de re-
« mords! » Loin d'avoir des remords, M. Necker se vantait à Coppet des belles choses qu'il avait faites en France; et une coterie, qui a ses trompettes et ses échos, le vante encore et le rappelle à notre admiration et à notre reconnaissance. Les vrais royalistes protesteront toujours contre cette direction fausse et mensongère qu'on voudrait donner à l'histoire contemporaine.

Prenant pour guide l'intéressante Notice de M. de Portets, je me suis plus attaché à faire connaître la personne et le caractère de M. Servan, que je ne ferai connaître ses ouvrages. Ils sont trop nombreux et trop variés, pour qu'il me soit possible de donner, même dans l'analyse la plus rapide, une idée juste de leur caractère, de leur mérite et de leurs défauts. Je me contenterai d'indiquer les sujets de la plupart de ces ouvrages, de les classer, et de présenter quelques observations sur un petit nombre d'entre eux, et sur quelques traits distinctifs du talent, de l'esprit et du style de l'auteur.

Les OEuvres de Servan se divisent en ouvrages politiques, philosophiques, moraux et littéraires; le plus souvent ils portent tous ces caractères à la fois. Même dans ses plaidoyers, qui commencèrent sa réputation, et sont restés peut-être la partie la plus brillante de sa gloire, il sait s'élever à de hautes considérations, et rattacher un intérêt général à une

cause particulière, et à la défense d'un simple individu. J'ai déjà dit quelques mots de la plupart de ses ouvrages *politiques*. Ils lui furent inspirés par la révolution dans son début et sa force. Tout était violent alors : mais ceux qui pardonnent si facilement la violence des excès qui signalèrent ou souillèrent cette époque, ne lui pardonneront pas la violence de son indignation. Cette indignation éclate surtout dans son ouvrage sur les confiscations qu'il caractérise un peu durement, et elle indignera beaucoup ceux qui trouvent ce procédé simple, juste et naturel, et qui pensent, ou font semblant de penser, qu'aucune indemnité n'était due à ceux qui en ont été les victimes.

Les ouvrages *philosophiques* et moraux de Servan sont, divers discours sur les *avantages de la véritable philosophie*, sur les *mœurs*, sur les *connaissances humaines en général, et la morale et la législation en particulier;* et un ouvrage très-étendu qui a pour objet l'influence de la philosophie sur la jurisprudence et les lois touchant les délits civils, criminels, politiques, dans les diverses formes de gouvernemens, et les peines infligées aux coupables. Ses ouvrages *littéraires* sont un commentaire sur les deux premiers livres de Montaigne; un jugement assez étendu sur les *Confessions de J.-J. Rousseau*, un recueil de pensées sur divers sujets, sous le titre d'*Extrait d'un portefeuille*, qui peut-être serait mieux classé parmi les ouvrages philosophiques, que parmi les œuvres littéraires; et quelques autres opuscules encore.

De tant d'ouvrages, qui tous pourraient fournir la matière d'un ou de plusieurs articles, soit par

l'importance des sujets qu'ils traitent, soit par la manière dont l'auteur envisage les nombreuses et intéressantes questions qu'il y rattache, soit par les qualités, les défauts, et même par les singularités de son talent, je ne dirai qu'un mot de ses observations sur les *Confessions de J.-J. Rousseau;* et, si j'ai de l'espace, un autre mot de son *Commentaire sur les Essais de Montaigne.*

La première partie des *Confessions de Jean-Jacques* avait seule paru, lorsque Servan fit ses observations, ce qui les empêchait d'être complètes; mais même elles le sont trop peu sur cette première partie. Servan se borne à discuter très-longuement un fait qui occupe une demi-page dans le livre de Rousseau; et beaucoup plus brièvement une partie bien plus importante de ce scandaleux et attrayant ouvrage, et qui y tient une place bien plus considérable : je veux parler des relations de Rousseau avec madame de Warens, et de ses révélations plus qu'indiscrètes, et tout-à-fait coupables et ingrates. Tout homme honnête les blâme et les a blâmées; mais Servan fut un des premiers à exprimer son indignation, et il l'exprime quelquefois avec éloquence.

L'autre fait, sur lequel il s'étend si prolixement, ne se trouve même pas dans les *Confessions;* il est dans les *Rêveries du Promeneur solitaire.* Rousseau raconte qu'herborisant à Grenoble, avec un M. Bovier (qui même n'était pas nommé dans les premières éditions de ces *Rêveries,* et que Servan fit peut-être connaître en le nommant), vit, sur des saules épineux, des fruits qui lui parurent bons à manger, et il eut la fantaisie d'en goûter. « Leur trouvant,

« dit-il, une acidité très-agréable, je me mis à man-
« ger de ces fruits pour me rafraîchir. Le sieur Bo-
« vier se tenait à côté de moi, sans m'imiter et sans
« rien dire. Un de ses amis survint, et me dit : Eh!
« monsieur, que faites-vous là? Ignorez-vous que
« ce fruit empoisonne? Ce fruit empoisonne! m'é-
« criai-je tout surpris..... Je regardai le sieur Bo-
« vier, et je lui dis : Pourquoi donc ne m'avez-vous
« pas averti? Ah! monsieur, me répondit-il d'un air
« respectueux, je n'osais pas prendre cette liberté.
« Je me mis à rire de cette *humilité dauphinoise.* »
Rousseau ajoute que cette aventure lui parut si plaisante, qu'il n'y pensait jamais sans rire de la singulière discrétion de M. l'avocat Bovier. Il nous apprend, au reste, qu'elle n'eut aucune suite; que le soir il soupa très-bien; qu'il dormit mieux, et se leva le matin en parfaite santé, quoique tout Grenoble fût persuadé que ce *terrible hippophæe* était un poison violent, dont la plus petite dose suffisait pour donner la mort.

Servan avait vu Rousseau à Grenoble : c'était par l'entremise de l'avocat Bovier qu'il l'avait connu; il était alors plein d'enthousiasme pour l'auteur de *la Nouvelle Héloïse* et d'*Emile*, mais l'auteur des *Confessions* lui en inspire moins, et il défend son compatriote Bovier, qui, avec un air d'insouciance et une apparence de légèreté, était accusé d'une action fort odieuse. Je crois le plaidoyer de Servan très-juste : mais je le trouve un peu long, et il y avait des choses plus intéressantes à dire sur les *Confessions*, ou même sur les *Rêveries* ou *Promenades*. Rousseau avait le cerveau bien malade quand il fit ce der-

nier ouvrage, et il ne faut croire qu'avec beaucoup de précaution aux anecdotes qu'il rapporte, et surtout aux accusations qu'il porte contre les particuliers et le genre humain. L'éditeur des *Œuvres de Servan* a eu l'occasion de faire connaître une lettre jusqu'ici inédite de ce grand écrivain, qui est une nouvelle preuve de la bizarrerie de son esprit, et des travers dont le rendait capable un caractère défiant, ombrageux et susceptible jusqu'à l'extravagance et à la folie. La marquise de Créqui, femme d'un esprit très-distingué, était pleine d'égards et d'admiration pour Rousseau; elle l'attirait chez elle, et lui prodiguait les plus délicates attentions : ne pouvant l'y recevoir pendant quelques jours, elle lui écrit le billet le plus obligeant pour l'en avertir, et lui éviter par là la peine d'y venir inutilement. Rousseau, outré d'un procédé dont tout esprit bien fait eût été reconnaissant, lui répond par un billet très-long et très-insolent, et qu'il prend le soin de porter lui-même à la porte de madame de Créqui. Ce billet est vraiment curieux, et je voulais le rapporter ; mais je n'ai plus d'espace, et je ne veux pas l'abréger : les chefs-d'œuvre se font mal connaître par extrait, et le billet de Rousseau est un chef-d'œuvre de bizarrerie et d'extravagance.

La Harpe, lié avec les écrivains ennemis acharnés de Rousseau, applaudit beaucoup à l'ouvrage de Servan. « C'est, dit-il, un morceau plein d'esprit et de rai-« son ; l'auteur pense et s'exprime avec énergie ; ses « raisonnemens sont frappans d'évidence, et ses ex-« pressions souvent heureuses. » Il ne reprend que quelques phrases de mauvais goût, et cite entre autres

celle-ci : *le mystère est à la malignité ce que la gaîne est au couteau; elle en conserve la pointe.* La Harpe aurait pu mieux choisir ; les ouvrages de Servan offrent un grand nombre de pensées plus singulières, de métaphores bizarres, de comparaisons ou triviales ou étranges : j'en avais rassemblé plusieurs que je comptais mettre sous les yeux du lecteur ; mais il faut bien que le défaut d'espace qui m'empêchera de parler de plusieurs ouvrages de Servan, où j'aurais à louer de fort bonnes choses, par une sorte de compensation, le mette à l'abri de citations de ce genre.

Je ne sais si je mettrais au nombre de ces bons ouvrages dont je ne pourrai parler, quoique je m'y fusse engagé dans le cours même de cet article, les *Commentaires sur Montaigne*. Sans doute, en épluchant avec rigueur une pensée, un raisonnement, un paradoxe du philosophe périgourdin, il a souvent raison contre lui ; mais il a tort aussi quelquefois, et lors même qu'il a raison, je ne sais pas s'il ne vaut pas mieux encore avoir tort comme Montaigne. Le Commentaire de Servan est lourd et peu attrayant; il ne l'a point achevé, et s'est contenté de commenter les deux premiers livres de Montaigne. Il a bien fait de s'en tenir là : l'ouvrage entier eût été très-long, et serait peu lu.

« Ce qu'il y a de bon dans ma bibliothèque, disait « modestement Servan, c'est qu'il n'y a rien de moi. » On voit qu'il ne se laissait point égarer par les éloges de ses contemporains ; car tous ses écrits étaient accueillis avec beaucoup d'applaudissemens. Grimm disait d'une de ses brochures en faveur du *Mesmérines*, que, *depuis Pascal*, on n'avait point *manié*

l'arme du raisonnement avec autant de précision, de grâce, de légèreté, de finesse. Nous rabattons quelque chose de tous ces éloges, mais nous ne prenons point au mot la modestie de Servan. L'édition de ses œuvres, faite par M. de Portets avec beaucoup de soin, de choix et de goût, doit trouver place dans nos bibliothèques, puisque ses ouvrages présentent souvent les réflexions d'un philosophe éclairé, les vues d'un magistrat plein d'expérience et de lumières, les idées d'un écrivain ingénieux et doué de beaucoup d'esprit et d'imagination, et toujours les sentimens d'un homme de bien et d'un bon Français.

Histoire de la Vie et des Ouvrages de J. de La Fontaine; par M. Walckenaër.

Je suis persuadé que le bon La Fontaine serait extrêmement étonné, s'il pouvait voir le gros volume dont il est la matière et le sujet. Il aurait quelque peine à concevoir que l'histoire de cet homme, qui passait une partie de son temps *à dormir,* et l'autre *à ne rien faire*, occupât tant d'espace, et que sa vie, dont il nous a donné lui-même un si plaisant abrégé, offrît tant de matériaux, et pût s'étendre dans une narration de cinq cents pages et plus. Il serait certainement curieux de lire cette histoire, et il serait charmé de son historien, peut-être même ne le trouverait-il pas trop long, quoiqu'il le soit un peu, et il se réjouirait d'avoir été jugé et peint par un homme qui le connaît si bien, et qui aime tant et sa personne et ses ouvrages. Il retrouverait avec joie presque tout le siècle où il a vécu, toutes le person-

nes surtout qu'il a aimées, et il saurait gré à l'historien de les aimer lui-même, de les faire aimer à ses lecteurs. Il s'étonnerait à bon droit, lui, que ses contemporains nous représentent comme s'étonnant assez facilement, que tout ait été su, que rien n'ait été ignoré, rien oublié; qu'au bout de deux siècles (car il y a justement deux cents ans que La Fontaine est né) toutes les particularités de sa vie soient venues à la connaissance de ce nouvel historien; que ses secrets même ne lui aient point échappé; que l'occasion, les motifs et la date de ses plus petits ouvrages lui aient été connus; qu'il en ait pénétré toutes les allusions fugitives; qu'il ait découvert les noms les plus obscurs, et les personnages les plus ignorés qui en sont l'objet ou qui y sont mentionnés; enfin, que tout ce qui a rapport à sa personne et à ses ouvrages soit tellement bien commenté, expliqué, éclairci, que lui-même, en lisant son histoire, apprendrait beaucoup de choses qu'il a certainement oubliées, ou que même il n'a jamais bien sues.

Ce qui enchanterait La Fontaine plaira beaucoup aussi à tous les lecteurs de cet ouvrage, et doit en assurer le succès. Sans doute, si Chamfort trouvait des longueurs dans un distique, on pourra bien en trouver quelques-unes dans ce gros in-8°. Mais il y a tant de charme dans tout ce qui regarde la personne de La Fontaine et ses ouvrages, tant d'intérêt s'attache au siècle où il a vécu et dont il a été une des principales gloires, son nom est lié avec tant d'illustres noms, son caractère offre tant d'originalité, sa vie a été semée de tant de particularités singulières et peu communes, que les plus petits détails

dont il est l'objet, plaisent, amusent et intéressent.

A tous ces titres, l'histoire de La Fontaine peut avoir, je crois, beaucoup plus d'étendue que celle du petit nombre des grands poëtes ses contemporains, qui ne lui ont cédé ni en gloire, ni en génie, ni en renommée. Il eut moins de relations avec le grand roi qui domina ce grand siècle, que Boileau, Racine et Molière : mais il fut peut-être plus aimé des princes, des grands seigneurs, des courtisans ; il fut plus que tous ses rivaux, l'objet des soins et de l'affection de quelques femmes aimables. Ses ouvrages, plus nombreux et plus courts, firent plus d'allusions à des événemens particuliers de la société, ou même à des événemens publics ; il les adressa à un plus grand nombre de personnes, et y fit entrer plus de noms propres : ce sont autant de matériaux pour l'historien qui explique ce que le temps a rendu obscur, découvre toutes les allusions les plus cachées, connaît à force de recherches, et nous dévoile les noms et les personnages les plus ignorés, nous fait mieux connaître ou nous présente sous d'autres rapports ceux que nous connaissions déjà, fait entrer plusieurs histoires dans une seule histoire, multiplie les anecdotes et les portraits, et varie ainsi ses ressources pour attacher et captiver ses lecteurs.

Quelquefois, il est vrai, La Fontaine n'est que le prétexte des récits, des réflexions, des dissertations qui entrent dans son histoire ; mais c'est un heureux prétexte, et toutes les fois qu'un lien naturel peut unir ces objets si divers au sujet principal, le lecteur qui aime le sujet et tout ce qui y tient, se laisse facilement entraîner dans ces détours où il retrouve tou-

jours quelques traces de La Fontaine; ce n'est que lorsqu'il n'en trouve aucune, lorsque la digression ne peut être rattachée que d'une manière forcée et peu naturelle à l'objet de l'ouvrage, qu'on serait tenté d'y trouver quelques *longueurs;* et il n'est pas entièrement à l'abri de ce reproche. Je mettrais du nombre de ces digressions *tout-à-fait* étrangères à La Fontaine et à son histoire, celle par laquelle M. Walckenaër, comparant la littérature ancienne avec la littérature moderne et celle du moyen âge, s'arrête principalement sur celle-ci, parle de la chevalerie, des croisades, des châteaux, de la galanterie, des serfs, des monastères, etc. Outre l'inconvénient de détourner trop long-temps l'attention du lecteur du sujet qui doit l'occuper, cette dissertation a encore celui d'être trop longue pour l'endroit où elle est placée, et beaucoup trop courte pour la multiplicité des objets qu'elle traite.

Rarement, il est vrai, M. Walckenaër s'abandonne à de pareils écarts. La Fontaine, et ses ouvrages, et ses amis, et ses ennemis, et ses protecteurs, et ses protectrices, lui suffisent ordinairement pour remplir agréablement les nombreuses pages de son livre. Ceux qui connaissent le mieux cette époque, et qui en ont le plus étudié et l'histoire générale, et l'histoire privée, et l'histoire littéraire, et les anecdotes de société, apprendront encore dans cet ouvrage beaucoup de faits qu'ils ignorent; ils en redresseront un grand nombre qu'ils savent mal, et réformeront une foule d'erreurs accréditées, et transmises par les contemporains eux-mêmes. M. Walckenaër paraît souvent, en effet, savoir mieux l'histoire

et les anecdotes littéraires de ce temps, que les contemporains. Une rare patience dans les recherches, et une critique éclairée, lui découvrent ce qu'ils ont ignoré, ainsi que les nombreuses erreurs qu'ils ont commises : c'est ainsi que nos savans et nos érudits prouvent souvent à Plutarque et à d'autres historiens anciens qu'ils ne savaient pas très-bien l'histoire ancienne.

Mais, parmi tant de personnages que M. Walckenaër fait si bien connaître, celui qu'il fait le mieux connaître, c'est sans contredit La Fontaine. Nulle part on ne trouverait tant de détails, ni surtout des détails si exacts sur sa personne et ses ouvrages. D'autres ont apprécié le talent et le génie du fabuliste : d'autres ont fait sentir les grâces et le charme de ses écrits ; mais personne ne paraît en avoir eu un sentiment plus vif que M. Walckenaër ; personne n'a autant étudié que lui le caractère, les mœurs, les relations particulières, la vie privée, et jusqu'aux plus secrètes actions ou pensées de La Fontaine ; tout nous est dévoilé ; M. Walckenaër découvre ce qui avait échappé à cette foule de biographes qui ont écrit la vie de ce grand et aimable poëte, et même dans ce qui leur était connu, et qu'ils avaient sous leurs yeux ; il fait des observations qu'ils n'avaient pas su faire. C'est ainsi qu'il remarque très-judicieusement que, dans ce siècle où les hommes de lettres n'avaient point encore appris à tenir aux princes et aux grands un langage tout à la fois noble et respectueux, où le grand Corneille et Molière employaient dans leurs épîtres dédicatoires des expressions d'une humilité basse et rampante, La Fontaine prit un

ton plus convenable. Il sut découvrir cet art ingénieux de mêler une familiarité spirituelle et décente aux éloges, aux complimens ou aux demandes qu'il adresse à ses protecteurs les plus élevés ; art que Voltaire porta à sa dernière perfection dans le siècle suivant. Il eût cependant été juste d'associer à cette gloire Voiture, qui était mort avant que La Fontaine eût rien publié ; la familiarité de Voiture est à la vérité souvent de bien mauvais goût ; celle de La Fontaine est quelquefois charmante, mais quelquefois aussi elle ne vaut guère mieux que celle de Voiture. En voici un exemple : il adresse à la duchesse de Bouillon une épître en vers et en prose, et lui dit, en parlant de Louis XIV :

On trouvera ses leçons
Chez ceux qui feront l'histoire ;
Mais j'en laisse à d'autres la gloire,
Et je reviens à mes moutons.

« Ces moutons, madame, c'est votre altesse et ma« dame de Mazarin. » Il faut avouer que cette transition n'est pas heureuse, et M. Walckenaër n'en paraît pas plus content que moi.

Mais on conviendra qu'il est impossible de dire plus agréablement et plus finement, qu'un prince et un grand prince, tel que le grand Condé, a souvent tort dans les disputes et les discussions que dans ce fragment d'une lettre au prince de Conti son frère : « Les contestations de M. le prince, lui dit-il, sont « fort vives ; il n'ignore rien non plus que vous ; il « aime extrêmement la dispute, et n'a jamais tant « d'esprit que quand il a tort. Autrefois, la fortune « ne l'aurait pas bien servi, si elle ne lui avait op-

« posé des ennemis en nombre supérieur, et des « difficultés presque insurmontables. Aujourd'hui, « il n'est jamais plus content que lorsqu'on peut le « combattre avec une foule d'autorités, de raison- « nemens et d'exemples; c'est là qu'il triomphe. Il « prend la victoire à la gorge pour la mettre de son « côté. » Il me semble que c'est là la manière de Voltaire; mais de Voltaire noble et décent, et ne portant point la familiarité jusqu'à la bouffonnerie, comme il lui arrive quelquefois.

La Fontaine est toutefois le grand poëte de Louis XIV, envers lequel Voltaire a été le plus injuste. Il le juge en divers endroits de ses ouvrages, et la rigueur de ses jugemens va toujours croissant, et le nombre des bonnes fables qu'il lui attribue, toujours diminuant. Et encore, ajoute-t-il, ces fables ne lui appartiennent point, du moins quant à l'invention; il ne les a que traduites ou imitées plus ou moins heureusement. Cette observation peu obligeante avait été faite avant Voltaire; elle a souvent été répétée depuis. La Fontaine lui-même l'avait faite le premier, avec cette candeur et cette bonhomie, aimables attributs de son génie. Il ne mit jamais à la tête de son recueil, dans les nombreuses éditions qu'il en donna, que le titre modeste de *Fables choisies, mises en vers par M. de La Fontaine;* et ce n'est qu'après sa mort que les éditeurs ont donné à ce recueil son véritable titre, *Fables de La Fontaine.* M. Walckenaër leur en sait tant de gré, qu'il les en remercie par une apostrophe; mais il fait précéder cette exclamation, peut-être un peu solennelle pour la circonstance, par d'excellentes considérations sur

l'invention en poésie, et il prouve très-bien que La Fontaine fut tout à la fois un poëte plein d'invention et d'originalité. Cette dissertation remplie de goût lui donne l'occasion de rappeler un mot plaisant de l'abbé Delille. Cet aimable poëte récitait un fragment de son *Poëme de l'Imagination;* M. Walckenaër l'arrête sur un beau vers, et lui dit : « Ceci est de Ber-« nardin de Saint-Pierre; » et il lui récite la phrase des *Etudes de la Nature*, qui renfermait la belle pensée et la belle image dont le poëte s'était emparé, et qu'il avait sans façon dérobées au prosateur. L'abbé Delille ne se déconcerte point, et s'écrie vivement : « N'importe, ce qui n'a été dit qu'en prose « n'a jamais été dit. » C'est un mot excellent, plein de verve et d'un enthousiasme très-plaisant. Mais M. Walckenaër le prend, ce me semble, trop sérieusement; il l'approuve comme vérité littéraire; je ne puis l'approuver que comme saillie très-spirituelle.

Je placerai ici, sans transition, un morceau auquel je ne saurais trouver une transition naturelle, et que je veux cependant offrir à mes lecteurs, parce qu'il peint le caractère français et son amour pour ses rois; il a d'ailleurs un touchant rapport avec un heureux et récent événement, et présente plus d'une circonstance semblable (1). La Fontaine avait dit du duc de Bourgogne venant au monde, comme il aurait dit du duc de Bordeaux :

Or, est venu l'enfant tant souhaité.

---

(1) Cet article a été fait à l'époque de la naissance de S. A. R. le duc de Bordeaux.

M. Walckenaër prend occasion de cette ballade de La Fontaine pour peindre, d'après les Mémoires du temps, les transports du peuple, à la naissance de ce prince, qui fut l'élève de Fénelon, le bienfaiteur de La Fontaine, et l'espoir de la France, à laquelle il fut trop tôt enlevé. « Jamais événement, « dit-il, ne produisit plus grande allégresse. Cha- « cun se donnait la liberté d'embrasser le roi. La « foule le porta, depuis la Surintendance où ma- « dame la dauphine accoucha, jusqu'à ses apparte- « mens. Il se laissait embrasser à qui voulait. Le bas- « peuple, dit Choisy, paraissait hors de sens. On « faisait des feux de joie, et les porteurs de chaises « brûlaient familièrement la chaise dorée de leur « maîtresse. Ils firent un grand feu dans la cour de « la galerie des Princes, et y jetèrent une partie des « lambris et des parquets destinés pour la grande « galerie. Bontemps, en colère, le vint dire au roi, « qui se mit à rire, et dit : « Qu'on les laisse faire, « nous aurons d'autres parquets. » La joie parut aussi « vive à Paris, et fut de bien plus longue durée.... « Toutes les rues étaient pleines de tables, où les pas- « sans étaient conviés et forcés de boire sans payer ; « et tel artisan mangea cent écus dans trois jours « de fête, qui ne les gagnait pas dans une année. »

Un historien aussi exact que M. Walckenaër doit trouver les autres historiens souvent bien inexacts : aussi reprend-il une foule d'erreurs dans une foule de biographes de La Fontaine. Je suis un de ces biographes ; j'ai écrit sa vie dans la *Biographie universelle*. M. Walckenaër loue beaucoup trop cet article ; et, s'il ne m'a pas fait grâce, il n'y a véritablement

découvert qu'une erreur, ce serait déjà en avoir fait un assez grand éloge ; mais enfin il y en découvre une. J'avais, après trente autres biographes, attribué la brouillerie de Furetière et de La Fontaine à une distraction de celui-ci. Les distractions expliquent, en effet, une bonne partie de la vie de La Fontaine. J'avais donc regardé, comme assez probable, que, lorsqu'il s'était agi de l'exclusion de Furetière du sein de l'Académie, La Fontaine, qui était son ami, avait eu le dessein de lui être favorable, mais que par mégarde il avait mis une boule noire au lieu de la boule blanche qu'il lui destinait. M. Walckenaër prouve très-bien que ce ne fut ni une méprise, ni une distraction ; mais que La Fontaine, bon académicien, voulait venger l'injure de l'Académie, punir les torts de Furetière, et sacrifier l'amitié à la justice. Cela me paraît démontré : j'ai eu tort ; je le confesse.

Par représailles, j'aurais voulu trouver quelques erreurs, une du moins, dans l'ouvrage de M. Walckenaër. J'ai cru d'abord y avoir réussi : il affirme dans son histoire, que, si La Fontaine se permit de faire quelques satires, du moins il ne les publia point, et ne permit d'en publier aucune de son vivant. J'allais lui prouver que *le Florentin*, satire où le bon homme avoue qu'il a répandu *le peu qu'il a de bile*, et où la bile ne manque point, avait été imprimée avant la mort de La Fontaine ; mais M. Walckenaër corrige lui-même cette erreur trois cents pages plus loin, dans une de ses notes, et m'enlève par là le droit et le plaisir de la relever. Je pourrais bien lui dire qu'il indique le tome III des *Harmonies de la*

Nature, comme contenant des réflexions sur la fable du *Chêne et du Roseau;* réflexions qu'on trouve au tome I^er^; mais il pourrait me répondre que c'est une faute d'impression. Je pourrais lui dire encore que, puisque le poëte Gacon était né en 1667, il ne pouvait pas avoir trente-deux ou trente-trois ans, lorsqu'il adressa ses épîtres à La Fontaine; car alors il les eût adressées à un homme mort depuis quatre ou cinq ans : mais cela est bien peu important.

Le style de M. Walckenaër est clair, grave et facile, quelquefois élégant; il n'est pas toujours correct; on ne dit pas, par exemple, *auparavant que*. Ses transitions ne sont pas toujours heureuses, et son ton est un peu inégal; cela vient peut-être de ce qu'il a fondu dans sa composition quelquefois des morceaux entiers, ou des pensées de divers auteurs panégyristes ou historiens de La Fontaine, usant quoique simple prosateur, sur les prosateurs ses confrères, d'un droit qu'il n'avait accordé qu'aux poëtes. Il en avertit ordinairement, mais pas toujours, comme cela devrait être : peut-être suis-je trop scrupuleux là-dessus; mais je sais si bon gré à quelqu'un qui me fournit une idée ou me prête quelque esprit, que je lui en fais toujours honneur.

M. Walckenaër a aussi publié les *Œuvres de Maucroix*, et il les a fait précéder de la vie (1) de ce fidèle ami de La Fontaine. Cette vie est très-romanesque; elle est tirée d'un manuscrit. Quelques lecteurs pourront l'interroger sur l'authenticité de ce manuscrit; mais tous le trouveront intéressant, et

(1) Un vol. in-8.

cela suffira à la plupart d'entre eux. Quant aux poésies de Maucroix, il y en a beaucoup de meilleures, mais il y en a plus encore de mauvaises : elles ont du naturel, quelquefois trop; ainsi, dans une des églogues qui entrent dans ce Recueil, un berger dit à sa bergère :

Coulons-nous, chère Iris, sous ce feuillage épais.

Et ils *s'y coulent;* ce qui est fort imprudent de la part de la bergère, comme le prouve la suite de l'églogue. Ce volume est orné d'un joli plan de la maison de La Fontaine, qui était une jolie maison. L'histoire de La Fontaine est ornée de son portrait peint par Lebrun, gravé pour la première fois, et qui est la propriété du libraire-éditeur, M. Nepveu, libraire très-instruit, et curieux de monumens et de raretés littéraires, comme de bonnes éditions de bons ouvrages.

Essai sur la vie et les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre, par M. Louis Aimé-Martin.

M. Aimé-Martin semble se dévouer tout entier à la gloire, et, pour ainsi dire, au culte de Bernardin de Saint-Pierre. Il lui consacre plusieurs des plus belles années de sa jeunesse, et l'un des plus heureux fruits de ses talens : il publie les intéressans ouvrages de cet illustre écrivain; compose un intéressant ouvrage en son honneur, et lui élève ainsi deux monumens, dont le dernier n'est certainement pas indigne de l'autre. Après avoir successivement offert, dans une édition corrigée avec scrupule, et perfectionnée par ses soins, et les œuvres que nous

connaissions déjà, et qui dès long-temps ont immortalisé le nom de Bernardin de Saint-Pierre, et celles que nous ne connaissions point encore, il nous apprend par des examens détaillés, par des dissertations approfondies et des jugemens pleins de goût, à les mieux apprécier, et à leur rendre une plus entière justice; il nous fait surtout mieux connaître leur auteur, et il ne tiendra pas à lui que, le connaissant mieux, nous ne l'aimions davantage. En un mot, M. Aimé-Martin est l'éditeur, le commentateur, l'historien et le panégyriste de l'écrivain célèbre qui, dans ses *Etudes*, ses *Harmonies* et ses *Contrastes de la Nature*, et dans *Paul et Virginie*, autre charmant tableau de la nature, la peignit avec un coloris si frais, un pinceau si gracieux, une imagination si brillante, et une âme si sensible.

Toutefois son dévouement a trouvé sa récompense dans lui-même : en ne pensant qu'à honorer le talent d'un autre, M. Aimé-Martin a honoré le sien. Il ne voulait se montrer que le juste admirateur de l'écrivain à qui il consacrait ses veilles, ses travaux et sa plume: il s'en est montré le digne émule. Le disciple rivalise souvent avec le maître, et l'imitateur peut à son tour être proposé pour modèle. On ne saurait mieux reproduire les teintes douces, les émotions tendres, les pensées mélancoliques, les peintures riantes et gracieuses, et la prose élégante et harmonieuse, qui attachent à la lecture des *Etudes de la Nature*, malgré le vague, la diffusion, le défaut de plan, d'ordre et de méthode. Bernardin de Saint-Pierre prodigue un peu les qualités et les richesses de son imagination et de son style : M. Aimé-Martin

les prodigue aussi, et peut-être ce luxe se fait-il encore plus sentir dans un morceau de biographie, que dans une suite de tableaux qui embrassent les merveilles et les phénomènes de la nature. Mais la grâce et la perfection de ces ornemens séduisent, et ne permettent pas toujours d'examiner s'ils ont été dispensés avec cette réserve, cette sobriété qui conviennent à une notice, genre d'ouvrage dont la simplicité et le naturel sont le premier attribut et le caractère essentiel. Ce naturel et cette simplicité sont trop souvent voisins de la sécheresse, pour qu'on ne pardonne point, ou plutôt qu'on ne rende pas grâces à l'art heureux qui a jeté tant de fleurs et de richesses sur un fond que quelques faits intéressans et quelques événemens romanesques n'empêchent pas d'être souvent fort aride.

En effet, si, dépouillant la vie de Bernardin de Saint-Pierre de tout l'agrément que le talent de M. Aimé-Martin a su lui donner, et de tout le prestige que son imagination vive et brillante ne peut manquer d'exercer sur le lecteur, on la réduisait à une analyse sèche, froide, mais assez exacte, on n'y verrait qu'un enfant assez indiscipliné, assez maussade; puis un jeune homme inquiet, morose, plein d'idées chimériques, de projets bizarres, et toujours mécontent des hommes. Les hommes, à la vérité, ne sont pas toujours bons, justes et aimables; cependant celui qui est toujours mécontent d'eux ne mérite pas qu'on soit trop content de lui : il y a certainement de sa faute, et cette constante mauvaise humeur contre les institutions, la société, le genre humain, accuse son caractère. Ce caractère ne s'a-

doucit point assez avec l'âge; et l'indulgence, cette vertu qui rend la vieillesse douce, aimable et plus respectable encore, manque toujours à Bernardin de Saint-Pierre : c'est même dans sa vieillesse qu'il fit des contes et des dialogues satiriques, et qu'abandonnant les traces des peintres gracieux de la nature, on des graves moralistes, et l'école des maîtres tels que Fénelon et J.-J. Rousseau, il voulut, imitateur de Voltaire, provoquer contre les hommes un rire amer et sardonique, genre pour lequel il ne montra aucun talent. Enfin, il fut hostile et guerroyant jusque dans ses derniers jours; mais un beau talent et de beaux ouvrages jetèrent de l'éclat sur cette vie inquiète et agitée, et si long-temps obscure et ignorée. Si, comme on l'a si souvent répété, la vie d'un homme de lettres est dans ses ouvrages, celle de Bernardin de Saint-Pierre pourrait, à la rigueur, être renfermée dans quatre ans, et ne s'étendrait que de 1784 à 1788. C'est en 1784 qu'il publia les *Études de la Nature;* c'est en 1788 qu'il fit paraître *Paul et Virginie*, et c'est là qu'est toute sa gloire, quoiqu'il ait écrit depuis quelques pages charmantes et dignes d'être lues.

Tel est le fond souvent aride, et même vide, que M. Aimé-Martin étend avec beaucoup d'art et d'agrément dans un volume de près de trois cents pages, et sur lequel il répand abondamment et les fleurs d'une imagination vive et riante, et plus encore, le charme d'une âme douce, sensible, ingénue, et naturellement disposée à la bienveillance, à l'admiration et à l'enthousiasme.

Je ne sais si on ne la trouvera pas quelquefois un peu disposée à la crédulité; je ne sais s'il n'a pas

adopté avec trop de confiance quelques récits, où semble dominer une imagination romanesque, ou qui paraissent du moins suspects de quelque exagération. J'ai quelque peine à croire que Bernardin de Saint-Pierre ait trouvé, sur les bords ou sur les eaux d'un lac de l'Ukraine, *trois cents* femmes et plus, formant des groupes aussi lestes, aussi joyeux, aussi gracieux que les décrit M. Aimé-Martin. On se persuadera bien difficilement aussi qu'un Français, qu'un étranger tout-à-fait inconnu, arrivant en Russie, sans nom, sans titre, sans recommandation, sans considération, sans argent, et à peu près dans l'état où y arrivent chaque jour de tristes et misérables aventuriers, ait été choisi, en débarquant, pour opérer une étonnante révolution dans l'empire; qu'on ait, au premier aspect, jeté les yeux sur lui pour supplanter Orloff, plaire à Catherine, et gouverner par elle toutes les Russies. Assurément, l'indignation que fait éclater à cette proposition Bernardin de Saint-Pierre est très-généreuse; mais ne s'est-il pas abusé? n'a-t-il pas abusé son confiant historien? Bernardin n'avait jamais passé pour un aussi fier conquérant. Avouons du moins que cette anecdote n'avait laissé aucune trace, ni dans l'histoire de Russie, ni dans celle de Catherine II.

Quelques années auparavant, dans les mêmes lieux, mais sous un autre règne, La Chetardie avait joué le rôle qu'on veut ici faire jouer à Bernardin de Saint-Pierre; mais le marquis de La Chetardie était colonel, ambassadeur, et l'un des plus beaux et des plus aimables hommes de France.

Mais que dirons-nous d'une aventure telle qu'on

n'en trouverait pas une plus mystérieuse et plus ravissante dans *Amadis de Gaule*, dans *Esplandian*, dans *Belianis*, dans tous les romans, et parmi tous les enchanteurs qui brouillèrent la cervelle du bon chevalier de la Manche. Bernardin de Saint-Pierre était à Dresde depuis quelques jours. Tout à coup un beau page lui apporte un doux message, l'introduit à travers les jardins d'Armide, les portiques et les vestibules magnifiques, et les appartemens somptueux, auprès de la divinité maîtresse de ce palais magique. Entourée de nymphes séduisantes, de cassolettes où brûlent les parfums les plus exquis, d'arbustes odorans dont le feuillage laisse un libre passage à la douce lumière des bougies renfermées dans des vases d'albâtre, elle était occupée à tresser une couronne de fleurs qu'elle pose sur le front de Bernardin de Saint-Pierre, afin que *les roses en chassent* les soucis ; elle parle avec esprit et débite avec grâce et légèreté les maximes les plus séduisantes de la philosophie épicurienne : leurs jours se passent dans les fêtes les plus diversifiées, et la divinité du lieu vaut, à elle seule, un opéra tout entier, tant elle sait exécuter de danses variées, prendre d'attitudes diverses, jouer de pantomimes différentes ! Enfin, le neuvième jour, le même page, faisant le geste mystérieux d'Harpocrate, le dieu du silence, reconduit hors du palais Bernardin de Saint-Pierre, qui n'a jamais connu l'héroïne de cette aventure. On avouera que ce sont de ces choses qu'on voit rarement dans le monde !

Une intrigue en Pologne a beaucoup plus de vraisemblance ; elle est très-agréable et très-agréablement racontée. Cependant l'imagination poétique de

Bernardin de Saint-Pierre, ou de M. Aimé-Martin, l'a, je crois, embellie de quelques circonstances; et ici, cette imagination n'est point créatrice, elle est imitatrice. Dans le premier acte de ce drame intéressant, Bernardin de Saint-Pierre et la princesse polonaise sont Énée et Didon : c'est comme dans l'*Enéide*, une forêt, un orage, une grotte, ou un pavillon champêtre qui y ressemble beaucoup :

Hìc spelunca fuit, etc.

Mais, au milieu de ces épisodes qu'il est difficile de ne pas trouver un peu romanesques, et qui seront au reste, pour la plupart des lecteurs, et peut-être pour tous, un attrait de plus, on trouve dans cet ouvrage des tableaux pleins de vérité; tel est celui de la cour de Catherine II, celui de l'hospitalité finlandaise, et une foule d'autres qu'amènent naturellement les courses nombreuses et la vie long-temps vagabonde de Bernardin de Saint-Pierre. M. Aimé-Martin aime à peindre et les lieux et les hommes, et il y réussit également bien. Son pinceau, naturellement bienveillant, a pourtant, dans l'occasion, des couleurs mordantes et caustiques. Le séjour de Bernardin de Saint-Pierre à Berlin lui donne l'occasion de tracer le portrait de Frédéric II. « Enfant gâté des philoso-
« phes, dit-il, qui lui pardonnèrent son despotisme
« en faveur de son impiété; prince infortuné, qui,
« pour éviter tout préjugé, avait renoncé à tout
« principe; sobre par goût, courageux par ostenta-
« tion, affectant des vices qu'il n'avait pas, et outrant
« des vertus qui l'auraient fait aimer, il avait cessé
« d'être bon, pour paraître grand. Mais, au milieu de

« cette foule de princes faibles qui alors partageaient « les trônes, la domination avait montré un homme, « et l'Europe tremblante s'était humiliée devant lui. » Le portrait de M. Necker n'est ni moins bien fait, ni plus flatté. M. Necker avait des lumières sans doute, et même des vertus ; mais il n'avait rien de français dans son esprit : son caractère, ses manières, son orgueil et son ambition firent beaucoup de mal à la France; il ne fut et ne sera jamais aimé des Français. M. Aimé-Martin a un motif de plus pour ne pas l'aimer. M. Necker n'avait été ni bon, ni même juste à l'égard de Bernardin de Saint-Pierre, qui eut cependant le tort de le flatter, dans ses *Vœux d'un Solitaire*, triste ouvrage d'un écrivain qui, méconnaissant son génie, oublie et la nature, et ses richesses, et ses phénomènes qu'il étudiait et peignait si bien, pour se jeter dans la politique à laquelle il n'entend rien. C'est un grand tort aux yeux des gens de goût et à ceux de M. Aimé-Martin, d'avoir souri, ou bâillé, ou dormi à la lecture de *Paul et Virginie*. M. Necker avait eu ce tort-là, et je ne sais si le ressentiment qu'en conserve M. Aimé-Martin n'a pas peu influé sur le portrait plein de vigueur et d'énergie qu'il trace de cet ancien banquier de Genève, devenu ministre de France. Toutefois, on peut le trouver sévère et rigoureux ; mais il est difficile de prouver qu'il soit injuste.

Quoique Bernardin de Saint-Pierre semble n'avoir pas professé ouvertement et franchement, dans les vingt dernières années de sa vie, toutes les doctrines religieuses qu'il avait célébrées avec tant de charme et d'onction dans les *Etudes de la Nature*,

cependant son cœur, naturellement tendre et religieux, était loin d'abjurer les principes conservateurs qui unissent l'homme à la Divinité; il fut même regardé par certains esprits forts, comme un esprit *faible*, comme un *cagot :* on le méprisa, on ne le salua plus. Un jour, dans une des classes de l'Institut (et je rapporte cette anecdote, parce que cette classe, appelée des *Sciences morales*, a été supprimée depuis, et que les membres qui furent acteurs dans cette scène scandaleuse n'existent vraisemblablement plus); un jour donc Bernardin de Saint-Pierre fit entendre le nom de Dieu dans un rapport qu'il avait été chargé de faire à l'Institut : aussitôt une violente rumeur s'élève, on veut le forcer à rayer ce nom sacré, on veut prendre un arrêté pour qu'il ne soit jamais prononcé à l'Institut. Bernardin de Saint-Pierre fait une belle et honorable défense; il fait un beau discours qu'il improvise; sa fermeté et son éloquence redoublent la fureur de ces énergumènes : on l'insulte, on le menace, un d'eux veut l'appeler en duel, et lui prouver, l'épée à la main, qu'il n'y a pas de Dieu. Les pages dans lesquelles M. Aimé-Martin raconte cette incroyable scène, avec beaucoup de développement et d'intérêt, méritent d'être conservées par l'histoire, comme un des plus singuliers monumens du fanatisme des athées.

Historien bienveillant de Bernardin de Saint-Pierre, M. Aimé-Martin est un juge plein d'enthousiasme pour ses ouvrages. Le morceau où il les apprécie est plein d'aperçus ingénieux, d'idées fines et déliées; c'est, malgré un peu d'exagération, un très-bon morceau de littérature : peut-être est-il un peu long!

M. Aimé-Martin s'abandonne à la fécondité de ses idées et de son élocution ; il s'abandonne surtout à ce talent descriptif qu'il a comme son modèle. On sait quel parti Bernardin de Saint-Pierre sait tirer des accidens et des phénomènes de la nature, de la forme d'une plante, des couleurs et de la grâce d'une fleur, d'un oiseau, d'un coquillage, d'un scarabée, d'une touffe de roses, de jasmin, de rubus, de convolvulus, de fraisier courant le long d'une haie d'aubépine ; et comme il sait heureusement parer son style de ces noms harmonieux, et présenter à notre imagination ces riantes images. M. Aimé-Martin l'imite beaucoup, et l'égale souvent ; il aime à peindre aussi les bois, les monts, les vallées, les tempêtes, les incendies. Au défaut d'actions, il nous peint aussi les émotions de Bernardin de Saint-Pierre, qu'il devine comme s'il les eût éprouvées, et qu'il parlât de ses propres émotions. Il semble qu'on entende parler Bernardin de Saint-Pierre lui-même; et, quelque opinion qu'on ait de son talent, on ne croit pas qu'il eût mieux parlé. Il avait eu, dit-on, le dessein d'écrire ses Mémoires; mais ce projet ne fut jamais réalisé, et se réduisit à quelques notes informes. On ne regrettera plus que ce travail n'ait pas été exécuté par Bernardin de Saint-Pierre, puisqu'il l'est si heureusement par M. Aimé-Martin. L'ouvrage n'est pas moins bon, et il est plus dans les convenances ; il y a bien plus de grâce dans l'admiration et l'enthousiasme d'un jeune historien qui exagère un peu les vertus, les qualités et les talens de son héros, que dans l'égoïsme et la vanité du héros écrivant lui-même sa propre histoire. Comme son modèle,

M. Aimé-Martin multiplie un peu les tableaux et les descriptions; mais qui oserait s'en plaindre, lorsque ces tableaux sont si frais, et ces descriptions si élégantes! Ce serait du moins l'accuser de ces défauts agréables dont parle Quintilien : *Dulcibus vitiis*. Ce sont les fautes d'une imagination riche, et les méprises d'un talent distingué; et peut-être est-ce moi qui, en croyant les apercevoir, me suis mépris sans avoir ni la même excuse, ni la même consolation.

Pièces inédites de Voltaire, imprimées d'après les manuscrits originaux, pour faire suite aux différentes éditions publiées jusqu'ici. Un vol. in-8°.

Ceux qui n'ont encore que quatre-vingt-seize volumes des œuvres de Voltaire, vont avoir le plaisir d'en avoir quatre-vingt-dix-sept; et M. Touquet lui-même pourra agrandir et étendre sa spéculation. Toutefois, il y a peu de philosophie et d'impiété dans ce nouveau volume; il est probable qu'il n'entrera point dans l'édition *choisie* de M. Touquet. C'est aux amateurs d'éditions *complètes* qu'il est destiné; ceux-là ne peuvent se dispenser de l'acheter : tant qu'ils ne l'auront pas, ils ne pourront point se vanter de posséder un Voltaire complet; ce sera une lacune dans leur bibliothèque, et un remords pour leur conscience. Car comment ne pas avoir *tout* Voltaire? Il est certain cependant qu'on n'aura ni toute sa prose, ni tous ses vers, tant qu'on n'aura pas ce volume; car ce volume contient et des vers et de la prose, et ces vers et cette prose sont bien de Voltaire. Il y a plu-

sieurs années que j'ai vu les manuscrits originaux de plusieurs de ces pièces entre les mains de M. Jacobsen, maire de Noirmoutiers ; il offre de faire voir aux incrédules tous ces manuscrits autographes ; d'ailleurs, il est aisé de reconnaître, comme on dit, *le cachet* de Voltaire. Il est bien vrai qu'il y a dans ce volume quelques morceaux, en petit nombre, qui n'ont aucun cachet, aucune couleur ; mais ils n'en sont pas moins de Voltaire ; et il est certainement l'auteur de toutes ces pièces, excepté cinq ou six dont il est le sujet.

Depuis la fameuse édition de Kehl, restée jusqu'ici la meilleure des éditions de Voltaire, malgré ses grandes imperfections, et le zèle d'une foule d'éditeurs qui se sont présentés depuis, et qui ont mieux su indiquer les défauts de la première, que la surpasser ou même l'égaler, on a découvert beaucoup de manuscrits de Voltaire, et publié plusieurs *suppléments*. Mais *c'était* toujours des lettres, *c'était* de nouveaux volumes de correspondance, ajoutés à cette correspondance, déjà si volumineuse. Il y a autre chose dans le volume nouvellement publié, et j'avoue que c'est ce qui me l'a fait lire avec plus d'empressement. Je crois être aussi sensible qu'un autre à l'esprit qui étincelle dans les lettres de Voltaire ; mais j'en ai déjà à ma disposition vingt-deux gros volumes in-8° : cela est bien honnête. N'y a-t-il pas, en effet, un terme auquel l'homme le plus avide de cet esprit veut enfin s'arrêter, et au-delà duquel il ne trouve plus qu'ennui et satiété ? Ne se lasse-t-on jamais d'un esprit qui, dans une multitude de lettres, ne s'exerce que sur des riens, sur des matières indifférentes et

tout-à-fait oubliées, ou sur des objets respectables et sacrés; esprit presque toujours très-frivole, souvent dangereux, quelquefois même grossier et révoltant? N'avons-nous pas encore assez de ces lettres à M. et madame d'Argental? et n'a-t-on pas assez répété, pendant quarante ans, qu'on se *mettait à l'ombre de leurs ailes*, qu'on *baisait le bout des ailes des divins anges?* ne leur a-t-on pas adressé suffisamment de rabâchages sur les *Guèbres*, les *Scythes*, les *Lois de Minos*, et assez de misérables changemens, et de pauvres corrections pour ces pauvres tragédies? Je me suis donc félicité, en lisant ce volume, de deux choses : d'abord, de ce qu'il n'était pas entièrement rempli de lettres, quoiqu'il y en eût encore trop; ensuite de ce qu'aucune de ces lettres n'était adressée à M. d'Argental. Mais malheureusement il y en a un trop grand nombre adressées à Thiriot, agent obscur et méprisé. Nous apprenons dans ce volume que son véritable nom était Thieriot, mais que Voltaire, pour abréger, écrivait *Thiriot*, et quelquefois pour abréger davantage, *Tiriot*; il aurait bien dû abréger encore plus, en lui écrivant beaucoup moins.

Mais parlons d'abord des autres pièces que renferme ce volume. La première, quoique assez courte, est une des plus importantes; il y a à peu près cent ans qu'elle est composée. C'est un des ouvrages de la jeunesse de l'auteur, mais de cette jeunesse déjà formée, de cette jeunesse déjà forte et vigoureuse, dont le talent heureux et brillant, contenu encore par le frein salutaire de toutes les bienséances sociales et littéraires, et par l'exemple de ceux qu'il reconnaissait alors pour ses modèles et ses maîtres, produisait

un de ses plus beaux titres de gloire, auquel devait être attachée dès-lors cette pièce qui ne paraît qu'aujourd'hui. C'est en un mot le discours préliminaire que Voltaire destinait à la première édition de *la Henriade*. Des difficultés qu'il faut peut-être moins attribuer aux scrupules de la censure, qu'aux tracasseries que ne cessait de s'attirer l'auteur par son caractère inquiet, et qu'avec moins d'impatience et de fougue il aurait facilement vaincues, empêchèrent que cette édition ne fût publiée à Paris : elle se fit à Londres, et fut dédiée à la reine Anne. Le discours préliminaire, qui était une sorte de dédicace à Louis XV, ne pouvait subsister avec celle qui était offerte à la reine d'Angleterre. Il fut supprimé, et ne fut point rétabli dans les éditions subséquentes faites à Paris, soit qu'il ne convînt plus de dédier au roi de France un ouvrage déjà dédié à un autre souverain, soit que le langage que Voltaire pouvait noblement tenir à un roi enfant ne fût plus convenable, lorsque Louis XV eut quelques années de plus, soit pour d'autres raisons encore.

On ignorait donc totalement que cette pièce eût jamais existé; ou, si le souvenir de son ancienne et fugitive existence subsistait encore dans quelque mémoire, on devait la juger perdue. Elle ne l'est point néanmoins : elle a été conservée, écrite de la main même de Voltaire, dans les manuscrits de M. Jacobsen, et elle méritait de l'être. C'est un court panégyrique de Henri IV, qui eût été parfaitement placé à la tête de *la Henriade*. Il est écrit avec simplicité et noblesse, et se compose principalement de mots heureux, d'actions touchantes de cet excellent prince,

naturellement amenés, agréablement racontés, et accompagnés de quelques sages réflexions et de quelques nobles conseils donnés au roi enfant, à qui le poëte propose pour modèle le grand roi qu'il célèbre dans son poëme. Ces leçons sont graves, mais point trop hardies; elles sont dans les convenances d'un écrivain parlant à un roi enfant, et lui parlant au nom de Henri IV. Massillon, à la même époque, en faisait entendre de plus fermes et de plus austères, du haut de la chaire de vérité. Les hommes d'un certain parti feront cependant semblant de triompher; mais, comme à l'ordinaire, ils seront de mauvaise foi. Ils savent très-bien que Voltaire n'était pas des leurs; Voltaire était passablement royaliste et extrêmement aristocrate; il aimait le pouvoir, la puissance, les rois, les grands, les droits, les priviléges : il célébrait le chancelier Maupeou qui détruisait les restes de nos libertés; il vantait le duc d'Aiguillon qui ne se souciait guère de ces libertés, flattait madame de Pompadour, même madame du Barry, aimait beaucoup l'Angleterre et les Anglais; sacrifiait sans cesse à cette nation rivale, sa patrie, de l'honneur de laquelle ils se disent si jaloux; félicitait le roi de Prusse sur ses victoires, lors même qu'il était l'ennemi de la France et qu'il avait battu les Français. Comment donc ceux qui ne veulent jamais avoir été battus, montrent-ils tant d'enthousiasme pour le seigneur de Ferney, de Tournay, qui exigeait fort rigoureusement de ses vassaux ses droits féodaux et ses rentes, et l'encens même de son curé; pour le gentilhomme ordinaire de la chambre, pour le panégyriste de Louis XIV, pour l'ami de l'étranger, etc., etc.? Assu-

rément Voltaire serait étonné des honneurs que lui rendent de pareils hommes ; il se moquerait plaisamment d'eux et de leurs hommages, et se garderait surtout de souscrire à la méchante édition de ses OEuvres, publiée par M. Touquet.

Mais je reviens à son discours préliminaire de *la Henriade*, pour en dire encore un mot. J'observe que, contre l'usage constant de Voltaire, la fin en est brusque et sans grâce. Je croirais volontiers qu'il n'était point complet et achevé, et que Voltaire y eût ajouté quelques idées ingénieuses pour le terminer plus agréablement, s'il l'eût véritablement placé à la tête de *la Henriade*. C'est une raison de plus de regretter que l'édition n'ait pas été faite à Paris, comme il l'avait d'abord projeté. On voit, dans les diverses parties de sa *Correspondance*, les soins qu'il donnait aux gravures qui devaient orner cette édition, et dont il avait confié l'exécution aux plus habiles artistes. Le frontispice, ouvrage du fameux Coypel, représentait Henri IV tenant dans ses bras Louis XV, lui montrant le ciel entr'ouvert, et lui adressant ce vers de l'*Enéide*, dont l'application est ici si heureuse et si touchante :

Disce, puer, virtutem ex me, verumque laborem.

Je ne quitterai point encore ce discours préliminaire, sur lequel j'avoue que je suis extrêmement long, quoiqu'il soit extrêmement court, sans parler d'un beau trait de Henri IV, que Voltaire raconte à sa manière, c'est-à-dire, assez infidèlement. Voici d'abord son récit : « Il (Henri IV) écrivit au fameux Du-« plessis-Mornay, qui avait reçu un outrage : *Comme*

« *votre roi, je vous ferai justice; et, comme votre* « *ami, je vous offre mon épée.* » Ce mot n'est qu'un abrégé extrêmement succinct, mais encore plus inexact, d'une assez longue lettre qu'écrivit Henri IV dans cette occasion. Duplessis-Mornay avait effectivement reçu le plus sanglant outrage. Un gentilhomme, nommé Saint-Phar, l'avait assailli à coups de bâton, et l'avait, pour ainsi dire, laissé mort sur la place. Mornay, un des hommes les plus braves de son siècle, se borna à demander justice au roi; Henri lui fit cette réponse : « Monsieur Duplessis, j'ai un « extrême déplaisir de l'outrage que vous avez reçu, « auquel je participe comme roi et comme votre ami. « Pour le premier, je vous en ferai justice et à moi « aussi. Si je ne portais que le second titre, vous « n'en avez nul de qui l'épée fût plus prête à dégaî- « ner, et qui y portât sa vie plus gaîment que moi. « Tenez cela pour constant, qu'en effet je vous ren- « drai office de roi, de maître et d'ami, etc., etc.» Le mot de Voltaire est plus chevaleresque que royal; la lettre de Henri IV est chevaleresque aussi; mais elle est plus royale encore, comme il convient à un roi de France, âgé alors de plus de quarante-cinq ans. La dignité du souverain s'y trouve réunie à toute l'âme du Béarnais.

A la suite de ce discours préliminaire de *la Henriade*, est un fragment inédit du même poëme : c'est un épisode tendre par lequel Voltaire prétendait varier son récit, et tempérer l'horreur des combats. La jeune Senneterre en est l'héroïne; et, au milieu des lances, des casques, des fureurs, des meurtres et du carnage :

Rassuré par ses yeux, l'amour volait près d'elle.

Le jeune Vivonne avait de beaux yeux aussi; car, s'il avait beaucoup d'illustres rivaux,

Un regard de ses yeux fit oublier leur gloire.

En général, le style de cet épisode est faible, et plus digne d'une pastorale langoureuse que de la Muse épique. Voltaire substitua à ce morceau l'épisode plein de feu, de verve et d'intérêt des deux d'Ailly, et il fit bien; il conserva seulement trois ou quatre vers de sa première composition, dont la découverte n'est pas celle d'un trésor. J'estime moins encore peut-être celle des fragmens d'une tragédie intitulée : *Amulius et Numitor*. Voltaire avait fait cette tragédie en 1705, c'est-à-dire, à l'âge de onze ans. L'éditeur d'un commentaire posthume que La Harpe a laissé sur le théâtre de Voltaire, et qui n'a été imprimé qu'en 1815, est, je crois, le premier qui ait révélé l'anecdote littéraire de cette composition si précoce : il était à présumer que c'est là tout ce que nous saurions jamais de cette tragédie; car le même éditeur nous assurait tenir de M. Wagnères, secrétaire de Voltaire, que longtemps après l'auteur d'*Œdipe* et de *Zaïre*, trouvant dans son portefeuille cette tragédie, fut curieux de juger ce qu'il avait pu faire lorsqu'il n'était encore qu'un écolier ou plutôt un enfant; mais il en fut si mécontent, et la trouva si mauvaise, qu'il la jeta au feu. L'éditeur de ce nouveau supplément de Voltaire ne nous dit point comment ces deux fragmens de deux scènes ont pu échapper à la juste proscription de toute la tragédie; mais enfin les voilà. Je sais qu'il y a des gens fort curieux de savoir ce que pouvait faire

Voltaire à onze ans. Pour moi, qui ne suis pas très-étonné qu'il ait fait quelque chose d'étonnant pour cet âge, j'aime mieux lire les bons ouvrages qu'il faisait à trente.

On trouvera dans ce volume plusieurs pièces de vers qui sont de ce bon temps ou qui en sont dignes. Telle est une épître au prince de Conti, qui lui-même avait adressé à Voltaire une très-jolie pièce de vers, après la première représentation d'*OEdipe*. Voltaire, après l'avoir lue, dit au prince, avec cette familiarité spirituelle dont il savait user avec les grands : « Mon-« seigneur, vous serez un grand poëte ; il faut que « je vous fasse donner une pension par le roi. » Telle est encore une épître à madame du Châtelet, où Voltaire lui fait les complimens les plus délicats sous le nom des poëtes les plus galans et les plus tendres de l'antiquité ; mais comment un poëte, si fertile en madrigaux charmans et pleins de grâces, a-t-il pu adresser ce quatrain à madame la duchesse de Villars, qui vraisemblablement faisait des nœuds, ce qui n'excuse pas le poëte :

On fait des nœuds avec indifférence ;
Le tendre amour en forme de plus doux :
Ceux dont mon cœur *se sent joint* avec vous
Ont plus de force avec plus de constance.

Et, s'il a eu le malheur de faire ce méchant quatrain, était-ce une raison pour l'imprimer ?

Une pièce assez curieuse de ce recueil, c'est une apologie que Voltaire fait de lui-même contre ses critiques et ses détracteurs. C'est une tâche qu'il a entreprise plus d'une fois, et même quelques passages de cette apologie ont été conservés dans son *Dis-*

cours sur la Satire. Il règne dans cette pièce, comme dans toutes celles qui ont le même objet, un ton très-hypocrite; mais ce qui distingue celle-ci, c'est que Voltaire l'adresse à MM. d'Argental, Pont de Veyle et Thiriot, et les prie de mettre leurs observations en marge. Ceux-ci, fiers de cette mission, s'en acquittent assez rigoureusement, et renvoient leurs remarques à Voltaire, qui fait des remarques sur leurs remarques; de sorte qu'on voit écrit en marge par le *triumvirat* (c'est ainsi que s'appellent les trois critiques) : *Ceci n'est pas bon;* et au-dessous par Voltaire : *Si fait;* ou bien : *Il faut changer ceci, supprimer cela;* et au-dessous : NON. Quelquefois cependant Voltaire se rend à leurs observations; et il est bien bon, car elles sont ou bien futiles ou bien ridicules.

J'ai si souvent parlé des lettres de Voltaire, qu'il me convient fort de n'en parler guère aujourd'hui. Je dirai cependant, en son honneur, que, dans une de celles qui sont dans ce recueil, il paraît enfin vouloir être juste envers J.-B. Rousseau; il ne le regarde plus comme l'auteur des infâmes couplets qu'il lui attribue avec tant d'assurance dans tant d'autres écrits, et c'est au fils même de Saurin qu'il témoigne enfin ses doutes à cet égard. Je louerai encore une franchise assez rare : un de ses correspondans avait loué l'article *Femme* de Desmahis, dans *l'Encyclopédie.* Voltaire, sans égard pour *l'Encyclopédie*, si chère au parti dont il était le chef, lui répond : « Vous m'éton-« nez beaucoup : cet article n'est fait que pour dés-« honorer un livre sérieux; il est écrit dans le goût « d'un petit-maître de la rue Saint-Honoré. Il est im-

« pertinent d'être petit-maître, encore plus de l'être si « mal à propos. » On trouve encore dans ces lettres des rabâchages sur son aventure de Francfort, et le traitement peu respectueux qu'avait essuyé sa nièce madame Denis. C'est à la sœur de celle-ci, madame de Fontaine, qu'il adresse ses plaintes. « Si madame Denis, « lui écrit-il, eût été Anglaise, la nation ne l'eût pas « souffert; mais, ajoute-t-il, dans son humeur plai- « sante, on fait aux Françaises tout ce qu'on veut. »

Malgré beaucoup d'inutilités et de pièces sans intérêt qu'on trouve dans ce volume, c'est cependant le supplément le plus intéressant aux *Œuvres de Voltaire*, qu'on ait publié depuis l'édition de Kehl. J'excepte toutefois sa *Correspondance* avec le cardinal de Bernis.

Éloges de madame Geoffrin, contemporaine de madame du Deffant, par MM. Morellet, Thomas et d'Alembert; suivis de *Lettres de madame Geoffrin et à madame Geoffrin*, et d'un *Essai sur la Conversation*, etc., etc.; par M. Morellet.

ARTICLE PREMIER.

L'éditeur de ce volume, auteur en même temps des morceaux les plus considérables et les plus intéressans qui le composent, a voulu élever un monument à la mémoire de son ancienne amie, madame Geoffrin. Un sentiment vif et durable qui, lorsque l'objet en est digne, honore toujours le cœur qui l'éprouve, lui persuade que nous nous pressons un peu trop d'oublier cette femme, célèbre dans le siècle dernier, et morte depuis trente-cinq ans. « L'amitié,

« dit Montaigne, n'est ni assez généreuse, ni assez « vigoureuse, si elle n'est *querelleuse.* » L'amitié de M. Morellet, qui survit si long-temps à la personne qui l'inspira, se distingue sans doute à un très-haut degré par ces deux premières qualités ; aussi n'est-elle pas tout-à-fait dépourvue de la troisième. Il semble regarder l'attention donnée dernièrement à madame du Deffant (1), comme une attention dérobée à madame Geoffrin : et la célébrité de la première, qui s'est un peu accrue dans ces derniers temps, comme une sorte d'usurpation de la célébrité qui, dans tous les temps, selon lui, devrait accompagner la mémoire de la seconde. Enfin, dans le mécontentement que lui cause ce renversement d'ordre, de justice et de distribution des renommées, il me prend à parti, et m'accuse d'avoir donné à madame du Deffant des éloges qu'elle ne mérite pas. Ce qui m'étonne, c'est que dans cette sorte de jalousie, preuve et complément d'un sentiment très-vif, il nomme si honorablement, au titre même de son livre, la rivale qu'il semble craindre de voir préférer à son amie. *Eloges de madame Geoffrin, contemporaine de madame du Deffant;* ainsi s'annonce le livre qu'il publie à la gloire de madame Geoffrin. Mais n'est-ce pas là le plus éclatant hommage rendu à la célébrité de la rivale qu'on redoute? n'est-ce pas un témoignage arraché au sentiment de la supériorité de cette rivale sur celle qui semble tenir à honneur d'être sa contemporaine ; qui croit avoir besoin de cette recommandation pour intéresser la génération actuelle,

(1) Voyez, T. V, la *Correspondance de madame du Deffant*

pour trouver des lecteurs ? Assurément les éditeurs de madame du Deffant n'ont jamais pensé à intituler l'ouvrage qu'ils ont publié : *Lettres de madame du Deffant, contemporaine de madame Geoffrin ;* ils auraient cru faire à celle-ci, en adoptant un pareil titre, beaucoup d'honneur, disons-le, même trop d'honneur.

M. Morellet m'en a fait beaucoup aussi, en me mêlant à cette petite discussion de préférences et de rivalités. Ses observations me flattent, lors même qu'elles me censurent ; elles prouvent l'attention qu'il veut bien donner aux opinions et aux jugemens que je hasarde ; elles sont énoncées avec une modération qui me servirait de modèle, si je pouvais en avoir besoin, pour ne pas m'écarter de la juste mesure de politesses et d'égards dus à un homme de son âge et de son mérite. Il y a cependant un assez grave inconvénient pour moi, dans l'honneur que me fait M. Morellet de me combattre : me voilà obligé de parler de moi, de citer ce que j'ai dit, de défendre ou d'interpréter ce qu'on me fait dire. J'ai été tellement frappé de cet inconvénient, que ma première résolution a été de rendre compte de l'ouvrage, sans dire un mot de la préface ; mais on m'a fait observer (et ce n'est point ici une vaine supposition) qu'un silence absolu paraîtrait bien fier, peu poli et très-affecté : tant le silence peut dire de choses ! Je ne veux pas que le mien dise rien de tout cela : ainsi, pour être poli envers M. Morellet, je parlerai de sa *Préface ;* et, pour être juste envers moi, je me défendrai des petits torts qu'elle m'impute.

J'ai parlé beaucoup, et peut-être trop, de ma-

dame du Deffant, de son esprit, de son caractère ; je l'ai beaucoup louée, je l'ai beaucoup critiquée : je ne suis pas sûr que tous mes éloges, toutes mes critiques soient justes ; mais je suis bien sûr d'avoir fait les unes et donné les autres, avec une entière bonne foi, une impartialité pour laquelle je ne veux même pas me faire trop valoir, parce qu'il n'y avait pas de ma part un grand mérite, et enfin selon que j'étais affecté par la lecture de ses lettres. Je suis bien sûr encore de n'avoir point loué madame du Deffant aux dépens de madame Geoffrin ; je n'avais pas même nommé celle-ci. Madame du Deffant m'en aurait donné deux ou trois occasions, mais peu importantes, peu intéressantes : la plus remarquable est celle où elle insinue, et seulement d'une manière indirecte, que madame Geoffrin était fort ridicule ; en revanche, madame Geoffrin appelle très-directement madame du Deffant une *méchante bête*, et fait parade à son égard d'une pitié insultante. On voit que, dans cet échange de bons procédés, c'est encore la caustique, la maligne, ou, si l'on veut, la *méchante* madame du Deffant, qui a tout l'avantage de la modération sur la bonne, la sensible, la bienveillante madame Geoffrin.

Mais enfin ne pourrait-on pas louer, célébrer, aimer, préférer l'une de ces deux dames, sans lui immoler l'autre? Toutes les deux avaient leur mérite, leurs qualités, leurs défauts : toutes les deux offraient une maison agréable à la société nombreuse qu'elles rassemblaient chez elles. Madame du Deffant admettait par choix dans la sienne les grands seigneurs, les hommes en place, les illustres étrangers, et, par calcul, les gens de lettres, pour lesquels elle ne paraît

point naturellement portée, mais qu'elle attirait néanmoins, pour n'exclure de chez elle aucun genre de considération, et pour n'être pas privée de l'agrément que l'esprit de quelques-uns d'eux répandait dans la conversation. Madame Geoffrin, au contraire, aimait particulièrement les gens de lettres, les académiciens, les écrivains philosophes, politiques, encyclopédistes, économistes; et elle ne recherchait les hommes en place, pour lesquels elle avait beaucoup moins d'attrait, que comme une sorte de décoration de sa maison, ou pour en faire, dans l'occasion, les protecteurs de ses véritables amis. Tous ces divers goûts sont très-permis; leur variété même avait quelque chose de commode et d'avantageux pour les contemporains; ainsi, grâce à cette variété, tout le monde, tout homme du moins qui, à quelque titre, appartenait à une société un peu choisie, trouvait une maison agréable, un salon composé de personnes distinguées, dont les goûts, les humeurs, les occupations, les travaux, les principes, avaient quelque analogie avec les siens; une femme spirituelle et aimable présidant ce salon, et souvent dans cette femme aimable une amie généreuse et une patronne utile. Il faut en féliciter les contemporains de ces deux dames : tout cela était fort agréable.

Voilà les idées que m'inspirent les sociétés diverses qui se réunissaient chez madame du Deffant et chez madame Geoffrin; mais il est difficile que M. Morellet voie les choses avec autant de désintéressement et d'impartialité que moi : ici, l'esprit de justice qui le distingue est un peu contrarié par d'autres sentimens fort honorables, l'amitié et la reconnaissance.

Comme écrivain, comme coopérateur d'un des grands ouvrages littéraires du siècle dernier, et lié de principes et d'affection avec les plus célèbres écrivains de cette époque, il était naturellement de la société de madame Geoffrin : comme homme d'esprit, il eût pu être sans doute de celle de madame du Deffant ; mais il paraît qu'il n'obtint pas, ou qu'il négligea cet avantage. Sans doute cette circonstance ne suffirait pas pour rendre injuste un esprit aussi droit et aussi ferme que celui de M. Morellet ; mais madame du Deffant juge avec sévérité, souvent même, je l'avoue, avec une sévérité outrée, les écrivains du dix-huitième siècle, les philosophes, les encyclopédistes unis de principes et d'affection avec M. Morellet. La chaleur et la constance de l'amitié qu'il leur conserve, qualités rares et généreuses, exagèrent encore à ses yeux la rigueur et l'injustice de quelques-uns de ces jugemens ; il les reproche à madame du Deffant, et il me reproche d'y avoir applaudi.

Cependant j'avais apporté tant de restrictions à l'approbation générale que j'avais donnée à ces sévères arrêts de madame du Deffant, que, si M. Morellet les eût toutes citées, il aurait eu bien peu de chose à combattre dans l'article dont il se plaint. Nous pensons à peu près de même sur le fond des choses, et je m'en félicite. Nous ne différons que par l'intérêt plus grand qu'il porte aux personnes, et il ne peut m'en faire un crime ; mais, même sur les personnes, je n'avais point adopté sans restriction les jugemens de madame du Deffant. *Sans doute*, avais-je dit, *ses sentimens sur les personnes sont d'une excessive rigueur; ses jugemens sur les ouvrages,*

d'une sévérité outrée, qu'un tour vif et une expression amère font encore plus ressortir. M. Morellet a la bonne foi de rapporter, du moins en partie, cette phrase de mon article, et déjà elle répond à un bon nombre de petites accusations qu'il m'intente; s'il avait eu la bonté de rapporter sept à huit lignes encore du même article, ce qui n'aurait pas été bien long, j'aurais d'avance répondu à tout le reste. Tout en applaudissant, par exemple, à la sagacité avec laquelle madame du Deffant avait démêlé les défauts qui dominaient généralement dans la littérature du dix-huitième siècle, dans le ton et la manière des écrivains de cette époque, j'avais avoué que plus d'une fois *elle s'était trompée dans ses jugemens sur les ouvrages particuliers :* il est donc clair que M. Morellet ne me combat pas, en me citant *quelques ouvrages particuliers* sur lesquels elle *s'est trompée.* J'avais dit encore que souvent madame du Deffant *songeait moins à exprimer son véritable sentiment sur un ouvrage ou un auteur, qu'à exhaler son humeur ou à donner un libre essor à sa caustique gaîté.* J'en rapportais plusieurs exemples et je disais : Ici, *je vois plutôt une boutade qu'un jugement;* là, *ce n'est qu'une plaisanterie, qui même n'est pas excellente.* N'est-il pas évident que M. Morellet, qui m'oppose cette même plaisanterie comme un jugement, n'en avait pas le droit? J'ajoutais ensuite (et je suis bien honteux de me citer si longuement, mais il faut me justifier), j'ajoutais : « Mais souvent aussi elle « juge sérieusement et n'est pas moins amère, *moins* « *injuste;* alors c'est qu'elle voit très-bien les défauts « d'un ouvrage (et ils ne lui échappent jamais), et

« qu'elle ne voit pas aussi bien les beautés, ou « qu'elle ne voit pas dans ces beautés une compen- « sation aux défauts. Il suit de cette disposition d'es- « prit, qu'*elle n'aime pas tous les bons ouvrages*, « mais qu'elle n'en aime point ou presque point qui « ne soit excellent : *elle a souvent tort de rejeter tel « livre*, mais elle a toujours raison dans le motif « qu'elle allègue, et dans l'accusation qu'elle intente « contre lui ; toujours elle met le doigt dans la plaie. » Je donnais pour exemple Buffon et Jean-Jacques, dont elle démêle avec beaucoup de sagacité ou les défauts, ou les parties faibles et moins parfaites, mais envers lesquels je la trouvais néanmoins *injuste*. Y a-t-il moyen, après cela, de m'objecter son injustice envers Jean-Jacques et Buffon ? Et quant au mot sur Rousseau, que M. Morellet lui reproche si amèrement, ses amis, Marmontel, Diderot, le baron d'Holbach, n'en ont-ils pas parlé d'une manière plus amère, plus cruelle, plus injuste ?

Je le répète donc : j'avais répondu d'avance à la préface de M. Morellet. Il y a cependant encore une phrase qui demande une petite explication, phrase tellement singulière aux yeux de M. Morellet, qu'il ne peut pas croire que je l'aie *énoncée sérieusement, ou avec quelque réflexion*. La voici : « Madame du « Deffant voit tous ces hommes (les philosophes), « lit tous leurs ouvrages, les pèse dans ses balances, « les apprécie et les juge ; » mais, ai-je dit que ces balances fussent toujours bien équitables, cette appréciation toujours bien exacte, ces jugemens toujours bien justes ? J'ai dit le contraire. M. Morellet argumente ensuite, et me prouve que madame du

Deffant n'avait pas lu *tous* les ouvrages des philosophes : je l'avoue, elle ne les avait pas lus *tous*, et je ne croyais pas que cette expression dût être entendue dans une rigueur mathématique ; j'y prendrai garde une autre fois, d'autant mieux que c'est la seconde fois qu'il m'arrive ainsi d'être combattu par des calculs arithmétiques (1). Mais madame du Deffant lisait beaucoup plus que ne veut l'avouer M. Morellet : on voit qu'elle consulte tout le monde sur des lectures à faire, des livres à lire, et qu'elle épuise je ne sais combien de lecteurs et de lectrices, sans cesse occupés à lire dans son salon, dans sa chambre, au chevet de son lit, et mademoiselle de Lespinasse, et la Sanadon, et Viard, et un vieil invalide qui vient lire toutes les nuits. Mais, dit M. Morellet, elle n'achevait presque jamais les ouvrages des philosophes. Est-ce toujours sa faute ?

Ainsi, pour me résumer, ce que j'approuve dans madame du Deffant, ce ne sont pas *tous* ses jugemens particuliers sur les ouvrages dont elle parle, quoique quelques-uns soient excellens : tel est celui qu'elle porte des *Saisons* de Saint-Lambert, et de plusieurs autres ; mais c'est cet esprit délicat qui résiste au torrent général et à la fière domination d'un parti ; qui aime par-dessus tout la simplicité et le naturel, et déteste tout ce qui s'en écarte : l'emphase, la recherche, l'affectation du bel-esprit ; c'est ce tact exquis qui, quoique incrédule elle-même, lui fait voir du mauvais goût dans l'impiété, du ridicule dans l'ardeur du prosélytisme, le ton tranchant et décisif,

(1) Voyez, T. V, *Bélisaire*, par madame de Genlis.

l'orgueil insultant, la morgue et le pédantisme de plusieurs écrivains et philosophes de son temps. Ses jugemens sont d'autant plus mortifians pour eux, que sur des points importans elle partageait leur façon de penser et leur scepticisme; elle n'est donc pas suspecte, et c'est une petite mortification qu'ils ont essuyée deux fois en peu de temps de la part d'un homme et d'une femme de beaucoup d'esprit, leurs contemporains, et à plusieurs égards leurs prosélytes, Collé et madame du Deffant. — J'aurai une tâche plus agréable à remplir dans mon second article : j'y applaudirai souvent aux observations, aux réflexions et aux sentimens de M. Morellet.

Art. II.

On a accusé la douleur de quelques écrivains du siècle dernier d'être un peu fastueuse. Ces discours d'apparat, cette rhétorique sentimentale, cet étalage de pleurs versés en public, ont paru s'éloigner du caractère de la véritable douleur, qui ordinairement est muette, silencieuse, ou du moins très-discrète dans ses confidences. On a donc prétendu que ces oraisons funèbres décernées à de simples particuliers, à des femmes dont les vertus doivent être simples et modestes, et ne demandent point à être célébrées avec tant de pompe et d'éclat, avaient moins pour but d'honorer la mémoire du mort que d'assurer et de publier la gloire du panégyriste; de lui faire une grande réputation de sensibilité; de donner une haute idée de la fécondité et des ressources de son esprit. Il faut l'avouer: plus d'une fois ces éloges, ces

discours prononcés sur la tombe d'un *illustre ami*, d'une *célèbre amie*, ont pu justifier ces malignes interprétations du public ; l'emphase, la fausse chaleur, l'exagération de la sensibilité, en accusaient l'hypocrisie ; l'affectation dans les pensées, la recherche dans le style, l'afféterie du bel-esprit, si éloignée du langage de la douleur, décelaient les prétentions de l'orateur ; c'était lui qui était le véritable héros du panégyrique ; ce n'était point les vertus du mort, c'était les talens du panégyriste qu'on se proposait de faire admirer aux auditeurs, aux lecteurs : l'amitié n'était qu'un prétexte ; c'était l'amour-propre qui faisait tous ces frais d'éloquence. Plus d'une fois nous avons fait justice et de ces vains orateurs et de ces éloges funèbres ; mais il y aurait de l'injustice à les flétrir tous par les mêmes accusations. Il ne faut pas que les fausses apparences de sensibilité, dont l'indifférence sait quelquefois se couvrir, nous fasse méconnaître la touchante expression d'un sentiment vrai et d'une véritable douleur ; c'est ainsi que l'hypocrisie ne doit pas empêcher de croire à la vertu. Il est d'ailleurs des caractères, sinon infaillibles, du moins assez certains, auxquels on peut distinguer l'homme sensible qui s'afflige et qui pleure, du vain discoureur qui ne veut que briller et plaire.

Ce n'est point dans cette dernière classe qu'il faut ranger M. Morellet. Dans l'éloge de madame Geoffrin qu'il composa en 1777, peu de temps après la mort de cette femme célèbre, et qu'il fait réimprimer aujourd'hui avec les éloges que consacrèrent aussi à sa mémoire Thomas et d'Alembert, l'orateur paraît s'oublier lui-même pour ne s'occuper que de

l'amie qu'il vient de perdre, qu'il regrette vivement, et qu'il veut nous faire connaître, dans l'espérance qu'il nous inspirera une partie de l'affection qu'il lui portait, et des regrets qu'il éprouve : son éloquence est sans apprêt, son discours extrêmement simple, comme il convient au sentiment qui l'anime, au but qu'il se propose, au sujet qu'il traite; mais plutôt, ces mots d'orateur, de discours et d'éloquence sont ici déplacés. M. Morellet a donné lui-même à sa composition un titre plus modeste qui n'annonce point de pareilles prétentions, et n'impose pas de pareils devoirs : c'est un simple *portrait* de madame Geoffrin qu'il a voulu nous donner; et si ce portrait n'a pas beaucoup d'éclat et de coloris, s'il n'est point animé par une physionomie très-vive et pleine d'un haut intérêt, ce n'est pas la faute du peintre : il fallait avant tout qu'il lui ressemblât, et il n'a dû recevoir que les embellissemens que pouvait lui donner un pinceau ami, à la vérité, mais cependant fidèle.

C'est surtout d'après les lettres, les conversations, les maximes de madame Geoffrin, les règles de conduite qu'elle se prescrivait à elle-même, ou qu'elle prescrivait aux autres (et elle aimait beaucoup à prescrire), que M. Morellet s'est attaché à la peindre; il paraît qu'elle aimait à parler par sentences, par apophthegmes, comme les personnes qui ont beaucoup d'expérience, et qui ont beaucoup réfléchi. La plupart de ses maximes étaient sages, raisonnables, et assez heureusement exprimées; quelques-unes ne frappent point par leur justesse et leur évidence, paraissent même douteuses ou tout-à-fait fausses; telle est celle-ci : « Il ne faut pas défendre ses amis

« attaqués dans le monde, en les justifiant sur l'ar-
« ticle sur lequel on les accuse, mais en les louant
« des bonnes qualités qu'on ne leur conteste pas. »
Ainsi vous entendrez accuser votre ami d'un mauvais procédé, d'une action peu délicate, et vous direz qu'il a des connaissances, de l'esprit! Voilà une singulière apologie, et une méthode nouvelle de défendre ses amis! Je crois qu'il faut mettre cette maxime et quelques autres au nombre de ces petits paradoxes que madame Geoffrin aimait à soutenir dans la conversation, parce qu'elle y trouvait l'occasion de développer une finesse d'esprit, et une subtilité de raisonnement propre à éblouir ceux qui n'avaient point, comme elle, médité cette thèse à loisir : c'est ainsi qu'elle disait souvent qu'elle aimait les ingrats, qu'on ne leur rendait pas assez de justice, et qu'ils avaient leur mérite. Voilà comment elle développait cette idée bizarre : « L'homme reconnaissant va di-
« sant à tout le monde qu'il a reçu un bienfait de
« vous; tous ceux qui l'entendent commencent par
« vous savoir mauvais gré de ne pas les avoir préfé-
« rés eux ou leurs amis pour exercer votre bienfai-
« sance, et se proposent bien de vous en fournir
« incessamment l'occasion; on se trouve par là quel-
« quefois dans la nécessité de faire essuyer des refus
« désagréables ou de placer mal ses bienfaits. Il est
« encore très-rare qu'en obligeant on ne soit pas
« désapprouvé même par les gens les plus désintéres-
« sés; on dit que ce bienfait pouvait être mieux pla-
« cé; on se jette aussi sur la personne obligée, on
« trouve qu'elle a manqué de noblesse en recevant,
« etc. Tous ces inconvéniens disparaissent lorsque

« vous obligez des ingrats ; votre bonne action de-
« meure ensevelie dans l'obscurité ; vous en jouissez
« seul ; personne n'en affaiblit le mérite, personne
« ne dit qu'elle est mal placée, personne ne vous
« importune pour être à son tour l'objet de vos bien-
« faits. J'ai donc raison, concluait-elle, d'aimer les
« ingrats. » Il paraît que madame Geoffrin aimait beaucoup cette apologie de l'ingratitude ; c'est un jeu d'esprit qu'elle répétait souvent, et aucun de ses panégyristes n'a manqué de le rappeler, et de lui en faire honneur.

Les autres panégyristes ou *peintres* de madame Geoffrin la font beaucoup moins connaître que M. Morellet ; leurs discours, *lettres* ou *portraits*, sont moins nourris de faits et d'anecdotes. Thomas, malgré sa pente naturelle, a cependant senti que dans un pareil sujet il ne fallait pas prodiguer les figures, les apostrophes, les grands mouvemens de l'éloquence ; qu'il serait encore plus déplacé ici qu'ailleurs d'être rhéteur ampoulé, orateur boursoufflé : on voit qu'il a voulu être simple, en louant une femme qui se piquait en tout d'une grande simplicité : il a quelque peine à y réussir ; son style a de la raideur, de la contrainte, de la monotonie ; mais il abonde en pensées, et ses pensées ont souvent de la justesse, de la noblesse, de l'élévation. Je crois me rappeler que, dans la première édition de ce discours (et je ne regarde pas la chose comme assez importante pour rechercher cette première édition), Thomas avait pris pour épigraphe ces deux vers d'une ode d'Horace :

Multis illa *bonis flebilis occidit ;*
Nulli flebilior quàm mihi.

« Sa perte fait verser bien des larmes aux gens de « bien, mais à personne plus qu'à moi. » L'orateur, à la fin de son discours, demande la permission de verser *une larme :* « Qu'il soit permis, s'écrie-t-il, « de *verser une larme* sur la tombe de celle dont on « chérit et respecte les vertus. » On s'était un peu égayé, si j'ai bonne mémoire, en rapprochant cette épigraphe, dans laquelle Thomas prétend que personne ne doit *pleurer* madame Geoffrin *autant que lui,* et cette péroraison, où il ne demande qu'à *verser une larme,* ce qui n'en laisse pas beaucoup à verser à ceux qui doivent pleurer moins que lui. Ne seraient-ce pas ces plaisanteries, bonnes ou mauvaises, qui auraient engagé M. Morellet à supprimer cette épigraphe, dans la réimpression qu'il a donnée de ce discours?

C'est dans deux lettres que d'Alembert célèbre les bonnes qualités de madame Geoffrin, et surtout sa bienfaisance, de ses vertus la plus précieuse et la plus incontestable, et dont ses trois panégyristes avaient été l'objet particulier. Ces deux lettres sont adressées à Condorcet, à qui d'Alembert dit : « Mon cœur a « besoin, pour se soulager, de trouver des cœurs tels « que le vôtre, qui sachent l'entendre et lui répon- « dre. » Je n'ai rien à dire du cœur de Condorcet, mais je dirai que ces deux lettres font honneur à celui de d'Alembert : un véritable accent de sensibilité s'y fait entendre. La fin de la première est très-touchante ; on remarqua, dans le temps, la phrase peut-être un peu recherchée, mais d'une recherche que n'exclut pas le sentiment, dans laquelle, en rapprochant les deux pertes qu'il venait de faire, en peu de mois, de mademoiselle de Lespinasse et de

madame Geoffrin, il disait : « Je passais toutes les « soirées chez l'amie que j'avais perdue, et toutes « mes matinées avec celle qui me restait encore ; je « ne l'ai plus, et il n'y a plus pour moi ni soir ni « matin. » Parmi les anecdotes que rapporte d'Alembert, il y en a une qui atteste dans madame Geoffrin un nouveau et singulier genre de bonté. Lorsqu'elle s'apercevait (ou du moins cela lui est arrivé une fois) qu'une jolie femme allait inspirer de l'amour à un homme dont il était peu probable qu'elle partageât les sentimens, elle allait la prier d'éviter les occasions d'enflammer le malheureux dont elle prévoyait charitablement les inutiles soupirs et les peines cruelles : en vérité, elle était trop bonne. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est le succès dont une pareille négociation fut couronnée : la jolie femme s'observa avec une rare circonspection, pour ne point abuser de l'empire de ses charmes; le jeune homme échappa à cet empire, et l'amour eut une victime de moins. Cela n'est-il pas héroïque de la part de la jolie femme, et tout-à-fait touchant de la part de madame Geoffrin !

Deux lettres *de madame Geoffrin*, l'une à d'Alembert et l'autre à Marmontel ; et deux lettres à *madame Geoffrin*, l'une du roi de Pologne, et l'autre de Grimm, sont à la suite de ces *Éloges de madame Geoffrin*. Je crois avoir suffisamment parlé d'elle; ainsi, sans m'occuper plus long-temps ni de ces lettres, ni de quelques extraits des *Mémoires de Marmontel* qui la concernent, je vais dire un mot de deux petits traités philosophiques qui terminent ce volume, et qui sont l'ouvrage de M. Morellet. Le

premier est un *Essai sur la Conversation :* ce petit traité de philosophie pratique est en partie traduit de l'anglais du docteur Swift, en partie le fruit de ses propres réflexions : ces réflexions, soit qu'elles lui appartiennent, soit qu'ils les ait empruntées à l'écrivain anglais, sont pleines de justesse. Rien de mieux observé et de mieux développé, par exemple, que ce qu'il dit de la trop grande gaîté qui éteint et tue la conversation, tandis qu'une gaîté douce et modérée l'alimente et la soutient; du trop grand empressement de montrer de l'esprit, de l'inattention, et de ses causes et de ses inconvéniens, du défaut de liaison dans les idées, défaut qui fait passer d'un sujet à un autre sans raison, sans analogie; ce n'est pas que M. Morellet exige dans la conversation une suite rigoureuse d'idées, une méthode philosophique de raisonnemens et de discussions, rien ne la rendrait plus pédantesque et plus ennuyeuse; mais il ne faut pas qu'elle soit continuellement brisée : il faut qu'une transition légère, une faible analogie fasse passer d'un sujet à un autre. « Si l'on veut un exemple, dit « M. Morellet, de l'espèce d'ordre peu marqué qui « est nécessaire, et qui en même temps suffit dans « la conversation, je citerai les *Essais de Montai-* « *gne*..... Entre les parties de son discours qui sont « les plus décousues, il y a le plus souvent une liai- « son dont l'esprit se contente, et la même qui suffit « et qui est nécessaire à la conversation. » On ne pouvait pas, ce me semble, choisir un meilleur exemple.

Le second traité de M. Morellet est sur l'esprit de contradiction: il contient plusieurs observations fines et ingénieuses; il y en a une sur laquelle je *contre-*

dirai l'auteur. M. Morellet prétend que c'est par *esprit de contradiction* qu'on s'éleva contre les auteurs de l'*Encyclopédie ;* mais n'était-ce pas les encyclopédistes, au contraire, qui étaient passablement animés de l'*esprit de contradiction?* n'était-ce pas eux qui étaient les *contradicteurs*, et qui *contredisaient* une foule d'opinions adoptées et révérées jusqu'à eux? Plus loin, M. Morellet assure que nous sommes la nation de l'Europe la plus attachée à nos usages, la plus constante. Les Espagnols, dit-il, *sont inconstans en comparaison de nous, et je ne sais si les Asiatiques même peuvent nous disputer cette sorte de constance.* Je crois que c'est par *esprit de contradiction* que M. Morellet a dit cela.

Proverbes dramatiques, par Étienne Gosse.

Horace peint agréablement dans une de ses épîtres une dispute vive, animée, violente même, entre deux personnages qui se querellent sur le plus mince des sujets, sur la prééminence de deux misérables auteurs. « De quoi s'agit-il en effet? s'écrie plaisamment le poëte satirique. De savoir quel est le plus habile, de Dulichius ou de Castor :

Ambigitur quid enim, Castor sciat, an Dulichos plus.

Je ne crois pas que jamais pareille contestation s'élève à l'égard de M. Gosse : on ne se disputera jamais, je pense, pour savoir s'il vaut mieux qu'un autre, ou si un autre vaut mieux que lui. Le terme de comparaison manquera toujours, ce me semble ; et, tout bien considéré, je crois qu'on ne peut comparer M. Gosse qu'à lui-même. On peut se deman-

der, par exemple, lequel on préférerait de M. Gosse auteur de *Proverbes*, ou de M. Gosse auteur de *Fables*, et quel choix l'on ferait, si l'on était condamné à lire ou ses fables politiques, ou ses drames politiques. La situation serait embarrassante, et le mieux serait de demander du temps pour réfléchir; ce serait toujours autant de gagné pour ne pas lire.

On voit d'abord qu'il faudrait subir de la politique, et la politique de M. Gosse, dans les *Fables* comme dans les *Proverbes*, dans les *Proverbes* comme dans les *Fables*. On ne pourrait ni s'en garantir, ni choisir; car elle est également mauvaise, également haineuse, également révolutionnaire, et dans le fabuliste, et dans le dramatiste. Seulement, dans les fables, c'était cette *terrible terreur* de 1815 qui aigrissait la bile de M. Gosse; c'étaient les destitutions de quelques hommes qui, à une époque fatale et récente, s'étaient montrés les ennemis du roi, qui le transportaient de fureur (1). Tel était le refrain perpétuel de ses *Fables*, tel était le fond et la moralité de ses *Apologues*.

Dans ses *drames*, c'est particulièrement aux missionnaires que M. Gosse en veut le plus, si ce n'est cependant aux marquis et aux vicomtes. On ne sait trop ce qu'il redoute le plus, ou du *fanatisme* des uns, ou de la *féodalité* des autres, sans cesse occupés, s'il faut l'en croire, à ramener parmi nous tous les *us et coutumes* des temps les plus gothiques, et surtout le *droit du Seigneur*, auquel M. Gosse ne manque pas de donner son nom le plus cynique et

(1) Voyez un article sur ses *Fables*, T. II, page 251.

le plus grossier. Il y a même un drame tout entier sur un marquis à qui on ne peut pas faire entendre raison là-dessus, qui ne veut point démordre de ce droit, et qui veut absolument qu'on lui amène une jeune et jolie fiancée *sa vassale,* laquelle a véritablement bien de la peine à échapper et à se tirer de ce mauvais pas. Je crois cependant que M. Gosse abandonnerait plus volontiers toutes les jeunes et jolies fiancées du royaume aux seigneurs jaloux de faire valoir leurs droits, et à toutes les conséquences de ce régime féodal dont nous sommes si évidemment menacés, que les dévotes jeunes ou vieilles, jolies ou laides, aux *fanatiques* prédications des missionnaires. *Le fanatisme !* voilà la grande frayeur de M. Gosse dans ce moment-ci ; mais heureusement il le met en proverbes, et il faut espérer que grâce *à ses Proverbes,* nous serons un peu moins *fanatiques.* Point de milieu, en effet : il faut absolument se dégoûter du *fanatisme* ou des proverbes de M. Gosse : il faut opter entre M. Gosse et les missionnaires ; le choix ne saurait être douteux.

Mais, me dira-t-on, puisque dans les *Fables* de M. Gosse il faut être effrayé par la *terreur* que doit inspirer le moindre souvenir de 1815 ; puisque dans ses *Proverbes* on n'est pas moins effrayé par la *terreur* qu'inspirent les missionnaires et le *fanatisme,* la *féodalité* et les prétentions des seigneurs sur leurs vassaux, et particulièrement sur leurs vassales ; puisqu'il y a politique partout, et politique également mauvaise, également ridicule ; puisque enfin il n'y a pas moyen de choisir sous ce rapport, n'y aurait-il pas du moins dans le talent de l'exécution et dans le

mérite littéraire quelques motifs de préférence? Je ne sais si c'est parce que l'impression est moins récente et moins vive ; mais il me semble que la lecture des *Fables* me parut moins fatigante et moins ennuyeuse que celle des *Proverbes*. Lorsque je rendis compte du premier de ces ouvrages, il y a environ quinze mois, la conscience et la justice me forcèrent d'avouer que, parmi le très-grand nombre de mauvaises *Fables* dont se composait ce recueil, on en distinguait quelques-unes qu'on pouvait regarder comme *médiocres :* la justice et la conscience m'obligent à dire ici tout le contraire ; et certainement, parmi tous ces drames, aucun ne mérite cet éloge : aucun n'est *médiocre*.

Qu'on en juge par celui-ci, que M. Gosse met certainement au nombre de ses chefs-d'œuvre. Le hussard Belrose est logé chez des dévotes ; il fait le dévot lui-même pour être mieux hébergé. Quand on lui apporte à déjeûner, il dit son *Benedicite, Dominus,* etc., tout entier sans en passer une syllabe ; quand il a fini, il dit ses grâces, *Agimus tibi gratias,* etc., sans en passer un iota. Les bonnes filles sont édifiées, et s'étonnent qu'un hussard sache si bien ses prières. Peut-être nous étonnerons-nous que M. Gosse les sache si bien lui-même. Les dévotes sortent, et laissent Belrose tout seul ; mais elles rentrent bientôt pour voir leur cher hussard : elles le trouvent à genoux et en oraison devant une petite statue : c'était le buste de Voltaire qu'il avait tiré de son sac, et auquel il adressait des prières ferventes. Les dévotes veulent savoir quel est l'objet de son culte. *Ah! le bon tour que je vais leur jouer!* s'é-

crie dans un *à parte* le facétieux hussard ; et voici ce bon tour : il leur dit que c'est *saint Arouet,* nouveau saint que le pape vient de canoniser. Les bonnes filles demandent quelques particularités sur la personne, la vie et les miracles de saint Arouet. Le hussard répond que ce grand saint eut pour ennemi un grand coquin nommé *Voltaire;* ainsi saint Arouet applaudissait de tout son cœur au supplice de Calas, mais ce malheureux Voltaire fait réhabiliter la mémoire de cet hérétique, etc. Le plaisant hussard leur récite ensuite quelques vers de *la Pucelle,* que les dévotes trouvent excellens, puisqu'ils sont de saint Arouet ; elles tombent à genoux, et se prosternent devant le nouveau saint : « Nous te saluons, s'é-« crient-elles, toi qui traitais sans miséricorde les « protestans. » Elles demandent par son intercession le rétablissement des dîmes, de la gabelle, des ursulines, des visitandines, des capucines, etc. L'aumônier du régiment entre ; il gronde doucement le hussard, détrompe les dévotes, et leur apprend qu'Arouet et Voltaire ne sont qu'un même personnage, que ce personnage n'est point un saint, mais qu'il est un grand homme. Ainsi finit ce beau *Proverbe,* qui est intitulé : *Comme on connaît les saints, on les honore.* Comme cela est ingénieux, plaisant et bien imaginé !

On voit du moins que M. Gosse ne fait pas les aumôniers de régiment trop *fanatiques*. Il nous présente également, dans un autre *Proverbe,* un curé le plus accommodant du monde. Ce curé se rencontre chez une fripière avec un comédien ; ils causent : le comédien fait un grand éloge des PP. de l'Église ; le

curé fait celui des acteurs, et surtout des actrices, qui, selon lui, sont d'excellentes *mères*. Le bon curé! comme il connaît bien les vertus des actrices, et comme il s'intéresse à leur maternité! Enfin, le curé et le comédien sont si contens l'un de l'autre, que, s'étant d'abord disputé une pièce de taffetas chez la fripière, ils s'accordent à la partager, et emportent chacun leur moitié, l'un pour faire une chasuble, l'autre pour faire un habit de Scapin. Les missionnaires que M. Gosse fait aussi rencontrer avec une troupe d'acteurs, sont moins complaisans pour ceux-ci, et paraissent moins touchés des vertus maternelles des actrices. C'est probablement pourquoi il leur en veut tant; mais ses lecteurs lui en voudront, à lui, pour n'avoir pas tiré un meilleur parti de cette rencontre, et pour l'avoir rendue si maussade et si ennuyeuse. M. Gosse, qui se permet tout, et qui n'est arrêté par aucune considération, n'a rien su faire de gai avec des missionnaires et des actrices! Que lui faut-il donc?

Il n'est pas plus heureux avec les gens de qualité aux dépens de qui il veut nous faire rire. Assurément, si pour rendre ces personnages plaisans il ne s'agissait que de leur faire dire force bêtises, M. Gosse est le premier homme du monde pour cela. Mais il faut beaucoup d'esprit pour faire dire aux personnages qu'on veut sacrifier des bêtises plaisantes; il faut que ces bêtises peignent des caractères et fassent ressortir des ridicules; il faut qu'elles aient de la vraisemblance et de l'analogie avec les mœurs et les habitudes des personnages qu'on immole et sacrifie. Mais quel esprit y a-t-il à faire dire à un homme que

Montaigne, l'auteur *des Essais*, a fait la guerre de Troie ; qu'on a lu cela dans l'*histoire moderne;* que le pélican est du genre des *cétacées*, et autres âneries pareilles? Il faudrait aussi, après avoir fait dire des bêtises aux personnages qu'on veut immoler, faire dire des choses spirituelles à ceux que l'on veut recommander à la faveur publique ; et c'est à quoi M. Gosse réussit bien moins encore. Son fort, ce sont les turlupinades et les équivoques grossières. Enfin, il faudrait connaître un peu les mœurs et le langage de la bonne société, lorsqu'on veut l'introduire sur la scène, même pour la rendre ridicule ; M. Gosse y est tout-à-fait étranger. Il aurait dû prendre là-dessus quelques mémoires, du moins dans l'antichambre : là, les laquais lui auraient appris qu'eux seuls exceptés, personne ne dit *madame* tout court, en parlant à un mari de sa femme ; on ne lui demande point de nouvelles de *madame*, on ne parle point des égards qu'on doit à *madame*. Dût M. Gosse accuser mes airs *féodaux*, je lui dirai que cela est excessivement bourgeois ; il faut absolument ajouter le nom de la personne dont on parle, *madame* ne désigne qu'une seule personne en France. Une jeune demoiselle ne dit pas non plus à un domestique, surtout quand elle le voit pour la première fois, *l'ami*, que portez-vous là ? on n'appelle pas un pair, *monsieur le pair*, et celui-ci ne répond pas, *permettez-moi l'honneur de vous contredire*, etc.

Tout le monde connaît ces deux vers de Voltaire sur l'abbé Trublet :

> Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
> L'esprit d'autrui par supplément servait.

M. Gosse ne dédaigne point l'esprit des autres; il farcit ses *Proverbes* des bons mots et des anecdotes que cet esprit, qui n'est pas le sien, lui fournit. Il les prend partout sans discrétion, sans discernement, sans choix, et puis il les place mal, les enchâsse mal, les raconte mal. Feu Desfaucherets, l'auteur du *Mariage secret,* racontait assez plaisamment, il y a quinze ans, l'histoire d'un président de canton (et le seul tort était de se moquer d'un président de canton), qui, étant venu au sacre de Buonaparte, imagina un moyen d'aller faire sa cour sans faire la dépense d'une voiture; il couvrit ses bas de soie blancs d'une paire de guêtres qu'il ôta, et mit dans sa poche, en arrivant aux Tuileries. Par malheur ce président de canton était sensible. L'éloquence de Buonaparte le touche: il ne peut retenir ses pleurs, et veut prendre son mouchoir pour les essuyer; mais au lieu de mouchoir, il prend une guêtre, et couvre son visage de boue. M. Gosse s'empare de cette anecdote; mais il change le lieu de la scène, par respect sans doute pour Buonaparte. On connaît l'histoire, vraie ou supposée, de ce fonctionnaire public qui, visitant les établissemens de l'instruction publique, demanda au chef de l'un deux, si ses élèves étaient *helléniste;* celui-ci, qui, à ce qu'il paraît, n'était pas un *grand grec*, s'imagine qu'*helléniste* voulait dire partisan de l'exilé de *Sainte-Hélène,* et il répond à demi-voix, et avec une admirable prudence : « Hélas! oui, il y en a quelques-« uns, *mais nous les surveillons;* » et M. Gosse, en oubliant ce dernier trait, a gâté toute l'histoire. J'ai reconnu dans ces *Proverbes* une foule de mots ou anecdotes qui traînent partout. En général, on peut

dire de M. Gosse comme on avait dit de je ne sais quel autre, qu'il prend çà et là dans les livres et les conversations *tout ce qui lui passe par la tête.*

J'aurais fort voulu pouvoir dire du bien des *Proverbes* de M. Gosse, parce qu'il a voulu dire beaucoup de mal de moi, dit-on, dans un de ses *Proverbes.* Il m'eût été agréable de lui donner cette preuve de générosité; c'est une de ces vertus faciles que j'aurais bien volontiers exercée à son égard : mais malheureusement il faut être juste avant tout, et il n'y avait vraiment pas moyen de louer de pareils *Proverbes.* C'est sous le nom de *l'abbé Dorimon,* que M. Gosse a prétendu me peindre. On va voir par quelques traits de ce portrait s'il me connaît bien. « Il (l'abbé Do-« rimon) prêche la fidélité, dit M. Gosse, et pen-« dant les cent jours il a fait cent sottises. » Il est bien difficile d'être *cent jours* sans faire quelque sottise; mais, aux yeux de M. Gosse, je ne pense pas en avoir fait d'autre, que d'être royaliste chaque jour pendant les cent jours; ce qui, à son compte, fait bien *cent sottises.* « Il se moque, continue M. Gosse, « de ceux qui ont perdu leur place, et il a toujours « conservé la sienne. » Et non, M. Gosse, je fis la *sottise* d'être destitué pendant les cent jours, époque fortunée que vous et vos pareils ne comprenez point dans la terreur de 1815, puisqu'on ne destituait que les royalistes par milliers. « Il est de toutes les céré-« monies religieuses, et il court les spectacles, et n'a « jamais manqué une première représentation. » Je me garderai de démentir M. Gosse sur le premier point; mais, quant au second, il se trompe fort, et je déclare surtout que je n'irai ni à la première, ni à

toute autre représentation d'aucune de ses pièces, quand même il ferait remettre au théâtre *les Emigrés à l'île Dieu,* drame qu'il fit représenter à Nantes immédiatement après le massacre de Quiberon, moment très-heureusement choisi ! Le reste du portrait est également ressemblant; seulement il est plus cynique en quelques endroits : c'est ce qui m'empêche de le rapporter. Quand l'abbé Dorimon est lui-même sur la scène, il ne parle ni plus mal, ni plus sottement qu'aucun des personnages du *Proverbe*, ou même des autres *Proverbes;* et, s'il n'a pas beaucoup d'esprit, il ne peut pas se plaindre : M. Gosse me paraît lui en avoir donné tout autant qu'il en a.

Quelques réflexions d'un homme du monde sur les spectacles, la musique, le jeu et le duel.

Ami des spectacles et de la musique, ennemi du jeu et des duels, l'auteur de cette brochure a réuni, dans un seul volume, qui même n'est pas fort gros, ses diverses réflexions sur les divers objets de ses goûts et de sa censure. La plupart de ces réflexions sont justes, mais sans profondeur; quelques-unes peuvent être contestées, mais n'ont point l'éclat du paradoxe; le style a de la sagesse et de la correction, mais il est un peu maigre, un peu sec, et est dépourvu de chaleur et d'imagination. Cependant l'esprit de l'auteur est généralement assez juste, ses intentions sont assez droites, et les sujets qu'il traite assez intéressans, pour que la lecture de l'ouvrage se soutienne avec quelque plaisir et quelque intérêt. Ces sujets sont, comme on voit, très-indépendans les uns

des autres, et n'ont entre eux aucune liaison commune, ou n'en auraient du moins qu'une très-faible, pris deux à deux ; les spectacles avec la musique, et le duel avec le jeu, dont il a été souvent la suite : mais l'auteur n'a pas même songé à les unir par cette légère dépendance ; il a fait quatre petits traités particuliers sur ces quatre thèses différentes, et n'a eu d'autre raison, pour les rassembler, que de faire un volume d'une grosseur et d'un poids raisonnables.

De ces quatre questions, celle qu'il traite la première, comme étant sans doute d'un intérêt plus général, est celle des *spectacles ;* mais ce qu'il en dit m'a paru extrêmement superficiel. Les spectacles peuvent être envisagés sous deux rapports très-intéressans, et offrent sous ces deux aspects d'importantes considérations à l'écrivain : ils ont incontestablement une influence assez considérable sur les mœurs ; ils sont une partie essentielle de la littérature. Si l'écrivain est plus moraliste que littérateur, il considérera particulièrement les spectacles sous la première de ces deux faces ; il s'occupera de la seconde, s'il est plus littérateur que moraliste ; enfin, s'il est l'un et l'autre, il envisagera la question sous tous ces rapports, variera ainsi son sujet par la variété de ces réflexions, et fera une dissertation complète sur un sujet curieux, à la vérité bien souvent traité, peut-être même, malgré sa fécondité, un peu épuisé. Toutefois, si l'on veut encore écrire sur les spectacles, il faudra, sous peine de ne faire que des réflexions de circonstances et sans intérêt général et surtout durable, revenir sur ces anciennes idées, tâcher d'y découvrir des aperçus nouveaux, ou de

les rajeunir par de nouvelles formes, de nouveaux développemens, une nouvelle manière de les envisager. Ce ne sont pas néanmoins ces graves considérations qui ont occupé l'auteur du nouvel écrit sur les spectacles; il a mieux aimé nous entretenir de la police intérieure des spectacles, des rivalités des acteurs, des querelles entre les auteurs et les acteurs, de la conduite du public envers les uns et les autres, de sa sévérité quelquefois injuste, de son engouement plus souvent injuste, des moyens de ramener tout à l'ordre, à la paix, à la justice; et si, à ces projets ou peu utiles ou impraticables, à ces questions ou éphémères ou variables suivant les temps, les acteurs et les spectateurs, l'auteur joint quelques vues littéraires et morales, elles attestent sans doute un esprit droit et juste; mais elles sont, comme je l'ai déjà dit, très-superficielles, quelquefois même un peu communes.

Tout cela d'ailleurs est fort incohérent; l'auteur passe d'un ordre d'idées à un autre tout-à-fait étranger, sans transition, comme sans scrupule: il pouvait cependant, et par conséquent devait y mettre plus de suite et de liaison. Le désordre dans une composition est un grand défaut; et, si l'on passe à l'auteur de n'avoir uni par aucun lien commun les quatre sujets qu'il traite, puisqu'il n'aurait pu passer de l'un à l'autre que par des transitions forcées, il n'en est pas ainsi de chaque sujet particulier dans lequel il était rigoureusement tenu de mettre de l'ensemble, et dont les différentes parties devaient former un tout régulier et complet. C'est surtout dans son morceau sur les spectacles qu'il s'est le plus écarté de cette règle; il avait, il est vrai, un exemple bien sé-

duisant de ce désordre de composition, dans la lettre sur le même sujet de J.-J. Rousseau à d'Alembert. Dans cette lettre célèbre, l'éloquent citoyen de Genève considère principalement son sujet sous le rapport moral, mais il y mêle aussi plusieurs discussions, et surtout plusieurs paradoxes littéraires; et, sur sa route, son imagination vive et mobile lui présentant mille objets divers, son talent souple et flexible se prêtant merveilleusement à les traiter, il les rattache à son sujet principal, il les effleure tous en passant; et, à l'occasion d'un théâtre qu'on voulait établir à Genève, il entretient les lecteurs des anciens, des modernes, de leurs mœurs, de leurs divertissemens, des montagnards de la Suisse, des Valaisans, des Neuchâtelais, de la parure des femmes, de leur coquetterie, des lois de la défense et de l'attaque dans les deux sexes; de l'honneur, de l'ancien tribunal des maréchaux de France, même du jeu et du duel, sujets traités aussi par l'auteur de ces nouvelles réflexions sur les spectacles et d'autres objets encore. Mais quel charme dans cet abandon! quelle grâce infinie dans ses écarts! quelle magie dans le style! quels mouvemens passionnés entraînent le lecteur hors de la route qu'il croyait parcourir, et l'y font rentrer, l'égarent et le ramènent sans qu'il s'en aperçoive, ou sans qu'il puisse s'en plaindre! Mais, pour avoir les mêmes torts, il faut avoir les mêmes excuses, ou, si l'on veut, pour avoir les mêmes droits, il faut les justifier par les mêmes talens.

Ce n'est pas d'ailleurs de faire des excursions hors de son sujet qu'on peut accuser l'auteur de ces nouvelles considérations sur les spectacles; c'est de n'avoir pas

mieux lié les différentes parties qui appartiennent à ce sujet et qu'il traite; c'est de n'avoir pas choisi les plus intéressantes, de ne les y avoir pas ramenées du moins avec plus d'étendue et de profondeur. Celles qui l'occupent plus particulièrement n'auraient dû être qu'accessoires, s'il avait voulu donner à sa discussion un caractère grave, philosophique, littéraire: j'en donnerai une idée au lecteur, en lui soumettant deux ou trois de ces *Réflexions* sur les spectacles.

On sait qu'il y a un jury chargé, dans les divers théâtres, du rejet ou de l'acceptation des pièces présentées par les auteurs: depuis long-temps on dispute sur la manière dont il serait convenable de composer ce jury. N'y admettra-t-on que des comédiens? mais alors il est à craindre que, trop souvent dépourvus des connaissances littéraires que suppose le jugement d'un ouvrage dramatique, ils ne rejettent une bonne comédie, une bonne tragédie; tandis que, séduits par un rôle d'éclat où ils espéreront briller, ils recevront une pièce extrêmement médiocre, ou même tout-à-fait mauvaise. Composerez-vous votre jury d'hommes de lettres? mais il est de certains effets de théâtre dont la plus savante théorie juge mal; et ce qu'on appelle *l'habitude des planches* instruira souvent mieux, et donnera un tact plus sûr pour prononcer sur les effets, que toutes les règles et toutes les poétiques. D'ailleurs, si ces hommes de lettres sont eux-mêmes auteurs dramatiques, que de rivalités, que de jalousies, que de préventions! Ces inconvéniens se présentent à tout le monde; il est facile de les indiquer, il n'est pas aussi facile d'y trouver un remède. Celui que propose l'auteur des

réflexions, serait de composer le jury, partie d'anciens acteurs retirés du théâtre, partie de gens de lettres, choisis parmi ceux qui ne suivent point la carrière dramatique. Je ne discuterai point ce projet, je l'aime autant qu'un autre. L'auteur des réflexions sur les spectacles désirerait aussi qu'on pût aller à la petite pièce au Théâtre-Français, en payant un prix moindre et proportionné à sa durée et à son importance, relativement au spectacle entier : à la bonne heure encore, ce sont des projets fort innocens ; mais je ne puis lui passer aussi facilement celui qu'il propose en faveur des pièces nouvelles : il voudrait que chacune de ces pièces, quelque sifflée qu'elle fût à la première représentation, en eût au moins trois, et qu'elle ne fût tombée régulièrement qu'après avoir subi cette triple épreuve. Je ne sais quel malheureux auteur, trop souvent tombé dès la première, lui aura suggéré cette idée ; mais qu'il soit bien persuadé que ceux qui crient à la cabale après une première chute, crieraient encore après la troisième. Qu'arriverait-il d'ailleurs, si la pièce, sifflée à deux représentations, était applaudie ou tolérée à la troisième ? Faudrait-il recommencer les épreuves ? Sont-elles nécessaires même pour ces pièces ridicules dont un jugement unanime fait justice dès la première fois ? et faut-il imposer aux acteurs la désagréable corvée d'être immanquablement sifflés à trois reprises consécutives ?

Quelques idées littéraires se mêlent à ces projets peu littéraires. L'auteur professe pour Molière une admiration profonde et bien sentie ; il gourmande la génération actuelle, qui, s'il faut l'en croire, ne

partage point avec lui l'enthousiasme que doit inspirer un si incomparable génie; il accuse les jeunes gens, il accuse les femmes, donne quelques raisons et quelques preuves de ses accusations, et ajoute : « J'ai observé très-fréquemment que les gens d'esprit, hommes ou femmes, qui n'étaient pas admirateurs de Molière, l'étaient avec excès de Voltaire, et de tout ce qu'il a publié. Il n'y a rien là de surprenant : Voltaire est un enchanteur dont il faut savoir se défendre; ce qui demande précisément les mêmes qualités que j'ai désignées ci-dessus pour apprécier Molière, le tact, le jugement, et l'expérience acquise par la réflexion; trois choses que les hommes possèdent rarement, et les femmes presque jamais. » Cela est peu galant; cela est-il très-juste? du moins faudrait-il admettre un grand nombre d'exceptions. En général, l'auteur des réflexions sur les spectacles n'est pas exempt de quelque exagération dans les principes, vrais d'ailleurs, qu'il expose. Par exemple, il a raison de dire qu'on accuse trop légèrement les poëtes comiques de charger les portraits des personnages vicieux ou ridicules qu'ils exposent sur la scène. En ce genre, la nature de l'homme va ordinairement aussi loin que l'imagination des poëtes, et ses travers ne restent guère au-dessous du tableau qu'on peut en présenter. On a vu des traits d'avarice, d'amour-propre, des vices et des ridicules de tous les genres plus forts que ceux qui sont journellement exposés sur la scène. C'est cependant une exagération de dire que *rien n'est chargé à la scène :* on y voit quelquefois de véritables caricatures qui, même lorsqu'elles sont données pour telles par un

homme d'esprit et de talent, sont très-plaisantes. Le génie même s'est plus d'une fois abaissé à ce genre, et Molière en a donné des modèles dans la *Comtesse d'Escarbagnas*, *Pourceaugnac*, et quelques scènes du *Bourgeois gentilhomme*, du *Malade imaginaire*, et d'autres encore. Certainement jamais médecin, quelque infatué qu'il soit des règles et de l'art, n'a pu dire sérieusement : Il vaut mieux mourir en suivant les règles, que guérir contre les règles. » Cependant le mot est plaisant, parce qu'il ne passe pas une certaine mesure d'exagération reçue au théâtre. Je pourrais en citer une foule d'autres exemples pris dans des comédies excellentes. Non-seulement il est reconnu que le poëte a le droit de charger les caractères qu'il expose sur la scène ; mais Aristote, dans sa poétique, lui en fait le précepte : *Comœdia enim meliores, tragœdia deteriores, quàm nunc sunt, imitari conantur.*

Addison parle, dans son *Spectateur*, d'une fantaisie des lecteurs, qui, quoique assez singulière, leur est cependant assez commune à tous : ils veulent savoir une foule de particularités relatives à l'auteur dont ils lisent l'ouvrage, et fort étrangères assurément au mérite de son livre ; ils sont d'abord très-curieux de connaître son nom ; ensuite ils vont plus loin, et, leur curiosité s'accroissant avec l'intérêt que leur inspire l'ouvrage, ils veulent deviner jusqu'aux mœurs, aux habitudes, aux airs du visage de l'écrivain ; enfin, suivant le *Spectateur*, qui peut-être exagère un peu, savoir s'il est marié ou non, grand ou petit, brun ou blond, jeune ou vieux. Je ne puis leur donner quelque satisfaction que sur le

dernier point relativement à l'*homme du monde*, auteur de ces *Réflexions sur les spectacles, la musique, le jeu et le duel.* J'ai découvert qu'il n'est point jeune, et je crois pouvoir fixer son âge à cinquante ans au moins. Ses réflexions ont de la maturité ; on voit qu'il a beaucoup vu, beaucoup voyagé, beaucoup observé ; comme je l'ai déjà dit, il gourmande un peu les jeunes gens, n'a pas une très-haute opinion de leur instruction et de leurs lumières, les croit un peu présomptueux, tranchans, décisifs ; il a le trait caractéristique dont Horace a marqué l'homme qui a passé la jeunesse et même l'âge mûr : *laudator temporis acti ;* enfin, ce qui est décisif, il nous apprend qu'il a assisté, en 1780, à la représentation du *Tableau parlant ;* il a vu la même pièce dernièrement encore. Et, pour peu qu'on réfléchisse à la différence des âges, aux dix-huit ou vingt ans qu'il avait alors, aux cinquante ans qu'il a aujourd'hui, on s'imaginera facilement qu'il s'amusa beaucoup plus en 1780 qu'en 1811 : aussi ne manque-t-il pas de déclarer que Clairval, La Ruette, madame La Ruette, Trial et madame Trial, *lui firent éprouver une satisfaction bien supérieure à celle que lui ont donnée* Elleviou, Saint-Aubin, Lesage, mesdames Boulanger et Paul : peut-être, en effet, les anciens acteurs jouaient-ils, chantaient-ils mieux encore que les nouveaux. Je ne décide rien ; je ne prends parti ni pour le passé, ni pour le présent ; j'observerai seulement, en opposant l'auteur à lui-même, qu'il aurait pu appliquer aux acteurs anciens et nouveaux ce qu'il dit de la musique ancienne et nouvelle : « Nous voyons encore, dit-il, quelques

« zélés admirateurs de Campra et de Rameau ne rien « concevoir à la musique actuelle, et dont les oreilles « sont insensibles à cette multitude de notes, à ces « savans accords qui enrichissent les opéras du jour. « Cette insensibilité me semble très-naturelle : nous « ne perdons jamais le souvenir de ce qui nous a « charmés dans notre jeune âge ; et ce n'est pas par « la seule perfection réelle de la chose qu'il faut « calculer le degré de jouissance que nous avons « éprouvé, mais sur le degré de susceptibilité de « nos organes, et la force de l'impression qu'ils ont « reçue. » L'auteur n'aurait-il pas pu soupçonner l'influence de ces motifs, dans la préférence qu'il accorde aux anciens acteurs de l'Opéra-Comique, comparés aux nouveaux ?

Mais nous voilà enfin arrivés à *la musique :* l'auteur me paraît en disserter fort doctement ; j'ai été confondu de sa science ; peut-être suis-je confondu un peu aisément. Il est *gluckiste* déterminé ; à la bonne heure : je l'aime autant gluckiste qu'autre chose. Quelque amateur zélé qu'il soit de la musique, il se moque cependant des prétentions singulièrement exagérées de quelques musiciens, de l'abbé Vogler, par exemple, « qui, dit l'auteur, prétendit très- « sérieusement nous faire entendre, sur l'orgue, « *l'amour du peuple pour un bon roi*, et crut fer- « mement y avoir réussi. » Il ne me paraît cependant lui-même guère moins enthousiaste que l'abbé Vogler, lorsqu'il regarde comme à peu près impossible qu'un homme, véritablement sensible aux beautés de la musique, puisse commettre un grand crime. Je crois que cela dépend beaucoup plus du

caractère moral que des dispositions à la musique : « Cet art enchanteur, dit l'auteur, a toujours ému « les passions douces. » L'histoire atteste que quelquefois elle en a excité de terribles. Timothée, par des accens phrygiens, transporta de fureur Alexandre ; et Plutarque rapporte que ce prince fut tellement agité dans un repas, par un joueur de flûte nommé Antigénide, que, s'étant levé de table comme un forcené, ayant saisi ses armes, et mêlant leur cliquetis au son de sa flûte, peu s'en fallut qu'il ne chargeât sur les convives. La musique moderne, même dans son enfance, et peut-être parce qu'elle était dans son enfance, a produit des effets aussi merveilleux et aussi dangereux. Des historiens rapportent qu'aux noces magnifiques du duc de Joyeuse, sous Henri III, un gentilhomme fut si vivement transporté aux accens d'un musicien nommé Claudin le jeune (et Goudimel, selon d'autres), qu'il se leva furieux, mit l'épée à la main, et jura qu'il lui était impossible de ne pas se battre : heureusement on le calma par d'autres sons. On voit donc que la musique n'*émeut* pas toujours les *passions douces;* et pourquoi le musicien serait-il incapable des fureurs et des crimes auxquels elle est capable de provoquer? Je ne ferai plus qu'une observation, beaucoup moins grave, à l'auteur des *Réflexions sur la musique*. Il accuse le public de s'être *passionné* pour ou contre Belloni : l'accusation ne me paraît pas fondée; il me semble que dans cette affaire le public ne s'est guère *passionné*.

Dussaulx, le traducteur de Juvénal, après avoir beaucoup joué, a fait un gros livre, un livre énorme contre *le jeu :* il y a accumulé tous les raisonnemens

possibles, tous les faits connus propres à détourner de la passion du jeu. Je crois que tant d'efforts n'ont pas corrigé un seul joueur : les joueurs n'ont pas le temps de lire de si gros volumes ; ils liront beaucoup plus facilement les trente ou quarante pages de réflexions que l'homme du monde a consacrées à ce sujet ; et, dans ce petit nombre de pages, il y a bien assez de raisons et de bonnes raisons pour les corriger, si des joueurs pouvaient être corrigés. « Le jeu, « dit l'auteur lui-même de ces réflexions, est un mal « nécessaire, puisqu'il existe chez les peuples sau- « vages comme chez les peuples policés ; » et de cette proposition peu encourageante pour ceux qui prêchent les joueurs, il passe à une autre peu honorable pour les joueurs eux-mêmes. « Ainsi, continue-t-il, « il y aura toujours des joueurs, *et par conséquent* « *des fripons ;* le jeu les fait éclore ; et si une société, « composée en entier de gens honnêtes, tolérait dans « son sein un établissement permanent de jeux, dits « de hasard, on pourrait affirmer que, parmi ces « hommes probes, il en est qui cesseraient de l'être. » Et comment, en effet, conserver une probité inaltérable, malgré les vives séductions de l'intérêt qui vous sollicitent à en violer les règles austères, les occasions sans cesse renaissantes qui vous en donnent les moyens, la législation même des jeux et des joueurs qui vous y autorise? Cette législation n'est assurément ni sévère, ni délicate ; et les plus honnêtes joueurs, en se conduisant d'après les lois qu'elle prescrit, se permettent entre eux des procédés dont ils rougiraient hors de leur société, et dans toute autre circonstance. L'auteur de ces réflexions en rapporte un

exemple que je citerai d'après lui ; le fait est arrivé à Bordeaux, dit l'auteur, dont je vais rapporter textuellement la narration ; car il sait beaucoup mieux que moi les mots techniques, les termes de l'art. « Les « négocians de cette ville jouaient entre eux un jeu « énorme. A un dîner chez un de ces messieurs, « quatre commencèrent, avant de se mettre à table, « un brelan fort cher ; le dîner interrompit la partie, « qui fut reprise immédiatement après. Au premier « coup, on donne les cartes ; tous *filent* les leurs : « le premier *passe*, le second de même, le troisième « *ouvre le jeu*, le quatrième *tient*, et les deux autres « aussi : le quatrième, à qui c'était *à parler*, fait « *tout ;* les trois autres tiennent. Le premier demande « si l'on veut *caver* de la poche ; on y consent : il met « deux cents louis devant lui ; ils sont tenus par tout « le monde. Le second demande si l'on veut jouer « sur parole ; on y consent encore : il fait cinquante « mille francs ; tous les tiennent. Le troisième en « fait deux cent mille ; ils sont tenus par les trois « autres. Le quatrième *fait* un bâtiment qui lui arri- « vait des îles, évalué six cent mille livres ; le bâti- « ment est tenu par tous. Le premier enchérit en- « core, et finalement les quatre joueurs sont engagés « chacun de deux millions à une partie où le plus « fort *cavé* avait cinquante louis devant lui. Il faut « en finir : les jeux s'abattent et montrent douze as ; « un treizième tournait : ainsi tous avaient brelan « carré. La maîtresse de la maison avait fait arranger « pendant le dîner un jeu de vingt-huit as : comme « les joueurs n'avaient vu que la première carte, et « qu'ils s'en étaient tenus à ce qu'il fallait en voir

« des deux autres pour s'assurer que c'étaient des « as, ils ne s'étaient pas aperçus des as doubles. L'é- « tonnement et la confusion des joueurs furent ex- « trêmes. La maîtresse de la maison leur fit à tous « (son mari en était) la semonce qu'ils méritaient « pour leur avidité, et il y avait beaucoup à dire. » A la *semonce* de la maîtresse de la maison, l'auteur joint la sienne, et il appelle les réflexions du lecteur sur ces quatre négocians *probes*, considérés, incapables d'une bassesse dans leur conduite habituelle, entraînés cependant par le jeu et l'amour du gain à une action que réprouvent la délicatesse et la probité; calculant froidement la fortune qu'ils vont faire en ruinant leurs amis, en les déshonorant par une faillite honteuse : réflexions excellentes qui n'empêcheront aucun joueur d'abuser de son *brelan carré*.

Pour empêcher les spadassins d'abuser de l'habileté qu'ils ont acquise dans l'art de l'escrime, habileté dans laquelle ils mettent leur confiance, et qui les porte à provoquer sans courage des combats qu'ils regardent comme sans danger pour eux, l'auteur des *Réflexions sur le duel* voudrait qu'on défendît la profession de maître d'escrime. Il trouverait un autre avantage dans la suppression de ces *professeurs*, dont tout le secret, selon la doctrine du maître en fait d'armes de M. Jourdain, consiste *à donner et à ne point recevoir*, et qui apprennent, *par raison démonstrative*, à tuer son homme sans risquer d'être tué, et par conséquent, *sans avoir de cœur*. Les duels seraient en effet beaucoup plus dangereux, beaucoup plus meurtriers, si les deux adversaires étaient également ignorans dans l'art de l'escrime; et l'auteur des *Ré-*

flexions croit que, si l'on se tuait davantage, on se battrait beaucoup moins. On pourrait lui répondre cependant que jamais on ne s'est plus battu et plus tué que sous les règnes de Henri III, de Henri IV, de Louis XIII, et sous la minorité de Louis XIV. Alors on se battait deux contre deux, trois contre trois, quatre contre quatre, et quelquefois davantage; et plusieurs des combattans restaient presque toujours morts sur la place. Suivant néanmoins son idée, l'auteur aimerait mieux aussi qu'on se battît au pistolet, arme plus meurtrière; mais il ne voudrait pas que, lorsque l'un des adversaires a été manqué, l'autre tirât son coup en l'air; il prétend que dans ce procédé il y a beaucoup moins de générosité, que de désir de voir finir un combat inquiétant : ce n'est pas là donner la vie; c'est ne vouloir plus exposer la sienne. Voici un exemple rapporté par l'auteur, de la vie accordée sans aucun intérêt personnel, et en réprimant même tout désir d'une juste vengeance. Un officier d'infanterie, M. de M., avait eu au jeu une vive altercation avec deux officiers de dragons, M. de S. M. et de B. L'affaire était si grave, qu'il fallait que les deux officiers de dragons fussent tués par l'officier d'infanterie, ou celui-ci par l'un des deux officiers de dragons. Ils s'étaient battus plusieurs fois à l'épée, sans parvenir à ce résultat. Enfin, il fut résolu qu'on se battrait au pistolet, et à outrance. Le combat eut lieu devant tous les officiers d'un régiment, et fut ainsi réglé: on ouvrit une lice, dont les limites furent rigoureusement déterminées. M. de M. et l'un des officiers de dragons, M. de S. M., entrent dans la lice par les deux côtés opposés, armés chacun de

quatre pistolets, qu'ils pouvaient tirer en s'avançant l'un sur l'autre, et quand bon leur semblerait. Après quelques coups tirés, M.. de S. M. tombe mort; M. de M. va reprendre quatre pistolets, et recommencer le même combat avec l'autre officier de dragons : il le blesse; mais il a tiré ses quatre coups, tandis qu'il en reste un à son ennemi. Celui-ci, qui pouvait s'avancer sur lui et lui casser la tête, lui dit généreusement : « Monsieur, vous avez tué mon « ami, vous m'avez blessé; votre vie est entre mes « mains : je puis vous tuer sans le moindre danger, « et j'ajouterai, sans le moindre scrupule. Je vous « donne la vie. » Cela est très-noble sans doute; mais l'auteur de ces réflexions croit qu'il y a peu d'hommes capables de cette *force d'esprit, de cette grandeur d'âme, de cet empire sur eux-mêmes.* Je ne saurais être de son avis : il y a toujours quelque chose de répugnant, d'horrible même à tuer un ennemi qui ne peut plus se défendre, et le plus juste ressentiment tombe devant l'homme désarmé.

L'Esprit de Rivarol.

Rivarol s'est fait remarquer dans le petit nombre des Français les plus spirituels de ces derniers temps. L'éditeur qui publie son *Esprit* a beaucoup d'esprit aussi : on doit donc s'attendre à en trouver beaucoup dans un livre dont les matériaux ont été fournis par l'un, et choisis par l'autre; et cette espérance ne sera point trompée, pourvu toutefois qu'elle ne soit pas exagérée.

Je crois que trop souvent elle l'est dans les ou-

vrages de cette nature, et c'est une des causes de leur peu de succès ; car il arrive presque toujours que, pour avoir trop estimé ce que l'on attendait, on n'estime pas assez ce que l'on reçoit. On s'imagine qu'un livre qui s'annonce pour renfermer la quintessence de l'esprit d'un homme qui a passé pour en avoir infiniment (et ce n'est guère que de ceux-là qu'on s'avise de donner *l'esprit*), doit être une suite non interrompue de saillies piquantes, de mots heureux, de traits fins, de pensées délicates ou sublimes, d'aperçus ingénieux ou profonds, selon la nature de l'esprit dont on nous donne la fleur et le choix. Or, il n'en est point ainsi ; et, quand cela serait, on n'aurait pas lieu de s'en applaudir, car on en serait extrêmement fatigué.

Il faut, en effet, de la raison dans un livre ; il y faut même des pensées assez communes, pourvu qu'elles soient exprimées dans un style qui ne le soit pas trop ; il faut enfin du repos pour le lecteur, qui ne veut pas toujours admirer, toujours être surpris, toujours être ébloui : l'esprit est une sorte de lumière vive et étincelante, dont l'éclat a besoin d'être tempéré pour n'être pas importune ; et ces qualités ou ces inconvéniens appartiennent surtout à l'esprit de Rivarol, parce que lors même qu'il est simple et naturel dans la pensée, il ne l'est jamais dans l'expression, et le plus ordinairement il ne l'est ni dans l'expression, ni dans la pensée. J'en excepte les traits malins et caustiques qui lui étaient très-familiers, qui lui échappaient très-naturellement, dont il assaisonnait avec luxe sa conversation habituelle, et qu'il a jetés avec profusion dans le *Petit Almanach des*

Grands Hommes, petit chef-d'œuvre en ce genre.

Mais ce qui contribuait à rendre l'esprit de Rivarol moins naturel encore, c'est qu'il l'appliquait à des objets auxquels l'esprit n'est nullement naturel. Sans doute cet heureux don est utile à tout ; mais il est des genres dans lesquels il ne doit pas paraître et se montrer avec éclat : tels sont, entre autres, la métaphysique, la morale, la politique ; et c'est dans ces questions graves et philosophiques, où l'esprit doit toujours être assujetti à une raison sévère, où l'imagination doit être sinon éteinte, du moins toujours réglée par des raisonnemens exacts et rigoureux, que Rivarol prodigue les écarts de l'imagination et les abus de l'esprit. L'un lui sert à rechercher des idées extraordinairement subtiles ; l'autre, à les revêtir d'un style extraordinairement éclatant : c'est un cliquetis de rapports, de comparaisons, de métaphores, de figures et d'images ; ce n'est même que cela, et de ce cliquetis continuel jaillissent des étincelles qui vous éblouissent plus qu'elles ne vous éclairent.

Ces défauts doivent surtout se faire sentir dans un ouvrage où l'on se propose de nous faire connaître son *esprit*, et voilà pourquoi je les fais principalement remarquer. Des qualités brillantes les rachètent quelquefois : il est même un ouvrage de longue haleine (*la traduction du Dante*), où son style, toujours plein d'éclat, mais sans abus et sans trop de recherche, peut être présenté comme un modèle pour la variété des tours, et sinon pour la fidélité, du moins pour l'élégance de la traduction. Mais ces réflexions m'entraînent hors de mon sujet ; elles appar-

tiennent à un jugement général sur les Œuvres complètes de Rivarol, dont on vient de publier une édition. Je dois me borner à faire connaître son *Esprit*, qu'on a publié à peu près dans le même temps.

Cet ouvrage se compose d'une *Notice* assez étendue sur la vie de Rivarol, qui a tout le mérite et tout l'intérêt qu'elle pouvait avoir ; de fragmens des ouvrages inédits du même auteur ; des bons mots et des traits malins échappés à sa conversation dans les dernières années de sa vie ; enfin, de morceaux remarquables pris dans ses ouvrages déjà imprimés, et entre autres dans le *Petit Almanach des Grands Hommes*. Le mérite des bons mots et des traits caustiques est presque toujours incontestable ; celui des objets sérieux, tels que les pensées sur la métaphysique, la religion, la morale, la politique, l'histoire, les langues, la littérature, les beaux-arts, est très-réel aussi ; mais il est mêlé de tous les défauts que j'ai déjà notés, et ces défauts y sont quelquefois portés jusqu'à l'excès. Dans plus d'un endroit la subtilité des idées dégénère en galimatias, et la recherche du langage en jargon maniéré et presque inintelligible. Rivarol aimait la métaphysique, et l'on peut dire que ce goût était déterminé par une véritable aptitude à ses méditations graves et philosophiques. Cet esprit qui paraissait si léger, si superficiel, était néanmoins penseur et profond ; il aimait à creuser les objets, à remonter aux principes des choses, à rechercher leur nature ; mais, au lieu d'exprimer les résultats de ses méditations dans le langage philosophique de Locke et de Condillac, ou, mieux encore, de les revêtir, comme Malebranche, avec sagesse et modération,

des couleurs de l'imagination, il veut être poëte, ou plutôt il entasse les figures et les images avec plus de profusion et de hardiesse, que le plus audacieux des poëtes dithyrambiques.

Rivarol, en parlant d'objets philosophiques, méprise donc trop le langage philosophique. Plus occupé à dire des choses brillantes que des choses vraies, il ne se donne même pas toujours la peine de se faire une juste idée de ce qu'il définit et veut nous expliquer. Qui pourrait reconnaître le *sentiment* dans ce tableau qu'il en présente : « Il peut être frappé, dit-« il, *du plein comme du vide, de la nuit comme du* « *jour*.... ? S'il considère le Louvre (le sentiment « qui considère le Louvre !), il peut en un clin d'œil « se le figurer tout entier ; mais il peut aussi ne son-« ger qu'à la hauteur, et oublier les autres dimen-« sions : car, s'il unit, il divise ; s'il assemble, il « disperse ; s'il associe, il détache. Une pomme le « conduit à l'idée du fruit en général ; le fruit en « général, à tous les comestibles ; les comestibles, à « toutes sortes de matières ; et la matière, à l'être « pur. De cette hauteur, qui est pour lui le sommet « de la création, il descend à son gré de l'être en « général à la matière, etc. ; parcourant sans relâche « cette double échelle des abstractions et des collec-« tions, et *laissant des classes entières en montant*, « *qu'il ramasse en descendant :* classes, méthodes « et suites qu'il enfante avec effort, mais qu'il manie « avec adresse, etc., etc. » Je laisse à part toutes les prétentions du style ; mais n'est-il pas clair que l'auteur confond ici le sentiment tantôt avec l'imagination, tantôt avec l'esprit philosophique et la puissance

des abstractions? et cela serait plus clair encore, si je copiais tout le morceau, qui est fort long. Or, je le demande, est-ce avec ce vague dans les idées, disons mieux, cette confusion dans les objets, qu'il faut écrire sur les matières philosophiques ?

On pourrait souvent appliquer à Rivarol cette pensée qu'il appliquait lui-même fort justement aussi à d'autres écrivains : « Plus d'un auteur est persuadé « qu'il a fait penser son lecteur quand il l'a fait suer. » Je crois que l'on suerait fort inutilement avant d'entendre des propositions telles que celles-ci : « La « mémoire se contente de tapisser en drapeaux, « mais l'imagination s'entoure des tentures des Go- « belins..... La langue française est la seule qui ait « une probité attachée à son génie... L'expression est « une assemblée, plutôt qu'un assemblage de mots. » Il me semble que *l'expression* consiste quelquefois dans un seul mot. Alors elle n'est ni une *assemblée*, ni un *assemblage de mots*. « C'est un terrible luxe « que l'incrédulité. » Comment un luxe? Ne s'exprimerait-on pas aussi bien en disant que c'est une *terrible disette ?* Mais ne vaudrait-il pas mieux ne dire ni l'un ni l'autre? Je trouve sur l'incrédulité une autre pensée qui est fort bonne. La voici : « Un « peu de philosophie écarte de la religion, et beau- « coup y ramène. » Mais je la croyais en circulation deux cents années avant que Rivarol l'y mît, et je l'attribuais au chancelier Bacon : il est probable que Rivarol ne donnait cette pensée que comme une citation, et les éditeurs n'auraient pas dû la lui attribuer.

Je n'entends pas davantage l'auteur, lorsqu'il nous

assure « que celui qui créa l'alphabet remit en nos « mains le fil de nos pensées et *la clef de la nature.* » Passe pour le fil de nos pensées, mais *la clef de la nature !* Qu'est-ce que la clef de la nature ? L'avons-nous cette clef ; et, si nous l'avons, est-ce dans l'alphabet que nous l'avons trouvée ? En général, Rivarol aime les mots vagues qui ne portent pas une idée claire dans l'esprit ; ce sont pour lui des expressions favorites et parasites : telles sont *la nature, les archives de la pensée.* Plus brillant que fécond, il emploie souvent la même image ; il dit de la parole, qu'elle est *la physique expérimentale de l'esprit.* Plus loin, il dit de la grammaire, qu'elle est *la physique expérimentale des langues.*

Les idées de Rivarol sur la littérature, ordinairement saines, sont souvent gâtées par les mêmes prétentions au style brillant et figuré. « Le vers du « Dante, dit-il, *se tient debout par la seule force* « *du verbe et du substantif*, sans le concours d'une « seule épithète. » Plus loin, il prétend que les vers d'Homère, de Virgile et du Dante sont « de *vrais po-* « *types*, vivans dans le tout, et vivans dans chaque « partie. » Cependant ce morceau sur le Dante est plein de vues aussi justes que noblement et élégamment exprimées. Il en est de même d'un fragment sur Shakspeare ; fragment assez long, dont je ne puis citer que la phrase suivante, dans laquelle ce célèbre dramaturge me paraît assez bien apprécié : « Veut-on avoir, dit Rivarol, une idée juste de « Shakspeare, qu'on prenne le *Cinna* de Corneille ; « qu'on mêle parmi les grands personnages de cette « tragédie quelques cordonniers disant des quolibets,

« quelques poissardes chantant des couplets, quel-
« ques paysans parlant le patois de leur province,
« et faisant des contes de sorciers ; qu'on ôte l'unité
« de lieu, de temps et d'action, mais qu'on laisse
« subsister les scènes sublimes, et on aura la plus
« belle tragédie de Shakspeare. Il est grand comme
« la nature, et inégal comme elle, disent ses en-
« thousiastes ; ce vieux sophisme mérite à peine
« d'être réfuté. » Cependant Rivarol se donne cette peine, et le réfute fort bien.

Depuis le milieu du siècle dernier, les sciences exactes affectaient une sorte de supériorité sur la poésie, l'éloquence, la littérature ; Rivarol les remet avec hauteur, avec humeur à leur place, et peut-être au-dessous de leur place : « Que dans le siècle
« où nous sommes, dit-il, un homme se trouvant
« sans esprit, sans imagination et sans talent, prenne
« un fourneau, un alambic, une machine électrique,
« et se fasse chimiste ou physicien, on entendra
« parler de lui, on verra éclore ce nom inconnu
« dont on sera forcé de se charger la mémoire ; et,
« grâce à leur ignorance, la plupart des gens du
« monde ne sauront jamais jusqu'à quel point il faut
« estimer ou mépriser ce manœuvre. Il n'en est pas
« ainsi en littérature : quatre lignes de prose ou
« quelques vers classent un homme presque sans
« retour ; il n'est pas là de dissimulation.

D'Alembert, homme sans imagination dans les pensées et le style, affectait de la mépriser ; il disait à Rivarol, au sujet de Buffon : « Ne me parlez pas
« de votre Buffon, de ce comte de Tuffière, qui,
« au lieu de nommer tout simplement le cheval,

« dit : *La plus noble conquête que l'homme ait ja-*
« *mais faite, est celle de ce fier et fougueux ani-*
« *mal,* etc. Que ne dit-il *le cheval?* — Oui, reprit
« Rivarol, c'est comme ce sot de J.-B. Rousseau, qui
« s'avise de dire :

« Des bords sacrés où naît l'aurore,
« Aux bords enflammés du couchant.

« au lieu de dire, *de l'est à l'ouest.* »

On voit que Rivarol ne méconnaît pas les droits de la poésie ; ce n'est pas qu'il fût poëte lui-même. Il assure quelque part que la meilleure manière de rendre avec une sage hardiesse ce demi-vers de Virgile : *Neque audit currus habenas*, c'est de le traduire ainsi :

L'attelage emporté n'écoute plus les rênes.

« *L'attelage,* dit-il, comprend le char et les cour-
« siers : il y a une *heureuse mixtion* de la matière
« morte et de la matière animée, qui permet cette
« hardiesse. » Cette *heureuse mixtion* n'est pas une heureuse expression, et l'*attelage* est un des termes les moins nobles et les plus anti-poétiques qu'il y ait. Concluons que M. Delille a trouvé la meilleure manière de traduire ce vers de Virgile, lorsqu'il a dit :

Le char n'écoute plus ni la voix ni le frein.

Je n'ai presque pas touché à la partie la plus agréable de ce recueil, celle des *anecdotes* et *bons mots*. Je dois dire, il est vrai, qu'un bon nombre était déjà connu et imprimé. Il est possible qu'on me

trouve trop sévère sur les parties sérieuses de l'ouvrage ; mais, je l'avoue, sur la plupart des objets qui y sont traités, je préférerais des idées, des expressions, des phrases plus simples, plus nettes, plus claires. Peut-être ai-je tort.

Les Nuits Romaines au tombeau des Scipions, ouvrage traduit de l'italien, par L. F. Lestrade, avec notes et figures.

La première partie de cet ouvrage parut en Italie il y a environ vingt ans, et y fit une assez grande sensation. Elle fut traduite dans les principales langues de l'Europe ; en français, en allemand, en anglais. La seconde partie ne fut publiée que douze ans plus tard ; et quoiqu'à mon gré inférieure à la première, elle en est cependant une suite ingénieuse et intéressante, et elle complète agréablement l'ouvrage. La matière en est grave et importante ; mais si souvent traitée et l'objet de tant d'écrits divers dans toutes les langues, qu'elle remplit à elle seule une grande partie des innombrables volumes qui existent. La forme en est vive et dramatique ; mais cet avantage est acheté aux dépens du naturel et de la vraisemblance, telle même que l'exigent les lecteurs les moins rigoureux et les plus disposés à partager les illusions qu'on veut leur donner, et à se prêter aux fictions qu'imagine un auteur dans le dessein de leur plaire.

Ce sont des entretiens pleins de chaleur entre les plus fameux personnages de l'ancienne Rome ; des discussions animées sur les grandes époques de son

histoire ; des plaidoyers éloquens dans lesquels Rome et son gouvernement, et ses principes, sont tour à tour attaqués et défendus, et où sont débattus quelques points particuliers de son histoire, discutés par les principaux auteurs qui y prirent part souvent dans des factions opposées, et qui soutiennent leur parti, au milieu des ombres, avec la même éloquence et la même vigueur qu'ils déployaient dans le *Forum* ou au Champ-de-Mars, entourés des comices. Là sont renouvelés ces violens débats qui retentirent pendant sept siècles au sein des assemblées publiques de ce peuple turbulent ; là sont discutées de nouveau ces grandes querelles entre des rivaux d'ambition, de gloire et de puissance, qui, en divisant Rome, divisaient l'univers entier ; là, Brutus, César, Pompée, défendent, en présence de Cicéron, qui tantôt essaie de les concilier, tantôt les combat tour à tour, leur politique contraire et leurs principes opposés. Antoine, Octave, et ce Lépide qu'il faut bien compter un moment parmi les maîtres du monde, puisqu'il signa les proscriptions, tâchent ou d'atténuer leurs forfaits, ou de les justifier par le malheur des temps et la nécessité de leur défense personnelle, et d'en rejeter l'odieux les uns sur les autres, et sont tous à peu près l'exécration des ombres dont ils avaient tant contribué à peupler le séjour. Le cruel Sylla et le féroce Marius déroulent avec complaisance le tableau de leurs sanglantes fureurs, s'accusent l'un l'autre, et, très-forts dans ces accusations réciproques, sont très-faibles dans leur propre défense, qui ne consiste que dans des récriminations trop faciles et trop fondées. Les Gracques s'emportent encore vive-

ment contre les patriciens, sont combattus non moins vivement par les Scipions, et défendus par leur mère Cornélie, fille elle-même de Scipion l'Africain, avec cette hauteur de caractère qu'elle mêlait à ses grandes qualités,

> . . . . . *Quæ cum virtutibus adfert*
> *Grande supercilium.*

Pomponius Atticus, ce Romain aimable et prudent, qui avait vécu tranquille au milieu des plus grandes agitations de sa patrie et du monde entier, favorisant dans son cœur et par ses vœux le parti le plus juste, mais ne se déclarant ouvertement pour aucun, moins circonspect dans le royaume des ombres, les attaque tous, leur dévoile à tous et leurs fautes et leurs crimes, se justifie de n'avoir pris aucun parti au milieu des fureurs qui les agitaient tous, par l'impossibilité de faire triompher celui de la justice et de la vertu. Non content d'avoir fait le procès de la république, à l'époque fatale de sa ruine, des discordes civiles et des proscriptions sanglantes dont il fut le témoin, il le fait à Rome entière, depuis Romulus jusqu'à Auguste ; et, tantôt éloquent, tantôt déclamateur, il parcourt toutes les périodes de l'histoire romaine, censure les personnages les plus illustres, ne fait grâce ni aux Paul Emile, ni aux Scipions, et avec une âpreté de caractère qui s'accorde peu avec celui qu'il avait montré sur la terre, il présente successivement aux yeux ce long tableau des crimes de l'orgueil de Rome, qui veut à tout prix dominer l'univers, et de l'ambition des particuliers qui veulent commander à Rome, afin de commander

au reste du monde. Les illustres Romains présens à cette longue diatribe défendent chacun l'époque particulière de l'histoire à laquelle il est intéressé, et dont la censure peut être regardée comme une censure qui lui est personnelle : Romulus défend Rome tout entière. Le succès de ces armes pacifiques de la logique, du raisonnement et de l'éloquence, est souvent bien différent du succès des armes sanglantes qui décidèrent sur terre ces terribles querelles : César l'emporte sur Brutus, sous le fer de qui il avait succombé, et il est vaincu par Pompée, qu'il avait vaincu à Pharsale.

Ces graves et importantes discussions doivent plaire au lecteur, quoiqu'il n'en approuve pas toujours et les principes et les conséquences, quoique le style lui en paraisse souvent déclamatoire et tendu, et que cette forme de plaidoiries éternelles soit à la longue un peu monotone ; mais le langage de ces Romains est fier, élevé, éloquent, tel en un mot, et c'est en faire un grand éloge, qu'il n'est point déplacé dans la bouche d'interlocuteurs, tels que Cicéron, Brutus, César, Caïus et Tiberius Gracchus ; leurs raisonnemens sont vigoureux ou subtils, suivant qu'ils défendent une bonne ou une mauvaise cause ; leur doctrine, celle du moins qui est professée par ceux que l'auteur prend pour interprètes de la sienne, est ordinairement noble, patriotique, conforme aux lois de la morale et à l'amour de l'humanité. J'aime moins, je l'avoue, l'espèce de fiction dans laquelle l'auteur des *Nuits Romaines* a enveloppé ses vues politiques, historiques, philosophiques ; c'est une fantasmagorie tout entière. Beaucoup d'écrivains,

tels que Lucien parmi les Grecs, Fontenelle, Fénelon, Montesquieu dans son fameux dialogue de Sylla et d'Eucrate, ont eu l'idée de mettre dans la bouche d'illustres morts leurs propres sentimens, leurs opinions, ou même leurs paradoxes ; mais ils ne se mettaient point en peine de nous dire comment ces conversations spirituelles, ces entretiens sublimes étaient parvenus des Champs-Élysées jusqu'à eux ; ils n'allaient pas jusqu'à supposer qu'ils avaient été admis eux-mêmes à ces dialogues graves ou enjoués, qu'ils y avaient pris part, qu'ils avaient osé contredire ces ombres immortelles, les avaient même souvent ramenées à leur avis, ce qui me paraît peu naturel : un mort doit avoir pris son parti, avoir son avis définitif et immuable, et être par conséquent terriblement entêté et opiniâtre.

Telles sont les suppositions par lesquelles l'auteur des *Nuits Romaines* a voulu sans doute rendre ses discussions sur l'histoire et la philosophie, plus vives et plus dramatiques. Il était, nous dit-il, à Rome, lorsque le hasard et des travaux rustiques y firent découvrir le tombeau des Scipions et des Emiliens, leurs enfans adoptifs. La tête remplie de ses méditations sur l'histoire romaine, objet constant de ses études, et le cœur plein d'admiration pour les héros fameux dont elle consacre le souvenir et la gloire, il est un des premiers à aller visiter les monumens où sont déposés les restes de cette famille si féconde en grands hommes. Il y va la nuit, temps plus propre aux réflexions mélancoliques et profondes : sa lumière s'éteint, et l'obscurité qui l'environne, secondant encore ses projets méditatifs, ne lui déplaît

pas ; mais bientôt elle est dissipée par des lumières phosphoriques errantes sur les tombeaux. « Tout à « coup, dit-il, j'entendis un murmure plaintif, « composé de sons inarticulés qui, en se prolongeant « avec lenteur, ressemblaient au bruit du vent qui « frémit dans les vallées. En même temps la terre « tremblait sous mes pas ; l'air agité bruissait ainsi « qu'un essaim d'abeilles ; les os des morts craquaient « ainsi qu'un bois sec, en frappant contre les parois « des tombeaux, et les pierres qui les recouvraient, « après avoir été un peu soulevées, me semblaient « retomber avec fracas à leur même place. » Alors l'auteur, malgré son goût pour l'histoire romaine, et sa passion pour les anciens Romains, est saisi de frayeur. Il voit, à la lueur des lumières phosphoriques dont j'ai déjà parlé, une innombrable quantité de spectres, de fantômes revêtus de laticlaves, de toges sénatoriales, de robes consulaires, de saies militaires ; des jeunes vierges et des femmes de tout âge, enveloppées de longs voiles, et Cicéron, au milieu de toutes ces ombres, leur parlant des sphères célestes, de la cause éternelle et suprême des substances incorporelles, des connaissances de l'esprit, des qualités de l'âme et de son immortalité, et leur développant cette philosophie sublime, dont il avait puisé le goût et quelques principes dans les divers écrits de Platon, et que, le premier, il transmit aux Latins dans un langage non moins noble et non moins élevé que celui du philosophe grec, et avec plus d'ordre, de méthode et de clarté.

A ces paisibles discours philosophiques succèdent bientôt les discussions politiques les plus animées ;

la scène change à chaque instant ; les premières ombres font place à d'autres ; elles se fuient, se poursuivent, s'évitent, paraissent et disparaissent sans trop souvent qu'on sache pourquoi ; de même qu'on a de la peine à comprendre pourquoi tous ces antiques personnages se trouvent là au tombeau des Scipions, réunis pour la première fois depuis deux mille ans qu'ils sont morts. Cicéron, qui s'expliquait pourtant aussi bien qu'un autre, tâche de l'expliquer, et cela ne devient pas plus clair. Beaucoup d'autres particularités de cette fantasmagorie ne sont pas sans obscurité ; tantôt ces ombres légères sont représentées comme immatérielles, ne pouvant ni toucher ni être touchées par la matière, ni lui imprimer aucun mouvement ; tantôt on voit Romulus, vaincu dans une discussion philosophique par Numa, prendre sa lance, la briser *sous ses pieds vigoureux*, et en jeter les tronçons à terre. J'aime encore mieux pourtant ces contradictions dans le costume des ombres que dans leurs raisonnemens, ou du moins dans les opinions qu'on leur prête, comparées avec celles qui furent le principe de leur conduite pendant toute leur vie. Je ne pense pas, par exemple, qu'il soit conforme au caractère et à la conduite de César, de mettre dans sa bouche une violente diatribe contre Marius. César continuait, s'il est permis de parler ainsi, la faction de Marius ; il avait même, presqu'au sortir de l'enfance, failli à être mis sur les tables de proscription par Sylla, qui prévoyait, et le parti qu'il embrasserait, et quelle autorité il lui donnerait un jour.

Les femmes surtout mises en scène par l'auteur

des *Nuits Romaines*, ne ressemblent pas trop à des ombres sans substance, à des spectres, à des fantômes. Lucrèce a les épaules les plus blanches du monde, et il ne me paraît lui rien manquer de ses attraits, non plus qu'à Virginie, qui paraît très-fâchée d'avoir été tuée par son père, et qui cherche toujours son cher Icilius; ni à une vestale qui a été enterrée toute vive pour avoir enfreint son vœu, et qui raconte sa déplorable histoire. Celle de Lucrèce devient l'objet d'une discussion bien pénible pour elle. Pomponius, ce Romain si indulgent et si doux à Rome ou à Athènes, devenu si âpre et si dur dans les enfers, révoque en doute cette vertu qui fait la gloire de Lucrèce depuis tant de siècles, la presse très-vivement sur ce point par des argumens qu'a déjà faits depuis long-temps un père de l'Église, et l'interpelle de répondre elle-même. « Parle, lui dit-il; toi seule tu « peux fixer nos incertitudes. A ces mots, la triste « Lucrèce lève la tête, et porte un regard douloureux sur celui qui l'interroge : troublée, respirant « à peine, il semble que la douleur ait étouffé sa « voix. Cependant un sombre silence régnait dans « les airs. Ainsi que des auditeurs recueillis autour « d'un habile musicien, prêt à se faire entendre, les « ombres immobiles soupiraient après sa réponse; « mais, toujours en proie à son agitation, on eût dit « qu'elle ne pouvait parler, ou bien qu'à travers les « pensées qui se présentaient en foule à son esprit, « elle restait incertaine si elle devait s'expliquer ou « se taire. A la fin, laissant tomber sa tête sur son « sein délicat, et succombant à sa douleur, elle se « couche tristement sur un tombeau. » Cicéron dé-

fend généreusement Lucrèce, qui renonce à se défendre elle-même ; mais Pomponius ne se laisse point imposer par l'éloquence du plus éloquent des Romains ; il observe que cette éloquence servit aussi souvent sur la terre à la défense du coupable qu'à celle de l'innocent, et il attaque, par de nouveaux et spécieux argumens, la vertu de celle qui depuis tant de siècles est en possession de donner son nom aux femmes les plus vertueuses. Marcus Brutus, descendant de ce Junius Brutus, qui le premier arracha le poignard du sein de Lucrèce, et le montra au peuple pour demander vengeance, et l'exciter contre la tyrannie, se croit plus intéressé qu'un autre à l'honneur de cette antique héroïne dont la sanglante catastrophe fut la première cause de la liberté des Romains, et il la conjure de repousser les calomnieuses inculpations de Pomponius. « O toi, lui dit-il, qui pen-
« dant ta vie n'as pas craint de dévoiler l'outrage
« fait à ta vertu, que n'élèves-tu la voix pour con-
« fondre tes injustes détracteurs ? A cette vive apos-
« trophe, la rougeur couvrit le front de Lucrèce,
« et ses yeux laissèrent échapper quelques larmes ;
« elle les essuyait avec son voile, en s'efforçant de
« cacher le trouble de son âme ; ensuite elle s'assied
« par terre, laissant tomber sa tête sur ses genoux,
« et cachant son visage avec ses mains dans une at-
« titude digne de compassion. » Interpellée de nouveau par Brutus, elle se lève, et semble indiquer par ses gestes qu'elle est réduite au silence *par l'ordre même des dieux*. Il faut avouer qu'il y a quelque chose de suspect dans ce silence, même ainsi motivé.

Art. II.

Dans le premier volume de cet ouvrage, l'auteur, précipité au milieu de la nuit dans les profondeurs d'un tombeau, y est environné des ombres illustres des anciens Romains, les entend discuter les grands intérêts qui, en agitant cette république, agitèrent le monde entier; les voit conserver encore les mêmes préjugés, les mêmes passions, les mêmes fureurs qui les dominèrent pendant leur vie; il les écoute, se mêle à leur conversation, redresse leurs erreurs, leur apprend la suite de leur histoire qu'ils ignorent complétement, n'ayant rien su de ce qui s'est passé dans le monde depuis leur mort; il leur parle de la réputation qu'ils ont laissée après eux, et qu'ils conservent encore après deux mille ans; il rappelle non-seulement leurs actions, mais il leur cite des fragmens de leurs ouvrages, ce qui enchante surtout Cicéron. Mais, dans le second volume, il joue un rôle bien plus important encore; c'est lui qui est pour ainsi dire le principal personnage. Il propose à ce peuple de fantômes de profiter des ombres de la nuit, et du moment où tous les Romains sont plongés dans le sommeil, pour venir se promener dans Rome moderne, et la comparer avec l'ancienne; la proposition est acceptée, et aussitôt cette foule légère,

Per levibus ventis, volucrique simillima somno,

s'élance des tombeaux, vole sur le mont Palatin, sur le mont Sacré, les sept Collines et le Capitole, se

répand sur le Tibre, sur la voie Flaminienne, le Forum, entre au Vatican, dans Saint-Pierre de Rome, et visite tous les lieux célèbres, ou par des monumens anciens, ou par des ruines antiques, ou par des édifices modernes. L'auteur des *Nuits Romaines* la suit comme il peut, et doit être, ce me semble, un peu essoufflé de ces courses rapides. Il jouit de la surprise des ombres, à la vue de tant de changemens divers et prodigieux ; il a souvent à supporter l'expression de leur mépris, de leur colère, de leur indignation ; souvent aussi il défend assez bien ses contemporains, accuse à son tour les anciennes institutions ; et si quelquefois il est confondu par les raisonnemens de ces vieux Romains, quelquefois aussi par les siens, il les réduit au silence.

On ne peut nier que l'idée de ce second volume ne soit ingénieuse et piquante, si toutefois l'esprit peut admettre les fictions peu naturelles de l'auteur, et se familiariser avec ce peuple d'ombres, de spectres, de fantômes, et tout cet appareil fantasmagorique. Il me semble que l'invraisemblance de cette fiction augmente encore dans le second volume : c'était beaucoup de rencontrer tous ces illustres morts réunis dans un tombeau : mais ce qui est bien plus fort, c'est de les voir se promener dans les rues de Rome, glisser sur les eaux, s'élever sur les toits, et pénétrer à travers les murs dans les édifices publics et sacrés. J'ai déjà observé que l'auteur n'était pas toujours d'accord avec lui-même dans la peinture qu'il fait de ces ombres, le caractère qu'il leur donne, les propriétés qu'il leur attribue, les représentant tantôt comme des squelettes et des ossemens arides,

tantôt avec tous les attributs de la beauté, tantôt prêtes à se battre ; et comme si des ombres avaient des armes, tantôt portant la main à la garde de leurs épées, ou brisant leurs lances sous leurs pieds : cette confusion augmente encore dans le second volume. Dans le premier, tous ces fantômes ignoraient ce qui s'était passé après leur mort : Cicéron soupire douloureusement, lorsqu'il apprend que sa main droite a été coupée par l'ordre d'Antoine, et attachée à la tribune aux harangues ; que sa langue a été percée d'une aiguille d'or par la barbare Fulvie. C'est l'auteur des *Nuits Romaines* qui lui donne ces tristes détails ; et, lorsqu'il s'étonne que tant de siècles se soient écoulés, sans que la connaissance de ces faits lui ait été transmise par cette foule d'illustres morts dont plusieurs furent ses contemporains et ses amis, Cicéron lui répond que, dans cet espace infini où errent les ombres, elles ne se rencontrent jamais, et que c'est la première fois, depuis près de vingt siècles, qu'il a eu le bonheur de rencontrer cette foule de Romains réunis au tombeau des Scipions. Telle est la doctrine fantasmagorique de l'auteur : elle est assez singulière ; mais enfin, après l'avoir si bien établie, il fallait s'y conformer. Pourquoi donc tous les spectres, arrivés au Champ-de-Mars, reconnaissent-ils un monument élevé par Auguste ? Tous les Romains que l'auteur a mis en scène et nous a fait connaître, étaient morts avant l'érection de ce monument. Comment Horatius Coclès raconte-t-il, aux ombres rassemblées autour de lui, que les cadavres des empereurs Commode et Héliogabale avaient été jetés dans le Tibre de dessus le même pont où,

plusieurs siècles auparavant, il avait arrêté l'armée de Porsenna ? Le caractère d'une ombre une fois donné, il ne faut pas plus le démentir que celui d'un personnage moins fantastique : *Servetur ad imum.*

Du moins ces vieux Romains ne connaissent pas l'histoire de Rome moderne, et leur guide, c'est-à-dire, l'auteur des *Nuits Romaines*, a le plaisir de la leur apprendre, et de jouir des impressions qu'ils en reçoivent, et de toute leur surprise ; mais il a bien plus souvent à essuyer leurs reproches et même leur colère. Ces fiers Romains approuvent, en général, très-difficilement et très-peu, et n'estiment guère que leur histoire et leurs actions : ils voudraient surtout que les monumens qui en consacrent le souvenir fussent éternels, et ils s'indignent lorsqu'ils voient les ruines d'un temple, d'un amphithéâtre, d'un cirque, et de tout ce qui rappelait leur grandeur, leur puissance, leur gloire militaire, leurs trophées et leurs triomphes. On voit les ombres se baisser, ramasser en frémissant des fragmens de marbre, arracher d'un bras indigné les ronces et les herbes qui croissent entre ces débris, et s'écrier d'une voix forte et courroucée : « Quel outrage pour ce mont « Palatin où Rome prit naissance, berceau miracu- « leux du plus étonnant des empires ! Ces lieux étaient « jadis regardés comme une terre sacrée, à cause de « la grotte impériale où se retirèrent les rois ju- « meaux, et de *la plante ruminale*, objet d'un tou- « chant souvenir. De ce côté s'élevaient, auprès du « temple d'Apollon, les maisons de Scaurus, de l'é- « loquent Tullius, et des Gracques, apôtres de la

« liberté; mais, hélas! on n'y voit plus que des restes d'autels et de statues recouverts par l'herbe des « pâturages et la glèbe rustique. La foule des ombres « répétait ces tristes gémissemens, et l'une d'elles, « portant les yeux sur une urne vide : C'est là, dit-« elle, que reposaient nos cendres, aujourd'hui une « vaine poussière et le jouet des vents! Ces étables, « où mugissent des troupeaux, ajoutait un autre « spectre, sont bâtis avec des débris de tombes qui « portent encore des traces d'inscriptions; la char-« rue impitoyable bouleverse cette colline pleine de « nos cadavres, et c'est de leur sein que naissent les « délices de vos tables; le laboureur stupide brise « ces pierres funèbres..... Partout la terre est jon-« chée de colonnes de marbre asiatique, renversées « sur leurs socles..... Ah! ne soyez point barbares « à demi, reprit alors, en tournant vers moi ses « regards, un spectre d'une fierté remarquable; ef-« facez jusqu'à la dernière trace de ces monumens; « éteignez tout l'éclat des souvenirs antiques, et que « ces lieux se changent, sous vos mains, en un dé-« sert affreux, dont le silence ne soit désormais trou-« blé que par les hurlemens des bêtes féroces. »

Ces plaintes se renouvellent souvent, et peut-être un peu trop souvent pour le plaisir des lecteurs qui font un cas particulier de la variété dans un ouvrage. Le *Cicerone* des ombres est quelquefois très-embarrassé par leurs reproches; il se tait alors, ou même reconnaît de bonne foi la justesse de ces reproches : quelquefois aussi il défend ses contemporains avec assez d'adresse et de vérité; il prouve à ces ombres irritées que, quel que soit le respect qu'on ait porté

dans tous les âges à leur mémoire et aux monumens qui la consacrent, cependant le poids des siècles, la main du temps, les commotions du globe, les guerres fréquentes, cause de destruction trop connue de ces vieux Romains, ont dû en ruiner beaucoup, en anéantir un grand nombre; qu'il est même étonnant que tant d'édifices, de statues et de monumens de toute sorte aient résisté à tant de causes dévastatrices. Il leur apprend de quelle vénération sont l'objet ces restes sacrés; avec quelle ardeur et quelle émulation les nouveaux peuples de l'Italie ont pénétré dans les entrailles de la terre, sous les décombres des villes enfouies, pour y découvrir jusqu'aux meubles les plus communs, jusqu'aux ustensiles les plus vils qui avaient été à l'usage des anciens Romains; quel prix ils ont attaché à la découverte de ces antiques dépouilles. Il leur parle de ces savans de toutes les nations, occupés à dérouler avec une patience infatigable ces vieux manuscrits à moitié consumés par les laves du Vésuve, et tombant en poussière, afin de dérober aux injures du temps et aux catastrophes de la nature quelques pages de plus, quelques lignes de plus de ces œuvres immortelles produites par leurs grands écrivains. Il leur reproche de n'en avoir pas autant fait, eux qui se plaignent; d'avoir laissé périr avec insouciance tous les monumens des premiers âges du Latium et de l'antique Italie; de s'être contentés de porter chez les premiers habitans de cette terre classique le fer et l'esclavage, sans songer à rien conserver de leurs traditions, de leurs usages et de leurs arts. Enfin il triomphe, lorsqu'il fait considérer à ces ombres, forcées d'admirer, la grandeur et la

magnificence des nouveaux édifices, des temples modernes s'élevant à la place d'anciennes masures. Vitruve toutefois critique durement Saint-Pierre de Rome; mais tous sont frappés d'admiration à la vue des beaux tableaux de l'école romaine; ils s'arrêtent avec un doux murmure et une surprise agréable devant ceux de ces tableaux qui représentent quelques traits de leur histoire; ils font même éclater les plus vifs transports à la vue de l'enlèvement des Sabines, de Numa sacrifiant avec les Vestales, du combat des Horaces, de Mutius brûlant dans le camp de Porsenna la main qui avait trahi son espoir, du passage des Alpes par Annibal : « et l'on eût dit, continue « l'auteur, qu'à l'aspect de Carthage, ces cœurs ro- « mains retrouvaient toute leur haine contre cette « antique rivale. »

J'avais encore remarqué plusieurs autres scènes dignes d'être citées, ainsi que plusieurs entretiens où de grands personnages discutent de grands intérêts; mais la place me manque. Je me borne à rapporter la conclusion de l'auteur, qui me paraît très-sensée, et non moins éloignée des exagérations de l'enthousiasme que des injustices du dénigrement. Après avoir rendu hommage au génie de Rome et à la fierté de son caractère, il ajoute : « En résumant « les discours que j'avais recueillis de la bouche de « ses héros, sur ses mœurs, son gouvernement et ses « lois, on en conclura que ce peuple eut plus de « grandeur que de vertu, plus de gloire que de « bonheur; qu'il fut oppresseur par principes, des- « tructeur par caractère, étonnant par les succès; « qu'il allia tour à tour l'héroïsme à l'injustice, la

« générosité aux forfaits, l'élévation des sentimens « à toutes les fureurs. C'est par là que le bruit de sa « renommée retentit encore à nos oreilles, et sub- « jugue, malgré la voix des sages, l'opinion de la « plupart des hommes. Pour moi, j'avoue que ces « entretiens ont affaibli mon enthousiasme pour les « Romains; et, sans leur refuser le tribut d'admira- « tion que méritent l'étendue et le succès de leurs « entreprises, je pense que la chute d'un empire « dont l'ambition n'avait point de bornes assura le « repos des nations et fut un bienfait pour l'univers. » Il y a une juste modération dans ce jugement; et ce qui ferait penser que cette vertu rare et recommandable est celle de l'auteur, malgré quelques traits d'exaltation qui pourraient quelquefois faire soupçonner le contraire, c'est que ses héros ne sont ni Brutus, ni César, mais Cicéron et Pompée.

Pour résumer aussi mon sentiment sur l'ouvrage, je dirai qu'il est plein de véritables beautés et de graves défauts; il y a, en général, une grande énergie dans les pensées, de la vigueur ou de l'adresse dans les raisonnemens, une éloquence pleine et forte dans les discours; quelquefois, rarement cependant, des vues neuves et originales, mais souvent aussi la grandeur et l'élévation que l'auteur veut mettre dans ses pensées et dans ses discours, dégénèrent en enflure, et même en une sorte de galimatias; et on est surtout étonné de trouver ces défauts dans la bouche d'un Marius, orateur d'une éloquence âpre et sévère; d'un Pomponius Atticus, homme dont la diction devait être pleine de grâce et de goût : ce ton toujours élevé a quelque chose de monotone et de

tendu ; si l'auteur croyait ce ton convenable, lorsqu'il fait parler des Romains sur les grands intérêts qui les occupèrent pendant leur vie, il devait du moins le baisser un peu, quand il parle en son nom ; mais il ne veut pas être moins sublime que les spectres eux-mêmes : il n'est pas, non plus qu'eux, toujours exempt d'affectation, de recherche, de mauvais goût. Une ou deux fois on est étonné de voir des Romains se connaître assez mal les uns les autres ; Cicéron, par exemple, faire un parallèle entre Lucullus et Antoine, et dire qu'ils furent « tour à tour austères et dissolus, voluptueux et *féroces*. » Cette dernière épithète ne convient nullement à Lucullus, qui, après avoir été un des plus grands capitaines de son siècle, se borna à vivre en épicurien heureux et tranquille, et se distingua non seulement par la mollesse, mais aussi par l'aménité de ses mœurs. Comment Cicéron aurait-il confondu cet homme aimable et poli avec un soldat grossier, tel qu'Antoine, son ennemi implacable? Je suis étonné aussi de l'excessive sévérité de l'auteur pour Coriolan ; c'est de tous les Romains le seul qui ne réponde pas à ses accusateurs : il me semble pourtant qu'il avait bien des choses à dire pour sa défense.

Enfin, puisque le dessein de l'auteur n'était pas de nous donner une histoire romaine, mais seulement de choisir les traits de cette histoire les plus féconds en aperçus politiques, philosophiques et moraux, j'aurais voulu qu'il eût été plus sobre de récits : ces ombres illustres se racontent en effet de longs lambeaux d'histoire, souvent sans intérêt, qu'il valait mieux passer sous silence, et auxquels,

dans une histoire si riche et si féconde, il était aisé d'en substituer une foule d'autres, plus dignes d'être offerts aux lecteurs.

Le traducteur, M. Lestrade, est le premier qui ait donné en français une traduction complète de cet ouvrage, très-digne, malgré ses défauts, d'être traduit; et ce n'est pas là son seul mérite. Son style a du nerf, souvent de l'élégance, et presque toujours cette heureuse facilité qui déguise la gêne et la contrainte, qu'on éprouve toujours quand on fait passer un ouvrage d'une langue dans une autre : on a pu en juger par les citations que j'ai faites. Je ne reprocherai à M. Lestrade que deux ou trois expressions trop familières qui ne répondent pas à la dignité du sujet et à la noblesse continue de ces entretiens. Ce n'est pas comme terme familier, mais impropre, que je critiquerai le mot *larves*, dont il se sert fréquemment pour désigner les spectres et les fantômes qu'il met en scène, et sans doute pour en varier les dénominations. Il a vraisemblablement suivi le texte italien; mais en français, le mot *larves* ne se dit que des génies malfaisans; et je ne crois pas qu'il soit permis de dire les larves de César, de Cicéron et de Pompée, pour désigner les ombres de ces grands hommes.

Nouveaux Dialogues des Morts, entre les plus fameux personnages de la révolution, et plusieurs hommes célèbres anciens et modernes; par F. Pagès.

« J'ai fait moraliser tous mes morts, dit Fonte-
« nelle; sans quoi, ce n'eût pas été la peine de les

« faire parler ; des vivans auraient suffi pour dire « des choses inutiles. » M. Pagès a fait *moraliser*, philosopher, politiquer tous les siens ; ce qui ne l'a pas empêché de leur faire dire bien *des choses inutiles ;* et pour débiter des maximes triviales, une morale fausse ou incertaine, une philosophie commune ou dangereuse, une politique erronée ou inconséquente, qui, proscrivant les excès révolutionnaires, en conserve les élémens ; qui, vouant à l'exécration le régime de la terreur et du jacobinisme, adopte des principes propres à le reproduire ; pour faire enfin du galimatias en philosophie, en morale et en politique, il n'était pas nécessaire de recourir à des morts : *des vivans auraient suffi.*

M. Pagès, dans le choix des différens ouvrages qu'il a donnés au public, a trop négligé ce sage précepte d'Horace, qui conseille avant tout de consulter ses forces :

. . . . . *Quid valeant humeri, quid ferre recusent.*

Il a constamment employé des talens médiocres à des objets qui en exigeaient de très-grands ; il a appliqué de faibles moyens à de difficiles entreprises. Non content d'avoir écrit les annales de la révolution, d'avoir présenté l'histoire des actions de nos contemporains, il veut encore nous donner celle de leurs réflexions et de leurs pensées secrètes. Après les avoir fait agir sur la scène du monde, il veut les faire parler lorsqu'ils en ont disparu. Cette seconde tâche offre peut-être encore plus de difficultés, plus d'écueils que la première. En effet, lorsqu'on a à présenter le tableau d'actions réelles, de faits véritablement exis-

tans qui, par leur importance, ont fixé l'attention d'un grand nombre de spectateurs, qui, par leur publicité, ont dû avoir une foule de témoins; l'écrivain assez éclairé pour ne pas s'en laisser imposer par de fausses relations, assez honnête pour ne pas vouloir en imposer par d'infidèles récits, peut éviter tous les écarts de l'imagination, et s'élever au-dessus des séductions de l'esprit de système et de parti; mais lorsqu'il se transporte dans les champs élysiens, lorsqu'il voyage dans le pays des fictions, lorsque ce qu'il raconte, n'ayant laissé aucune trace, ne peut être formellement démenti par aucun monument, lorsque enfin il nous donne l'histoire de pensées secrètes, de jugemens, fruit de ses conjectures, de sentimens, enfans de son imagination, qu'il lui est difficile alors de ne pas s'abandonner à cette pente insensible qui l'entraîne vers ses propres idées, ses propres affections et les préjugés du parti qu'il a adopté! Il oublie bientôt qu'il ne devait être que le fidèle interprète des fameux personnages qu'il met en scène, et il ne songe plus qu'à les faire eux-mêmes les interprètes de ses propres opinions.

Certainement ce n'est pas Louis XVI qui parle, mais bien M. Pagès, dans le dialogue où cet infortuné monarque se reproche ses sentimens religieux, sa déférence aux directeurs de sa conscience, et regrette de n'avoir pas fait poignarder le duc d'Orléans. Reconnaîtrait-on *Pie VI* dans l'aveu qu'il fait à l'évêque *Gobel*, de n'avoir pas eu assez de *politique pour distinguer les momens et les circonstances, et de s'être conduit, au dix-huitième siècle, comme il aurait pu le faire dans le seizième?* N'est-ce pas là

le langage d'un philosophe du *dix-huitième siècle*, et non celui d'un vénérable pontife fait pour illustrer, par ses vertus, sa fermeté et sa doctrine, tous les *siècles* où il aurait été le chef de l'Église? S'imaginerait-on que M. *de Calonne* loue *M. Necker* d'avoir fait accorder une double représentation au tiers, et qu'il le blâme de n'avoir pas secondé de tous ses moyens la mesure des assignats, tandis que dans sa *Lettre au Roi*, et dans son *Etat présent et à venir de la France*, il se prononce également, et contre la double représentation, et contre la doctrine des assignats? Se serait-on douté que l'auteur *d'Athalie* pût jamais être transformé en orateur de club, qu'il traiterait Louis XIV de maître *despotique et orgueilleux?* Assurément, si l'on m'avait demandé à qui appartenait cette phrase : « Les productions du génie, « de l'esprit et des arts, par le renouvellement de « leur antique alliance avec la liberté, prendront « sans doute un vol hardi et sublime, un élan ma« jestueux; la massue *pétrifique* des censeurs ne pour« ra plus paralyser le génie, et lui ôter ses ailes de « feu, pour lui en substituer de plomb, » j'aurais nommé Chénier ou M. Pagès, mais jamais Racine.

C'est ainsi que dans ces dialogues tous les caractères sont défigurés et souvent dégradés. On voit *Marie-Antoinette* recevoir des leçons de politique et de courage de madame *du Barry;* avouer en confidence à celle-ci, qu'en allant à l'échafaud elle avait répandu des larmes de *tendresse et de rage;* qu'elle y aurait marché *avec volupté*, si elle avait cru être si bien vengée. Malgré le travestissement de tous les personnages, l'auteur s'imagine les avoir peints avec tant de

vérité, qu'il les fait se reconnaître au premier mot. Ainsi *Mirabeau*, abordant *Démosthène*, lui dit : « O « Démosthène ! ombre illustre, orateur sublime, « dont j'ai tant admiré les écrits, et plus encore le « brûlant patriotisme, me sera-t-il permis de jouir « ici de votre conversation, et de dissiper auprès de « vous l'ennui qui même après leur mort poursuit « les humains jusque dans ce paisible, mais triste et « morne Élysée ? » Démosthène répond : *A ce langage, je reconnais Mirabeau.* Assurément c'est avoir le tact fin : quant à moi, qui n'ai pas l'honneur d'être mort, et encore moins celui d'être Démosthène, je n'aurais pas plus reconnu, *à ce langage*, Mirabeau, que Fauchet, ou Gorsas, ou tout autre. Dans le dialogue entre *Rousseau* et *Voltaire*, celui-ci débite une page entière bien emphatique, bien lourde, bien ennuyeuse : Rousseau ne s'aperçoit pas que cette prose soporifique est de M. Pagès; et comme si elle ressemblait à celle de Voltaire, il lui adresse ce compliment : « Je vois, célèbre Arouet, que vous avez « toujours conservé ce *persifflage gai, cette ironie* « *piquante, et en même temps enjouée*, qui donnait « *tant de sel* à vos écrits. »

Un des secrets de M. Pagès pour faire triompher la cause de la philosophie, c'est de lui donner des adversaires bien bêtes. Ainsi, dans un de ses dialogues, une religieuse veut prouver qu'elle a raison d'abandonner son couvent, et même de se marier. Elle débite des pages entières de quintessence philosophique. Elle déclame contre le vœu de pauvreté, qui ôte *la faculté la plus heureuse, celle de secourir la misère*, quoi qu'il soit prouvé qu'un couvent de

religieuses *secourait plus la misère* que la plus nombreuse académie de philosophes; elle dit de très-belles choses contre le vœu d'obéissance, mais c'est surtout contre le vœu de chasteté qu'elle s'anime et qu'elle devient éloquente. Un pauvre directeur, qui lui est opposé, est étourdi de ce flux de paroles et de philosophie. Il ne sait que lui répondre: *Madame, vous êtes schismatique, hérétique et athée.* La religieuse réplique très-savamment qu'on ne peut être à la fois hérétique et athée. Ce dialogue me rappelle celui d'Anacréon et d'Aristote dans Fontenelle. Anacréon parle toujours: le pauvre Aristote, qui est absolument sacrifié, ne peut rien dire; il porte sa plainte à Pluton contre l'auteur du dialogue. « Je ne me « plains pas précisément, dit-il, de ce qu'Anacréon « a tout l'avantage, je me plains de ce que je ne sais « pas le lui disputer un peu; je me plains de ce que « je suis un sot. » Pluton déclare très-judicieusement qu'*un dialogue ne sera point composé d'Anacréon tout seul, et qu'Aristote sera obligé de lui répondre.* Je crois qu'il déclarerait pareillement qu'*un dialogue ne sera point composé d'une religieuse toute seule, et que son directeur sera obligé de lui répondre.*

Je m'étais proposé d'examiner quelques-unes des maximes morales que l'auteur jette avec profusion dans son livre; mais en voilà bien assez sur *ces dialogues.* J'ajouterai seulement qu'au défaut d'être mal écrits, ils joignent celui de rapporter longuement des faits communs, sans intérêt, et qui, étant également connus des vivans et des morts, ne sont bons à être racontés ni dans ce monde-ci, ni dans l'autre.

Pensées, Observations et Réflexions morales, politiques et littéraires, de M. A. de L.

Les hommes qui réfléchissent beaucoup, et qui parlent peu, s'expriment volontiers par sentences, et aiment le langage court et rapide des proverbes et des maximes, le style vif et concis des axiomes et des pensées. Les Orientaux, qui à beaucoup d'imagination joignent cependant beaucoup de gravité, beaucoup de penchant à la méditation et au silence qui la favorise, emploient fréquemment ces discours sentencieux, ce style tout en apophthegmes; et si le caractère divin imprimé aux écrits de Salomon permettait de compter ce puissant et sage monarque parmi les écrivains ordinaires, ce serait chez ces peuples que nous trouverions le plus ancien et le plus beau monument de la philosophie et de la morale, exprimées en traits détachés qui frappent l'esprit et s'impriment dans la mémoire par la vérité des pensées, la sagesse des maximes, le tour vif et concis de l'expression. Parmi les Grecs, nation babillarde, les plus grands philosophes, un peu différens des philosophes modernes qui écrivent prodigieusement, et parlent encore davantage, adoptèrent ce langage laconique; nous ne connaissons de Socrate, de Thalès, et surtout de Pythagore, le plus silencieux de tous, que quelques principes fondamentaux de leur philosophie particulière, et quelques préceptes isolés de la morale universelle. Quoique la manière de Plutarque, au lieu d'être brève et concise, soit au contraire périodique, et même un peu diffuse, quel-

ques-uns de ses traités moraux ne sont guère qu'une suite de sentences et de maximes. Les Romains, plus sérieux que les Grecs, durent goûter aussi ce langage qui semble être celui de la sagesse et de la réflexion, avare de discours oiseux et de paroles inutiles. Quelques-uns de leurs écrivains, entre autres Laberius et P. Syrus, nous ont laissé des essais ou fragmens d'ouvrages en ce genre. Les modernes, imitateurs des anciens, n'ont point négligé d'imiter ce style philosophique et sentencieux, et les Français se distinguant dans ce genre, comme dans tous les autres, nomment, parmi ceux qui ont cultivé cette branche de la philosophie et de la littérature, trois de leurs écrivains les plus justement célèbres, Pascal, Larochefoucauld et La Bruyère.

Si dans les divers genres philosophiques ou littéraires, il est heureux d'avoir été précédé par de grands modèles qui vous indiquent la route, qui vous y guident, qui vous en marquent et les sentiers et les écueils, cet avantage a bien aussi ses inconvéniens. Les hommes aiment à juger par comparaison, parce que, de toutes les manières de juger, c'est celle qui s'accommode le mieux à leur faiblesse. Ils compareront donc les imitateurs avec les modèles, et c'est une comparaison bien redoutable. S'écarte-t-on de la manière des grands écrivains qui semblent avoir fixé les lois et les limites du genre où ils se sont exercés, on est un génie audacieux, bizarre, qui ne connaît pas de frein, qui méprise les règles, qui manque de goût. Les suit-on avec trop de soin et de scrupule, on est dénué d'invention, d'imagination, on est un plagiaire, un servile imitateur. Ce n'est pas

tout; les sujets s'épuisent; les heureux génies qui, les premiers, s'en sont emparés, en ont pris la fleur, en ont saisi les rapports les plus vrais, les plus naturels, les plus agréables, en ont traité les parties les plus intéressantes; et cet inconvénient se fait sentir surtout dans les genres très-bornés : tel est celui de ces ouvrages tout en maximes, en sentences, en aphorismes politiques, philosophiques ou moraux. La Bruyère se plaignait déjà d'être ainsi prévenu sur tout, par les grands écrivains qui l'avaient précédé : « Tout « est dit, et l'on vient trop tard, depuis plus de sept « mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent... Le « plus beau et le meilleur est enlevé; on ne peut « que glaner après les anciens, et les habiles entre « les modernes. » Il faut avouer que, si La Bruyère sentait déjà l'inconvénient de *venir tard,* il l'a fort augmenté pour ceux qui, venant après lui, écrivent des *pensées.*

Le nombre des pensées justes et vraies n'est pas, en effet, très-grand, et celui des pensées qui méritent de nous être révélées avec une sorte de prétention, et comme en style d'oracle, est très-petit. Dans un ouvrage ordinaire où tout est lié, où tout se soutient mutuellement, et a une dépendance mutuelle avec ce qui précède et ce qui suit, on n'est point étonné de trouver un assez bon nombre d'idées faibles et communes qui peuvent servir à développer, à unir entre elles, à mieux faire ressortir des idées brillantes et élevées, dont l'éclat, à son tour, rejaillit sur les accessoires et sur l'ensemble; mais dans un livre de pensées, chacune d'elles, étant isolée et indépendante, doit être regardée comme un petit ouvrage à part, et frapper

par son mérite particulier. L'auteur se trouve sans cesse entre deux écueils ; il faut d'abord que ses pensées soient vraies, c'est là leur premier mérite et leur qualité la plus essentielle. Mais, à force d'être vraies, il est à craindre qu'elles ne soient communes et triviales. Or, elles ne parviendront jamais à contenter l'esprit par la vérité seule, si elles ne le frappent, ne le surprennent et ne le séduisent par la nouveauté. Aussi l'orateur romain, louant les pensées de Crassus, ne se contente pas de dire qu'elles sont justes et vraies ; il ajoute qu'elles sont neuves et peu communes : *Sententiæ Crassi tam integræ, tam veræ, tam* NOVÆ. Il est vrai qu'on peut *rajeunir* une vieille pensée, et lui donner tout le charme de la nouveauté par un nouveau tour et une nouvelle expression. C'est la ressource de ceux qui *viennent tard*, et lorsque le monde a déjà *sept mille ans*. Ce mérite équivaut presqu'à celui de l'invention. Assurément cette pensée, *La mort n'épargne personne*, devait être déjà bien commune et bien usée il y a deux mille ans, et du temps d'Horace ; elle l'était prodigieusement du temps de Malherbe : lorsqu'on voit cependant la fortune qu'elle a faite, renouvelée et embellie par le tour que lui ont donné ces deux grands poëtes, et les expressions dont ils l'ont revêtue, il ne faut désespérer de rien en ce genre.

Mais M. A. de L. est loin de se croire réduit à cette ressource que nos devanciers, qui ont déjà tant *pensé*, ont laissée à ceux qui veulent encore *penser* après eux. Il croit qu'il reste encore beaucoup de choses neuves à dire. « L'axiome, *tout est dit*, est, selon lui, un arrêt dicté par la faiblesse et signé

par la jalousie. » Et on voit bien qu'il ne veut pas plus signer cet arrêt qu'il ne l'a dicté. C'est là une des pensées de M. A. de L., et elle est assez fière. La suivante est plus modeste : « Quand même on aurait écrit tant de choses, « qu'il en existerait peu de nouvelles à dire, il en « resterait toujours beaucoup à répéter. » Ceci est incontestable, seulement il ne faut pas en abuser.

Si quelquefois cependant M. A. de L. répète ce que les autres ont dit, c'est justement lorsqu'il croit être le premier à le dire. Ainsi, par exemple, dans son chapitre *de la Femme*, pensée 42, il dit : « Quel- « ques moralistes ont tonné avec force contre la li- « berté accordée aux femmes... Mais *pas un d'eux* « n'a songé à condamner ce qu'il y a de plus blâ- « mable dans nos mœurs. » Quelle est donc cette partie scandaleuse de nos mœurs qui avait échappé à l'observation et à la censure de nos moralistes les plus attentifs et les plus sévères? Quel est ce sujet intéressant pour les mœurs, que personne ne s'est encore avisé de traiter, et que, par un singulier bonheur, le talent et le zèle de M. A. de L. trouvent entièrement neuf? C'est le bal de l'Opéra. Assurément, s'il y a quelque chose de neuf dans tout cela, c'est de regarder comme neuf un sujet aussi rebattu : tout ce que nous pouvons faire en faveur de M. A. de L., c'est de ranger tout ce qu'il nous dit sur le bal de l'Opéra, non au nombre des pensées neuves que selon lui nous avons encore le droit d'espérer, mais parmi les choses cent fois dites, et que d'après lui il est encore bon de répéter. On pourra encore mettre dans la même classe la pensée suivante : « Rien n'est si

« difficile à amuser qu'un désœuvré. » Et l'on choisira entre cette prose et les beaux vers de Boileau, dont il suffira de citer les deux premiers :

> Mais je ne connais point de fatigue si rude,
> Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude, etc.

Il est impossible de mettre de l'ordre et de la méthode dans des réflexions sur un livre tout-à-fait dépourvu de méthode et d'ordre. On me permettra donc de faire des observations sans suite et sans liaison, comme les *Pensées* qui en sont le sujet. Trop souvent M. A. de L. ne voit dans les objets que les extrêmes : ce juste milieu, dans lequel résident la raison et la sagesse, paraît lui échapper entièrement : « Il est, dit-il, trois grandes époques « dans la vie : celle de la confiance, où tous les hom- « mes sont bons ; celle de la défiance, où tous sem- « blent méchans ; et celle de l'indulgence, où l'on « reconnaît qu'ils ne sont que faibles. » Est-ce que M. de L. ne reconnaît pas une quatrième époque, à laquelle arrivent tous les hommes justes et sensés, avant même d'avoir traversé les trois autres, et dans laquelle, revenus de cette aveugle confiance, et se tenant également éloignés d'une excessive défiance et d'une indulgence banale, ils savent que parmi les hommes il y en a un petit nombre de bons, et même d'excellens, un très-grand nombre de faibles, et un trop grand nombre de méchans et de corrompus ? Il ne tiendrait qu'à moi d'appeler aussi cela une *pensée ;* et assurément elle serait plus vraie et plus juste que celle de M. de L.

« Le doute, dit notre nouveau penseur, est sem-

« blable à l'enfer ; il ôte jusqu'à l'espérance. C'est « *peut-être* pourquoi la foi et l'espérance sont sœurs. » Pourquoi ce *peut-être*, etc. Il fallait éviter l'expression du *doute* dans une pensée où l'on a représenté le *doute* sous de si horribles traits ; et il ne fallait pas donner l'air d'une découverte à une phrase dont le sens est très-commun, quoique l'expression et le tour aient beaucoup de recherche.

Voilà bien des critiques, et je pourrais en faire beaucoup encore. Il faut, pour être juste, y mêler quelques éloges. Je louerai d'abord les bons principes et les excellentes intentions de l'auteur. Sa morale est pure et sévère. Ses opinions sur les principales questions qui intéressent la société sont irréprochables. Je sais que ces éloges ne sont pas ceux qui ordinairement flattent le plus un auteur. Je suis persuadé néanmoins que M. A. de L. attache beaucoup de prix à les mériter. Ceux que je donnerai à son talent, comme écrivain, et surtout comme *penseur* ingénieux ou profond, ne seront pas, il est vrai, sans restriction. Je reconnais toutefois que, parmi les portraits qu'il a jetés en assez grand nombre dans son livre, il y en a de fort agréables et de très-bien faits, et qu'il me paraît, en général, avoir assez bien saisi le style de cette sorte de composition. J'en citerais volontiers quelques-uns s'ils n'étaient un peu longs, et si mon article ne l'était déjà beaucoup. Dans le grand nombre de ses *Pensées*, il en est aussi plusieurs qui frappent par leur justesse, par une vérité qui n'est pas trop triviale, et par un tour assez heureux : telles sont les deux suivantes que je prends entre beaucoup d'autres que j'ai remarquées, et que je choisis exprès

sur deux sujets biens différens. « Une femme indiffé-
« rente résiste et s'en souvient à peine. Une femme
« sensible s'applaudit de ses refus; en s'applaudis-
« sant, elle s'en rappelle l'objet; elle le plaint, s'at-
« tendrit, et finit par se rendre. Ne pourrait-on pas
« en conclure que, pour un cœur tendre, trop de
« réflexion sur la résistance est une préparation à la
« défaite ? » Voici la seconde : « Dans une bibliothè-
« que choisie, j'oublie avec joie qu'on fait encore des
« livres. » Je voudrais bien que quelques pensées choi-sies, que le lecteur trouvera dans le livre de M. de L., lui fissent oublier aussi que la plupart ne sont que des lieux communs que l'auteur n'a nullement rajeunis. Trop souvent ce ne sont point véritablement des pen-sées, ce sont des phrases très-ordinaires, isolées, et sans aucune liaison. L'on sent combien, à la longue, la lecture doit en être ennuyeuse. Il est vrai que d'après cette pensée de M. A. de L., il aurait par fois le droit d'ennuyer. « Quelquefois, dit-il, les gens d'esprit en-
« nuient; c'est qu'ils se vengent. » Mais il ne faut pas que les gens d'esprit soient si vindicatifs. Je termi-nerai cet article par une pensée de M. L., qui prouve le bon esprit de son auteur, et qu'il semble avoir jetée dans son livre tout exprès pour moi, et comme pour me rassurer sur le mauvais effet que je pourrais crain-dre de mes critiques : « On redoute si fort la fran-
« chise, dit-il, que, pour en dégoûter ceux qui pro-
« fessent, on la nomme *brusquerie, caprice, mau-*
« *vaise humeur.* » Je dois espérer, d'après cette juste observation, que M. de L. ne verra rien de tout cela dans la *franchise* avec laquelle j'ai dit mon sentiment sur son ouvrage.

Dictionnaire des Ouvrages anonymes et pseudonymes, etc. ; par M. A.-A. Barbier. Seconde édition, revue, corrigée, et considérablement augmentée.

Balzac nous raconte, dans une de ses lettres, que, parmi les nombreux visiteurs que sa réputation lui attirait des provinces les plus éloignées, l'un d'eux commença en ces termes le compliment qu'il lui adressa : « La vénération et le respect que j'ai tou-« jours eus pour vous, et pour *messieurs vos li-« vres*, etc. » On ne saurait parler de livres avec de plus grandes marques de déférence et en termes plus respectueux ; c'est les mettre, pour ainsi dire, sur la même ligne que *messieurs les auteurs*, et il faut avouer que quelquefois ils valent mieux. Souvent aussi leur histoire est plus intéressante ; elle est pleine de faits curieux, d'anecdotes piquantes : c'est une partie importante de l'histoire littéraire.

Il est certainement peu de livres où l'on trouve un plus grand nombre de ces faits et de ces anecdotes, que dans le *Dictionnaire des anonymes et des pseudonymes* de M. Barbier. La première édition de ce savant ouvrage a eu beaucoup de succès ; la seconde en aura sans doute davantage encore. L'auteur n'a, en effet, rien négligé pour la rendre plus digne des suffrages du public ; il l'a augmenté d'un nombre considérable d'articles ; et il y a corrigé plusieurs erreurs que tous les soins, on pourrait dire tous les scrupules de ses recherches, n'avaient pu prévenir et éviter dans une première édition ; enfin, et c'est

là, à mon avis, la principale et la plus importante amélioration que reçoive le dictionnaire des anonymes. Dans cette seconde publication, il a fondu dans le texte, et replacé dans leur ordre naturel, les articles nombreux qui dans la première édition étaient rejetés dans un *supplément* presque aussi considérable que l'ouvrage lui-même, ce qui en rendait l'usage très-incommode, et alongeait beaucoup les recherches, puisqu'il fallait souvent chercher dans un troisième volume ce que l'ordre alphabétique indiquait pour le premier ou le second, et que l'on ne trouvait ni dans l'un ni dans l'autre. Actuellement on saura du premier coup à quoi s'en tenir, et ce qui ne serait pas trouvé à sa place serait inutilement cherché ailleurs.

Mais cette sorte de déconvenue, ou, comme disent les Anglais, de *désappointement*, sera rare. Il est bien peu de questions dans cette partie de la bibliographie, qui est l'objet de son livre, à laquelle M. Barbier ne réponde; bien peu de curiosités qu'il ne satisfasse. Il n'est point de secret, quelque profond qu'il soit, dont les auteurs ont voulu s'envelopper, qu'il ne pénètre, soit qu'ils aient jeté un voile entier sur leurs noms, et qu'ils aient gardé un silence absolu, soit qu'ils aient soulevé un coin de ce voile, et rompu en partie ce silence, en se désignant jusqu'à un certain point par quelques initiales ou par des anagrammes, ce qui a pu les faire deviner par leurs amis ou leurs contemporains, mais ne rend guère le secret moins impénétrable pour la postérité; soit enfin qu'ils aient voulu s'obscurcir de plus en plus par de faux noms, des dénominations singu-

lières, des allusions bizarres à leurs goûts, à leurs professions, comme ce moine qui, écrivant contre Balzac, s'était caché sous le nom de *Phyllarque*, qui veut dire en grec *prince des feuilles*, attendu qu'il était général des *Feuillans;* tous ces mystères sont dévoilés, tous ces masques sont tombés, toutes ces tromperies sont découvertes. On n'échappe point à M. Barbier dès qu'on a publié quelque chose; et moi-même je me suis trouvé trois ou quatre fois dans son livre pour quelques notes, pour quelques notices, pour quelques préfaces, pour quelques articles jetés dans un autre journal que celui *des Débats;* ce que je ne dis pas pour prouver l'agrément et l'utilité du livre, mais pour en prouver la singulière exactitude.

Cependant tous les gens de lettres laborieux, ou même seulement toutes les personnes qui lisent avec fruit, savent combien il est souvent utile de connaître l'auteur d'un livre, soit pour l'apprécier avec toute justice, soit pour savoir au juste le degré de confiance qui lui est dû, soit enfin pour s'expliquer des faits, des opinions, des circonstances qui s'y rencontrent. Mais, lors même que cela n'est pas utile, on veut encore le savoir : c'est une des curiosités les plus générales, les plus universellement répandues. Tout homme, et plus certainement encore toute femme qui lit un livre, veut savoir quel en est l'auteur. Tout ouvrage anonyme (je parle de ceux qui sont lus) multiplie et rend très-fréquente cette question dans tous les salons : « Savez-vous qui en est « l'auteur? » Il y a d'ailleurs quelque sentiment de justice dans cette curiosité. Le livre a fait plaisir ou il a ennuyé : on veut savoir à qui sont dus la recon-

naissance ou les reproches, les éloges ou les censures. Ce sentiment, quoique affaibli, subsiste encore, jusqu'à un certain point, pour les auteurs morts, même depuis plusieurs siècles. De même donc qu'après la représentation d'une pièce, le parterre en tumulte s'écrie : *l'auteur ! l'auteur !* quelquefois pour l'applaudir, souvent pour le siffler ; de même, quoiqu'avec plus de calme et de sang froid, les lecteurs et surtout les lectrices demandent à ceux qui ont quelque habitude des livres, et quelque connaissance en littérature, l'auteur d'un ouvrage ancien ou nouveau qu'ils viennent de parcourir : M. Barbier le leur dira.

Il faut toutefois l'avouer : si le Dictionnaire des anonymes et des pseudonymes ne contenait que des titres d'ouvrages, des dates d'éditions et des noms d'auteurs, ce pourrait être encore un ouvrage utile, mais il serait bien sec. C'est là sans doute sa principale partie, mais M. Barbier a su y rattacher une foule d'autres objets de bibliographie qui le rendent plus utile encore, et lui donnent souvent assez d'agrément pour qu'il arrive à celui qui le prend pour y faire une recherche qui ne demanderait qu'une minute, de s'y arrêter presque contre son gré pendant une heure, retenu par l'attrait et la variété de détails qu'il rencontre sans les chercher. J'en parle d'après ma propre expérience. En effet, les différentes vicissitudes d'un livre, les notes curieuses ou singulières dont l'ont chargé les divers propriétaires, dans les mains de qui il est tombé pendant la succession des siècles, les divers auteurs auxquels on l'a attribué, les erreurs dans lesquelles on est tombé à cet égard ;

les raisons sur lesquelles se fonde M. Barbier pour déterminer celui qui définitivement doit rester en possession de la gloire (si gloire il y a) de l'avoir fait, les contestations auxquelles il a donné lieu, les plagiats dont il a été l'objet, les ventes où il a figuré, et d'autres circonstances encore, qui certainement ne sont pas sans intérêt pour les amateurs de livres, sont souvent, dans le Dictionnaire d'anonymes, le sujet de dissertations curieuses et instructives, qui rompent la monotonie et l'uniformité d'un catalogue de livres, d'une nomenclature d'auteurs, et en font disparaître la sécheresse.

Ainsi par exemple, l'article ou les articles qui ont pour objet l'*Imitation de Jésus-Christ*, sont remplis de détails curieux. On y apprend que cet admirable ouvrage a eu, seulement en France, soixante-trois traducteurs, dont le dernier est M. Gence, et parmi lesquels un des plus anciens, comme un des meilleurs, est le garde des sceaux Marillac, qui fut décapité sous le ministère du cardinal de Richelieu. L'un de ces traducteurs, l'abbé de Choisy, avait donné lieu à une de ces petites anecdotes littéraires imaginées à plaisir par quelque esprit malin, qui passe de bouche en bouche, parce qu'elles sont assez piquantes, un peu scandaleuses, qui s'accréditent ainsi, et finiraient par passer pour des faits incontestables, si des écrivains laborieux et exacts comme M. Barbier, ne remontaient à la source, et n'en démontraient la fausseté. On avait donc prétendu que l'abbé de Choisy avait dédié sa traduction de l'*Imitation* à madame de Maintenon, et que cette dame était représentée au frontispice du livre, avec cette inscription tirée du

Psaume XLIV : *Audi, filia.... concupiscet rex decorem tuum.* Écoutez, ma fille!... le roi désirera votre beauté. Amelot de La Houssaie, historien plus satirique qu'exact, est le premier qui ait imprimé ce conte. Voltaire ne manqua pas de s'en emparer, et de le raconter à son tour et à sa manière dans le *Siècle de Louis XIV*. D'Alembert en égaya l'académie dans son éloge de l'abbé de Choisy. D'Olivet l'avait adopté dans l'histoire des académiciens, ainsi que La Baumelle dans l'histoire de madame de Maintenon. Le marquis d'Argenson le consigna dans l'ouvrage intitulé : *Loisirs d'un ministre*, ou *Essais dans le goût de ceux de Montaigne*. Gaillard l'enfouit dans l'énorme compilation de l'Encyclopédie méthodique. On croit bien qu'après tant d'autorités, les divers dictionnaires historiques l'ont fait passer dans leurs colonnes. Aussi le trouve-t-on dans le dictionnaire du janséniste Barral, comme dans celui du jésuite Feller, et même dans celui du sage et savant Chaudon.

Mais M. Barbier ne se laisse ni imposer par le nombre, ni éblouir par l'éclat des autorités ; il veut voir par lui-même, et c'est ainsi qu'il dissipe des erreurs souvent très-accréditées. Ici il fallait remonter à la première édition de la traduction de l'abbé de Choisy. En effet, Amelot de La Houssaie prétendait qu'on avait retranché et le frontispice et l'inscription dans la seconde et les suivantes, à cause de la malignité des gloseurs. M. Barbier a recherché pendant quinze ans cette première édition, qui parut chez Desallier en 1692 ; et, après l'avoir trouvée, il s'est convaincu que l'anecdote, telle qu'elle est rapportée

par Voltaire, d'Alembert et les autres, *est un de ces mensonges imprimés que les amis de la vérité doivent avoir honte de répéter*. En effet, cette première édition est dédiée, non à madame de Maintenon, mais à Louis XIV lui-même. Seulement, à la tête du second livre, qui contient les instructions pour la vie intérieure, on voit une gravure dans laquelle une femme est à genoux devant un crucifix; à côté d'elle sont de jeunes filles en grand nombre, assises sur des gradins; au bas de la gravure sont ces deux mots seulement : *Audi, filia;* écoute, ma fille. Il n'y a aucun doute que cette femme à genoux ne soit madame de Maintenon, entourée des demoiselles de Saint-Cyr qu'elle instruit. C'est cette gravure édifiante, si naturelle et si bien placée, qui aura été le prétexte du conte : de mauvais plaisans complétèrent le texte en ajoutant aux deux mots latins, *audi*, *filia*, ceux-ci, *concupiscet rex decorem tuum*, quoique, dans l'auteur sacré, ils ne les suivent pas immédiatement, et qu'ils en soient séparés par une phrase entière. Cependant cette plaisanterie fit assez de bruit pour obliger l'abbé de Choisy à remplacer cette gravure par une autre dans la quatrième édition, qui parut en 1699. Elle se trouve encore dans la seconde, et même dans la troisième, qui fut publiée en 1694.

D'Alembert raconte, à cette occasion, que, lorsque la fille de Henri II, l'infortunée Élisabeth de France, alla épouser Philippe II, roi d'Espagne, le cardinal de Tolède lui fit l'application de ce passage tout entier : « La malheureuse princesse, ajoute-t-il, qui « entendait le latin, et qui n'épousait qu'avec répu- « gnance le vieux et odieux monarque espagnol,

« tomba évanouie entre les bras de la reine de Na-
« varre, qui l'accompagnait. » M. Barbier prouve, par l'autorité des historiens contemporains, que la reine de Navarre n'était pas à cette cérémonie, ni en Espagne : c'était le roi de Navarre Antoine, père de Henri IV, qui avait accompagné la princesse; et, quant *au vieux et odieux monarque espagnol*, il n'était pas très-aimable sans doute, et pouvait même être *odieux;* mais il n'était point *vieux*, il n'avait que trente-trois ans.

L'abbé Raguenet avait traduit les *Aventures de Jacques Sadeur* (je dérobe encore à M. Barbier cette anecdote bibliographique) : cet ouvrage s'était bien vendu; mais l'abbé Raguenet prétendait que Barbin ne lui avait pas tenu un compte bien fidèle de la vente. Pour se venger, il s'efforça de faire un bien mauvais ouvrage, ce qui ne demandait peut-être pas de sa part autant d'efforts qu'il le pensait; il y réussit donc parfaitement. Il fait ensuite arriver mystérieusement chez Barbin une personne, puis deux, puis trois, puis d'autres encore, qui lui demandent si ce n'est pas lui qui imprime *Syroès et Myrame*, histoire persane (tel est le titre que Raguenet avait donné à sa rapsodie). Barbin répond que non; on le plaint. L'ouvrage doit avoir le plus grand succès; il était d'une grande dame qui l'avait lu à la cour, où il avait prodigieusement réussi. Sur ces entrefaites arrive, plus mystérieusement encore, dans la boutique de Barbin, un nouveau personnage, qui sort de dessous son manteau un manuscrit, et lui propose de l'acheter : c'était *Syroès et Myrame*. Le libraire, transporté, en demande le prix, et en

donne tout ce qu'on veut ; paie la moitié comptant et fait un billet du reste. Peu après, un des beaux esprits qui affluaient dans sa boutique y vient. Barbin s'empresse de lui montrer son excellente acquisition ; mais il est bientôt cruellement détrompé ; il est désolé, et ce qui redouble son dépit, c'est qu'il devine que c'est l'abbé Raguenet qui lui a joué ce tour. Il ne perd cependant pas la tête, et dit très-sagement au bel-esprit : « Gardez-moi le secret, je « paierai mon billet sans dire mot ; je mettrai sous « presse *Syroès et Myrame*, et ce ne sera pas le « premier méchant livre que j'aurai vendu, ni, s'il « plaît à Dieu, le dernier. »

Souvent un livre prétendu nouveau n'est qu'un vieux livre, auquel on a donné un titre différent ; quelquefois, voleur moins impudent, le plagiaire ne prend que le quart ou le tiers d'un ouvrage, ou il s'est donné la peine de chercher et de prendre dans cinq ou six auteurs pour le devenir lui-même. Les plagiats sont en effet les événemens les plus communs de la littérature ; ils sont de tous les temps ; et dernièrement encore, on a publié une Rhétorique *nouvelle*, où se trouvaient trois cents pages seulement du Traité des études de Rollin, sans que la moindre note, le plus petit avertissement, le plus léger signe typographique prévînt le lecteur de ce léger emprunt. C'est à ces *auteurs* surtout qu'il convenait de cacher leur nom, et quelquefois ils l'ont fait ; mais ils n'échapperont point au blâme, disons-le, à la honte, qu'ils méritent. M. Barbier est là, qui les découvre, qui les signale, qui les nomme, et qui indique clairement où ils ont pris ce qu'ils ont pris,

et la quantité et la valeur de ce qu'ils ont dérobé.

On ne donne point le change à M. Barbier par de petites ruses. Un de nos plus célèbres écrivains avait publié, sous l'empire, en 1808, un ouvrage politique et religieux ; il le fit réimprimer sous la restauration ; et, comme pour afficher une grande fermeté de principes et une grande indépendance de caractère, il dit dans une courte préface qu'il n'y *avait rien ajouté ;* mais M. Barbier prétend qu'il aurait dû dire qu'il en avait *retranché* une page. Il est certain que cela eût été plus franc ; et, si l'auteur ne voulait pas avoir cette franchise, il ne fallait pas faire de préface. Je ne nommerai point cet écrivain ; ses fanatiques partisans, qui seraient sans doute désavoués par lui, n'auraient pas la même discrétion à mon égard, s'ils me trouvaient dans le même cas ; mais il ne faut les imiter ni dans leur âcreté, ni dans leur animosité, ni dans bien d'autres choses encore.

Je n'ajouterai qu'un mot à cet article peut-être déjà trop long : c'est que le *Dictionnaire des anonymes* est un livre fait avec *science* et *conscience ;* et c'est ce qu'on peut trop rarement dire de *messieurs les livres !*

AU RÉDACTEUR.

Monsieur,

Je viens de lire, dans votre journal, un article signé A., dans lequel se trouve le paragraphe suivant : « Un de nos plus célèbres écrivains avait publié, sous

« l'empire, en 1808, un ouvrage politique et reli-
« gieux ; il le fit réimprimer sous la restauration, et,
« comme pour afficher une grande fermeté de prin-
« cipes et une grande indépendance de caractère, il
« dit dans une courte préface qu'il n'y *avait rien*
« *ajouté;* mais M. Barbier prétend qu'il aurait dû
« dire qu'il en avait *retranché* une page. Il est cer-
« tain que cela eût été plus franc ; et, si l'auteur ne
« voulait pas avoir cette franchise, il ne fallait pas
« faire de préface. Je ne nommerai point cet écrivain ;
« ses *fanatiques* partisans, qui seraient sans doute
« désavoués par lui, n'auraient pas la même discré-
« tion à mon égard, s'ils me trouvaient dans le même
« cas ; mais il ne faut les imiter ni dans leur âcreté,
« ni dans leur animosité, ni dans bien d'autres cho-
« ses encore. » Malgré cette espèce de protestation de douceur et de politesse, il se pourrait cependant que l'épithète de *fanatique* parût un peu *âcre*. Au reste, *l'écrivain, que M. A. ne nommera point*, dit-il, n'éprouve aucune répugnance à se nommer lui-même. Je publiai effectivement, en 1808, une brochure non pas *politique*, mais toute *religieuse*. Cet écrit contenait des leçons sévères; il était à craindre qu'il blessât, et qu'on n'en permît pas la publication, désirée par M. Emery, ancien supérieur de Saint-Sulpice. Pour désarmer l'homme qui régnait alors, je le louai de ses succès militaires, et d'avoir rendu à la France catholique le libre exercice de sa religion; chose que je ferais encore aujourd'hui. Cette précaution n'empêcha pas que l'ouvrage ne fût saisi et supprimé par la police. En le faisant réimprimer sous les Bourbons, le sentiment des convenances m'impo-

sait le devoir de retrancher le passage qu'on rappelle avec affectation ; et je ne vois pas bien comment *la franchise* m'obligeait de faire dans ma préface l'histoire de cette *page*, qui, au reste, ne renferme rien que j'aie à désavouer. Voilà toute ma réponse à M. A.

Je vous prie, Monsieur, d'insérer ma lettre dans votre plus prochain numéro, et d'agréer l'assurance de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

L'abbé F. de La Mennais.

RÉPONSE DE M. A.

Je n'avais ni donné le nom de l'auteur qui a cru devoir faire cette réclamation, ni indiqué le titre du livre qui en est le sujet. M. l'abbé de La Mennais s'est sans doute reconnu à la qualification d'*écrivain célèbre*, ou même de l'*un de nos plus célèbres écrivains*, que j'ai donnée à l'auteur dont je taisais le nom : il a eu raison, c'est de lui que je parlais ; c'est lui que désigne M. Barbier dans l'article du *Dictionnaire des anonymes* que j'ai cité, et dont il se plaint.

Son explication est aussi bonne qu'il était possible, et je m'applaudis de l'avoir provoquée. A la vérité, on m'avait assuré que les louanges qu'il avoue étaient un peu moins froides que l'analyse qu'il en donne aujourd'hui ; mais, ne les ayant jamais lues, je m'en rapporte parfaitement à lui.

J'observerai toutefois que son explication n'est pas

tellement satisfaisante, qu'il ne reste encore quelque chose d'un peu équivoque dans la préface qui fait le sujet de cette petite discussion. Certainement tout homme qui avait lu cette préface devait croire que M. l'abbé de La Mennais faisait réimprimer son ouvrage en 1821, tel exactement qu'il l'avait fait imprimer en 1808, ce qui n'est pas rigoureusement vrai. Tel était pourtant le sens naturel de sa phrase; telle était l'idée que l'auteur semblait vouloir imprimer dans l'esprit de tous ses lecteurs. Je persiste donc à croire, après la lettre de M. l'abbé de La Mennais, comme avant, qu'il eût mieux valu ne pas faire de préface, ou du moins qu'il y eût eu plus de *franchise* à ne pas y glisser cette petite phrase adroite et captieuse.

Quant à l'expression de *fanatiques* qu'il me reproche d'avoir donnée à *ses admirateurs*, elle doit sans doute paraître mauvaise à tous ceux qui pensent qu'on ne peut trop admirer M. l'abbé de La Mennais; mais M. l'abbé de La Mennais serait-il lui-même de ce nombre?

SECTION III.

SÉANCES DE L'ATHÉNÉE. — DE L'INSTITUT.

ATHÉNÉE.

COURS DE GINGUENÉ. — LITTÉRATURE ITALIENNE.

I^re^.

Si jusqu'ici M. Ginguené nous avait fait parcourir bien des siècles, il nous a fait voir bien du pays aujourd'hui. Il nous mènera loin, si nous le suivons, mais je ne sais si nous arriverons : après quatre jours d'une marche longue et pénible (1), jamais il ne me parut plus éloigné de la contrée où il voulait s'arrêter, et des hommes avec lesquels il devait nous faire faire connaissance. Ce n'est, en effet, ni de Boïardo, ni du Dante, ni de Pétrarque, ni de l'Arioste, du Tasse, ou de Guarini, qu'il nous a parlé, mais bien de Lockman, de Saadi, de Pilpay, d'Albu-Farage, d'Almansor, d'Aroun-al-Raschild, d'Almamoun, etc., etc.; et, au lieu de nous conduire à Rome, à Bologne, à Florence, à Milan, il nous a promenés en Arabie,

(1) C'était la quatrième leçon du professeur. Je ne conserve pas, dans ce Recueil, la dixième partie des articles que j'avais faits sur les divers *Cours* de *l'Athénée*.

en Syrie, en Égypte, dans la Perse, dans l'Inde, à Bagdad, à Bassora, en Afrique, à Fez et à Maroc, d'où il nous a menés en Espagne, à Grenade, à Valence, à Cordoue et à Séville. Il est vrai que tous ces pays et tous ces objets éloignés ont quelques rapports avec son plan; car tout se tient dans la nature, et à l'occasion de la littérature italienne, on peut parler de celle des Hurons et des Topinamboux, ou même, si l'on veut, de la peste et des moulins à vent. D'ailleurs, M. Ginguené a une tendresse extrême pour les Turcs, les Maures et les Arabes; il aime peu les chrétiens, qu'il traite quelquefois de *Turc à Maure*, et il est tout simple qu'un professeur qui prend tant de peine pour amuser ses disciples, donne aussi quelque chose à ses goûts particuliers.

Quelle profusion de jolies antithèses emploie M. Ginguené pour peindre ses chers Arabes! nomades, mais bons et doux; *brigands*, mais simples et hospitaliers; pleins de courage, mais aimant la paix; ne combattant que pour ne pas être assujettis, et trop amis de la liberté pour vouloir assujettir les autres, et enfin, ce qui vaut mieux que tout cela, habitant les belles contrées que leur assigna la nature depuis des siècles *qu'on n'a plus la prétention de calculer*. Vous le voyez, il n'en démordra pas; il lui faut absolument une éternité, au moins dans ce monde.

Ils ont pourtant eu un petit tort, ces Arabes; ils ont brûlé la bibliothèque d'Alexandrie; mais ce n'est rien; et ce qui est jugé un *cas pendable*, lorsqu'on l'attribue à des chrétiens, n'est plus qu'une *peccadille*, lorsque les Arabes s'en sont rendus cou-

pables. Et d'abord, cette bibliothèque, où les rois d'Égypte avaient rassemblé jusqu'à sept cent mille volumes, avait été brûlée dans le siége que Jules César soutint à Alexandrie. Il est vrai qu'un petit supplément de deux cent mille volumes avait été épargné par les flammes ; il est vrai encore qu'Antoine y réunit la bibliothèque des rois de Bythinie à Pergame ; qu'Auguste l'enrichit encore, mais tout cela périt sous Aurélien, dans les troubles qui s'élevèrent en Égypte. Si depuis on y rassembla encore quelques volumes, les chrétiens ne les avaient-ils pas brûlés ? Il restait donc bien peu de chose à brûler aux Arabes. M. Ginguené est même tenté de croire qu'ils ne brûlèrent rien ; non : Amrou et Omar n'étaient pas capables de cela. Un membre de l'Institut pense comme lui à cet égard ; il est vrai qu'un autre membre, le savant Langlès, pense le contraire ; et même, réflexion faite, M. Ginguené n'est pas fâché qu'ils aient brûlé quelque chose ; car enfin, qu'y avait-il dans cette bibliothèque ? des livres ascétiques, des livres de théologie, des livres de controverse ; on ne pouvait rien faire de mieux que de les jeter au feu, et le professeur avoue que, s'il ne sourit pas avec joie, comme le philosophe Gibbon, aux flammes qui les dévorèrent, il y sourit du moins *avec indifférence :* et c'est ainsi que, sans y penser, il est l'apologiste de tous les brûleurs de livres, en faisant, dans ses principes, le même raisonnement qu'ils firent dans les leurs.

Enfin, si les Arabes brûlèrent quelques livres, ils en firent beaucoup aussi. Il est vrai qu'ils eurent le malheur de faire des livres de théologie et de contro-

verse ; leurs califes s'excommunièrent, *comme auraient pu faire des papes et des anti-papes;* leurs derviches ne valurent pas mieux que nos moines, et de leurs querelles naquirent une foule de livres qu'un *théologien de Rome eût regardé avec autant de mépris qu'un iman en aurait eu pour la bibliothèque de Sorbonne*, et on voit bien que M. Ginguené pense comme l'iman ; mais leurs philosophes réparèrent bien ces torts. Quels ouvrages précieux sortirent de leurs mains ! entre autres les *Mille et Une Nuits.* Elles sont divisées en trente-six parties, et nous avons le malheur de n'en avoir que la première dans les six volumes de la traduction de Galland, ce qui suppose en tout, à peu près 216 volumes des *Mille et Une Nuits.* Cela est un peu long, mais M. Ginguené n'en voudrait pas passer un mot, pas même la formule :

Ma sœur, si vous ne dormez pas, etc.

Le plus grand de tous les philosophes, ce fut le calife Al-Mamoun, qui cultiva, protégea la philosophie. M. Ginguené s'étend avec complaisance sur le règne de ce prince ; il semble triompher, en l'opposant aux adversaires de la philosophie. Mais qu'ont de commun les philosophes arabes et ceux du dix-huitième siècle? Ils sont charmans, les philosophes arabes ! ils ne régentent point les rois, ils ne soulèvent point les peuples ; ils étudient Aristote, cultivent les sciences naturelles, les mathématiques, la médecine, l'astronomie, et un peu l'astrologie, il est vrai ; car, fût-on philosophe et Arabe, on ne peut être parfait ; mais je pardonne facilement aux philosophes de prédire la pluie et le beau temps ; ce que je ne leur pardonne pas, c'est d'exciter les orages et les

tempêtes, de briser le frein de la morale et de la religion, de provoquer les révolutions, de n'être pas corrigés par elles, d'en propager et d'en étendre le fléau chez les peuples voisins et alliés, d'y abuser du pouvoir que leur ont donné de funestes circonstances pour insulter au malheur, pour l'aggraver insolemment par de nouvelles humiliations; voilà les philosophes que nous combattons, et je voudrais que M. Ginguené le retînt une fois pour toutes, afin de ne pas m'obliger sans cesse à le répéter.

M. Ginguené s'est étendu avec plus de prolixité que d'intérêt sur la littérature des Arabes : il les a félicités d'en avoir une qui leur est propre, et qui n'a point été modelée sur celle des Grecs, dont ils ne traduisirent jamais les ouvrages qui appartiennent purement à la classe des belles-lettres, tels que les orateurs, les poëtes et les historiens. Mais s'ils n'ont eu eux-mêmes que des historiens romanciers, que des poëtes sans goût, que des orateurs pleins de toute l'enflure orientale, je ne vois pas ce qu'ils gagnent à avoir une littérature qui leur est propre, et à n'avoir pas connu celle qui eût pu corriger les défauts de la leur. Les Arabes, pleins d'imagination et dépourvus de goût, auraient appris à régler l'heureux don qu'ils avaient reçu de la nature, et à réformer leur défaut dominant par l'étude des excellens modèles que leur eût fournis la Grèce; ils eussent corrigé l'enflure de leur style, et donné plus de naturel à leurs figures, à leurs métaphores, à leurs similitudes qu'ils eussent employées avec plus de sobriété : un guerrier d'Athènes n'eût point écrit à sa maîtresse, comme un guerrier arabe : *Je voulais baiser les épées de l'ennemi*,

parce qu'elles brillaient dans le combat, comme tes dents éclatent quand tu souris.

Je ne rapporterai que celle-ci de toutes les figures ou comparaisons *arabes* dont M. Ginguené a cité un grand nombre. Il en trouve quelques-unes très-belles; elles m'ont paru toutes très-médiocres, ou le plus souvent très-ridicules; il a beaucoup parlé de leurs poëmes, et surtout de leurs *gazelles*. Il veut que nous leur devions l'invention du *sonnet*, et les Italiens celle de leurs *canzoni;* et je le veux bien aussi, quoique ses preuves m'aient paru peu démonstratives. Mais je ne puis lui accorder qu'ils soient les inventeurs de la rime; elle avait été introduite dans la poésie latine, au moins un siècle avant l'époque des plus anciennes poésies arabes que nous connaissions. Les vers appelés *léonins* sont les premiers vers rimés connus. L'Eglise adopta ce ryhthme, comme on le voit dans ces hymnes très-anciennes et antérieures aux poésies arabes.

Cette séance, en général, a été peu intéressante. Je n'y ai reconnu M. Ginguené qu'à ses petites malices philosophiques; son discours n'était qu'une répétition fastidieuse de tous les détails que tant d'historiens ou de critiques nous ont donnés sur les Arabes; il n'apprenait rien à ceux qui les avaient lus, et il ne pouvait guère rien apprendre à ceux qui ne les connaissaient pas, s'il y en avait de tels dans l'assemblée. Beaucoup trop long pour les uns, il était beaucoup trop court pour les autres. Le style m'en a paru d'un goût moins pur que dans les autres discours du même professeur; outre la recherche, l'affectation, la profusion des antithèses, ses défauts ordinaires,

on peut encore lui reprocher quelques néologismes, tels que celui-ci : les sciences naturelles, la médecine, l'astronomie, y étaient *activement* cultivées : cela n'est pas français.

II^e^.

Histoire littéraire de l'Italie pendant le XIII^e^ siècle.

Les papes, les empereurs et les rois sont, comme chacun sait, dans la disgrâce philosophique de M. Ginguené.

Mais, ainsi que l'amour, la haine a ses degrés;

et la haine de M. Ginguené pour les papes étant beaucoup plus forte que celle qu'il porte aux empereurs et aux rois, ceux-ci en profitent lorsqu'ils sont en concurrence avec les premiers. Dans le XIII^e^ siècle, dont il nous a présenté l'histoire littéraire, l'Italie et l'Allemagne furent gouvernées par de grands papes et un grand empereur, et déchirées par les sanglantes divisions qui armèrent cet empereur contre les papes. Les deux factions des Guelfes et des Gibelins partagèrent l'Italie en deux armées, ou plutôt en une foule d'armées ennemies. Chaque ville prit parti contre une autre. Dans une même ville, des familles puissantes se déchirèrent à l'envi; et dans une même famille, les pères, les enfans et les frères se firent souvent une guerre cruelle. Ces funestes dissensions furent également fatales au bonheur des peuples et aux progrès des lettres; elles devaient donc faire partie de l'histoire philosophique et littéraire que

M. Ginguené professe à l'Athénée ; mais l'historien impartial n'en eût pas rejeté tout l'odieux sur un seul parti, lorsqu'ils sont tous deux accusés par la vérité de l'histoire.

Frédéric Barberousse fut un très-grand empereur, plein d'activité et de courage, ami des lettres, savant lui-même, parlant l'italien, l'allemand, le français, le latin, et même *l'arabe ;* poëte et *philosophe* autant, ajoute avec pitié M. Ginguené, qu'on pouvait l'être dans *ces temps-là :* temps, en effet, bien dignes de compassion, où la philosophie timide ne s'élevait point jusqu'à l'athéisme ; où il n'y avait point d'*Athénée,* et où de savans professeurs, comme M. Ginguené, ne dissertaient pas *philosophiquement* sur l'histoire littéraire! Mais aux grandes qualités de Frédéric se joignaient de grands défauts. Il était très-ambitieux : il aimait trop la guerre, respectait peu la justice et la morale, et se jouait un peu trop légèrement de sa parole, de ses promesses, et de la foi des sermens. M. Ginguené a dissimulé ces défauts, non par amour pour Frédéric, mais par haine contre les papes, qu'il veut rendre seuls responsables des malheurs qui affligèrent alors l'humanité.

Quant à moi, bien persuadé que la vérité des choses est très-indépendante des torts des personnes, je ne dissimulerai point ceux des papes Innocent III, Honoré III, Grégoire IX, Urbain III, Innocent IV, eurent une ambition démesurée ; ils excédèrent les bornes de leur pouvoir ; ils abusèrent des armes spirituelles, qu'on ne doit employer qu'avec la plus grande circonspection : mais si les foudres de l'excommunication dont M. Ginguené a fait un fracas

épouvantable ou ridicule, en entassant dans deux ou trois phrases celles qui furent lancées dans l'espace d'un siècle, excitèrent plus d'une fois des dissensions et des guerres, plus d'une fois aussi elles éteignirent le flambeau de la discorde ; elles obligèrent souvent des villes et des seigneurs à mettre, par une paix heureuse, un terme aux horreurs du pillage et de la guerre. Mais ces papes, si maltraités par le professeur de l'Athénée, furent de grands hommes, de grands princes ; et, ce qu'il n'est pas permis à un professeur d'histoire littéraire de dissimuler, ils furent des savans distingués et des protecteurs éclairés des sciences et des lettres : ils ne firent pas, il est vrai, *une chanson* comme Frédéric ; mais enfin, ne peut-on pas être un grand pape, sans avoir fait une chanson? Pourquoi nous cacher avec tant de soin qu'Innocent III attirait à Rome tous les jurisconsultes du monde chrétien, qui allaient l'entendre juger et prononcer, avec autant de justice que d'esprit et d'éloquence, sur les causes les plus célèbres et les plus difficiles ; que ses lettres, ses sermons et ses décrétales décèlent l'homme profond? Un professeur d'histoire littéraire italienne devrait-il passer sous silence la protection que ce grand pape accorda à la fameuse université de Bologne? Un Français devrait-il dissimuler les soins paternels qu'il prodigua à celle de Paris? Les histoires de du Boulai et de Crevier attestent que son successeur, Honoré III, marcha sur ses traces, et ne fut pas moins favorable à l'université de Paris. Grégoire IX ne négligea rien pour la rétablir, lorsque des troubles civils l'eurent presque anéantie en 1229. Innocent IV s'en déclara

formellement le protecteur; enfin Urbain III méritait une *mention honorable*, ne fût-ce que par la protection qu'il accorda aux philosophes. Campamès de Novare nous apprend que ce pape tira de la poussière la philosophie, jusqu'alors pauvre et méprisée; qu'il la combla d'honneurs, et qu'enfin il avait toujours à sa table un grand nombre de philosophes : je soupçonne, il est vrai, que ce n'étaient pas des philosophes de la force de M. Ginguené.

Si Frédéric Barberousse est bien traité lorsque son histoire est mêlée avec celle des papes, le professeur s'en dédommage lorsqu'elle n'y a plus aucun rapport. Il veut absolument que cet empereur ait fait crever les yeux et réduit à se tuer son fameux chancelier Pierre Desvignes, et il répond aux objections qui rendent le fait douteux, par cette phrase d'une philosophie chagrine et banale : « Ce serait bien mal connaître les rois, que d'ignorer la facilité avec laquelle ils oublient les services qu'on leur a rendus, et la facilité non moins grande avec laquelle ils écoutent les impostures des flatteurs contre leurs plus fidèles amis. » Enfin, après nous avoir démontré que la chanson de Frédéric ne valait rien, il nous a appris que ce *n'était pas mal cependant pour un roi*.

M. Ginguené aime encore moins les théologiens et les miracles que les papes, les empereurs et les rois. Saint Thomas d'Aquin n'a pas pu trouver grâce devant lui. En vain le philosophe Fontenelle a dit que, si saint Thomas eût vécu dans un autre temps, il eût été Descartes; le *philosophe* Ginguené lui oppose ces vers de Voltaire :

Thomas *le jacobin*, l'ange de notre école,
Qui de cent argumens se tira toujours bien,
Et répondit à tout, sans se douter de rien.

« Il est vrai, ajoute M. Ginguené, que ni Fontenelle, ni Voltaire n'avaient lu saint Thomas. Or, pour le bien juger, il faudrait lire sa *Somme théologique*, ses *Commentaires sur Aristote*, et quelques volumes in-folio qu'il intitule *Opuscules ;* or, ne vaut-il pas mieux en croire tout ce qu'on voudra, que de lire tout cela ?» A la bonne heure ; mais, si le savant professeur veut juger les gens sans les lire, ne ferait-il pas mieux de s'en rapporter à ceux qui les ont lus? Je ne veux pas lui citer des autorités suspectes ; mais Brucker, le philosophe et le protestant Brucker, sous la bannière duquel M. Ginguené a guerroyé contre saint Grégoire, dit que saint Thomas *fut doué d'un grand discernement, d'un excellent génie, d'une lecture immense et d'une ardeur infatigable.* Il le regarde *comme un des plus grands génies qui aient cultivé les sciences.* L'encyclopédiste, l'abbé Yvon, lui rend à peu près la même justice.

M. Ginguené s'est beaucoup égayé au sujet des miracles de Jean de Vicence ; mais à quoi bon? C'est une tactique des philosophes d'attaquer avec l'arme du ridicule ce que tout le monde méprise, et de feindre d'avoir des adversaires, lorsque tout le monde est de leur avis. Qui est-ce qui défend les miracles de la *légende dorée*, qui devrait s'appeler, dit le savant professeur, légende d'*or*, et non pas *dorée*, parce que le mot *aurea* signifie d'*or* et non pas *dorée*? Il s'étonne d'être le premier qui ait fait cette observation ; mais on s'attribuerait beaucoup de nouvelles

idées, si l'on s'attribuait toutes celles que d'autres n'ont pas daigné mettre au jour.

Parmi tous les jeux de mots, les pointes, les traits fins et spirituels dont M. Ginguené sème ou veut semer son cours d'histoire, je choisirai l'un de ceux que lui ont fournis les miracles de Jean de Vicence. Ce moine voulut se rendre maître de Vicence : il y réussit d'abord ; mais, son armée ayant été ensuite battue, il fut chassé, et *Jean de Vicence*, dit plaisamment M. Ginguené, *revint Jean comme devant*.

Ce que M. Ginguené déteste encore plus que les papes, les empereurs, les rois, les miracles et les théologiens, c'est la théologie. Il s'est arrêté au milieu de la séance pour faire la plus violente diatribe contre elle ; la chaleur qu'il y a mise lui donnait plutôt l'air d'un orateur populaire sur des tréteaux, que d'un professeur d'Athénée. Sa déclamation était appuyée sur deux erreurs : la première, c'est que, dans la religion, on ne doit considérer que la morale ; cela est faux, il faut aussi considérer le dogme sans lequel la morale n'est rien, puisqu'elle n'a ni sanction ni appui. Il n'est pas moins faux que la religion ne doive pas être une science. Puisque ses dogmes et ses préceptes moraux sont attaqués, il faut aussi qu'ils soient défendus par ceux qui y attachent plus d'importance que M. Ginguené ; et c'est là ce qui constitue la théologie. Elle a été à la vérité très-barbare dans des siècles barbares ; mais cela n'empêche pas qu'un théologien comme Bossuet ne vaille un philosophe comme M. Ginguené. L'impartial professeur attribue tous les assassinats, tous les empoisonnemens, tous les crimes du XIII^e^ siècle à la théo-

logie : il n'en veut pas faire le dénombrement, par ménagement et par modération. Je serai encore plus *modéré* que lui, je ne ferai point le dénombrement des crimes du XVIII^e^ siècle : je ne dirai point à qui il faut les imputer, je me contenterai d'observer que ce n'est point à la théologie.

Je ferais un article plus long que la séance, si je voulais suivre le professeur dans tous ses développemens; je dois observer que jamais il ne jeta avec plus de profusion les traits épigrammatiques bons ou mauvais. La différence qu'il y a entre Mascarille et M. Ginguené, c'est que Mascarille voulait mettre l'histoire romaine en madrigaux, et que M. Ginguené met l'histoire littéraire en épigrammes.

III^e^.

De l'État des lettres en Italie, avant Pétrarque, au commencement du XIV^e^ siècle.

Huit heures étaient sonnées : on attendait avec impatience M. Ginguené ; le verre d'eau et de sucre, attribut essentiel d'un professeur d'Athénée, et qui devrait entrer dans ses armoiries, s'il y avait encore des armoiries, était sur la table. Un spectateur a soif; il s'imagine qu'indépendamment de l'instruction et du plaisir qu'on trouve à l'Athénée, il peut, pour ses quatre louis d'abonnement, prendre sur le marché un verre d'eau; il s'empare de celui qui est à sa portée. *Monsieur!* s'écrie le garçon de la salle, *il fallait m'en demander un autre; celui-là était pour monsieur le professeur : c'était de l'eau chau-*

de.... Cette anecdote n'est pas en elle-même bien importante; mais rien n'est petit quand il s'agit de l'Athénée; et si quelque jour on en écrit l'histoire, ce verre d'eau pourra peut-être y figurer, et il ne sera pas indifférent d'apprendre à la postérité que les professeurs y buvaient *de l'eau chaude*.

M. Ginguené ne paraissait cependant pas, et j'ai craint un instant que ce malheureux *verre d'eau* ne nous privât du plaisir de le voir. Il arrive enfin, et il reçoit l'accueil dû à un professeur qu'on n'a pas vu depuis quinze jours (car il faut que l'on sache que M. Ginguené a fait son mardi-gras, ce qui n'est pas trop philosophique, puisque c'est reconnaître en quelque sorte le calendrier de l'église romaine); mais au moins il ne s'est pas réconcilié avec les princes de cette Église : sa leçon a commencé par une vive diatribe contre les papes qui fixèrent leur demeure à Avignon, depuis le *pape gascon* Clément V, jusqu'à Jean XXII. « Je sais bien, a-t-il ajouté, que ces détails déplairont à certains critiques qui se sont « chargés de mon instruction, quoiqu'à en juger par « la manière dont ils écrivent, la leur me paraisse « fort négligée; mais j'attends que ces messieurs « m'apprennent comment je dois faire pour parler « de l'histoire littéraire de l'Italie, sans parler de « l'Italie, ou pour parler de l'Italie sans parler des « papes, ou pour parler des papes autrement que « l'histoire. »

J'espère que M. Ginguené ne se plaindra pas que j'altère ses expressions, je leur ai conservé tout le sel dont il les a assaisonnées. Je voudrais qu'elles en eussent davantage, parce qu'elles auraient été plus

goûtées, on les aurait applaudies encore plus fort, et elles m'auraient fait rire davantage; mais, en conscience, M. Ginguené n'a pas eu plus d'esprit que je ne lui en donne. Après lui avoir ainsi rendu justice, il me permettra sans doute quelques réflexions.

Si *mon instruction est négligée*, fallait-il me le reprocher aussi durement? Un professeur doit-il décourager ainsi des élèves de bonne volonté? Ne fais-je pas tout ce qu'on peut faire de mieux pour réparer le malheur d'une instruction négligée? Ne vais-je pas à l'Athénée? Là, je suis les cours d'un professeur de rhétorique, qui m'apprendra à écrire; d'un professeur d'histoire philosophique, qui m'apprendra à penser; je suis même allé entendre, l'autre jour, disserter sur la *formation de la pluie*: la première fois qu'on dissertera sur la *formation du beau temps*, j'irai encore, afin d'avoir une théorie complète sur la *pluie* et le *beau temps*, et de savoir tout ce qu'on dit à l'Athénée sur ces objets neufs et intéressans; enfin, je compléterai mon cours d'instruction par une théorie sur les *bases salifiables*, et j'espère que M. Ginguené sera content de moi.

Je n'ai jamais eu la sottise de trouver mauvais que M. Ginguené *parlât de l'Italie*, et j'ai toujours désiré qu'il ne parlât pas des papes *autrement que l'histoire*. Mais ce n'est pas en parler *comme l'histoire*, que d'en parler comme quelques historiens passionnés; ce n'est pas parler comme l'histoire, que d'accuser le christianisme d'avoir couvert le monde des ténèbres de la barbarie; ce n'est pas parler comme l'histoire, de prétendre que les papes, les évêques, les ecclésiastiques, les moines ont détruit

et les livres et les sciences, lorsque *l'histoire* atteste que c'est par leurs soins que les uns ont été conservés, et que les autres ont refleuri ; c'est parler *autrement que l'histoire*, que de présenter le pape saint Grégoire comme un brûleur de livres, un destructeur des arts, un persécuteur des savans et des mathématiciens. C'est ainsi, il est vrai, que parlent deux historiens, Machiavel et Brucker; mais ils ont été si solidement réfutés, non-seulement par des écrivains orthodoxes, mais par des philosophes qui ne doivent pas être suspects à M. Ginguené, tels que Bayle et Barbeyrac, qu'il a dû croire que parler comme de tels historiens, ce n'était pas *parler comme l'histoire;* il a dû savoir que ces prétendus mathématiciens, chassés par ce pape, n'étaient que des astrologues ; et il est assez plaisant d'entendre M. Ginguené, qui se moque tant des astrologues, lorsqu'ils ne sont pas chassés par les papes, déclamer contre les papes, lorsqu'ils chassent les astrologues.

J'ai reproché au savant professeur de n'avoir pas rendu justice aux papes Innocent III, Honoré III, Grégoire IX, Innocent IV, Urbain III; de n'avoir parlé que de leurs guerres avec Frédéric Barberousse, tandis qu'il ne faisait pas une histoire militaire, et de n'avoir rien dit des connaissances étendues du premier, et de la protection accordée aux savans et aux universités par les autres, tandis qu'il faisait une histoire littéraire.

Enfin, puisqu'il faut absolument une pâture à la malignité de M. Ginguené, je lui abandonne le *pape gascon*, et même plusieurs autres, et même la comtesse de Périgord ; car, quoique je m'intéresse beau-

coup à l'honneur des comtesses de Périgord, je puis bien lui en abandonner une qui vivait il y a plus de cinq cents ans. Je lui observerai cependant que rapporter ainsi des faits scandaleux, lorsqu'ils sont étrangers à l'objet que l'on traite, ce n'est point la preuve de bonnes intentions, ni d'un bon esprit. Or, quel rapport entre l'histoire littéraire d'Italie et les amours de Clément V et de la comtesse de Périgord ? Le fait est-il même incontestable ? Je ne le trouve ni dans Platina, ni dans Ciaconius.

Cette petite discussion dans laquelle m'a entraîné la querelle que m'a faite M. Ginguené, m'empêchera d'entrer dans de longs détails sur la séance; mais on n'y perdra pas beaucoup. Il a parlé d'une foule d'auteurs obscurs que les Italiens même ne lisent plus, et dont il est peu intéressant pour les Français de connaître le nom; et quoiqu'il ait prétendu *qu'il n'y a point de rang dans la poussière, et que tout ce qui n'est pas lu mérite également d'y être enseveli*, il n'a appliqué cette sentence qu'aux auteurs ecclésiastiques et aux théologiens. Quant aux autres, il les a tirés de la *poussière*, quoiqu'ils ne soient pas *lus* d'avantage. Il a parlé longuement de l'*Acerba de Ceco d'Ascoli*, a prétendu que ce titre venait d'*acervus*, parce que le *b* se changeait souvent en *v*, et que c'était une imitation du Trésor de Brunetto-Latini, dissertation qui a fait bâiller tout l'Athénée: il a cité une foule de *sonnets* ou de *canzoni*, dans lesquels le poëte parle *d'une âme qui pleure dans un cœur, d'un cœur qui se loge dans des yeux, pour y voir la beauté, et qui, fuyant l'amour, se place ainsi devant sa flèche; des yeux assez imprudens*

pour mener un cœur à un combat où il ne peut trouver que la mort, etc., etc. Il s'est fort égayé au sujet d'un pauvre Giacoco, ou Giacopo, ou Giacopone, qui se fit fou pour devenir saint, et qui fut élevé à ce rang, ainsi qu'à celui de poëte; double apothéose dont le professeur prétend n'avoir pas le droit de juger : *Du moins*, ajoute-il, *il y a peu d'inconvénient à la première, mais il y en aurait à la seconde, si on voulait prendre Giacoco pour modèle.* Après s'être également moqué, et de la *Vie des Saints* de Pierre Natali, et de la *légende dorée* de Jacques Voragine, et des constitutions des papes, appelées *extravagantes*, *nom que personne n'a été tenté de leur ôter*, il a prouvé l'ignorance où l'on était à cette époque, par celle d'un professeur qui mettait Cicéron et Platon au nombre des poëtes latins, ne connaissait ni Nævius, ni Plaute, et croyait qu'Ennius et Stace étaient contemporains; très-mauvaise preuve, à mon avis; car il ne faut jamais juger d'un siècle par un professeur, même d'Athénée. Et n'avons-nous pas vu, il y a quelques années, un homme qui fait l'*important*, et qui traite souvent les autres d'ignorans, écrire, dans un parallèle de César et de Robespierre, que César était devenu ambitieux, en lisant les *Vies de Plutarque*, comme si on disait que Louis-le-Grand était devenu ambitieux, en lisant le siècle de Louis XIV par Voltaire?

Je voudrais bien rapporter tout ce que M. Ginguené nous a dit de plaisant à l'occasion d'une femme qui professait le droit à Bologne, et qui était si jolie, qu'elle ne parlait que derrière un rideau, afin que *la biauté d'icelle*, dit Christine de Pisani, *n'arrêtât la*

pensée des oyants; et avec quelle coquetterie, en parlant de la voix douce de cet aimable professeur, le nôtre a adouci la sienne! Mais je n'ai plus de place, et je dois parler des traits épigrammatiques que lui ont fournis l'histoire de *Pierre d'Abano* et de *Ceco d'Ascoli*. Pierre d'Abano fut accusé de magie. L'inquisiteur dominicain, *que Paris avait le bonheur de posséder*, le cite à son tribunal : l'accusé se défend très-bien; il prouve même par quarante-cinq argumens que ce sont les dominicains qui sont des hérétiques. Il est absous : *mais*, ajoute M. Ginguené, *cela n'empêcha pas les accusateurs, convaincus d'hérésie, d'être toujours inquisiteurs pour la foi.* Cependant Savonarole, qui rapporte ce fait, dit que les dominicains furent bannis; et, si le professeur rejette la dernière partie de ce récit, pourquoi admet-il la première?

Peut-être M. Ginguené m'accusera-t-il d'être partisan de l'inquisition et des bûchers du saint-office; mais il se trompe. Je n'ai jamais applaudi à aucun genre d'inquisition, et il est bien des gens qui ne peuvent pas en dire autant. Ils ne devraient peut-être jamais en parler, car cela fait faire de singulières réflexions.

Ceco d'Ascoli fut plus malheureux que Pierre d'Abano : ses commentaires sur la sphère de Sacrobosco, et son poëme de l'*Acerba* lui suscitèrent des ennemis. Des querelles littéraires le firent accuser d'hérésie; il fut brûlé vif. On voit encore, dit M. Ginguené, de grandes animosités entre les gens de lettres; mais on ne voit plus de bûchers dressés par la vengeance des plus forts; et j'ai dû remarquer

cette différence entre les deux siècles, *différence que certaines gens prétendent n'être pas à l'avantage de celui-ci.* Je n'ai jamais entendu comparer le 14e siècle et le 18e. Si on voulait les juger par le nombre de victimes immolées à l'esprit de parti, le jugement ne serait pas en faveur du 18e : il s'élevait alors de vives querelles sur des capuchons plus ou moins pointus ; mais si l'on persécutait dans des temps d'ignorance pour la forme d'un capuchon, n'a-t-on pas persécuté dans un siècle de lumières pour la couleur d'un bonnet ?

IVe.

Discours sur la littérature romantique, par M. Jay.

C'est un des fruits les plus naturels de l'heureuse paix dont nous jouissons après tant d'orages, de ranimer parmi nous le goût des arts de la paix. Cet heureux effet se montre déjà visiblement, ce me semble, dans cette affluence prodigieuse que rassemble la lecture d'un discours, d'une pièce d'éloquence ou de poésie, et que ne peuvent plus contenir nos salles académiques et littéraires. J'ai déjà parlé de celle qui assiégea l'institut à sa dernière séance publique (1) ; et, quoique tout ne fût pas *littéraire* dans cet empressement, je ne puis pas croire cependant que, dans les motifs de tant d'hommes et de femmes qui allaient à une séance académique, la littérature n'y entrât pour rien : ce serait la bannir de son premier sanctuaire, pour n'y introduire qu'une

(1) Pour la réception de M. Campenon. Voyez ci-après.

vaine curiosité. Je ne la bannirai même pas de l'Athénée, et je suis persuadé qu'un goût des lettres tellement vif, qu'il en poursuit jusqu'à l'ombre, et ne néglige absolument rien pour se satisfaire, avait réuni cette foule de spectateurs qui assistèrent à la séance d'hier, et cette foule presque aussi nombreuse qui, n'ayant pu trouver place, circulait dans les corridors, dans les salles adjacentes, ou redescendait tristement l'escalier, avec un sentiment profond de tout ce qu'elle perdait, et le remords d'avoir misérablement sacrifié un beau discours à un trop long dîner. J'ai d'autant mieux senti leurs regrets, que j'ai été sur le point de les éprouver moi-même et de les partager. Arrivé trop tard, quoiqu'à l'heure fixée, j'étais non-seulement à la porte de la salle, mais loin de la porte : là j'entendais la voix de l'orateur, sans entendre un mot de ce qu'il disait; c'était une image du supplice de Tantale :

. . . . . *Fugientia captat*
Flumina.

Il me semblait aussi que des flots d'éloquence et d'érudition circulaient dans la salle, sans que rien pût en arriver jusqu'à moi. On se serait rebuté à moins; j'ai eu plus de constance : j'avais pris mon parti d'assister à la séance, et j'ai rarement de pareilles fantaisies. Depuis onze ans qu'une petite querelle nous avait brouillés, l'Athénée et moi, c'était la première fois que j'y venais, et je ne voulais pas en avoir le démenti; heureusement mon ancienne habitude de l'Athénée m'en a fait connaître la topographie, les issues, les communications d'une salle à l'autre :

Nourri dans le sérail, j'en connais les détours.

J'ai profité de cet avantage ; et, après plusieurs tentatives, je me suis trouvé toujours à une porte ; mais enfin cette porte était plus près de l'orateur, et j'ai pu enfin m'écrier : Et moi aussi je l'entends !

Le sujet de son discours était le *genre romantique*, sujet heureusement choisi pour exciter la curiosité et rassembler la foule. C'est une sorte de discussion nationale, de guerre étrangère avec des nations voisines et jalouses, et qui même a menacé de prendre le caractère d'une guerre civile. Les Anglais et les Allemands qui sont à Paris, et qui vraisemblablement ne connaissent pas les doctrines littéraires de M. Jay, et qui peut-être connaissent la réputation de l'Athénée, pouvaient se flatter d'un secret espoir : c'était là, plus que partout ailleurs en France, qu'ils devaient trouver des partisans, des sectateurs, des disciples. L'Athénée, en effet, depuis la mort de La Harpe, semble fait pour être beaucoup plus *romantique* que *classique*. Les Français, de leur côté, étaient curieux de voir si l'Athénée oserait trahir leurs intérêts en présence de l'ennemi, et si son orateur serait ou un ardent défenseur ou un lâche déserteur de notre littérature et de nos doctrines littéraires. Mais M. Jay a été fidèle à sa patrie comme aux règles du goût ; et il a défendu avec sagesse, sinon avec éclat, les vrais principes, l'imitation de la belle nature, les poétiques d'Aristote, d'Horace et de Boileau ; les *trois unités*, et enfin toutes les lois reconnues ou plutôt devinées par les plus excellens génies, et prescrites encore moins d'après leurs exemples, les modèles et les chefs-d'œuvre qu'ils nous ont laissés, que par le bon sens, la raison, la nature et le goût.

Au moment où j'ai pu entendre M. Jay, il expliquait à l'assemblée comment Shakspeare, avec ses magiciens, ses ombres, ses revenans, ses êtres fantastiques, ses conceptions bizarres, ses discours tantôt pompeux jusqu'au galimatias, tantôt ignobles jusqu'à la dernière bassesse, ses princes et ses princesses parlant souvent le langage des valets et des servantes de cabaret, a pu plaire dans un siècle sans goût, sans politesse, à demi barbare, et où tous les vrais modèles étaient ignorés : il était plus difficile d'expliquer comment il continuait non-seulement à plaire, mais à exciter le plus vif enthousiasme, mais à être l'objet d'un culte presque fanatique, dans un siècle et chez un peuple très-éclairés, où les hommes les plus spirituels, les plus instruits, les plus savans, et qui connaissent le mieux ces modèles parfaits que nous leur objectons, ne l'admirent pas moins franchement que les ignorans et la multitude. M. Jay donne plusieurs raisons de cet engouement général, toujours subsistant, et qui semble même s'accroître de plus en plus : d'abord les véritables beautés, les fréquens éclairs d'un génie hardi, vigoureux et sublime, qui se trouvent dans les pièces informes et barbares de Shakspeare ; ensuite l'imagination des hommes qui, une fois frappée de l'éclat que jeta ce génie extraordinaire, et de la réputation colossale qu'il a laissée, ne peut plus revenir à une plus juste appréciation de son mérite. L'esprit de parti peut-être, et l'orgueil national, sont venus renforcer ces premiers motifs ; enfin (et de toutes les explications données par M. Jay, celle-ci ne me paraît pas la moins solide), les poëtes dramatiques qui, en An-

gleterre, succédèrent à Shakspeare, le prirent pour modèle : ils ne furent guère ni moins grossiers, ni plus polis que lui ; mais ils n'avaient pas son génie, ils n'égalèrent pas ses beautés ; et les Anglais, voyant que leurs plus beaux génies restaient fort au-dessous du créateur de leur scène, s'accordèrent à dire qu'il était impossible de s'élever au-dessus, ou même de l'atteindre. En France, au contraire, les poëtes qui, avant que la langue et le goût fussent formés, écrivirent des pièces qu'on pourrait aussi appeler *romantiques*, étaient dépourvus de génie ; rien ne rachetait la bizarrerie de leurs plans, la grossièreté de leur dialogue : leurs pièces ne furent que ridicules ; elles ne purent faire école. La *merveille du Cid* les fit bientôt oublier. Dès lors la révolution fut faite : d'autres chefs-d'œuvre la confirmèrent ; la scène française fut créée, le genre et la nature de son théâtre furent irrévocablement fixés. Racine succédant à Corneille, Voltaire succédant à Racine, continuèrent cette chaîne de poëtes immortels et d'immortelles productions, qui en ont fait le premier théâtre de l'Europe. Ici l'orateur trace les caractères si souvent tracés de ces trois poëtes, l'éternel honneur de notre scène ; il trouve, après cent autres écrivains, harangueurs ou critiques, que Corneille *élève les âmes*, que Racine *attendrit les cœurs*, que Voltaire *éclaire les esprits*. Il développe considérablement ces idées, surtout à l'égard de Voltaire. Tout cela était un peu long, et n'était ni bien neuf, ni bien piquant ; mais tout cela était, en général, assez juste, assez vrai : c'est un mérite partout, et surtout à l'Athénée.

Soutenue par d'aussi grands noms et d'aussi beaux

ouvrages, notre littérature domina long-temps en Europe ; mais enfin l'Europe semble s'être fatiguée de cette domination. M. Jay prétend que c'est lorsqu'elle a été vaincue par nos armes, qu'elle n'a pas voulu supporter le double joug de notre supériorité littéraire et militaire. Je ne puis pas croire que, si elle nous eût bien battus et constamment vaincus, elle en eût été plus disposée à admirer nos pièces de théâtre, nos poëtes, nos orateurs, nos discours d'Athénée, nos vers et notre prose. *Post hoc, ergo propter hoc :* tel pourrait bien être le sophisme de M. Jay. A la tête de cette révolte ou de cette ligue qui s'est formée contre nous, il met un écrivain allemand, M. Schlegel, qu'il indique par le titre et le nombre des volumes de son principal ouvrage, et une dame française, qu'il désigne par l'éloge qu'il en fait : « Une femme, dit-il, également remarquable « par la force et l'élévation de son talent, et par la « noblesse de son caractère, qui déserte une littéra« rature qu'elle a enrichie de beaux ouvrages, et « abandonne le culte des dieux de la patrie, pour « sacrifier aux idoles des divinités étrangères. » Ce petit mélange de justice, de galanterie et de reproches, m'a paru charmer l'Athénée. Je ne sais pourquoi M. Jay n'a pas réuni M. de Sismondi à ces deux redoutables ennemis de notre système et de nos opinions littéraires. Il a discuté quelques-uns des reproches qu'ils nous font : le premier, c'est d'imiter une nature trop *prosaïque ;* c'est une accusation que M. Schlegel forme surtout contre Molière. M. Jay examine, dans une pièce célèbre de Shakspeare (*les Commères de Windsor*), quelle est cette nature

qu'il faudrait préférer, suivant nos détracteurs, à la nature imitée par Molière. Dans cette pièce, le principal acteur paraît sur le théâtre, la tête surmontée d'un bois de cerf; il est entouré et amusé par un chœur de nymphes de la forêt, plus grotesques encore. Il finit par être pendu sur le théâtre; ce qui n'est point *prosaïque* sans doute. Un certain Falstaff, le modèle des libertins et des petits-maîtres, est un homme d'une corpulence énorme, bavard, avantageux, sale, gourmand et poltron. M. Jay trouve, dans nos recueils dramatiques du quinzième siècle, des mystères ou *soties* qu'on pourrait comparer avec de pareils chefs-d'œuvre. Il en trouverait même encore sur les boulevards, où l'*excès de la civilisation n'a pas encore corrompu la littérature*. Cette petite plaisanterie est de M. Jay; mais il fera bien de s'en tenir au genre sérieux.

Les mêmes détracteurs de la littérature française reprochent à sa poésie dramatique, et surtout tragique, de manquer de *naturel*. C'est surtout par la voie de récrimination que M. Jay repousse tous ces reproches : il prend donc encore une fois à partie Shakspeare, et examine quel est son naturel dans une scène fameuse de *Roméo et Juliette*. Roméo s'écrie, en entrant sur le théâtre : « Que ceux qui n'ont pas « de *blessures*, *se moquent des cicatrices!*» Juliette se met à la fenêtre, et Roméo, qui l'aperçoit, la compare à tous les astres du firmament, à la lune surtout, et aux étoiles. Il suppose même que deux des étoiles les plus brillantes, ayant *affaire ailleurs*, ont prié les deux yeux de Juliette de briller dans leurs sphères pendant leur absence. Il examine ensuite

fort sérieusement, et surtout fort longuement, ce qui en arriverait si réellement deux étoiles venaient prendre la place des deux yeux de Juliette, et si les deux yeux de Juliette allaient au firmament remplacer les deux étoiles. Après y avoir bien réfléchi, il est convaincu que l'éclat des joues de Juliette ferait pâlir et disparaître celui des étoiles; et que ses yeux brillans dans l'azur des cieux jetteraient une si vive lumière, que les oiseaux ne s'apercevraient pas de l'absence du père du jour, et chanteraient toute la nuit. Juliette n'est point en reste; elle disserte sur le nom de Roméo et de Montaigu, et prétend que ce nom n'est *ni un pied, ni une main, ni un œil, ni une tête.* Tels sont les conceptions et le dialogue d'un homme que nous consentirions à regarder toutefois comme un génie extraordinaire, mais que ses partisans outrés appellent un *Titan*, un *demi-dieu*, un *prophète inspiré*, dénominations aussi vagues que les définitions qu'ils donnent de leur littérature romantique. A la suite de ces extravagances dramatiques, M. Jay a lu cette admirable scène de Racine, dans laquelle Iphigénie accepte, avec une noble et douce résignation, la mort que lui destine son père, et cependant mêle à l'expression si touchante de sa soumission les plus aimables et les plus naturels regrets de la vie; et les plus tendres, les plus puissans motifs de la lui conserver, et d'engager ce père barbare à renoncer au cruel sacrifice qu'il allait en faire. Quels vers divins et harmonieux! Quels sentimens! Quel langage! Non, cette nature ne nous a point paru trop *prosaïque.*

Ce discours, où respire une saine littérature, et

plein d'idées justes, mais souvent communes, est écrit d'un style pur, correct, et quelquefois assez élégant. Il est un peu long, un peu froid, et a été un peu froidement écouté. Un poëte a succédé à l'orateur; c'était M. Andrieux : il a été fort applaudi dès qu'il a paru : « Messieurs, a-t-il dit, je vais avoir « l'honneur de vous lire un petit conte que j'ai adressé « à mon respectable ami, M. Ducis, *heureux imi-* « *tateur de Shakspeare.* » Ne semble-t-il pas que le poëte ait voulu réconcilier avec l'Athénée les partisans de Shakspeare que l'orateur avait blessés? Après quelques lieux communs de modestie qui ont fort bien réussi, M. Andrieux a lu son conte qui a eu beaucoup de succès aussi. Ce conte renferme des détails très-agréables, et se fait remarquer par un dialogue ingénieux et spirituel, et par une narration assez piquante, mais quelquefois un peu diffuse.

Le sujet du conte est un bon et généreux procédé du vieux poëte Cecilius, que M. Andrieux appelle Cécile, envers le jeune poëte Térence, qui veut faire jouer sa première comédie, *l'Andrienne,* sur le théâtre de Rome. On peut voir ce conte dans les OEuvres de M. Ducis, où il est imprimé. La séance littéraire paraissait finie, mais M. Andrieux a reparu à la tribune, et a dit : « Messieurs, un de « MM. les administrateurs m'engage à vous lire une « seconde pièce; c'est donc à eux qu'il faudra vous « en prendre, si je vous ennuie. » Le titre de la pièce, et surtout son auteur, devaient nous rassurer contre ce malheur; elle est intitulée : *Remède contre l'ennui.* Elle m'a paru remplir parfaitement son titre à

l'égard de l'assemblée : elle m'a semblé bien écrite, et pleine d'une excellente morale.

J'espère que le compte que je viens de rendre de cette séance ne me brouillera point avec l'Athénée, et que nous nous quitterons, cette fois, bons amis et sans procès. S'il avait pourtant quelque envie de me chicaner, je lui conseille de se dépêcher; car, quelque plaisir que j'y aie eu, il est bien probable que je n'y retournerai plus. Je n'ai pu, en le revoyant hier pour la première fois depuis onze ans, m'empêcher de faire une réflexion : jamais onze années n'ont apporté moins de changemens parmi les choses et les personnes. C'est toujours le même ameublement, les mêmes appareils chimiques, les mêmes bocaux ou fioles d'apothicaires, les mêmes quinquets, le même bureau, le même verre d'eau ; les orateurs et les poëtes y ressemblent beaucoup à ceux que j'y avais vus ; les femmes même ne me paraissent pas y avoir vieilli.

INSTITUT.

Ire.

Réception de M. de Parny.

Depuis l'établissement de l'Institut, aucune séance publique n'avait promis autant d'intérêt, rassemblé autant de spectateurs. L'Académie-Française, objet peut-être d'une prédilection particulière, parce qu'elle est plus nationale, plus réellement *française* que toutes les autres, détruite dans un temps où ce titre en était un de proscription, recommençait, pour ainsi dire, son existence, adoptait un nouveau mem-

bre, donnait une couronne *à la poésie,* en proposait de nouvelles *à la poésie et à l'éloquence,* et rouvrait solennellement d'intéressantes assemblées littéraires, si long-temps suspendues.

Le récipiendaire, M. de Parny, a ouvert la séance par le discours d'usage. « La plus noble récompense « de l'homme de lettres, a-t-il dit, c'est d'être reçu « parmi vous ; il ne doit pas s'en croire indigne lors- « qu'il y a été appelé par des suffrages aussi éclairés. » M. de Parny croit cependant qu'il n'a dû cet honneur qu'au désir de l'Académie de protéger tous les genres de poésie, et de là il se jette assez brusquement sur la poésie et sur les poëtes élégiaques, dont il essaie de peindre les divers caractères. Properce prodigue trop les détails mythologiques, il met *trop de héros et de dieux entre Cynthie et lui :* très-mauvais système, selon M. de Parny. Tibulle, plus doux, plus naturel, a eu le tort de chanter d'autres maîtresses que *Délie ;* et M. de Parny, qui a été plus fidèle, du moins en chansons, et qui n'a chanté qu'*Éléonore*, avait le droit de faire cette remarque et ce reproche. Enfin, pour donner en un seul trait l'appréciation caractéristique des poëtes élégiaques ou érotiques anciens, Anacréon, Horace, Ovide, Catulle furent les chantres du plaisir ; Properce et Tibulle, les chantres de l'amour.

Ce morceau fini, M. de Parny en commence tout simplement un autre, s'embarrassant fort peu de l'unité de sujet et de plan, et même des transitions. Il paraît que cela l'arrangeait en ce moment de nous parler de la décadence des lettres ; il nous en a donc parlé : il l'a attribuée *au public*. C'est le public qui

est le seul coupable dans cette affaire; c'est lui qui s'applaudit de la chute d'une pièce, comme d'un triomphe sur un ennemi, et qui *décourage* ainsi les auteurs dramatiques; c'est le public enfin qui, par ses jugemens sévères et même injustes, *décourage* tous les écrivains. M. de Parny avoue cependant que bientôt il y aura plus d'auteurs que de lecteurs, ce qui prouverait que ce sont les lecteurs qui sont *découragés;* et cela me paraît en effet démontré. Les auteurs et les orateurs sont pleins de courage; mais ceux qui n'en ont plus, ce sont ceux qui sont réduits au triste rôle d'écouter les uns et de lire les autres.

Il a été beaucoup question dans tout cela d'Auguste, de Charlemagne et d'Alfred; et quoiqu'il y ait loin d'Auguste, de Charlemagne et d'Alfred à M. Devaines, on peut y arriver : M. de Parny y est arrivé aussi. Il en a fait un éloge juste, sage et modéré. En général, chacun des cinq ou six morceaux qui composaient le discours du récipiendaire, pris à part, était assez bien fait : son style est pur, simple, et sans affectation; il n'a ni mouvement, ni chaleur, mais il ne court point après le bel esprit, les antithèses et le faux brillant; enfin, il n'a d'autre défaut que l'*absence de toute beauté*.

Ce discours avait au moins le mérite d'être court, et c'est un mérite dont la réponse du président nous a bien fait sentir tout le prix. Ce président, c'était M. Garat : son éloge de M. Devaines a fatigué les auditeurs, et par l'excès de la longueur, et par l'excès de la louange : tout le luxe de l'esprit, tout le fracas des antithèses y ont été employés. Il a peint M. Devaines comme financier, comme homme de lettres,

comme homme d'État, comme homme du monde; aimable désœuvré dans la société, infatigable travailleur dans le cabinet; se livrant avec une égale facilité au tourbillon des plaisirs ou à la méditation des travaux de l'esprit et des plus sérieuses affaires; ressemblant enfin comme deux gouttes d'eau à L. Pison, peint du moins en deux lignes par Velleius Paterculus; traitant avec la plus grande familiarité les gens de la cour, et avec les plus grands égards le mérite dépourvu de titres et de décorations, et préludant ainsi à l'égalité. Le dernier trait de cet éloge, c'est l'attention scrupuleuse que mettait M. Devaines dans le choix de ses amis. M. Garat s'est donné pour garant, et même à peu près pour preuve de la justice de cet éloge, puisqu'il fut pendant vingt ans le meilleur ami de M. Devaines.

L'orateur se jette aussi sur la poésie élégiaque; il tient long-temps la couronne suspendue sur la tête des poëtes anciens qui s'exercèrent dans ce genre : il la place enfin sur celle de M. de Parny, sans qui l'élégie n'existerait point en France, et qui sut faire servir ses plaisirs à acquérir l'immortalité : ses amours ont toujours été heureux, et le président, qui en fait la confidence au public, en félicite M. de Parny à plusieurs reprises; celui-ci ne s'est pas contenté d'être amant fortuné, il a chanté ses amours :

Seigneur, vous savez vaincre, et chanter la victoire.

Il a eu raison, poursuit M. Garat; car l'amour est le principe le plus fécond de la littérature. Ce sont ses malheurs que l'on peint dans la tragédie. (Il aurait fallu du moins excepter tout le théâtre grec et

plusieurs pièces modernes.) Ses sublimes transports font la base de l'épopée. (Les *sublimes transports de l'amour* ne font nullement la *base* de l'épopée; ils lui fournissent seulement quelques épisodes, en varient le fond et en embellissent quelques chants.) La comédie tire ses plus piquans effets de ses jeux et de ses caprices; l'élégie soupire et se plaint avec lui. L'orateur parle beaucoup des femmes, et les fait prodigieusement bâiller ainsi que les hommes.

M. Garat reprend enfin haleine! on espérait qu'après avoir parlé de Devaines et de Turgot, de Properce et de Tibulle, de M. de Parny et de lui, il ne parlerait plus de personne, et que son discours était fini. Vain espoir! M. de Parny, qui avait partagé l'espérance commune, était descendu de la tribune. M. Garat lui fait signe de remonter, et par la longueur du reste de son discours, par le ton de voix plus élevé qu'il prend, il semble prouver qu'il ne comptait presque pour rien ce qu'il avait déjà dit, et qu'il ne faisait réellement que commencer.

M. Garat voulait parler à M. de Parny de son poëme honteusement célèbre de *la Guerre des dieux*. En a-t-il fait l'éloge? en a-t-il fait la censure? Tel a été son entortillage, que ce point a paru problématique à quelques personnes. Mais ce doute seul déciderait la question, et prouverait que M. Garat applaudit au poëme le plus monstrueux et le plus révoltant qu'aient produit l'impiété, la corruption et l'immoralité. Il a loué bien clairement M. de Parny de s'être déclaré publiquement l'auteur de ce scandaleux ouvrage. « Il a « dû vous en coûter, lui a-t-il dit, d'affliger ceux qui « ont soumis leur raison à des croyances religieuses;

« mais vous avez dû compter sur les suffrages de « ceux qui ne reconnaissent d'autre culte que celui « de la raison. » M. Garat en relèverait les temples avec plaisir, et son discours était une homélie très-digne d'y être prêchée. Comparant les philosophes avec les chrétiens, il pardonne à ceux-ci de fonder leur morale sur des croyances religieuses et sur des espérances éternelles; mais il loue beaucoup les autres de ne vouloir l'appuyer ni sur des *croyances* qui s'altèrent, ni sur des espérances qui s'affaiblissent, mais sur un petit nombre de vérités claires et faciles à démontrer. Qui ne voit en effet que ce *petit nombre de vérités* sur lesquelles les philosophes n'ont jamais pu s'accorder, et qui n'ont d'autre sanction, d'autre autorité que leur bon plaisir, doit efficacement arrêter la fougue des passions, persuader le sacrifice de l'intérêt personnel, etc.

L'orateur, jetant un regard de pitié sur ceux qui ont la faiblesse de plier leur raison à une *croyance* quelconque, les traite cependant avec quelque bonté, pourvu toutefois qu'ils gardent pour eux leur servile crédulité, et qu'ils n'entravent pas la marche rapide de l'esprit humain vers la perfectibilité. Admirez les progrès de cette perfectibilité! Sous Louis XIV, Lafontaine est long-temps exclu de l'Académie pour ses *Contes;* lorsque enfin il est reçu, le président ne croit pas devoir lui parler de cette production, encore moins lui en faire un sujet de compliment. Aujourd'hui M. Garat n'est pas éloigné d'en faire un à M. de Parny sur *la Guerre des dieux*, et quelle différence entre les gaîtés un peu libres des contes, et la licence effrénée du poëme!

J'abrége beaucoup, et je sens combien les *abrégés* de M. Garat sont encore *longs;* mais voici enfin sa conclusion. Les générations passeront, les tombeaux seront aussitôt remplis que vides, et la perfection arrivera, grâce à la philosophie : ceux qui ne croient pas à ses bienfaits, doivent être voués à l'horreur des amis de l'humanité. Cependant il y a moyen d'arranger tout le monde, et les chrétiens et les philosophes, avec la tolérance universelle. M. Garat permet même au gouvernement de protéger les diverses croyances, par égard pour les faibles; mais c'est surtout aux philosophes qu'il doit accorder la plénitude de sa protection : il doit voir en eux ses plus fidèles amis. Je le crois; je ne veux rien contester à M. Garat; je lui observerai seulement que plus d'une fois les philosophes firent la même déclaration à l'ancien gouvernement. Les personnes attachées à la religion faisaient de leur côté la même protestation : lesquels y furent plus fidèles? aux promesses de qui doit-on avoir plus de confiance? Je prends M. Garat lui-même pour juge.

Les choses les plus longues finissent enfin; le discours de M. Garat a donc fini. Je voudrais qu'il m'eût laissé plus d'espace pour citer les beaux vers contenus dans la pièce couronnée, dont M. de Fontanes a fait la lecture. Le sujet est un discours de *Socrate dans le temple d'Aglaure.*

Ce poëme en général a du mouvement, de la chaleur, de la force et de l'énergie dans les pensées, de la noblesse dans les images; mais il n'y a pas assez de souplesse, de flexibilité dans les tons; la phrase poétique n'est pas assez variée.

La manière de M. Raynouard paraît se rapprocher plus de celle de Thomas, que de celle de Racine; mais le poëme par lequel il s'annonce, dans la république des lettres, n'en donne pas moins les plus flatteuses espérances (1).

A quelques fragmens d'un *Eloge de Boileau*, éloge qui a mérité une mention honorable, ont succédé de jolies fables de M. Arnault. La première offrait une critique très-fine de l'éducation actuelle, où l'on met au même rang,

Le latin, la musique, et l'algèbre, et la danse.

M. de Fontanes a fermé la séance par la lecture d'un dithyrambe contre les Anglais, où se faisait également sentir le feu de la poésie et la chaleur du patriotisme.

II^e^.

Réception de MM. Raynouard, Picard et Lanjon.

C'est une chose digne de remarque, que la célérité avec laquelle ont été terminées les affaires académiques les plus importantes. La mort semblait s'être hâtée d'enlever en quelques semaines plusieurs membres de cette illustre société; aussitôt une foule de candidats se pressent autour d'elle, pour réparer

(1) C'était le début de M. Raynouard dans la carrière des lettres, qu'il n'a cessé de parcourir depuis avec honneur; il n'avait point encore donné *les Templiers*, ni publié ces savans ouvrages qui attestent en lui la rare alliance des recherches de l'érudition, et des talens de l'imagination.

ses pertes. L'Académie, que le mérite des concurrens pouvait long-temps laisser flotter incertaine, fixe néanmoins promptement ses choix : ceux qui ont obtenu son suffrage s'empressent de lui témoigner leur reconnaissance ; les discours d'usage sont aussitôt prêts, le jour de la réception est fixé à une époque très-rapprochée de la nomination : il est le même pour tous les élus ; et presqu'au même instant les rangs, si malheureusement éclaircis, ont été heureusement remplis :

> . . . . . *Uno avulso, non deficit alter*
> *Aureus.*

Le public, avide de toutes sortes de spectacles, l'est particulièrement de celui que lui donnent les gens de lettres au jour de leur triomphe : il se porte donc en foule à ces assemblées publiques où l'Académie, en adoptant un nouveau membre, donne une des récompenses les plus désirées des travaux littéraires et des talens. Qu'on juge de l'empressement avec lequel il s'était porté à une séance où, pour la première fois depuis l'institution de l'Académie, trois nouveaux académiciens étaient reçus : c'était une nouveauté ; et on connaît le pouvoir d'une nouveauté sur les Parisiens. La curiosité d'entendre les trois récipiendaires était encore accrue par celle que devait inspirer le discours du président, un des plus célèbres écrivains du siècle dernier. Malheur donc à ceux qui, sans être moins empressés, n'ont pu arriver avant deux heures, pour entendre des discours qui ne devaient commencer qu'à trois! Debout à la porte, ou dans les extrémités et les encoignures de la

salle, ils ne se seraient pas plaints de cette situation gênante, si leur éloignement ne leur eût dérobé une foule des choses intéressantes qui se disaient, et que les applaudissemens de ceux qui étaient plus heureux leur faisaient vivement regretter, en leur indiquant le prix de ce qu'ils perdaient.

Ce malheur était le mien : il m'a privé du discours entier de M. Laujon. Je n'ai pu en saisir une seule phrase; et je n'ai réellement entendu que les mots *principalement*, *vieillard*, *vieillesse*, *reconnaissance*, et *l'esprit de conciliation* de M. de Portalis, à qui M. Laujon succédait, et dont il faisait vraisemblablement l'éloge. On sent bien que, si l'on ne peut reprocher à personne la faiblesse de sa voix, mon intention n'est pas de la reprocher à un vieillard plus qu'octogénaire; je dois même dire que M. Laujon a débité son discours, sinon d'une voix forte, du moins avec un accent assez ferme et assez soutenu. Il inspirait un vif intérêt à l'assemblée, qui voyait avec plaisir couronner enfin les agréables ouvrages d'un poëte aimable, enjoué, sans intrigue, et à qui l'âge n'avait rien fait perdre de sa gaîté. Son discours a été souvent couvert d'applaudissemens, et j'ai vivement regretté de n'avoir pu y joindre les miens, du moins avec connaissance de cause.

Je n'ai point été aussi complétement malheureux, lorsque M. Raynouard est monté à la tribune des récipiendaires; sa voix sonore pénétrait assez ordinairement à travers tous les obstacles et dans tous les enfoncemens de la salle. Le sujet de son discours était l'influence de l'art dramatique chez les Grecs, les Romains, les peuples modernes, et surtout les Fran-

çais. Il a peint la tragédie nationale chez les Grecs, tout à la fois religieuse et politique, exposant aux spectateurs tantôt les mystères de leur religion, les actions de leurs dieux et de leurs déesses ; tantôt les exploits de leurs anciens héros, ou les infortunes des rois soumis à une fatalité irrésistible : infortunes qui flattaient l'orgueil de ces républicains, dont la fierté aimait à accorder quelque pitié à ceux dont la grandeur excite plus ordinairement l'envie.

M. Raynouard a peu insisté sur la tragédie des Romains, serviles imitateurs des Grecs, et même peu heureux dans ce genre d'imitation. Il n'y eut surtout rien de romain dans la tragédie romaine. A l'époque où commençait la décadence de la littérature latine, sous le successeur d'Auguste, un certain Æmilius Paulus voulut faire représenter des tragédies nationales; il ne put y parvenir : *Tibère régnait!* s'est écrié M. Raynouard, d'une voix forte et sombre, et il a été couvert d'applaudissemens (1).

Je crois que M. Raynouard s'est mépris, lorsque, parlant d'un autre poëte tragique chez les Latins (Asinius Pollion), il prétend que ce poëte se désista du projet de faire des tragédies nationales, d'après l'avertissement que lui donna Horace : *Incedis per ignes suppositos cineri doloso.* Il n'est nullement question ici des tragédies d'Asinius Pollion, mais de l'histoire de la guerre civile, qu'il avait entreprise. Horace, en lui présentant toutes les difficultés d'un

(1) Le trait était hardi en 1807; et c'est cette hardiesse, dont l'intention n'échappa point aux spectateurs, qui valut à l'orateur tous ces applaudissemens.

tel projet, ne veut point cependant l'en détourner; mais il observe qu'un si noble dessein le demande tout entier; il lui conseille donc de laisser pour un temps la muse du théâtre : *paulum severæ Musa tragœdiæ desit theatris.* Mais il est certain que l'*incedis per ignes suppositos cineri doloso*, s'applique à l'historien, et non au poëte dramatique. Cela est même tellement clair, que M. Raynouard ne peut l'ignorer; et quoique je l'aie fort bien entendu attribuer à l'un ce qui convient à l'autre, l'erreur est tellement singulière, que je n'ose croire à ce que j'ai entendu.

L'art dramatique, chez les Français, a fourni à M. Raynouard des développemens plus longs et plus intéressans. Je partage toute l'admiration qu'il accorde au talent sublime du grand Corneille. Je lui demande toutefois la permission de faire une observation sur un des passages de son discours, où il exprime cette admiration. M. Raynouard interroge toutes les nations de l'univers, et leur demande quel est leur plus grand poëte; puis, répondant pour chacune d'elles, il dit : Les Grecs nommeront Homère; les Latins, Virgile; les Italiens, le Tasse et l'Arioste; les Anglais, Milton; et *les Français, même les plus grands admirateurs de Racine, ne jetteront tous avec moi qu'un seul cri : Corneille!* Mais, puisque M. Raynouard permet aux Italiens de nommer deux poëtes, le Tasse et l'Arioste, pourquoi ne permettrait-il pas aux Français d'en nommer deux aussi, Corneille et Racine? Ce n'est pas que l'orateur n'ait rendu justice, dans son discours, à l'auteur d'*Athalie*, et de tant de belles tragédies,

l'honneur éternel du Théâtre-Français. Il a beaucoup loué aussi Voltaire, et il a eu raison : Voltaire est un grand poëte ; toutefois, si j'avais à faire son éloge, je ne le louerais pas d'avoir parfaitement transporté dans ses sujets les *couleurs locales*, parce que l'auteur de *Zaïre* n'a nullement peint les mœurs du sérail, ni l'auteur de *l'Orphelin de la Chine* les mœurs des Chinois, si ce n'est dans quelques tirades ambitieuses où le poëte parle bien plus que le personnage ; en un mot, il n'a point mis ces mœurs en scène, en action, ce qui eût été nécessaire pour transporter dans son sujet les *couleurs locales*.

On s'étonne que M. Raynouard n'ait pas dit un mot de Crébillon, qu'il ne l'ait pas même nommé, dans un discours où il parle de tous les grands hommes qui ont fait la gloire de la scène française, et où il s'étend longuement sur le mérite de du Belloi. M. Raynouard termine son discours, en payant un juste tribut d'éloges à M. Le Brun, qu'il remplace à l'Académie.

A ce discours, où l'on remarquait d'excellentes idées, et un style mâle et vigoureux, mais peut-être un peu tendu, un peu apprêté, a succédé celui de M. Picard ; discours plus léger, plus gai, qui avait bien sa recherche aussi, mais dans un genre plus gracieux, et qui était semé de saillies, la plupart très-heureuses. M. Raynouard semblait avoir donné la pièce sérieuse, M. Picard la petite pièce. Il a également demandé l'indulgence de ses juges pour un poëte comique, subitement transformé en orateur. Il a loué son prédécesseur, M. Dureau de Lamalle ; son ami, M. Collin-d'Harleville ; son ami, M. An-

drieux, et peut-être encore quelques amis; son professeur (M. Guerault), dont l'éloge venait fort à propos, lorsqu'on faisait celui d'un habile traducteur. D'ailleurs, si M. Picard avait eu besoin de justifier cet éloge d'un professeur distingué, il l'a agréablement justifié, en demandant qu'on pardonnât ces souvenirs de collége à l'auteur des *Amis de collége*, rappelant ainsi ingénieusement une de ses plus jolies pièces. Ce trait a été fort goûté, et méritait de l'être. Peut-être a-t-il passé par une transition peu heureuse à l'éloge de Collin-d'Harleville. M. Picard a développé ensuite quelques observations sur l'art de la comédie; il a parlé avec admiration de Molière; et peut-être, s'il fallait décider quel est le plus beau génie de la France, il ne *jetterait qu'un cri : Molière!* Quoi qu'il en soit, il a modestement laissé au directeur de l'Académie le soin de compléter cet éloge, ou d'autres éloges encore. « Car, a-t-il ajouté, c'est aux « grands talens à louer les grands hommes. »

Ce grand talent, c'était celui de M. Bernardin de Saint-Pierre, qui se trouvait appelé, a-t-il dit, par l'organe de M. François de Neufchâteau, à verser encore quelques larmes sur les urnes cinéraires des académiciens morts, et à jeter quelques fleurs sur le front des académiciens qui les remplacent. Il me semble qu'il a jeté des fleurs sur tout le monde. Il a dit à M. Laujon, que *les couronnes de roses préservaient encore mieux de la foudre que les couronnes de laurier;* qu'il avait constamment obtenu l'affection de la plus belle moitié du genre humain. (Cette seconde phrase serait-elle l'explication de la première?) Il l'a loué d'avoir eu des ennemis, et d'a-

voir eu le rare mérite de ne leur jamais répondre; ce qui, à la vérité, est bien différent de la conduite de ceux qui *n'ont point d'ennemis*, et qui leur répondent (1). Il a vanté avec raison le genre de poésie gracieuse et légère dans laquelle M. Laujon s'est heureusement exercé; mais je crois qu'il a eu tort de dire que telle avait été la poésie dans son origine, et qu'elle *avait commencé, comme l'enfance, par des chansons*. Cela n'est ni exact, ni philosophique : les plus anciennes traditions donnent une autre origine à la poésie, et l'enfance ne commence pas trop *par des chansons*.

Après avoir aussi jeté quelques fleurs sur M. Portalis, qui *mérita également bien du barreau, du conseil d'Etat, de la synagogue, du temple et de l'Église;* sur MM. Picard, Raynouard, Le Brun, Gin, Blin de Sainmore, Dotteville, M. Bernardin passe à une longue homélie en l'honneur de la philosophie. Ici, comme historien, je dois remarquer un fait dont je souffrais réellement pour l'orateur; c'est qu'une foule nombreuse désertait l'auditoire : je ne pousserai pas même l'exactitude de l'historien jusqu'à répéter ce que quelques-uns disaient en sortant. Au milieu du bruit qu'occasionaient tous ces déplacemens multipliés, on n'entendait guère que le mot *philosophie*, sortant à chaque instant de la bouche de l'orateur. J'ai entendu aussi que M. Bernardin de Saint-Pierre attribuait l'abolition de l'esclavage à la philosophie; je croyais que c'était à la religion qu'était dû ce bienfait. Socrate, quelque pauvre qu'il

(1) M. B. de Saint-Pierre venait d'attacher une très-aigre Préface au joli roman de *Paul et Virginie*.

fût, avait quelques esclaves ; Épictète était esclave lui-même ; Marc-Aurèle souffrait une foule d'esclaves dans son empire.

La philosophie se concilie donc avec l'esclavage ; la religion s'y est toujours opposée. Nous avouerons, avec M. de Saint-Pierre, que la véritable philosophie est une bonne chose ; mais il devra avouer avec nous, que la religion est la meilleure des philosophies ; que toute philosophie qui ne s'accorde point avec la religion, qui sape les fondemens de la morale, qui soulève les esprits contre l'ordre et l'autorité, est fausse et dangereuse ; et qu'à tous ces titres, la philosophie impie, licencieuse et déclamatoire de plusieurs philosophes du dix-huitième siècle, a, quoi qu'il en dise, contribué aux maux de la révolution.

Tous ces discours vont sans doute être imprimés, et ils pourront alors être mieux jugés. Tout ce que je puis faire, pour prouver mes bonnes dispositions envers les orateurs, c'est de déclarer bonnes la plupart des choses que j'ai entendues, et de supposer excellentes celles que je n'ai pas entendues.

III^e^.

Réception de M. Campenon.

Nous avions perdu M. Delille depuis plus de dix-huit mois ; et son fauteuil académique restait encore vacant, quoique l'académicien destiné à le remplir fût depuis long-temps désigné. Il serait assez convenable, ce me semble, qu'un intervalle même plus considérable séparât l'instant où un grand poëte, un illustre écrivain est enlevé aux lettres, de celui où

il est remplacé dans le sanctuaire des lettres ; que ces longs délais attestassent les longs regrets de ses confrères, et la grande difficulté qu'ils éprouvent pour réparer une perte vraiment irréparable, et qu'ils marquassent en quelque sorte la distance que, dans les temps et les choix les plus heureux, il doit y avoir entre l'homme si justement célèbre qu'ils pleurent, et le successeur qu'ils lui donnent. Mais ce ne sont point ces motifs religieux envers la mémoire de M. Delille qui ont retardé la réception de M. Campenon. Les malheurs inouïs de la France entraînée dans une lutte terrible, d'où dépendaient toutes ses destinées ; son bonheur inespéré, né du sein même de ses maux, lui ont ôté tour à tour, et cette paix si favorable au commerce des muses, et ce calme des esprits, si nécessaire pour en apprécier les douceurs. Leur voix pendant long-temps n'a pu se faire entendre, ni parmi les cris de guerre, le fracas des armes, et au milieu des passions excitées par les revers les plus cruels, et des craintes plus funestes encore ; ni parmi les chants d'allégresse, et au milieu des transports et des acclamations qui ont éclaté au retour de la famille auguste de nos rois, et d'un monarque adoré, gage assuré de la paix et du bonheur. On a donné dans ces derniers temps un dernier motif du retard qu'éprouvait la réception de M. Campenon : on a prétendu qu'on espérait, qu'on attendait, qu'on négociait même un changement de personnage dans la petite scène littéraire à laquelle donne lieu une réception académique. Je n'en dirai pas davantage : tout Paris m'entendra, on me devinera même en province, et surtout à Saint-Jean d'Angély.

Cependant la curiosité publique s'était accrue par toutes ces circonstances, tous ces délais, tous ces bruits vrais ou faux, fondés ou non : l'affluence était prodigieuse. Partout où la curiosité exerce son empire et attire des spectateurs, on peut être sûr que les femmes ne manqueront pas : il y avait beaucoup de femmes hier à l'Institut. M. Delille, aimé de tout le monde, l'était peut-être plus particulièrement par les femmes : elles goûtaient infiniment les grâces de son esprit, le charme de ses vers et les chants variés de sa muse légère, brillante, coquette ; elles avaient vivement senti et la noblesse de son caractère, et l'honneur de sa conduite et de ses sentimens. Ses beaux talens, ses rares qualités de l'âme et du génie lui avaient concilié tous les suffrages, non-seulement de ses compatriotes, mais des étrangers : on en voyait un grand nombre dans la salle, beaucoup d'Anglais surtout, et beaucoup d'Anglaises. L'Angleterre fut long-temps pour M. Delille une seconde patrie ; il était presque aussi connu, presque aussi aimé à Londres qu'à Paris. Ce grand et aimable poëte eût donc suffi pour expliquer ce concours immense qui assiégeait les portes de l'Institut long-temps avant qu'on les ouvrît, qui s'est précipité dans la salle dès qu'elles ont été ouvertes, et l'a tellement remplie, que les académiciens ont eu beaucoup de peine à y trouver des places quand ils sont arrivés. Cependant, ce n'était point M. Delille qui était la première cause de cette affluence extraordinaire ; M. Campenon, poëte agréable, homme doux et poli, et d'un commerce plein d'aménité, doit avoir beaucoup d'amis, que le jour de son triomphe avait sans doute rassem-

blés. Cependant, ce n'est point encore à M. Campenon qu'il faut attribuer cet empressement général et cette foule qui remplissait la salle, et celle qui, ne pouvant y trouver place, s'est tristement retirée avec ses vœux déçus et sa curiosité trompée : c'est à M. le président qu'il faut en attribuer toute la gloire. M. le comte Regnault a la réputation d'un homme disert, d'un orateur qui a de la faconde, et qui, soit par le prestige de son organe, soit par la redondance de ses périodes, l'accumulation d'expressions retentissantes et d'images plus brillantes que justes, fait quelquefois l'illusion d'un homme de talent, et séduit par les apparences d'une sorte d'éloquence : et cependant, il faut encore le dire, ce n'est ni cette faconde, ni cet organe, ni ces illusions, ni ces apparences qui avaient attiré ce grand nombre de spectateurs : la curiosité avait un tout autre objet.

Cette foule pressée attendait avec impatience, lorsque enfin M. le président a paru, a ouvert la séance, et M. Campenon a prononcé un discours qui a été écouté avec beaucoup d'attention et a eu beaucoup de succès. Son exorde, lieu commun et obligé de modestie, a été heureusement très-court, et contenait quelques traits assez ingénieux. L'éloge de M. Delille, qui a immédiatement succédé et a rempli tout le reste du discours, a commencé et s'est continué un peu trop long-temps, sous la forme un peu sèche d'une biographie. Mais lorsque M. Campenon a abandonné cette forme trop historique, trop méthodique, il a peint avec des couleurs agréables et dans des tableaux gracieux, et l'homme et le poëte, et les dons et les fruits du génie, et les nobles qualités du bon Fran-

çais, et les grâces de l'homme de la société le plus aimable et le plus spirituel. L'analyse rapide des principaux ouvrages du poëte le plus fécond dont s'honore la poésie française, a été faite avec beaucoup de goût ; et sur une matière déjà fort usée, a présenté quelques traits neufs et piquans. Mais M. Campenon nous a encore plus intéressés, en nous parlant des qualités, des agrémens, du caractère de l'homme qu'on ne pouvait s'empêcher d'aimer, qu'en nous entretenant du talent flexible et varié du poëte qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Admis dans la société intime de M. Delille, M. Campenon a montré, par la manière dont il a su le peindre, combien il était digne de cette faveur. Quelques traits de ce tableau, plein de vérité et de charme, ont arraché de vifs applaudissemens : tel est celui-ci, dont ceux qui ont eu le bonheur de connaître M. Delille reconnaîtront avec plaisir et la justesse et la grâce : « Tantôt c'est « un ami qui vous écoute et qui sait écouter ; il « achève discrètement votre pensée, en lui prêtant le « charme de la sienne : tantôt c'est un enfant naïf « et gai qui vous amuse. Vous voit-il affligé, il ou- « blie son enjouement aussi aisément que sa gloire, « et vous recevez un conseil utile de celui dont vous « n'espériez qu'une agréable diversion. » Tel est encore ce mot qui appartient à M. Delille, mais que M. Campenon a heureusement rappelé. Lorsque, comme Homère et Milton, le traducteur de Milton et de Virgile eut perdu entièrement la vue, en pensant aux soins de ceux qui l'entouraient, et particulièrement de celle qu'il appela son Antigone, il dit avec la plus touchante sensibilité : *Eh bien !*

je dépendrai un peu plus de ceux que j'aime.

« Mais cet homme si facile pour tout le monde, « s'est écrié l'orateur, a toujours gardé l'inflexibilité « de l'honneur. » Transition heureuse, qui a été couverte d'applaudissemens, et par laquelle M. Campenon a passé au tableau des grandes vertus sociales dont M. Delille fut l'exemple et le modèle : la fidélité à son roi, l'amour, le respect et le dévouement pour les princes de la maison de Bourbon ; le souvenir toujours présent des plus anciens bienfaits, les délicatesses de la reconnaissance, le courage de résister aux menaces, aux dangers, aux séductions, et de s'exposer à tout, plutôt que de souiller par un vil et coupable encens des accens si touchans et des hommages si purs : « En vain, dit M. Campenon, le « pouvoir le plus redoutable employa tous les moyens « d'intimider et de séduire, pour obtenir quelques « vers du chantre de *la Pitié :* le chantre de *la Pitié* « est mort sans avoir interrompu un silence coura- « geux, plus digne d'éloge que les plus beaux vers. » Il fit plus ; sous la verge du despotisme et en présence du despote usurpateur, sa voix redisait encore *les infortunes royales, et trouvait des accens dignes de sa douleur.* Par un sentiment bien naturel, que tout le monde a partagé, et que j'exprimai moi-même dès les premiers jours de notre bonheur, M. Campenon a vivement regretté que M. Delille n'ait pas vu cette époque fortunée : « Au milieu même « des transports, dit-il, que faisait naître un si « beau jour (le jour de l'entrée du roi), les amis de « la patrie et des Muses se sont aperçus qu'il man- « quait un témoin de la félicité publique ; témoin

« qui, plus que personne, avait droit de la sentir « et de l'exprimer. Avec quelle ardeur il se fût porté « au devant de son roi! Il eût regretté sans doute « que le voile qui couvrait ses yeux lui dérobât la « vue de ce visage auguste, où la sagesse et la bonté « se confondent. » Les plus vifs applaudissemens ont couvert la voix de l'orateur; et les marques d'une approbation spontanée et unanime l'ont fréquemment interrompu dans toute cette partie de son discours.

Les applaudissemens ont cessé lorsque M. le comte Regnault a pris la parole; on s'est tû, et on l'a écouté avec beaucoup d'attention. Sa voix, ordinairement pleine et sonore, était d'abord aigre et sèche : les complimens qu'il a adressés à M. Campenon, ont commencé par être assez secs aussi, et même peu adroits : il a loué le récipiendaire de ce qu'un de ses poëmes (*la Maison des Champs*) était incomplet et imparfait. « Cette imperfection, dit-il, « *à laquelle vous-même l'avez condamné, est une* « *espèce de monument de votre respectueuse défé-* « *rence.* » S'égarant ensuite dans je ne sais quelle dissertation sur la bonté et la sensibilité, M. le président revient à M. Campenon par une transition assez peu naturelle, dont voici le sens : « J'ai paru « faire une digression étrangère à mon sujet, mais « je ne m'en suis point écarté; la bonté et la sensi- « bilité sont en effet deux vertus qui animent pres- « que toutes les pages de votre poëme (*l'Enfant* « *prodigue*). » M. le comte Regnault dit ensuite à M. Campenon que probablement son poëme a ramené plus d'un enfant prodigue sous le toit paternel,

et tari la source des larmes de plus d'une mère. J'avoue que je doute beaucoup de ce triomphe du poëme, et je crois que le poëte lui-même n'y prétend pas. L'orateur est plus heureux, dans le tour assez ingénieux de l'éloge qu'il fait du caractère de M. Campenon. « Lorsque j'aurai parlé, lui dit-il, de « ce qui fait « admirer M. Delille, je parlerai de ce qui le fit ai- « mer, et la plupart des traits dont je le peindrai, s'ap- « pliqueront pareillement à vous. » Je ne rapporte que le sens de la pensée; l'orateur l'a chargée de plus d'ornemens et surtout de plus de mots. Elle a été applaudie : elle a pourtant cet inconvénient, qu'elle semble dire au récipiendaire que la première partie de l'éloge, celle qui a pour objet l'admiration qu'excita M. Delille, ne s'applique nullement à lui, ce qui n'est pas poli.

Les applaudissemens, qui d'abord étaient bien rares, qui ne partaient que des derniers gradins situés à l'est et à l'ouest de la salle, et laissaient dans l'immobilité et le silence, et les autres points cardinaux, et tout le centre, se sont un peu étendus, ont gagné insensiblement du terrain, et sont devenus plus fréquens et plus universels, lorsque M. le président a parlé de M. Delille, soit que ce succès doive être attribué tout entier à l'influence de ce nom qu'on aime, soit qu'une partie en soit due au talent de l'orateur, dont quelques intentions n'ont pas été sans adresse, ni quelques pensées sans éclat. Son discours a toujours néanmoins manqué d'ordre, de plan et de liaison. L'orateur s'est quelquefois, comme Simonide, rejeté sur Castor et Pollux, comme si son sujet avait été pauvre et stérile. Il a rattaché, je ne sais pour-

quoi, d'autres éloges à ceux déjà assez riches qu'il avait à faire. Je ne mets pas au nombre de ces éloges postiches celui qu'il a fait de M. le comte de Choiseul-Gouffier, constamment lié d'une étroite amitié avec M. Delille, son compagnon plutôt que son Mécène, dans un voyage où ils étaient également guidés par l'amour des lettres et de l'antiquité, et dont la célébrité et la gloire ont acquis une sorte de confraternité avec celle du poëte qui l'a si bien chanté dans un des plus beaux chants d'un de ses plus beaux poëmes.

Le public avait cru, et je suis persuadé que M. le comte Regnault ne s'était pas dissimulé à lui-même, qu'il avait trois écueils à franchir dans son discours : celui de louer M. Delille de sa fidélité aux Bourbons; celui de lui faire un titre de gloire de n'avoir pas voulu prostituer et vendre son talent au despote et au despotisme; enfin celui de plier lui-même à un éloge franc et sincère des Bourbons, son langage si souvent consacré à d'autres éloges. Eh bien, ces difficultés, qui paraissent si grandes, n'étaient vraiment rien; et généralement M. le comte Regnault a franchi ces écueils sans paraître s'en apercevoir, ni le public non plus. Dans quelques endroits de son discours, il n'y a pas mis cependant toute la bonne grâce et toute la franchise désirables : par exemple, lorsqu'il a loué M. Delille de ses sentimens pour son roi et pour les princes de la maison de Bourbon, il a semblé voir dans cette fidélité, non les devoirs d'un bon Français et d'un sujet plein de dévouement, mais la *délicatesse* d'une âme reconnaissante *qui respecte le lien sacré que forment les bienfaits entre le client et le patron, et qui veut être fidèle à ses pro-*

tecteurs exilés. Je suis persuadé que M. Delille reconnaissait d'autres *liens;* que ce n'était pas par les *bienfaits* seuls qu'il était attaché. Cette doctrine excuserait ceux qui, n'ayant pas été l'objet d'une bienfaisance particulière et immédiate, et n'éprouvant que le bienfait général du gouvernement des Bourbons, ont méconnu, abjuré, insulté cette domination paternelle. « Loin de s'abaisser, dit encore l'o-« rateur, à la flatterie du *pouvoir*, M. Delille osait « s'élever *à la flatterie du malheur.* » *La flatterie du malheur,* est ici une expression très-impropre : les éloges donnés par M. Delille aux Bourbons, aux Condés, à tous les princes de cette race auguste, étaient mérités, et n'étaient point par conséquent une *flatterie.* Ils seraient même exagérés, qu'on ne pourrait pas les appeler ainsi. La flatterie suppose toujours un intérêt qui corrompt et avilit la louange. On ne peut donc jamais donner ce nom à un éloge non-seulement désintéressé, mais noble, mais courageux, et qui compromet celui qui le donne, sans qu'il puisse en attendre aucune récompense. Il faudrait, du moins à l'Académie, connaître la signification des mots et les employer dans leur véritable sens. J'ai été fâché aussi de voir M. le comte Regnault distinguer si souvent *le prince,* de *la patrie,* parler de ceux qui avaient été fidèles à l'un, et puis de ceux qui avaient été fidèles à l'autre: le mieux est de confondre ces deux idées grandes et sociales.

M. le comte Regnault a souvent parlé de *l'oubli du passé :* il est revenu sur cette recommadation comme sur une idée qui lui était chère ; il l'a invoquée par sa propre bouche et par celle de M. Delille. Je suis

persuadé, en effet, que cet homme aimable et doux, qui ne se ressouvenait que du bien et des bienfaits, aurait mieux que personne prêché cette indulgente doctrine ; et, en la mettant dans sa bouche, je prouve l'estime que j'en fais moi-même ; mais qu'on me permette une réflexion générale que je ne prétends point appliquer à M. Regnault, et dont il est seulement le prétexte, et le très-heureux prétexte. Il n'y a de grâce à invoquer l'oubli que quand on n'en a nul besoin. Laissons à ceux qui sont dans cette heureuse position le soin de prêcher cette douce doctrine ; ils n'y manqueront sûrement pas : seulement ils désireraient que ceux à qui elle est si favorable, loin de la proclamer si hautement, de l'exiger si impérieusement, *n'oubliassent* pas tout eux-mêmes si facilement ; qu'ils se ressouvinssent quelquefois, pour être un peu plus humbles. Je dirais, en effet, à quelques-uns de ceux qui invoquent tant cet *oubli* : *Qui oublie trop et trop vîte, n'est ni assez instruit, ni assez corrigé.* C'est une sentence que j'ai trouvée je ne sais dans quel livre ; mais elle est digne de quelque philosophe ancien, et je ne serais pas étonné de l'avoir lue dans Diogène-Laërce.

IV^e^.

Séance solennelle du 24 avril 1816 (1).

Cette mémorable séance était pour l'Académie-Française, fondée il y a près de deux cents ans, une

(1) La première de ces séances annuelles, qui ont lieu le 24 avril, et où se réunissent les quatre classes de l'*Institut*.

sorte de rénovation séculaire qui, par deux circonstances très-remarquables, lui rappelait son origine et sa gloire : la protection d'un roi, fils et successeur des rois qui la créèrent, la perfectionnèrent, la protégèrent ; la présidence d'un ministre, héritier du nom du grand ministre qui la fonda. Les autres académies, dont la réunion forme l'Institut, et dont les travaux embrassent toutes les parties des connaissances humaines, s'associaient en ce jour à l'Académie-Française : toutes prenaient part à la fête, toutes contribuaient au plaisir et à l'instruction des spectateurs, toutes avaient choisi des organes et des interprètes dignes d'elles ; c'était pour la première fois que l'Institut se montrait véritablement en corps au public, et qu'il lui donnait l'intéressant spectacle de cette union naturelle et fraternelle des lettres, des sciences et des arts.

L'intérêt porté au corps entier se divisait sur chaque membre en particulier, à proportion qu'il entrait ; soit qu'il y eût dans la salle plus d'étrangers, plus de provinciaux, ou même de Parisiens peu familiarisés avec les visages des académiciens ; soit que les spectateurs fussent encore plus curieux qu'à l'ordinaire, jamais je n'ai entendu demander avec plus de soin et de sollicitude les noms de ceux que leur habit faisait reconnaître comme appartenant à l'illustre corps : on les désignait de loin par la place qu'ils occupaient, par leur taille, leur âge, leurs décorations, leur perruque, enfin par tout signe extérieur ; on les montrait même du doigt, pour les distinguer avec plus de certitude, et ne pas les confondre avec ceux qui les environnaient. Si c'est,

comme le dit un satirique latin, un grand plaisir d'être ainsi montré du doigt, et d'entendre dire : Le voilà, c'est lui ! *Digito monstrari, et dicier hic est!* MM. les académiciens ont eu hier ce plaisir-là. C'était une véritable fatigue pour ceux qui avaient l'honneur de connaître ces messieurs, de les nommer à ceux qui étaient privés de cet avantage, et ils avaient peine à y suffire. Heureusement cette fatigue a été abrégée. L'importance de la séance, le nombre des orateurs qui devaient s'y faire entendre, la variété des objets qui devaient la remplir, ont engagé à devancer un peu l'heure où elle s'ouvre ordinairement; et cette considération me détermine aussi à abréger ce préambule, et à m'empresser de mettre sous les yeux du lecteur quelques-unes des traces fugitives que cette séance mémorable a laissées dans ma mémoire, un peu accablée par la multitude des discours; et où, tantôt la diversité des matières, tantôt la ressemblance des sujets et des idées que chaque orateur a dû ramener dans sa composition particulière, ont nécessairement produit quelque confusion.

M. le comte de Vaublanc a ouvert la séance. « Le Roi, a dit le ministre, m'a ordonné, Messieurs, d'installer les diverses *Académies* qui composent l'*Institut*, et qu'il vient de réorganiser. S. M. a voulu rattacher l'époque de cette installation, et de la réunion annuelle des académies dans une séance solennelle, à celle où, après une longue et cruelle absence, il remit le pied sur le sol de cette France où le rappelaient enfin son amour pour ses peuples, les vœux et les espérances de ses sujets. » M. le comte de Vaublanc a fait sentir tout ce qu'il y avait de flatteur pour les

académiciens dans un pareil rapprochement, et dans cet heureux anniversaire, ainsi rappelé chaque année par leurs séances publiques. Il a noblement exprimé tout ce que les lettres et ceux qui les cultivent doivent attendre d'encouragement et de protection du monarque qui les a toujours aimées, qui y consacra les loisirs de sa jeunesse, en fit la consolation de son exil, et les regarde comme un des plus précieux ornemens du trône des lis, et une des gloires les plus brillantes de la France. D'un bel éloge des lettres, M. de Vaublanc a passé à un juste éloge de ceux qui embellissent et honorent leur culture par de nobles sentimens : « tel fut M. Ducis, que l'Académie vient de perdre; tel fut M. Delille, dont elle regrettera longtemps la perte, dont elle chérira toujours la mémoire, qui mérita d'être appelé *le poëte de la légitimité*, et qui, dans son poëme de *la Pitié* et dans tous ses ouvrages, exprima en beaux vers de touchans souvenirs et de généreux sentimens, et s'immortalisa, non-seulement comme grand poëte, mais comme sujet fidèle et citoyen courageux. » Ce discours, qui a eu une juste mesure de ton, de convenance et de durée, a été fort applaudi.

M. le duc de Richelieu a répondu, comme président de l'Académie : « Messieurs, a-t-il dit, le roi, « en rappelant pour chacune des classes le nom d'A- « cadémie, et en maintenant le nom d'Institut, a « voulu rendre à ce corps illustre une ancienne « splendeur, et lui conserver en même temps l'éclat « que sous un nom nouveau il a jeté dans toute l'Eu- « rope. » Passant ensuite à l'éloge des lettres et des sciences, M. le duc de Richelieu a rappelé avec beau-

coup de bonheur ce mot du plus illustre et plus heureux capitaine de l'antiquité : « Les honneurs du « triomphe sont bien plus légitimement dus à celui « qui étend le domaine des connaissances humaines, « qu'au vainqueur qui ne recule les bornes des em- « pires que par la violence des armes. » Rien n'égale la grâce et la modestie avec lesquelles M. le duc de Richelieu a parlé de lui-même, de l'honneur que lui avait fait le roi en l'associant à l'Académie, de l'honneur que lui faisait l'Académie, en le plaçant à sa tête. Ce discours, prononcé avec beaucoup d'âme et de chaleur, a eu beaucoup de succès, et a été couvert d'applaudissemens unanimes.

En parlant des bienfaits des Muses, M. le duc de Richelieu s'était écrié avec une aimable politesse et une aimable modestie : « Que ne m'ont-elles favorisé « des dons précieux dont elles ont comblé celui que « vous allez entendre ! » L'illustre académicien à qui M. le duc de Richelieu rendait cet hommage public et cette noble justice, était M. de Fontanes, qui, prenant aussitôt la parole, a prononcé un de ces discours en petit nombre, dont l'Académie et le public gardent la mémoire, l'une comme un de ses plus heureux titres, l'autre comme un de ses plus heureux souvenirs littéraires. Remontant à l'origine de l'Académie, M. de Fontanes rend un juste hommage aux premiers académiciens, dont la réputation est peu brillante, mais dont les services sont très-réels, puisqu'ils formèrent la langue française, jusqu'alors sans règles fixes, sans harmonie, sans noblesse, sans aucune de ces nuances qui marquent les divers tons, les divers styles et les convenances,

et rendue et plus âpre encore et plus barbare, par les efforts malheureux de Ronsard et de ses imitateurs, qui, voulant la perfectionner, l'avaient altérée, dénaturée, et rendue méconnaissable. Les travaux des premiers académiciens arrêtèrent les progrès du mal : ils firent plus, ils polirent et fixèrent la langue, et préparèrent ainsi les matériaux et les instrumens qui servirent bientôt à élever l'immortel édifice de notre gloire littéraire. « De graves philosophes, dit M. de « Fontanes, mais qui ne le sont pas assez, n'ont « voulu voir qu'une occupation frivole et un jeu puéril dans les recherches sur l'usage et l'emploi des « mots ; mais s'ils étaient plus philosophes encore, « ils verraient les relations étroites qu'il y a entre les « mots et les choses, entre les signes et les idées ; ils « verraient que régler la langue d'un peuple, c'est « régler en grande partie ses idées, et même ses sentimens. » Ici l'orateur est entré dans une métaphysique savante, claire toutefois, et même éloquente, sur tous ces rapports, qui lui ont paru aussi intimement liés entre eux, que l'âme l'est au corps, que les principes le sont aux conséquences. « C'est, dit-il, « aux avantages de notre langue, fixée par les travaux « de nos premiers académiciens, et n'ayant, depuis « deux cents ans, éprouvé aucun changement essentiel, aucune altération sensible, comme la plupart des autres langues de l'Europe, que nous devons non-seulement les beaux ouvrages de notre « littérature, mais notre politesse, notre urbanité, « et les grâces d'une conversation facile, aimable, « spirituelle, brillante, dont on ne se *lassait* jamais. » Car, il faut l'avouer, M. de Fontanes parle

du temps passé ; il regrette que nos conversations d'aujourd'hui soient si différentes de celles qui avaient établi la réputation de nos cercles et de nos salons dans l'Europe entière. Il voit dans ces mêmes salons, autrefois animés par tant de grâces, d'esprit et de saillies, aujourd'hui les femmes d'un côté, les hommes de l'autre, comme si nous étions des Gaulois et non plus des Français ; il se plaint que lorsque les femmes prennent part à la conversation, ce soit pour y porter encore cet esprit de discussions politiques qu'elles devraient être fières de ne pas entendre ; il fait des vœux pour qu'elles reviennent comme autrefois à des entretiens plus aimables ; et, ennoblissant ces détails par une brillante allégorie, il remarque que les anciens avaient placé le temple des Lois devant celui des Muses, *filles de la Mémoire*, qui donne des conseils prudens ; et *mère de la Persuasion*, qui charme les cœurs.

L'orateur, voulant prouver, par un illustre exemple, tous les avantages d'une langue bien faite et d'un beau langage pour l'expression de nobles sentimens, a tiré du fonds même et du sujet de son discours, un ingénieux éloge de ce prince auguste en qui l'Europe admire la sagesse du législateur, la bonté d'un père et la dignité du monarque. Je n'ai pas besoin de dire de quels applaudissemens ce morceau a été couvert.

Parlant de l'Académie et de son origine, M. de Fontanes a dû parler de son fondateur, et rendre hommage à son président actuel. Cet hommage a été très-brillant et très-applaudi. En général, la faveur publique s'est toujours attachée d'une manière très-

marquée à tous les mots flatteurs que les divers orateurs ont directement ou indirectement adressés à M. le duc de Richelieu.

M. le comte de Choiseul-Gouffier devait lire, comme membre de l'Académie des Inscriptions, dont il est président, une dissertation sur Homère. Une extinction de voix ne lui ayant pas permis de faire cette lecture, M. Walckenaër, membre de la même Académie, a lu pour lui; mais si M. Walckenaër n'avait pas la voix éteinte, il l'avait fort enrouée, ce qui a fait perdre une grande partie du mérite de ce morceau d'érudition à la plupart des auditeurs, qui entendaient mal. M. le comte de Choiseul déplore le sort d'Homère, qui fut attaqué dans les deux derniers siècles par de beaux-esprits un peu ignorans, qui ne l'entendaient pas, et rougissaient en secret de ne pas l'entendre; et qui l'est aujourd'hui par de savans hellénistes, qui font de leur érudition un bien mauvais usage, puisqu'ils l'emploient contre ce grand poëte, l'honneur des lettres grecques. L'un, M. Bryant, prétend que Troie n'a jamais existé dans cette partie de l'Asie-Mineure, où la place Homère : l'autre, M. Wolf, va plus loin; il croit qu'Homère lui-même n'a point existé, ou du moins qu'il n'est pas l'auteur des immortels poëmes qu'on lui attribue; un troisième parti de *modérés* veut lui ôter du moins les derniers chants de l'Iliade. M. de Choiseul combat tous les adversaires de la gloire d'Homère; ses voyages et ses savantes recherches sur les lieux *où fut Troie* détruisent les objections de l'un : son goût redresse les erreurs ou les sophismes des autres. Cette dissertation est remarquable surtout par la pureté de la

diction et l'élégance du langage : ce sont les recherches et l'érudition d'un académicien des Inscriptions et Belles-Lettres : c'est le style plein de goût d'un des membres les plus distingués de l'Académie-Française.

M. Cuvier était l'organe de l'Académie des Sciences. Caton, entendant plaider Cicéron, s'écriait : « Nous « avons un consul bien gai ! » L'Académie des Sciences aurait pu vanter aussi la gaîté de son interprète, en voyant l'aimable sourire répandu sur toutes les lèvres pendant toute la durée de ce discours. On ne saurait parler avec plus d'agrément aux gens du monde, de matières aussi sérieuses, et il est difficile d'avoir plus de succès dans une assemblée qui, s'attendant à être un peu ennuyée, a bien récompensé l'orateur de l'avoir tout à la fois intéressée et amusée. M. Cuvier a commencé d'une manière très-grave ; il a représenté l'homme placé par la nature au milieu de dangers et de maux, de secours et de remèdes ; mais les remèdes et les secours sont cachés, il faut les découvrir ; de là, l'activité de l'homme ; de là, ses recherches ; de là, ses découvertes. Le savant académicien en fait voir l'enchaînement et les progrès ; il en montre les résultats surprenans et inespérés. Assurément les Phéniciens qui virent le sable se changer en verre par l'action du feu, ne soupçonnaient point qu'ils découvraient un secours à la vue faible et languissante des vieillards, un moyen de lire dans les astres et d'en calculer le cours et les distances, de découvrir des mondes peuplés d'êtres organisés et animés, de faire éclore au milieu des glaces du nord les fruits de la zone torride, etc. Qui eût pu révéler au moine qui

enflamma le salpêtre, la révolution qu'il allait opérer dans le monde? M. Cuvier a eu surtout l'art de ramener les sciences les plus élevées, les plus inaccessibles au vulgaire des hommes, et souvent par cela même jugées inutiles par ce vulgaire, à des usages journaliers, et à des applications communes; c'est ainsi qu'il a prouvé l'utilité de cette géométrie transcendante qui soumet le ciel à des chiffres. Il a fait voir toutes les conquêtes faites sur la nature par la chimie : le vinaigre sortant du bois, le blanc de baleine de la chair des chevaux, le savon de la chair des poissons, l'ammoniac de quelques morceaux de drap (je lui demande pardon si dans tout cela je confonds les objets, et fais quelques *quiproquo*); il n'a pas oublié les bateaux à vapeur, qu'il a représentés comme des êtres animés, comme des oiseaux de mer; et appliquant ce nouvel agent à l'imprimerie, il voit des presses se mouvoir sans le secours de l'homme, et imprimer, pour ainsi dire, toutes seules ces longues colonnes de journaux, qui vont porter jusque dans les Indes, nos arts, nos connaissances et notre civilisation. Assurément si cette feuille contenait une analyse bien faite et une idée juste de son discours, quelque part qu'elle arrivât, elle apporterait beaucoup de plaisir et d'agrément à ceux qui la liraient.

« Lorsque la beauté, a dit M. Quatremère de « Quincy, secrétaire et interprète de la classe des « beaux-arts, parut devant son juge, le berger du « mont Ida, ce ne fut pas par l'éloquence de ses dis- « cours qu'elle obtint l'avantage sur ses rivales : elle « se montra, et son triomphe fut assuré.» Il en est de même des arts. Cette comparaison, gracieuse pour le

moins, avait réveillé l'attention ; mais, déjà fatiguée par une longue séance, elle ne s'est pas toujours soutenue, malgré le mérite de l'orateur et du discours. Une épître très-agréable de M. Ducis à M. de Boufflers, lue d'une manière très-agréable par M. Campenon, a cependant excité de nouveau cette attention. La longueur de cet article m'empêche de citer quelques-uns des vers de cette épître, dont l'intérêt était encore augmenté par la perte récente des deux académiciens, dont elle rappelait un touchant souvenir.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

BELLES-LETTRES.

SECTION II.

PROSE.

LITTÉRATURE ANCIENNE.

Pages

L'Expédition des Argonautes, poëme en quatre chants, traduit du grec d'Apollonius de Rhodes, par M. Caussin de Perceval. 1

Caton l'Ancien, ou Dialogue sur la vieillesse; traduit de Cicéron; suivi de *Quatre Lettres* sur la vieillesse des Femmes; par madame de M....n. 8

Lettres sur l'Amitié entre les Femmes, précédées de la traduction du Traité de Cicéron *sur l'Amitié*, par madame de Maussion. 20

Œuvres de Virgile, traduites en français, avec des remarques, par M. Binet. 30

L'Énéide de Virgile, traduction nouvelle, ouvrage posthume de M. de Guerle. — L'Énéide de Virgile, traduction nouvelle, par M. Durand. 39

Les Métamorphoses d'Ovide, traduites par J.-C. Dubois-Fontanelle. 48

Excerpta è Tacito, ou Morceaux choisis de Tacite. . . . 53

Traduction nouvelle des Œuvres complètes de Tacite, par M. Gallon de La Bastide :

Art. Ier. 66

Art. II. 74

Art. III. 83

Pages

Leçons latines de littérature et de morale, par MM. Noël et de La Place :
Art. Ier. 92
Art. II. 100
Nouveau Dictionnaire latin-français, par F. Noël. 109
Bibliothèque classique latine, etc., publiée par M. Lemaire. 120

LITTÉRATURE MODERNE.

De l'Éloquence, et des Orateurs anciens et modernes; par M. Ferri de Saint-Constant. 130
Nouveau Traité d'Études pour un jeune homme. 143
Discours sur les avantages et les inconvéniens de la critique, par M. Villemain. 147
Chefs-d'œuvre d'Éloquence chrétienne, ou Sermons de Bourdaloue, Bossuet, Fénelon, Massillon, sur la vérité de la religion, réunis en corps d'ouvrage. 160
Oraisons funèbres de Bossuet, Fléchier, et autres orateurs, avec un Discours préliminaire et des Notices, par M. Dussault :
Art. Ier. 168
Art. II. 174
Jugement philosophique sur J.-J. Rousseau et sur Voltaire, par M. Azaïs. 183
Œuvres complètes du chancelier d'Aguesseau, nouvelle édition, augmentée de pièces échappées aux premiers éditeurs, et d'un Discours préliminaire, par M. Pardessus. 191
Œuvres complètes du comte Antoine Hamilton. Suite des Quatre Facardins et de Zénéyde, contes d'Hamilton, terminés par M. de Lévis. 199
Lettres et Pensées du maréchal prince de Ligne, publiées par madame de Staël-Holstein. 214
Œuvres choisies, littéraires, historiques et militaires du maréchal prince de Ligne. 229
Œuvres badines et morales, historiques et philosophiques de Jacques Cazotte. 241
Œuvres complètes de Duclos :
Art. Ier. Œuvres morales, romans. 255
Art. II. Ouvrages historiques. 263
Art. III. Mémoires particuliers, etc. 273

Pages.

Œuvres complètes de M. de Châteaubriand :
Art. Ier. Itinéraire, Atala, René, les Abencerrages. 280
Art. II. Les Natchez. 290
Art. III. Mélanges littéraires. 304
Œuvres complètes de Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais :
Art. Ier. 315
Art. II. 330
Théâtre de Pigault-Lebrun. 339
Œuvres choisies de Servan, avocat-général au parlement de Grenoble 348
Histoire de la Vie et des Ouvrages de J. de La Fontaine; par M. Walckenaër. 361
Essai sur la vie et les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre, par M. Louis Aimé-Martin. 372
Pièces inédites de Voltaire, imprimées d'après les manuscrits originaux, pour faire suite aux différentes éditions publiées jusqu'ici. 382
Éloges de madame Geoffrin, contemporaine de madame du Deffant; par MM. Morellet, Thomas et d'Alembert; suivis de Lettres de madame Geoffrin et à madame Geoffrin, et d'un Essai sur la Conversation, etc., etc.; par M. Morellet :
Art. Ier. 392
Art. II. 401
Proverbes dramatiques; par Étienne Gosse. 409
Quelques Réflexions d'un homme du monde sur les spectacles, la musique, le jeu et le duel. 418
L'esprit de Rivarol. 433
Les Nuits Romaines au tombeau des Scipions, ouvrage traduit de l'italien, par L.-F. Lestrade, avec notes et fig. 442
Nouveaux Dialogues des Morts, entre les plus fameux personnages de la révolution, et plusieurs hommes célèbres anciens et modernes, par F. Pagès. 460
Pensées diverses, Observations et Réflexions morales, politiques et littéraires, par M. A. de L. 466
Dictionnaire des Ouvrages anonymes et pseudonymes, etc. Seconde édition, revue, corrigée, et considérablement augmentée. 471
Lettre de M. l'abbé de La Mennais au Rédacteur. 483
Réponse de M. A. à la lettre précédente. 485

SÉANCES DE L'ATHÉNÉE. — DE L'INSTITUT.

ATHÉNÉE.

Pages.

Ire.

Cours de Ginguené. — Littérature italienne. 487

IIe.

Histoire littéraire de l'Italie, pendant le XIIIe siècle. . . . 493

IIIe.

De l'État des lettres en Italie, avant Pétrarque, au commencement du XIVe siècle. 499

IVe

Discours sur la littérature romantique, par M. Jay. 506

INSTITUT.

Ire.

Réception de M. de Parny. 515

IIe.

Réception de MM. Raynouard, Picard et Laujon. 522

IIIe.

Réception de M. Campenon. 530

IVe.

Séance solennelle du 24 avril 1816. 540

FIN DE LA TABLE.

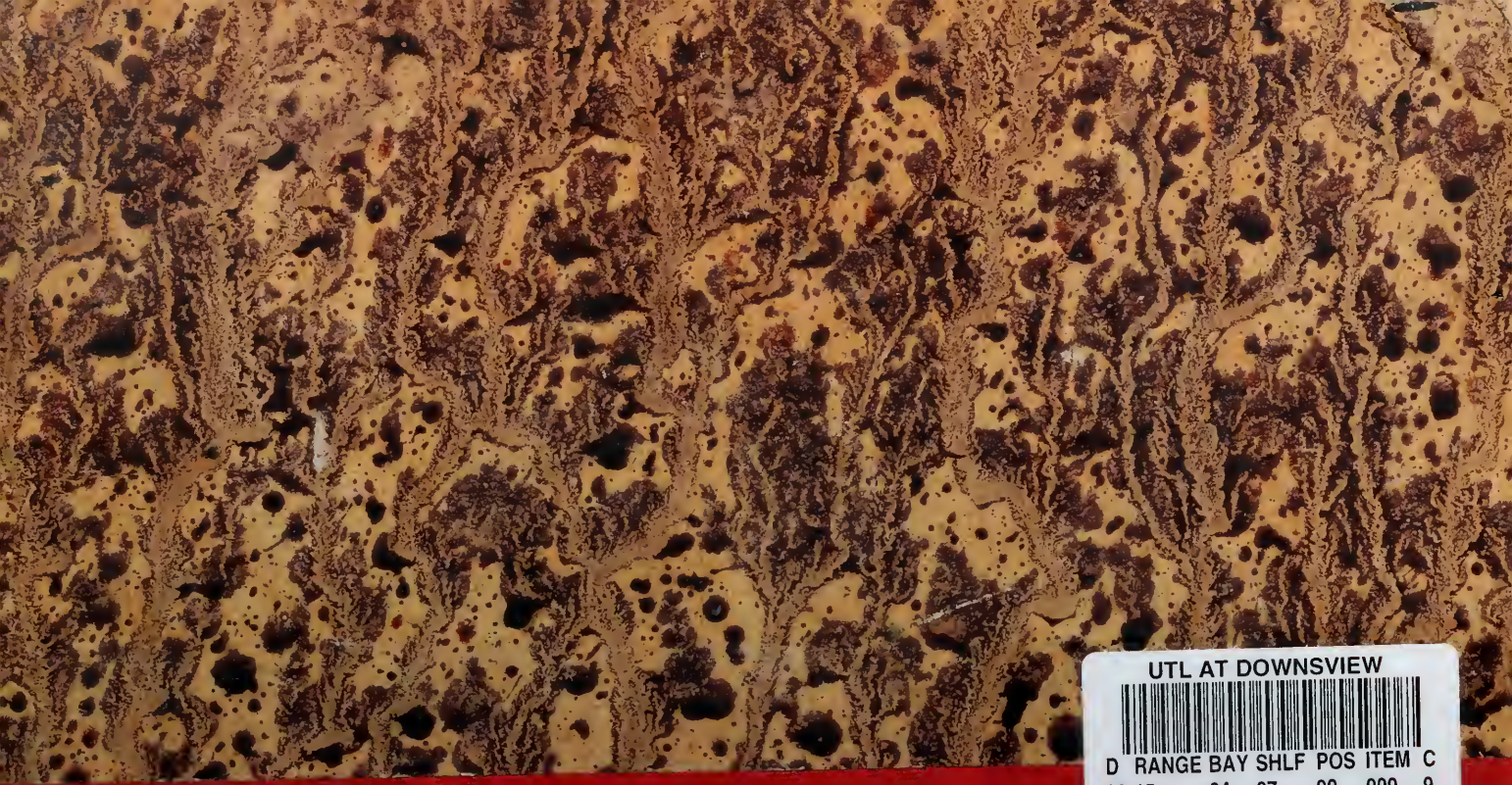
AC
25
F35
t.3

Féletz, Charles Marie Dorimond de

Mélanges de philosophie

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY



UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 04 07 09 009 9